

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE.

BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

CIVIT. BENITIÆ

Lit.

Pl.

BR

145

,R43

1840

v.4

1843

6TH

Storage

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT

JUSQU'AU PONTIFICAT DE GRÉGOIRE XVI,

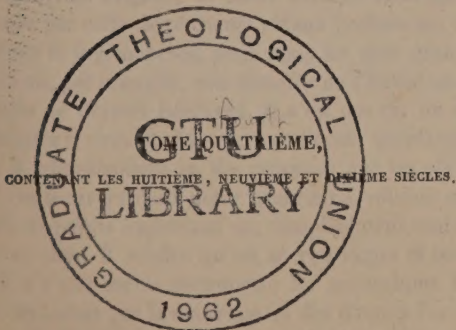
CONTENANT

L'EXPOSITION SUIVIE ET DÉTAILLÉE DE TOUS LES FAITS IMPORTANS,
AVEC LES RÉFLEXIONS ET LES ÉCLAIRCISSEMENS NÉCESSAIRES
POUR EN FACILITER L'INTELLIGENCE.

PAR

M. L'ABBÉ RECEVEUR,

PROFESSEUR A LA SORBONNE.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR,
LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

PRÉFACE.

Nous avons pensé d'abord qu'il nous serait possible de renfermer l'Histoire de l'Église en six volumes; mais nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que, restreint dans un cadre aussi étroit, notre travail serait incomplet et n'aurait pas l'utilité que nous nous proposons, car nous aurions été contraint ou d'omettre un assez grand nombre de faits, ou de retrancher des détails et des développemens indispensables. Nous avons donc cru qu'on nous saurait gré de rendre cet ouvrage plus instructif et plus complet en ajoutant deux volumes à ceux que nous avons annoncés. Cette augmentation nous a permis surtout de faire connaître par une analyse étendue les chefs-d'œuvre des pères de l'Église, et d'exposer toute la suite des controverses occasionnées par les schismes et les hérésies. Il nous a paru que c'était là un des objets les plus importants de l'histoire de l'Église, et notre opinion à cet égard a été confirmée par celle de plusieurs savans professeurs de séminaire dont le jugement est pour nous du plus grand poids. Conçoit-on, par exemple, une Histoire de l'Église où, comme dans celle de Bérault Bercastel, il n'est pas dit un seul mot des attaques si vives et si longues de l'école néoplatonicienne contre le christianisme et des réponses que les pères y ont faites? On trouvera dans notre quatrième volume un grand nombre de points importants ou complètement omis par cet auteur ou dont il n'offre qu'un aperçu vague et insuffisant. Ainsi il n'a pas même mentionné les accusations intentées contre les Latins par la mauvaise foi des Grecs à l'occasion du schisme de Photius, ni les écrits solides publiés en France pour y répondre, et il ne dit rien non plus de la controverse élevée pendant le neuvième siècle au sujet de quelques expressions concernant l'Eucharistie, quoique l'objet de cette controverse ait encore aujourd'hui une importance spéciale dans les discussions avec les hérétiques des temps modernes.

En publiant une nouvelle Histoire de l'Église nous devions nous attendre à de nombreuses critiques ; car nous ne pouvions nous faire illusion ni sur la difficulté d'un pareil travail, ni sur ce qui nous manquait pour le conduire à sa perfection, ni enfin sur la diversité des jugemens, des opinions et des goûts, et par conséquent sur l'impossibilité de répondre à la pensée et aux vœux de tous les lecteurs. Nous avons eu seulement l'intention et le désir de faire un ouvrage utile et approprié aux besoins du plus grand nombre des ecclésiastiques ou même des simples fidèles qui voudraient connaître l'histoire de l'Église, et si nous en jugeons par les nombreux témoignages d'approbation qui nous sont parvenus de plusieurs séminaires, nous pouvons croire que nous avons du moins beaucoup approché du but que nous nous proposons. Mais on nous a adressé dans quelques journaux religieux des critiques si amères, si multipliées, et il faut le dire, la plupart si peu fondées, que nous ne pouvons pas les laisser sans réponse.

Ces critiques portent tout à la fois sur la forme et sur le fond de notre ouvrage. On a prétendu pour ce qui est de la forme, que notre plan était défectueux et que notre style manquait des qualités essentiellement nécessaires à une bonne histoire de l'Église. Nous passerons volontiers condamnation sur ces deux points, car nous sentons mieux que personne combien il eût été facile à un homme d'un talent supérieur de donner à l'histoire de l'Église, soit par les qualités du style, soit par la disposition des matières, une forme plus attrayante et plus propre à exciter l'intérêt. Peut-être cependant serait-il à craindre que dans un cadre aussi restreint que le nôtre la beauté de la forme ne pût se produire le plus souvent au détriment du fond, et pour notre compte nous avons mieux aimé faire un ouvrage utile et instructif que de sacrifier l'exactitude et la précision des détails à la richesse de l'expression et au luxe des ornemens. Nous devons ajouter pour ce qui regarde notre plan que nous n'avons pas toujours compris les critiques qu'on en a faites; et nos censeurs dans ce

que nous avons pu comprendre nous ont paru si peu d'accord entre eux, que nous ne regrettons pas d'avoir suivi nos propres idées. Tout ce que l'on peut conclure de leurs observations, c'est que chacun d'eux aurait rédigé l'histoire de l'Église autrement que les autres et autrement que nous; mais aucun n'a présenté des raisons décisives pour faire donner la préférence à sa méthode.

Quant au fond de notre ouvrage, nous concevons parfaitement qu'il puisse donner lieu à une foule de critiques; car nous n'avons pas la présomption de croire qu'il soit exempt de défauts; un semblable travail exige des connaissances si étendues, si variées, si profondes, il demande un tact si sûr et un jugement si solide, qu'il n'est peut-être pas possible à un homme de le conduire à sa perfection; mais s'il est difficile de le bien faire, il ne l'est guère moins de le bien juger et nous ne pensons pas qu'il suffise pour cela d'avoir lu l'Histoire de l'Église de Bérault Bercastel ou peut-être la critique de Fleury par Marchetti. Nous serions néanmoins tenté de croire que les censeurs inconnus qui ont trouvé à reprendre quelques points dans notre ouvrage, ne connaissent guère autrement les faits qu'ils ont eu la prétention de juger.

Puisque nous avons nommé Marchetti, nous allons montrer par l'exemple de cet auteur, auquel on s'est plu à faire une si grande réputation, et qui a servi sans doute de guide à nos censeurs, quelle est la bonne foi qu'on peut attendre des gens qui font le métier de critique. Il met au défi de montrer qu'il n'a pas rapporté *fidèlement soit l'original, soit la version que Fleury en a donnée* (tome II, Diss. prélim.) et quand il ne donnerait pas cette assurance, on comprend que ce devoir de fidélité est la première chose qu'on devra attendre de lui. On va voir comment il l'a rempli sous les deux rapports. Fleury traduit ainsi un passage d'une lettre de saint Chrysostome au pape Innocent I: *Je vous prie donc d'écrire des lettres où vous déclariez nul tout ce qui s'est fait contre moi, et où vous m'accordiez votre communion comme vous avez fait jusqu'ici.* Marchetti de son côté en don-

une traduction latine en ces termes : *Scribite, precor, et auctoritate vestra decernite hujusmodi inique gesta nullius esse oboris. Porro qui talia gessere eos Ecclesiæ censuræ subijcite; nos autem ecclesiis nostris jubete restitui*. Il fait remarquer d'abord que les mots *auctoritate vestra decernite* signifient plus que *déclarer*, puis il ajoute : *Et les évêques que le pape devait soumettre à la censure et l'église qu'il fallait rendre à saint Chrysostome, tout cela embarrassait Fleury, et il l'a supprimé*. On jugera par le texte original si c'est Fleury qui a supprimé ou Marchetti qui a ajouté : Ἐπιστεῖλαι, παρακλήθητε, τὰ μὲν οὕτω παρανόμως γεγενημένα μεθεμίαν ἔχειν τυχόν, ὥσπερ οὖν οὐδὲ ἔχει τῇ οἰκείᾳ φύσει· τοὺς δὲ ταιαύτα παρακλήσαντας ἐλεγχομένους τῇ ἐπιτιμίᾳ ὑποβάλλεσθαι τῶν ἐκκλησιαστικῶν νόμων· ἡμῶς δὲ τῶν γραμμάτων τῶν ὑμετέρων δότε πολυάπειρον συνεχῶς καὶ τῆς ἀγάπης καὶ πάντων τῶν ἄλλων, ὥσπερ καὶ ἔμπροσθεν. Où voit-on dans le texte ces expressions *auctoritate vestra decernite, censuræ subijcite, ecclesiis nostris jubete restitui*? et ce qu'il faut remarquer encore, c'est qu'on ne les trouve ni dans la traduction latine des lettres de saint Chrysostome, ni dans la traduction de la vie du saint par Pallade, qui a rapporté cette lettre. Ces mots sont-ils de l'invention de Marchetti, ou bien les a-t-il trouvés ailleurs, peu importe; car il est toujours sûr qu'il n'a pas *rapporté fidèlement l'original*. Il cite dans un autre endroit une lettre de Valentinien III concernant l'autorité du saint-siège, et il accuse Fleury de n'avoir pas traduit les mots *super omnes* qu'on voit dans le texte; or Fleury les traduit expressément par ces mots : *sur toutes les églises*. On voit donc que Marchetti n'est pas plus *fidèle* quand il s'agit de la *version donnée par Fleury* que lorsqu'il s'agit de l'original. Nous sommes loin assurément de prétendre justifier en tout Fleury, dont nous avons souvent contredit les opinions dans notre ouvrage; mais nous tenions à faire voir qu'on ne doit pas toujours juger d'après la seule autorité de ceux qui ont écrit contre lui. Nous allons maintenant examiner en particulier les principales critiques dont notre travail a été l'objet, et nous croyons

qu'il ne nous sera pas difficile d'y répondre. Un journal publié en Belgique a donné le signal des attaques répétées ensuite par quelques journaux français. Il a bien voulu reconnaître dans notre Histoire une saine orthodoxie, et quelque mérite de style. Il ajoute même expressément que l'auteur raconte fort bien les principaux faits, en les accompagnant quelquefois d'excellentes réflexions. Mais il déclare néanmoins que notre ouvrage ne mérite guère de fixer l'attention qu'il manque de profondeur et d'érudition, et que nous sommes étrangers aux savantes recherches historiques qu'on a faites depuis quelque temps sur les principaux points de l'histoire ecclésiastique. Nous ne voulons pas discuter ici la justesse de ces reproches; car, encore une fois, nous sentons mieux que personne notre insuffisance. Mais il eût été bon de les appuyer de quelque preuve. Or, c'est ce que notre critique n'avait pas d'abord jugé à propos de faire, persuadé sans doute que son autorité devait suffire. Cependant sur une réponse qui lui a été faite, il s'est enfin décidé à exposer les motifs de son jugement, et tout ce que nous avons pu y voir, c'est que le journaliste trouve mauvais que nous n'ayons pu faire des dissertations au lieu d'une histoire. Encore devons-nous ajouter que quelques-unes de ces dissertations nous paraissent assez étrangères à l'histoire de l'Église. Qui s'imaginerait, par exemple, qu'il nous reproche de n'avoir pas fait une dissertation pour établir l'authenticité du célèbre passage de Joseph concernant Jésus-Christ? Nous ne croyons pas non plus qu'on doive s'attendre à trouver dans une histoire de l'Église des dissertations sur le nombre et l'authenticité des livres saints. Car c'est dans les livres de controverse ou d'herméneutique sacrée que ces dissertations doivent trouver leur place. Peut-être pourrions-nous faire une observation analogue sur tous les autres points, et soutenir avec quelque fondement que c'est dans les traités de théologie ou dans les ouvrages de polémique et non dans une histoire qu'on doit chercher la réfutation de Dodwel sur le nombre des martyrs et les dissertations relatives à la primauté du saint-siège. Il suffit qu'un

PRÉFACE.

historien rapporte exactement les faits qui peuvent servir d'élément à ces discussions, et jusqu'ici on n'en a pas signalé un seul que nous ayons omis. Mais ce qui doit faire tomber toutes ces critiques, c'est que dans la préface de notre premier volume, nous avons annoncé des discours où nous devons éclaircir et discuter tous les points importants qui peuvent exiger des éclaircissemens ; or de quel droit notre auteur voudrait-il supposer que dans ces discours nous examinerons point parmi les questions qu'il signale, celles qui ne sont pas absolument étrangères à notre sujet ? Quant au reproche qu'il nous fait de n'avoir rien dit de l'état du monde à l'avènement du Sauveur, nous sommes forcé de dire que nous n'y comprenons rien et que probablement il n'y a rien compris lui-même ; car toute l'histoire des premiers siècles et de l'établissement du christianisme n'a-t-elle pas pour objet de faire connaître cet état du monde ? Enfin le journaliste nous renvoie à quelques historiens allemands, italiens, et suppose que nous ne les avons pas consultés ; mais qu'en sait-il ? et ne pourrions-nous pas supposer à notre tour qu'il a cru donner une preuve d'érudition en citant les noms de plusieurs auteurs dont il n'apprécie peut-être le mérite que d'après le jugement d'autrui ? Nous l'étonnerions probablement en lui disant que Doellinger, un de ces auteurs allemands auquel il nous renvoie, se borne souvent à copier les auteurs plus anciens. Et cependant s'il veut examiner, par exemple, les observations de cet écrivain sur l'école d'Alexandrie, il reconnaîtra qu'elles sont traduites presque mot pour mot de la dissertation de Mosheim *De turbatâ per recentiores atonicos Ecclesiâ*. Nous sommes loin d'en faire un reproche à Doellinger ; car nous n'ignorons pas qu'en fait d'histoire ecclésiastique il ne reste plus rien à dire de nouveau, et les recherches estimées savantes par les journalistes ne sont guère que des compilations dont les auteurs se bornent tous à reproduire les mêmes faits depuis longtemps connus, ou quelquefois à les dénaturer pour en tirer des inductions conformes à leurs préjugés.

Après le journaliste belge est venu *l'Ami de la religion* dont les critiques assez vagues ont au moins un motif facile à concevoir. Ce journal, sous la direction consciencieuse du respectable M. Picot, avait publié, le 21 juillet 1840, un article où notre travail était jugé d'une manière très-favorable ; mais bientôt après la direction passa en d'autres mains, et dès lors notre ouvrage, où le journal avait trouvé précédemment *la réunion des principales qualités qu'on doit attendre dans une histoire de l'Eglise*, se trouva n'être plus qu'un livre également inutile et méprisable. Le journaliste avait cependant la prétention de ne point contredire ce premier article ; il en faisait expressément la remarque. Mais il envisageait, disait-il, notre ouvrage sous un autre point de vue (9 octobre 1841). Devine-t-on quel peut être ce point de vue qui fait juger qu'un ouvrage, tout en réunissant les principales qualités désirables, ne saurait être cependant bon à rien ? On va le comprendre ; c'est le point de vue de l'intérêt personnel. Ce journal ecclésiastique est rédigé par un avocat qui a publié sous son nom une histoire de Bérault Bercastel, et on nous assure que les critiques ont été faites par un professeur de séminaire qui a composé en style allemand une longue histoire de l'Eglise commençant à la création. On comprend aisément d'après cela qu'il ne veuille reconnaître comme utiles et bonnes que deux sortes d'histoires, celle de Bérault Bercastel et une autre plus longue qui remonte à l'origine du monde. La première suffit pour les simples fidèles et pour tous ceux qui ne peuvent consacrer que peu de temps à cette étude ; la seconde, publiée par notre censeur, est nécessaire aux hommes de science ; mais la nôtre devient inutile et ne répond à rien. Enfin, comme nous n'avons pas atteint la perfection, nous sommes nécessairement tombé au dernier degré ; car le critique prononce que pour un abrégé d'histoire il n'y a pas de milieu possible ; les ouvrages aussi longs que le sien sont fort heureusement exceptés de cette fâcheuse alternative. Tel est à peu près le fond des critiques fort désintéressées, comme on le voit, que ce jour-

dirigés contre notre travail. Je me trompe ; notre censeur a trouvé autre chose à reprendre. Nous avons eu tort, selon lui, de blâmer dans l'histoire de Bérault Bercastel une *thraséologie* déclamatoire, une prolixité emphatique, et surtout de fréquentes inexactitudes ; et ce qui le prouve, dit-il, *c'est qu'elle est lue avec plaisir et recherché par tous ceux qui n'ont pas le loisir de consacrer plus de temps à l'étude de l'histoire*. La belle preuve : autant vaudrait dire qu'elle plaît à tous ceux qui ne sont pas en état de la juger. L'histoire que nous avons faite des persécutions lui paraît aussi laisser beaucoup à désirer ; il trouve que nous n'avons pas fait voir assez les dominateurs du monde *forcés de recourir, à défaut de raisons, au glaive et au bûcher pour cacher leur défaite et leur honte ; c'est-à-dire d'employer, comme dit saint Thomas, l'argument propre aux brigands et aux voleurs de grand chemin*. Il est vrai que nous n'avons pas fait intervenir saint Thomas ; mais nous avons mis cette réflexion dans la bouche de saint Acace, qui la fit à ses juges (t. I, p. 475) ; on trouvera peut-être que cela n'est guère plus mal. Enfin notre censeur a remarqué une chose qui l'a, dit-il, *particulièrement surpris ; c'est le reproche que l'auteur adresse à quelques pères de l'Eglise, surtout à Clément d'Alexandrie, d'avoir cherché à concilier la raison avec la foi*. Nous ne dirons pas que cette remarque nous a surpris ; le mot serait trop doux pour une telle mauvaise foi ; car on ne trouve pas dans notre ouvrage le moindre vestige du reproche dont il s'agit. Mais le censeur a trouvé là une occasion de critiquer aussi notre *Introduction à la théologie* et de nous accuser tout simplement de n'avoir rien compris à ce qui regarde les rapports de la raison et de la foi. On ne doit pas hésiter à en croire, quoiqu'il n'en donne point de preuve ; car il est sûrement fort compétent sur cette matière, comme on peut le juger par un *Catéchisme du sens commun* qu'il a publié trois fois pour soutenir le système de M. de Lamennais. Du reste ce n'est pas la première fois que des préjugés systématiques nous ont fait accuser sur ce point. M. Sionnet, dans

l'Univers religieux, du 27 août 1839, avait déjà publié à ce sujet un assez grand nombre de critiques vraiment incroyables. Il condamnait entre autres choses la phrase suivante que nous avons citée du Père Rosaven : « Les motifs de la foi doivent être évidens et certainement connus pour que la foi soit possible. » Il fondait cette condamnation sur ce passage de Suarez : *Certum est fidem non postulare evidentiam rerum in seipsis* ; et il allait même jusqu'à écrire en italiques ces quatre derniers mots, comme pour mieux faire voir par là l'étrange confusion qu'il établissait entre l'objet de la foi et les motifs de crédibilité. De plus, il prononçait hardiment que l'existence de Dieu, sa véracité et ses autres perfections, bien que comprises dans le symbole, ne sont point des articles de foi ; qu'il faut les croire avant les articles de foi, et que cependant elles ne deviennent certaines que par la révélation, comme si la révélation elle-même pouvait être certaine pour quiconque ne serait pas convaincu de la véracité divine. Tout le reste offrait la même clarté et la même exactitude. C'est avec cette justesse d'idées et cette profondeur de connaissances que la critique est exercée dans certains journaux ecclésiastiques.

Nous en trouvons un nouvel exemple dans un recueil intitulé *Bibliographie catholique*. On y lit à propos de notre histoire un article dont l'auteur se montre tellement rempli de préjugés, que ses affirmations tranchantes ne peuvent faire illusion à personne. Nous ne dirons rien des critiques qu'il fait sur notre style, dont le lecteur seul doit rester juge ; nous ne répondrons pas non plus à ses observations sur notre plan ; car nous n'avons pas le talent de les comprendre. Il semble dire que l'on doit rigoureusement observer l'ordre chronologique, et d'autre part, que la chronologie n'est bonne à rien et qu'on ne doit pas en tenir compte. Il semble regretter que nous n'exposions pas dans notre histoire la suite de la discipline, et un peu plus loin il reconnaît expressément que la *tradition du dogme et de la discipline y est marquée avec soin*. Il nous reproche d'avoir voulu tout présenter dans

notre histoire au lieu de faire un choix, et il ne laisse pas de dire qu'il y manque une foule de choses essentielles, sans néanmoins en signaler aucune; nous aurions dû selon lui nous borner à certains faits principaux et les exposer plus longuement, et cependant il trouve que nous nous sommes trop étendu sur les points importants, notamment sur l'histoire de l'arianisme. Que dire à cela, si ce n'est que notre censeur est également difficile à comprendre et à contenter!

Venons à ses critiques sur le fond de notre ouvrage; il prétend que Constantin n'a point ordonné d'observer le vendredi comme le dimanche; mais Sozomène l'affirme expressément (lib. I, cap. 8); lequel des deux faut-il croire de préférence? Notre censeur soutient qu'on ne peut révoquer en doute la conduite de Constantin à l'égard de son fils Crispus, mais il ne répond rien aux raisons qui nous ont fait rapporter le doute émis à cet égard par plusieurs critiques. Il nous reproche d'avoir admis la condamnation du pape Honorius, et prétend que Baronius et Binius ont suffisamment prouvé la falsification des actes du sixième concile; on peut voir notre réponse à ce sujet dans une note qui se trouve à la page 150 de ce quatrième volume. Enfin il nous blâme d'avoir donné le nom de *faussaire* à l'auteur des fausses décrétales, comme si on pouvait donner un autre nom à un fabricant de pièces fausses: voudrait-il soutenir, comme il semble l'insinuer, que ces décrétales sont authentiques? Ce serait un paradoxe qui ne nous étonnerait point de sa part; mais je suppose qu'on nous dispenserait bien d'y répondre.

L'*Univers religieux*, qui a publié sur notre Histoire deux articles assez bienveillans, nous reproche cependant de n'avoir pas rendu assez manifeste dans les premiers siècles l'influence de la papauté; un tel reproche a d'autant plus lieu de nous surprendre que les critiques auxquels nous venons de répondre se sont accordés à rendre justice au soin que nous avons eu de mettre constamment en relief ce point capital. L'auteur des articles dont il s'agit ne signale du reste l'omission d'aucun monument ni d'aucun fait authentique,

et il semble même reconnaître que nous les avons en effet rapportés tous exactement ; mais on voit par la manière dont il s'exprime qu'il aurait voulu trouver dans notre ouvrage les conjectures ou les assertions de quelques auteurs sans critique et sans autorité qui ont écrit longtemps après les événemens, comme si une histoire devait être une compilation d'hypothèses et de conjectures sans fondement ; car les documens auxquels il fait allusion ne sont pas seulement rejetés en France comme il le suppose ; nous ne craignons pas de dire qu'il n'en citerait pas un seul qui ne soit aussi rejeté ou abandonné en Italie, par les critiques les plus éclairés et les plus dévoués au saint-siège. L'autorité du souverain pontife se révèle dans les premiers siècles par des monumens incontestables et décisifs que nous avons eu soin de signaler toujours à l'attention des lecteurs. Mais on conçoit que ces monumens doivent être moins nombreux que dans les siècles suivans, soit parce que les relations entre les églises étaient plus difficiles et plus rares, soit parce que les détails de leur histoire sont moins connus. Devions-nous ajouter à ces faits authentiques un certain nombre d'autres faits imaginaires ou du moins impossibles à établir, et donner pour preuves des conjectures et des suppositions gratuites ? Nous aurions cru nuire à la cause de la vérité au lieu de la servir ; et c'est en effet, qu'on nous permette de le dire, ce qui est arrivé quelquefois à Baronius, qui s'abandonne volontiers à des suppositions hasardées, et qui paraît avoir toutes les sympathies de l'écrivain auquel nous répondons. Ce dernier cite lui-même, mais sans le comprendre et à contre-sens, un mot de Casaubon qui justifie ce que nous venons de dire. La polémique de Bellarmin embarrassait ce savant critique protestant ; mais tous ses doutes, disait-il, se dissipaient à la lecture de Baronius ; c'est-à-dire qu'il trouvait dans celui-ci tant de choses peu solides, qu'elles affaiblissaient l'impression produite par les autres plus convaincantes. Nous croyons donc que les lecteurs judicieux ne regretteront point ces prétendues omissions qui n'ont pas même frappé quelques-uns de nos critiques les moins disposés

à nous les pardonner si elles eussent été réelles et blâmables.

Ce n'est pas du reste le seul point sur lequel nos censeurs ne soient pas d'accord entre eux. L'un nous reproche d'avoir analysé trop longuement les ouvrages des Pères ; un autre d'en avoir donné des analyses trop courtes ; celui-ci de nous être trop étendu sur l'histoire des hérésies ; celui-là de l'avoir présentée trop brièvement ; l'un convient que les faits sont présentés avec ordre et méthode ; un autre prétend que c'est surtout l'ordre et la méthode qui manquent à notre ouvrage ; l'un trouve trop longue et l'autre trop courte l'histoire des persécutions ; enfin presque toujours ce qui est approuvé ou loué par les uns se trouve blâmé par d'autres ; et à la lecture de ces critiques si contradictoires nous serions tenté de nous écrier comme la Fontaine :

Maudit censeur, te tairas-tu ?

Il nous reste à donner maintenant quelques explications sur différens points au sujet desquels on nous a fait des observations sinon fondées, au moins spécieuses. D'abord l'auteur des articles insérés dans l'*Univers religieux* exprime le regret que nous n'ayons pas conservé la traduction de Fleury dans les passages que nous avons cités des auteurs anciens, et notamment pour les *Anathématismes* de saint Cyrille. D'autres se sont plaint que nous n'ayons pas reproduit dans ces traductions ni conservé aux faits les caractères du temps et ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale. A cela notre réponse est bien simple ; nous avons voulu faire une histoire où le lecteur pût au moins, à défaut d'autre mérite, trouver toujours des notions précises et rigoureusement exactes. Or, nous n'avions pour cela d'autres moyens que de substituer souvent des expressions et des formules modernes à des formules anciennes qui auraient traduit la lettre, mais sans reproduire exactement le sens des auteurs ; car on sait que dans tout ce qui tient aux usages, aux mœurs, aux croyances et en général à des idées complexes, le sens des expressions peut se modifier avec le temps, de manière à ne

plus reproduire les mêmes nuances dans les idées ; et nous ne craignons pas de dire que ce vernis d'antiquité qu'on admire dans Fleury , peut bien convenir et être utile aux lecteurs déjà instruits , mais contribue souvent à donner des idées fausses ou inexactes à ceux qui le lisent pour s'instruire. Ils seront tentés toujours de prendre les expressions des anciens auteurs dans le sens qu'elles ont aujourd'hui ; ils substitueront partout les idées de leur siècle à celles de l'antiquité ; et parce qu'on aura voulu conserver à la forme et aux expressions une couleur locale , on la fera disparaître dans les choses. Combien par exemple n'a-t-on pas fait de dissertations aussi savantes que peu instructives sur l'excommunication des Asiatiques par le pape Victor et de saint Cyprien par le pape saint Étienne ? On s'en serait peut-être épargné la peine , si l'on n'eût pas supposé qu'au troisième siècle le mot d'excommunication exprimait toujours la même idée qu'aujourd'hui. De même quand il est question dans les auteurs anciens d'ordinations nulles , si on entend toujours ces expressions dans le sens moderne , et par conséquent si on les traduit littéralement , on tombera souvent dans une erreur manifeste , et c'est ce qui est arrivé plus d'une fois à Fleury. Nous pourrions montrer par une foule d'autres exemples la nécessité de reproduire les idées de chaque époque sous une forme actuelle et souvent monotone , si on veut les faire comprendre nettement , et nous pensons que la plupart des lecteurs nous sauront gré d'avoir sacrifié souvent l'intérêt de la phrase au désir de la rendre exacte.

Quelques personnes auraient voulu trouver dans notre ouvrage des dates courantes à la marge ou au-dessus des pages ; mais nous les prions de réfléchir que de telles indications ne sont possibles que dans une histoire écrite en forme d'annales ou dans une histoire particulière ; il faudrait nécessairement pour s'assujettir à cette méthode dans une histoire générale de l'Église , renoncer à un autre avantage beaucoup plus important , celui d'offrir la suite des faits principaux , sans être obligé d'en couper le récit pour raconter d'autres faits

qui n'ont avec les premiers aucun rapport. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'indiquer toujours la date dans le cours de la narration, et nous avons eu soin de ne jamais y manquer. Dès qu'on ne veut pas interrompre le récit des événements qui occupent plusieurs années, il est visible que des dates courantes à la marge seraient presque toujours trompeuses. à moins qu'on ne voulût sans cesse en intervertir l'ordre et y jeter ainsi une confusion qui les rendrait inutiles.

Enfin on aurait voulu des citations plus fréquentes servant à indiquer les sources où nous avons puisé. Cette observation, qui nous a été faite à l'occasion du premier volume, ne peut plus s'appliquer aux suivans; car nous avons marqué avec soin les auteurs qui nous ont servi de guides; seulement nous avons cru qu'il suffisait de les indiquer une fois dans le cours d'un même récit ou après une suite de faits analogues puisés aux mêmes sources, et nous avons jugé inutile de les marquer au bas des pages quand le texte lui-même les faisait connaître. Ainsi l'histoire d'un concile ou d'un saint se trouve dans la vie du saint ou les actes du concile, et une indication à cet égard deviendrait ordinairement superflue. Il en est de même pour les faits cités dans les lettres des papes ou des autres personnages historiques. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer à la plupart des faits contenus dans le premier volume; cependant, pour tenir compte des observations qui nous ont été faites, nous avons ajouté à ce premier volume un avertissement qui indique les principales sources, et qui suffira pour mettre sur la voie des recherches ceux qui voudraient se livrer à une étude plus approfondie et recourir aux originaux. Nous n'indiquons du reste que les auteurs les plus répandus, parce qu'ils offrent tout ce qu'on peut désirer sur l'ensemble des faits généralement admis; et quant à ceux qui peuvent donner lieu à des discussions, nous y reviendrons dans les discours ou dissertations qui doivent faire suite à cette Histoire, et où se trouveront des indications plus complètes.

TABLE DES PRINCIPALES MATIÈRES.

LIVRE VINGTIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU HUITIÈME SIÈCLE JUSQU'AU RÈGNE DE
CHARLEMAGNE.

Commencement de l'église de Germanie, page 1. Saint Suidbert et saint Villebrod, missionnaires dans la Frise, 2. Saint Vulfrand, 3. Église d'Angleterre; saint Adelme, 4. Saint Adamnan, 6. Saint Cœolfred, 7. Église de France; mort de saint Lambert de Maestricht, 8 et suiv. Saint Hubert et saint Tétrique, 10. Saint Bonet de Clermont, 11. Rois de France, 12. Église d'Espagne, 13. Entrée des Sarrasins en Espagne, 14. Pélage roi des Asturies, 14. Succession des papes, 16. Le pape Constantin à Constantinople, 17. Mort de l'empereur Justinien II, 18. Philippique se déclare en faveur des monothélites, 19 et suiv. Anastase empereur, 20. État des chrétiens d'Orient sous les musulmans, 22. Grégoire II pape, 23 et suiv. Missions en Bavière, 25. Saint Rupert et saint Corbinien, 26 et suiv. Commencemens de saint Boniface; ses missions dans la Hesse et la Thuringe, 28 et suiv. Courses des Sarrasins en France, 32 et suiv. Église d'Angleterre, 35. Le vénérable Bède, 37. Commencemens des iconoclastes, 40. Lettres de saint Germain de Constantinople, 42. Lettre du pape Grégoire II, 44. Édit de Léon l'Isaurien contre les images, 45. Soulèvemens que cet édit cause en Italie, 47. Lettres du pape Grégoire III contre les iconoclastes, 49. Saint Jean Damascène; ses écrits pour la défense des images, 51 et suiv. Travaux de saint Boniface, 56. Saint Villibalde, 57. Le pape Grégoire III implore le secours de Charles Martel contre les Lombards, 59. Zacharie pape, 60. Martyrs en Orient sous les musulmans, 62 et suiv. Église d'Espagne, 64. Érection d'évêchés dans la Germanie, 65. Décrétale du pape Zacharie, 66. Divers conciles en France et en Germanie, 67 et suiv. Erreurs d'Adalbert et de Clément, 70 et suiv. Décrétale du pape Zacharie sur le baptême, 73. Saint Surme abbé de Fulde, 75. Concile en Angleterre, 77. Pépin roi de France, 79. Entreprises des rois lombards contre l'empire, 82. Le pape Étienne implore contre eux et obtient le secours de Pépin, 84 et suiv. Donation de Pépin à l'Église romaine, 90. Derniers travaux de saint Boniface de Mayence; son martyre, 91 et suiv. Saint Grégoire d'Utrecht, 94. Saint Chrodegand évêque de Metz; sa règle pour les chanoines, 96 et suiv. Saint Paul 1^{er}, pape, 99. Persécution de Constantin Copronyme contre les défenseurs des saintes images, 100 et suiv. Saint Étienne d'Auxerre, 102 et suiv. Son martyre, 110. Cruautés et profanations impies de Copronyme, 111 et suiv. Vexations exercées contre les chrétiens d'Orient

par les musulmans, 114. Église d'Espagne, 114. Intrusion de Constantin sur le saint-siège, 115. Mort de Pépin, 116.

LIVRE VINGT ET UNIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE JUSQU'À SA MORT.

Concile de Rome contre l'antipape Constantin, 118. Lettre du pape Étienne III contre les Lombards, 119. Guerre de Charlemagne en Italie; donation au saint-siège, 121. Ambroise Autpert, 122. Paul, diacre d'Aquilée, 123. Saint Lievin, 124. Guerre de Charlemagne contre les Saxons, 124 et suiv. Saint Willehade, 126. Saint Ludger, 127. Conversion de Witikind, chef des Saxons, 127. Lois de Charlemagne pour les Saxons, 130. Écoles de chant en France, 132. Capitulaires de Charlemagne, 133. Capitulaire de Théodulfe d'Orléans, 134. Collection des fausses décrétales, 136. Martyrs en Orient sous les musulmans, 140. Mort de Copronyme, 141. Taraise patriarche de Constantinople, 142. Second concile de Nicée, 144 et suiv. Note sur la condamnation du pape Honorius, 150. Canons du deuxième concile de Nicée, 152. Livres carolins, 154. Réponse du pape Adrien, 155. Réflexions sur la décision du concile de Francfort au sujet des images, 156. Hérésie d'Elipand et de Félix d'Urgel, 157. Divers écrits contre cette hérésie, 158 et suiv. Félix d'Urgel condamné par le pape Léon III, 161. Pauli d'Aquilée, 162. Église d'Angleterre, 164. Église d'Espagne, 165. Charlemagne achève de réduire les Saxons, 166. Le calife Aaron lui envoie les clefs du saint sépulcre, 167. Zèle de Charlemagne pour le rétablissement des études, 167. Alcuin; ses écrits, 168 et suiv. Théodulfe d'Orléans, 171. Écoles célèbres en France, 171. Saint Benoît d'Aniane rétablit la discipline monastique, 172 et suiv. Saint Guillaume de Gellone, 174. Conjuratlon contre le pape Léon III, 176. Charlemagne couronné empereur, 178. Intrigues de l'impératrice Irène contre son fils Constantin, 179. Scandale occasionné par le divorce et le second mariage de ce prince, 180. Persécution contre les évêques et les moines qui s'y opposent, 181. Saint Platon et saint Théodore, 181 et suiv. Nicéphore empereur, 183. Saint Nicéphore patriarche de Constantinople, 184. Persécution contre saint Platon et saint Théodore, 185. Saint Théodore recourt au saint-siège, 187. Mort de saint Platon, 188. L'empereur Michel Curopalate poursuit les pauliciens ou nouveaux manichéens, 188 et suiv. Guerres civiles parmi les musulmans, 190 et suiv. Progrès des sciences chez les Arabes, 191. Concile d'Aix-la-Chapelle au sujet des chorévêques, 192. Charlemagne dispense les évêques d'aller à la guerre, 193. Testament de Charlemagne, 194 et suiv. Addition du mot *filioque* dans le symbole, 195. Adalard, abbé de Corbie, 196. Zèle de Charlemagne pour la discipline, 197. Divers traités sur le baptême, 198. Plusieurs conciles sur la discipline, 198 et suiv. Mort de Charlemagne, 205.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

DEPUIS LA MORT DE CHARLEMAGNE JUSQU'AU SCHISME DE PHOTIUS.

Caractère de Louis le Débonnaire, 207. Conjuratlon contre le pape Léon III; sa mort, 207 et suiv. Louis le Débonnaire sacré par le pape Étienne IV, 209. Constitution de Louis le Débonnaire en faveur de l'Eglise romaine, 209. Capitulaire pour la liberté des élections épiscopales, 210. Règle donnée aux chanoines et aux chanoinesses par le concile d'Aix-la-Chapelle, 210 et suiv. Règle pour les moines, 212. Ordonnances de Louis le Débonnaire pour le rétablissement de la discipline, 215. Lothaire associé à l'empire, 216. Capitulaires sur la discipline, 217. Statuts d'Haiton, évêque de Bâle, 218. Léon l'Arménien se déclare en faveur des iconoclastes, 219. Fermeté du patriarche Nicéphore, 220 et suiv. Il est chassé de son siège, 223. Conciliabule des iconoclastes, 224. Violente persécution contre les catholiques, 225 et suiv. Saint Nicétas, saint Jean, saint Théophane, 226 et suiv. Lettre de saint Théodore Studite pour les images, 227 et suiv. Ses souffrances, 230. Mort de Léon l'Arménien, 231 et suiv. Dispositions de l'empereur Michel, 232. Saint Méthodius persécuté, 233. Mort de saint Théodore Studite; ses écrits, 234 et suiv. Concile de Paris au sujet des images, 236. Erreur de Claude de Turin, 237. Écrits de Jonas d'Orléans et d'Agobard sur les images, 238 et suiv. Constitution de Lothaire en faveur de l'Eglise romaine, 240. Concile de Rome, 241. Le christianisme prêché en Danemarck, 243. Saint Anschaire archevêque de Hambourg, 245. Fondation de la Nouvelle-Corbie, 246. Règlement sur la discipline, 246 et suiv. Épreuves superstitieuses, 248. Leur origine, 249. Révolte contre Louis le Débonnaire, 252. Le pape médiateur entre l'empereur et ses enfants, 254. Pénitence de Louis le Débonnaire, 255 et suiv. Il est rétabli, 257. Ebbon archevêque de Reims déposé, 258. Fête de la Toussaint établie en France, 258. Hilduin abbé de Saint-Denis, 259. Translation de reliques, 260 et suiv. Eginhard, 262. Anségise abbé de Luxeuil, 263. Jonas d'Orléans, 264. Livre pénitentiel d'Halitgaire, 265. Traité des offices ecclésiastiques par Amalaire, 266. Agobard de Lyon, 267. Persécutions de l'empereur Théophile contre les moines et les défenseurs des images, 268. Saint Théophane et saint Théodore, 269. Saint Méthodius, 270. Prisonniers d'Amorion martyrisés par les musulmans, 271 et suiv. Rétablissement des saintes images à Constantinople, 273 et suiv. Saint Joannice, 275. Pauliciens en Arménie, 276. Écrits d'Agobard, 277. Guerre entre les fils de Louis le Débonnaire, 278. Bataille de Fontenai, 279. Ravages des Normands, 280 et suiv. Ravages des Sarrasins, 283. Les papes Sergius et Léon IV, 284 et suiv. Plusieurs conciles en France, 287 et suiv. Hincmar archevêque de Reims, 290. Lettre d'Amolon de Lyon sur de faux miracles, 290. Raban archevêque de Mayence; ses écrits, 291 et suiv. Erreurs de Gothescalc, 293 et suiv. Il est condamné au concile de Quercy, 296. Divers écrits à son sujet, 296

et suiv. Lettre d'Amolon qui combat ses erreurs, 301. Articles de Quercy sur la grâce et la prédestination, 302. Sentiments de l'église de Lyon, 303. Concile de Valence, 303 et suiv. Discussion au sujet de quelques expressions touchant l'Eucharistie, 306. Livre de Paschase Ratbert, 307. Erreur de Jean Scot, 309. Ratram de Corbie, 309 et suiv. Traité des offices ecclésiastiques de Valafrid Strabon, 311 et suiv. Loup abbé de Ferrières, 313. Le duc de Bretagne érige le siège de Dol en métropole, 314 et suiv. Concile de Soissons, 315. Concile de Pavie, 318. Désordres en France, 319. Lettre des évêques à Louis de Germanie, 320. Persécution des musulmans contre les chrétiens d'Espagne, 323 et suiv. Intrépidité des martyrs, 324 et suiv. Saint Euloge de Cordoue, 326. Progrès du christianisme en Danemarck et en Suède, 328. Mort de saint Anschaire, 329.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

DEPUIS L'INTRUSION DE PHOTIUS JUSQU'A LA FIN DU NEUVIÈME SIÈCLE.

Saint Ignace patriarche de Constantinople, 331. Impiétés de l'empereur Michel, 332. Saint Ignace chassé de son siège, 333. Photius mis à sa place, 334. Persécution contre Ignace et ses partisans, 335. Lettre de Photius au pape, 336. Légats envoyés à Constantinople, 337. Saint Ignace déposé, 339. Violences qu'on emploie pour lui arracher sa démission, 341. Nouvelle lettre de Photius au pape, 343. Réponse du pape, 345. Il condamne Photius, 347. Lettre du pape Nicolas à l'empereur Michel, 348. Diverses lettres du pape en faveur d'Ignace, 350 et suiv. Artifices et cruautés de Photius, 352 et suiv. Il condamne le pape et écrit contre les Latins, 355. Écrits de Ratram et d'Enée de Paris en réponse aux accusations des Grecs, 359. Entreprise schismatique de l'archevêque de Ravenne, 362. Divers conciles en France, 363. Divorce du roi Lothaire, 364. Écrit d'Hincmar à ce sujet, 365. Lothaire épouse Valdrade, 367. Concile de Rome sur cette affaire; Gonthier de Cologne et Teutgaud de Trèves déposés, 369. Affaire de Rothade de Soissons, 372. Lettres du pape à ce sujet, 373. Rothade rétabli, 374 et suiv. Valdrade excommuniée, 378. Affaire des clercs de Reims déposés par Hincmar, 380. Conversion des Bulgares, 381. Décrétale du pape Nicolas en réponse à leurs consultations, 382. Conversion des Moraves, 386. Primatie de l'Eglise de Bourges, 388. Suite de l'affaire du roi Lothaire, 390. Communion sacrilège et mort de ce prince, 392 et suiv. Lettre du pape Adrien sur la succession de Lothaire, 393. Réponse d'Hincmar de Reims au pape, 395. Affaire d'Hincmar de Laon, 397. Il est déposé, 400. Lettres du pape et réponse de Charles le Chauve, 401. Photius chassé et saint Ignace rétabli, 403. Concile de Constantinople, huitième général, 406. Récit des violences de Photius, 410. Métrophane de Smyrne répond aux schismatiques, 414. Leur opiniâtreté et leur condamnation, 417. Canons du huitième concile, 420. Les Grecs s'attribuent la juridiction sur la Bulgarie, 423 et suiv. Anastase le

Bibliothécaire, 425. Théodore Aboucara, 426. Le christianisme commence à s'établir chez les Russes, 427. Histoire des manichéens par Pierre de Sicile, 427. Saint Athanase évêque de Naples, 428. Saint Adon de Vienne, 429. Concile de Rome, 430. Concile de Pontion; primatie de l'archevêque de Sens, 431 et suiv. Ravages des Sarrasins en Italie, 433. Concile de Troyes, 434. Charles le Gros couronné empereur, 435. Mort de Hincmar de Reims; ses écrits, 436 et suiv. Élections épiscopales, 438. Ravages des Normands, 439. Plusieurs lettres du pape Jean VIII, 440 et suiv. Intrigues de Photius, 441. Son rétablissement approuvé par le pape, 443 et suiv. Conciliabule à Constantinople, 446. Photius condamné de nouveau par le saint-siège, 449. Il est chassé par l'empereur Léon, 451. Écrits de Photius, 451. Lois de l'empereur Léon, 453. Ravages des Normands en Angleterre, 453 et suiv. Alfred le Grand; ses lois, 454 et suiv. Saint Néot, 456. Zèle du roi Alfred pour le rétablissement de la discipline et des études, 457. Mort de l'empereur Charles le Gros, 459. Conciles de Mayence et de Metz, 460. Statuts de Riculfe de Soissons, 461. Règle des Reclus, 462. Saint Gérauld d'Aurillac, 463. Foulques, archevêque de Reims, 465. Formose, pape, 466. Remontrances de Foulques à Charles le Simple, 467. Concile de Tribur, 467. Étienne VI condamne la mémoire du pape Formose, 469. Elle est rétablie par Jean IX, 470 et suiv. Assassinat de l'archevêque Foulques, 473. Lettres du pape Jean IX, 474.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

DÉPUIS LE COMMENCEMENT DU DIXIÈME SIÈCLE JUSQU'AU PONTIFICAT DE JEAN XII.

Réflexions sur l'état de l'Église pendant le dixième siècle, 476. Troubles en Italie, 477. Succession des papes, 477 et suiv. Sergius III. Ses relations avec Marozie, 478. Jean X, 479. Vertus de Léon VII, 480. Ravages des Hongrois, 482 et suiv. Quatrième noce de l'empereur Léon le Philosophe, 485. Sa mort; ses écrits, 487. Constantin Porphyrogénète empereur, 487. Concile de Constantinople au sujet des quatrième noce, 488. Vie scandaleuse du patriarche Théophylacte, 490. Saint Paul de Latre, solitaire, 490 et suiv. Saint Luc le Jeune, 493. Eutychius patriarche d'Alexandrie, 494. Décadence de l'empire des califes, 495. Conversion des Normands; baptême de leur duc Rollon, 496 et suiv. Louis d'Outre-mer, 498. Concile de Troslé, 499. Intrusion d'un enfant de cinq ans sur le siège de Reims, 502. Fondation de l'abbaye de Cluni, 504. L'abbé Bernon, 505. Saint Odon, abbé de Cluni, 506 et suiv. Sa mort; ses écrits, 509. Rétablissement de la discipline monastique, 509 et suiv. Saint Ratbod d'Utrecht, 512. Sainte Mathilde, 513. Othon le Grand, 514. Conversion des Slaves de Bohême, 515. Saint Jean de Gorze; son ambassade en Espagne, 516. Divers conciles en Allemagne, 518. Progrès de la foi en Danemarck; conversion du roi Harold, 519 et suiv. Saint Odon, arche-

vêque de Cantorbéry, 521. Commencement de saint Dunstan, 523. Église d'Espagne; saint Gennade d'Astorga, 526. Siméon Métaphraste, 528. Atton, évêque de Verceil; ses écrits, 529 et suiv. Rathier, évêque de Vérone; ses écrits, 532 et suiv. Flodoard, 534.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU PONTIFICAT DE JEAN XII JUSQU'À LA FIN
DU DIXIÈME SIÈCLE.

Mort d'Agapet II; élection de Jean XII, 336. Constitution de l'empereur Othon en faveur de l'Église romaine, 537. Conciliabule où Jean XII est déposé, 539 et suiv. Rétablissement de Jean XII; sa mort, 542. Benoît V est chassé par Léon VIII, 543. Jean XIII, pape, 544. Ambassade de Luitprand à Constantinople, 544 et suiv. Écrits de Luitprand, 547. Mort de l'empereur Constantin, 548. Victoires de l'empereur Nicéphore sur les Sarrasins, 549. Jean Zimiscès empereur, 550. Saint Nicon d'Arménie, 551. Progrès de la foi dans le Nord, 552. Saint Adalbert de Magdebourg, 553. Église de Bohême, 553. Conversion des Polonais, 554. Sainte Adélaïde, 555. Saint Brunon, archevêque de Cologne, 556. Saint Udalric d'Ausbourg, 558. Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, 561. Lois du roi Edgar, 563. Saint Ethelwold, 564. Saint Oswald, 565. Saint Édouard, 566. Turquetul, abbé de Croyland, 567. Saint Mayeul, abbé de Cluni, 569 et suiv. Succession des papes, 572. Hugues Capet monte sur le trône, 574. Affaire de Gerbert et d'Arnoul archevêque de Reims, 574 et suiv. Vie et talents de Gerbert, 578. Saint Abbon de Fleury, 579 et suiv. Son apologie, 581. Sa mort, 583 et suiv. Église d'Espagne, 584. Saint Rudesinde, 585. Saint Froilan et saint Attilan, 587. Saint Bernouard, précepteur d'Othon III, 588. Grégoire V. Troubles à Rome, 589 et suiv. Concile de Rome où le roi Robert est excommunié, 592. Silvestre II, 593. Saint Wolfgang, 594. Saint Adalbert de Prague, 595 et suiv. Son martyre, 598. Saint Libentius de Brême, 599. Mort de saint Harold, roi de Danemarck, 600. Conversion des Russes, 601. Saint Étienne, roi de Hongrie, 603 et suiv. Saint Bernard, évêque d'Hildesheim, 604. Église de Constantinople, 607. Leutard et Vilgard, fanatiques, 608. Vie de saint Nil, 609 et suiv. Vie de saint Romuald, 614 et suiv.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE VINGTIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU HUITIÈME SIÈCLE JUSQU'AU
RÈGNE DE CHARLEMAGNE.

DE 700 A 768.

Le christianisme ne s'étendait guère en Europe au delà des provinces qui avaient fait partie de l'empire romain. La Thuringe et la Bavière, soumises à la domination des Francs par Thierry, fils de Clovis, avaient reçu dès lors la lumière de l'Évangile, qui s'y était affaiblie plus tard par diverses causes, sans cesser toutefois de s'y perpétuer; mais le reste de la Germanie et les autres contrées du nord étaient encore à la fin du septième siècle livrées à toutes les superstitions du paganisme. Quelques années avant cette époque, saint Kilien avait prêché la foi à Vurtzbourg, où il fut martyrisé avec ses compagnons. Saint Wilfrid, de son côté, avait converti un certain nombre d'idolâtres dans la Frise, dont il est regardé comme le premier apôtre. Bientôt après d'autres missionnaires vinrent dans cette même province continuer l'œuvre du saint évêque; et pendant le cours du huitième siècle on vit sortir de l'église d'Angleterre une foule de prédicateurs zélés qui s'avancèrent jusqu'au centre de l'Allemagne, pour travailler à la conversion des Germains, dont les Anglais tiraient leur origine.

Saint Egbert, d'une noble famille anglaise, tenta, dès l'an 686, de passer en Frise pour y propager la foi, déjà établie par saint Wilfrid; mais à peine sorti du port, il fut

arrêté par une tempête affreuse qui le mit en danger de périr, et croyant que Dieu ne l'appelait point à ce ministère, il revint en Irlande, où il avait depuis longtemps embrassé la vie monastique; il y vécut jusqu'à l'an 729, et travailla utilement à ramener les Hibernois schismatiques à la discipline de l'Église romaine. Un de ses compagnons nommé Vicbert aborda en Frise, y prêcha l'Évangile pendant deux ans, et voyant qu'il n'obtenait aucun succès, il abandonna cette mission pour reprendre la vie d'anachorète qu'il menait auparavant. Alors saint Egbert choisit douze autres missionnaires, dont les principaux furent saint Villebrod, un de ses disciples, et saint Suidbert, abbé du monastère de Dacor, sur les confins de l'Écosse. Étant arrivés dans la Frise l'an 690, ils furent accueillis avec joie par Pépin d'Héristal, duc d'Austrasie, qui venait de conquérir sur le duc Ratbod la Frise citérieure, entre le Rhin et la Meuse. Il les envoya prêcher l'Évangile à ses nouveaux sujets, les protégea de tout son pouvoir, et seconda leur ministère par les faveurs qu'il accordait à ceux qui embrassaient la foi; de sorte qu'en peu de temps ils convertirent un grand nombre d'idolâtres. Jugeant ensuite opportun de faire donner à saint Suidbert le titre d'évêque, ils le renvoyèrent en Angleterre pour y recevoir l'ordination épiscopale. A son retour il passa chez les Bructères, qui habitaient les environs de Cologne, et il en convertit plusieurs. Mais ce peuple ayant été défait peu de temps après par les Saxons idolâtres, les nouveaux chrétiens se dispersèrent de toutes parts, et saint Suidbert vint retrouver Pépin, qui lui donna pour s'y retirer une île dans le Rhin, où il bâtit un monastère qui reçut dans la suite le nom de Kaiserswert, c'est-à-dire île de l'Empereur. C'est là qu'il mourut en 713 (1).

Saint Villebrod fut envoyé à Rome pour en apporter des reliques, destinées aux églises que l'on devait bâtir

(1) Bède, *Hist.* lib. V. — *Vit. S. Villebr.*

Il y retourna ensuite avec des lettres de Pépin, qui pria le souverain pontife d'ordonner le saint missionnaire pour évêque des Frisons. Le pape Sergius lui donna la consécration épiscopale en 696, avec le pallium et le titre d'archevêque. Saint Villebrod établit son siège à Utrecht, et pendant près de cinquante ans qu'il continua de prêcher dans la Frise, il opéra par son zèle et ses miracles une multitude de conversions. Il entreprit de porter la foi dans la partie de la Frise qui obéissait au duc Rathod, et dans le pays des Danois. Mais il trouva les peuples si obstinés dans leurs erreurs, que n'espérant aucun succès, il revint bientôt exercer son apostolat dans le pays soumis à Pépin.

La renommée des travaux de saint Villebrod engagea saint Vulfrand, archevêque de Sens, à passer lui-même en Frise pour y prêcher la foi aux idolâtres. Il prit pour compagnons quelques moines de l'abbaye de Fontenelle, et s'avança dans les Pays-Bas jusque sur les terres de Rathod, où il ne tarda pas à recueillir les fruits de ses prédications. Il convertit entre autres un fils de ce duc, qui mourut peu de jours après son baptême. C'était la coutume parmi ces barbares d'immoler en l'honneur de leurs dieux des victimes humaines que l'on choisissait par le sort. Saint Vulfrand tenta d'abolir cette horrible coutume, et demanda plusieurs fois la vie des malheureux qu'on allait faire périr. Mais on se contenta de lui répondre : Si ton Christ peut les délivrer, nous te les abandonnerons. Le saint évêque accepta cette condition, et se mettant aussitôt en prière, il les délivra miraculeusement. Un jeune homme ainsi dévoué à la mort ayant été pendu, la corde se rompit au bout de quelques instants; et comme on en avait jeté deux autres dans la mer, les flots se retirèrent subitement et les laissèrent pleins de vie sur le rivage. Ces miracles, opérés publiquement, déterminèrent un grand nombre d'idolâtres à embrasser le christianisme. Le duc Rathod se disposa lui-même à recevoir le baptême, mais comme

il était déjà entré dans les fonts sacrés, il s'avisa de demander à saint Vulfrand si les rois et les princes de la nation des Frisons étaient en paradis ou en enfer; et sur la réponse du saint, qu'étant morts dans l'idolâtrie on ne pouvait pas douter de leur damnation: Je ne consentirai pas, reprit le duc, à me séparer des princes mes prédécesseurs, pour demeurer avec une vile populace dans votre royaume céleste. Il sortit aussitôt des fonts baptismaux, en ajoutant qu'il voulait demeurer fidèle aux coutumes de ses ancêtres. Il persécuta même les chrétiens, et rétablit l'idolâtrie dans la Frise citérieure, qu'il avait reconquise après la mort de Pépin. Cependant il voulut plus tard conférer avec saint Villebrod, pour trouver un moyen d'embrasser le christianisme sans renoncer à sa religion. Le saint répondit à ses envoyés: Après que votre prince a méprisé les avertissemens de notre frère Vulfrand, comment puis-je espérer qu'il recevra les miens? Je l'ai vu cette nuit attaché d'une chaîne ardente, et je suis assuré qu'il est déjà dans la damnation éternelle. Il ne laissa pas de se mettre en route pour aller le trouver; mais il apprit en chemin qu'il était mort sans baptême. C'était l'an 719. Quant à saint Vulfrand, après avoir prêché pendant cinq ans dans la Frise, il se fit donner un successeur sur le siège de Sens, et se retira ensuite au monastère de Fontenelle, où il mourut l'an 720.

L'église naissante d'Angleterre ne se distinguait pas moins par son attachement pour le saint-siège, que par son zèle pour la propagation de la foi. On a vu précédemment que l'autorité pontificale avait fait cesser les persécutions dont saint Wilfrid était l'objet. Cenred, roi des Merciens, qui s'était déclaré son protecteur, quitta le trône bientôt après, à l'exemple d'Éthelred son prédécesseur, et il se rendit à Rome avec Offra, roi des Saxons orientaux, pour y embrasser la vie monastique. Beaucoup d'Anglais distingués par leur naissance et leurs richesses, après avoir renoncé à toutes les espérances

du monde pour se consacrer entièrement à Dieu, entreprenaient aussi par dévotion le voyage de Rome, afin de visiter les tombeaux des saints apôtres, et d'étudier dans leur source même les règles de la foi et de la discipline.

Les anciens Bretons s'obstinaient, comme les Écossais et les Hibernois, à conserver leur coutume particulière touchant la célébration de la Pâque. Saint Adelme, abbé de Malmesbury, puis évêque de Schirburn, fut chargé d'écrire contre leurs erreurs, et les disposa heureusement à se conformer aux usages de l'Église universelle. Il était de la famille royale de Wessex, et fut élevé dans le monastère de Cantorbéry, où il apprit les langues grecque et latine, sous la direction de l'abbé Adrien. Étant retourné dans son pays, il se fit moine au monastère de Malmesbury, fondé depuis peu par Maidulfe, savant solitaire hibernois, qui pour trouver de quoi subsister se mit à instruire les jeunes gens du voisinage, dont plusieurs embrassèrent la vie monastique et se rangèrent sous sa conduite. Adelme édifia cette communauté par sa ferveur et surtout par ses austérités. Il s'enfonçait quelquefois jusqu'aux épaules dans l'eau d'une fontaine pendant les nuits d'hiver, et il y restait assez longtemps pour y réciter le Psautier. Il se rendit fort habile non-seulement dans les arts libéraux, mais encore dans les sciences, particulièrement dans le droit romain, dans les mathématiques et l'astronomie. Sa réputation devint si brillante, qu'on venait de toutes les parties de la Grande-Bretagne et même de la France pour entendre ses leçons. Ce fut le premier Anglais qui s'appliqua avec quelque succès à la poésie latine. Il composa aussi dans la langue de sa nation des cantiques en vers pour l'instruction du peuple, et il les chantait lui-même sur les places publiques, pour attirer ainsi la multitude, que fatiguaient les sermons. Il fut ordonné prêtre par Leuther, évêque de Wessex, qui l'établit abbé de Malmesbury, l'an 675, à la prière des

autres abbés de son diocèse. Ce fut pendant qu'il était à la tête de ce monastère qu'il composa, par ordre d'un concile, son traité contre les erreurs des Bretons. Ensuite saint Hedde, successeur de Leuther, étant mort en 705, comme le nombre des fidèles augmentait chaque jour, le diocèse de Wessex fut partagé en deux évêchés, dont les sièges furent à Winchester et à Schirburn, et saint Adelme fut ordonné pour ce dernier siège par Britoualde, archevêque de Cantorbéry, qui avait été son disciple. Il mourut l'an 709, après quatre ans d'épiscopat. Nous avons de lui deux traités de la virginité, l'un en prose, l'autre en vers, où il décrit les vertus de plusieurs saints, entre autres de saint Benoît, dont la règle était adoptée par les moines d'Angleterre (1).

Saint Adamnan et saint Céolf rid contribuèrent de leur côté à ramener les Irlandais et les Écossais à la discipline générale de l'Église. Le premier était prêtre et abbé du célèbre monastère de Hi. Ayant été député pour les affaires de sa nation vers Alfrid, roi de Northumbre, il visita les monastères de Viremouth et de Jarow, dont saint Céolf rid était abbé; et celui-ci voyant sa piété et sa modestie, l'exhorta vivement à renoncer aux coutumes particulières des Hibernois, pour adopter les usages d'Angleterre conformes à la pratique de Rome et de tout le monde chrétien. Il lui dit en particulier au sujet de la tonsure cléricale : Mon frère, vous qui prétendez à la couronne immortelle, pourquoi en portez-vous une imparfaite à votre tête? Si vous désirez être associé dans le ciel à la gloire de saint Pierre, pourquoi imitez-vous la tonsure de celui qu'il a anathématisé? En effet, c'était alors une croyance assez commune, mais dont on ne sait ni l'origine ni le fondement, que Simon le Magicien avait porté une tonsure en forme de demi-couronne sur le devant de la tête, comme celle des Hibernois, et que saint

(1) Bède, *Hist.* lib. V.— *Vit. S. Adelm.*

Pierre avait établi par son exemple l'usage de la couronne entière. Adamnan répondit : Sachez, mon frère, que si je porte la couronne de Simon, je ne laisse pas de détester ses erreurs. Et comme il n'avait pas moins de lumières que de vertus, frappé des raisons qu'avait fait valoir Céolfrid, il n'hésita pas à préférer la discipline de l'Eglise universelle aux usages particuliers de son pays. Il détermina ensuite la plupart des Irlandais à suivre son exemple ; mais il ne put venir à bout de persuader les moines de Hi, ni les autres qui dépendaient de cette communauté. Ce ne fut que plusieurs années après, c'est-à-dire l'an 716, qu'ils cédèrent enfin aux exhortations et aux lumières de saint Egbert, qui s'était retiré dans ce monastère. Saint Adamnan mourut vers l'an 705. Il avait écrit la vie de saint Colomban l'Ancien, premier abbé du monastère de Hi, et une description des lieux saints, d'après la relation d'un évêque des Gaules qui avait fait le pèlerinage de Jérusalem. Nous avons encore ces deux ouvrages (1).

Saint Céolfrid, disciple et successeur de saint Benoît Biscop, était également renommé pour son zèle et ses lumières. Il augmenta les revenus de ses monastères, y construisit plusieurs chapelles, procura à la bibliothèque plusieurs ouvrages précieux, et obtint du pape Sergius un privilège d'exemption, qui fut confirmé dans un concile par la souscription des évêques d'Angleterre. Les Pictes ou Écossais, convertis par les prédications de saint Colomban l'Ancien, avaient suivi, d'après son autorité, les coutumes des Hibernois ; et vers l'an 710, leur roi Naiton voulant les ramener à la discipline catholique, eut recours à saint Céolfrid, et lui demanda des instructions sur ce sujet, avec des architectes pour bâtir une église en pierre,

(1) On remarque que par une exception singulière, l'abbé du monastère de Hi exerçait une sorte de juridiction dans toute la province, et que les évêques eux-mêmes lui étaient soumis. Bède, *Hist. lib. III, cap. iv.*

selon la forme usitée à Rome ; car jusqu'alors les Pictes n'avaient eu que des églises de bois. Saint Céolf rid lui envoya une longue lettre, où il traite avec beaucoup de science la question de la Pâque , et montre qu'on doit célébrer cette fête selon l'usage de l'Église catholique c'est-à-dire le dimanche après le quatorzième jour de la lune du premier mois. Quant à la forme de la tonsure, il convient que c'est une chose par elle-même indifférente ; mais il soutient que l'usage de la couronne entière étant autorisé par l'exemple de saint Pierre, on doit la préférer à la demi-couronne portée par Simon le Magicien. Le roi Naiton ayant fait lire cette lettre en présence des seigneurs et des personnages les plus doctes de son royaume, se mit à genoux pour rendre grâces à Dieu des solides instructions qu'il venait de recevoir ; puis il ordonna que tous ses sujets s'y conformassent à l'avenir. Cet ordre fut exécuté partout ; les clercs, changeant la forme de leur tonsure, adoptèrent la couronne entière, et pour fixer la fête de Pâques, on substitua au cycle de quatre-vingt-quatre ans, dont on s'était servi jusque-là, le cycle de dix-neuf ans reçu dans toute l'Église. Saint Céolf rid se voyant accablé de vieillesse résolut de faire élire un autre abbé et d'aller finir ses jours à Rome, où il avait déjà fait un pèlerinage dans sa jeunesse, avec saint Benoît Biscop. Il se mit en route malgré les prières et les larmes des moines ; mais étant arrivé en France il tomba malade et mourut à Langres l'an 716. On remarque parmi les nombreux disciples de saint Céolf rid, le vénérable Bède, dont nous parlerons plus tard (1).

Depuis longtemps l'église de France se ressentait des désordres occasionnés dans le royaume par l'ambition des maires du palais. On voyait assez souvent des sujets indignes parvenir aux évêchés par cabale, par simonie ou par la faveur des grands ; les biens des églises

(1) Bède, *Hist.* lib. V. — *Vit. S. Adam. et S. Ceolfr.*

et des monastères étaient en proie aux usurpations des laïques, et ce fut un des motifs que fit valoir Pépin pour envahir la Neustrie et déclarer la guerre au roi Thierry. Il protesta qu'il y était excité surtout par les plaintes qu'il recevait chaque jour au sujet de ces spoliations. Mais la bienveillance qu'il montra pour le clergé n'arrêta pas entièrement le cours de ces désordres. Après la mort d'Ebroïn il avait chassé du siège de Maestricht l'intrus Pharamond et rétabli saint Lambert, qui vivait retiré depuis sept ans dans le monastère de Staveloes. Le saint évêque, rendu aux vœux de son clergé et de son peuple, reprit avec un nouveau zèle l'exercice de ses fonctions, travailla à convertir les idolâtres qui restaient encore dans le voisinage de Maestricht, et les gagnant insensiblement par ses vertus, il abattit plusieurs temples et plusieurs idoles. Mais il avait à souffrir des vexations continuelles de la part de deux seigneurs qui pillaient les biens de son église et se rendaient insupportables par leurs violences. Enfin ses parents et ses amis poussés à bout, et n'écoutant que leur indignation, prirent le parti de les tuer. Un seigneur nommé Dodon, attaché à la maison de Pépin et qui était leur parent, résolut de venger leur mort sur l'évêque lui-même. Il rassembla une troupe de gens armés et vint l'attaquer dans un village nommé *Léodium*, à une lieue de Tongres sur la Meuse. Se voyant ainsi menacé, saint Lambert, dans un premier mouvement, saisit une épée pour se défendre. Mais il la jeta à terre presque aussitôt, et comme ses neveux se disposaient à repousser la violence, il les exhorta à souffrir avec résignation le châtiment du meurtre dont ils s'étaient rendus coupables; puis il se mit à genoux pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Les assassins, entrant dans la maison, passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, et un de ces furieux perça d'un dard le saint évêque dans la chambre où il était en prière. Ainsi mourut saint Lambert vers l'an 708, après quarante ans d'épiscopat. Son

corps, enterré à Maestricht, fut transporté bientôt après dans une église construite à l'endroit même où il avait été tué, et les nombreux miracles qui s'y firent y attirèrent un concours immense de fidèles, en sorte que le village de Léodium ou Liège devint en peu de temps une ville considérable. On y transféra ensuite le siège épiscopal, qui de Tongres avait déjà été transféré à Maestricht.

Le successeur de saint Lambert fut saint Hubert, son disciple. Il était d'une famille noble d'Aquitaine et avait servi dans sa jeunesse à la cour du roi Thierry, où il mena une vie mondaine et dissipée. On raconte qu'un jour de fête solennelle, étant allé à la chasse pendant l'office, il vit un cerf qui portait une croix sur la tête, et entendit une voix qui le menaçait de l'enfer s'il ne se convertissait, et qu'aussitôt descendant de cheval, il prit la résolution d'obéir à cet avertissement du ciel. Quoiqu'il en soit de ce fait, rapporté par un auteur anonyme, étant venu dans la suite à la cour d'Austrasie, il fut attiré par le bruit des vertus de saint Lambert, se rendit auprès de lui et entra dans son clergé. Il avait été marié et avait un fils nommé Floribert, qui lui succéda dans l'épiscopat.

Saint Tétrique, évêque d'Auxerre, périt aussi vers le même temps d'une mort violente. Il avait été abbé du célèbre monastère de Saint-Germain, d'où l'on a tiré en différents temps jusqu'à quatorze évêques d'Auxerre. Il gouverna cette église pendant quinze ans, et dès la première année de son épiscopat il tint un synode où l'on régla l'ordre suivant lequel le clergé des différentes paroisses viendrait faire l'office dans la cathédrale, dont le clergé apparemment n'était pas assez nombreux. L'économe ou l'administrateur des biens de l'église et le vidame ou l'intendant de la maison de l'évêque, étaient chargés de fournir les rétributions au clergé qui était de service. Cet usage existait déjà dans l'église d'Auxerre dès le siècle

précédent. Saint Tétrique fut tué vers l'an 709 par son propre archidiacre, et après sa mort le siège épiscopal vaqua trois ans.

On rapporte à la même année la mort de saint Bonet, évêque de Clermont. Il était né dans cette ville d'une très-noble famille, et après avoir rempli les fonctions de référendaire ou de chancelier à la cour de Sigebert II, il avait été fait gouverneur de la Provence. Il se faisait remarquer dès lors par ses vertus, s'appliquant au jeûne et à la prière, rachetant les captifs et réconciliant les ennemis. Son frère Avit, qui avait succédé à saint Project sur le siège de Clermont, se voyant près de sa fin, désigna Bonet pour son successeur, du consentement de son église, et Pépin, qui gouvernait le royaume sous Thierry, s'empressa d'approuver ce choix. Élevé ainsi à l'épiscopat, saint Bonet redoubla ses austérités, jusqu'à passer deux ou trois jours de suite et quelquefois quatre sans manger. Il prolongeait ses veilles pour se livrer à la lecture et à la méditation, faisait de grandes aumônes, exerçait l'hospitalité, et tenait des conférences avec ses prêtres pour les instruire de la science ecclésiastique. Il gouverna ainsi l'église de Clermont environ dix ans. Mais ensuite ayant conçu des doutes sur la régularité de son ordination, parce qu'il avait succédé à son frère encore vivant, il se rendit au monastère de Solignac près de Limoges pour consulter saint Tillon, disciple de saint Eloi, et se conformant avec humilité à la décision d'un simple religieux, il quitta son siège et prit l'habit monastique dans l'abbaye de Manlieu, fondée quelque temps auparavant par saint Genez, un de ses prédécesseurs. On peut croire qu'il eut une grande part à un écrit solide que publièrent alors les moines de cette abbaye pour combattre les hérésies de Novatien et de Jovinien, qui venaient de se reproduire dans le diocèse de Clermont. Saint Bonet distribua tous ses biens aux églises et aux monastères, et partit après une année de retraite pour aller à Rome

visiter les tombeaux des saints apôtres. En passant à Lyon il réconcilia l'archevêque avec le duc de Bourgogne. Il fut reçu avec de grands honneurs par Aribert, roi des Lombards, qui se recommanda à ses prières et qui leur attribua la victoire qu'il remporta dans ce même temps sur un compétiteur à la couronne. Saint Bonet pendant son pèlerinage racheta un grand nombre de captifs, répandit d'abondantes aumônes et fit plusieurs miracles. Revenu en France, ils s'arrêtèrent à Lyon, où il mourut après quatre ans de séjour, et ses reliques furent portées à son ancienne église de Clermont.

Childebert III, qui avait succédé à son frère Clovis sur le trône de France, mourut l'an 711, et laissa la couronne à son fils Dagobert III, qui ne régna que quatre ans. Après sa mort les Français de Neustrie proclamèrent un fils de Childéric II, qui prit le nom de Chilpéric. Il mourut l'an 720, et eut pour successeur Thierry IV, fils de Dagobert III. Pépin, duc d'Austrasie, était mort l'an 714. Son fils Charles Martel eut à soutenir une guerre contre Chilpéric, qui entreprit de réduire l'Austrasie ; il remporta sur lui plusieurs victoires, fit proclamer roi un fils de Thierry III sous le nom de Clotaire, et celui-ci étant mort bientôt après, il se fit reconnaître par Chilpéric comme maire du palais, et exerça sous ce titre toute l'autorité royale. Il ne suivit pas envers le clergé les règles de conduite adoptées par son père, et au lieu de protéger les églises contre l'injustice et la cupidité, il les dépouilla lui-même de leurs biens pour enrichir ses guerriers. Ayant voulu s'emparer de la ville de Reims pendant qu'il était en guerre avec Chilpéric, il en fut empêché par la fermeté de l'évêque saint Rigobert, qui refusa de lui en ouvrir les portes, et quand il fut devenu le maître, il le chassa de son siège, et mit à sa place un simple clerc tonsuré, nommé Milon, qui jouissait déjà de l'évêché de Trèves, et qui posséda injustement ces deux grands sièges pendant quarante ans.

L'Espagne tomba vers cette époque sous la domination des musulmans, et l'Église y fut réduite à l'état le plus déplorable. Le roi Vitiza, qui avait succédé à son père Egica l'an 701, fit tenir à Tolède un concile, dont il ne reste ni actes ni canons, et signala le commencement de son règne par quelques actes de clémence. Mais ensuite s'abandonnant à ses passions, il mit tout en désordre par sa tyrannie et sa débauche effrénée. Il eut en même temps plusieurs femmes, sans compter un grand nombre de concubines, et son exemple, suivi d'abord par les grands, s'étendit au peuple et même au clergé. Le siège de Tolède était alors occupé par Gondéric, prélat illustre par sa sainteté et ses miracles. Tant qu'il vécut, son zèle et sa prudence empêchèrent une partie du mal; mais son successeur Sindérède contribua lui-même à augmenter le désordre. Il ne rougit pas, pour complaire à Vitiza, de maltraiter les ecclésiastiques les plus vénérables qui avaient le courage de s'opposer aux injustices du roi et de lui reprocher ses crimes. Les vexations devinrent si criantes, qu'ils prirent le parti d'appeler au pape. Alors Vitiza craignant les suites de cet appel, défendit d'obéir aux constitutions apostoliques, et ne se borna pas à permettre, mais enjoignit à tous les clercs d'avoir une femme ou une concubine, et même plusieurs, s'ils voulaient. Ensuite, par un double mépris des canons, il donna, du vivant de Sindérède, l'archevêché de Tolède à son frère Oppa, qui occupait déjà le siège de Séville. Il rendit la liberté aux Juifs condamnés à la servitude sous le règne précédent pour avoir conspiré avec les musulmans d'outre-mer, et il accorda à leurs synagogues des privilèges plus étendus que ceux dont jouissaient les églises. Enfin après avoir fait mourir Favila, et crever les yeux à Théofroi, l'un et l'autre de la race royale, il fit abattre, dans la crainte d'une révolte, les murailles des villes les plus importantes.

Cependant Roderic ou Rodrigue, fils de Théofroi, se

mit à la tête des mécontents, défit Vitiza, lui fit crever les yeux, et fut proclamé roi par les grands l'an 711. Mais il ne tarda pas à imiter les désordres de son prédécesseur, et dans la fougue de ses honteuses passions, il abusa de la fille du comte Julien, gouverneur de la ville de Ceuta, possédée par les Goths sur la côte d'Afrique. Celui-ci, pour venger cette injure, détermina les musulmans à passer en Espagne pour en faire la conquête. Ils remportèrent plusieurs avantages sur Rodrigue, et gagnèrent enfin une bataille décisive où ce roi voluptueux perdit la vie. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Tolède, dont l'évêque Sindérède avait pris la fuite. L'usurpateur Oppa rendit la ville au général musulman, qui fit mourir les principaux citoyens, et qui, poursuivant sa marche victorieuse, exerça partout les mêmes cruautés. Il livrait les villes au pillage, les incendiait quelquefois, et faisait passer au fil de l'épée jusqu'aux femmes et aux enfans. Il répandit par là une si grande terreur, que les places qui restaient encore s'empressaient de faire leur soumission et de demander la paix. Quelque temps après la veuve de Rodrigue épousa le gouverneur musulman à la condition d'obtenir pour elle et pour les chrétiens le libre exercice de leur religion (1). Les Arabes firent leur capitale de Cordoue, qui l'avait été sous les Romains. Ainsi finit, l'an 713, la domination des Goths en Espagne, où elle avait duré environ trois cents ans.

Une partie des habitans, réfugiés dans les montagnes des Asturies, parvinrent à se maintenir dans l'indépendance, et choisirent pour leur souverain, en 718, Pélage fils de Favila, mis à mort par Vitiza. Les chrétiens de Tolède avaient apporté dans ces montagnes une arche pleine de reliques venues anciennement de Jérusalem et qu'ils regardèrent toujours comme leur sauvegarde. Elle fut

(1) On donna le nom de mozarabes aux chrétiens qui restèrent dans les provinces d'Espagne soumises aux infidèles, et de là vient que la liturgie espagnole a été nommée mozarabique.

déposée quelques années plus tard à Oviédo, où les rois des Asturies fixèrent le siège de leur empire. Les Sarrasins ayant appris l'élection de Pélage, voulurent l'engager à se soumettre, et lui envoyèrent pour cet effet un de leurs généraux, nommé Alcaman, avec l'intrus Oppa, qui par son intelligence avec eux n'avait pas peu contribué à la ruine de sa patrie. Ils étaient suivis d'une armée nombreuse et portaient des présents, dans le double espoir de le gagner par la crainte et la séduction. Mais Pélage, instruit de leur arrivée, s'était retiré avec les siens dans la grotte fameuse de Cavadonga, consacrée par la vénération des peuples à la mère de Dieu, et comme Oppa, en s'approchant de lui, l'exhorta à reconnaître la puissance d'un ennemi vainqueur, auquel toutes les forces des Goths n'avaient pu résister : Nous espérons, répondit le prince, que du fond de ces montagnes sortira le salut de l'Espagne, et que Dieu, après nous avoir châtiés, ne nous refusera pas sa miséricorde. C'est pourquoi nous ne craignons point cette multitude d'infidèles. Alors l'évêque Oppa se tournant vers l'armée des Sarrasins : Avancez, leur cria-t-il, nous ne réduirons ces furieux que par la force. Les barbares lancèrent aussitôt une grêle de traits et de pierres qui dirent, dit-on, repoussés sur eux par le rocher de la caverne, et en même temps les chrétiens, sortant avec un courage surhumain, donnèrent tête baissée sur l'armée ennemie, en firent un grand carnage et mirent le reste en fuite. Le général Alcaman fut tué, et l'évêque Oppa fait prisonnier. Une partie des fuyards furent accablés par un énorme quartier de rocher qui se détacha de la montagne et les précipita dans la rivière qui coule au bas. Après cette victoire, qui fut regardée comme un miracle, Pélage avec sa petite armée alla tomber sur les troupes de Munuza, qui s'était établi dans un canton des Asturies. Le général arabe perdit la vie dans la bataille, et son armée fut tellement défaite qu'il ne resta pas un seul

musulman dans toute l'étendue de la province. Alors les chrétiens se rassemblèrent de toutes parts, repeuplèrent les villes, rebâtirent les églises, et rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces. Les Sarrasins ne pouvant les forcer dans leurs montagnes, entreprirent au moins de leur enlever ce que les Goths avaient possédé jusqu'alors en deçà des Pyrénées. Ils prirent Narbonne et quelques autres places l'an 719, et deux ans plus tard ils vinrent mettre le siège devant Toulouse; mais cette ville fut secourue et délivrée par Eudes, duc d'Aquitaine, qui mit leur armée en déroute. Nous les verrons bientôt faire de nouvelles tentatives, porter le ravage et la désolation dans une partie de la France, et succomber enfin devant les efforts réunis du même duc et de Charles Martel (1).

Le pape Sergius était mort le 8 septembre 701. C'est lui qui ordonna de chanter à la messe l'*Agnus Dei*, pendant qu'on rompait les hosties pour la communion. Son successeur Jean VI mourut au commencement de l'an 706. Pendant son pontificat la Campanie fut ravagée par Gisulf, duc lombard de Bénévent, qui non content du pillage, enleva une multitude de captifs. Le pape envoya des sommes considérables pour les racheter, et détermina le duc à se retirer avec ses troupes. Ce même Gisulf donna à trois frères, issus d'une famille noble de Bénévent, une terre près de la source du fleuve Vulturne, où ils fondèrent le célèbre monastère de Saint-Vincent. Jean VII, Grec de nation comme Jean VI, fut élevé sur le saint-siège le 1^{er} mars 705. Justinien, qui parvint à remonter sur le trône la même année, lui envoya par deux métropolitains les actes du concile quiniséxe, avec une lettre où il le priait d'assembler un concile à Rome pour confirmer ce qu'il approuverait dans ces actes et rejeter ce qui lui déplairait. Le pape sans s'expliquer lui renvoya l'exemplaire tel qu'il l'avait reçu; mais cette conduite

(1) Roderic, lib. II. — Sebast. Salmant.

taxée de faiblesse par les uns et que d'autres ont regardée comme un acte de prudence, ne saurait être présentée comme une approbation du concile quinisexte, et dans tous les cas elle ne pouvait avoir d'autre effet ni d'autre but que d'en permettre ou plutôt d'en tolérer l'observation dans les églises d'Orient. Jean VII obtint d'Aribert, roi des Lombards, la restitution des Alpes cottiennes, c'est-à-dire du mont Genève et du mont Cenis, usurpés depuis longtemps sur le saint-siège par cette nation. Il mourut le 17 octobre 707, et Sisinnius, Syrien de nation, lui succéda le 18 du mois de janvier suivant; mais il n'occupa le saint-siège que vingt jours. On élut après sa mort Constantin, également Syrien, dont le pontificat dura sept ans. C'était le septième des papes élus successivement parmi des sujets originaires de la Grèce ou de la Syrie.

Justinien, après onze ans d'exil dans la Chersonèse, avait trouvé le moyen d'échapper à ses gardes et de se sauver chez les Bulgares, dont il espérait du secours pour se rétablir. Comme il était en mer, une horrible tempête étant survenue, un de ses gens lui dit : Promettez à Dieu que s'il vous rend l'empire, vous pardonneriez à vos ennemis. Justinien lui répondit avec emportement : Que Dieu au contraire me fasse périr, si j'en épargne un seul. Ayant obtenu le secours qu'il sollicitait, il marcha droit à Constantinople, pénétra dans la ville par un aqueduc, se saisit d'Absimare et de Léonce, son prédécesseur, les fit promener chargés de chaînes dans toute la ville; puis les ayant fait conduire à l'Hippodrome, il leur tint le pied sur la gorge pendant une heure, aux applaudissemens de la multitude, et enfin leur fit couper la tête à l'un et à l'autre. Il envoya en exil le patriarche Callinique après lui avoir fait crever les yeux, et mit à sa place un reclus nommé Cyrus qui lui avait prédit son rétablissement.

On ignore dans quel but et pour quel motif il voulut avoir une conférence avec le pape Constantin. Quelques

auteurs conjecturent, avec assez de vraisemblance, qu'elle fut relative aux décrets du concile quinisexte, et que le pape approuva ceux qui étaient conformes à la discipline de l'Église romaine. Quoi qu'il en soit, Justinien le fit venir en Orient l'an 710 et le reçut à Nicomédie. Il lui rendit de grands honneurs, voulut communier de sa main, le pria d'intercéder pour ses péchés, et renouvela tous les privilèges accordés à l'Église. Le pape reçut partout des témoignages de vénération et revint à Rome après une année d'absence. On remarque une autre circonstance où Justinien, malgré ses vices, avait fait paraître beaucoup de zèle et d'attachement pour l'Église romaine. Félix, ordonné archevêque de Ravenne par le pape Constantin, avait voulu se soustraire à l'autorité du saint-siège, et s'était concerté pour cet effet avec les magistrats de la ville. L'empereur donna ordre à l'armée de Sicile de marcher contre Ravenne. Félix et ses complices furent chargés de chaînes et envoyés à Constantinople, où cet archevêque eut les yeux crevés, après quoi il fut exilé dans le Pont. Il fut plus tard rappelé de son exil, se soumit au souverain pontife et fut rétabli sur son siège (1).

Les malheurs de Justinien, bien loin de le changer, n'avaient fait qu'irriter son humeur cruelle et vindicative. Une armée qu'il avait envoyée contre la Chersonèse, avec ordre d'y mettre tout à feu et à sang, se révolta et proclama empereur, l'an 711, un Arménien nommé Bardane, qui prit le nom de Philippique. Il vint aussitôt à Constantinople, se saisit de Justinien et lui fit couper la tête, qu'il envoya jusqu'à Rome. Tibère, fils de Justinien, s'était réfugié dans une église où il tenait d'une main le pied de la sainte table et de l'autre la vraie croix ; mais il fut arraché de cet asile et égorgé en présence de l'impératrice Anastasie son aïeule. En lui finit la famille d'Hé-

(1) Anast. *Vit. Pontif.* — Theoph. — Niceph.

raclius, qui avait occupé le trône pendant un siècle.

Bardane ou Philippique était monothélite, et depuis longtemps un reclus attaché à la même hérésie lui avait prédit qu'il parviendrait à l'empire, en ajoutant qu'il devrait alors, pour obéir à l'ordre de Dieu, abolir le sixième concile, et qu'à cette condition son règne serait long et heureux. Bardane en fit la promesse avec serment; mais quand il vit l'élévation de Léonce il alla trouver le reclus, qui lui renouvela sa prédiction et qui la répéta encore après le couronnement d'Absimare. Le hasard ayant vérifié cette prédiction, Philippique tint sa parole, et avant d'entrer dans le palais impérial il fit ôter le tableau du sixième concile, qui se trouvait dans le vestibule. Aussitôt après il fit tenir un concile nouveau où le sixième fut condamné, et il chassa de leurs sièges plusieurs évêques qui refusèrent de souscrire à son conciliabule, entre autres Cyrus, patriarche de Constantinople, qu'il fit remplacer par un monothélite nommé Jean. Il fit remettre dans les diptyques les noms de Sergius, d'Honorius, et les autres flétris par le sixième concile, et trouvant dans le palais une copie des actes de ce concile, écrite de la main du diacre Agathon, notaire et bibliothécaire de la grande église de Constantinople, il la fit brûler publiquement. Le reclus qui lui avait prédit l'empire devint aveugle dans la même année. Deux ans plus tard, le diacre Agathon fit de sa main une nouvelle copie des actes du sixième concile pour remplacer celle qui avait été brûlée, et il y joignit un avertissement où il déclare qu'il avait aussi écrit lui-même les copies de la définition de foi qui furent envoyées avec les souscriptions du concile à Rome et aux sièges patriarchaux. Il ajoute qu'elles étaient écrites en lettres ecclésiastiques, c'est-à-dire apparemment dans une forme d'écriture différente de celle des actes vulgaires.

Philippique envoya les actes de son conciliabule à Rome, avec une lettre où il exposait ouvertement son

hérésie. Le pape les rejeta avec indignation, et pour faire éclater la foi de l'Église romaine, on érigea dans la basilique de Saint-Pierre un tableau représentant les six conciles généraux. Le peuple refusa de reconnaître Philippique comme empereur, et ne voulut pas que son image fût placée dans l'église ni son nom prononcé dans les saints mystères ; il ne voulut pas même recevoir la monnaie frappée à son coin. Il alla jusqu'à entreprendre de repousser à main armée le gouverneur envoyé de sa part, et un combat qui fut engagé à cet effet devant le palais aurait eu les suites les plus graves, si le souverain pontife n'eût envoyé des évêques avec la croix et le livre des Évangiles pour calmer la multitude. On apprit bientôt après que Philippique avait été déposé, qu'on lui avait crevé les yeux, et que le lendemain, jour de la Pentecôte de l'an 713, on avait proclamé empereur Anastémus, premier secrétaire d'état, qui prit le nom d'Anastase. En même temps, les évêques présents à Constantinople et le clergé de la ville avaient promulgué de nouveau le sixième concile et en avaient remplacé le tableau, parmi les cinq autres, à l'endroit d'où Philippique l'avait fait ôter. Anastase, qui était catholique, s'empresse d'envoyer sa profession de foi au souverain pontife. Jean patriarche de Constantinople, écrivit de son côté une lettre au pape, dans laquelle il ne manquait pas de s'offrir pour un catholique qu'on avait contraint, malgré sa résistance, d'accepter le siège patriarcal, et qui n'avait rien épargné pour contenir les mauvaises dispositions de Bardane. Il confessait en termes formels deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ, et parlait des actes du sixième concile : « Quoique Philippique, disait-il, ait brûlé la copie qui se trouvait dans le palais, il n'y a rien gagné ; car nous en avons gardé d'autres par devers nous qui sont également souscrites par les évêques et l'empereur, et nous avons particulièrement l'exemplaire écrit de la main de Paul, qui fut depuis évêque de

cette église. » Enfin il pria le souverain pontife de lui pardonner le passé et de lui envoyer des lettres synodiques en signe de communion. Il ne paraît pas qu'il ait reçu de réponse. Deux ans plus tard il fut déposé, et Germain, évêque de Cyzique, fut transféré à sa place. L'acte de cette translation portait qu'elle s'était faite par le suffrage du clergé, du sénat et du peuple de Constantinople, en présence de plusieurs évêques et de l'apocrisiaire ou légat du siège apostolique. Germain était fils d'un patrice mis à mort pour avoir trempé dans le meurtre de l'empereur Constant. Il avait été lui-même rendu punique en punition de la faute de son père. On pouvait lui reprocher d'avoir favorisé le monothélisme sous le règne précédent; mais il répara cette faiblesse par une rétractation sincère, et on le verra plus tard signaler son zèle pour la défense des saintes images (1).

Anastase ne resta pas longtemps sur le trône. Ayant appris que le calife Soliman faisait de grands préparatifs pour attaquer les Romains, il voulut le prévenir, et arma de son côté une grande flotte dont il donna le commandement à Jean, diacre de l'église de Constantinople, qui était en même temps grand trésorier de l'empire. Les troupes, réunies dans l'île de Rhodes, se mutinèrent, massacrèrent leur général, et reprenant ensuite le chemin de Constantinople, elles proclamèrent empereur dans la Natolie un receveur des impôts nommé Théodose. Anastase, hors d'état de leur résister, abdiqua l'empire et se fit moine, après avoir régné moins de trois ans. Théodose lui-même ne régna que quatorze mois. Léon, surnommé l'Isaurien, qui se trouvait à la tête d'une armée en Orient, le força en 717 à lui céder l'empire et à se laisser ordonner clerc ainsi que son fils. Ces fréquentes révolutions amenèrent la décadence des études et devinrent une source de désordres et de calamités.

(1) Anast. — Theoph. — S. Niceph. *Hist.* — Zonar.

Elles avaient tellement affaibli l'empire, que les musulmans recommençaient leurs courses jusqu'aux portes de Constantinople.

Ils avaient été en proie eux-mêmes pendant longtemps à des discordes et à des guerres civiles ; mais Abdelmalic, vers la fin du dernier siècle, était parvenu à soumettre l'Égypte et l'Arabie, qui s'étaient soustraites depuis plusieurs années à la domination des califes de Syrie. Son frère Abdelaziz, nommé gouverneur d'Égypte, fit faire le dénombrement des moines, et exigea d'eux un dinar ou un sou d'or par tête. C'était le premier tribut qu'on leur imposait. Valid, fils et successeur d'Abdelmalic, voulant bâtir une mosquée à Damas, fit abattre pour cet effet la grande église dédiée à saint Jean. On rapporte qu'il en offrit quarante mille dinars aux chrétiens, et que ceux-ci ayant refusé d'abandonner à prix d'argent le lieu saint à la profanation, il s'en empara sans leur rien donner. Les chrétiens adressèrent quelques années plus tard leurs réclamations au calife Omar, en les appuyant sur les garanties promises par le général musulman qui s'était emparé de Damas. Enfin, après bien des contestations, on convint que les musulmans ne seraient point tenus de rendre l'église dont ils s'étaient emparés, mais qu'ils abandonneraient leurs prétentions sur toutes les autres ainsi que sur les monastères de la ville et des environs. Omar portait le zèle pour sa religion jusqu'au fanatisme. Il défendit, à l'occasion d'un tremblement de terre, l'usage et même l'entrée du vin dans les villes ; il mit tout en œuvre pour pervertir les chrétiens ; exemptait de tribut les apostats et faisait quelquefois mourir ceux qui demeuraient fermes dans la foi ; en sorte qu'il y eut sous son règne plusieurs martyrs. Il défendait de recevoir le témoignage d'un chrétien contre un musulman ; enfin il adressa à l'empereur Léon une lettre dogmatique pour essayer de lui faire embrasser le mahométisme. Ce calife mourut l'an 720, dans la troisième

année de son règne, et il eut pour successeur Yezid, fils d'Abdelméllic (1).

Le pape Constantin était mort le 9 avril de l'an 715. Quarante jours après on ordonna Grégoire II, qui tint le saint-siège près de seize ans. Il avait été élevé dès sa tendre jeunesse auprès du pape Sergius, et il avait suivi le pape Constantin dans son voyage en Orient, où il se fit admirer de Justinien par la sagesse et la netteté de ses réponses sur plusieurs points qu'il eut occasion de discuter avec lui. Il joignait à des mœurs pures des talens supérieurs, et signala son pontificat par des preuves nombreuses de son zèle, de sa prudence et de ses lumières. L'Italie était en proie aux fréquens ravages des Lombards, qui s'emparèrent alors de la ville de Cumes, et refusèrent de la rendre malgré toutes les instances que le pape leur en fit. Il leur offrit pour la racheter une somme de trente livres d'or, et quoique la ville eût été reprise sur eux, il ne laissa pas de leur donner la somme qu'il avait promise. Il est à remarquer qu'un sous-diacre était à la tête des troupes qui reprirent la ville de Cumes, et l'on trouve à la même époque plusieurs autres exemples d'ecclésiastiques portant les armes, surtout dans les guerres contre les infidèles. Luitprand, roi des Lombards, s'avança quelques années plus tard contre la ville de Rome, et il était sur le point de s'en rendre maître, quand il s'arrêta par un respect religieux devant les représentations du souverain pontife, qui sortit au-devant de lui pour l'exhorter à la paix. Nous le verrons dans la suite se joindre aux Romains, pour défendre le pape contre les entreprises de l'exarque de Ravenne. Ce roi ayant appris que les Sarrasins profanaient en Sardaigne les reliques de saint Augustin, il leur envoya des ambassadeurs avec de grosses sommes, pour se faire remettre ce précieux dépôt, qu'il fit placer dans l'église d'un mona-

(1) Elmac. *Hist. Sarrac.* — Abulf. *Hist. univ.*

stère près de la ville de Pavie, capitale de son royaume.

Le pape Grégoire II, au milieu des désordres occasionnés par la guerre, ne négligea rien pour faire fleurir en Italie la discipline monastique; et pour cet effet il songea, l'an 718, à rétablir le monastère du Mont-Cassin ruiné depuis cent quarante ans par les Lombards. Il en donna le soin à quelques religieux du monastère de Latran, fondé autrefois par les moines du Mont-Cassin. Leur chef était Pétronax, pieux citoyen de Brescia, qui étant venu à Rome par dévotion, y avait embrassé la vie monastique. Ils s'unirent à quelques solitaires qui habitaient les ruines du monastère, et formèrent bientôt une communauté florissante. Cette maison redevint le centre et le chef-lieu de l'ordre de Saint-Benoît, dont Pétronax fut le sixième abbé. Il restaura l'ancienne église de Saint-Martin, où il éleva un autel en l'honneur des saints Faustin et Jovite, qui avaient souffert le martyre à Brescia, et il y transféra le bras d'un de ces saints, ce qu'on remarque comme un des premiers exemples de diviser les reliques en Occident. Plusieurs monastères dans la ville de Rome même se trouvaient depuis longtemps délabrés et abandonnés. Le pape les répara, et y mit des moines qui venaient chanter l'office du jour et de la nuit dans les églises voisines. Il fit aussi un monastère d'un hôpital de vieillards qui se trouvait derrière l'église de Sainte-Marie Majeure, où ces nouveaux religieux furent tenus de célébrer l'office. Enfin, après la mort de sa mère Honesta, il consacra à Dieu sa maison, et y bâtit de fond en comble un monastère en l'honneur de sainte Agathe, auquel il donna plusieurs terres et divers ornemens en argent massif, d'un poids considérable (1).

Comme on voyait souvent en Italie des Romains ou des Lombards contracter mariage avec des parentes ou avec des personnes consacrées à Dieu, le pape Grégoire II,

(1) *Anast. Vit. Greg. II.* — Paul. Diac. lib. V.

pour réformer ces abus, tint l'an 721 un concile auquel assistèrent vingt-deux évêques et quatorze prêtres. On y fit dix-sept canons, dont les premiers prononcent anathème contre quiconque épouserait soit une prêtresse, une diaconesse ou une religieuse, soit sa nièce, sa belle-sœur, sa cousine, sa belle-mère, et généralement toute parente ou alliée. On nommait prêtresse la femme dont le mari avait été ordonné prêtre, et il lui était défendu de se remarier, même après la mort de son époux. Les autres canons condamnent ceux qui épouseraient leur commère, ceux qui auraient enlevé une fille ou une veuve, ceux qui auraient consulté les devins, qui se seraient servis d'enchantemens ou qui auraient pratiqué d'autres superstitions; ceux qui auraient usurpé des terres appartenant à l'Église; enfin les clercs qui laisseraient croître leurs cheveux.

Les missions dans la Germanie furent aussi l'objet de la sollicitude toute particulière du souverain pontife. Il donna, l'an 716, à un évêque nommé Martinien, qui partait pour la Bavière avec un prêtre et un sous-diacre de l'Église romaine, une instruction où l'on remarque les règles suivantes : « Vous tiendrez, de concert avec le duc de la province, une assemblée des principaux de la nation; vous y examinerez les prêtres et les autres clercs; vous laisserez le pouvoir d'exercer leurs fonctions à ceux dont vous aurez trouvé la foi pure et l'ordination canonique, et vous aurez soin de leur faire observer les traditions de l'Église romaine. Quant aux autres ministres que vous aurez reconnus indignes, vous les interdirez et leur donnerez des successeurs. Vous pourvoirez à ce que dans chaque église on célèbre la messe et les offices du jour et de la nuit, avec les leçons de l'Écriture. Vous établirez des évêchés dont vous réglerez l'étendue et la circonscription, en ayant égard à la juridiction de chaque duc, et s'il y a trois sièges ou davantage, vous réserverez le principal pour un archevêque. Vous réunirez trois

évêques pour en ordonner de nouveaux, par l'autorité du siège apostolique. Si vous trouvez un sujet digne de remplir le siège métropolitain, vous nous l'enverrez avec des lettres de votre part, ou vous l'amènerez vous-même. Si vous n'en trouvez point de capable, vous nous le ferez savoir, afin qu'il en soit envoyé un d'ici. Vous recommanderez aux évêques de ne point faire d'ordination illicites ni hors les temps marqués, de veiller à la conservation des biens de l'Église et d'en faire quatre parts selon la coutume; enfin de n'administrer le baptême qu'aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, hors les cas de nécessité. » Le reste de l'instruction concernait divers points de dogme ou de discipline, principalement touchant le mariage, les observances superstitieuses et les sortilèges en usage parmi les Germains.

La Bavière avait déjà deux illustres évêques, saint Rupert ou Robert de Salzbourg, et saint Corbinien de Frisingue, l'un et l'autre d'origine française. Saint Robert était de la race royale, et fut d'abord évêque de Worms. Appelé par Théodon, duc de Bavière, pour prêcher la foi dans cette province, il y envoya aussitôt quelques-uns de ses disciples, et ne tarda pas à s'y rendre lui-même. Il convertit et baptisa le duc avec un grand nombre de ses sujets, parcourut le pays jusqu'aux frontières de la basse Pannonie, et fixa son siège à Salzbourg, où il bâtit une magnifique église avec un cloître, pour des religieux chargés d'y célébrer tous les jours l'office. Il revint ensuite en France pour y chercher de nouveaux missionnaires et il en ramena douze, avec sa nièce Erentrude, qui s'était consacrée à Dieu. Il fonda pour elle, sur une montagne voisine, un monastère qui prit le nom de Nonneberg. Le saint évêque continua ses travaux apostoliques avec autant de succès que de zèle, et mourut l'an 718, après s'être donné un successeur capable de soutenir son ouvrage.

Saint Corbinien, né à Châtres près de Paris, s'était renfermé dès sa jeunesse avec ses domestiques dans une

maison voisine de l'église, et dont il fit un petit monastère. Une foule de personnes, attirées par le bruit de ses vertus, vinrent bientôt le visiter, pour s'édifier par ses exemples et lui demander des instructions. Les plus grands seigneurs lui apportaient des offrandes, qu'il s'empressait de distribuer aux pauvres. Sa réputation vint jusqu'à Pépin, maire du palais, qui se recommanda à ses prières. Craignant enfin que les visites et les présens des séculiers ne devinssent une cause de perte pour son âme, il quitta sa cellule au bout de quatorze ans, et se rendit à Rome pour exposer ses scrupules au père commun des fidèles. Le pape, frappé de son mérite, l'ordonna évêque, sans l'attacher à aucun siège particulier, et considérant le relâchement déplorable où étaient tombées les églises des Gaules par le malheur des temps, il voulut y remédier par une mission extraordinaire, et donna à Corbinien le pallium avec le pouvoir de prêcher partout. Le saint évêque se soumit, quoique avec beaucoup de répugnance, et revint prêcher dans les différentes provinces de France, où son zèle produisit les plus heureux effets, tant sur les peuples que sur les moines et le clergé. Cependant son humilité s'alarma de nouveau de la vénération dont il était l'objet; il se retira dans son ancien monastère, où il demeura pendant sept ans; et comme sa réputation croissait toujours, il résolut de retourner à Rome, pour obtenir du pape la permission de renoncer à l'épiscopat et de vivre du travail de ses mains; sous la conduite d'un supérieur, dans quelque monastère où il serait inconnu. Il passa par la Bavière, où il s'arrêta quelque temps pour affermir dans la foi ce peuple nouvellement converti. Il fut parfaitement accueilli par le duc Théodon et par son fils Grimoald, qui firent tous leurs efforts, mais inutilement, pour le retenir dans leurs états. Arrivé à Rome pour la seconde fois, l'an 717, Corbinien se jeta aux pieds du souverain pontife, et lui exposa d'une manière touchante l'objet de ses désirs. Le pape ne jugeant pas à

propos d'y accéder, réunit un concile, où il fut décidé tout d'une voix que Corbinien devait continuer son ministère. Le saint évêque reprit donc le chemin de la Bavière, et trouva sur la frontière des gardes que le duc Grimoald y avait placés, avec ordre de ne point le laisser passer qu'il n'eût promis de venir le trouver. Corbinien fut donc obligé de se rendre au palais de ce duc; mais il lui fit dire qu'il ne le verrait point, à moins qu'il ne rompît auparavant le mariage incestueux qu'il avait contracté avec la veuve de son frère. Grimoald, après quarante jours de délai, céda enfin aux exhortations que le saint évêque, toujours inflexible dans son refus, ne cessait de lui adresser. Les deux époux promirent de se séparer, et vinrent confesser leur faute aux pieds de Corbinien, qui leur mit les mains sur la tête, y fit le signe de la croix, et leur imposa pour pénitence des aumônes, des jeûnes et des prières; après quoi il consentit à manger avec eux. Il établit son siège à Frisingue, où il fit bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, et il institua des moines pour y célébrer l'office. Il mourut environ douze ans après, c'est-à-dire l'an 730 (1).

La foi commençait à se répandre vers le même temps dans les contrées voisines, par les prédications de saint Boniface, qui mérita par ses longs travaux et ses grands succès d'être considéré comme l'apôtre de la Germanie. Il était né en Angleterre dans le pays de Wessex, et se nommait d'abord Winfrid; mais le pape Grégoire II en l'ordonnant évêque lui donna le nom de Boniface, sous lequel il est plus connu. Il embrassa la vie monastique dès sa jeunesse, et fit de tels progrès dans les sciences, qu' aussitôt après ses études finies, son supérieur le chargea de l'enseignement. Ayant été ensuite ordonné prêtre à l'âge de trente ans, son zèle et ses lumières le firent souvent appeler aux conciles par les évêques de la province. Il

(1) *Vit. S. Corbin. Act. SS. Bened.* tom. V.

passa en Frise vers l'an 716 avec deux autres moines, pour travailler à la conversion des infidèles. Mais ne pouvant alors espérer aucun succès, à cause des mauvaises dispositions du duc Ratbod, il retourna dans son monastère, et bientôt après il se rendit à Rome, avec des lettres de recommandation de son évêque. C'était Daniel, évêque de Winchester, célèbre par sa vertu et sa doctrine. Le pape Grégoire II accueillit Boniface avec joie, et l'ayant examiné pour s'assurer de sa capacité et de sa foi, il lui donna des reliques, et le pouvoir de prêcher l'Évangile chez tous les peuples infidèles où il pourrait arriver, lui enjoignant de se conformer pour l'administration du baptême aux règles prescrites dans l'Église romaine. Avec cette commission, datée de l'an 719, Boniface prêcha quelque temps dans la Thuringe; puis ayant appris la mort du duc Ratbod, il passa dans la Frise, où il demeura trois ans. Saint Villebrod, déjà avancé en âge, le désigna pour son successeur; mais Boniface s'en excusa, comme étant destiné par le pape aux nations de la Germanie orientale; et il partit en effet pour la Hesse, où il convertit en peu de temps plusieurs millions d'infidèles. Ce fut alors qu'il s'attacha saint Grégoire d'Utrecht, qui devint un de ses plus célèbres disciples. Il était d'une très-noble famille, et se trouvait par hasard dans le monastère de Falz, près de Trèves, fondé et gouverné par son aïeule, fille du roi Dagobert II, lorsque Boniface, en allant dans la Hesse, vint y demander l'hospitalité. Quoique le jeune Grégoire n'eût encore que quinze ans, il fut si touché des discours du saint missionnaire, qu'il résolut de le suivre, sans se laisser ni ébranler par les représentations de son aïeule, ni rebuter par les difficultés du voyage. Ils trouvèrent la Thuringe ravagée par les Saxons, et le peuple était si pauvre qu'ils se virent réduits à subsister du travail de leurs mains. Souvent même la crainte des païens les obligeait à se réfugier dans les villes avec le peuple de la campagne, jusqu'à ce qu'on eût ras-

semblé des forces suffisantes pour les repousser (1).

Peu de temps après, Boniface envoya à Rome un de ses compagnons avec une lettre pour rendre compte au pape de sa mission et le consulter sur quelques difficultés. Le pape lui manda de venir lui-même, et lorsqu'il fut arrivé, il l'ordonna évêque; puis il le renvoya avec un recueil de canons pour lui servir de règle, et plusieurs lettres de recommandation adressées à Charles Martel et aux évêques, aux seigneurs et aux peuples de la Germanie. Nous avons encore la formule du serment que Boniface fit à son ordination, par lequel il promet de conserver toujours la pureté de la foi catholique, de demeurer inviolablement attaché à l'unité de l'Église, d'être soumis à l'autorité du saint-siège, d'éviter la communion des évêques qui violeraient les canons, et de les signaler au pape, s'il ne pouvait lui-même les empêcher. Ce serment fut écrit de sa main et déposé sur les reliques de saint Pierre. Boniface obtint de Charles Martel des ordres adressés à tous les évêques, à tous les ducs, comtes et autres officiers, pour assurer la liberté de son ministère, et il retourna dans la Hesse, où il donna la confirmation aux nouveaux chrétiens, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Ensuite, il se rendit dans la Thuringe, où son zèle obtint le même succès. Une partie de la population était déjà chrétienne, et il y avait depuis longtemps des évêques et des prêtres. Mais quelques-uns de ceux-ci nuisaient eux-mêmes aux progrès de la foi par leur mauvaise conduite et leur vie scandaleuse. Boniface éprouva de leur part toutes sortes de contradictions dont il parvint à triompher par sa fermeté. Il ranima la foi des chrétiens, convertit et baptisa beaucoup d'idolâtres, répara un grand nombre d'églises, et bâtit sur la rivière d'Or, où les missionnaires n'avaient que des tentes pour retraite, un monastère qui prit de là son nom d'Ordof.

(1) *Vit. S. Bonif. — Epist. Greg. II.*

Sa réputation lui attira de la Grande-Bretagne une foule de compagnons qui se dispersèrent de tous côtés pour répandre la foi dans les villages et les bourgades.

Il reçut vers ce temps-là une lettre de Daniel de Winchester, son ancien évêque, contenant des instructions pleines de sagesse touchant la manière de convertir ces barbares. « Vous ne devez pas, lui disait-il, combattre directement les généalogies de leurs fausses divinités; accordez-leur qu'elles sont nées les unes des autres de la même manière que les hommes, afin de leur montrer par là qu'elles n'existaient point auparavant. Quand ils seront contraints d'avouer que leurs dieux ont commencé, demandez-leur si le monde a eu de même un commencement, où s'il a toujours été. Que s'ils lui donnent un commencement, qu'ils ajoutent par qui il a été créé. Certainement avant la création du monde, ils ne trouveront point de demeure où leurs dieux engendrés et corporels aient pu subsister; car j'entends par monde non-seulement cette terre et le ciel visible, mais tous les espaces que les païens peuvent imaginer. S'ils soutiennent que le monde est éternel, demandez-leur qui le gouvernait avant que les dieux fussent nés, et comment ils ont pu s'assujettir un monde qui subsistait avant eux; quelle est l'origine du premier dieu et de la première déesse; s'il naît encore des divinités nouvelles, ou si les dieux n'engendrent plus, et dans ce dernier cas, pourquoi leur fécondité a cessé; que s'ils doivent engendrer toujours, le nombre des dieux devenant infini, comment feront les hommes pour les honorer tous, ou pour discerner au moins les plus puissants, afin de ne pas négliger leur culte. Du reste, faites ces objections avec douceur, et attachez-vous ensuite à montrer l'excellence de la doctrine chrétienne, afin d'éclairer les païens sans les aigrir, et de les porter à rougir de leurs superstitions, sans pourtant les humilier. »

Saint Boniface consulta l'évêque Daniel touchant les ecclésiastiques scandaleux, dont les désordres et les er-

reurs apportaient un grand obstacle à sa mission ; et ce sage prélat lui conseilla de souffrir avec patience, à l'exemple des saints, ce qu'il ne pouvait empêcher, ajoutant qu'on ne doit pas admettre aux fonctions du sacerdoce et au gouvernement des âmes les prêtres homicides ou impudiques, mais qu'il suffit de ne point communiquer avec eux dans les choses saintes, parce qu'on ne pourrait, selon la remarque de saint Paul, rompre avec tous les méchans dans le commerce de la vie sans sortir de ce monde.

Le souverain pontife, à qui le saint missionnaire rendait compte exactement des difficultés et des succès de sa mission, lui fit une réponse entièrement semblable, par une lettre décrétale, datée de l'an 726, et qui contient plusieurs autres décisions importantes. Les deux premières concernent le mariage. Grégoire II déclare qu'à la rigueur on ne devrait point en souffrir entre parents, mais que pour user d'indulgence envers les barbares nouvellement convertis, on peut leur permettre de se marier après le quatrième degré. Il ajoute que si par quelque infirmité une femme se trouve pour toujours inhabile au mariage, on ne devra pas empêcher le mari d'en épouser une autre, pourvu qu'il fournisse à la malade les secours nécessaires. Cette décision n'a paru surprenante à quelques théologiens, que parce qu'ils n'ont pas réfléchi que dans le cas proposé il s'agissait d'un empêchement permanent, qui avait précédé le mariage et ôté le pouvoir de le consommer. Le pape dans cette lettre déclara, conformément à la règle de saint Benoît, que les enfans offerts en bas âge par leurs parens, dans les monastères, sont vraiment consacrés à Dieu par cette offrande, et ne doivent plus avoir dans la suite la liberté de sortir ou de se marier.

Les provinces méridionales de la France étaient alors désolées par les incursions des Sarrasins, qui exercèrent de tous côtés les plus affreux ravages. Ayant envahi l'Aquitaine en 725, ils s'emparèrent de plusieurs villes,

entre autres d'Alby et de Rhodéz; mais ils furent repoussés par Eudes, duc de cette province, qui leur tua dit-on, dans une seule bataille, trois cent soixante-quinze mille hommes. Cette défaite ne les rebuta point. Ils revinrent les années suivantes sous la conduite d'Abdérame passèrent le Rhône en 731 et ravagèrent la Provence après quoi, se divisant en deux corps d'armée, ils s'avancèrent d'un côté le long du Rhône et de la Saône, jusqu'à la rivière d'Yonne, prirent Arles, Avignon, Valence, Lyon Besançon, Châlons, Auxerre, et vinrent enfin mettre le siège devant Sens. Cette ville avait pour archevêque saint Ebbon, qui avait d'abord été moine, puis abbé de Saint-Pierre le Vif. Il fit avec son peuple une sortie vigoureuse sur les musulmans, et les mit en déroute. Après cette victoire, il quitta son siège et rentra pour le reste de ses jours dans la solitude. D'un autre côté, Abdérame en personne attaqua l'Aquitaine, s'empara de plusieurs villes en ruina quelques-unes, défit le duc Eudes dans une bataille, et s'avança jusqu'à Poitiers. Charles Martel, qui s'était emparé de toute l'autorité royale sous le titre de maire du palais, était alors en guerre avec le duc Eudes petit-fils du roi Charibert, qui prétendait à l'indépendance. Mais la crainte des ennemis communs les réconcilia. Ils joignirent leurs troupes pour attaquer les Sarrasins, et après plusieurs jours passés en escarmouches ils en vinrent à une bataille générale, où les barbares essayèrent une déroute complète. Abdérame fut tué, et les débris de son armée prirent la fuite. Toutefois, les vainqueurs craignant quelque embuscade, n'osèrent pas les poursuivre. Cette fameuse bataille fut livrée près de Poitiers l'an 732. Elle arrêta les progrès des musulmans, et peu après Charles Martel recouvra tout ce qu'ils avaient pris dans les Gaules. Ils essayèrent encore dans la suite quelques invasions qui furent promptement réprimées (1)

(1) Roderic. *Hist. arab.* — Contin. Fredeg. cap. cviii.

Mais les églises se sentirent longtemps de leurs ravages. On ignore la suite des évêques de la plupart des villes que ces barbares avaient occupées, et l'on y compte aussi un grand nombre de martyrs.

Tous les moines de Lérins, à l'exception de quelques-uns des plus jeunes que saint Porcaire leur abbé avait fait sauver en Italie, étaient restés dans leur monastère, quand les Sarrasins abordèrent dans cette île après la prise d'Arles. Ayant caché les reliques de leur église, ils se préparèrent à la mort par la communion. Ils étaient au nombre d'environ cinq cents. Les barbares essayèrent d'abord par les menaces, les promesses et les tourmens, de leur faire abjurer la foi, et les voyant inébranlables, ils les massacrèrent tous, excepté quatre des plus beaux de figure, qu'ils enfermèrent dans le vaisseau de leur commandant. Ensuite ils abattirent l'église et rasèrent tous les bâtimens. Mais les quatre religieux prisonniers ayant trouvé le moyen de s'évader, retournèrent à Lérins, rappelèrent ceux qui étaient en Italie, et rétablirent insensiblement le monastère. Les religieuses de Saint-Sauveur près de Marseille, au nombre de quarante, eurent le courage, pour n'être pas exposées à perdre leur chasteté, de se défigurer le visage en se coupant le nez, et les soldats furieux les massacrèrent toutes.

Saint Théofrède, abbé de Carméri, dans le diocèse du Puy, prévoyant l'arrivée des barbares, ordonna à ses religieux de se retirer dans la forêt voisine, avec tout ce qu'ils pourraient emporter. Mais pour lui, il ne voulut pas quitter son monastère. Les Sarrasins le trouvant seul à la porte de l'église où il priait à genoux, voulurent le forcer à leur découvrir la retraite des moines, et comme ils'y refusa, ils le maltraitèrent si cruellement qu'il mourut peu de jours après. Saint Milet, abbé de Luxeuil, fut martyrisé avec tous ses moines. Le monastère demeura quinze ans sans abbé, et la psalmodie perpétuelle y cessa. Un grand nombre d'autres monastères furent ruinés ou

pillés par les infidèles. Ils brûlèrent aussi une multitude d'églises, et répandirent partout la terreur par leurs massacres et leurs dévastations. Ils redoublèrent encore de cruauté après leur défaite par Charles Martel, égorgeant dans leur retraite tous les chrétiens qu'ils rencontraient. Saint Pardoux était alors abbé d'un monastère nouvellement établi à Guéret, capitale de la Marche. Craignant la fureur des Sarrasins qui marchaient de ce côté, les moines prirent la fuite, et le pressèrent de se sauver avec eux. Mais il déclara que de sa vie il ne sortirait de son monastère. Un domestique qui s'était caché dans le voisinage ayant aperçu les ennemis de loin, courut en avertir le saint abbé, qui se prosterna aussitôt et fit cette prière : Seigneur, dissipez cette nation cruelle et barbare, et ne permettez pas qu'elle profane la porte de votre maison. Les Sarrasins s'arrêtèrent sur-le-champ, et après avoir longtemps délibéré entre eux, ils prirent un autre chemin.

En Angleterre, saint Britouald, archevêque de Cantorbéry, était mort l'an 731, et on lui donna pour successeur Tatouin, qui mourut au bout de trois ans et qui fut remplacé par Northème, moine et prêtre de Londres. Le siège d'York, après la mort de saint Wilfrid, avait été occupé par un évêque nommé Jean, dont le vénérable Bède raconte plusieurs miracles. Wilfrid le Jeune, qui lui succéda en 717, se démit de cet évêché en 732 pour se retirer dans un monastère, et il fit ordonner à sa place Egbert, frère du roi de Northumbre. Egbert gouverna l'église d'York pendant trente-quatre ans. Il reçut du pape Grégoire III le pallium et la dignité archiépiscopale, dont n'avaient pas joui ses prédécesseurs, et il fut ainsi le second archevêque d'York, en comptant saint Paulin pour le premier.

Le vénérable Bède lui écrivit, la troisième année de son épiscopat, une lettre où l'on trouve plusieurs détails qui méritent d'être remarqués, sur l'état de la religion en Angleterre. « Évitez, lui dit-il, les conversations inutiles,

et appliquez-vous à méditer les saintes Écritures, principalement les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite, le Pastoral de saint Grégoire, et ses homélies sur les Évangiles. N'imitiez pas certains évêques, qui n'ont autour d'eux que des gens de plaisir et de bonne chère tout occupés à les divertir par des entretiens frivoles. Comme votre diocèse est si grand que vous ne pouvez aller partout dans le cours d'une année, établissez des prêtres dans chaque village pour instruire le peuple et lui administrer les sacremens; recommandez-leur surtout d'avoir soin que tout le monde sache au moins par cœur le Symbole et l'Oraison dominicale, et que ceux qui n'entendent pas le latin, soit clercs, soit laïques, les récitent en langue vulgaire; c'est dans cette vue que je les ai traduits en anglais. On dit qu'il y a dans les montagnes plusieurs villages où l'on n'a jamais vu ni évêque exercer ses fonctions, ni personne pour instruire; et cependant aucun de ces villages n'est exempt de redevances envers l'évêque. Ainsi, loin de prêcher gratuitement, selon le précepte de Jésus-Christ, on reçoit sans prêcher l'argent qu'il a défendu de prendre. Le meilleur moyen de remédier à tous les désordres, c'est de multiplier le nombre des évêques. Aussi le pape saint Grégoire, écrivant à l'archevêque Augustin, avait ordonné d'instituer douze évêques, dont celui d'York serait le métropolitain. Je vous conseille de remplir ce nombre avec le concours du roi; et parce qu'il n'est pas facile de trouver assez de lieux propres à l'érection de ces sièges, on pourrait prendre à cet effet quelques monastères, en conférant aux moines, pour obvier à leurs réclamations, le droit de choisir eux-mêmes l'évêque, soit parmi eux, soit dans le territoire du nouveau diocèse. Vous savez qu'il y a un grand nombre de lieux qui portent le nom de monastères, sans offrir aucune observance religieuse; que des laïques, après avoir obtenu des terres du roi, sous prétexte de fondations monastiques, en font assurer la propriété à leurs héritiers,

s'y établissent avec leur femme, leurs enfans et leurs vassaux, y reçoivent des moines vagabonds, mènent une vie licencieuse, et veulent joindre au titre d'abbé celui de gouverneur ou d'officier. Ce serait donc un grand bien d'employer à une sainte destination des établissemens qui deviennent une source de scandales, ou qui tout au moins sont inutiles à l'Église et à l'état. » Cet abus régnait aussi en d'autres endroits, et Bède observe qu'on le remarquait en Angleterre depuis environ trente ans. Il exhorte ensuite l'archevêque à instruire soigneusement les fidèles touchant la foi et les mœurs, et à leur recommander surtout la fréquente communion, selon la pratique de l'Italie, des Gaules, de la Grèce et de l'Orient. « Mais chez vous, ajoute-t-il, les laïques sont si éloignés de cette louable coutume, que les plus pieux ne communient qu'à Noël, à l'Épiphanie et à Pâques, quoiqu'il y ait une infinité de personnes d'une vie très-pure, de tout âge et de tout sexe, qui pourraient communier chaque dimanche et aux fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome. »

Bède était né l'an 673 dans le Northumbre, sur les confins de l'Écosse. Il fut mis par ses parens, dès l'âge de sept ans, dans le monastère de Viremouth, que gouvernait saint Benoît Biscop, et plus tard il passa sous la discipline de saint Céolfred à Jarow, où il demeura le reste de ses jours. Toute sa vie fut partagée entre l'étude, la prière et le travail des mains, dont personne n'était dispensé dans ce monastère. Il devint bientôt fort habile dans les langues grecque et latine, dans l'astronomie et dans toutes les sciences ecclésiastiques. Il fut ordonné diacre par dispense, à l'âge de dix-neuf ans, quoique les canons en exigeassent vingt-cinq, et à trente ans il fut élevé à la prêtrise. Il s'appliqua dès lors principalement à travailler sur l'Écriture sainte, et d'après les exhortations de plusieurs personnages célèbres qui connaissaient son mérite, il publia successivement des explications de

L'Épître de saint Jean et de l'Apocalypse, des commentaires sur les Actes des Apôtres, sur les Évangiles de saint Marc et de saint Luc, sur les Épîtres de saint Paul, et sur plusieurs livres de l'Ancien Testament. Il écrivit l'histoire ecclésiastique d'Angleterre, à la prière de l'abbé Albin, disciple de saint Théodore de Cantorbéry, et qui se chargea de lui procurer d'excellens mémoires sur les origines de cette église primatiale. Le prêtre Northelme, qui fit le voyage de Rome, lui rapporta aussi des copies authentiques des lettres de saint Grégoire et de plusieurs autres papes. Daniel, évêque de Winchester, lui fournit des mémoires touchant les églises de Wessex et de Sussex. Il apprit des moines de Lestington ce qui regardait la conversion des Merciens et des Anglais orientaux. Quant au royaume de Northumbre, outre ce qu'il en savait par lui-même, il consulta plusieurs personnes instruites, principalement les moines de Lindisfarn. Cette histoire est divisée en cinq livres, dont le premier s'étend depuis la conquête de la Bretagne par les Romains, jusqu'à la mort de saint Grégoire le Grand. Les autres contiennent ce qui s'était passé depuis cette époque jusqu'à l'an 731. Il joignit à son histoire un abrégé chronologique contenant la date des principaux faits, et qui se termine par un catalogue de ses ouvrages. Il nous reste de lui, outre ceux que nous venons de citer, un martyrologe fort célèbre, les vies de plusieurs saints, entre autres de saint Céolfred et de saint Benoît Biscop, un traité de l'équinoxe et de l'année bissextile pour trouver le jour de la Pâque; des traités sur les sciences et les arts libéraux, plusieurs homélies et quelques autres ouvrages moins importants. Sa réputation lui en a fait attribuer plusieurs qui ne sont pas de lui. Son traité des temps ou des six âges du monde, lui attira des reproches fort vifs, et l'exposa même à une accusation d'hérésie de la part de quelques personnes ignorantes. C'était une opinion fort commune, venue originellement des Juifs, que la durée du monde était bornée

à six mille ans, formant six âges de mille ans chacun, et que l'avènement du Messie avait été fixé au sixième âge. Comme Bède, dans ce traité, préférait, avec saint Jérôme, la chronologie du texte hébreu à celle des Septante, on lui reprocha de prêter des armes aux Juifs, et de donner lieu de croire que le Messie n'avait pas encore paru : car le texte hébreu ne compte pas cinq mille ans jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Bède se justifia par une lettre apologétique, où il fit voir que l'opinion vulgaire n'avait aucun fondement, et qu'on ne devait pas fixer par des conjectures le temps de la fin du monde, que Dieu a voulu nous tenir caché. Cet illustre docteur mourut l'an 735, à l'âge de soixante-trois ans. Il travaillait à une traduction de l'Évangile de saint Jean en anglais, et il en dicta encore quelques morceaux le jour de l'Ascension, qui fut le dernier de sa vie. A l'heure de none, sentant sa fin approcher, il envoya chercher les prêtres du monastère, leur fit quelques présens, se recommanda à leurs prières et à leurs sacrifices, se fit étendre sur le pavé de sa cellule, et rendit le dernier soupir en chantant le *Gloria Patri*. L'Église le compte au nombre des saints ; mais on le désigne plus ordinairement sous le titre de vénérable, que l'on donnait alors aux plus saints moines, et qui offre une parfaite identité avec celui de révérend, donné aujourd'hui à tous les religieux.

Céodulfe, roi de Northumbre, à qui Bède avait dédié son histoire, fut si touché de la lecture de cet ouvrage, qu'il abdiqua la couronne en 737, et se fit moine à Lindisfarn, sous la conduite de saint Cuthbert. Il donna plusieurs terres et des sommes considérables à ce monastère ; mais il s'y introduisit à cette occasion un relâchement de l'ancienne observance, car on y permit l'usage du vin et de la bière, au lieu qu'on n'y buvait auparavant que de l'eau et du lait. Ce prince mourut au bout de vingt-deux ans, et mérita par ses vertus d'être mis au nombre des saints. Ina, roi des Saxons occidentaux, embrassa vers le

même temps la vie monastique , du consentement de femme Éthelburge , qui de son côté se fit religieuse. avait fait quelques années auparavant le pèlerinage Rome, et fondé dans cette ville un collège anglais, pour l'entretien duquel il imposa une taxe d'un sou par maison dans son royaume.

L'hérésie des iconoclastes , une des plus funestes qui aient affligé l'Église, s'était répandue depuis quelque temps en Orient, et faisait chaque jour de nouveaux progrès, par l'influence et la tyrannie de Léon l'Isaurien, qui s'en était déclaré le protecteur. Elle avait pris naissance chez les eutychiens et fut adoptée par les musulmans, dont l'ignorance taxait d'idolâtrie le culte des images. Un Juif de Laodicée en Phénicie vint trouver en 723 le calife Yézid successeur d'Omar, et lui promit une longue vie s'il détruisait l'idolâtrie dans ses états, en faisant abolir toutes les images dans les églises et sur les vases sacrés des chrétiens, et toutes les figures qui servaient à l'ornement des villes. Le calife envoya partout des ordres à cet effet, mais il mourut l'année suivante, et son successeur les révoqua. Walid son fils , qui régna dix-huit ans après, fit mourir l'imposteur dans les tourmens. Un autre Juif avait séduit dans la Syrie un grand nombre de personnes, en se donnant pour le Messie. L'empereur Léon donna à cette occasion des ordres pour contraindre les Juifs à se faire baptiser. Il usa de la même rigueur envers les monothéistes, dont plusieurs par désespoir se brûlèrent dans leurs églises. Ce prince adopta néanmoins les préventions des juifs et des musulmans contre les images, et il fut entretenue et confirmé dans ses préjugés par quelques évêques et par un Syrien nommé Béser , qui ayant été persécuté par les musulmans, avait apostasié pour obtenir sa délivrance. Une éruption volcanique arrivée dans l'Archipel en 726, fut regardée par Léon comme un signe de la colère de Dieu, irrité, disait-il, de l'honneur qu'on rendait aux images de Jésus-Christ et des saints. Croyant se

autorité suffisamment affermie par les victoires qu'il avait remportées sur les Sarrasins, il ne tarda pas à manifester publiquement son hérésie, et dès le commencement de l'année suivante, il déclara, en présence du peuple et du sénat, qu'on ne pouvait ni faire des images, ni les honorer sans tomber dans l'idolâtrie. Les murmures qui éclatèrent de tous côtés l'empêchèrent d'aller plus loin; il se vit même obligé d'adoucir ce qu'il venait d'avancer. Le patriarche Germain témoigna surtout son horreur d'une semblable doctrine, et lui opposant la pratique de l'Eglise, qui avait approuvé de tout temps le culte des images, il protesta qu'il était prêt à donner sa vie pour leur défense.

Parmi les évêques fauteurs des iconoclastes, on remarquait particulièrement Constantin, évêque de Nicolaé en Phrygie, qui s'était montré le premier et le plus ardent propagateur de cette hérésie. Saint Germain avait essayé tous les moyens de le ramener, et nous avons encore une lettre qu'il écrivit à Jean de Synnade, métropolitain de cet évêque, pour lui faire connaître le résultat d'une conférence qu'il avait eue à ce sujet. Après avoir exposé les sentimens de Constantin, voici, ajoute le saint patriarche, ce que je lui ai répondu : « La foi du chrétien et son adoration ne se rapportent qu'à Dieu, selon qu'il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul. Nous n'adorons point de créatures, à Dieu ne plaise, et nous ne rendons pas à des serviteurs comme nous les hommages qui ne sont dus qu'à la majesté divine. Quand nous nous prosternons devant les princes de la terre, comme le prophète Nathan devant David, ce n'est pas pour les adorer, et quand nous permettons de faire des images, ce n'est point pour altérer la pureté du culte divin; nous n'en faisons point pour représenter la Divinité invisible que les anges mêmes ne peuvent comprendre. Mais parce que le Fils de Dieu a daigné se faire homme pour notre salut, nous faisons

l'image de son humanité pour fortifier notre foi, et montrer par là qu'il a pris réellement notre nature. C'est pour nous rappeler la mémoire de son incarnation que nous saluons et révérons ses images. Nous retraçons pareillement l'image de sa sainte mère, pour faire souvenir qu'étant femme de même nature que nous, elle a conçu et enfanté le Tout-Puissant. Nous honorons aussi les apôtres, les martyrs, les prophètes et tous les saints qui sont devenus pour toujours les amis de Dieu, et nous rappelons par leurs images la mémoire de leurs vertus pour nous porter à les imiter. Nous n'imaginons point qu'ils participent à la nature divine, et nous ne leur rendons pas le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu; mais nous voulons seulement témoigner les sentimens de respect que nous avons pour eux, et graver par la peinture le souvenir des vérités qu'ils nous ont enseignées par la prédication; car notre âme se trouvant unie à un corps, nous avons besoin de recourir à des moyens sensibles pour faire sur elle une plus vive impression. Cet évêque nous a enfin déclaré devant Dieu qu'il recevait cette croyance, et qu'il ne dirait ni ne ferait rien qui y soit opposé. Ainsi, tout ce que vous avez à faire, c'est de lire cette lettre en sa présence, et de l'obliger à y donner formellement son adhésion. »

Les impiétés de Constantin avaient excité dans sa province une indignation générale, et il ne parut y renoncer à Constantinople que pour prévenir ou suspendre la condamnation dont il se voyait menacé. Il était porteur de la lettre adressée à son métropolitain par le patriarche, mais il se garda bien de la remettre ou de la faire parvenir. Saint Germain ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il lui adressa de vives réprimandes, et l'interdit de toute fonction épiscopale, jusqu'à ce qu'il eût remis la lettre et signé sa rétractation. Nous avons une autre lettre du saint patriarche, écrite à Thomas de Claudiopolis, qui s'était aussi déclaré contre les images. Il lui reproche

abord sa dissimulation, et se plaint de ce qu'ayant gardé le silence sur ce point dans les conférences qu'ils avaient eues ensemble, il avait ensuite fait enlever les images de son église, au grand scandale des peuples, et fourni ainsi un prétexte aux calomnies des infidèles. « Ce n'est pas aujourd'hui, ajoutait-il, que les Juifs et les idolâtres nous font des reproches à ce sujet, sans autre dessein que de calomnier notre foi; car ils se soucient peu de nous détourner des ouvrages des hommes, eux dont tout le culte n'a pas d'autre objet. Ne sait-on pas quelle est la génération superstitieuse des musulmans pour la pierre noire de la Casauba dans la Mecque, où ils se font un devoir d'aller en pèlerinage? Les idolâtres s'imaginent faire un dieu dont l'existence est attachée à la figure qui le représente, et le culte qu'ils lui rendent est plein de dissolutions. Mais quand nous adorons les images de Jésus-Christ, ce n'est ni à la matière, ni aux couleurs que nous adresse notre culte, c'est au Dieu invisible qui règne dans la gloire du Père. Ces images et celles des saints nous servent qu'à nous exciter à la vertu, comme le feraient les discours des gens de bien. Si cette ancienne coutume nous menait à l'idolâtrie, comment ne l'aurait-on pas proscrite dans les conciles œcuméniques qui se sont tenus depuis la fin des persécutions, et qui ont fait des ordonnances sur des objets beaucoup moins importants? Celui qui a promis aux apôtres d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles, a étendu cette promesse aux évêques qui devaient gouverner l'Église après les apôtres; et puisqu'il a déclaré qu'il serait au milieu de deux ou trois réunis en son nom, aurait-il abandonné sans inspiration de si nombreuses assemblées, convoquées pour les intérêts de la religion? » Saint Germain répond ensuite aux objections des iconoclastes, et fait voir que le culte rendu aux images se rapporte à Dieu lui-même. Enfin pour montrer la sainteté de ce culte, il allègue les miracles que Dieu s'est plu à opérer par le moyen des images, et notamment par

une image de la sainte Vierge , à Sozopolis en Pisidie. Du reste, il ne parle que des images en peinture , et il n'y en avait point d'autres dans les églises, suivant l'usage que les Grecs conservent encore ; mais les principes qu'il établit doivent aussi s'appliquer aux statues et aux sculptures.

Le saint patriarche ne manqua pas d'écrire au pape sur une affaire si importante, et Grégoire II dans sa réponse applaudit à la vigueur avec laquelle il défendait la doctrine de l'Église. « Elle pense et agit comme vous, lui dit-il, et qui osera l'accuser d'être tombée dans l'erreur ou la superstition ? On appelle idoles les portraits fantastiques de ce qui n'est point, de ce qui n'existe que dans les fables et les imaginations des païens. Si les prophéties n'ont pas été accomplies par l'incarnation du Fils de Dieu, il ne faut pas peindre ce qui n'a pas été ; mais puisque tout s'est passé réellement, que Jésus-Christ est né qu'il a fait des miracles, qu'il a souffert et qu'il est ressuscité, plutôt à Dieu que le ciel et la terre avec tous les objets qu'ils renferment fussent employés à raconter ces merveilles par la parole, par l'écriture ou par la peinture. »

L'entreprise de Léon contre les images excita dans tout l'empire un tel scandale, que les peuples de la Grèce et des îles voisines en prirent occasion de se révolter. Agallien, qui commandait dans cette province, marcha avec une flotte contre Constantinople en 727 pour y faire proclamer un nouvel empereur. Mais il fut complètement défait, et se précipita dans la mer pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Ce succès encouragea l'empereur Léon à persécuter les catholiques. Comme il était trop ignorant pour comprendre la différence du culte relatif et du culte absolu , il taxait d'idolâtrie la multitude des évêques et des fidèles, et rejetait avec les images l'intercession des saints et la vénération des reliques. Il fit de nouveaux efforts pour séduire le patriarche Germain, qui de son côté ne négligea rien pour le faire

revenir de son impiété , lui rappelant surtout qu'il avait promis à son couronnement de ne rien changer à la tradition de l'Église. Mais l'empereur ne fut point touché de ce serment, et il s'efforça dans ses entretiens avec le patriarche, de lui tendre des pièges et de lui arracher quelques paroles offensantes, afin d'avoir un prétexte de le faire déposer comme séditieux. Il était secondé par Anastase, disciple du saint , et que la promesse du siège de Constantinople avait fait entrer dans le parti des iconoclastes. Saint Germain fit inutilement des représentations à ce disciple ambitieux ; et comme ils entraient un jour ensemble chez l'empereur, Anastase, qui suivait le patriarche, ayant marché sur sa robe : Ne vous pressez pas, lui dit le saint , vous n'entrerez que trop tôt dans l'Hippodrome. On verra plus tard l'accomplissement de cette prédiction.

Cependant l'empereur, dans un conseil tenu au commencement de l'an 730, dressa un édit en forme contre les images, et pressa vivement le patriarche d'y souscrire. Mais saint Germain s'y refusa avec fermeté, déclarant qu'il aimait mieux perdre sa dignité que de consentir à des innovations sacrilèges. L'empereur, furieux de cette résistance, le fit chasser du palais patriarcal par des officiers armés qui le traitèrent avec une brutalité révoltante. Il se retira à la campagne dans une maison de ses pères, où il mourut en 733, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il avait composé quelques écrits dont il ne reste que des fragments. Anastase fut ordonné à sa place, et l'empereur ayant ainsi un patriarche dévoué à toutes ses volontés, se mit en mesure d'exécuter par force son décret contre les images.

Il y avait dans le vestibule du palais une image extrêmement vénérée qui représentait Jésus-Christ sur la croix. On disait que le grand Constantin l'avait fait faire en mémoire de la croix qui lui apparut au ciel, et on en racontait plusieurs miracles. L'empereur envoya un de ses

écuyers , nommé Jovin , pour la briser. Des femmes qui se trouvaient présentes s'efforcèrent inutilement d'empêcher ce sacrilège , et comme l'officier , monté sur une échelle , frappait à coups de hache la sainte image , elles tirèrent l'échelle , le firent tomber et le massacrèrent. L'image fut néanmoins abattue , et l'empereur fit mettre à sa place une simple croix que les iconoclastes ne faisaient pas difficulté d'honorer , pourvu qu'il n'y eût point de figure humaine. On condamna les femmes au dernier supplice avec dix autres personnes que l'Église grecque honore comme martyrs (1).

L'empereur , ignorant et ennemi des sciences , persécuta surtout les hommes distingués par leurs lumières , et abolit les écoles des saintes lettres , entre autres celle qui existait près de la bibliothèque du palais. Cette bibliothèque , établie depuis Constantin et composée d'un nombre considérable de volumes , était confiée à un homme d'un rare mérite , qui en avait douze autres sous lui , pour enseigner gratuitement la religion et les sciences profanes. Leur capacité était si universellement reconnue , que les empereurs s'étaient fait une loi de ne rien entreprendre sans les consulter. Léon employa inutilement les promesses et les menaces pour leur faire approuver son hérésie , et à la fin les ayant enfermés dans la bibliothèque , il la fit entourer de bois sec et la brûla avec les livres et ceux qui la gardaient. Il voulut ensuite obliger tous les habitans de Constantinople à détruire les images dans les églises ou ailleurs , et comme la plupart refusaient d'obéir , il fit trancher la tête à plusieurs , tant clercs que moines ou laïques , et en fit mutiler beaucoup d'autres en sorte qu'il y eut à cette occasion un grand nombre de martyrs.

Non content d'exercer ses impiétés en Orient , il envoya aussi en Italie son ordonnance contre les images.

(1) Theoph. *Chron.* — Greg. III. *Epist.*

avec des menaces contre le pape s'il en empêchait l'exécution. Il avait déjà tenté plusieurs fois de le faire assassiner pour lui substituer un pontife plus soumis à ses volontés, et les conspirations secrètes n'ayant pas réussi, il avait donné ordre à l'exarque de Ravenné d'envoyer des troupes à Rome pour le faire déposer. Mais les Romains avec le secours des Lombards firent si bonne contenance, que l'entreprise échoua. Le pape n'eut pas plus tôt connaissance du décret envoyé par l'empereur, qu'il résolut de s'y opposer de tout son pouvoir, et il adressa partout des lettres circulaires pour engager les chrétiens à rejeter cette nouvelle hérésie. De leur côté les peuples et l'armée d'Italie se soulevèrent, et foulèrent aux pieds les images d'un empereur qui n'épargnait pas celle de Jésus-Christ. Plusieurs villes de l'empire se soumirent aux Lombards, qui profitèrent de ces mouvemens pour étendre leur domination et se rendre maîtres de Ravenne, dont l'exarque, quoique soutenu par une partie du peuple, avait été tué dans une émeute occasionnée par ses entreprises contre les images. Enfin presque toute l'Italie par une délibération commune résolut d'élire un autre empereur, et de le conduire à Constantinople pour le faire couronner; mais le pape arrêta ce soulèvement. Il écrivit même à Ursus, duc de la Vénétie, pour l'exhorter à faire tous ses efforts pour reprendre Ravenne et la remettre sous la puissance de l'empereur. Cependant, Exhilarat, duc de Naples, ayant engagé les peuples de la Campanie à se soumettre au décret de Léon, voulut entreprendre de faire périr le pape; mais les Romains le prirent avec son fils, les firent mourir tous deux, et chassèrent ensuite le duc de Rome, qui leur était suspect. Le patrice Eutychius, successeur d'Exhilarat, ayant renouvelé la même tentative, les Romains étaient décidés à le faire mourir également, si le pape ne les eût retenus. Ils anathématisèrent ce patrice, et s'obligèrent tous par serment à défendre le pape jusqu'à la mort. Le roi Luitprand

et les ducs lombards firent le même serment, malgré toutes les promesses que leur fit Eutychius pour les attirer à son parti. Le pape de son côté redoubla ses prières et ses aumônes, ordonna des jeûnes et des processions pour obtenir le secours du ciel, et tout en rendant grâce au peuple de l'attachement qu'il lui témoignait, tout en le fortifiant dans son horreur pour l'hérésie des iconoclastes, il ne laissa pas de l'exhorter en même temps à la fidélité envers l'empire. C'est ainsi qu'en parle Anastase dans la vie de ce pontife, et Paul diacre dans son histoire des Lombards. Toutefois les historiens grecs Théophane, Cedrenus et Zonare, prétendent que le pape Grégoire II, après avoir excommunié l'empereur Léon, fit soustraire l'Italie à sa domination, et la mit sous la protection des Français. Mais on doit en croire de préférence les auteurs qui ont écrit en Italie.

Le pape Grégoire rejeta les lettres synodiques d'Anastase, parvenu au siège de Constantinople par la profession de la nouvelle hérésie, et lui écrivit que s'il revenait à la foi catholique, il serait privé du sacerdoce. Ce zélé pontife mourut peu de temps après, au commencement de l'an 731. Ses vertus l'ont fait placer au nombre des saints. On voit par les lettres qui nous restent de lui, qu'il y avait encore deux patriarches d'Aquilée, l'un résidant à Frioul, pour les pays soumis aux Lombards, l'autre résidant à Grade, sur les terres des Romains. Il écrivit à l'un et à l'autre de se renfermer strictement dans les bornes de leur juridiction, et de ne pas fournir par des empiétemens un prétexte à des guerres entre les deux peuples. Tandis qu'on faisait les funérailles de Grégoire II, tout le peuple de Rome, comme par inspiration divine, enleva de force le prêtre Grégoire qui y assistait, et le porta aussitôt sur le saint siège, qu'il occupa près de onze ans. Il était originaire de Syrie; mais il savait très-bien le grec et le latin, s'exprimait avec facilité et prêchait avec beaucoup de force et d'éloquence.

était parfaitement instruit des saintes Écritures, et recommandable par ses vertus, principalement par sa douceur, sa prudence et sa charité envers les pauvres. Les anciens auteurs l'ont nommé Grégoire le Jeune pour le distinguer de son prédécesseur, avec qui les Grecs l'ont souvent confondu.

Dès le commencement de son pontificat il écrivit à l'empereur Léon deux lettres solides et éloquentes en réponse à celles que ce prince avait envoyées à Rome pour l'exécution de son décret contre les images. Il lui représente d'abord que dans les dix premières années de son règne il ne s'était point avisé de taxer d'idolâtrie un culte autorisé par la pratique de toute l'Église. « Nous avons encore, lui dit-il, les lettres marquées de votre sceau, et souscrites de votre main avec le cinabre, dans lesquelles vous professez notre foi dans toute sa pureté, et condamnez quiconque s'écarte de la tradition des pères. Pourquoi entreprenez-vous maintenant d'abolir ce que les pères et les conciles ont respecté, et de scandaliser par vos innovations non-seulement les chrétiens, mais les infidèles. » Il s'attache ensuite à lui faire comprendre que le culte des images se rapporte en définitif à la Divinité, et n'a d'autre but que d'élever nos cœurs vers Dieu par le moyen des objets sensibles; il lui reproche d'avoir méprisé les conseils et les lumières du saint patriarche Germain pour écouter des ignorants méprisables, et lui rappelant que Constantin Pogonat fit exécuter les décisions du sixième concile et s'y soumit le premier, « apprenez par cet exemple, ajoute-t-il, qu'il n'appartient pas aux empereurs, mais aux évêques de décider en matière de religion. Comme les prélats qui gouvernent l'Église s'abstiennent des affaires politiques, les empereurs doivent s'abstenir des affaires ecclésiastiques et se renfermer dans les limites de leur autorité. Vous nous proposez d'assembler un concile général; nous ne le jugeons pas à propos. C'est vous qui excitez les désordres dont souff-

fre l'Église; tenez-vous en repos, et les scandales finiront. Vous croyez nous épouvanter en menaçant de nous faire enlever de Rome et de nous traiter comme le pape saint Martin; mais après les soulèvemens qu'ont excités en Italie vos entreprises sacrilèges, et quand toutes vos villes sont envahies ou menacées par les Lombards, ne savez-vous pas que vous avez besoin vous-même de la médiation des papes pour conserver les faibles restes de votre empire en Occident? Que puis-je avoir à craindre de vous? il me suffit d'aller à une lieue de Rome vers la Campanie pour être hors de vos mains. » Dans la seconde lettre, le pape Grégoire répond avec la même force à toutes les prétentions de l'empereur, et fait surtout ressortir admirablement la distinction de l'empire et du sacerdoce, en montrant que les évêques tiennent de Jésus-Christ un pouvoir indépendant qui s'exerce sur les âmes pour les purifier ou les soumettre à des peines spirituelles, et que les princes, bien loin d'avoir le droit de s'immiscer dans les choses saintes ou de les administrer, ne peuvent pas même y participer sans le ministère des prêtres.

Ces lettres furent portées à Constantinople par le prêtre George, qui n'eut pas le courage de les présenter à l'empereur. Étant revenu à Rome, il avoua sa faiblesse, et le pape assembla un concile pour le déposer. Toutefois, à la prière des évêques, il se contenta de le mettre en pénitence, et le renvoya à Constantinople avec les mêmes lettres. Mais l'empereur le fit arrêter en Sicile, où il le retint en exil pendant un an. Le pape en étant informé assembla un concile à Rome, l'an 732, auquel assistèrent quatre-vingt-treize évêques, entre autres le patriarche de Grade et l'archevêque de Ravenne. On y admit aussi les prêtres, les diacres et tout le clergé de Rome, avec les magistrats et même le peuple. Il y fut ordonné que quiconque, méprisant l'usage de l'Église touchant le culte des saintes images, les détruirait, les profanerait ou en parlerait avec mépris, serait privé de

la participation du corps et du sang de Jésus-Christ et retranché de la communion de l'Église. Ensuite le pape envoya des lettres à l'empereur pour lui notifier cette décision ; mais le défenseur Constantin, qui en était chargé, fut arrêté comme le prêtre George et renfermé dans une étroite prison, d'où il ne sortit qu'au bout d'un an. Toute l'Italie en corps adressa une requête au prince hérétique, qui refusa également de la recevoir. Enfin d'autres lettres écrites par le pape ne produisirent pas plus d'effet. Au contraire, l'empereur de plus en plus irrité envoya une flotte contre l'Italie ; mais elle fut dispersée et presque entièrement détruite par la tempête. Il augmenta d'un tiers la capitation de la Sicile et de la Calabre, où sa domination subsistait encore, et il confisqua dans toutes les terres de son obéissance les patrimoines de Saint-Pierre, montant à plus de deux cent mille livres. Il persécuta les catholiques en Orient avec un nouvel acharnement, les condamnant à l'exil, à la prison et aux tortures, mais sans les mettre à mort, de peur qu'ils ne fussent honorés comme martyrs. Les Grecs ont inséré dans leurs *Ménologes* les noms de ceux qui souffrirent dans cette persécution des iconoclastes ; mais il peut se faire qu'ils en aient compté quelques-uns qui ont souffert sous d'autres princes, et l'on a confondu en effet quelquefois Léon l'Isaurien avec Léon l'Arménien, qui ne régna que dans le siècle suivant (1).

La foi catholique avait alors en Orient un éloquent défenseur, d'autant plus en état de servir utilement la religion qu'il n'était pas sous la domination de l'empereur. C'était saint Jean, surnommé par les Grecs Chrysorrhœas, et Mansour par les Arabes, mais plus connu chez les Latins sous le nom de Damascène, parce qu'il était né à Damas. Son père, aussi distingué par ses vertus que par sa noblesse et son opulence, le fit instruire avec soin dans

(1) *Anast. Vit. Greg. III.* — *Theoph. Chron.*

toutes les sciences et surtout dans celle de la religion. Son mérite déterminâ le calife à le choisir, quoique chrétien, pour un de ses conseillers ; mais Jean se démit plus tard de cet emploi et renonça à tous ses biens pour embrasser la vie religieuse, dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il fut ordonné prêtre dans un âge avancé et mourut vers l'an 760.

Dès qu'il eut connaissance du décret de l'empereur Léon contre les images, il écrivit pour leur défense un premier discours, où il répond avec autant de force que de clarté à toutes les objections des iconoclastes. Il pose d'abord en principe qu'indépendamment de l'Écriture, il suffit de la tradition constante et universelle pour autoriser le culte des saintes images ; qu'en effet l'Église ne saurait se tromper, et qu'on ne peut la soupçonner d'une erreur aussi détestable que l'idolâtrie ; puis, entrant en matière, il fait voir que la défense faite aux Juifs d'avoir des images tendait seulement à les détourner de rendre aux créatures et aux choses sensibles le culte qui n'est dû qu'à Dieu ; qu'elle avait pour cause, outre le penchant de ce peuple à l'idolâtrie, l'impossibilité d'exprimer par des figures ou des couleurs la nature incorporelle de la Divinité ; mais que Dieu s'étant rendu visible en prenant notre nature, il est permis de représenter sa naissance, son baptême, sa passion, sa sépulture, sa résurrection et les autres mystères de l'incarnation. Ensuite il distingue deux sortes de culte, l'un souverain ou de latrie qui n'appartient et ne se rend qu'à Dieu, l'autre relatif et inférieur que nous rendons en vue de Dieu à ses amis et à ses serviteurs ou aux choses qui lui sont consacrées. « Croyez-vous, demande cet illustre docteur, que Dieu se contredise dans ce qu'il ordonne ? S'il défend toute image pourquoi fait-il couvrir le propitiatoire de chérubins fait de la main des hommes ? Le tabernacle tout entier n'était-il pas, comme dit l'Apôtre, la figure et l'ombre des choses célestes ? Le bois sacré de la vraie croix, le Calvaire

le saint sépulcre, les Évangiles, la sainte table, l'or et l'argent dont on fait les croix et les vases sacrés ; enfin le corps et le sang de Notre-Seigneur, tout cela n'est-il pas matériel ? Supprimez donc le culte et la vénération de toutes ces choses, ou convenez que l'on peut honorer les images de Dieu incarné et de ses amis. La ceinture ou même l'ombre seule des apôtres guérissait les malades et chassait les démons ; pourquoi leur image ne serait-elle pas un objet de vénération ? Ou n'honorez rien de matériel, ou gardez-vous d'ébranler les bornes posées par nos pères. Il y a eu jusqu'ici bien des évêques et des empereurs également distingués par leur piété et leurs lumières ; on a tenu bien des conciles ; d'où vient que personne ne s'est élevé avant vous contre l'usage des images ? Nous ne souffrirons pas qu'on change ce qui a été cru et pratiqué antérieurement, et que notre foi varie selon les temps, de peur que les infidèles ne la regardent comme une chose arbitraire, sans fondement et sans règle.» Saint Jean Damascène rapporte à la fin de ce discours des passages de saint Basile, de saint Chrysostome et de plusieurs autres pères en faveur du culte des images, et comme les iconoclastes s'autorisaient d'une lettre attribuée à saint Épiphanes et portant qu'il avait détruit une image dans son église, il répond que l'authenticité de cette lettre n'est pas certaine, que d'ailleurs le saint évêque a pu agir ainsi pour corriger quelques abus, et qu'enfin l'usage des images toujours perpétué dans son église, prouve suffisamment qu'il n'a pas prétendu les abolir. Ce discours fut bientôt suivi de deux autres, dans lesquels saint Jean Damascène développa les mêmes raisons et produisit encore un grand nombre de passages des pères contre la doctrine des iconoclastes. Il s'y éleva surtout avec force, à l'exemple du pape, contre les prétentions et les entreprises sacrilèges de l'empereur, en montrant qu'il n'appartient pas aux princes mais aux évêques seuls de prononcer sur les matières de religion.

Nous avons de cet illustre docteur un grand nombre d'autres ouvrages sur le dogme, sur la morale ou sur d'autres objets. Le plus considérable de ses écrits dogmatiques est son traité de la foi orthodoxe, qui renferme l'ensemble de la théologie expliquée d'après la méthode d'Aristote, et qui a servi de modèle à la plupart de nos auteurs scholastiques. Il est divisé en quatre livres, dont le premier traite de la nature de Dieu, de ses attributs et du mystère de la Trinité. Le second a pour objet les ouvrages de la création, savoir : les anges, l'homme et le monde. Saint Jean Damascène s'y étend beaucoup sur les facultés de l'âme et en particulier sur la liberté ; il parle en même temps de la Providence ; il montre que les actions humaines, quoique l'objet de la prescience divine, ne sont point soumises à une prédestination nécessitante, et il finit ce livre par ce qui regarde la chute de l'homme. Dans le troisième, il traite de l'Incarnation, et dans le quatrième des sacrements, de la prière, du culte des saints et des images, et de quelques autres questions particulières. On y trouve au sujet de l'Eucharistie les témoignages les plus clairs et les plus formels sur la présence réelle et sur la transsubstantiation. Parmi ses autres ouvrages dogmatiques nous citerons son dialogue entre un chrétien et un musulman ; un autre dialogue entre un catholique et un manichéen ; plusieurs traités contre les eutychiens et les monothélites, et un discours sur l'utilité de la prière pour les morts. On peut aussi mettre dans cette classe le traité des hérésies, où il défend la doctrine catholique contre les nouveautés des sectaires. Ce traité comprend cent trois hérésies en autant de chapitres, dont les quatre-vingts premiers ne sont qu'un abrégé de saint Épiphane. Quant à la morale, saint Jean Damascène en a exposé les principales maximes dans son ouvrage intitulé *Parallèles*, où les règles tirées de l'Écriture sont suivies des passages des pères qui les expliquent. Il a aussi composé une logique et d'autres écrits

sur la philosophie. Enfin nous avons de lui plusieurs homélies, quelques ouvrages de piété, et il est l'auteur d'une partie des hymnes que les Grecs chantent dans leur office.

Le pape Grégoire III, pour mieux confirmer la foi des peuples contre le scandale causé par les iconoclastes, multiplia les saintes images dans plusieurs églises de Rome, qu'il répara et qu'il enrichit de vases d'or et de plusieurs ornemens précieux. Il fit placer dans la basilique de Saint-Pierre six colonnes de marbre, dont les architraves revêtues d'argent portaient d'un côté la figure du Sauveur avec ses apôtres, et de l'autre celle de sa sainte mère avec plusieurs vierges. Il fit construire dans la même église, du côté des hommes, un oratoire en l'honneur de tous les saints, et y mit avec plusieurs croix une image de la sainte Vierge, portant une couronne enrichie de pierreries. Il plaça dans l'oratoire de la crèche à Sainte-Marie Majeure, une statue de la Vierge tenant son fils, et dans l'église de Saint-André une statue de cet apôtre, toutes les deux en or et étincelantes de pierres précieuses. Il ordonna que l'on fournirait de son palais le luminaire et les oblations pour célébrer la messe dans les églises des cimetières aux fêtes des martyrs. Il assigna aussi des offrandes à l'église de Saint-Paul pour les cinq messes qui s'y disaient tous les jours, et bâtit, répara ou dota plusieurs monastères, en imposant aux religieux l'obligation de chanter les offices de la nuit et du jour dans les églises voisines. Enfin, pour veiller en même temps à la sûreté du peuple, il fit rebâtir une partie des murailles de Rome, et racheta du duc de Spolète, pour une somme considérable, un château qui servait à attaquer les terres de l'empire.

Saint Boniface ayant appris l'ordination de Grégoire III, lui écrivit pour lui rendre compte de sa mission et le consulter sur plusieurs points. Le pape lui accorda le pallium et le titre d'archevêque, et lui envoya des reliques

et d'autres présens, avec une lettre où il répond à ses questions. Il lui recommande d'établir des évêques selon les besoins des fidèles, d'abolir parmi les barbares convertis l'usage où ils étaient de manger de la chair de cheval, d'imposer la pénitence des homicides à ceux qui vendraient leurs esclaves aux païens pour les immoler, de détourner autant que possible les nouveaux chrétiens des quatrièmes noces, et de défendre les mariages entre parens jusqu'au septième degré. Il ordonne aussi de baptiser au nom de la sainte Trinité ceux qui auraient été baptisés par des païens, soit peut-être que ceux-ci conférassent le baptême au nom de leurs idoles, soit pour d'autres raisons qui en rendaient la validité douteuse ; car nous n'avons plus la consultation de saint Boniface pour connaître les circonstances des cas proposés (1).

Le saint missionnaire fonda vers ce temps dans la Hesse les monastères de Frislar et d'Hammbourg, et il mit pour abbé, dans le premier, saint Wigbert, prêtre anglais, qui était venu le seconder dans ses travaux. Ces deux monastères devaient desservir les églises qu'il avait établies dans les mêmes lieux. Il se rendit ensuite dans la Bavière, dont l'église était troublée depuis la mort de saint Corbinien par un hérétique nommé Ermenvolf, qui s'efforçait de ramener le peuple aux superstitions de l'idolâtrie. Saint Boniface, après l'avoir condamné selon les canons, l'obligea à sortir du pays ; puis ayant rétabli partout la discipline, il retourna dans sa mission. Il écrivit peu de temps après au sujet des empêchemens du mariage à Northelme, archevêque de Cantorbéry, le priant de lui envoyer copie des questions de l'évêque saint Augustin, avec les réponses de saint Grégoire le Grand, où il était dit que les fidèles peuvent se marier au troisième degré. « Mais examinez soigneusement, ajoutait-il, si cet écrit est de saint Grégoire, car ceux qui gardent les ar-

(1) *Vit. S. Bonif. — Epist. Greg. III.*

chives de l'Église romaine assurent qu'après l'avoir cherché parmi les autres lettres du même pape ils ne l'y ont point trouvé. Je vous demande aussi votre avis sur le mariage entre un homme qui a tenu un enfant au baptême et la mère de cet enfant devenue veuve. Les Romains ordonnent aux parties de se séparer, et disent que sous les empereurs chrétiens un tel mariage serait puni comme un crime capital. Je vous prie de me faire savoir ce que vous avez appris là-dessus dans les canons, dans les pères ou dans l'Écriture. » Il consulta sur la même question un évêque de Northumbre, et envoya ces lettres par le prêtre Éoba, son disciple, qui devint évêque d'Utrecht. Ce prêtre lui rapporta d'Angleterre plusieurs lettres des plus hauts personnages, entre autres des rois de Wessex et d'Estanglie, qui se recommandaient à ses prières.

Saint Boniface fit le voyage de Rome en 738, pour la troisième fois, et passa la plus grande partie de l'année en Italie. Il reçut partout des respects extraordinaires de la part des peuples, qui se pressaient sur son passage et l'accompagnaient pour lui faire honneur. Le pape l'accueillit avec distinction, le combla de présents, et lui remit à son départ des lettres de recommandation, dans lesquelles il exhortait tous les évêques et les abbés à lui donner des ouvriers apostoliques pour sa mission. Il ordonna en particulier aux évêques de la Germanie, savoir : Vigon d'Ausbourg, Luidon de Spire, Rodolphe de Constance, Vivilon de Passau et Adda de Strasbourg, de reconnaître l'autorité du saint archevêque, de se réunir avec lui en concile, et de prendre des mesures pour hâter les progrès de la foi et maintenir la pureté de la discipline. Le saint missionnaire, pendant son séjour à Rome, engagea plusieurs Anglais à venir le seconder, entre autres deux frères, saint Villibalde et saint Vunebalde, qui étaient ses parens. Ils étaient venus en Italie vers l'an 720, avec leur père Richard, qui mourut à Lucques, où il est honoré comme saint. Après deux ans de séjour à Rome,

Villibalde fit le pèlerinage de la terre sainte, et revint au bout de sept ans s'exercer à la pratique des vertus monastiques sous la conduite de l'abbé Pétronax, au Mont-Cassin. Vunebalde resta sept ans à Rome, pour s'instruire des sciences ecclésiastiques, puis il retourna en Angleterre, d'où il ramena peu de temps après un troisième frère dont on ne sait pas le nom. Invité par saint Boniface à venir prendre part à ses travaux, il ne tarda pas à le suivre avec son frère et plusieurs autres Anglais, parmi lesquels on cite saint Sebalde, qui est honoré à Nuremberg comme l'apôtre de cette ville. Saint Villibalde alla les rejoindre bientôt après par l'ordre du souverain pontife, à qui saint Boniface l'avait demandé.

Le saint archevêque, de retour en Germanie, s'arrêta quelque temps dans la Bavière, d'où il fit chasser plusieurs séducteurs, qui prenant faussement le titre de prêtre ou d'évêque, pervertissaient les peuples par leur mauvaise doctrine et les scandalisaient encore davantage par leur vie licencieuse. Il divisa la province, de concert avec le duc, en quatre diocèses dont il fixa les sièges à Salzbourg, à Frisingue, à Ratisbonne et à Passau. Il établit sur ce dernier siège Vivilon, déjà ordonné par le pape, et il consacra lui-même des évêques pour les trois autres. Il rendit compte de ce qu'il venait de faire au pape Grégoire III, qui confirma dans sa réponse l'établissement des nouveaux évêchés. « Nous rendons grâces à Dieu, lui disait le souverain pontife, de ce que vous avez converti en Germanie jusqu'à cent mille âmes, avec le secours de Charles, prince des Français. Mais comme ces chrétiens forment encore le petit nombre dans ces pays, vous devez prêcher partout où Dieu vous ouvrira le chemin, et ordonner des évêques par notre autorité dans les lieux que vous trouverez convenables. »

Luitprand, roi des Lombards, voyant la puissance impériale s'affaiblir chaque jour en Italie, cherchait à profiter des circonstances pour étendre sa domination, et

sous prétexte que les Romains avaient favorisé les ducs de Spolette et de Bénévent, qu'il accusait de révolte, il attaqua les provinces de l'empire, s'empara de quatre villes, et vint mettre le siège devant Rome. Le pape Grégoire III n'espérant aucun secours de l'empereur, s'adressa à Charles Martel, et lui envoya, en 741, des ambassadeurs avec des reliques et d'autres présents, pour réclamer sa protection et lui promettre en retour, au nom du sénat et du peuple, de le reconnaître pour souverain, de lui conférer le consulat, et de renoncer à la dépendance de l'empereur. « Nous sommes plongés, lui écrivait-il, dans la plus profonde affliction par la violence des Lombards, qui nous ont dépouillés du peu qui nous restait pour l'entretien des pauvres et des églises. Ils ont ruiné les métairies de Saint-Pierre et enlevé tout le bétail qui s'y trouvait. Nous avons sollicité vainement votre secours, et ils ne cessent de nous insulter, en nous disant : Vous avez eu recours à Charles, qu'il vienne maintenant avec ses Français vous tirer de nos mains. Ne croyez pas aux faux rapports des Lombards. Pour vous assurer de la vérité, envoyez ici quelque personne de confiance qui voie de ses yeux la persécution que nous souffrons, l'opprobre de l'Église, le pillage de ses biens, et les larmes des pèlerins. Le pape finissait en le conjurant, par le jugement de Dieu, de ne pas préférer l'amitié des Lombards à celle du prince des apôtres (1).

Les guerres auxquelles la France était exposée ne permettaient pas à Charles Martel de se brouiller avec les Lombards et d'accorder au pape les secours qu'il sollicitait. Les Sarrasins avaient envahi la Gaule Narbonnaise et la Provence en 737, et après avoir été chassés, ils revinrent avec des forces plus nombreuses en 739, prirent Marseille, Avignon, Embrun, Vienne et plusieurs autres villes. Charles Martel, pour les repousser, réclama

(1) Greg. III. *Epist.* — Fredeg. lib. III. — *Ann. Met.*

le secours du roi Luitprand, qui s'empressa d'aller le rejoindre avec toute son armée. Les Sarrasins n'osèrent pas s'exposer à une bataille, et Charles reprit toutes les places dont ils s'étaient emparés. Ce fut au retour de cette expédition qu'il reçut l'ambassade du souverain pontife. Il fit aussitôt partir pour Rome deux députés, qu'il chargea de remettre au pape des présents magnifiques, et de faire au roi Luitprand quelques représentations sur l'injustice de ses entreprises. Mais il n'étendit pas plus loin son intervention. Épuisé par les fatigues de la guerre et les travaux du gouvernement, il était tombé dangereusement malade, et sentant sa fin approcher, il partagea le royaume entre ses deux fils Carloman et Pepin. Le premier, qui était l'aîné, eut l'Austrasie avec les provinces au delà du Rhin ; Pepin eut la Neustrie et le reste de la France. Enfin, Charles Martel mourut à Quercy-sur-Oise l'an 741, après avoir exercé pendant vingt-six ans l'autorité souveraine. Il fut enterré dans l'église de Saint-Denis près de Paris, qu'il avait enrichie de dons considérables. On voit aussi par les lettres du pape Grégoire III qu'il avait fait plusieurs dons à l'Église romaine. On lui reproche néanmoins d'avoir usurpé les biens ecclésiastiques pour enrichir ses guerriers ; il donna, en effet, une grande partie des biens de l'église d'Auxerre à six princes bavarois ; et les églises de Vienne et de Lyon, pour avoir été ainsi dépouillées, demeurèrent plusieurs années sans évêques. Saint Eucher d'Orléans fut chassé de son siège, parce qu'il s'opposait avec liberté à ces usurpations, et l'on prétendit, dans le siècle suivant, que le saint évêque avait vu l'âme de Charles Martel tourmentée en enfer à cause de la spoliation des églises. Cette vision est généralement regardée comme une fable, mais elle prouve au moins la réalité des griefs qui l'ont fait imaginer.

Le pape saint Grégoire III mourut peu de jours après Charles Martel, et eut pour successeur Zacharie, Grec de

nation, généralement estimé pour ses lumières et ses vertus, et qui fit éclater la bonté de son cœur en comblant de bienfaits ceux dont il avait eu à se plaindre avant son pontificat. Le nouveau pape envoya des ambassadeurs au roi Luitprand, puis il alla lui-même le trouver, et fit tant par ses exhortations, qu'il le détermina à rendre les quatre villes dont il s'était emparé, et à conclure la paix pour vingt ans avec le duché de Rome. Il en obtint aussi la restitution des patrimoines de Saint-Pierre, dont quelques-uns étaient usurpés depuis longtemps, et la liberté des captifs enlevés pendant les guerres précédentes. Deux ans plus tard, le roi Luitprand attaqua la ville de Ravenne, et l'exarque implora la médiation du souverain pontife, qui s'empressa d'envoyer au roi des légats avec des présens pour demander la paix. Cette députation n'ayant pas réussi, le pape Zacharie se rendit lui-même à l'armée des Lombards, et après une longue résistance de la part du roi, il le détermina enfin à retirer ses troupes et à remettre les places dont il s'était déjà rendu maître. Luitprand mourut l'année suivante 744, après un règne d'environ trente-deux ans. Quoiqu'on ait à lui reprocher quelques démarches où les intérêts de la religion furent sacrifiés à ceux de la politique, il eut néanmoins les vertus d'un bon prince et se fit remarquer surtout par sa piété et ses grandes aumônes. Son successeur Hildebrand ne régna que sept mois, après quoi les Lombards le déposèrent et élurent à sa place Rachis, duc de Frioul.

L'empereur Léon l'Isaurien était mort l'an 741, la même année que Charles Martel et Grégoire III. Il eut pour successeur son fils Constantin, qui fut surnommé Copronyme, parce qu'il avait souillé les fonts pendant son baptême, et qui d'ailleurs mérita ce surnom autant par ses goûts dépravés que par ses mœurs dissolues. Il était grossier, brutal, impudique, sanguinaire, faisait gloire de ses débauches et prenait plaisir à se frotter

avec du fumier et de l'urine de cheval. Ennemi des images comme son père, il fut accusé en outre de mépriser Jésus-Christ même, et de s'adonner aux pratiques de la magie. Ses vices l'avaient rendu si odieux, que dès le commencement de son règne son beau-frère Artabase forma contre lui un parti considérable. On fit courir le bruit que Constantin avait été tué en combattant contre les Sarrasins, et aussitôt le peuple de Constantinople, faisant éclater sa joie, l'anathématisa comme hérétique, et proclama empereur Artabase, qui rétablit le culte des saintes images. Le patriarche Anastase le couronna dans la grande église, et jura publiquement sur le bois de la vraie croix que Constantin ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ, et le regardait comme une pure créature, mise au monde de la même manière que les autres hommes. Cependant Copronyme revint l'année suivante avec une armée nombreuse, et s'étant rendu maître de Constantinople, il fit crever les yeux à Artabase et au patriarche Anastase, puis il fit promener ce dernier sur un âne à reculons dans l'Hippodrome, selon la prédiction de saint Germain; mais il ne jugea pas à propos de lui ôter son siège, parce qu'il était sûr de pouvoir compter sur sa lâche complaisance (1).

Les musulmans profitèrent de ces divisions pour se répandre dans les provinces de l'Asie-Mineure, d'où ils enlevèrent un grand nombre de captifs. Le calife Hescham avait fait mourir peu de temps auparavant tous ceux qui avaient été pris en guerre et qui ne voulurent pas abjurer leur religion. Il y eut à cette occasion une multitude de martyrs, entre lesquels Eustathe, fils du patrice Marin, se signala par un courage que Dieu honora par des miracles. Toutefois ce même calife ayant pris en affection un moine syrien nommé Étienne, recommandable par sa piété, il proposa aux chrétiens de l'élire

(1) Theoph. Chron. — Niceph. Brev. hist.

pour leur patriarche, et regardant cette disposition favorable comme un bienfait de la Providence, ils ordonnèrent effectivement le moine Etienne pour le siège d'Antioche, resté vacant depuis quarante ans par l'opposition des musulmans. L'église patriarcale d'Alexandrie et les autres sièges de l'Égypte et de la Nubie étaient occupés depuis cent ans par les jacobites ou eutychiens, et les melquites pour l'ordination de leur patriarche étaient obligés de recourir à l'archevêque de Tyr. Ces derniers étaient d'ailleurs infectés de l'hérésie des monothélites. Mais leur patriarche Côme abjura cette erreur avec tout son peuple, et se montra un des plus zélés défenseurs du culte des saintes images. Il obtint du calife Heschem des ordres pour la restitution de l'église patriarcale et des autres occupées par les jacobites. Quant au siège de Jérusalem, après une longue vacance, il avait été enfin rempli par l'élection d'un patriarche nommé Jean, dont les vertus et la doctrine ont obtenu les éloges de saint Jean Damascène.

Il y eut aussi plusieurs martyrs sous le règne de Walid II, qui succéda l'an 743 à son oncle Heschem. Il fit couper la langue à Pierre, métropolitain de Damas, parce qu'il combattait les erreurs des musulmans et des manichéens, et ensuite il l'envoya en exil dans l'Arabie. Pierre de Majume étant tombé malade, reçut la visite des magistrats arabes, avec qui il était lié comme ayant la direction des impôts; car ces dominateurs ignorants étaient souvent obligés de confier des fonctions publiques aux chrétiens. Je prie Dieu, leur dit-il, de récompenser votre amitié pour moi, et je veux que vous soyez témoins de mon testament que voici : « Quiconque ne croit pas au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la Trinité consubstantielle, se rend digne des supplices éternels, comme Mahomet votre faux prophète, précurseur de l'Antechrist. » Il leur tint longtemps de semblables discours qu'ils écoutèrent tranquillement, parce qu'ils le regardaient comme un ma-

lade en délire. Mais quand il fut guéri, comme il continuait de combattre l'Alcoran, on lui trancha la tête.

Walid fut tué après quinze mois de règne, et sa mort donna lieu à des troubles qui durèrent plusieurs années et qui aboutirent enfin à un changement de dynastie. Abdalla, surnommé Aboul-Abbas, se fit proclamer calife en Arabie l'an 749, et après s'être emparé l'année suivante de la Syrie et de l'Égypte, il fit périr le calife Mirwan avec les autres membres de la famille des Ommiades, qui régnait depuis Moavia. Le seul Abdérame, petit-fils du calife Hescham, parvint à se sauver en Espagne, où il prit le titre d'Émir Almouménin, c'est-à-dire prince des fidèles. Ainsi le califat se trouva partagé comme l'empire musulman, et tandis que la dynastie des Ommiades se maintenait en Occident, la souveraineté de l'Orient passa dans la famille des Abbassides, qui descendait d'Abbas, oncle de Mahomet. L'empereur Constantin, pendant ces guerres civiles, enleva aux musulmans plusieurs villes de Syrie dont il transporta les habitans à Constantinople ou dans la Thrace, et il remit ensuite toute l'Arménie sous la puissance de l'empire (1).

Les Sarrasins d'Espagne, affaiblis par les pertes qu'ils avaient faites en France, voyaient aussi les bornes de leur domination se resserrer de jour en jour par les conquêtes des chrétiens réfugiés dans les Asturies. Alphonse, surnommé le Catholique, remporta sur eux plusieurs victoires et leur prit jusqu'à trente villes, entre autres Lugo en Galice, Brague dans la Lusitanie, Salamanque, Astorga et Léon. Il passa au fil de l'épée tous les Sarrasins qui les habitaient et transporta les chrétiens dans son royaume, en sorte que ces villes demeurèrent désertes; mais ensuite il en repeupla quelques-unes, bâtit ou répara plusieurs églises, et établit un évêque à Léon. Il mourut en 757 après dix-huit ans de règne. Le christia-

(1) Elmac. lib. II. — Roderic. — Theoph.

nisme se maintenait dans le reste de l'Espagne sous la domination des Arabes ; on peut juger de l'état où il se trouvait par un acte de sauvegarde qui fut donné en 734 aux habitants de Conimbre et des environs par deux généraux sarrasins. Il porte que les chrétiens payeront un impôt double des musulmans, et de plus cent livres pesant d'argent pour une cathédrale, vingt-cinq pour chacune des autres églises, et cinquante pour un monastère ; qu'ils auront un magistrat chrétien à Conimbre et un autre à Agreda pour leur rendre la justice ; qu'ils pourront établir d'autres juges dans les petits endroits ; mais que nulle sentence de mort ne pourra être exécutée qu'après la confirmation du juge arabe ; que si un chrétien entre dans une mosquée ou parle contre Mahomet, il sera obligé sous peine de mort de se faire musulman. Les prêtres ne diront leurs messes qu'à portes fermées, sous peine de dix livres d'argent. On ajoute que le monastère de Lorban ne payera rien, parce que ses moines montrent de bonne foi leur gibier et reçoivent bien les musulmans (1).

Saint Boniface ayant mis ordre aux affaires de l'Eglise dans la Bavière, retourna à sa mission ordinaire et érigea trois nouveaux évêchés, l'un à Burabourg pour la Hesse, le second à Erfort pour la Thuringe, et le troisième à Wurzbourg pour la Franconie. Il en informa le pape Zacharie dans une lettre qu'il lui écrivit pour le consulter sur divers points de discipline et demander des instructions pour la tenue d'un concile que le prince Carloman se proposait d'assembler dans ses états. Car il y avait plus de quatre-vingts ans que les Français n'avaient tenu de conciles ni eu d'archevêques, d'où il était résulté de graves et nombreux abus ; en sorte que la plupart des sièges épiscopaux étaient livrés comme des biens profanes à des laïques avarés, à des clercs débauchés, ou à

(1) Sandov. *Hist.* — Sebast. Salmant.

des fermiers publics : ce sont les termes de la lettre de saint Boniface , qui du reste ne doit s'entendre que des deux provinces germaniques en deçà du Rhin, où il n'y avait point eu de métropolitain depuis saint Amand, évêque de Worms.

Le pape Zacharie, dans sa réponse, approuva l'établissement des trois nouveaux évêchés, et la célébration du concile, ajoutant qu'on devait y interdire de toutes fonctions les évêques, les prêtres et les diacres qui seraient tombés dans l'adultère ou la fornication, qui auraient répandu le sang soit des chrétiens, soit des infidèles, ou qui auraient encouru d'autres irrégularités prononcées par les canons. Quelques-uns de ces évêques et de ces prêtres débauchés, qui avaient eu des enfans depuis leur ordination, prétendaient qu'ils avaient obtenu à Rome la permission d'exercer leurs fonctions. « Ne croyez pas ces imposteurs, dit le pape, mais procédez contre eux selon toute la rigueur des lois canoniques. » Sur ce qu'un laïque de distinction prétendait avoir obtenu dispense du dernier pape pour épouser la veuve de son oncle, qui d'ailleurs était sa parente au troisième degré, et qui avant son mariage avait fait vœu de chasteté, Zacharie répond : « Dieu nous garde de croire que notre prédécesseur ait accordé une telle permission ! Il ne vient rien du saint-siège qui soit contraire aux canons. Quant aux superstitions du premier jour de l'an, aux augures, aux enchantemens et autres observances païennes que vous dites se pratiquer à Rome, près de l'église de Saint-Pierre, sachez que le saint-siège n'a cessé de les condamner, et parce qu'elles se renouvelaient sous notre pontificat, nous les avons toutes retranchées, à l'exemple de Grégoire notre prédécesseur, par une constitution dont nous vous envoyons copie. » On voit par ces consultations et ces réponses quelle impression produisait sur ces barbares l'exemple de ce qui se pratiquait à Rome, et pourquoi saint Boniface interposait si souvent auprès

d'eux l'autorité du saint-siège. Comme il songeait à se donner un successeur, le pape lui répondit à ce sujet : « Nous ne pouvons souffrir que de votre vivant on élise un évêque à votre place ; cela est contre toutes les règles ; mais à l'heure de votre mort vous pourrez en présence de tout le monde désigner votre successeur, et il viendra ici pour être ordonné. Nous vous accordons en cela ce que nous refuserions à tout autre.

Le concile proposé par Carloman se tint au mois d'avril 742. Il s'y trouva cinq évêques outre saint Boniface ; savoir, saint Burchard, Anglais de naissance, premier évêque de Wurzburg, saint Villibalde, ordonné l'année précédente premier évêque d'Eichstadt, Dadan, successeur de saint Villebrod sur le siège d'Utrecht, Vitta, évêque de Burabourg, et Adda de Strasbourg. On ordonna de tenir tous les ans un concile pour la réformation des abus ; de rendre aux églises les biens qui leur avaient été enlevés, et l'on fit plusieurs autres réglemens dont la plupart concernent la conduite des clercs. Il leur est défendu de porter des armes, de combattre et d'aller à la guerre, à moins qu'ils ne soient choisis pour remplir auprès du prince ou des soldats les fonctions de leur ministère, ou, comme s'exprime le concile, pour célébrer la messe et entendre les confessions. On leur défend aussi de chasser ou de courir les bois avec des chiens, et d'avoir des éperviers ou des faucons. Les prêtres coupables de fornication, après avoir été flagellés jusqu'au sang, demeureront enfermés pendant deux ans, pour faire pénitence au pain et à l'eau. Les autres clercs et les moines seront flagellés trois fois et renfermés pendant un an. Tous les prêtres seront soumis à l'évêque diocésain, et devront chaque année au Carême subir un examen et rendre compte de leur foi et de leur ministère. Les évêques et les prêtres inconnus, de quelque part qu'ils viennent, ne pourront exercer leurs fonctions sans l'approbation de l'évêque et de son conseil.

Les prêtres et les diacres ne doivent point porter des manteaux comme les laïques, mais seulement la chasuble, qui était alors leur vêtement ordinaire. Il est prescrit aux moines et aux religieuses de suivre la règle de saint Benoît. Enfin, on ordonne aux évêques d'abolir parmi les fidèles, avec le secours du comte, toutes les superstitions païennes, les augures, les sorts, la divination, les sacrifices, les victimes, les feux et autres cérémonies semblables pratiquées près des églises en l'honneur des martyrs (1).

Le pape Zacharie confirma les décrets de ce concile par une lettre adressée à tous les Français, dans laquelle il les félicite d'avoir chassé les prêtres schismatiques, homicides et concubinaires, ajoutant que s'ils ont des pasteurs exempts de crimes, et s'ils obéissent en tout à Boniface, légat du saint-siège, ils obtiendront non seulement les récompenses de l'autre vie, mais encore ici bas la victoire sur les infidèles. Saint Boniface ayant reçu vers ce même temps des lettres de Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, il lui fit part de ses décrets, dans sa réponse, où il ajoute ce qui suit : « Nous avons ordonné que les canons soient lus dans le concile qui doit se tenir chaque année, et que le métropolitain ait soin de veiller sur les autres évêques et les avertisse d'assembler, au retour du concile, les prêtres et les abbés de leur diocèse, pour leur en recommander l'observation, et qu'enfin chaque évêque rende compte au concile des abus qu'il n'aura pu corriger. » Il lui donne ensuite quelques

(1) La convocation de ce concile est le premier acte public où l'on trouve employée l'ère de l'Incarnation, adoptée par Denis le Petit dans le cycle pascal. On datait auparavant des années du monarque régnant. C'est aussi dans ce concile qu'on trouve pour la première fois le titre de *chapelain* donné à quelques-uns des clercs attachés à la personne du prince, et l'on croit qu'ils furent ainsi nommés parce qu'ils étaient chargés de porter la chape et les autres reliques de saint Martin.

avis, et lui représente les pèlerinages d'Angleterre à Rome comme fort dangereux pour la vertu des femmes, dont la plupart se laissaient corrompre sur la route, en sorte qu'il y avait peu de villes dans les Gaules, en France, et en Lombardie, où l'on ne trouvât quelque Anglaise prostituée. Il l'exhorte aussi à prêcher fortement contre les laïques qui s'emparaient des monastères, et se plaint du luxe qui commençait à s'introduire dans les maisons religieuses.

Conformément aux statuts du concile précédent, le prince Carloman en fit tenir un le 1^{er} mars 743, à Lip-tine, maison royale dans le pays de Cambrai. Saint Boniface y présida avec deux autres légats du pape. On y statua que, à raison des guerres présentes et pour subvenir à l'entretien de ses troupes, le prince pourrait retenir et donner pour un temps, à titre de cens, une partie des biens ecclésiastiques, à condition de payer une rente annuelle à l'église ou au monastère, et de rendre aux églises pauvres la totalité de leurs biens et de leurs revenus. On défendit de vendre aux païens des esclaves chrétiens. On confirma les anciens canons touchant les empêchemens du mariage; enfin on défendit, sous peine d'amende, les superstitions païennes, dont on fait un long dénombrement, qui peut servir à faire connaître le génie et les mœurs de ces barbares. Quelques formules qu'on trouve à la suite des canons peuvent aussi donner une idée de la langue allemande à cette époque.

Le prince Pépin, de son côté, fit tenir, l'an 744, un concile à Soissons, pour les provinces de son obéissance. Il s'y trouva vingt-deux évêques présidés par saint Boniface, et Pépin y assista lui-même avec les principaux seigneurs. On y fit à peu près les mêmes réglemens que dans les conciles de Germanie. On y condamna l'hérétique Adalbert, dont nous parlerons bientôt. On institua des évêques dans les sièges vacans ou usurpés, particulièrement dans les provinces de Sens et de Reims, et

l'on nomma métropolitains de ces deux villes Abel et Ardobert, pour qui saint Boniface demanda le pallium ; mais le premier ne put prendre possession de l'église de Reims, où se maintenait toujours l'usurpateur Milon, que nous avons vu substituer à saint Rigobert. Saint Boniface rendit compte de ce qui s'était fait dans ce concile au pape Zacharie, qui le nomma peu de temps après légat du saint-siège pour toutes les Gaules.

Un autre concile, tenu l'année suivante dans les états de Carloman, condamna de nouveau l'imposteur Adalbert avec un autre hérétique nommé Clément, et déposa Gévilieb, évêque de Mayence. Il avait succédé à son père Gérold, évêque guerrier qui fut blessé à mort dans un combat contre les Saxons. Il porta lui-même les armes contre ces barbares, et ayant attiré dans une conférence le meurtrier de son père, il le tua d'un coup d'épée. Cette atroce perfidie ne fut blâmée de personne, et il continua de remplir ses fonctions épiscopales. Mais saint Boniface en étant instruit, le fit condamner par le concile, et Gévilieb après avoir résisté quelque temps, voyant le jugement du concile soutenu par l'autorité séculière, prit le parti de se soumettre, et ensuite d'abandonner à l'église tout ce qu'il possédait, à la réserve d'une terre, où il vécut quatorze ans dans la retraite et la pratique des bonnes œuvres.

Saint Boniface écrivit au pape Zacharie pour le prier de confirmer les décisions prises dans ces conciles, et notamment la condamnation des hérétiques Adalbert et Clément, dont il lui fit connaître l'erreur. Adalbert, Gaulois ou Français d'origine, prétendait avoir reçu sa mission de Jésus-Christ même, et montrait à ses sectateurs une lettre qu'il assurait être tombée du ciel à Jérusalem, et des reliques qu'un ange, disait-il, lui avait apportées des extrémités du monde, et au moyen desquelles il pouvait obtenir de Dieu tout ce qu'il demanderait. Il avait séduit d'abord, par ses artifices et ses

faux miracles, un assez grand nombre de paysans; puis ayant gagné par argent quelques évêques ignorans et vagabonds, qui avaient trouvé le moyen de se faire ordonner, sans être attachés à aucun siège, il abandonnait avec mépris les anciennes églises et dressait des croix ou bâtissait des oratoires à la campagne, où le peuple se réunissait en foule pour l'honorer comme un saint. Il se comparait aux apôtres, consacrait des églises en son honneur, distribuait ses ongles et ses cheveux comme des reliques, et disait à la multitude qui venait se prosterner à ses pieds pour se confesser : Je connais vos péchés les plus secrets sans que vous ayez besoin de les accuser; retournez en paix dans vos maisons, et soyez sûrs qu'ils vous sont remis.

Clément, Écossais de naissance, méprisait la tradition et la doctrine de l'Église, rejetait les décisions des conciles et les explications des pères, approuvait les mariages contractés entre parens, malgré la défense des canons, et soutenait que Jésus-Christ en descendant aux enfers en avait délivré tous les damnés, sans excepter les idolâtres. Il menait, aussi bien qu'Adalbert, une vie scandaleuse, et après avoir eu deux fils en adultère, il n'en prétendait pas moins avoir le droit d'exercer les fonctions épiscopales. Ces deux hérétiques, après avoir été interdits et privés du sacerdoce par le concile de Germanie, furent mis en prison par l'autorité du prince Carloman, mais ils persistèrent avec opiniâtreté dans leurs erreurs.

Le pape Zacharie ayant reçu la lettre de saint Boniface, tint le 25 octobre 745, au palais de Latran, un concile où se trouvèrent sept évêques avec dix-sept prêtres et le reste du clergé de Rome. On y lut d'abord cette lettre, puis la vie d'Adalbert, où l'on prétendait qu'il avait été sanctifié dès le sein de sa mère, et ensuite la lettre que ce fanatique disait être descendue du ciel, et qui commençait ainsi : « Au nom de Dieu, ceci est la lettre

de notre Seigneur Jésus-Christ, laquelle est tombée à Jérusalem, a été trouvée par l'archange saint Michel à la porte d'Éphrem, et copiée par le prêtre Icoré, qui l'a envoyée dans la ville de Jérémie au prêtre Thalasius, lequel à son tour l'a envoyée en Arabie au prêtre Léoban, et celui-ci au prêtre Macruis, dans la ville de Velsanie, et Macruis l'a envoyée sur la montagne de l'archange saint Michel, d'où elle est arrivée par les mains d'un ange à la ville de Rome, au tombeau de saint Pierre, où sont les clefs du royaume des cieux.» Après la lecture de cette pièce extravagante et d'une prière composée dans le même goût par Adalbert, le concile opina tout d'une voix à condamner ces écrits avec leurs auteurs, et confirmant la sentence prononcée contre Adalbert et Clément, il les déposa du sacerdoce, avec anathème contre eux et leurs partisans, s'ils n'abjuraient leurs erreurs.

Le pape Zacharie envoya les actes de ce concile à saint Boniface, avec une grande lettre par laquelle il approuvait les réglemens des conciles de Germanie, notamment la permission accordée au prince de retenir pour un temps une partie des biens de l'Église, pour subvenir aux guerres contre les infidèles. Il confirma aussi la déposition de Gévilieb, ajoutant qu'il avait écrit aux princes français au sujet des ecclésiastiques déposés, qui, au lieu de faire pénitence dans les monastères, allaient à la cour pour demander des biens de l'Église. Enfin, il approuva la résolution qu'on avait prise d'ériger un siège métropolitain pour saint Boniface, et le choix qu'on avait fait de Cologne pour ce siège; mais ensuite on préféra la ville de Mayence, et sur la demande des seigneurs français, le pape rendit à cette ville le titre de métropole, qu'elle avait eu sous les Romains, et lui soumit les évêchés de Tongres, de Cologne, de Worms, de Spire, d'Utrecht et des provinces germaniques où Boniface avait établi la foi. Comme le saint archevêque, ne pouvant

plus, à cause de son âge avancé, suffire aux pénibles fonctions de son apostolat, songeait à se retirer et demandait un successeur, le pape, pour le détourner de cette pensée, lui permit de se donner un coadjuteur, et lui conseilla de diminuer ses travaux, de veiller au maintien de la discipline et à la tenue des conciles, mais de confier à d'autres le soin de prêcher l'Évangile dans les lieux qu'il leur désignerait. Il lui recommanda en particulier d'assembler un concile pour y lire des réglemens adressés au prince Pépin en réponse à une consultation sur divers points de discipline. C'étaient des canons extraits des conciles ou des décrétales des papes concernant la juridiction épiscopale, les mœurs des clercs, la pénitence des homicides et les empêchemens du mariage (1). Un concile tenu à Rome quelque temps auparavant avait publié sur le même sujet quinze canons, parmi lesquels on peut remarquer celui qui ordonne aux évêques d'Italie de se rendre tous les ans à Rome, au mois de mai, et un autre qui défend aux clercs de porter des habits séculiers ou des cheveux longs.

Deux prêtres de Bavière avaient consulté le pape Zacharie pour savoir si l'on devait réitérer le baptême administré par un prêtre qui, ne sachant pas le latin, altérerait la terminaison des mots en cette sorte : *Baptizo te in nomine Patria et Filia et Spiritua sancta*. Le pape décida, contre l'opinion de saint Boniface, qu'une semblable altération, provenant uniquement de l'ignorance de la langue, ne détruisait pas la validité du baptême, parce qu'elle ne changeait ni dans l'esprit du ministre, ni pour les assistans le sens des paroles, qui ne laissaient pas d'exprimer suffisamment le nom des personnes divines. Un de ces prêtres, nommé Virgile, se vanta à son retour de Rome que le pape le destinait à occuper le premier siège qui deviendrait vacant, et s'appliqua à se-

(1) Zachar. *Epist.* VII et seqq.

mer la division entre saint Boniface et le duc de Bavière. On l'accusait aussi d'enseigner qu'il y avait un autre monde et d'autres hommes sous la terre, un autre soleil et une autre lune. Le pape écrivit à saint Boniface que si Virgile soutenait en effet cette opinion, il fallait assembler un concile pour le déposer du sacerdoce et le chasser de l'Église. Mais on voit qu'il ne s'agissait pas précisément de la croyance aux antipodes, et que les termes condamnés par le souverain pontife renfermaient une erreur manifeste.

Saint Boniface fut obligé d'invoquer l'autorité du saint-siège à l'occasion des désordres qui se perpétuaient, malgré ses efforts, dans la Germanie. Il se plaignit qu'il était entouré d'un grand nombre d'imposteurs et de vagabonds, coupables d'homicides, d'adultères et d'autres crimes abominables, qui prenaient le titre de prêtres et d'évêques sans avoir été ordonnés légitimement, et répandaient le trouble dans l'Église et le scandale parmi les fidèles. Plusieurs esclaves fugitifs se faisaient tonsurer, et se transformant tout à coup en ministres de l'Église, tenaient, au mépris des évêques, des assemblées dans les maisons des paysans, qui les soutenaient pour n'être point repris eux-mêmes de leurs mœurs criminelles. Le pape écrivit au saint archevêque de les priver du sacerdoce et de les renfermer dans des monastères pour y finir leur vie en pénitence. Il approuva en même temps une profession de foi que saint Boniface lui avait envoyée au nom de plusieurs évêques de France, et il le félicita de ce qu'il les avait ramenés à l'unité du saint-siège. Dans une autre lettre écrite peu de temps après, il lui permit, en cas de nécessité, d'ordonner des prêtres à vingt-cinq ans, et il marqua, dans un mémoire particulier, en quels endroits du canon de la messe on devait faire des signes de croix. Enfin, il lui accorda pour le monastère de Fulde un privilège qui le déclarait exempt de toute autre juridiction que celle du saint-siège, en sorte que nul évêque

ne pourrait même y célébrer la messe que du consentement de l'abbé.

Ce monastère, où saint Boniface désirait finir ses jours avait été fondé quelques années auparavant par saint Sturme, un de ses plus fidèles disciples. Sturme, né en Bavière, d'une famille noble et chrétienne, avait été mis par ses parents sous la conduite de saint Boniface, qui le fit élever dans le monastère de Frislar. Il s'y fit remarquer par son application à l'étude, par sa ferveur, son humilité et ses autres vertus. Ayant été ordonné prêtre sur la demande de toute la communauté, il commença à prêcher les peuples du voisinage, et opéra plusieurs miracles pour la guérison des malades et la délivrance des possédés. Après avoir exercé son ministère pendant trois ans il conçut le désir de se retirer dans la solitude, et, avec la permission de saint Boniface, il s'enfonça, suivi de deux compagnons, dans une vaste forêt, où ils construisirent de petites cabanes qu'ils couvrirent d'écorces d'arbres. Tels furent les commencemens du monastère de Hiersfield. Quelques années après, saint Sturme alla trouver saint Boniface, qui, redoutant pour son disciple le voisinage des Saxons, lui conseilla de chercher une retraite plus éloignée. Il s'embarqua donc sur un bateau avec deux de ses compagnons pour aller à la découverte en remontant la rivière de Fulde; mais après trois jours de chemin, n'ayant trouvé aucun endroit commode, il revint à Hiersfield. Ensuite saint Boniface le fit venir à Frislar et lui dit de chercher davantage, l'assurant que Dieu avait préparé dans ce désert une demeure à ses serviteurs. Sturme, pour cette fois, partit seul, monté sur un âne, et s'arrêtant partout où la nuit le prenait, sans autre précaution que d'entourer sa monture d'une espèce de haie faite avec des branches d'arbres. Pour lui, après avoir fait le signe de la croix, il dormait tranquillement. Un jour, il rencontra une troupe nombreuse de barbares, qui se contentèrent de se moquer de lui, sans lui faire

aucun mal. Enfin, il trouva un lieu tel qu'il le désirait, et saint Boniface le demanda au prince Carloman pour y fonder un monastère, « ce que personne, ajoutait-il dans la lettre, n'a encore entrepris sur les frontières orientales de vos états. » Carloman lui en fit une donation authentique, et engagea les seigneurs du pays à céder aussi les terres qu'ils avaient dans le voisinage.

Saint Sturme commença l'établissement avec sept religieux, au mois de mars de l'an 744. Saint Boniface lui mena ensuite un grand nombre d'ouvriers pour aider les moines à bâtir l'église et à défricher les terres. On donna au monastère le nom de la rivière de Fulde, sur laquelle il fut bâti. Le saint archevêque y revint l'année suivante, et continua tant qu'il put de le visiter tous les ans. Il y établit saint Sturme pour abbé, donna aux moines de sages instructions, et les fit convenir de n'user que de petite bière, sans jamais boire de vin. Du reste, on y suivait la règle de saint Benoît, et pour en étudier l'esprit, saint Sturme visita pendant un an les monastères les plus célèbres d'Italie, et principalement celui du Mont-Cassin. La nouvelle communauté s'accrut rapidement; plusieurs personnes de qualité vinrent s'y consacrer à Dieu avec tous leurs biens, et le saint abbé eut la consolation de voir bientôt jusqu'à quatre cents moines, sans compter les novices (1). Cette abbaye devint une des écoles les plus renommées de l'Occident pendant les huitième et neuvième siècles.

Saint Boniface fonda aussi dans la Germanie un célèbre monastère de filles par le moyen de sainte Liobe, sa parente. Elle avait été consacrée à Dieu dès sa jeunesse dans le monastère de Vinburn en Angleterre. Joignant à beaucoup de piété des talens supérieurs, elle s'était rendue assez habile dans la littérature pour faire des vers latins. Le saint archevêque la fit venir en Germanie, avec

(1) *Vit. S. Sturm.* — *Vit. S. Liob.*

la permission de son abbesse, et bâtit pour elle un monastère dans le diocèse de Mayence, au lieu nommé Bischofheim. Il s'y forma bientôt une nombreuse communauté d'où furent ensuite tirées des abbesses pour plusieurs autres monastères.

La sollicitude de saint Boniface ne se bornait pas aux églises de France et de Germanie. Il écrivit à Éthelbald roi des Merciens, au sujet des scandales qu'il donnait à son peuple. Après avoir fait l'éloge de sa charité et de son zèle à réprimer les violences et à maintenir l'ordre et la justice dans ses états : « Nous avons appris avec douleur, ajoutait-il, que vous ternissez l'éclat de ces grandes qualités par l'incontinence, et qu'au lieu d'épouser une femme légitime, vous vivez dans la débauche, même avec des religieuses. Vous n'ignorez pas l'énormité de ce crime condamné si souvent dans l'Écriture, et compté parmi ceux qui excluent du royaume des cieux ; il est puni rigoureusement, même par les païens de la Saxe. Si un fils a déshonoré la maison paternelle, si une femme est infidèle à son mari, ils la contraignent quelquefois à se pendre elle-même, et après avoir brûlé son corps, ils suspendent le corrupteur sur le bûcher ; d'autres fois ils assomment une troupe de femmes qui promènent la coupable dans les villages, et qui, lui ayant coupé ses habits jusqu'à la ceinture, la déchirent avec des fouets ou de stylets jusqu'à ce qu'elle tombe morte. » Il lui représenta ensuite l'effet pernicieux de son exemple sur la nation anglaise, déjà si décriée par la débauche, en France et en Italie. Enfin, il lui reprochait d'usurper les biens des monastères et de tolérer les vexations des seigneurs envers les moines et le clergé. Il écrivit en même temps sur ce sujet à Egbert, archevêque d'York, et au prêtre Héréfrid, en qui le roi avait une grande confiance.

Éthelbald profita de ces avis, et deux ans plus tard en 747, il fit tenir à Cloveshou, pour la réformation des mœurs, un concile national, où se trouvèrent avec Cuth

bert, archevêque de Cantorbéry, trois évêques du pays des Merciens, et huit autres des diverses provinces d'Angleterre. On y lut deux lettres du pape Zacharie avec la lettre de saint Boniface à Cuthbert ; puis les homélies de saint Grégoire et les décrets des pères, après quoi on lit trente canons, qui se bornent presque tous à confirmer les anciennes règles de la discipline. Le dixième oblige les prêtres à se rendre capables d'expliquer en langue vulgaire le Symbole, l'Oraison dominicale, la messe et les paroles employées dans l'administration du baptême et les autres sacremens ; le treizième enjoint d'observer les fêtes de toute l'année, suivant le Martyrologe romain ; dans le vingt-troisième, on exhorte à la fréquente communion, non-seulement les moines, mais aussi, parmi les simples laïques, les enfans qui vivent encore dans l'innocence, et les personnes plus âgées qui mènent une vie régulière ; le vingt-sixième, en exhortant à l'aumône, blâme l'abus, qui commençait à s'introduire, de prétendre se dispenser par ce moyen des peines canoniques imposées par le prêtre pour la satisfaction des péchés, et le vingt-septième condamne également ceux qui faisaient acquitter leurs pénitences par d'autres personnes, payées pour jeûner ou prier à leur place ; « car outre que la pénitence, dit le concile, doit remédier aux fautes passées et servir de préservatif contre la rechute, il est juste que la même chair qui a péché soit punie, et s'il était permis de satisfaire par autrui, les riches auraient plus de facilité pour le salut que les pauvres, contre la parole expresse de l'Évangile.

La même année, le prince Carloman prit la résolution de renoncer au monde et d'embrasser la vie monastique ; il avait toujours donné des marques de sa piété et de son amour pour la religion, et après avoir remporté plusieurs victoires sur les Saxons et les Allemands, regrettant d'avoir fait périr l'année précédente une grande multitude de rebelles, il laissa ses états à son frère Pépin, et partit

pour Rome, où il reçut l'habit monastique de la main du pape. Ensuite il se retira sur le mont Soracte avec quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, et il y bâtit un monastère en l'honneur du pape saint Sylvestre, que l'on disait s'y être caché durant les persécutions. Mais comme les seigneurs français qui venaient à Rome troublaient sa retraite par leurs fréquentes visites, il passa au Mont-Cassin, où il s'engagea, suivant la règle, à passer le reste de ses jours. Il se soumit aux plus humbles observances monastiques, et on le vit, comme les autres religieux, servir à la cuisine, cultiver la terre et garder les troupeaux.

Pépin, par la retraite de Carloman, restait seul investi de l'autorité souveraine dans le royaume de France. Il avait fait couronner auparavant Childéric III, jeune prince incapable, et qui n'eut, comme ses prédécesseurs, que le vain titre de roi. Dès qu'il crut n'avoir plus besoin de ce fantôme, il songea à profiter des circonstances et de l'affection des Français pour monter lui-même sur le trône. Il fut proclamé roi à Soissons dans une assemblée de la nation, au mois de mars de l'an 750 selon les uns, et selon d'autres en 752. Quelques auteurs prétendent qu'il fut sacré par saint Boniface de Mayence, quoique cependant on ne trouve aucune mention de ce fait dans la vie du saint archevêque. On ajoute que Pépin, avant de se faire couronner, envoya à Rome saint Burchard de Vurtzbourg et Fulrade, archichapelain du palais, pour consulter le pape Zacharie, et que ce pape répondit que, pour le bon ordre, il convenait de donner le titre de roi à celui qui en exerçait toute la puissance. Mais plusieurs critiques révoquent en doute l'authenticité de cette réponse, qui n'est rapportée que par des annalistes peu d'accord entre eux, et dont on ne voit d'ailleurs aucun indice ni dans les lettres du pape Zacharie, ni dans sa vie écrite par Anastase le bibliothécaire et par Flodoard (1). Quoi qu'il en soit, Pépin fut reconnu

(1) Il est fait mention de cette ambassade et de cette réponse

d'un consentement unanime, et en lui commença la seconde race des rois de France. Childéric, dernier roi mérovingien, fut rasé et enfermé dans le monastère de

dans les annales de Loisel, de Metz, de saint Bertin, de Fulde, etc. D'un autre côté, Éginhard, dans la vie de Charlemagne, dont il fut le secrétaire, affirme que la déposition de Childéric et l'élection de Pépin eurent lieu par l'autorité du pape Étienne, successeur de Zacharie. Enfin Théophane prétend que le pape Étienne donna l'absolution à Pépin de la violation du serment de fidélité qu'il avait prêté à Childéric. Il est à peu près certain qu'Éginhard se trompe en faisant intervenir le pape Étienne dans la déposition de Childéric; mais son erreur a pu donner occasion aux annalistes qui ont écrit après lui d'attribuer au pape Zacharie la réponse dont il s'agit; car en admettant, d'après son témoignage, l'intervention du pape, ils ont dû naturellement substituer le nom de Zacharie à celui d'Étienne, qui n'occupait pas encore le saint-siège lors de l'élection de Pépin. Cette erreur d'Éginhard prouve d'ailleurs suffisamment que l'ambassade envoyée au pape et la réponse qu'on lui attribue n'étaient pas des faits tellement notoires, qu'il n'y eût pas moyen de s'y tromper; or, dès qu'il s'agit de circonstances qui n'excluent pas nécessairement toute possibilité de méprise ou d'ignorance, il est permis de révoquer en doute le témoignage de ruseurs de chroniques, qui, selon la remarque de Montesquieu, savaient à peu près de l'histoire de leur temps ce que les villageois savent aujourd'hui de celle du nôtre. Du reste, en supposant l'authenticité de la réponse qu'on attribue au pape Zacharie, on ne voit pas qu'elle puisse être l'objet d'aucun hâs et sérieux. D'une part elle ne contient que l'énoncé d'un principe politique dont l'évidence est incontestable; car il est contraire à l'essence du gouvernement monarchique, que le titre de roi appartienne à une personne et la puissance royale à une autre. D'autre part, la famille de Pépin était depuis longtemps en possession de l'autorité souveraine. La nation était habituée à lui obéir. Non-seulement les rois n'avaient plus de pouvoir, mais de plus ils ne régnaient que sous le bon plaisir et en quelque sorte par le choix des seigneurs et des grands du royaume. Thierry IV n'avait point eu de successeur du vivant de Charles Martel. En un mot, l'hérédité de la couronne se trouvait abolie par le fait, et dans l'état d'avilissement où était tombée la royauté, le bien public semblait exiger un changement de dynastie.

Saint-Bertin, où il mourut peu de temps après sans laisser de postérité.

Pépin montra beaucoup de zèle pour la religion. Il eut soin de nommer aux évêchés, d'après le consentement du pape Zacharie et avec le concours des seigneurs et du clergé, des sujets de mérite, choisis dans les monastères ou parmi les clercs de son palais. Il rendit aux églises, par le conseil de saint Boniface, la moitié ou les tiers de leurs biens, en promettant de restituer le tout dès que les circonstances le permettraient. Il fit tenir à Verberie, l'an 753, un concile où l'on fit vingt et un canons de discipline, dont la plupart concernent le mariage. On peut y remarquer que la parenté était un empêchement dirimant jusqu'au troisième degré inclusivement mais qu'elle n'était plus au quatrième degré qu'un empêchement prohibitif. On y voit aussi que la pénitence de certains crimes, principalement de l'inceste et de l'adultère, consistait en partie dans l'interdiction du mariage pour toujours. Quelques auteurs ont soupçonné les évêques de ce concile d'avoir été peu instruits de la doctrine de l'Évangile touchant l'indissolubilité du mariage parce qu'on voit dans certains cas la permission de se remarier accordée à l'un des époux ; mais on peut croire que cela ne doit s'entendre qu'après la mort de l'autre époux, et cette permission, qui pourrait d'abord paraître superflue, cessera d'étonner après ce que nous venons de dire sur l'interdiction du mariage comme une suite de la pénitence.

Le pape saint Zacharie était mort au mois de mars de l'année précédente. Il rebâtit presque à neuf le palais de Latran, et fit des dons considérables à plusieurs églises particulièrement à celle de Saint-Pierre, dont il décora l'autel d'un parement tissu d'or et de pierreries, qui représentait la Nativité de Notre-Seigneur. Il augmenta de plus du double les pensions annuelles des clercs, et distribua d'abondantes aumônes aux pauvres, aux ma-

des et aux pèlerins. Ayant su que des marchands vénitiens avaient acheté à Rome un grand nombre d'esclaves éthiopiens pour les mener en Afrique et les vendre aux fidèles, il défendit cet odieux commerce, rendit aux marchands leur argent, et mit les captifs en liberté. Enfin la remarque parmi les circonstances de son pontificat la découverte du chef de saint Georges, qu'il trouva enroulé dans une châsse au palais patriarcal et qu'il transporta solennellement dans la diaconie du saint martyr, à il se fit plusieurs miracles.

Aussitôt après la mort du pape Zacharie, on élut pour lui succéder un prêtre nommé Étienne, qui fut mis en possession du palais patriarcal de Latran; mais il mourut subitement au bout de quatre jours et avant d'avoir été sacré, ce qui fait qu'ordinairement on ne le compte pas au nombre des papes. Un diacre nommé aussi Étienne fut élu ensuite et occupa le saint-siège plus de cinq ans. Il était recommandable par son zèle et sa charité. Dès le commencement de son pontificat il rétablit à Rome quatre hôpitaux depuis longtemps abandonnés, et il en fonda un cinquième pour cent pauvres. Il en fit sortir hors de la ville deux autres qu'il dota richement, et qu'il unit aux diaconies de la sainte Vierge et de saint Sylvestre.

Les Lombards renouvelaient sans cesse leurs attaques contre les faibles restes de l'empire en Italie. Leur roi Aribert ayant assiégé Pérouse en 750, le pape Zacharie était rendu auprès de lui, et par ses exhortations autant que par ses présens il l'avait déterminé à lever le siège. Le roi fut si touché par les discours du souverain pontife, que peu de jours après il abdiqua la couronne pour embrasser la vie monastique. Il reçut l'habit religieux de la main du pape, et se retira au Mont-Cassin, où l'on voyait encore trois cents ans après une vigne qui portait son nom, parce qu'il l'avait plantée et cultivée de ses mains. Sa femme Thasie et sa fille Ratrude bâtirent dans

le voisinage, par la permission de l'abbé Pétronax, un monastère de filles, où elles passèrent saintement le reste de leur vie. Anselme, duc de Frioul, renonça au monde la même année, et fonda, dans le territoire de Modène, le monastère de Fanan, puis deux ans plus tard celui de Nonantule, dont il fut fait abbé par le pape Étienne. Il gouverna ce monastère durant cinquante ans, et eut sous sa conduite près de douze cents moines, sans les enfants et les novices. Il fonda aussi plusieurs hôpitaux, soit avec ses propres biens, soit par les libéralités du roi Astolfe, qui avait épousé sa sœur. Les vertus d'Anselme l'ont fait compter au nombre des saints.

Rachis eut pour successeur sur le trône des Lombards son frère Astolfe, qui, profitant de la faiblesse des Grecs et voyant les troupes de l'empire occupées contre les Arabes, assiégea la ville de Ravenne et s'en rendit maître. L'exarque Eutychius s'enfuit à Constantinople, et ainsi finit l'exarchat de Ravenne ou d'Italie, qui avait duré environ cent quatre-vingts ans, depuis le règne de Justin le Jeune. Astolfe poursuivant ses conquêtes, voulut aussi s'emparer du duché de Rome. Cette ville avec son territoire, depuis le soulèvement de l'Italie contre Léon l'Isaurien, conservait une sorte d'indépendance, et ne pouvant rien espérer des empereurs, qui songeaient bien plus à l'opprimer qu'à la secourir, menacée tantôt par les exarques, tantôt par les Lombards, elle s'était maintenue contre les uns et les autres par la protection des souverains pontifes, à qui elle avait remis le soin de sa défense. Appelés ainsi par les circonstances et par le vœu du sénat et du peuple au protectorat de ce duché, ils en étaient devenus pour ainsi dire les véritables souverains. Le pape Étienne envoya au roi une députation qui le détermina d'abord à signer, comme l'avaient précédemment fait Luitprand et Rachis, un traité de paix pour quarante ans. Mais Astolfe rompit ce traité au bout de quelques mois, et fit menacer les Romains de les passer

tous au fil de l'épée s'ils refusaient de se soumettre à sa puissance et de lui payer un tribut annuel. Il renvoya même sans les entendre les abbés de Saint-Vincent et du Mont-Cassin, que le pape députa vers lui pour demander le maintien de la paix. Il éluda aussi par des négociations la demande que lui fit l'empereur de rendre Ravenne et les autres villes de l'exarchat. Alors le pape écrivit à l'empereur pour le prier, comme on l'avait déjà fait tant de fois, de venir avec une armée délivrer Rome et l'Italie. Il implora en même temps le secours du ciel par des processions solennelles où tout le peuple marchait nu-pieds et la tête couverte de cendres. On avait attaché à la croix le traité de paix conclu et rompu par les Lombards, et on portait entre autres reliques une image de Jésus-Christ que l'on croyait n'avoir point été faite de main d'homme. C'était le souverain pontife lui-même qui la portait sur ses épaules. On faisait cette procession tous les samedis.

Enfin, le pape Étienne voyant qu'il ne pouvait arrêter le roi des Lombards ni par ses prières ni par ses présents, et qu'il n'y avait aucun secours à attendre de la part des Grecs, prit le parti de recourir à Pépin, et après lui avoir exposé sa situation dans une lettre fort touchante qu'il envoya secrètement par un pèlerin, il le pria d'envoyer à Rome une ambassade pour engager le souverain pontife à se rendre auprès de lui. Il écrivit aussi à tous les ducs français pour les exhorter à venir au secours de saint Pierre, leur promettant de sa part que leur piété obtiendrait sa récompense en ce monde et en l'autre. Pépin s'empressa d'accéder aux vœux du pape, et il lui envoya Chrodegand, évêque de Metz, avec le duc Auvergne, pour l'inviter à se rendre en France. De son côté, l'empereur avait envoyé un ambassadeur en Italie, avec des lettres par lesquelles il recommandait au pape de se joindre à ce député pour aller trouver le roi des Lombards et lui redemander les villes enlevées à l'empire. Le

pape ayant reçu ces lettres, avait fait demander à Astolfe un sauf-conduit pour lui et pour sa suite, et il se disposait à partir quand les ambassadeurs français arrivèrent à Rome. Il se mit en route au mois d'octobre de l'an 753, suivi d'une foule de citoyens de Rome et des autres villes, qui ne pouvaient retenir leurs larmes et qui s'efforçaient de le détourner de ce voyage. Quand il fut près de Pavie, le roi lui fit signifier de n'être pas assez hardi pour demander la restitution de Ravenne ou des autres villes de l'exarchat ; le pape répondit que nulle crainte ne l'empêcherait de faire cette demande ; et en effet, dès qu'il fut arrivé, il pressa vivement le roi de rendre à l'empire ce qu'il lui avait enlevé injustement, mais toutes ses instances furent inutiles. Alors il déclara qu'il avait résolu d'aller trouver Pépin, qui l'en sollicitait par ses ambassadeurs, et ceux-ci de leur côté pressèrent Astolfe de le laisser partir. Le roi, aussi surpris qu'irrité de ce projet, mit tout en œuvre pour le rompre ; mais il n'osa s'y opposer ouvertement. Le pape Étienne se hâta donc de partir le 15 novembre, accompagné des évêques d'Ostie et de Nomente, de quatre prêtres, de trois diacres et de plusieurs clercs de l'Église romaine.

Il fut reçu en France avec les témoignages de la plus profonde vénération. Fulrade, archichapelain du palais et abbé de Saint-Denis, vint à sa rencontre avec le duc Rotard, jusqu'au monastère d'Agaune, et le conduisit à Ponthion en Champagne, où Pépin devait le recevoir. Le prince Charles, fils aîné du roi, eut ordre d'aller à plus de trois journées de chemin au-devant du pape, et Pépin vint lui-même le recevoir à une lieue. Dès qu'il l'eut joint, il se prosterna avec la reine sa femme, ses enfans et les seigneurs de sa suite. Il marcha même quelque temps à côté du cheval du pontife pour lui servir d'écuyer. Le pape, rendant grâces à Dieu, entonna des cantiques que l'on continua jusqu'à Ponthion, où l'on arriva le 6 janvier 754. Il fit alors des présens magnifiques au roi

et aux seigneurs. Mais le lendemain, il parut avec tout son clergé sous la cendre et le cilice, se jeta aux pieds de Pépin, et ne voulut point se relever que le roi et les seigneurs ne lui eussent donné l'assurance de délivrer les Romains de la tyrannie des Lombards. Le roi lui promit avec serment de remplir ses vœux et de faire rendre toutes les places enlevées aux Romains. Ensuite il le fit conduire au monastère de Saint-Denis, où l'on avait fait toutes les dispositions nécessaires pour qu'il pût y passer l'hiver commodément.

Le pape assista à l'assemblée des seigneurs qui se tint à Quiercy-sur-Oise après les fêtes de Pâques (1). On y résolut une expédition en Italie pour la délivrance des Romains, et Pépin, par un acte solennel, fait en son nom et au nom des princes Charles et Carloman, ses enfants, promit de donner au saint-siège les villes et les terres usurpées par les Lombards. Pendant son séjour à Quiercy, le pape Étienne répondit à une consultation sur divers points de discipline dont la plupart concernent les empêchemens du mariage et son indissolubilité. On y trouve aussi plusieurs articles concernant le baptême, et l'on y voit la preuve qu'il se donnait encore ordinairement par immersion. Quelques critiques ont prétendu que le pape semblait reconnaître la validité du baptême administré avec du vin en cas de nécessité; mais il est évident qu'il y a une altération dans le texte, et que la suppression d'un mot facile à rétablir a seule donné lieu à ce reproche (2). Nous devons remarquer encore dans la réponse

(1) Ces assemblées annuelles des seigneurs se tenaient auparavant le 1^{er} mars; mais Pépin les fixa au premier jour de mai, et de là vint le nom de *champ de mai* qui fut substitué à celui de *champ de mars*.

(2) Le pape décide que le prêtre qui à défaut d'eau a baptisé avec du vin un enfant en danger de mort, n'est point coupable si l'enfant n'est pas baptisé de nouveau. Par l'omission de la conjonction *si*, le texte présente un sens tout différent. Plusieurs critiques

du pape un article où il confirme les anciens canons portant que les accusations contre les prêtres et les diacres devaient être jugées dans un concile (1).

Quelque temps après, le pape, de retour à Saint-Denis, tomba si dangereusement malade que bientôt on désespéra de sa vie. Mais un matin, comme on s'attendait à le voir expirer, il se trouva subitement guéri; et dans une lettre qu'on lui attribue, il raconte que pendant la nuit il avait eu une vision dans laquelle saint Denis, lui apparaissant avec saint Pierre et saint Paul, l'avait assuré de sa guérison, et lui avait commandé de se lever pour célébrer une messe d'actions de grâces et consacrer l'autel du monastère en l'honneur des deux apôtres. Il fit en effet cette consécration le lendemain 28 juillet, qui était un dimanche, et cette cérémonie fut suivie d'une autre plus mémorable. Le pape sacra, par l'onction de l'huile, Pépin et ses deux fils Charles et Carloman, avec la reine Bertrade, ensuite il défendit, par l'autorité apostolique, sous peine d'excommunication, à tous les seigneurs français, ainsi qu'à leurs descendants, de jamais se choisir des rois dans une autre famille, et pour mieux assurer au saint-siège la protection de Pépin et de ses enfans, il leur conféra le titre de patrices des Romains; ce qu'on doit remarquer comme un acte et une preuve de cette souveraineté dont on a vu que les papes se trouvaient déjà investis sur le duché de Rome par le vœu unanime du sénat et du peuple. Enfin on croit que le baptême des deux jeunes princes avait été différé jusqu'alors, et que le pape fut leur parrain. Pépin avait eu le projet de répudier la reine Bertrade, pour épouser une autre femme dont il était amoureux, mais il se rendit aux remontrances paternelles du souverain pontife, et ce fut soutiennent d'ailleurs que cet article et quelques autres ont été insérés après coup dans la réponse du pape.

(1) *Anast. Vit. Pontif.* — *Fredeg. contin.* — *Ann. metens. et Bertin.* — *Epist. Steph. II.*

peut-être pour prévenir ce divorce que Bertrade fut créée avec le roi son époux.

Aussitôt après l'arrivée du pape en France, Pépin av. envoyé des ambassadeurs au roi des Lombards, pour l'exhorter à laisser en paix les Romains et à rendre les villes qu'il avait usurpées. Astolfe refusa de souscrire ces conditions, et prévoyant bien qu'on entreprendrait de l'y forcer, il obligea l'abbé du Mont-Cassin à envoyer en France le prince Carloman, pour détourner Pépin de son frère de porter la guerre en Italie. Le prince fit tous ses efforts; mais Pépin persista dans sa résolution, et de concert avec le pape, il fit entrer Carloman dans un monastère de Vienne, où il mourut l'année suivante. Cependant Pépin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des députés au roi Astolfe avant de faire marcher ses troupes; et le pape de son côté lui écrivit pour conjurer, par les motifs les plus pressans, de faire droit aux justes réclamations de l'Église et de l'empire. Toutes ces démarches furent sans effet. Alors Pépin ne tarda plus à commencer la guerre. Il força le passage des Alpes, mit en déroute l'armée des Lombards, et réduisit le roi Astolfe à s'enfermer dans Pavie, où il vint bientôt l'assiéger. Le pape fit encore de nouvelles tentatives pour épargner le sang chrétien, et parvint enfin à faire conclure un traité par lequel les Lombards promirent avec de grands sermens de restituer incessamment Ravenne et les autres villes de l'empire. Pépin ayant pris des otages se retira aussitôt avec ses troupes, contre l'avis du pape, qui le conjurait de faire exécuter le traité avant son départ.

L'armée française avait à peine quitté l'Italie, que le roi des Lombards, bien loin de faire les restitutions promises, recommença ses attaques contre le duché de Rome. Il vint mettre le siège devant cette ville, le premier jour de janvier 755, et menaça de tout mettre à feu et à sang, si on différait de lui ouvrir les portes et de lui livrer le pape. Il la tint assiégée pendant trois mois, donnant des assauts

tous les jours et ravageant les campagnes voisines. Le pape envoya successivement plusieurs députés avec des lettres à Pépin, pour réclamer son secours, et en lui écrivant tant en son nom qu'au nom des Romains pendant la durée du siège; il lui représenta dans les termes suivans les excès commis par les Lombards : « Ils ont incendié les églises, brisé les images, enlevé pour leur usage les ornemens des autels, pillé les vases sacrés et profané les saints mystères, en les mêlant à leur butin et les prenant comme une nourriture ordinaire après leurs repas. Ils ont déchiré de coups les moines, violé les religieuses et en ont fait mourir plusieurs. Ils ont brûlé toutes les fermes de l'Église et des Romains, enlevé les bestiaux, foulé et ravagé les terres ensemencées, et coupé les vignes jusqu'à la racine. Ils ont massacré une quantité de serfs, emmené les autres en captivité, et arraché des bras de leurs mères les enfans pour les égorger. Les païens eux-mêmes n'ont jamais fait tant de maux (1). »

Enfin le pape Étienne dans cette extrémité eut recours à un expédient dont on ne trouve pas un autre exemple dans l'histoire de l'Église, et qui est bien propre à faire connaître les mœurs et le génie de cette époque. Pour faire plus d'impression sur l'esprit du roi et des Français, il leur écrivit au nom de saint Pierre lui-même, qu'il faisait parler comme si la lettre eût été réellement de cet apôtre. Elle commençait ainsi : « Pierre, appelé à l'apostolat par Jésus-Christ fils du Dieu vivant, aux excellens princes Pépin, Charles et Carloman, aux évêques et abbés, aux ducs, aux comtes et à tout le peuple français, salut et bénédiction. » L'apôtre les conjurait ensuite par tous les motifs de la religion et au nom de la sainte Vierge, des anges, des martyrs et de tous les saints, de venir au secours de l'Église et de délivrer la ville de Rome, leur promettant, s'ils obéissaient promptement, toutes les pro-

(1) *Epist. Steph. II. — Anast. Vit. Pontif.*

spérités de cette vie, outre les récompenses de l'autre monde. « Mais si vous ne le faites pas, ajoutait-il, sachez que par l'autorité de la sainte Trinité et le pouvoir de mon apostolat, vous serez privés du royaume de Dieu de la vie éternelle. » Quelques critiques ont révoqué en doute l'authenticité de cette pièce, dont le style ne paraît point conforme à celui des lettres du pape Étienne ; d'autres en ont blâmé la forme et le fond, reprochant au pape d'avoir usé de fiction, d'avoir détourné de leur sens les promesses de l'Écriture, et employé les motifs les plus saints de la religion pour les affaires temporelles. Mais il me semble qu'il y a au moins bien de l'exagération dans ces reproches. Il n'y a pas plus ici de fiction qu'il y en a dans toutes les prosopopées des orateurs ; et quant au reste, dans une réclamation qui avait pour but non-seulement de forcer un prince ambitieux à remplir ses sermens et à respecter les traités, mais encore de protéger contre ses violences la personne du souverain pontife ouvertement menacé, et enfin de soustraire à la cupidité d'un injuste usurpateur les biens de l'Église et le patrimoine des pauvres, on doit voir sans doute autre chose que des affaires temporelles.

Pépin, sur les instances si pressantes du pape, retourna aussitôt en Lombardie avec toutes ses troupes. Il assiégea de nouveau Astolfe dans Pavie, et le pressa si vivement qu'il le réduisit à demander quartier, et à promettre d'exécuter fidèlement le traité de l'année précédente. Des ambassadeurs de Constantinople étaient venus à Rome sur ces entrefaites, et s'étaient rendus auprès de Pépin pour redemander au nom de l'empereur les villes usurpées par les Lombards ; mais Pépin répondit, qu'ayant combattu pour les intérêts de l'Église et non pour ceux des hommes, on ne lui persuaderait jamais d'ôter à saint Pierre ce qu'il lui avait donné. Il fit donc à l'Église romaine et à tous les papes à perpétuité une donation solennelle des villes de l'exarchat, parmi lesquelles o

comptait Ravenne, Rimini, Ancône et Bologne ; après quoi l'abbé Fulrade, chargé de retirer ces villes des mains des Lombards, en fit restituer vingt-deux, dont il déposa les clefs avec la donation de Pépin sur la confession de saint Pierre.

Le roi Astolfe mourut l'année suivante, et eut pour successeur Didier, duc de Toscane, qui monta sur le trône malgré les partisans de Ratchis, par la protection des Français et du pape Étienne, à qui il avait promis de consommer l'exécution du traité fait avec Pépin, et de restituer les villes qui restaient encore en la possession des Lombards. Il en rendit en effet quelques-unes, entre autres celle de Ferrare, et le pape en faisant connaître à Pépin l'élection de Didier, le pria d'envoyer incessamment vers le nouveau roi pour le presser d'accomplir sa promesse. Toutefois, Didier retint encore plusieurs des villes qu'il s'était engagé à rendre, il essaya même plus tard de reprendre celles qu'il avait déjà remises ; et d'un autre côté, l'empereur de Constantinople fit diverses tentatives pour rentrer en possession de Ravenne, en sorte que le pape Paul, successeur d'Étienne, se vit obligé plusieurs fois de réclamer, avec les plus vives instances, le secours des Français pour défendre les droits de l'Église romaine contre les entreprises des Grecs ou des Lombards.

Saint Boniface, archevêque de Mayence, poursuivait, malgré son âge et ses infirmités, les pénibles fonctions de son apostolat. Il fut obligé de réparer plus de trente églises brûlées par les païens, et cette circonstance l'empêcha pendant quelque temps de rendre compte au pape Étienne des affaires de la Germanie ; mais il lui écrivit enfin l'an 754, pour lui demander ses avis et sa protection. Il le consulta en particulier sur le maintien du siège épiscopal d'Utrecht, car l'évêque de Cologne en demandait la suppression et réclamait la ville d'Utrecht comme un démembrement de son diocèse. Ce fut peut-être cette réclamation de l'évêque de Cologne qui engagea saint

Boniface à se rendre alors dans la Frise, où il convertit et baptisa un grand nombre de païens. Il revint ensuite à Mayence, et désigna pour son successeur le prêtre Lulle, un de ses plus fidèles disciples. Il écrivit à ce sujet à l'abbé Fulrade, pour le prier de faire agréer ce choix à Pépin, et l'un des motifs qu'il mit en avant fut la nécessité d'établir un évêque zélé et charitable, qui pourvût comme il l'avait fait lui-même, aux besoins des prêtres employés sur la frontière des païens, et qui ne se procuraient qu'avec peine leur subsistance. Il sollicitait en même temps la protection du monarque français en faveur de ses disciples, prêtres ou moines, la plupart étrangers, et tous occupés pour le service de l'Église ou pour l'instruction des enfans. « Je crains, lui disait-il, qu'après ma mort ils ne soient réduits à se disperser, et que les peuples ne perdent la foi de Jésus-Christ. » Ayant obtenu le consentement de Pépin, saint Boniface ordonna Lulle archevêque de Mayence, et au moment de retourner dans la Frise, il lui recommanda de s'appliquer avec zèle à la conversion des peuples, d'achever les églises commencées dans la Thuringe, particulièrement celle de Fulde, et d'avoir soin de l'y faire enterrer. « Préparez, ajouta-t-il, tout ce qui est nécessaire pour mon voyage, et n'oubliez pas de mettre avec mes livres un linceul pour m'ensevelir. » Ayant fait venir l'abbesse sainte Liobe, sa parente, il l'exhorta à ne point quitter le pays, quoiqu'elle y fût étrangère, et à maintenir une exacte discipline dans son monastère. Il la recommanda à l'archevêque Lulle et aux anciens du monastère de Fulde qui étaient présens, et leur ordonna de les enterrer l'un et l'autre dans le même tombeau.

Enfin il s'embarqua sur le Rhin pour descendre en Frise avec Eoban, évêque d'Utrecht, et dix autres compagnons, trois prêtres, trois diacres et quatre moines. Il fit une multitude de conversions, abattit les temples et construisit plusieurs églises. Il était campé sur la rivière

de Bourde, et un jour qu'il attendait des néophytes pour leur donner la confirmation, on vit paraître, dès le matin, une troupe de païens furieux qui tombèrent sur les tentes des missionnaires. Les domestiques se mirent en devoir de repousser ces barbares. Mais le saint évêque appela son clergé, et prenant les reliques qu'il portait toujours avec lui, il dit à ses gens : Mes enfans, cessez de combattre ; le jour que j'attendais depuis longtemps est enfin arrivé ; mettez votre confiance en Dieu, et vous obtiendrez la récompense promise au martyre. Aussitôt les païens massacrèrent les missionnaires avec leurs serviteurs, au nombre de cinquante-deux, pillèrent tout ce qui se trouvait dans les tentes, prirent querelle entre eux pour le partage du butin, et cette dispute donna lieu à un combat dans lequel plusieurs furent tués. Le massacre du saint évêque ne fut pas plus tôt connu, que les chrétiens vinrent fondre sur les terres des idolâtres, ravagèrent le pays et emmenèrent un grand nombre de captifs. Beaucoup de païens furent mis à mort, et ceux qui survécurent, rentrant en eux-mêmes, se convertirent pour la plupart.

Saint Boniface fut martyrisé l'an 755, à l'âge de soixante-quinze ans, et la trente-sixième année de son épiscopat. Son corps, d'abord inhumé à Utrecht, fut bientôt après transféré à Mayence, et ensuite dans l'église de Fulde. Il nous reste de lui un grand nombre de lettres, et on lui attribue aussi des statuts ou réglemens en trente-six articles, dont quelques-uns méritent d'être connus. Le quatrième porte qu'un prêtre ne doit aller nulle part sans porter avec lui le saint chrême, l'huile bénite et l'eucharistie, afin d'être toujours prêt à exercer ses fonctions. Le vingt-septième décide qu'on doit baptiser sans scrupule ceux dont le baptême est douteux, en usant néanmoins de cette protestation : « Je ne te rebaptise, mais si tu n'es pas baptisé, je te baptise. » C'est le premier exemple que l'on connaisse du baptême sous condition.

Entre les nombreux disciples de saint Boniface, les plus

célèbres sont saint Burchard de Vurtzbourg, saint Lié de Mayence, saint Sturme, abbé de Fulde, saint Villibal évêque d'Eichstadt, qui a écrit la vie de son maître, et saint Grégoire qui gouverna l'église d'Utrecht après la mort de saint Éoban. Il n'était que simple prêtre et abbé d'un monastère établi dans cette ville. Mais son zèle et sa vertu le firent désigner par le roi Pépin et le pape Étienne, pour continuer dans la Frise l'apostolat de saint Boniface. On a vu qu'il s'était attaché au saint archevêque dès sa plus tendre jeunesse, et il l'avait suivi à son second voyage de Rome, d'où il rapporta plusieurs volumes des saintes Écritures. Il se fit remarquer constamment par sa ferveur, son désintéressement et sa charité. Deux de ses frères ayant été tués dans un bois, on l'envoya les meurtriers, afin qu'il les fît punir comme lui plairait, selon les lois barbares qui déferaient la vengeance aux parents du mort. Mais il leur pardonna, et fit conduire dans un lieu sûr pour les soustraire aux poursuites des autres parents. Il forma un grand nombre d'ouvriers évangéliques, parmi lesquels on distingue saint Ludger, qui a écrit sa vie, et saint Lebvin, que nous verrons plus tard prêcher l'Évangile chez les Saxons (1).

Saint Boniface doit être regardé non-seulement comme l'apôtre de la Germanie, mais comme le restaurateur de la discipline en France. C'est à l'influence de son zèle et de son exemple qu'il faut attribuer les réglemens qui furent faits à ce sujet dans les divers conciles de cette époque. Pépin fit célébrer à Verneuil, l'an 755, un concile de presque tous les évêques de France, dans lequel il fit plusieurs canons dont le quatrième porte qu'il y aura deux conciles tous les ans, l'un au printemps et l'autre au mois d'octobre, et que les métropolitains appelleront à ce second concile les évêques, les abbés et les prêtres qu'ils jugeront à propos. Les autres canons qui méritent

(1) *Vit. et Epist. S. Bonif.* — *Vit. S. Gregor.*

d'être remarqués portent qu'une abbesse ne pourra pas avoir deux monastères ; que les moines ne pourront sortir sans la permission de l'abbé, si ce n'est pour passer, avec le consentement de l'évêque, d'une communauté relâchée dans une autre où l'on observe mieux la règle ; que les monastères royaux, c'est-à-dire ceux que les rois avaient fondés, rendraient compte de leurs biens au roi et les autres à l'évêque. Tous les pèlerins sont exemptés des droits de péage. On défend aux évêques, aux abbés et à toute personne de prendre aucun salaire pour rendre la justice. On ordonne que tous les mariages soient publics ; on interdit toute relation avec les excommuniés sous peine d'encourir la même censure ; enfin on prescrit à tous ceux qui portent la tonsure ecclésiastique de se retirer dans un monastère, ou de vivre comme clercs sous la juridiction de l'évêque.

Un autre concile, tenu à Compiègne deux ans plus tard, fit aussi plusieurs réglemens de discipline qui presque tous concernent les empêchemens du mariage. Le seizième porte que la lèpre est une cause de dissolution du mariage, avec permission à la partie saine de se remarier ; mais il s'agit apparemment d'une lèpre antérieure au mariage, et qui est considérée dans ce canon comme un empêchement dirimant. Ce concile était une de ces assemblées générales où les seigneurs assistaient avec les évêques. Tassillon, duc de Bavière, y fit hommage au roi Pépin, en lui prêtant serment sur les reliques de la chapelle royale, et ensuite il alla avec les seigneurs bavarois confirmer ce serment sur les tombeaux de saint Denis, de saint Germain et de saint Martin. Pépin reçut dans cette assemblée de Compiègne des ambassadeurs de Constantinople, qui venaient solliciter son alliance, et qui entres autres présens lui apportaient des orgues, ce que tous les historiens ont remarqué, parce que ce sont les premières qu'on ait vues en France. Il nous reste quelques autres réglemens de discipline faits sous le règne de

Pépin, dans un concile que l'on croit avoir été tenu à Metz, sans qu'on sache en quelle année; ils contiennent à peu près les mêmes dispositions que ceux des conciles de Verneuil et de Compiègne.

Saint Chrodegand, évêque de Metz, contribua de son côté au rétablissement de la discipline par la règle qu'il donna aux clercs de son église, et qui devint le modèle des règlements que les conciles établirent bientôt après pour la réformation du clergé. Ce saint évêque était originaire du Brabant, d'une illustre famille, et avait rempli à la cour de Charles Martel les fonctions de chancelier. Ses talens et ses vertus le firent élever, l'an 742, sur le siège de Metz, qu'il occupa pendant vingt-quatre ans. Il se distingua par son zèle et sa charité, et fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Gorse, où il déposa les reliques de saint Gorgon, qu'il obtint du pape Paul, avec celles des saints Nabor et Nazaire. Il mit les reliques de ce dernier dans le monastère de Loresheim, fondé récemment près de Worms, et dont Gondeland, son frère, était le premier abbé. La règle de saint Chrodegand fut depuis adoptée par tous les chanoines, c'est-à-dire par les clercs attachés au service des églises épiscopales, et c'est de là que leur vint spécialement le nom de chanoines, qui auparavant se donnait à tous les clercs. Elle est tirée en grande partie de celle de saint Benoît et de ses usages de l'Église romaine.

Cette règle établissait pour les clercs la vie commune avec des observances qui se rapprochaient de celles des moines autant que le permettaient la différence de professions. Ainsi, les chanoines n'étaient pas obligés à une pauvreté absolue, mais en donnant à l'église la propriété de leurs fonds, ils pouvaient s'en réserver l'usage avec la disposition de leurs meubles. Ceux qui étaient prêtres pouvaient aussi disposer des aumônes qu'on leur donnait pour leurs messes, pour la confession ou pour l'assistance des malades, à moins que ces a-

mônes n'eussent été données pour la communauté. Ils étaient logés dans un cloître et couchaient dans des dortoirs communs où chacun avait son lit. Ils pouvaient sortir pendant le jour ; mais ils devaient être rentrés pour l'heure de complies ; car après ce moment on n'ouvrait plus la porte, et ceux qui n'étaient pas rentrés alors étaient obligés d'attendre l'heure des nocturnes ou de matines pour entrer par l'église avec les fidèles. Jamais aucune femme n'entrait dans le cloître, ni même aucun laïque sans permission. Les domestiques et les ouvriers ne pouvaient pas y coucher. Les nocturnes se chantaient à deux heures du matin, et les autres heures de l'office étaient distribuées suivant les usages de l'Eglise romaine. Les chanoines gardaient entre eux le rang de leur ordination. Ils étaient debout pendant l'office ; mais les vieillards et les infirmes pouvaient s'appuyer sur un bâton avec la permission de l'évêque. Il y avait sept tables dans le réfectoire, la première pour l'évêque et les personnes qu'il invitait, la seconde pour les prêtres, la troisième pour les diacres, la quatrième pour les sous-diacres, la cinquième pour les clercs inférieurs, la sixième pour les abbés et pour ceux que le supérieur jugeait à propos d'y placer, enfin la septième pour les clercs du dehors qui mangeaient dans la communauté les jours de fêtes. Tous les chanoines, à l'exception de l'archidiacre et des officiers de la maison, faisaient la cuisine chacun à leur tour. La règle détermine le nombre et la nature des mets suivant les saisons ; mais elle ne borne pas la quantité du pain. On faisait deux repas, excepté les jours de jeûnes, et l'abstinence hors le temps de Carême n'était prescrite qu'à des époques ou à des jours déterminés, savoir tous les jours depuis la Pentecôte jusqu'à la Saint-Jean, et depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël ; le vendredi seulement depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, et les mercredis et vendredis pendant le reste de l'année. Les chanoines étaient habillés aux frais de la commu-

nauté, à moins qu'ils n'eussent des bénéfices. Du reste, la règle ne détermine point la forme ni la couleur des habits; mais on croit qu'ils étaient longs et de couleur blanche, suivant l'usage qui paraît s'être conservé dans le clergé jusqu'au douzième siècle. La communauté était gouvernée par l'évêque, et sous lui par l'archidiaque et le primicier. Il y avait des officiers pour les différens emplois et en particulier pour le soin des malades. Tous les clercs étaient obligés de se confesser à l'évêque deux fois l'an, savoir pendant le Carême, et depuis le milieu d'août jusqu'au 1^{er} novembre. Dans le reste de l'année ils pouvaient se confesser aux prêtres approuvés par lui. La punition des fautes légères, comme d'être venu tard à l'office, était laissée à la discrétion du supérieur. Pour les fautes plus graves, telles que la désobéissance, la révolte, l'ivrognerie, la médisance, la transgression du jeûne ou de quelque autre précepte, la règle prescrivait deux monitions secrètes, ensuite une publique, et enfin, si tout cela ne suffisait point, l'excommunication et les punitions corporelles. Quant aux grands crimes, tels que l'impudicité, l'homicide, le vol et autres semblables ils étaient punis par le fouet et la prison, après quoi le coupable était encore soumis à la pénitence publique.

Saint Chrodegand avait reçu du pape Étienne le pallium et le titre d'archevêque. C'est en cette qualité qu'il présida, l'an 765, un concile ou assemblée générale de la nation, à Attigny-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims. Il s'y trouva vingt-sept évêques et dix-sept abbés. Il ne nous reste de ce concile qu'une promesse réciproque par laquelle ils s'engagèrent, lorsqu'un d'eux mourait, à faire réciter chacun cent psautiers et célébrer cent messes par leurs prêtres, et à dire eux-mêmes trent messes. On trouve de semblables promesses en d'autres conciles de cette époque. Saint Chrodegand mourut l'année suivante et fut enterré au monastère de Gorse.

Le pape Étienne II était mort l'an 757. Il avait accordé

peu de temps auparavant, à Fulrade, abbé de Saint-Denis, un privilège en vertu duquel les moines de cette abbaye, exempts de la juridiction diocésaine, pourraient avoir un évêque particulier qui gouvernerait aussi les autres monastères que Fulrade avait fondés. Le même privilège fut accordé par les papes à d'autres abbayes célèbres, et celle de Fulde en a joui presque jusqu'à nos jours. Le successeur d'Étienne fut le diacre Paul, son frère, qui fut ordonné après un mois de vacance et qui tint le saint-siège dix ans. Il s'était rendu recommandable par toutes les vertus, et surtout par sa charité envers les pauvres. Il répandait d'abondantes aumônes, et il allait souvent pendant la nuit visiter les pauvres malades, leur portant la nourriture et les autres secours dont ils avaient besoin. Il visitait de même les prisonniers et délivrait à ses dépens ceux qui étaient détenus pour dettes. Quand il fut sur la chaire pontificale, il construisit dans sa maison paternelle une église en l'honneur des papes saint Étienne et saint Sylvestre; et pour y célébrer le service divin, il fonda une communauté de moines grecs, qui probablement s'étaient réfugiés à Rome pour éviter la persécution de Constantin. Il déposa dans cette église et dans plusieurs autres un grand nombre de reliques qu'il tira des anciens cimetières dont les oratoires avaient été ruinés par le temps ou par les ravages des Lombards. Sitôt qu'il fut élu pape, il écrivit au roi Pépin pour lui demander sa protection en faveur de l'Église romaine; et pendant le cours de son pontificat, il fut obligé souvent, comme nous l'avons dit, de recourir à l'intervention de ce monarque pour défendre contre les Grecs et les Lombards le domaine temporel du saint-siège. Il nous reste un grand nombre de lettres qu'il lui écrivit à ce sujet. Mais il n'entre pas dans notre plan et il serait d'ailleurs sans intérêt de les faire connaître en détail (1).

(1) Anast. *Vit. Pontif.* — *Epist.* Paul.

L'empereur Constantin Copronyme persécutait alors en Orient les défenseurs des saintes images. La révolte qui éclata au commencement de son règne et les guerres qu'il eut à soutenir ensuite contre les Sarrasins, l'avaient forcé pendant quelque temps de suspendre ses violences ; mais dès qu'il vit son pouvoir affermi, il poursuivit avec ardeur ses projets sacrilèges, et mit tout en œuvre pour les faire réussir. Il chercha d'abord à gagner le peuple de Constantinople, puis assuré des dispositions de plusieurs évêques, et comptant sur la faiblesse des autres, il convoqua, l'an 754, un concile qu'il fit présider par Grégoire de Néocésarée et Théodose d'Éphèse, l'un et l'autre partisans déclarés des iconoclastes. Il s'y trouva trois cents trente-huit évêques, mais il n'y eut aucun des patriarches de l'Orient, ni personne de leur part, et l'on s'était bien gardé de demander le concours ou au moins l'assentiment du souverain pontife. Toutefois cette assemblée ne laissa pas de prendre le titre de concile œcuménique dans sa prétendue définition de foi, qui est la seule chose qui nous en reste. On y combat longuement le culte des images par divers sophismes, et l'on défend d'en faire ou d'en conserver aucune, soit dans les églises, soit dans les maisons particulières, sous peine de déposition pour les clercs et d'anathème pour les moines et les laïques, sans préjudice des autres peines portées par les lois impériales. On confirma cependant la doctrine de l'Église touchant le culte des saints, et l'on reconnaît expressément qu'il faut les honorer et les prier, conformément à la tradition. Enfin on condamna avec anathème saint Germain de Constantinople, Georges de Chypre et saint Jean Damascène. Comme le siège de Constantinople était vacant par la mort d'Anastase, l'empereur choisit pour le remplir l'évêque de Sylée, nommé comme lui Constantin, et l'ayant proclamé patriarche dans la dernière assemblée de son conciliabule, il le revêtit lui-même du pallium et des autres ornements de sa dignité. Le décret

de ce conciliabule contre les images fut publié par l'empereur et les évêques sur la place publique de Constantinople, puis envoyé dans toutes les provinces avec ordre de le mettre à exécution. Aussitôt les iconoclastes et les émissaires de la cour se répandirent dans les églises, dans les oratoires et même dans les maisons particulières, détruisant partout les images, effaçant les peintures religieuses sur les murailles des églises, les gravures sur les vases sacrés, et maltraitant indignement ceux qui refusaient d'approuver ces profanations.

La persécution s'exerça surtout contre les moines, que l'empereur détestait souverainement, et qu'il ne désignait jamais que par le mot d'abominables. Il chercha par tous les moyens à exciter contre eux la haine ou le mépris public ; il employa les menaces et les promesses pour les faire apostasier ; il en fit mourir un grand nombre dans les tourmens, il condamna les autres à l'exil ou à la prison, et défendit à tous ses sujets, sous les peines les plus sévères, d'embrasser désormais la vie religieuse. La plupart des monastères furent détruits ou changés en casernes et leurs revenus confisqués. Presque tous les moines de Constantinople et des environs se réfugièrent hors de l'empire, sur les bords du Pont-Euxin, dans l'île de Chypre, dans la Palestine, et d'autres à Rome et en Italie. Le tyran fit mourir à coups de fouet, l'an 761, dans le cirque de Saint-Mammas, à Constantinople, saint André de Crète, surnommé le Calybite, et il ordonna de jeter son corps dans la mer ; mais les sœurs du martyr trouvèrent le moyen de l'enlever, et l'enterrèrent secrètement dans un lieu nommé Chrysis, dont on lui a aussi donné le nom. Parmi les autres moines que Copronyme fit mourir lui-même, on cite un reclus nommé Pierre, qui expira sous les coups de nerf de bœuf, et Jean, abbé de Monagrie, qu'il fit enfermer dans un sac et jeter dans la mer, pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds l'image de Jésus-Christ. Les mêmes cruautés se renouvelaient partout dans les pro-

vinces. Le gouverneur de l'île de Crète ayant fait saisir et amener devant lui l'abbé Paul, fit mettre d'un côté l'image de Jésus-Christ crucifié et de l'autre les instruments du supplice; puis il lui signifia qu'il avait à choisir entre ces deux choses, ou de fouler aux pieds cette image, ou de périr dans les tourmens; et comme le saint abbé se prosterna respectueusement devant l'image, il le fit dépouiller et clouer par tous les membres entre deux ais fort serrés, après quoi on le suspendit la tête en bas sur un grand feu qui le consuma entièrement. Le gouverneur d'Asie mit le feu au monastère de Pélicite, près d'Éphèse, et exerça contre les moines les plus horribles cruautés. Il en enferma trente-huit sous les voûtes d'un vieux bâtiment dont on mura l'entrée pour les laisser mourir de faim; il en fit périr plusieurs autres à coups de verges ou par le feu; et quant à ceux qu'il laissa vivre, il les mutila en leur coupant le nez ou leur brûlant le menton avec de la poix qu'on leur mettait dans la barbe. Partout les prisons étaient remplies de confesseurs et surtout de moines à qui on avait crevé les yeux, brûlé la figure ou coupé les mains, le nez ou les oreilles, et dont tout le corps portait les marques de la sanglante flagellation qu'on leur avait fait subir (1).

Mais la plus illustre victime de cette persécution fut saint Étienne, abbé du monastère de Saint-Auxence, près de Nicomédie. L'éminence de ses vertus et l'austérité de sa vie faisaient l'admiration des autres solitaires et lui donnaient une grande influence. Il avait pour cellule, à quelque distance du monastère, une espèce de grotte fort étroite, et si basse qu'il ne pouvait s'y tenir qu'en se courbant. Elle était d'ailleurs à moitié découverte, en sorte qu'il y était exposé à toutes les injures de l'air. Ses vêtements ne consistaient qu'en une simple tunique de peau, sous laquelle il portait une ceinture de fer avec une chaîne

(1) Theoph. Chron. — Conc. Nic. II. — Vit. S. Steph.

en forme de croix, qui descendait depuis les épaules jusqu'aux reins. Copronyme essaya de gagner le saint abbé, et lui envoya vers l'an 763 un patrice nommé Calliste, avec ordre de lui remettre quelques présens au nom de l'empereur, et de l'engager par tous les moyens à souscrire la définition du conciliabule de Constantinople; mais Étienne déclara qu'il n'y consentirait jamais, qu'il était prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le culte des images, et qu'il ne voulait pas même recevoir les présens d'un prince hérétique. L'empereur, furieux de cette réponse, renvoya sur-le-champ le patrice avec des soldats pour arracher le saint abbé de sa cellule et le renfermer dans le monastère, jusqu'à ce que de nouveaux ordres eussent décidé de son sort. Les soldats furent obligés de le porter; car son abstinence, jointe à l'habitude de rester à genoux, lui avait tellement paralysé les jambes, qu'il pouvait à peine les remuer. Il demeura enfermé pendant six jours sans prendre aucune nourriture, et le septième jour l'empereur, obligé de partir brusquement pour faire la guerre aux Bulgares, le fit renvoyer dans sa cellule. L'état du saint abbé avait tellement attendri et édifié les soldats, qu'en le quittant ils se recommandèrent instamment à ses prières.

Cependant on envoya à l'empereur une dénonciation dans laquelle on accusait Étienne de tenir contre lui des propos injurieux, de le traiter d'hérétique, et d'entretenir un commerce criminel avec une des religieuses du monastère de femmes qui se trouvait assez près de celui des hommes, au bas du mont Saint-Auxence. C'était une veuve de qualité qui, n'ayant point d'enfans, s'était déterminée, par les conseils du saint abbé, à vendre ses biens pour embrasser la vie monastique. Le patrice Calliste, pour appuyer cette accusation, avait gagné par argent ou par promesses un moine apostat et une esclave de cette religieuse, qui déposèrent que celle-ci monta pendant la nuit à la cellule du saint abbé. L'empereur se

fit amener cette religieuse, nommée Anne, et mit tout en œuvre, mais inutilement, pour lui arracher un aveu contre la vertu d'Étienne. Ensuite étant de retour à Constantinople, il la fit comparaître de nouveau, et lui faisant voir un grand nombre de nerfs de bœuf, il menaça de les faire tous user sur son corps, si elle n'avouait enfin le commerce infâme dont on l'accusait; mais elle se montra inébranlable; aussitôt des soldats la soulevèrent par les bras et la tinrent suspendue, tandis que d'autres la frappaient de toutes leurs forces sur le ventre et sur le dos. Quand on la crut morte sous la violence des coups, l'empereur la fit jeter dans un des monastères de Constantinople, et il n'en est plus parlé depuis.

Le lendemain, Copronyme appela un de ses confidens nommé Georges, et l'engagea à se rendre auprès du saint abbé, à feindre une grande estime pour la vie religieuse, et à lui demander d'être admis dans son monastère, puis à revenir aussitôt qu'il aurait reçu l'habit. Georges vint en effet se présenter, et comme Étienne lui opposait la défense de l'empereur, il insista sur les dangers que courait son salut dans une cour hérétique; il dit au saint abbé qu'en le refusant il deviendrait responsable de sa perte; enfin il le pressa tant, qu'il se fit admettre. Trompé par ces apparences, Étienne lui coupa les cheveux au bout de trois jours et lui donna l'habit monastique. L'empereur, dans l'intervalle, avait rassemblé le peuple sur la place de l'Hippodrome, pour se plaindre que les moines lui débauchaient les gens de sa cour, ajoutant qu'il espérait bien toutefois que par l'effet de ses prières et de sa confiance en Dieu, Georges ne tarderait pas à revenir. Celui-ci en effet s'échappa bientôt du monastère, et lorsqu'il fut de retour, Copronyme convoqua une nouvelle assemblée, où il le dépouilla de l'habit monastique, qu'il appelait habit de ténèbres, parce qu'il était noir. On lui ôta successivement, avec de fades dérisions, le scapulaire, le capuchon, la ceinture et l'écharpe que les moines por-

taient au cou et qui était croisée sur la poitrine ; puis on les jeta au milieu de la populace, qui les foula aux pieds ensuite on étendit Georges par terre et on versa sur lui un seau d'eau, comme pour le purifier. L'empereur aussitôt après envoya au mont Saint-Auxence une troupe de soldats qui chassèrent les moines et réduisirent en cendres l'église et le monastère. Saint Étienne fut arraché de sa grotte, et on le traîna jusqu'à la mer en l'accablant de coups et d'injures, lui crachant au visage et lui déchirant les jambes à travers les épines et les broussailles ; puis on l'embarqua pour le conduire dans un monastère près de Chrysopolis, où il fut enfermé avec les fers aux pieds. Là, cinq évêques vinrent, par l'ordre de l'empereur, avec plusieurs officiers, pour l'obliger à souscrire la définition du conciliabule de Constantinople. Ils furent d'abord attendris jusqu'aux larmes en le voyant si exténué par les souffrances ; mais dès qu'il eut fait connaître son refus, en leur reprochant de troubler l'Eglise par des nouveautés sacrilèges, un de ces évêques et un des gardes s'emportèrent jusqu'à lui donner des coups de pied, et deux sénateurs, arrêtant ces violences, déclarèrent au saint abbé qu'il ne lui restait qu'à choisir entre se soumettre ou perdre la vie. Ma vie est à Jésus-Christ, répondit-il, et je serai heureux de mourir pour son culte, mais voyons la définition de votre concile. Un des évêques en ayant lu le titre, conçu en ces termes : Définition du saint concile septième œcuménique : Comment peut-on reprit Étienne, nommer saint un concile qui a profané les choses saintes et dont les partisans refusent ouvertement le titre de saint aux apôtres et aux martyrs ? Comment appelez-vous œcuménique un concile qui n'a été approuvé ni par les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ni surtout par l'évêque de Rome, sans lequel n'est point permis de régler les affaires ecclésiastiques ? Comment enfin peut-on nommer septième concile celui qui ne s'accorde point avec les six précédens ? Un des

évêques lui demanda aussitôt en quoi leur définition contrevenait aux six conciles. Saint Étienne répondit : N'ont-ils pas été tenus dans des églises, et n'y avait-il pas dans ces églises des images révérees par les pères ? On fut obligé d'en convenir. Le saint abbé, poussant alors un profond soupir, prononça ces paroles : Quiconque n'adore pas Jésus-Christ dans les images qui le représentent selon son humanité, qu'il soit anathème. Les commissaires se retirèrent pleins de confusion, et l'empereur, instruit du résultat de cette conférence, donna ordre sur-le-champ d'envoyer le saint en exil dans l'île de Proconnèse, près de l'Hellespont.

Saint Étienne avait passé dix-sept jours à Chrysopolis sans prendre aucune nourriture, refusant de toucher à celle qu'on lui envoyait de la part de l'empereur, parce qu'il ne voulait rien recevoir d'un excommunié. Il guérit avant son départ le supérieur du monastère, dont la maladie était si grave que les médecins, n'ayant plus l'espoir, l'avaient abandonné. Ses disciples ayant appris le lieu de son exil, vinrent le rejoindre à Proconnèse, excepté deux qui avaient apostasié. Sa mère et sa sœur quittèrent leur monastère pour venir s'établir dans cette île, où elles moururent l'une et l'autre l'année suivante. Le saint abbé se logea d'abord dans une caverne assez agréable sur le bord de la mer, et ensuite il se fit faire une cellule fort étroite, où il s'enferma pour continuer ses austérités. Les miracles qu'il opéra augmentèrent bientôt sa réputation. Il guérit un aveugle né par ces seules paroles : Au nom de Jésus-Christ que tu adores dans ses images, reçois la faculté de voir. Une femme de Cyzique lui ayant amené son fils possédé du démon depuis neuf ans, il le délivra en lui faisant adorer l'image de Jésus-Christ. Il guérit de la même manière une femme noble d'Héraclée dans la Thrace, affligée depuis sept ans d'une perte de sang. Il fit beaucoup d'autres miracles, principalement en faveur de ceux qui se trou-

vaient en péril sur mer. Lorsqu'il voyait s'élever une tempête, il se mettait en prières avec ses moines, et souvent après le danger les voyageurs venaient lui rendre grâces, et publiaient qu'ils l'avaient vu conduire et sauver leur vaisseau. Mais le prodige qui fit le plus de bruit fut la guérison d'un soldat perclus de la moitié du corps, et qui s'étant fait conduire auprès du saint, recouvra sur-le-champ la santé en vénérant une image de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Cet événement parvint à la connaissance de l'empereur, qui demanda d'un ton brusque au soldat s'il persistait dans l'idolâtrie. Le soldat, se jetant à genoux, protesta qu'il avait été séduit, et dit anathème aux images. Cette coupable lâcheté lui valut le grade de centurion ; mais comme il retournait chez lui, il fut jeté à terre et foulé aux pieds par son cheval avec tant d'acharnement qu'il en mourut.

L'empereur s'irrita de plus en plus contre Étienne, qui profitait, disait-il, de sa liberté pour entretenir et propager l'idolâtrie. Il le fit donc ramener à Constantinople et enfermer dans la prison des bains avec les fers aux mains et les entraves aux pieds. Quelques jours après, il le fit comparaître devant lui, et se livrant à son emportement : Voyez, s'écria-t-il, quel est le misérable qui ose m'outrager. Dis-moi pour quelle raison tu as l'audace de me traiter d'hérétique. C'est, répondit le saint, parce que vous avez condamné les saintes images, qui ont été de tout temps approuvées et vénérées par les pères ; elles élèvent notre âme vers le ciel et servent à nous rappeler le souvenir de ce qu'elles représentent. Mais confondant le sacré et le profane, vous osez donner le nom d'idoles aux images de Jésus-Christ et de sa sainte mère ; vous n'avez pas horreur de les fouler aux pieds et de les livrer aux flammes. Imbécile, répliqua l'empereur, est-ce que nous blessons Jésus-Christ en foulant aux pieds ses images ? Alors saint Étienne, tirant une pièce de monnaie qu'il avait cachée sous ses habits,

demanda s'il serait coupable pour fouler aux pieds l'image des empereurs ; puis il jeta la pièce par terre et marcha dessus. Les courtisans se précipitèrent sur lui comme des bêtes féroces ; mais l'empereur les retint, en donnant l'ordre de conduire le saint à la prison du prétoire pour être jugé dans les formes comme coupable de lèse-majesté.

Saint Étienne trouva dans la prison trois cent quarante-deux moines, dont les uns avaient les yeux crevés, les autres le nez, les mains ou les oreilles coupés, la plupart le menton et la barbe brûlée et le corps tout déchiré de coups. Il les félicita et rendit grâces à Dieu de leur courage, se confondant lui-même comme s'il n'eût encore rien souffert, et de leur côté les confesseurs, le regardant comme leur maître, écoutaient avec respect ses instructions, et lui découvraient tous les replis de leur cœur. Tous ensemble faisaient régulièrement les offices, en sorte que la prison devint comme un monastère. La femme d'un des geôliers, pleine d'admiration pour les vertus de saint Étienne, vint se jeter à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et le prier de trouver bon qu'elle fournit à ses besoins. Il refusa d'abord, parce qu'il la croyait iconoclaste et qu'il ne voulait pas communiquer avec des hérétiques. Mais quand elle lui eut donné des preuves de sa foi en lui montrant des images de la sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul, qu'elle conservait avec respect, il accepta ses offres, et depuis elle lui rapporta tous les samedis et tous les dimanches environ six onces de pain, avec un peu d'eau. Ce fut là toute sa nourriture pendant onze mois qu'il demeura dans cette prison. Quarante jours avant sa mort, il fit appeler cette femme, la remercia de ses bons offices, et ajouta que touchant à la fin de sa vie, il n'avait plus besoin d'aucune nourriture. Il la fit venir de nouveau la veille de sa mort, et lui rendant les images qu'elle lui avait laissées, il dit en présence de tous les moines, que le lendemain il par-

trait pour aller dans un autre monde et devant un autre juge. Copronyme célébrait alors la fête païenne des brumales en l'honneur de Bacchus, nommé Brumus par les anciens Romains; car ce prince en traitant d'idolâtrie le culte des images, s'adonnait à toutes les superstitions et pratiquait même la magie. Comme il était occupé à faire les libations usitées dans cette fête, on vint lui dire qu'Étienne avait converti la prison en monastère, qu'on y passait les nuits à chanter des psaumes, et que les habitans de Constantinople s'y rendaient en foule pour recevoir sa bénédiction. Copronyme donna aussitôt l'ordre de conduire le saint abbé de l'autre côté du détroit, dans le lieu destiné à l'exécution des criminels; puis changeant de résolution : Je suis persuadé, dit-il, que depuis son arrestation Étienne ne désire rien tant que d'avoir la tête tranchée; il lui faut une mort plus difficile; et il commanda de le remettre en prison. Le soir il fit appeler deux de ses courtisans et leur ordonna de se rendre à la prison, de vanter au saint abbé la grâce que l'empereur venait de lui faire, de lui demander en retour un peu de déférence, et au premier mot de refus ou de blâme qui lui échapperait, de le frapper avec tant de violence qu'il ne pût survivre longtemps. Les deux courtisans cherchèrent en effet à vaincre l'inflexibilité d'Étienne; mais voyant sa foi inébranlable, ils furent pénétrés d'un si grand respect, qu'ils se prosternèrent pour lui baiser les pieds et demander sa bénédiction. L'empereur ne tarda pas à en être informé, et le lendemain dès qu'il fut jour, il courut au vestibule du palais, s'écriant qu'il était trahi, s'emportant contre les moines, et se plaignant de n'avoir plus personne pour exécuter ses ordres. Dès qu'il eut fait voir ses desirs et prononcé le nom d'Étienne, une foule nombreuse courut à la prison, et demanda à grands cris qu'on lui livrât le saint abbé. Il avait dès le matin fait ses adieux aux moines, s'était dépouillé de tous ses vêtemens monastiques, pour ne pas les exposer aux dérisions sacri-

lèges de la populace, et n'avait conservé que sa tunique de peau. Il se présenta à la foule en disant : Je suis celui que vous cherchez. Aussitôt on le renversa par terre, et on attacha des cordes aux fers qu'il avait aux pieds, et on le traîna ainsi dans la rue en le frappant à coups de pieds de pierres et de bâtons. Comme on passait devant un oratoire de saint Théodore, à côté de la première porte du prétoire, il leva un peu la tête en s'appuyant sur ses mains, et tourna les yeux vers le ciel. Un certain Philomathe s'écria : Voyez cet abominable qui veut mourir comme un martyr ! Puis courant aux pompes qu'on tenait là contre les incendies, il saisit un gros piston de bois et lui en frappa si rudement la tête, que le saint expira sur-le-champ. Le meurtrier tomba lui-même grinçant les dents et cruellement agité du démon, qui le tourmenta jusqu'à la fin de sa vie. On continua de traîner le corps du saint martyr, et de le frapper avec une fureur incroyable, de sorte que les intestins se répandirent, et que les chairs et les membres tombèrent par lambeaux. On fit sortir les enfans des écoles pour grossir la troupe meurtrière, et quiconque refusait de s'y joindre, était déclaré ennemi de l'empereur. Enfin on jeta le corps dans une fosse destinée à la sépulture des criminels, sur l'emplacement d'une ancienne église. Les courtisans après avoir exploité vinrent en faire le récit à l'empereur, qui témoigna sa joie par de grands éclats de rire. Le martyre de saint Étienne eut lieu le 28 novembre de l'an 766 ou 767. L'Église honore sa mémoire sous le nom de saint Étienne le Jeune, pour le distinguer du premier martyr.

Quelque temps auparavant, Copronyme avait exigé de tous ses sujets un serment général de ne rendre aucune sorte de culte aux images. Le patriarche Constantin monta sur l'ambon dans l'église cathédrale, pour faire ce serment sur la vraie croix en présence du peuple, après quoi il fut invité à la table de l'empereur, où il mangea de la viande, au mépris de la profession monastique qu'il avait

embrassée. Un grand nombre de catholiques de toute condition, clercs, laïques, officiers, soldats, magistrats, dignitaires et simples citoyens, souffrirent la mort, la mutilation ou l'exil, pour leur attachement au culte des saintes images. Plusieurs furent condamnés pour avoir visité saint Étienne et loué sa fermeté. On cite en particulier deux patrices qui eurent la tête tranchée pour ce sujet, et plusieurs autres dignitaires à qui on creva les yeux, et qu'on relégua en des lieux écartés où ils recevaient chaque année cent coups de nerf de bœuf. On exilait, après les avoir battus de verges, ceux qui avaient des parens moines ou qui portaient seulement l'habit noir, et comme l'empereur avait ordonné d'en faire une recherche exacte, le désir de lui plaire ou de satisfaire des vengeances particulières produisit sous ce prétexte une foule de dénonciations. Pour diffamer la profession monastique, il imagina, l'an 766, après avoir fait arrêter un grand nombre de moines, de leur faire traverser la place de l'Hippodrome, tenant chacun une femme par la main, en présence d'une populace effrénée, qui les accabla d'injures et leur fit endurer toutes sortes d'outrages. Il défendit d'invoquer la Vierge ou les saints, et quiconque, selon la coutume des chrétiens, prononçait, en cas d'accident, ces paroles : Mère de Dieu, secourez-moi ! quiconque assistait aux offices de la nuit, ou se faisait remarquer par d'autres actes de piété, était traité d'abominable et puni comme ennemi de l'empereur. Il défendit aussi la vénération des reliques, et déterrer et brûler les plus révérees, et jeter dans la mer le corps de sainte Euphémie, célèbre par un grand nombre de guérisons miraculeuses ; mais cette relique, conservée par un nouveau prodige, fut retrouvée à l'île de Lemnos. L'église de la sainte fut changée en atelier pour une fabrique d'armes, et les ouvriers faisaient leurs ordures dans le sanctuaire. Presque toutes les églises des martyrs furent ainsi destinées à des usages profanes (1).

(1) Theoph. — Cedren. — Vit. S. Steph.

Le patriarche Constantin, malgré sa lâche complaisance, ne put échapper à la cruauté de Copronyme, qui le soupçonnant d'avoir révélé une conversation de laquelle ce prince avait montré son penchant pour le nestorianisme, le fit accuser par des clercs et des laïques, puis l'envoya en exil, et fit ordonner à sa place, vers la fin de l'an 766, un certain Nicétas, eunuque et Schisme d'origine. L'année suivante il le fit ramener à Constantinople, où, après l'avoir cruellement battu de verges, on procéda à la cérémonie de sa dégradation. On le conduisit pour cet effet à l'église de Sainte-Sophie, où l'on fit lire en présence du peuple un mémoire qui contenait ses crimes, et à chaque chef d'accusation on le frappa au visage ; ensuite on le fit monter sur l'ambon, et le patriarche Nicétas envoya des évêques pour lui ôter le pallium, et l'anathématisa, puis on le fit sortir de l'église à reculons. Le lendemain on lui rasa les cheveux et la barbe, on le revêtit d'un habit de laine sans manches, on le mit à rebours sur un âne dont il tenait la queue entre ses mains, et on lui fit traverser ainsi toute la place de l'Hippodrome ; après quoi on lui mit le pied sur la gorge et l'abandonna aux insultes de la populace jusqu'à la fin du spectacle. Quelques jours après, l'empereur envoya des patrices lui demander s'il le croyait orthodoxe et ce qu'il pensait du concile tenu récemment contre les images. Le malheureux croyant obtenir sa grâce, répondit que sa foi de l'empereur était pure et qu'il avait bien fait de tenir son concile. C'est là, dirent les patrices, ce que nous voulions te faire avouer ; va maintenant au supplice. On le mena ensuite au lieu ordinaire des exécutions pour lui trancher la tête, et on la suspendit par les oreilles sur une place publique, où elle fut pendant trois jours exposée à la vue du peuple.

Depuis ce moment Copronyme redoubla de fureur contre les catholiques. Il en fit jeter un grand nombre dans la mer, enfermés dans des sacs avec de grosses

pierres pour les enfoncer. Il fit arrêter un fameux stylite, nommé Pierre, le fit lier par les pieds et traîner par la ville, pour le faire ainsi expirer par le même genre de supplice que saint Étienne. Quelque temps après, le gouverneur de Natolie rassembla à Éphèse une multitude de moines et de religieuses, et les ayant menés dans une plaine, il leur commanda, au nom de l'empereur, de quitter sur-le-champ leur habit monastique et de se marier, sous peine d'être exilés et privés de la vue. On en vint aussitôt à l'exécution contre ceux qui se montrèrent inébranlables ; mais plusieurs apostasièrent, et le gouverneur les traita comme ses amis. Plus tard il fit vendre tous les monastères avec les vases sacrés et les autres objets qui s'y trouvaient. Il brûla tous les reliquaires, et punit ceux qui les portaient comme coupables d'impiété. Il fit périr plusieurs moines à coups de verges ou par le glaive ; il en mutila un grand nombre d'autres de diverses manières, et n'en laissa aucun dans son gouvernement. L'empereur lui en témoigna sa satisfaction, ce qui porta les autres gouverneurs à l'imiter, en sorte que la persécution redoubla de violence dans toutes les provinces. Elle ne se ralentit qu'à la mort de Copronyme, arrivée l'an 775.

Ce prince avait senti le besoin de se justifier aux yeux des Occidentaux sur les innovations scandaleuses qu'il soutenait par sa tyrannie. Il avait envoyé pour cet objet des ambassadeurs au roi Pépin, qui les reçut dans l'assemblée ou le concile de Gentilly, l'an 767, en présence des légats du pape. On y discuta la question des images et celle de la procession du Saint-Esprit ; car les Grecs, usant de récriminations, accusaient les Latins d'errer sur la Trinité, en enseignant qu'il procède du Fils aussi bien que du Père, et leur reprochaient d'avoir ajouté le mot *filioque* au symbole de Constantinople. Mais on ignore ce qui fut conclu dans cette assemblée. Du reste, les entreprises des iconoclastes, depuis longtemps condamnés par le saint-

siège, soulevaient aussi des réclamations générales des patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Théodore, patriarche de cette dernière ville, dans la lettre synodique qu'il écrivit selon l'usage, après avoir exposé sa foi sur la Trinité et l'Incarnation, déclara expressément qu'il suivait les traditions apostoliques touchant le culte des saints et la vénération due à leurs images. Cette lettre fut adressée au pape Paul après avoir été approuvée par les deux autres patriarches et par les principaux métropolitains de l'Orient. Quelque temps auparavant, l'évêque d'Épiphanie, en Syrie, qui s'était déclaré en faveur des iconoclastes, avait été condamné et anathématisé d'un commun consentement, par les trois patriarches et par les évêques de leur dépendance (1).

Les chrétiens d'Orient avaient eu beaucoup à souffrir depuis plusieurs années de la part des musulmans. Théodore, élevé sur le siège d'Antioche vers l'an 750, fut accusé bientôt après d'entretenir des relations avec l'empereur et exilé sous ce faux prétexte par Salem, gouverneur de Syrie, oncle du calife Almansor. Ce même gouverneur défendit, l'an 756, de bâtir de nouvelles églises, d'exposer des croix en public, ou de parler de la religion chrétienne avec les Arabes. Il confisqua et mit en vente les trésors des églises. Il étendit les tributs qu'on faisait payer aux chrétiens, et les exigea même des moines reclus et des stylites. Abdalla, frère de Salem, défendit de son côté aux chrétiens de tenir des écoles, de se rassembler pendant la nuit dans les églises, et il en fit élever les croix. Les Arabes défendirent encore aux chrétiens de tenir les registres publics; mais ils furent bientôt contraints de les leur confier de nouveau, ne pouvant plus les tenir eux-mêmes, tant ils étaient ignorans.

En Espagne, Froïla, roi des Asturies, et successeur d'Alphonse le Catholique, remporta plusieurs victoires

(1) Theoph. Chr. — Conc. Nic. II, Act. III.

sur les musulmans. Il établit un évêché à Oviédo, où quelques années plus tard les rois goths fixèrent leur résidence. Cette ville avait commencé par un monastère fondé depuis peu pour y mettre des reliques de saint Vincent. Car les chrétiens de Valence, chassés par les Arabes, avaient emporté par mer les reliques du saint martyr dans la province des Algarves, près du promontoire qui a pris le nom de cap Saint-Vincent, et de là elles se répandirent en divers endroits de l'Espagne. On rapporte au règne de Froïla l'origine de plusieurs autres monastères. Ce prince ayant tué son frère de sa propre main, fut tué lui-même en 768, après un règne de onze ans, et eut pour successeur Aurélius, son cousin germain.

Le pape saint Paul était mort au mois de juin de l'an 767, après dix ans de pontificat. On voit dans une de ses lettres adressées à Pépin, l'énumération de plusieurs livres qu'il envoyait à ce prince; savoir, un Antiphonier, un livre de Répons, les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopagite, la Dialectique d'Aristote, une Géométrie, un Traité d'orthographe et une Grammaire. Cet Antiphonier et ce livre de Répons servirent à propager davantage l'usage du chant romain dans les églises de France, et bientôt après la liturgie romaine fut substituée presque partout à la liturgie gallicane. La mort du pape Paul fut suivie des plus grands désordres. Un duc nommé Tolon vint à Rome avec une troupe de gens armés par lesquels il fit élire son frère Constantin, qui était encore laïque; puis il le mit en possession du palais de Latran, et força l'évêque de Préneste à lui donner la tonsure et les ordres, et ensuite à le consacrer. Cet évêque, en punition de sa lâcheté sacrilège, fut attaqué peu de jours après d'une maladie qui lui ôta l'usage de ses membres. Constantin occupa le saint-siège plus d'un an, et c'est le premier exemple d'une semblable intrusion. Dans l'espoir de gagner Pépin, il lui écrivit successivement deux lettres pour lui annoncer son élection et le

prier de ne pas ajouter foi aux rapports défavorables qui pourraient lui être adressés à ce sujet. Mais il reçut point de réponse. Enfin Christofle, primicier saint-siège et son fils Sergius, trésorier, résolurent de chasser l'indigne usurpateur de la chaire pontificale. Ayant obtenu quelques secours des Lombards, ils parvinrent à se rendre maîtres de Rome, dissipèrent les partisans de Constantin, et le réduisirent à chercher lui-même un asile dans un oratoire ; après quoi les évêques, le clergé, la milice et le peuple romain élurent d'un commun consentement le prêtre Étienne, qui fut consacré le 7 août 768. Mais auparavant Constantin fut amené dans la basilique de Latran, où les évêques et les prêtres le déposèrent en lui arrachant l'étole et faisant coupes sandales. Le peuple, dans les premiers moments n'écoulant que son indignation, se livra contre l'intrus et ses auteurs à des cruautés qu'on peut regarder toutefois comme la juste punition de leurs crimes. Théodore, évêque et vidame de Constantin, eut les yeux arrachés, la langue coupée, et fut enfermé dans un monastère où l'on le laissa mourir de faim. On arracha aussi les yeux à Constantin lui-même et à son frère Passif, dont les biens furent livrés au pillage. Le tribun Gracilis eut comme Théodore, les yeux et la langue arrachés ; on fit subir le même traitement à un prêtre nommé Valdepert, qui en mourut. Il était accusé d'avoir voulu se débarrasser de Christofle et livrer Rome aux Lombards. Le pape Étienne, qui n'avait pu empêcher ces violences, voulut procéder selon les règles canoniques au jugement de Constantin, et il écrivit à Pépin pour le prier d'envoyer un concile qu'il se proposait de tenir à Rome, quelques-uns des plus savans évêques de France. Mais Sergius, qui portait les lettres du pape, ne trouva plus Pépin en vie. Ce prince mourut à l'âge de cinquante-quatre ans le 24 septembre 768. Quelques jours auparavant, dans une assemblée des seigneurs et des évêques tenue à Saint-

Denis, il avait, de leur consentement, partagé ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, dont le premier devint si célèbre sous le nom de Charlemagne. Pépin avait montré constamment beaucoup de zèle pour la religion et d'attachement pour le saint-siège ; on cite entre autres monumens de sa piété, la fondation de la célèbre abbaye de Prom, dans le diocèse de Trèves, et une lettre qu'il écrivit à saint Lulle, archevêque de Mayence, pour ordonner des prières publiques en actions de grâces de l'abondance des fruits de la terre. On peut remarquer dans cette lettre qu'il ordonne à chacun de payer la dîme, soit qu'il le veuille ou non. C'est que dans l'origine les dîmes n'étaient que des aumônes volontaires, et quoique le second concile de Mâcon, tenu en 585, eût fait un canon pour les rendre obligatoires, il arrivait souvent que le peuple refusait de les payer, surtout dans les pays récemment convertis, où cependant les églises n'avaient presque pas d'autres revenus.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE JUSQU'
SA MORT.

DE 768 A 814.

Charlemagne signala, comme Pépin, tout le cours de son règne par des marques éclatantes de son zèle pour la religion et de son dévouement pour le saint-siège. Il envoya, de concert avec son frère Carloman, douze évêques dont sept métropolitains, pour assister au concile qui tint à Rome l'an 769, au sujet de l'intrusion de Constantin. On y fit comparaître ce malheureux, qui d'abord reconnut l'énormité de ses fautes et en demanda pardon ; mais ensuite il chercha à les excuser, et son audacieuse témérité excita une indignation générale. On le condamna à faire pénitence le reste de ses jours. On confirma les anciens canons, par un décret portant défense, sous peine d'anathème, d'élever à l'épiscopat aucun laïque, ni même un clerc qui ne serait pas arrivé au rang de diacre ou de prêtre cardinal, c'est-à-dire attaché à un titre. Et quant à l'élection du pape, on statua qu'elle devrait être faite par les évêques et le clergé, qu'aucun laïque, soit de la noblesse, soit des autres corps, ne pourrait s'y trouver ; mais que pour ratifier le choix du clergé, tous les ordres de citoyens viendraient rendre hommage au nouveau pape et qu'ensuite on dresserait le décret d'élection, auquel tous devraient souscrire. On ajouta que cette règle devait aussi s'observer dans les autres églises. Le concile prononça la déposition de tous les laïques ordonnés par Constantin. Il réduisit à leur ancien rang les clercs que l'intrus avait ordonnés prêtres ou diacres. Enfin on déclara que les évêques consacrés par lui devraient recevoir

du pape une nouvelle consécration, soit qu'il faille entendre par là une simple cérémonie de réhabilitation, soit que peut-être Constantin n'eût point observé les conditions nécessaires à la validité du sacrement. Ce même concile fit aussi un décret contre les impiétés des iconoclastes. Il ordonna que les reliques et les images des saints continueraient d'être honorées suivant l'ancienne tradition, et condamna le conciliabule de Constantinople.

Les réglemens qui venaient d'être promulgués touchant l'élection des évêques, n'empêchèrent pas un certain Michel, qui n'était point dans les ordres sacrés, de s'emparer par force du siège de Ravenne, et de s'y maintenir par la protection du roi Didier pendant plus d'un an. Mais enfin les représentations du pape Étienne, appuyées par les députés de Charlemagne, déterminèrent les habitans à chasser honteusement cet usurpateur, qu'ils envoyèrent à Rome chargé de fers. Comme le roi lombard persistait à retenir une partie des villes données par Pépin à l'Église romaine, le pape s'en plaignit aux deux princes français, et fit valoir ce motif avec plusieurs autres, pour les détourner de s'unir en mariage, selon les projets de leur mère, avec les filles du roi Didier. Il leur représenta qu'ils étaient déjà engagés par la volonté du roi leur père envers des femmes de leur nation; qu'il ne leur était pas permis de les quitter pour en épouser d'autres; qu'ils avaient promis obéissance et fidélité au saint-siège, et qu'enfin une nation méprisable, décriée pour sa perfidie et presque toute infectée de la lèpre, n'était pas digne d'être alliée à la noble maison de France. On peut conclure des paroles du pape que ces princes étaient déjà mariés. Toutefois Charlemagne ne laissa pas d'épouser Ermengarde, fille de Didier; mais son mariage ayant été déclaré nul par les plus saints évêques, il la quitta au bout d'un an, et épousa ensuite Hildegarde, de la première noblesse des Suèves. Le pape Étienne III mourut au mois de février de l'an 772, après trois ans et

demi de pontificat. Il était fort attaché aux anciennes coutumes, et il prit soin d'en rétablir plusieurs qui n'étaient plus observées. Il ordonna que tous les dimanches les sept évêques cardinaux, savoir ceux d'Ostie, de Porto de la Forêt blanche, de Sabine, de Préneste, de Tusculum et d'Albane, célébreraient la messe sur l'autel de Saint-Pierre. Il n'y avait qu'eux qui pussent la dire dans l'église de Latran, où ils servaient par semaine, chacun à leur tour (1).

* Peu de jours après la mort d'Étienne, on élit le diacre Adrien, également distingué par sa naissance, par ses talens et par ses vertus. Le roi Didier s'empressa de lui envoyer des ambassadeurs pour l'assurer de son attachement; mais en même temps il ravageait les états du pape, lui enlevait plusieurs villes, et tenait Ravenne assiégée. Il avait trouvé le moyen de faire périr Christophe et Sergius, qui, sous le pontificat d'Étienne, avaient pressé avec le plus d'ardeur la restitution des places encore retenues par les Lombards. Les auteurs de ce crime ayant été découverts, le pape Adrien, pour leur laisser le temps de faire pénitence, les fit seulement condamner à l'exil. Didier, qui craignait l'intervention des Français, entreprit de brouiller le pape avec Charlemagne. Le roi Carloman était mort à la fin de l'an 771, et Charles avait été reconnu dans une assemblée de la nation seul roi des Français. La veuve de Carloman vint avec ses deux fils implorer le secours du roi des Lombards. Celui-ci voulut obliger le pape à sacrer les deux jeunes princes, et il chercha à l'attirer en Lombardie, par la promesse de restituer les places dont il s'était emparé; mais le souverain pontife ne donna point dans le piège, et Didier n'ayant pu réussir par la ruse, marcha contre Rome avec ses troupes. Toutefois le pape Adrien, par la fermeté de ses représentations, l'obligea à se désister de son entreprise, et pour le contenir par des moyens plus efficaces,

(1) Anast. Vit. Pont.

il eut recours, comme ses prédécesseurs, à la protection des Français.

Charlemagne, après avoir épuisé inutilement tous les moyens de persuasion pour engager Didier à rendre les villes qui appartenaient au saint-siège, prit enfin le parti de lui déclarer la guerre. Il passa les Alpes, mit en déroute l'armée des Lombards, se rendit maître de plusieurs places importantes, et vint assiéger le roi dans Pavie. La terreur de ses armes produisit tant d'effet sur les Lombards, que ceux d'Ancône, de Spolette, de Rieti et de plusieurs autres villes, vinrent d'eux-mêmes se soumettre au pape et lui prêter serment de fidélité, après quoi ils se firent couper la barbe et les cheveux à la manière des Romains. Comme le siège de Pavie dura tout l'hiver, Charlemagne, pour satisfaire sa dévotion envers les saints apôtres, résolut d'aller célébrer à Rome les fêtes de Pâques. Il s'y rendit accompagné d'un grand nombre de seigneurs, et lorsqu'il n'en fut plus qu'à un mille, ayant rencontré les corps de la milice et une multitude de peuple qui venaient au devant de lui avec la croix, il descendit de cheval et se rendit à pied à l'église de Saint-Pierre, où il fut reçu par le pape et le clergé. Il entendit la messe pontificale le jour de Pâques dans l'église de Sainte-Marie Majeure, et les deux jours suivants dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Le mercredi il eut une conférence avec le souverain pontife, qui le pria de confirmer la donation faite par Pépin à l'Eglise romaine. Non-seulement il ratifia cette donation, mais il y ajouta plusieurs villes des Lombards, avec l'île de Corse et les duchés de Spolette et de Bénévent. Il en fit dresser un acte qu'il signa de sa main, avec le monogramme de son nom, et il le fit signer aussi par les évêques et les seigneurs; puis il en déposa une copie sur les reliques de saint Pierre. Étant retourné bientôt après au siège de Pavie, il tint cette ville bloquée si étroitement, que la famine et la contagion la forcèrent à se rendre. Didier fut

envoyé en France, au monastère de Corbie, où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence et des bonnes œuvres. Ainsi finit le royaume des Lombards, l'an 774, après avoir duré un peu plus de deux siècles. Charles prit dès ce moment le titre de roi des Français et des Lombards. L'archevêque de Milan lui mit sur la tête la couronne de fer que la reine Théodelinde avait fait faire pour le roi Agilulfe, son mari, et qui servit dans la suite au couronnement des empereurs (1).

Charlemagne reçut du pape Adrien le code des canons de l'Église romaine, suivant l'édition de Denis le Petit, à laquelle on avait ajouté les décrétales de six papes, savoir : d'Hilarus, de Simplicius, de Félix, de Symmaque, d'Hormisdas, et de Grégoire II. Il visita pendant son séjour en Italie le célèbre monastère de Saint-Vincent, et confirma, deux ans plus tard, toutes les donations que les rois lombards ou les ducs de Bénévent avaient faites en faveur de cette communauté. Elle eut peu de temps après pour abbé Ambroise Autpert, d'une famille noble de France, et qui avait vécu longtemps à la cour du roi Pépin. Il écrivit la vie du saint fondateur de ce monastère, et un commentaire sur l'Apocalypse, pour lequel il demanda l'approbation du souverain pontife ; ce qu'aucun auteur, dit-il, n'avait fait avant lui. Il a aussi laissé quelques homélies et un traité des vertus et des vices, que la ressemblance du nom a fait attribuer au grand saint Ambroise. L'élection d'Ambroise Autpert fut combattue par une partie des moines, qui nommèrent un autre abbé, et l'on croit que cette division fut occasionnée par une sorte de rivalité entre les Français et les Lombards. Ce différend fut soumis au jugement du pape, mais Ambroise mourut subitement, en se rendant à Rome pour cette affaire.

Charlemagne, après la conquête de la Lombardie, at-

(1) *Anast. Vit. Pont.* — *Egin. Vit. Carol. M.* — *Ann. Fuld. etc.*

tacha à sa personne Paul, diacre d'Aquilée, qui avait été secrétaire du roi Didier. Mais comme il était Lombard de nation, il fut accusé plus tard de conspiration en faveur de son ancien maître, et relégué par Charlemagne dans une île de la mer Adriatique, d'où il se sauva auprès du duc de Bénévent. Il se retira ensuite au Mont-Cassin, pour y embrasser la vie monastique, et il composa, à la prière de l'abbé, une explication de la règle de saint Benoît. On lui doit aussi une continuation de l'Histoire romaine d'Eutrope, depuis Julien l'Apostat jusqu'à Justilien, une histoire des évêques de Metz, et les vies de plusieurs saints. Mais le plus important de ses ouvrages est l'histoire des Lombards jusqu'à la mort de Luitprand.

L'amitié que Charlemagne témoigna d'abord à Paul diacre et qu'il lui conserva même après son exil, fait déjà pressentir le prince éclairé, qui devint plus tard le restaurateur des études en Occident. Un capitulaire qu'il publia dès le commencement de son règne servit de même à signaler le prince religieux qui devait seconder si efficacement le zèle des évêques pour le rétablissement de la discipline. Ce capitulaire, publié à la demande du clergé et probablement à la suite d'un concile, défend à tous les ecclésiastiques de porter les armes et d'aller à la guerre, à moins qu'ils ne soient choisis pour y exercer les fonctions de leur ministère, et prononce la peine de déposition contre les prêtres qui auront répandu le sang des chrétiens ou même des païens. Il leur défend aussi la chasse avec des chiens ou des faucons. Il ordonne à tous les évêques de faire la visite de leur diocèse une fois par an, et d'y extirper avec le concours des magistrats toutes les superstitions et les restes du paganisme. On recommande avec un grand soin de ne pas laisser mourir les malades sans qu'ils aient reçu la réconciliation, l'extrême-onction et le viatique. Il est défendu aux juges, sous peine d'excommunication, de re-

tenir ou de condamner un ecclésiastique sans la participation de l'évêque.

Charlemagne ne montra pas moins de zèle pour la propagation du christianisme parmi les peuples idolâtres de la Germanie. Il protégea contre leurs insultes les missionnaires qui leur annonçaient l'Évangile, et ce fut en quelque sorte la première occasion des guerres qu'il fut obligé de soutenir contre les Saxons. Saint Liebvín, prêtre anglais, qui était venu s'associer aux travaux de saint Grégoire d'Utrecht, alla prêcher la foi dans le nord de la Frise ou de la Hollande, et passant au-delà de l'Yssel, qui servait de frontière entre les Saxons et les Français, il convertit un assez grand nombre de païens, et bâtit une église au lieu nommé Davenport. Les Saxons, irrités du succès de ses prédications, brûlèrent cette église et chassèrent les chrétiens. Saint Liebvín ne se rebuta pas. Ayant appris que les Saxons devaient tenir une assemblée générale sur les bords du Weser, il s'y rendit avec la croix et l'Évangile, et les exhorta à quitter leurs superstitions pour adorer le vrai Dieu, ajoutant que s'ils ne le faisaient pas, ils verraient bientôt leur pays conquis et ravagé par un roi puissant dont ils avaient irrité la colère. Ce discours excita un soulèvement général, et le saint missionnaire allait être mis en pièces, si l'un des principaux Saxons n'eût adressé à la multitude des représentations qui réussirent à la calmer. Charlemagne pénétra bientôt après dans leur pays, s'avança jusqu'au Weser, s'empara de la forteresse d'Eresbourg en Westphalie, et renversa la fameuse colonne d'Irmensul, élevée en l'honneur d'Arminius, dont la statue était l'objet d'un culte religieux. Cette première expédition de Charlemagne eut lieu en 772; saint Liebvín put alors continuer tranquillement ses prédications jusqu'à sa mort, arrivée au mois de novembre de l'année suivante. Il avait rebâti l'église de Davenport, mais elle fut brûlée de nouveau deux ans plus tard par les Saxons.

Ces peuples barbares, divisés en plusieurs tribus, occupaient le nord de la Germanie depuis la Frise ou les Pays-Bas jusqu'à l'Oder, et touchaient à l'empire français par leurs frontières de l'ouest et du midi. Pépin, après les avoir vaincus plusieurs fois, avait stipulé comme condition d'un traité de paix que les moines de Fulde auraient la liberté de les instruire dans la religion chrétienne. Mais ils ne laissèrent pas de massacrer plusieurs missionnaires, et ce fut cette violation des traités qui détermina Charlemagne à leur déclarer la guerre. Il laissa dans leur pays, après sa victoire, des évêques, des abbés et des prêtres, pour travailler à la conversion de ces idolâtres. Il en chargea spécialement saint Sturme, abbé de Fulde, qui se consacra pendant plusieurs années avec autant de succès que de zèle à cette pénible mission. Ce saint abbé, avec le concours de ses moines, baptisa un grand nombre de païens, et bâtit plusieurs églises dans les diverses provinces. L'absence de Charlemagne, pendant son expédition d'Italie, rendit les Saxons plus audacieux. Ils entrèrent dans la Hesse avec une armée nombreuse, attaquèrent la forteresse de Buribourg et voulurent mettre le feu à l'église. Mais ayant cru voir deux anges qui combattaient pour les chrétiens, ils s'enfuirent avec effroi. Charlemagne, pour venger cette irruption, revint en Westphalie l'an 775, et soumit tout le pays jusqu'au Weser. Ils recommencèrent la guerre l'année suivante, furent encore vaincus, et pour obtenir la paix, ils promirent de se faire chrétiens. La plupart des seigneurs et une multitude innombrable de peuple vinrent en effet se présenter avec leurs femmes et leurs enfans pour recevoir le baptême. Ils renouvelèrent leur soumission en 777 dans l'assemblée de Paderborn, où l'on en baptisa encore un grand nombre, et pour mieux les contenir, le roi les menaça, s'ils n'étaient pas fidèles, de les enlever de leur pays et de les réduire en esclavage. Toutefois leur chef Witikind, qui s'était retiré en Danemark, ne

tarda pas à les entraîner à une nouvelle révolte (1).

Charlemagne porta la guerre en Espagne, l'an 778, contre les Sarrasins, et leur enleva la Navarre, la Catalogne et presque tout le pays en deçà de l'Èbre. Mais à son retour il essuya un échec dans la vallée de Roncevaux. Witikind profita de cet éloignement pour soulever les Saxons. Ils s'avancèrent jusqu'au Rhin, ravageant le pays, brûlant les églises et violant les religieuses. Un détachement se dirigea vers Fulde pour massacrer les moines et brûler le monastère. Mais apprenant le retour de Charlemagne, ils se retirèrent précipitamment, et furent battus dans leur retraite par ses généraux. Ils essuyèrent une nouvelle défaite l'année suivante, et ceux qui étaient au delà du Weser jusqu'à l'Elbe furent eux-mêmes obligés de se soumettre et de donner des otages. Alors Charlemagne, pour affermir et propager la foi parmi ces peuples, multiplia partout le nombre des missionnaires. Il engagea saint Sturme à résider quelque temps à Eresbourg pour prendre soin des églises voisines; mais le saint abbé, accablé d'infirmités et de vieillesse, mourut à la fin de cette même année 779. C'est aussi le temps où commença l'apostolat de saint Willehade parmi les Saxons. Il était né en Angleterre, dans le Northumberland, et il passa en Frise vers l'an 770, pour y prêcher l'Évangile aux idolâtres. Il en avait converti un grand nombre en divers endroits, lorsque Charlemagne, instruit de ses succès, le fit venir en Saxe et l'envoya prêcher la foi dans les cantons de Brême et de Werden, au delà du Weser. Le saint prêtre remplit si heureusement cette mission, que dès la seconde année, c'est-à-dire l'an 780, tous les païens du voisinage promirent de se faire baptiser. Mais deux ans plus tard, les Saxons ayant repris les armes à la persuasion de Witikind, persécutèrent les nouveaux chrétiens et surtout les prê-

(1) Egin. *Vit. Carol. M.* — Ann. Fuld. et Loisel.

tres qui les instruisaient. Plusieurs des compagnons de saint Willehade furent massacrés. Quant à lui, il parvint à se sauver en Frise, et de là il fit le pèlerinage de Rome, puis il vint se retirer dans le diocèse de Trèves, au monastère d'Eternach, où il passa deux ans. Les Saxons révoltés envahirent la Frise, brûlèrent les églises et les monastères, et forcèrent les habitans à renoncer au christianisme. Albéric, évêque d'Utrecht, venait de mourir, et saint Ludger, qui gouvernait alors cette église, fut obligé de prendre la fuite. Il était né dans le pays même, de parens nobles et chrétiens qui le placèrent dès son enfance sous la conduite de saint Grégoire. Ayant pris l'habit monastique, il passa en Angleterre pour achever ses études dans l'école d'York, sous le célèbre Alcuin. Il fut ensuite ordonné prêtre, et travailla pendant sept ans à répandre la foi parmi les Frisons idolâtres. Il opéra un grand nombre de conversions, fonda plusieurs églises et plusieurs monastères. Quand les Saxons pénétrèrent dans la Frise il dispersa ses disciples en divers endroits, puis il se rendit à Rome et passa au Mont-Cassin, où il séjourna pendant quelque temps pour y étudier la règle de saint Benoît.

Cependant Charlemagne après trois années de guerre et plusieurs victoires parvint à réduire entièrement les Saxons. Le célèbre Witikind prêta enfin l'oreille aux propositions du roi, consentit à se faire chrétien, et reçut le baptême à Attigny l'an 785, avec un autre chef nommé Albion. Plusieurs nobles imitèrent cet exemple, et un grand nombre de ceux qui avaient apostasié demandèrent à rentrer dans le sein de l'Église. Alors saint Willehade vint reprendre ses travaux apostoliques, et fut envoyé de nouveau par Charlemagne au delà du Weser, où il rebâtit les églises abattues, et laissa dans chacune d'elles des missionnaires d'un zèle éprouvé. Saint Ludger, revenu d'Italie, fut chargé par le roi de travailler à la conversion de la Frise orientale, où ses prédications

obtinrent le plus grand succès. Il étendit même sa mission jusque dans une île entre la Frise et le Danemark, à l'embouchure de l'Elbe ; il en abattit les temples, bâtit une église et baptisa un grand nombre de personnes. On raconte de saint Ludger plusieurs miracles, entre autres la guérison d'un aveugle fort connu, parce qu'il allait de tous côtés chantant les anciens vers qui contenaient les généalogies des princes et les exploits des guerriers. C'étaient les seuls monumens historiques des Germains, et ils se conservaient seulement dans la mémoire jusqu'au règne de Charlemagne, qui fit recueillir et mettre par écrit ces poésies. Saint Ludger se servit de cet aveugle guéri pour baptiser dans les maisons les enfans en danger de mort, pendant une persécution qui força les missionnaires à s'éloigner pour quelque temps. Après la conversion des Frisons, saint Ludger vint prêcher dans la Westphalie, où il fonda, dans le lieu de sa résidence, un célèbre monastère, qui dans la suite fit donner à ce lieu le nom de Munster. Il en fut ordonné malgré lui premier évêque en 802, et continua néanmoins de gouverner les cantons de la Frise qu'il avait convertis et qui demeurèrent unis à son diocèse. Il conçut le dessein d'aller aussi prêcher la foi aux Normands, c'est-à-dire aux Danois et autres peuples du Nord ; mais le roi l'en détourna. Le saint évêque prédit les ravages que ces barbares feraient dans l'empire français, et il avertit sa sœur qu'elle en serait témoin, quoiqu'il n'y eût alors aucun sujet de les craindre. Il mourut sept ans après son élévation à l'épiscopat. Sa vie fut écrite par un de ses successeurs sur le témoignage de ses disciples, de sa sœur Hériburge, qui était religieuse, et de son frère Hildegrin, évêque de Châlons, qui lui survécut près de vingt ans et qui devint plus tard évêque d'Alberstadt, dans la Saxe. Saint Ludger, au milieu des travaux de son apostolat, trouvait encore le moyen d'instruire lui-même ses disciples. Il leur faisait tous les matins des leçons sur les saintes Écritures. Il

avait tant de charité pour les pauvres qu'il leur distribuait tous les revenus de son patrimoine et de son évêché réservant à peine ce qui était absolument nécessaire pour l'entretien de son église. Ce fut un prétexte pour l'accuser de prodigalité auprès de Charlemagne, qui l'ayant mandé à sa cour, le fit appeler de grand matin par un de ses officiers. Le saint évêque répondit qu'il irait après avoir achevé ses prières, et laissa revenir l'officier jusqu'à trois fois. Comme l'empereur lui en fit des reproches. C'est que j'ai voulu, répondit le saint, me conformer à la recommandation que vous m'avez faite en me nommant évêque, de préférer toujours le service de Dieu à celui des hommes. Le prince, admirant sa vertu, lui dit : Vous justifiez parfaitement le choix que j'ai fait de vous pour l'épiscopat, et je n'écouterai plus de plaintes contre vous.

Après la soumission de Witikind, Charlemagne jugea la religion chrétienne assez bien affermie parmi les Saxons pour y établir quelques évêchés, et dès l'année suivante il fonda, par l'autorité du pape, le siège de Minden dans la Westphalie, et celui de Werden au delà du Weser. Ce dernier siège eut pour premier évêque saint Suidbert que quelques-uns ont confondu à tort avec le compagnon de saint Villebrod. Il en érigea deux autres peu de temps après, l'un à Brême en 787 au delà du Weser, et l'autre à Osnabruck en 788, dans la Westphalie. Saint Willehad fut ordonné évêque pour le diocèse de Brême, qu'il gouvernait déjà comme chef des missionnaires établis dans cette province ; mais il ne survécut que deux ans à son ordination. Il avait observé dès sa jeunesse une grande abstinence, ne buvant point de vin et ne mangeant que du pain avec des fruits et des légumes. Il ne passait presque aucun jour sans dire la messe, et il récitait souvent jusqu'à deux ou trois fois le Psautier. Il bâtit à Brême une fort belle église cathédrale où il fut enterré, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau.

Dans les lettres données par Charlemagne au sujet de

l'érection de ce nouveau siège, il décharge les Saxons du tribut annuel qui leur était imposé; mais il les oblige à payer la dîme des fruits et des bestiaux pour l'entretien des églises et des prêtres. Il publia aussi vers le même temps un capitulaire dont presque toutes les dispositions concernent la religion et tendent à l'affermir de plus en plus parmi ces peuples. Il ordonne que les églises serviront d'asile aux coupables; qu'il ne sera pas permis de les en arracher, et que lorsqu'ils viendront se présenter ensuite à l'assemblée pour être jugés, on ne pourra les condamner ni à la mort ni à la mutilation. Il défend sous peine de mort de brûler une église, d'y entrer par force ou d'y voler; de tuer un évêque, un prêtre ou un diacre, c'est-à-dire que les compensations pécuniaires ne seront pas admises pour ces meurtres. Il défend aussi sous la même peine d'immoler des victimes humaines, de brûler un homme ou une femme comme sorciers, de brûler les corps morts, de manger de la viande en Carême, de prendre part à des complots pour attaquer les chrétiens, ou de persister dans l'idolâtrie et de mépriser la grâce du baptême en se cachant dans la foule disposée à le recevoir; mais si quelqu'un n'ayant commis ces crimes qu'en secret veut se soumettre à la pénitence, il sera exempté de la mort sur le témoignage de l'évêque. D'autres articles condamnent à des amendes ceux qui négligeront de faire baptiser leurs enfans dans le courant de l'année, ceux qui contracteront des mariages illicites ou qui se livreront à quelques superstitions païennes. Enfin le même capitulaire ordonne de payer aux églises la dîme de tous les biens et même des revenus qui appartenaient au fisc, et de donner à chaque église une métairie avec deux familles de serfs.

La foi se propageait aussi depuis quelques années dans la Carinthie, où saint Virgile de Salzbourg avait envoyé d'excellens missionnaires. Il était Irlandais de naissance, et après son arrivée en France il fut attaché pendant

deux ans à la cour de Pépin, qui le nomma ensuite à l'évêché de Salzbourg. Le duc de Carinthie, qui avait reçu le baptême en Bavière, pria le saint évêque de venir visiter son peuple et le confirmer dans la foi; saint Virgile y envoya d'abord un évêque avec plusieurs prêtres, puis ayant entrepris la visite générale de son diocèse, pour y déraciner les restes de l'idolâtrie, il s'avança dans la Carinthie, jusqu'aux frontières des Hongrois, consacra plusieurs églises, et ordonna des prêtres et des clercs pour les desservir. Il mourut l'an 780, après environ quinze ans d'épiscopat.

Charlemagne fit consulter le souverain pontife par les abbés de Saint-Denis et de Saint-Martin sur la pénitence que l'on devait imposer aux Saxons qui avaient apostasié. Le pape répondit qu'il laissait aux évêques le soin de la régler suivant les circonstances et les dispositions des pénitens. Ces deux abbés obtinrent, dit-on, du pape Adrien la confirmation du privilège en vertu duquel leurs monastères pouvaient avoir des évêques particuliers. On en compte jusqu'à douze dans l'abbaye de Saint-Martin de Tours, et on prétend que l'usage n'en fut aboli que vers la fin du onzième siècle. L'abbaye de Saint-Denis n'en avait plus dès le temps de Charles le Chauve. Ces privilèges, dont l'authenticité au resten'est pas incontestable, n'érigeaient pas les monastères en sièges épiscopaux; ils conféraient seulement aux moines, comme exempts de la juridiction diocésaine, le droit de se donner un évêque de leur choix.

Charlemagne s'était rendu à Rome au commencement de l'an 781, pour conférer avec le souverain pontife sur les affaires de la religion, et il fit sacrer ses deux fils Pépin et Louis, le premier comme roi d'Italie, et le second comme roi d'Aquitaine. Il donna satisfaction au pape au sujet des plaintes qu'il en avait reçues contre l'archevêque de Ravenne, qui s'était mis en possession de plusieurs villes de l'exarchat. Il fit un troisième voyage à

Rome en 787, et donna au saint-siège plusieurs villes qu'il venait de prendre sur le duc de Bénévent. Tassillon, duc de Bavière, envoya prier le pape de faire sa paix avec le roi, justement irrité contre lui ; mais comme ses députés déclarèrent qu'ils n'avaient point de pouvoirs pour régler les conditions du traité, le pape prononça anathème contre lui et ses complices, s'ils manquaient à la fidélité qu'ils devaient au roi. Charlemagne fut obligé de marcher contre lui avec ses troupes, et l'ayant fait juger par les états de la nation, qui le condamnèrent à mort comme coupable de félonie, il lui fit grâce de la vie, et le relégua dans un monastère, où il mourut quelques années plus tard en odeur de sainteté. Comme les Hongrois avaient donné des secours à Tassillon, et ne cessaient d'exercer des ravages sur les terres des chrétiens, Charlemagne tourna ses armes contre eux, s'empara d'une partie de leur pays, et les força à demander la paix. Leur roi et plusieurs de leurs chefs consentirent à recevoir le baptême.

Charlemagne apporta de Rome en France des antiphoniers de saint Grégoire, et amena deux maîtres de chant pour tenir des écoles à Metz et à Soissons, et former des chantres pour les diverses églises de ses états. Comme on avait modifié presque partout les antiphoniers, il ordonna qu'on les leur enverrait pour les corriger et les rendre conformes à ceux de Rome. Ainsi le chant grégorien fut rétabli dans toutes les églises de France. Les chantres romains enseignèrent en outre aux Français à toucher l'orgue, dont on commençait à se servir dans l'office divin. Charlemagne amena aussi de Rome des maîtres de grammaire et de sciences, et établit partout des écoles. Il y en avait une dans son palais, c'est-à-dire à la suite de sa cour, et il écrivit à tous les métropolitains pour en faire établir dans les cathédrales et les monastères. Enfin, il fit corriger avec soin les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, altérés par la négli-

gence des copistes, et après avoir fait faire par Paul Diacre un choix des homélies des pères, pour remplacer dans l'office des nocturnes les anciennes leçons, peu convenables et pleines de barbarismes, il adressa ce recueil aux lecteurs de toutes les églises (1).

On trouve un grand nombre de réglemens sur des matières de discipline dans les Capitulaires de Charlemagne ; mais comme ces ordonnances étaient publiées dans les conciles ou les assemblées de la nation, tout ce qui avait rapport à des questions religieuses portait naturellement le cachet de l'autorité ecclésiastique. Un capitulaire de l'an 779 ordonne la réforme des monastères, et semble abolir ou restreint du moins le droit d'asile dans les églises, en défendant d'y retenir ou de protéger les criminels dignes de mort qui s'y réfugient. Il porte que chacun doit payer la dîme et que l'évêque en réglera la distribution. Un autre capitulaire, publié dans l'assemblée d'Aix la Chapelle, en 789, contient quatre-vingts articles de discipline, dont les cinquante-huit premiers ne sont guère qu'un extrait du code des canons que le pape Adrien avait donné à Charlemagne. Les suivans renferment plusieurs dispositions qui méritent d'être remarquées. On défend de souffrir certains vagabonds qui couvraient le pays, nus et chargés de chaînes, sous prétexte de pénitence. On marque les travaux qui sont interdits le dimanche, et on permet de conduire des chariots pour le service de l'armée, pour les subsistances et les enterremens. On recommande aux évêques d'établir de petites écoles, pour enseigner la lecture, et d'autres dans toutes les cathédrales et les monastères, où l'on apprenne les psaumes, le chant, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire. Les évêques devront avoir soin que les prêtres soient capables d'enseigner au peuple les choses indispensables touchant la foi ou la règle des mœurs. Les

(1) Ann. Loisel. — Monach. engolism. *Vit. Carol. M.*

moines adopteront le chant romain, que Pépin avait fait substituer au chant gallican. Il y a deux autres capitulaires de la même année, dont l'un ne concerne que les moines, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la défense qu'on fait aux abbés de prendre de l'argent pour la réception d'un religieux ; l'autre ordonne que les petits monastères où la règle n'est pas observée exactement soient réunis à d'autres plus considérables. Il défend aux évêques, aux abbés et aux abbesses de garder des chiens ou des oiseaux pour la chasse, ou d'avoir des bouffons. Il défend de dire la messe les dimanches et fêtes dans les chapelles particulières, et ordonne que ces jours-là chacun assiste aux offices publics ; enfin un article prescrit de suivre l'usage de Rome dans l'administration du baptême.

Théodulfe, évêque d'Orléans, publia vers ce même temps, pour l'instruction de son clergé, un capitulaire que nous devons signaler comme un monument précieux de la discipline de cette époque. D'abord il exhorte ses prêtres à prendre grand soin du peuple qui leur est soumis ; il leur recommande l'étude, la prière, le travail des mains, et le plus grand zèle pour tout ce qui tient au service divin. Il leur prescrit de faire eux-mêmes le pain pour le saint sacrifice, ou de le faire faire en leur présence. Il défend de serrer dans les églises autre chose que les ornemens, les vases sacrés et les livres, ou d'y tenir des assemblées pour d'autres objets que la prière. Il défend d'y enterrer personne à l'avenir, excepté les prêtres ou d'autres personnages distingués par leurs vertus. Toutefois, on n'enlèvera pas les corps qui y sont ; mais on couvrira les tombeaux avec des pavés, et s'il y en a un trop grand nombre, on transférera l'autel dans un autre endroit. On ne célébrera la messe que dans l'église et en présence de quelques assistans qui puissent y répondre. Les femmes n'approcheront point de l'autel pendant l'office, et on ira recevoir leur oblation à leur place. Il e

defendu aux prêtres de manger ou de boire dans les tavernes, de loger avec des femmes, ou même de manger avec elles, si ce n'est en famille. Ils tiendront des écoles dans les villages pour instruire les enfans sans rien exiger des parens ; mais ils pourront recevoir ce qui leur sera offert volontairement. Tous les fidèles apprendront par cœur l'Oraison dominicale et le Symbole, et ils les réciteront tous les jours au moins le matin et le soir, avec quelques autres prières qui sont déterminées. Ils devront aussi prier les saints d'intercéder pour eux. On ne devra employer le dimanche qu'en bonnes œuvres, et si la nécessité oblige de voyager, que ce soit sans préjudice de la messe et de la prière. Il ne faut rien épargner pour corriger ceux qui, après avoir entendu une messe, passent le reste du jour dans la dissipation. On assistera dès le samedi aux vêpres, puis aux nocturnes, aux matines et à la messe solennelle, où chacun portera son offrande ; et pour ne pas fournir au peuple l'occasion d'y manquer, les messes particulières se diront plus matin et secrètement. Tous les prêtres de la ville et des faubourgs viendront à la cathédrale, pour assister avec le peuple à la messe et à la prédication. Théodulfe explique ensuite les devoirs des chrétiens envers le prochain et ce qui regarde la confession, la communion, le jeûne et l'abstinence. On doit se confesser avant le commencement du Carême, et déclarer au prêtre tous ses péchés, même ceux de pensée. Il faut imposer pour le parjure ou le faux témoignage la même pénitence canonique que pour l'homicide et l'adultère, et retrancher de l'Eglise et de la société les fidèles ceux qui ayant commis ces crimes ne viennent pas les confesser et recevoir la pénitence. On doit jeûner tous les jours pendant le Carême, excepté les dimanches, et ne manger qu'après l'heure de vêpres ; car ce n'est pas jeûner que de prendre son repas, comme le font quelques-uns, dès qu'on entend sonner noue, c'est-à-dire à trois heures. Les enfans et les malades sont seuls

exempts de la loi du jeûne. Théodulfe recommande pendant le Carême l'abstinence des œufs, du fromage, poisson et du vin ; mais il n'en fait pas une obligation.

C'est aussi vers cette époque que parut la collection des fausses décrétales, qui a donné lieu à tant de discussions sur la discipline du moyen âge. Elle contient les canons des conciles d'Orient, d'une version plus ancienne que celle de Denis le Petit, et ceux de plusieurs conciles d'Occident, avec les canons dits apostoliques, et des décrétales attribuées à plusieurs papes des trois premiers siècles. L'auteur de cette collection assure dans sa préface qu'il a été engagé à ce travail par l'autorité d'un grand nombre d'évêques et de personnes pieuses ; mais il ne dit pas où il a trouvé les décrétales qu'il publie. Elles étaient inconnues à Denis le Petit, qui recueillit au commencement du sixième siècle les décrétales des papes qui n'en cite aucune antérieure au pape Sirice. Elles sont d'ailleurs toutes écrites du même style, elles sont remplies d'anachronismes ; elles citent l'Écriture sainte d'après la Vulgate de saint Jérôme ; on y trouve des passages de saint Léon, de saint Grégoire et de plusieurs auteurs bien postérieurs aux papes dont elles portent les noms ; enfin elles traitent souvent des matières qui n'ont aucun rapport au temps où l'on suppose que ces lettres ont été écrites. Cette collection porte le nom d'Isidore Mercator ; mais on ne sait absolument rien sur cet auteur ; il paraît même que ce nom de Mercator n'est qu'une altération du mot *peccator*, ajouté au nom d'Isidore, que le faussaire, quel qu'il soit, a voulu faire passer son travail sous le nom de saint Isidore de Séville, qui paraît par humilité ce surnom de *peccator*. Riculfe, archevêque de Mayence et successeur de saint Lulle, fut, dit-on, le premier qui répandit en France cette collection, vers la fin du huitième siècle, et quelques-uns même l'en font l'auteur. D'autres l'attribuent à Enguerrand, évêque de Metz, qui succéda à l'abbé Fulrade dans le titre d'archevêque.

chapelain du palais. On en trouve en effet des extraits dans un recueil de canons que l'on croit avoir été adressé par lui au pape Adrien. Enfin d'autres croient qu'elle n'a commencé à paraître que vers le milieu du neuvième siècle.

Les fausses décrétales ont-elles amené, comme quelques auteurs le prétendent, des changemens notables dans la discipline de l'Église, sur les appels au pape, sur le jugement des évêques, sur la tenue des conciles provinciaux et sur plusieurs autres points? ou n'ont-elles fait que fixer et sanctionner, par l'autorité supposée des anciens papes, les changemens déjà introduits par l'usage? ou bien encore se sont-elles bornées à reproduire exactement les anciennes règles et la discipline constante de l'Église? Ce sont des questions qui ne nous paraissent pas avoir toute l'importance qu'on leur suppose, et nous serions tenté de croire qu'elles n'auraient pas été l'objet de tant de discussions, si elles avaient toujours été bien posées et bien comprises. Comme l'Église peut changer les règles de sa discipline selon les circonstances, et que son infaillibilité s'étend incontestablement à ce qui regarde cette matière, qu'il y ait eu ou non des changemens sur quelques points, qu'ils aient été amenés par une cause ou par une autre, c'est une chose au fond assez indifférente, et dont on ne peut tirer aucune conséquence à l'appui d'aucun système. Quand ces changemens seraient de nature à inspirer des regrets, on ne pourrait que gémir sur le malheur des circonstances qui en auraient fait sentir l'opportunité; mais il y aurait une audacieuse témérité à les blâmer en eux-mêmes, et c'est un tort qu'on peut reprocher à quelques auteurs, qui peut-être n'ont pas compris toute la portée ni les conséquences de leur censure. D'un autre côté, il faut distinguer soigneusement les principes fondamentaux de la discipline, des réglemens qui en déterminent l'application. Ainsi, que le pape, comme chef de l'Église, ait le droit incontestable

de juger tous les évêques et de prononcer sur toutes les causes qui lui sont déférées; que les simples prêtres et même les laïques puissent appeler à lui des sentences dont ils sont frappés par leurs supérieurs, nul catholique ne peut en douter; et si l'on prétendait faire dériver ce droit des fausses décrétales, ou même de la décision d'un concile, on porterait atteinte à un principe de dogme, et détruisant la primauté de juridiction qui appartient au souverain pontife. Mais l'exercice de ce droit peut être soumis à des règles établies ou approuvées par le pape lui-même; et de là il peut résulter qu'il devienne plus ou moins fréquent, selon les temps et les circonstances. On doit dire la même chose des autres prérogatives du saint siège; elles dérivent de l'institution divine du chef de l'Église; mais il en a usé différemment, selon les temps et ne les a pas toujours exercées dans toute leur étendue. On sait, par exemple, que pour l'institution canonique des évêques, son intervention n'a pas été dans les premiers siècles aussi directe, aussi immédiate qu'elle l'est devenue plus tard. Les faits qu'on a vus jusqu'ici le prouvent suffisamment. Or, en partant de la distinction que nous venons d'établir, tout le monde sera forcé de convenir que les fausses décrétales n'ont pu modifier aucunement les principes fondamentaux de la discipline qu'elles n'ont pu ni établir ni étendre les droits du pape car tous ceux qu'il exerce dans l'Église, il les tient de sa primauté, qui n'est pas seulement une primauté d'honneur, mais de juridiction. Il s'agirait donc uniquement de savoir si elles ont modifié les règles ou les usages suivis relativement à l'exercice de ces droits; ou, ce qui revient au même, si le pape a usé plus complètement de ses prérogatives inhérentes à son siège, s'il est intervenu plus souvent et plus directement dans le jugement des évêques, si les appels sont devenus plus fréquents, s'il a pris part d'une manière plus immédiate ou plus positive à l'érection des évêchés, des métropoles, et à d'autres affaires.

concernant les églises particulières ; en un mot, s'il a usé avec plus d'étendue sur plusieurs points de discipline les pouvoirs qu'il a reçus comme chef de l'Eglise, et si la publication des fausses décrétales a précédé ou suivi ces changemens. Or, la question, réduite à ces termes, nous paraît avoir si peu d'importance, que nous avons peine à comprendre qu'on ait pu la discuter si vivement. La lecture de l'histoire ecclésiastique nous révèle des modifications incontestables dans les usages relatifs à quelques-uns des points que nous venons d'indiquer ; mais tout prouve aussi qu'elles ont été amenées par le besoin des temps ou le changement des circonstances ; et quand il serait vrai que les fausses décrétales y auraient contribué, ce qu'il nous paraît à peu près impossible de décider rigoureusement, il faudrait toujours convenir qu'elles n'en ont été que l'occasion et non pas la cause et surtout le fondement ; que ces modifications n'étaient qu'un développement plus complet, une application plus étendue des principes reconnus dans tous les temps, et qu'enfin elles ont acquis par le consentement de toute l'Eglise la même autorité que les anciennes règles.

Le pape Adrien avait envoyé en Angleterre des légats qui tinrent, en 787, deux conciles pour le rétablissement de la discipline, l'un dans le royaume de Northumbrie, et l'autre dans le royaume des Merciens. On y fit vingt canons dont les plus remarquables portent que les vœux doivent être nés en légitime mariage, et qu'ils seront nuls par les seigneurs et les évêques : qu'on ne célébrera point le saint sacrifice avec des calices ou des patènes de bois ; qu'on ne priera point pour ceux qui mourront sans être confessés, et qu'on devra payer exactement la dîme. On y défend l'usure, les mariages illicites, et plusieurs pratiques superstitieuses ou même indifférentes, qui étaient des restes du paganisme. Ces canons furent souscrits par les rois et les seigneurs, par les archevêques d'York et de Cantorbéry et les évêques de leur dépendance.

Les musulmans continuaient de persécuter en Orient les chrétiens qui vivaient sous leur domination. Abougarfar, surnommé Almansor, second calife abbasside, étant venu à Jérusalem vers la fin de son règne, fit marquer aux mains les chrétiens et les juifs, ce qui en détermina un grand nombre à se réfugier sur les terres de l'empire. Il mourut l'an 775, et eut pour successeur son fils Mohamed Almahadi, qui régna dix ans. Ce fut Almansor qui bâtit la ville de Bagdad, où les califes fixèrent depuis leur résidence. Almahadi vint aussi à Jérusalem la cinquième année de son règne, et donna ordre à un de ses officiers de fermer les églises, et de faire apostasier les esclaves des chrétiens. Il promit aux habitans d'Emèse qu'il ne les forcerait point à abandonner la foi; mais quand il eut ainsi découvert ceux qui étaient chrétiens, il employa les tortures les plus cruelles pour les faire apostasier. Il en fit même mourir plusieurs. Il y eut des femmes qui souffrirent jusqu'à mille coups de nerf de bœuf et plusieurs autres tourments, plutôt que de renoncer à leur religion. Le calife s'avança jusqu'à Damas, où, contre la foi des anciens traités, il enleva aux chrétiens plusieurs églises. Son fils Mousa, qui lui succéda, ne régna que quinze mois. Aaron, surnommé Al-Raschid, un des plus illustres califes, monta sur le trône à la fin de l'an 786, et l'occupa près de vingt-quatre ans. Ses nombreuses victoires, la sagesse et l'équité de son gouvernement, son amour pour les sciences et les arts, la magnificence de sa cour, devenue l'asile de tous les talens, répandirent sur son règne un éclat extraordinaire. Il était fort zélé musulman, faisait tous les jours cent genuflexions et distribuait d'abondantes aumônes. Il fut le dernier des califes qui fit en personne le pèlerinage de la Mecque. Il le fit plusieurs fois dans le cours de son règne, et lorsqu'il ne le faisait pas, il défrayait trois cents pèlerins. On lui reproche néanmoins plusieurs actes de perfidie et de cruauté. Il fit aussi beaucoup de mal aux chrétiens.

surtout aux catholiques, toujours les plus odieux aux musulmans (1).

L'empereur Constantin Copronyme était mort en 775, son fils Léon, surnommé Chazare, qui lui succéda, crut devoir dissimuler d'abord son attachement à l'hérésie des iconoclastes. Il fit paraître de la piété envers la sainte Vierge et les saints, témoigna du respect pour les moines, et mit dans les premiers sièges des métropolitains choisis parmi les abbés. Mais ensuite il manifesta son aversion pour les images, et fit fouetter et mettre en prison plusieurs officiers du palais, accusés de les honorer. Son impiété devint la cause de sa mort. Comme il était passionné pour les pierreries, il eut envie d'une riche couronne dont l'empereur Héraclius avait fait don à la grande église; il ne se fit pas scrupule de l'enlever et de s'en servir; mais il lui vint à la tête des ulcères suivis bientôt d'une fièvre violente qui l'emporta au bout de trois jours l'an 780. Il eut pour successeur son fils Constantin, qui n'avait pas encore dix ans. L'impératrice Irène, mère de ce jeune prince, prit les rênes du gouvernement, et comme elle était catholique, on put dès lors en toute liberté se déclarer pour les images et embrasser la vie monastique. Léon Chazare avait une sœur nommée Anthuse, qui, malgré les exemples de sa famille, se distingua par la pureté de sa foi et par ses éminentes vertus. Son père Copronyme ayant voulu la marier, elle rejeta constamment tous les partis qu'on lui proposa, et dès qu'elle se vit en liberté par la mort de ce prince, elle distribua la plus grande partie de ses biens aux pauvres, aux églises, aux monastères, et employa le reste à racheter des captifs, ou à d'autres bonnes œuvres. Elle plaçait les vieillards et les malades dans les hôpitaux; elle était la mère des orphelins et des enfans abandonnés, et prenait soin de les recueillir, de les élever et de les instruire

(1) Theoph. Chron.--Elmac. *Hist. Sarac.*

elle-même. L'impératrice Irène l'invita souvent à partager avec elle les soins du gouvernement ; mais elle préféra l'humilité de la croix à tous les honneurs du siècle. Ayant reçu plus tard le voile des mains du patriarche Taraise, elle se retira dans le monastère d'Euménie, où elle mourut saintement.

Nicéas, élevé sur le siège de Constantinople par Constantin, pronome, était mort la dernière année de l'empereur Léon, et son successeur Paul, recommandable par ses talens, sa piété et ses grandes aumônes, avait eu néanmoins la faiblesse de souscrire au conciliabule des iconoclastes. Il ne conserva pas longtemps cette dignité qu'il n'avait acceptée que malgré lui. Étant tombé malade l'an 784, il quitta secrètement son église, et se retira dans un monastère pour y faire pénitence. L'impératrice n'en fut pas plus tôt instruite, qu'elle vint le trouver elle-même, puis elle lui envoya les principaux du sénat, pour lui faire changer de résolution ; mais il résista à toutes leurs instances, témoigna publiquement son repentir d'avoir si longtemps gardé le silence et trahi la foi, par la crainte de la persécution, et déclara qu'il n'y aurait point de salut pour eux, à moins d'assembler un concile général pour détruire l'hérésie. Il mourut peu de temps après, emportant l'estime et les regrets de tout le monde.

L'impératrice Irène s'occupa aussitôt de lui procurer un digne successeur, et prit conseil des personnes les plus éclairées et les plus zélées pour le bien de l'Église. On désigna tout d'une voix Taraise, secrétaire de l'empereur, et aussi distingué par sa piété que par sa naissance et ses talens. Mais il refusa longtemps, et quoique le peuple, consulté à son tour, l'eût choisi par acclamation, il ne consentit à accepter qu'après avoir obtenu la promesse qu'on assemblerait un concile œcuménique ; protestant qu'il ne pouvait qu'à cette condition prendre la conduite d'une église troublée par des divisions intestines, et frappée en outre des anathèmes de tout l'Occi-

dent. Dès qu'il fut ordonné, il envoya sa profession de foi au pape Adrien, et lui écrivit, de concert avec l'impératrice Irène et son fils Constantin, pour le prier de venir en Orient, ou d'y envoyer des légats avec des lettres, afin de confirmer dans un concile universel l'ancienne tradition touchant les images. Il envoya également aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, des lettres synodiques, contenant sa profession de foi sur la Trinité, sur l'Incarnation et le culte des saints, avec la condamnation du conciliabule des iconoclastes. Il pria ces patriarches de lui adresser leurs lettres de communion, et d'envoyer aussi des légats pour tenir leur place au concile. Le pape Adrien, dans sa réponse à l'empereur, déplora les maux causés en Orient par la fureur des hérétiques, et le supplia de rétablir et de faire honorer les saintes images dans tout son empire ; ajoutant, que si on ne pouvait le faire sans tenir un concile, on devrait commencer par anathématiser, en présence de ses légats, le conciliabule tenu contre toutes les règles, puis envoyer, selon la coutume, une déclaration avec serment, au nom de l'empereur et du sénat, portant qu'on laisserait au concile une entière liberté. Il traitait fort au long la question des images, et rapportait les passages des pères qui constataient la tradition catholique. Il demandait ensuite la restitution des patrimoines de l'Eglise romaine en Orient, il revendiquait le droit de consacrer les évêques d'Illyrie dépendant du patriarcat d'Occident ; il s'élevait contre le titre d'évêque universel donné au patriarche Taraise, qui n'aurait pas même le second rang, sans le consentement du saint-siège ; enfin, il recommandait les deux légats chargés de ses instructions et de ses pouvoirs.

Les députés que Taraise avait envoyés aux patriarches d'Orient ne purent leur remettre eux-mêmes les lettres dont ils étaient chargés. On leur représenta qu'ils n'exposeraient pas seulement leur vie en se montrant, mais

qu'ils mettraient en péril toutes les églises, et que les musulmans, sur le moindre soupçon, se porteraient aux dernières extrémités. Les moines de la Palestine intervinrent pour remplir l'objet de leur ambassade, et les renvoyèrent ensuite avec deux légats et des lettres écrites au nom des trois patriarches et des évêques de leur dépendance. Ces deux légats étaient Thomas, prêtre et abbé du monastère de Saint-Arsène en Égypte, pour Politién d'Alexandrie, et Jean, également prêtre et moine, pour Théodoret d'Antioche et pour Élie de Jérusalem. Les évêques de l'empire, convoqués par des lettres de l'impératrice et de son fils, se rendirent à Constantinople, et comme les iconoclastes formaient d'abord le plus grand nombre et se voyaient soutenus par une grande partie du peuple et de l'armée, ils se prononcèrent ouvertement contre la célébration du concile. L'ouverture en fut fixée au 1^{er} août 786, et l'on se réunit dans l'église patriarcale pour commencer les travaux. Mais la sédition devint si grande que l'impératrice crut devoir ajourner le concile, et inviter les évêques à se séparer. Elle éloigna ensuite de Constantinople les troupes qui avaient servi sous Copronyme, et après en avoir fait venir d'autres et pris toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre, elle réunit le concile à Nicée dans l'église de Sainte-Sophie (1).

La première session se tint le 24 septembre 787. Les légats du pape, quoique simples prêtres, occupaient les premières places comme présidant au concile. Après eux venait le patriarche Taraise, puis les députés des Orientaux, et enfin les métropolitains et le reste des évêques au nombre de trois cent soixante-dix-sept, tous de pays soumis à l'empire, savoir, de l'Asie-Mineure, de la Grèce et des provinces méridionales de l'Italie. Il y avait aussi plusieurs abbés, dont les plus célèbres

(1) Anast. — Cedren. — Theoph. — *Act. concil. Nic.* II.

sont saint Platon, abbé du monastère de Sacudion, et saint Théophane de Singriane, qui avait été patrice. Le patriarche Taraise ouvrit le concile par un discours, où il exhorta les évêques à maintenir les traditions de l'Eglise. Ensuite, on fit entrer les évêques iconoclastes, et après la lecture des lettres impériales, Basile d'Ancyre s'avança au milieu de l'assemblée, demanda pardon d'avoir soutenu l'hérésie, et présenta sa profession de foi, où il déclarait se conformer à la doctrine du pape et des patriarches touchant l'intercession des saints, la vénération de leurs reliques et le culte des images. Il condamnait expressément le faux concile tenu par les iconoclastes, et prononçait anathème contre tous ceux qui soutenaient cette hérésie et qui, méprisant la doctrine des pères et la tradition de l'Eglise, prétendaient qu'on ne doit s'instruire que dans l'Ecriture. Théodore de Myre et Théodose d'Amorium présentèrent une confession de foi semblable, et ces trois évêques furent admis à prendre séance au concile. Sept autres évêques vinrent aussi demander pardon et faire leur rétractation ; mais comme ils avaient été les instigateurs de la sédition excitée l'année précédente, leur réception éprouva quelques difficultés. On délibéra comment on devait les recevoir et s'ils conserveraient leur dignité. Toutefois, après avoir montré par les écrits des pères, par les canons de plusieurs conciles et par divers exemples, qu'on pouvait dans certains cas, pour le bien de la paix, maintenir dans leurs fonctions les hérétiques convertis et ceux qui avaient reçu d'eux l'ordination, la majorité du concile se montra disposée à l'indulgence. On reçut en effet dans la troisième session ces évêques repentans, et même Grégoire de Néocésarée, qui avait été un des chefs du concile tenu par les iconoclastes. Mais on ajouta relativement à ce dernier, qu'il aurait à se justifier plus tard, s'il était accusé d'avoir exercé des violences contre les catholiques.

La seconde session fut tenue deux jours après la première. On y lut les lettres du pape à l'empereur et au patriarche, dans lesquelles il établissait le culte des images par l'autorité des pères et par la tradition de l'Église romaine, où le prince des apôtres, dit-il, a fixé son siège et transmis à ses successeurs la primauté de juridiction qu'il avait reçue de Jésus-Christ. Ces lettres furent approuvées unanimement par les évêques, après quoi les abbés et les moines, sur l'invitation du concile, déclarèrent que leur croyance était conforme à la doctrine enseignée par le pape. On lut dans la troisième session, tenue le 28 septembre, la lettre de Taraise aux patriarches d'Orient et la réponse apportée par leurs légats. Cette réponse offre un témoignage bien formel et non suspect de la foi des églises orientales touchant l'autorité du saint-siège. « L'absence des trois patriarches et des évêques de leur dépendance ne doit pas, disent-ils, vous empêcher de vous assembler, puisqu'elle ne vient pas de leur choix, mais de la violence de leurs tyrans. Il ne s'est trouvé au sixième concile aucun évêque de ces provinces, et pourtant son autorité n'en a pas souffert, vu surtout que le très-saint pape de Rome y avait consenti et s'y était trouvé par ses légats. » Du reste, ils déclarent qu'ils reçoivent les six conciles généraux, qu'ils rejettent celui des iconoclastes; et pour montrer la foi de tout l'Orient touchant le culte des saints, de leurs reliques et de leurs images, ils envoient la copie d'une lettre synodique de Théodore de Jérusalem, approuvée par les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie. Nous avons fait connaître cette lettre précédemment.

La quatrième session, tenue le 1^{er} octobre, fut employée tout entière à prouver, par les témoignages de l'Écriture et des pères, le dogme catholique et la perpétuité de la tradition. On cita entre autres des passages de saint Chrysostome, de saint Grégoire de Nysse, de saint Basile, de saint Athanase, et un canon du concile quini-

sexte ; puis on rapporta plusieurs histoires qui montraient que les plus grands saints avaient honoré les images et que Dieu en avait autorisé le culte par des miracles. Les critiques modernes ont reconnu que quelques-uns des ouvrages allégués n'étaient pas des auteurs dont ils portaient les noms ; mais ils n'en servaient pas moins à constater la tradition, qui d'ailleurs était prouvée suffisamment par une multitude d'autres monumens incontestables. On lut ensuite la lettre de Grégoire II à saint Germain de Constantinople, et les trois lettres de ce patriarche, après quoi on prononça plusieurs anathèmes contre les profanateurs des images ; enfin Euthymius de Sardes lut au nom du concile une confession de foi qui fut souscrite par tous les évêques. Après l'exposé de la doctrine catholique sur la Trinité et l'Incarnation, on ajoutait : « Nous suivons la doctrine du Sauveur et des apôtres, qui nous ont appris à honorer et à invoquer premièrement la mère de Dieu, qui est au-dessus de toutes les vertus célestes, puis les anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs et tous les saints. Nous recevons et nous honorons la figure de la croix, les reliques des saints et leurs images, conformément à la tradition de nos pères, qui les ont mises dans toutes les églises. Nous honorons les images de Jésus-Christ, de sa sainte mère, et des anges qui ont apparu sous une forme sensible, et celles des apôtres, des martyrs et des autres saints, parce qu'elles nous rappellent leur souvenir et nous excitent à la piété. »

On continua dans la cinquième session, tenue le 4 octobre, la discussion des témoignages et des faits qui servaient à constater la tradition de l'Église sur le culte des images. On prouva que la doctrine des iconoclastes, contraire à celle de tous les pères, n'était qu'un emprunt fait à celle des juifs et des musulmans, que la guerre contre les images avait eu pour premier auteur le calife Yézid ; qu'auparavant cette impiété n'avait rencontré de partisans que chez les manichéens, les acéphales et les

autres sectaires qui niaient la réalité de l'Incarnation ; qu'en ne rougissant pas d'accuser l'Église d'idolâtrie, les iconoclastes ne faisaient qu'imiter les païens, et qu'enfin, pour déguiser la nouveauté de leur doctrine, ils avaient falsifié les écrits des pères, coupé ou effacé les feuillets qui condamnaient leurs erreurs, et brûlé plusieurs livres où le culte des images était approuvé. On conclut cette session par un décret portant que les saintes images seraient rétablies partout, et qu'on en placerait une au milieu du concile, où elle serait vénérée par tous ceux qui étaient présens ; ce qui fut exécuté immédiatement.

La sixième session, tenue deux jours après, fut employée à lire une réfutation de la décision prononcée par le conciliabule des iconoclastes. On montre d'abord qu'il n'a pu prendre le nom d'œcuménique, puisque le pape n'y avait point concouru par ses légats ni par ses lettres. On discute ensuite tous les sophismes dont s'étaient servis les iconoclastes pour appuyer leur décision. Comme ils prétendaient que les chrétiens étaient retombés dans l'idolâtrie et que Dieu avait suscité les empereurs pour la détruire, le concile releva l'impiété de cette flatterie, également injurieuse à Jésus-Christ, dont la religion, selon ses promesses, ne devait pas périr, et aux évêques à qui il a donné mission de l'enseigner et de la perpétuer. Les iconoclastes avaient avancé que l'Eucharistie était la seule image de Jésus-Christ qui fût permise, et quoiqu'au fond leur doctrine sur la présence réelle ne fût pas différente de celle des catholiques, ce terme d'image pouvait donner lieu à de fausses interprétations ; voici ce que répond le concile de Nicée : « Aucun des apôtres ni des pères n'a dit que le sacrifice non sanglant fût l'image du corps de Jésus-Christ, car ce n'est point ce qu'ils avaient appris de sa bouche. Il ne leur a point dit : Prenez et mangez, ceci est l'image de mon corps, mais, ceci est mon corps. Il est vrai qu'avant la consécration quelques pères ont appelé les dons anti-

types, c'est-à-dire signes ou représentations ; mais après la consécration, on les nomme, ils sont et on les croit proprement le corps et le sang de Jésus-Christ. Toutefois ces novateurs voulant abolir les saintes images, ont introduit une autre image qui n'en est point une, mais réellement le corps et le sang de Jésus-Christ, en quoi ils l'ont paraître encore plus d'impiété que d'inconséquence. Ils se rapprochent pourtant de la vérité en disant que les dons sacrés deviennent un corps divin ; tant il y a d'obscurité et d'incertitude dans leurs idées ; car si l'Eucharistie est l'image du corps de Jésus-Christ, comment peut-elle être ce corps lui-même ? « On voit ici la doctrine de la présence réelle exprimée d'une manière bien formelle et bien claire, et on peut remarquer aussi que le concile en repoussant le langage des iconoclastes ne les accuse pas d'erreur sur ce point, et qu'il condamne au contraire leur langage comme étant tout à la fois en contradiction avec la doctrine catholique et avec leur propre croyance. Du reste, ce que disent les pères de ce concile, qu'on n'a jamais donné le nom d'image à l'Eucharistie, ne doit s'entendre que dans le sens d'une image ordinaire ou d'une simple figure qui représente seulement l'original sans le contenir ; car c'était uniquement de celle-là qu'il était question avec les iconoclastes. Ces hérétiques, pour déprécier les images, avaient dit qu'elles ne sont consacrées par aucune prière. Le concile en convint ; mais il observa qu'il y a plusieurs autres choses qui sont saintes par leur objet seul et sans aucune consécration. Il en donne pour exemple les croix et les vases sacrés. En effet, dans les rituels grecs il n'y a point de prière ni de bénédiction pour les vases sacrés non plus que pour les croix et les images. Le concile ajoute qu'on vénère les images à cause de Jésus-Christ ou des saints qu'elles représentent ; qu'ainsi le culte qu'on leur rend ne s'arrête point à elles, et qu'il n'est pas une adoration proprement dite comme celle qui s'adresse uni-

quement à Dieu. Arrivant enfin à la discussion des autorités dont s'appuyaient les iconoclastes, on fit voir que tous les textes allégués par eux étaient ou falsifiés ou tronqués, ou enfin détournés de leur véritable sens, et on invoqua surtout en faveur de la doctrine catholique la tradition et l'infaillibilité de l'Église (1).

(1) Nous devons observer ici qu'en parlant du sixième concile tenu contre les monothélites, le concile de Nicée nomme toujours le pape Honorius parmi ceux que l'on y avait condamnés, et les légats du saint-siège n'élèvent à ce sujet aucune réclamation. C'est une nouvelle preuve qu'on ne saurait révoquer en doute la condamnation de ce pape. Les raisons qu'on allègue pour soutenir la falsification des actes du sixième concile en ce qui regarde cette condamnation, se réduisent à des suppositions toutes gratuites, et à des conjectures si frivoles, qu'aujourd'hui, à Rome même, on regarde comme insoutenable l'opinion de Baronius, qui a voulu élever des doutes sur ce point (Palma, *Prælect. Hist. eccl.* tom. II). En effet, la condamnation d'Honorius est mentionnée dans la lettre synodale du sixième concile, dans l'édit de l'empereur Constantin pour en appuyer les décrets, et dans plusieurs lettres du pape Léon II pour la confirmation de ce concile, notamment dans sa lettre à Constantin Pogonat, où il dit en outre, qu'après avoir examiné soigneusement les actes du concile, il les a trouvés conformes au rapport de ses légats. Nous avons cité dans notre troisième volume toutes ces preuves, qui nous paraissent sans réplique. Cependant on s'est plaint que nous n'ayons pas contesté ou même rejeté un fait si bien établi. C'est un des reproches qu'on nous fait dans un recueil périodique intitulé : *Bibliographie catholique*, et l'on y soutient que *Binius et Baronius ont suffisamment prouvé la falsification des actes du sixième concile*. J'ignore quelle peut être en matière de critique l'autorité de l'auteur qui émet une opinion aussi tranchante, mais je ne pense pas qu'elle puisse l'emporter sur celle de tant d'érudits français ou italiens qui regardent comme nulles ou insuffisantes les prétendues preuves de Baronius. Nous devons ajouter que le pape Adrien II, dans une allocution qui fut lue et approuvée au huitième concile général, dit expressément que l'autorité du saint-siège a confirmé le jugement prononcé contre Honorius. C'est donc en pure perte qu'on voudrait soutenir l'altération des actes du sixième concile au sujet de la condamnation d'Honorius, si l'on ne veut pousser la hardiesse jusqu'à contester aussi l'authenticité de tous les autres monumens où cette

La septième session fut tenue le 13 octobre. On y lut la définition de foi conçue en ces termes : « Nous décidons que les saintes images, soit de couleurs, soit de pièces de rapport, soit de quelque autre matière convenable, seront exposées dans les églises, sur les murs, sur les ornemens et les vases sacrés, et aussi dans les maisons et sur les chemins. Car plus on voit souvent dans leurs images Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints, plus l'esprit est occupé de leur souvenir et le cœur dis-

condamnation se trouve mentionnée. Dira-t-on que les Grecs ont falsifié les lettres du pape Léon II, dont les originaux n'étaient pas entre leurs mains, et l'allocution du pape Adrien II, prononcée dans un concile de Rome avant d'être lue dans celui de Constantinople ? Et cependant, à moins de le soutenir, on ne voit pas ce que gagnerait Baronius ou ceux qui embrassent son opinion ; car fût-il vrai qu'Honorius n'a pas été condamné par le sixième concile, il faut toujours avouer qu'il a été formellement condamné par le pape Léon II, dont nous avons rapporté textuellement les paroles, et cette condamnation a été ratifiée par Adrien II. Or, que la condamnation d'Honorius émane d'un concile, ou bien qu'elle ait été seulement prononcée par le saint-siège avec l'assentiment de toute l'Eglise, le résultat est toujours le même et doit l'être surtout aux yeux de Baronius et de ses partisans ; je m'étonne donc que le critique auquel je réponds et les autres qui comme lui ont eu assez de lumières pour trouver une si grande force dans les preuves de Baronius relativement à la falsification du sixième concile, n'aient pas jugé à propos de chercher aussi des preuves pour établir la falsification des nombreux monumens où se trouve mentionnée la condamnation d'Honorius par le saint-siège. C'est le seul moyen de gagner complètement leur cause, et ils seraient bien malheureux ou bien malhabiles s'ils n'en trouvaient pas d'aussi fortes que celles de Baronius. Du reste, on peut voir par les réflexions que nous avons faites dans notre troisième volume, au sujet de la condamnation d'Honorius, qu'on ne peut tirer de ce fait aucune conséquence, et qu'Honorius était seulement coupable de n'avoir pas réprimé une hérésie naissante et non de l'avoir enseignée. Nous avons cru ces explications nécessaires pour détruire une opinion sans fondement, que l'ignorance et les préjugés cherchent à répandre en France, maintenant que les lumières d'une saine critique l'ont fait abandonner en Italie, où elle avait trouvé d'abord quelques partisans.

posé à les aimer. On doit rendre à ces images non le culte de latrie qui ne convient qu'à Dieu, mais un culte de vénération et d'honneur. On en approchera avec l'encens et les cierges, comme on le fait à l'égard de la croix, des Évangiles et des autres choses saintes, le tout suivant la pieuse coutume anciennement établie : car l'honneur de l'image se rapporte à l'original qu'elle représente. Telle est la doctrine des saints pères et la tradition de l'Église. Nous ordonnons que tous ceux qui oseraient manifester ou enseigner une doctrine contraire, soient déposés s'ils sont évêques ou clercs, et excommuniés s'ils sont moines ou laïques. » Ce décret fut souscrit par les légats du pape, par le patriarche Taraise, par les légats des Orientaux et par tous les évêques. On écrivit ensuite une lettre à l'empereur et à sa mère, et une autre au clergé de Constantinople pour les instruire de ce qui s'était passé. Dans la lettre à l'empereur on distingue et on explique les divers sens du mot adoration. On fait voir que souvent dans l'Écriture il sert à exprimer simplement l'honneur qu'on rend en se prosternant, et que c'est ainsi, par exemple, qu'il est dit que Jacob adora Esau. L'impératrice ayant reçu la lettre du concile, écrivit au patriarche Taraise d'amener les évêques à Constantinople, où ils tinrent une assemblée publique le 23 octobre. On y lut en présence du peuple la définition de foi qui fut approuvée de nouveau par des acclamations unanimes, et ensuite les principaux passages des pères qu'on avait cités dans la quatrième session. L'impératrice et son fils Constantin souscrivirent à cette définition, et renvoyèrent les évêques comblés de présents. Ainsi finit le second concile de Nicée, compté pour le septième œcuménique.

Ce concile fit vingt-deux canons de discipline. Le premier recommande l'observation des anciens canons, notamment de ceux qu'on nommait apostoliques, et de ceux des six conciles généraux, ce qui comprend ceux du concile

quinisexe. Mais cette disposition ne fut pas approuvée par le saint-siège. Les canons suivans contiennent pour la plupart des réglemens sur les devoirs du clergé. Les études ayant beaucoup souffert pendant les persécutions précédentes, on ordonna aux métropolitains d'examiner avec soin les sujets proposés pour l'épiscopat, et de ne les admettre qu'après s'être assurés qu'ils savent le Psautier et qu'ils possèdent les autres connaissances indispensables pour remplir leurs fonctions. Toute élection d'évêque, de prêtre ou de diacre faite par l'autorité séculière est déclarée nulle. On renouvelle les canons contre la simonie, et ceux qui ordonnent de tenir tous les ans des conciles provinciaux. Les évêques qui par intérêt ou par passion interdiront leurs clercs ou fermeront les églises pour empêcher d'y célébrer les saints mystères, devront être eux-mêmes interdits de leurs fonctions. Il est expressément ordonné de mettre des reliques dans toutes les églises qui n'en ont point, avec défense aux évêques, sous peine de déposition, d'en consacrer aucune sans reliques. Les clercs qui ont permission de demeurer chez les grands ne doivent pas s'y charger d'affaires temporelles, mais seulement de l'instruction de la maison et de l'éducation des enfans. Comme les iconoclastes, par suite de leur mépris pour l'habit monastique, étendaient leurs railleries à tous ceux qui portaient des vêtemens pauvres ou modestes, le concile ordonne de punir ceux qui se permettraient de semblables dérisions, et interdit au clergé le luxe et la recherche dans les habits. Les conventions simoniaques pour l'admission dans les monastères sont défendues, sous peine de déposition contre les abbés et d'expulsion contre les abbesses. Mais on permet de recevoir ce qui serait offert volontairement, et même de ne pas le rendre si le moine venait à quitter le monastère. Le patriarche Taraise montra le plus grand zèle pour l'exécution de ces réglemens du concile contre la simonie. Il nous reste de lui deux lettres à ce sujet, dont l'une est

adressée au pape Adrien, qu'il félicite de ce que l'Église romaine est exempte de ce vice odieux.

Le pape ayant reçu les actes du concile de Nicée, les fit traduire en latin et les envoya à Charlemagne pour les faire approuver par les évêques de France. Mais le terme d'adoration employé dans cette traduction, et surtout un passage où le sens du concile était complètement altéré, firent croire qu'il était tombé dans l'exagération sur le culte des images, et Charlemagne, alors indisposé contre l'impératrice Irène, ne fut peut-être pas fâché d'avoir une occasion de la mortifier en attaquant un concile tenu dans ses états. On publia sous le nom de ce prince un long écrit divisé en quatre livres, qu'on nomme les *livres Carolins*, où l'on trouve une critique amère du concile de Nicée. L'auteur de cet écrit, pour combattre le culte des images, s'appuie, comme les iconoclastes, sur ce qu'elles ne reçoivent aucune consécration, et s'efforce de montrer qu'on ne doit pas les assimiler à la croix, à l'Évangile et aux vases sacrés. Mais s'il est permis d'honorer la vraie croix et ses images, parce qu'elles nous rappellent le souvenir de la passion de Jésus-Christ, pourquoi ne serait-il pas permis d'honorer l'image de Jésus-Christ même ? Il en est de même à proportion des vases sacrés ; ce sont toujours des choses matérielles et des ouvrages de la main des hommes, dont la vénération ne peut être que relative. L'honneur qu'on leur rend n'est qu'un témoignage du respect qu'on porte aux saints mystères, comme le culte des images se rapporte à l'objet qu'elles représentent. L'auteur convient que les personnes éclairées peuvent en user ainsi ; mais il soutient que c'est une occasion d'abus et de scandale pour les ignorans. Il ne serait donc plus question que de bien instruire les peuples. Il reproche à Constantin, évêque de Chypre, d'avoir dit : « Je reçois et j'honore les saintes images suivant l'adoration que je rends à la sainte Trinité, » et il suppose que telle était la doctrine enseignée par le con-

cile. Mais ce reproche n'avait d'autre fondement qu'une traduction inexacte : car dans l'original Constantin parle ainsi : « Je reçois et j'honore les saintes images ; mais je ne rends qu'à la Trinité le culte de latrie. » Ce fut néanmoins cette erreur de fait qui empêcha pendant quelque temps de recevoir en France le concile de Nicée.

Les livres Carolins, composés en 790, furent envoyés par Charlemagne au pape Adrien, qui lui écrivit une longue lettre où il discute les principales objections de cet écrit. Pour répondre à celle qui était tirée des paroles attribuées à Constantin, il se contente de rapporter la définition du concile, où l'honneur rendu aux images est nettement distingué du culte de latrie dû à la Divinité. Il insiste sur la tradition de l'Église romaine, et sur l'exemple de plusieurs papes qui, depuis saint Sylvestre jusqu'à saint Grégoire, avaient fait faire dans les églises de Rome des images que l'on y voyait encore. Il cite les conciles tenus à Rome sous Grégoire III et sous Étienne III, où l'on avait condamné les iconoclastes, et approuvé formellement le culte des images. Le dernier surtout était important dans la discussion présente, puisque douze évêques de France y avaient assisté. Enfin, après avoir rapporté la conclusion des livres Carolins, où il est dit : « Nous permettons, suivant les lettres de saint Grégoire, de faire des images et de les placer dans les églises pour la gloire de Dieu et des saints, et nous ne souffrons pas qu'on les détruise, mais nous n'obligeons point à les adorer, » le pape ajoute : « Cet article est bien différent des précédens, et nous reconnaissons qu'il est de vous, en ce que vous faites profession de suivre les sentimens de saint Grégoire. » Ensuite il rapporte un passage de la lettre de saint Grégoire à Sérénus, où il dit que les images servent à l'instruction des fidèles, et un autre d'une lettre à Secondin, où le même saint dit expressément, que si l'on se prosterne devant les images, ce n'est pas pour les adorer comme la Divinité, mais pour adorer celui dont

elles rappellent le souvenir. « Nous avons reçu le concile de Nicée, dit le pape Adrien, parce que sa décision est conforme à la doctrine de saint Grégoire; toutefois, nous n'avons encore donné à ce sujet aucune réponse à l'empereur. » On ne peut assez admirer la modération avec laquelle ce pape répond à un écrit si rempli de chicanes, de termes injurieux et de mauvais raisonnemens.

Le concile de Nicée fut rejeté par les évêques d'Angleterre et par un nombreux concile des évêques de France, tenu à Francfort-sur-le-Mein l'an 794. Mais on reconnaîtra facilement que cette décision, fondée sur une simple erreur de fait, ne peut fournir aux sectaires modernes aucun argument contre la doctrine catholique. On comprend d'abord que les évêques d'Occident n'ayant point été appelés au concile de Nicée, et le pape ne l'ayant pas encore confirmé solennellement, ils aient cru pouvoir le regarder comme un concile particulier dont il n'était pas interdit d'examiner et de combattre les décisions, tant qu'elles n'avaient pas reçu l'assentiment de l'Église universelle. Ensuite, quant au fond même de la question, il est certain que les évêques de France n'ont point rejeté les décisions de ce concile, mais une erreur réellement condamnable qu'ils lui attribuaient d'après une version inexacte. « On nous a proposé, disent-ils, un nouveau concile des Grecs, où il est écrit que quiconque ne rendrait pas aux images un culte d'adoration comme à la Trinité, serait frappé d'anathème. Nous avons refusé d'admettre et condamné unanimement cette adoration. » On voit donc qu'ils ont rejeté simplement le culte de latrie, comme l'avait fait le concile de Nicée lui-même. D'un autre côté, la question des images présentait deux questions bien distinctes, l'une de dogme, qui concernait le fond du culte, ou en d'autres termes, qui avait pour objet de décider si l'on devait honorer les saintes images, et l'autre de discipline, qui concernait la forme de ce culte ou la manière de les honorer. Sur la première, la doctrine des évêques

de France était conforme à celle de l'Église catholique ; car ils font profession de suivre à cet égard le sentiment de saint Grégoire, dont nous avons cité les paroles ; ils déclarent dans les livres Carolins, qu'il est permis de mettre des images dans les églises et ailleurs en l'honneur des saints ; enfin, quelques années auparavant, douze évêques français, dont sept métropolitains, avaient assisté et souscrit à un concile tenu à Rome sous Étienne III, dans lequel on avait ordonné que les images continueraient d'être honorées suivant l'ancienne tradition. Mais quant à la question de discipline, les évêques de France voulaient retenir leur ancien usage et se contenter de montrer leur respect pour les images, par le seul fait de les exposer dans les églises ou en d'autres endroits, comme des objets religieux propres à exciter à la dévotion envers Dieu et les saints ; ils ne voulaient point admettre l'usage introduit chez les Grecs, de brûler de l'encens et d'allumer des cierges devant les images.

Le concile de Francfort, où se trouvaient près de trois cents évêques de France, d'Allemagne et d'Italie, avec deux légats du pape, avait été convoqué par Charlemagne pour condamner l'hérésie de Félix et d'Élipand, qui renouvelaient en Espagne le nestorianisme sous une forme déguisée. Ils enseignaient l'un et l'autre que Jésus-Christ selon l'humanité n'est pas réellement Fils de Dieu, mais qu'il en a reçu le nom par adoption, ce qui supposerait dans le Verbe incarné deux fils, dont l'un par nature et l'autre simplement adoptif, en sorte que l'unité de personne se trouverait anéantie, et qu'il ne serait plus vrai de dire que le propre Fils de Dieu a souffert pour nous dans la nature humaine. Élipand, archevêque de Tolède, répandit cette erreur dans la Galice et les Asturies, et parvint à séduire l'archevêque de Brague. Félix, évêque d'Urgel, la répandit en deçà des Pyrénées dans une partie de la Gaule narbonnaise. Le pape Adrien écrivit une lettre à tous les évêques d'Espagne pour les prémunir contre

cette erreur, et comme il se plaignait aussi de quelques abus introduits par l'ignorance ou le commerce avec les musulmans, notamment de ce que plusieurs reculaient la Pâque au delà du temps fixé par le concile de Nicée, Élipand réunit à cette occasion un concile à Tolède, où il condamna un évêque nommé Migèce, partisan déclaré de cet abus touchant la Pâque; mais il continua d'enseigner son hérésie, et de traiter d'eutychiens ceux qui la combattaient. On distinguait dans ce nombre saint Bêat, prêtre et moine dans les Asturies, et Éthérius son disciple, qui devint bientôt après évêque d'Osma. Élipand les ayant attaqués dans une lettre adressée à un abbé, ils y firent une réponse divisée en deux livres, où ils réfutent solidement par l'Écriture et les pères, la doctrine de cet hérésiarque. Ils rapportent sa profession de foi, dans laquelle il déclare expressément que Jésus-Christ comme homme n'est que fils adoptif de Dieu, et que ce n'est point par celui qui est né de Marie et qui est fils par adoption et par grâce, que Dieu a créé le monde, mais par celui qui est fils par nature; ce qui détruit évidemment, comme nous l'avons dit, l'unité de personne.

Cette hérésie se répandait depuis plusieurs années, lorsque Charlemagne, dont l'empire s'étendait sur une partie de l'Espagne, fit tenir un concile à Narbonne, en 791, pour régler plusieurs affaires ecclésiastiques, et principalement ce qui regardait Félix d'Urgel. On ignore s'il y eut une décision prise. Mais comme on voit son nom parmi les souscriptions, il est probable qu'il sut déguiser ses erreurs assez adroitement pour éviter une condamnation. Elles furent condamnées, sans en nommer les auteurs, dans un autre concile tenu la même année à Frioul, par Paulin, patriarche d'Aquilée. L'année suivante, Charlemagne fit amener Félix d'Urgel à Ratisbone, et les évêques chargés de l'entendre et de l'examiner l'ayant convaincu d'erreur, il fit une rétractation et fut envoyé à Rome, où il abjura de nouveau son hérésie en présence

du pape. Mais étant de retour dans son diocèse, il ne tarda pas à la répandre de nouveau. Le célèbre Alcuin, qui venait de se fixer en France, essaya de le ramener par une lettre pleine d'exhortations charitables, auxquelles il répondit par un long écrit, où il employait pour défendre sa doctrine toutes les subtilités de l'art sophistique, et une foule de passages tronqués ou détournés de leur véritable sens. Il se fondait principalement sur la liturgie d'Espagne, qui emploie souvent le mot d'adoption, mais seulement pour signifier que le Verbe divin a pris ou adopté notre nature, ou, en d'autres termes, qu'elle a été unie à la nature divine, ce qui n'exclut point l'unité de personne, et ne suppose point une filiation adoptive.

Cet écrit ayant été apporté en France, Alcuin, par ordre de Charlemagne, composa pour y répondre un excellent traité, où il joint aux preuves les plus solides tirées de l'Écriture, une multitude de passages empruntés aux pères grecs et latins. Charlemagne envoya aussi l'écrit de Félix au pape et aux plus savans évêques, entre autres à Paulin d'Aquilée, qui composa un traité divisé en trois livres contre cette hérésie.

Élipand, de son côté, adressa une lettre aux évêques et une autre à Charlemagne, pour soutenir son erreur. Ce prince en transmit une copie au pape, qui lui envoya, pour y servir de réponse, une lettre adressée à tous les évêques d'Espagne, dans laquelle il établissait solidement la doctrine catholique, et les exhortait à s'y réunir, sous peine d'être frappés d'anathème. Le concile de Francfort, conformément à cette lettre du pape, condamna l'hérésie d'Élipand et de Félix, et déclara que tous ceux qui la soutiendraient à l'avenir seraient excommuniés. Cette menace d'anathème, insinuée dans le premier canon, se trouve exprimée plus formellement dans un mémoire composé dans ce concile, par Paulin d'Aquilée, tant en son nom qu'au nom de l'archevêque de Milan et des autres évêques de la Lombardie. Il y met toutefois cette restric-

tion : « Sauf, en tout, le droit et le privilège du souverain pontife Adrien. » Il termine cet écrit par des vœux pour le roi et pour la paix de l'état, afin que les évêques ne soient plus détournés de leurs fonctions et obligés de servir à la guerre. Les évêques de la Germanie, de la Gaule et de l'Aquitaine composèrent de leur côté une lettre synodique adressée aux évêques d'Espagne, en réponse aux sophismes d'Élipand. Elle est aussi écrite au nom des évêques de l'Angleterre ; car Charlemagne avait eu soin de demander leur avis, et de les engager à se faire représenter dans son concile par leurs députés. Il envoya cette lettre synodique à Élipand et aux autres évêques d'Espagne, avec la lettre du pape Adrien et le mémoire de Paulin d'Aquilée, et il y joignit une lettre particulière, où il déclarait que pour mettre fin au scandale produit par leurs nouveautés, il avait consulté le saint-siège, dépositaire des traditions apostoliques, et réuni en concile les évêques de tout son royaume avec les personnages les plus instruits de l'Angleterre, que les pièces qu'il leur envoyait montraient l'accord unanime de tout l'Occident, qu'il préférerait le jugement de tant d'évêques à celui d'un petit nombre, et qu'en conséquence il s'attachait inviolablement au siège apostolique et à la tradition de l'Église, évidemment conforme à la doctrine des livres saints. Il ajoutait que l'écrit d'Élipand avait été soigneusement examiné et discuté dans le concile, qu'il ne lui restait plus qu'à les conjurer de se soumettre et de ne pas se croire plus savans que l'Église universelle, et qu'après cette admonition du concile et du pape, s'ils persistaient dans leurs erreurs, il les tiendrait absolument pour hérétiques, cesserait toute communication avec eux, et renoncerait au projet d'employer le secours de ses armées pour les délivrer de la tyrannie des musulmans.

Cette lettre ne produisit aucun effet sur les deux hérésiarques. Mais comme la Catalogne, où se trouve Urgel, était sous la domination de Charlemagne, il voulut user

au moins de son autorité pour mettre cette province à l'abri de la séduction. Il fit connaître au pape Léon III l'obstination de Félix, et l'engagea à tenir un concile à Rome l'an 799, dans lequel on déclara cet évêque excommunié s'il ne renonçait à son hérésie. Ensuite il envoya l'archevêque de Narbonne à Urgel avec plusieurs autres évêques, pour exhorter Félix à se soumettre au jugement de l'Eglise. Ils le déterminèrent à se rendre auprès du roi à Aix-la-Chapelle, sur la fin de la même année 799, et après une discussion publique en présence des évêques, Alcuin lui fit reconnaître et abjurer ses erreurs. Mais à cause de ses fréquentes rechutes, il fut déposé de l'épiscopat et relégué à Lyon, où il passa le reste de ses jours. Il fit sa rétractation par une lettre adressée à son église, pour lui témoigner son repentir et l'exhorter à suivre la doctrine de l'Eglise universelle. Toutefois après sa mort on trouva parmi ses papiers un écrit de sa main, qui fit malheureusement douter de sa conversion. Le célèbre Agobard en prit occasion de composer son excellent traité contre cette hérésie. Quant à Élipand, on n'a aucune preuve authentique de sa rétractation, attestée néanmoins par quelques auteurs obscurs. Ce qui est certain, c'est qu'après la dernière abjuration de Félix, il osa soutenir encore ses erreurs dans une lettre remplie d'injures contre Alcuin; et que celui-ci après avoir essayé vainement de le ramener par ses exhortations, prit le parti de répondre à sa lettre par un traité en quatre livres, dont il remit les deux premiers à l'archevêque de Narbonne, à Leidrade de Lyon et à saint Benoît d'Aniane, que Charlemagne envoyait en Catalogne pour y éteindre les restes de l'hérésie. Élipand avait alors quatre-vingt-deux ans, et mourut probablement peu de temps après (1).

Le concile de Francfort fit plusieurs canons de discipline, dont nous citerons seulement les plus remarquables.

(1) Egin. *Ann.* — Alcuin. *Contr. Fel. et Elip.*

On recommande aux moines l'observation de la règle de saint Benoît, et on défend de vivre reclus sans la permission de l'évêque et de l'abbé. Il est interdit aux abbés de prendre de l'argent pour l'admission des moines, et de les punir par la perte de la vue ou d'un membre pour quelque faute que ce soit. Le roi ne pourra faire élire aucun abbé sans le consentement de l'évêque. On défend d'ordonner des clercs sans les attacher à un titre; ils ne pourront passer d'une église à une autre sans permission, et les vagabonds seront arrêtés et mis en prison, pour être rendus ensuite à leurs supérieurs. L'évêque jugera les différends entre les clercs; si un laïque plaide contre un clerc, le comte et l'évêque jugeront ensemble. Si le jugement de l'évêque n'est point reçu par les parties, l'affaire sera portée au concile de la province, et s'il ne peut terminer le différend, les parties seront renvoyées devant le roi. Le prêtre accusé de crime sera jugé par l'évêque, ou, selon les cas, par le concile national. On interdit les translations des évêques, et on leur défend de s'absenter de leurs églises plus de trois semaines. Après la mort d'un évêque ses parens ne pourront succéder qu'aux biens possédés par lui avant son ordination; ce qu'il aura acquis depuis appartiendra à son église. On renouvelle l'obligation de payer la dîme, dont plusieurs chrétiens, surtout parmi les Saxons, cherchaient toujours à se dispenser.

Le concile tenu à Frioul en 791, par Paulin d'Aquilée, avait fait aussi divers réglemens, dont plusieurs méritent d'être rapportés. On y défendit aux clercs de loger avec aucune femme, même avec celles qui étaient permises par les canons. On ordonna que les mariages seraient précédés par des fiançailles, qu'on laisserait un temps suffisant pour s'informer des empêchemens, et qu'on ne pourrait les célébrer sans en instruire le curé. Il est défendu aux religieuses de sortir de leur monastère, et aux étrangers d'y entrer sans témoins et sans permission de

évêque. Les filles ou les veuves qui ont pris l'habit noir, selon la coutume, en signe de continence, quoiqu'elles ne soient pas consacrées par l'évêque, seront soumises à une pénitence perpétuelle si elles violent leur vœu. On ordonne, comme dans le concile de Francfort, de payer la dîme et d'observer le dimanche depuis les vêpres du samedi. Paulin, qui présida à ce concile de Frioul, était également recommandable par son zèle et ses talents. La célébrité qu'il avait acquise en professant les belles-lettres, lui concilia l'amitié et la protection de Charlemagne, qui lui donna en 776 une terre dans la Lombardie. Il devint bientôt après patriarche d'Aquilée, et mourut l'an 804. On croit qu'il contribua beaucoup à la conversion des Avars ou des Huns, qui ravageaient les frontières de la Lombardie.

Le pape Adrien mourut le 25 décembre de l'an 795, après un pontificat de près de vingt-quatre ans. Il bâtit ou répara un grand nombre d'églises et de monastères. Il employa des sommes immenses en distribution d'aumônes ou en autres bonnes œuvres. Charlemagne le regretta vivement et fit son épitaphe en vers. On a de ce pape plusieurs lettres, dont nous avons cité les plus importantes. Le lendemain de la mort d'Adrien on lui donna pour successeur Léon III, Romain de naissance et formé dès son bas âge aux vertus et aux sciences ecclésiastiques, dans le palais de Latran, où les papes entretenaient une sorte de séminaire pour les jeunes clercs. Sa charité envers les pauvres, sa piété et la pureté de ses mœurs, réunirent en sa faveur les suffrages unanimes du clergé et du peuple. Aussitôt après son ordination, qui eut lieu le lendemain de son élection, il envoya à Charlemagne les clefs de la confession de Saint-Pierre avec l'étendard de la ville, et l'invita à députer un seigneur de sa cour pour recevoir en son nom le serment de fidélité des Romains. Charlemagne députa l'abbé de Saint-Riquier, nommé Engilbert, qui avait occupé les plus hautes dignités avant de se re-

tirer dans ce monastère, où il se distingua par ses éminentes vertus. Le roi lui remit pour le pape de riches présents, avec une lettre où il félicitait Léon III de son élection, et une instruction secrète qui montre tout à la fois le zèle et la piété de ce grand prince. Il lui recommande de rappeler au pape dans les entretiens particuliers, l'importance et l'étendue de ses devoirs, et de l'engager à maintenir, par son exemple et par son autorité, la pureté des mœurs et l'observation de la discipline. Parlez-lui fortement, ajoutait-il, pour l'extinction de la simonie, et représentez-lui la courte durée de sa dignité et la grandeur des récompenses promises à celui qui en remplit fidèlement les fonctions. Les présents du roi consistaient dans une partie des trésors que ses généraux avaient rapportés de la Pannonie, où ils avaient pris et pillé la capitale des Huns ou des Hongrois.

Les Danois avaient fait en 793 une descente en Angleterre, dans le royaume de Northumbre, et après avoir exercé les plus affreux ravages, pillé les églises, tué un grand nombre de prêtres, de moines et de religieuses, ils emmenèrent une multitude de captifs. Offa, roi des Merciens, tua l'année suivante, par une infâme trahison, Ethelbert, roi de Northumbre, et s'empara de son royaume. Mais pressé par le remords et voulant expier sa faute, il fit bientôt après le pèlerinage de Rome, répandit d'abondantes aumônes, abdiqua ensuite la couronne et se retira dans un monastère. Il augmenta sur la fin de son règne le tribut imposé par Ina pour l'entretien du collège des Anglais à Rome. Il avait obtenu du pape Adrien le titre d'archevêque et le pallium pour l'évêque des Merciens. Mais ce privilège ne dura pas longtemps. Cenulfe, successeur d'Offa, en écrivant au pape Léon III pour le féliciter de son élection et lui témoigner sa soumission filiale, fit porter sa lettre avec des présents par l'archevêque de Cantorbéry, et le pape rendit à ce siège toute l'étendue de sa juridiction et la

plénitude de ses droits tels qu'ils avaient été fixés par saint Grégoire. En conséquence, l'archevêque de Cantorbéry tint à Becaneld, en 798, un concile de dix-sept évêques, où le roi Cenulfe confirma la défense faite aux laïques d'usurper les biens des églises. Ce prince en fit venir un autre vers le même temps à Finehal, dans le Northumbre, sous la présidence de l'archevêque d'York. Pour le rétablissement de la discipline et l'observation de la Pâque. Deux autres conciles furent tenus à Cliffe ou Cloveshou par l'archevêque de Cantorbéry, l'un en 800 et l'autre en 803; mais on n'y voit rien de remarquable que la défense faite aux moines de se choisir des laïques pour maîtres.

En Espagne, le trône des Asturies était occupé par Alphonse, surnommé le Chaste, pour avoir gardé la continence avec la reine Berthe, Française de naissance. Il était fils du roi Froïla, et avait été élu en 783, après la mort de Silo, successeur d'Aurélius. Mais son oncle Maurégat le chassa et s'empara du royaume; Alphonse fut rétabli en 792 et régna cinquante ans. Il remporta plusieurs victoires considérables sur les musulmans, se rendit maître de Lisbonne, et envoya à Charlemagne, en 798, des présents choisis dans le butin qu'il avait fait sur eux. Il répara plusieurs villes et bâtit plusieurs églises, une entre autres à Oviédo pour y déposer la châsse contenant les reliques emportées par les chrétiens lors de l'invasion des Sarrasins, et qu'ils regardaient comme la sauvegarde de leurs états. Il y avait parmi ces reliques du bois de la vraie croix et une partie de la couronne d'épines et du saint-suaire. Ce fut sous le règne d'Alphonse le Chaste qu'on découvrit à Compostelle en Galice un corps saint, que les Espagnols croient être celui de saint Jacques le Majeur. Le roi fut le premier qui fixa sa résidence à Oviédo (1).

Charlemagne ayant subjugué les Huns et conquis une

(1) Sebast. Salmant. — Sandoval.

partie de la Hongrie, chargea Arnon, archevêque de Salzbourg, d'instruire ces nouveaux sujets dans la religion chrétienne. Arnon se rendit à cet effet dans la Carinthie, bâtit des églises, ordonna un évêque et des prêtres, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Il faisait manger à sa table les esclaves chrétiens et laissait leurs maîtres dehors, en leur déclarant qu'ils n'étaient pas dignes de se trouver avec les adorateurs du vrai Dieu, ce qui les excitait à se faire instruire et à demander le baptême. Il avait acquis par sa prudence une si grande autorité sur les seigneurs et sur les peuples, que le moindre signe de sa volonté suffisait pour les faire obéir. Des conversions si promptes et obtenues par de tels moyens n'étaient peut-être pas toujours bien solides; mais elles avaient au moins pour résultat d'adoucir les mœurs de ces barbares et permettaient d'étendre la religion par l'instruction de leurs enfants.

Les Saxons, malgré leurs serments tant de fois réitérés, se révoltèrent de nouveau en 795, et quoique toujours réprimés par les armes de Charlemagne, ils ne laissèrent pas de se soulever encore trois ans plus tard, et une dernière fois l'an 803. Chacune de ces révoltes fut accompagnée, comme à l'ordinaire, d'un retour à l'idolâtrie. Enfin Charlemagne prit le parti de faire transporter en diverses provinces de la Gaule ou de la Germanie dix mille familles des Saxons qui habitaient au delà de l'Elbe, et quant à ceux qui demeurèrent dans le pays, il leur accorda la paix et leur laissa leurs droits et leurs lois, à condition qu'ils renonceraient à l'idolâtrie, qu'ils payeraient les dîmes, et qu'ils seraient gouvernés par des comtes et des officiers de son choix. Ainsi fut terminée la guerre de Saxe, qui durait depuis trente ans. On comprendra facilement le motif de cette guerre et les conditions imposées aux Saxons par Charlemagne, si l'on se rappelle que ces barbares n'avaient cessé pendant longtemps d'exercer leurs ravages sur les terres des Français;

qu'après s'être engagés, par un traité avec Pépin, à respecter les missionnaires qui se rendraient dans leur pays, ils en avaient massacré plusieurs ; qu'ensuite, pour obtenir la paix, ils avaient promis dans une assemblée de la nation d'embrasser le christianisme, et qu'ainsi l'obligation qui leur était imposée par le dernier traité et par les lois antérieures n'était qu'une suite des engagements contractés solennellement et violés sans cesse par ce peuple inconstant (1).

Charlemagne étendit sa sollicitude et ses bienfaits jusque sur les chrétiens d'Orient. Il envoya des aumônes considérables en Égypte, en Syrie et surtout à Jérusalem. Il fit aussi remettre des présens magnifiques au calife Aaron pour l'engager à traiter favorablement les chrétiens de sa domination, et le calife, plein d'admiration pour ce grand prince, lui envoya, l'an 799, les clefs du Saint-Sépulcre et du Calvaire, et lui permit de disposer des lieux saints selon son bon plaisir. Charlemagne confia l'église du Saint-Sépulcre à des prêtres latins, et fit construire à Jérusalem un hospice pour les pèlerins. Aaron, qui se glorifiait de ses relations avec le monarque français, lui adressa, deux ans plus tard, des présens curieux, entre lesquels on admira surtout une horloge et un éléphant, le premier, dit-on, qu'on ait vu en France.

On conçoit à peine qu'au milieu des immenses travaux de la guerre et de l'administration, Charlemagne ait pu trouver du temps pour s'appliquer aux sciences, et cependant il ne contribua pas moins par son exemple que par ses conseils et ses réglemens à la restauration des études. Ayant rencontré à Pavie, en 780, le célèbre Alcuin, il le pressa de venir en France, se lia intimement avec lui et devint son disciple. Il apprit de lui la rhétorique, la dialectique et principalement l'astronomie, dont il s'occupa beaucoup. Il était éloquent, parlait le latin

(1) Egin. *Vit. Carol. M.* — Ann. Met., Fuld. etc.

aussi bien que le tudesque, qui était sa langue maternelle, et il entendait même assez bien le grec. Il établit dans son palais une bibliothèque et une école où il se plaisait à rassembler tous les savans qu'il pouvait découvrir, soit en France, soit en Angleterre ou en Italie. Quiconque se distinguait par ses talens était assuré de la protection de ce prince et ressentait les effets de sa libéralité.

Alcuin, que Charlemagne avait choisi pour maître, était né dans le Northumbre, d'une famille noble et riche, et avait été élevé dans le monastère de la cathédrale d'York. Il en devint le bibliothécaire en 765, et fut mis bientôt après à la tête de l'école de cette église, où son enseignement jeta le plus vif éclat. Il avait été envoyé à Rome par son archevêque et lui rapportait le pallium, lorsque Charlemagne l'engagea à venir à sa cour. Il y eut pour disciples, outre le roi et ses enfans, plusieurs seigneurs illustres, entre autres Engilbert, depuis abbé de Saint-Riquier ou de Centule, et Riculfe, qui devint archevêque de Mayence. On voit par ses écrits qu'il travailla à renouveler presque toutes les études, et qu'il voulait former en France une sorte d'Athènes chrétienne. Il retourna en Angleterre vers l'an 790, et distribua de grands présens aux églises et aux monastères. Il revint en France deux ou trois ans plus tard, à la prière de Charlemagne, pour combattre les erreurs de Félix et d'Elipand, et remit au roi de la part des évêques d'Angleterre une lettre qu'il avait écrite en leur nom contre le décret de Nicée relatif aux images. Quelques auteurs lui ont aussi attribué les livres Carolins; mais le ton général de ces livres ne peut guère se concilier avec la modération d'Alcuin, ni surtout avec le profond respect qu'il témoigne pour le saint-siège dans tous ses ouvrages. Charlemagne pour le fixer en France lui donna les abbayes de Ferrières et de Saint-Loup de Troyes, puis celle de Saint-Josse sur mer, et bientôt après la célèbre abbaye de

Saint-Martin de Tours, où cet illustre docteur passa le reste de ses jours. Il y rétablit l'exacte observance de la règle, et donna lui-même l'exemple de la retraite, de la modestie, de la plus fervente piété et de toutes les vertus monastiques. Tout son temps était partagé entre l'étude, la prière et l'enseignement. Il assistait tous les jours à la messe et y servait comme diacre ; car il n'eut jamais de rang plus élevé dans l'église. L'école de Tours acquit sous sa direction une grande célébrité. Il y enseignait l'Écriture sainte et les sciences, et il y forma plusieurs disciples fameux, entre autres Raban, depuis archevêque de Mayence. Comme il possédait plusieurs abbayes fort riches dont les terres étaient cultivées par des serfs, ses ennemis lui reprochaient d'en avoir jusqu'à vingt mille. Mais outre qu'il n'avait guère que l'administration des immenses revenus de ces terres et qu'il en faisait d'ailleurs le plus saint usage, il faut remarquer que la réunion de plusieurs bénéfices entre les mains de quelques ecclésiastiques qui joignaient une grande piété à beaucoup de crédit, était alors un moyen presque nécessaire de procurer un bon emploi des biens de l'Église et de les garantir contre l'usurpation des laïques. Du reste, ces richesses lui étaient à charge, il s'en plaignait à ses amis, et il obtint enfin la permission de se démettre de l'abbaye de Tours et de celle de Ferrières en faveur de ses disciples. Il mourut l'an 804.

Les écrits d'Alcuin montrent quel était l'objet et l'état des études de son temps. Premièrement, on y trouve un petit traité qui semble tiré de Cassiodore sur les sept arts libéraux, que l'on divisait en deux sections ; celle des lettres, comprenant la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; celle des sciences, comprenant la musique ou le chant, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Alcuin fit un traité de grammaire plus étendu, et l'on voit par une de ses lettres à Charlemagne, combien il avait à cœur de rétablir l'orthographe, que la barbarie des deux der-

niers siècles avait presque fait oublier. Il fit aussi des traités de rhétorique, de dialectique et de musique ; mais la plupart de ses ouvrages concernent l'Écriture sainte et la théologie, qui formaient le principal objet des études. Outre ses livres contre Félix et Elipand, on a de lui des traités sur la Trinité, sur l'âme, sur l'Antechrist, sur les vertus et les vices ; des commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, les vies de plusieurs saints, quelques autres opuscules, et un très-grand nombre de lettres sur divers sujets. Nous devons en citer une surtout fort importante adressée aux clercs et aux moines des provinces des Goths, dans laquelle il prouve la nécessité de la confession, et montre qu'il ne suffit pas de s'accuser à Dieu de ses péchés, mais qu'on doit les confesser aux prêtres. Alcuin, malgré ses talens, ne put échapper à la contagion du mauvais goût ; ses ouvrages, comme ceux des autres écrivains de son siècle, sont trop souvent remplis de pensées communes, d'ornemens affectés, de raisonnemens peu concluans, et l'on y remarque en général plus de travail que de génie, plus d'érudition et de mémoire que d'originalité et de choix. Son style ne manque pas de force ni de chaleur, mais il est quelquefois incorrect et presque toujours diffus et sans élégance. Ces défauts, communs à tous les écrits de cette époque, se font sentir surtout dans les ouvrages en vers, où la contrainte de la mesure ne sert qu'à augmenter la platitude et la dureté du style. Les bons modèles étaient peu étudiés ou plutôt complètement oubliés, et par un scrupule de dévotion, on allait jusqu'à s'interdire la lecture des anciens poètes. Les histoires elles-mêmes étaient écrites sans ordre, sans discernement, sans intérêt ; elles n'offrent qu'une froide narration de faits embrouillés, décousus, dont on voit rarement les causes et dont il n'est pas toujours facile de saisir le véritable caractère. Le résultat le plus utile de l'impulsion donnée alors aux études, ce fut de propager l'érudition, de multiplier le nombre des co-

pistes, et par conséquent de nous conserver les bons livres de l'antiquité (1).

Théodulfe d'Orléans contribua comme Alcuin à la restauration des études en France. On a vu dans son capitulaire qu'il ordonna d'établir des écoles pour les enfans dans chaque paroisse, et il y fait aussi mention des écoles supérieures qu'il avait établies pour l'instruction des clercs dans les monastères dont il était abbé. Il nomme en particulier, outre l'école de sa cathédrale, celles de Saint-Aignan, de Fleury-sur-Loire et de Saint-Lisard de Meun, qui devinrent très-fameuses. Théodulfe était né en Italie, d'une très-noble famille, et Charlemagne l'ayant amené en France, lui donna l'abbaye de Fleury, et le nomma vers l'an 786 à l'évêché d'Orléans. Il fut accusé sous Louis le Débonnaire d'avoir pris part à la révolte de Bernard, roi d'Italie, et fut, à cette occasion, renfermé dans le monastère d'Angers ; mais comme il ne cessa de protester de son innocence, il fut enfin renvoyé à son église. Il mourut en y retournant, l'an 821. On a de lui, outre son capitulaire, un traité du baptême et six livres de poésies, qui sont les meilleures de son temps. Il est l'auteur de l'hymne *Gloria, laus et honor*, dont on chante encore le commencement le dimanche des Rameaux.

L'école établie dans le palais par Charlemagne continua sous les rois suivans, et l'on croit qu'elle était fixée à Aix-la-Chapelle, séjour ordinaire de la cour. Ce prince avait ordonné, comme on l'a vu, de former des écoles dans toutes les cathédrales et les monastères. Il renouvela plusieurs fois cette ordonnance, et l'on remarque dans un capitulaire de l'an 805 qu'il recommande l'étude de la médecine. Entre les écoles des cathédrales, celle de Lyon devint une des plus célèbres ; elle fut établie par l'archevêque Leidrade, qui fut nommé à ce siège en 798, et qui soumit ses clercs à la règle des chanoines. Les plus

(1) Egin. *Vit. Carol. M.* — Sigebert. *Chron.* — *Vit. Alcuin.*

renommées dans les monastères furent celles de Corbie, de Fontenelle, de Prom, de Fulde, de Saint-Gal, de Saint-Denis, de Saint-Germain de Paris et de Saint-Germain d'Auxerre, de Ferrières, d'Aniane, et en Italie celle du Mont-Cassin.

En même temps que les études se rétablissaient en France et que la discipline ecclésiastique était remise en vigueur, la réforme s'introduisait aussi dans les monastères, dont plusieurs étaient tombés dans le relâchement. Saint Benoît d'Aniane contribua surtout à cette réforme. Il était né dans l'Aquitaine, vers le milieu du huitième siècle. Son père, qui était comte de Maguelonne, l'envoya tout jeune à la cour de Pépin, dont il fut l'échanson. Il s'attacha ensuite au service de Charlemagne; mais il conçut bientôt le dessein de renoncer au monde, et après s'être exercé pendant trois ans à la mortification, se trouvant un jour en danger de se noyer, il confirma sa résolution par un vœu; puis il se retira dans le monastère de Saint-Seine, en Bourgogne, où il étonna toute la communauté par sa ferveur, son humilité et l'austérité de sa vie. Ayant été élu abbé au bout de cinq ans, et ne pouvant faire adopter aux moines la réforme qu'il voulait établir, il retourna dans l'Aquitaine en 780, et bâtit avec quelques autres solitaires un petit monastère dans une terre de son patrimoine, près de Montpellier, sur un ruisseau nommé Aniane. L'éclat de ses vertus lui attira bientôt plusieurs disciples, qu'il forma par son exemple à la pratique de la mortification et de la pauvreté. Ils n'avaient ni terres, ni bétail, ni chevaux; ils travaillaient de leurs mains, et ne prenaient ordinairement pour nourriture que du pain et de l'eau, et quelquefois un peu de lait; ils ne buvaient du vin que les dimanches et les fêtes. Comme leur nombre augmentait chaque jour, Benoît se vit obligé de bâtir un autre monastère plus vaste, mais où l'on remarquait la même pauvreté. Les toits étaient de chaume, et il n'y avait dans l'église que des ornemens

fort simples et des vases sacrés de bois, de verre et d'étain. Cependant, ayant reçu de grandes libéralités, il embellit le monastère et construisit une église plus magnifique ; il procura pour le service divin des calices d'argent et des ornemens précieux ; il rassembla une nombreuse bibliothèque, et fonda une école, où il fit venir de savans maîtres pour y donner des leçons de chant, de lecture, de grammaire et de théologie. Il jugea aussi à propos de relâcher quelque chose des pratiques austères qu'il avoit d'abord établies ; mais il fit observer rigoureusement la règle de saint Benoît. Il travaillait lui-même avec les autres moines aux ouvrages les plus pénibles de la campagne, et pendant le travail, il n'était permis d'ouvrir la bouche que pour chanter des psaumes. Voulant garantir son monastère contre toutes les entreprises et les usurpations, il le mit sous la protection du roi, qui lui accorda un privilège et qui lui donna en même temps des terres avec d'autres présens. Benoît reçut aussi plusieurs terres des seigneurs du pays, et mit en liberté les serfs qui les cultivaient. Sa charité était si active et si industrieuse, que les fidèles s'adressaient à lui le plus souvent pour distribuer leurs aumônes. Il pourvoyait aux besoins spirituels et temporels des pauvres, et donnait des secours à la plupart des monastères de la Gaule Narbonnaise. Son exemple avait engagé plusieurs personnes vertueuses à former des communautés qui se firent honneur de le reconnaître pour maître. Il les visitait souvent, pour les encourager, les instruire et les assister dans leurs besoins. Le monastère d'Aniane compta bientôt plus de trois cents moines, et voyant qu'il ne suffisait plus pour contenir tous ceux qui se présentaient, Benoît construisit de nouveaux bâtimens, qui en renfermèrent jusqu'à mille et il établit en divers endroits d'autres maisons dépendantes de l'abbaye, et que l'on a depuis nommées prieurés. Louis, roi d'Aquitaine, lui donna dans l'Auvergne, le Poitou et le Berry, plusieurs monastères presque déserts,

où le saint abbé envoya des colonies qui les repeuplèrent. Quelques évêques lui demandèrent aussi des moines pour rétablir la discipline dans les monastères de leurs diocèses. Il en envoya vingt à Leidrade, archevêque de Lyon, pour l'abbaye de l'île Barbe. Alcuin en obtint également vingt pour fonder le monastère de Cormery. Théodulfe d'Orléans, pour rétablir l'abbaye de Mici, ruinée par les guerres et envahie par des laïques, fit venir d'Aniane quatre moines, qui réunirent bientôt une nombreuse communauté.

Mais la plus illustre colonie d'Aniane fut le monastère de Gellone, fondé par les libéralités de Guillaume, duc d'Aquitaine, qui s'y retira lui-même. Il était de la plus haute noblesse, et avait été placé dès sa jeunesse à la cour de Charlemagne, où il se fit remarquer par ses vertus et ses brillantes qualités. Envoyé dans l'Aquitaine avec le titre de duc pour repousser les Sarrasins, qui s'étaient déjà rendus maîtres d'Orange, il remporta sur eux plusieurs victoires, et les chassa entièrement de ces provinces. Il s'appliqua ensuite à réparer les désordres de la guerre par l'activité et la sagesse de son administration. Il travaillait sans relâche aux affaires publiques, terminait les différends, faisait observer les lois, et protégeait surtout les faibles et les pauvres contre l'oppression des grands. Il répandait d'abondantes aumônes, et signalait sa piété par son respect envers les personnes consacrées à Dieu. Ayant fait bâtir dans le val Gelon, à une lieue seulement d'Aniane, un vaste monastère avec un moulin, une boulangerie et un hospice pour les pauvres et les pèlerins, il y établit des disciples de saint Benoît, qui étaient son ami et son directeur, et leur donna de grands domaines et des sommes considérables. Il avait deux sœurs, nommées Albane et Berthane, qui se consacrèrent à Dieu et formèrent une communauté de filles près de ce nouveau monastère. Leur exemple le toucha tellement, qu'il résolut aussi de renoncer au monde, et après avoir

obtenu le consentement de Charlemagne, il quitta ses emplois et sa famille, l'an 806, pour venir se renfermer dans le monastère de Gellone. Il y entra nu pieds et revêtu d'un cilice sous ses habits ordinaires. Il offrit à l'église des calices d'or et d'argent, des ornemens de soie enrichis d'or, des livres d'office et plusieurs reliques, entre autres un fragment de la vraie croix, qu'il avait obtenu de Charlemagne, à qui le patriarche de Jérusalem en avait fait présent. Il se présenta ensuite au chapitre pour demander à être admis dans la communauté, et quoique l'usage fût alors de ne prendre l'habit qu'après le noviciat, il le reçut d'abord, et se fit couper la barbe et les cheveux pour les offrir à Dieu, suivant une ancienne cérémonie. Depuis ce moment, Guillaume vécut dans la même pauvreté et la même soumission que le dernier des moines. On le voyait souvent se jeter à genoux devant l'abbé, pour le conjurer d'oublier son ancienne dignité et de l'employer aux plus humbles travaux. Il servait à la cuisine et à table, portait l'eau et le bois, préparait les légumes, nettoyait la vaisselle, travaillait au four et au moulin, passait une partie des nuits en prières, et ajoutait encore à l'austérité de la règle, par l'usage de la discipline et par d'autres austérités volontaires. Il mourut vers l'an 412. Dans la suite le monastère de Gellone prit son nom, et s'appela Saint-Guillaume du désert (1).

Louis, roi d'Aquitaine, secondait dans son gouvernement toutes les mesures pour le rétablissement de la discipline cléricale et monastique. Les troubles de cette province et les fréquentes incursions des infidèles y avaient tellement altéré les mœurs du clergé, qu'il s'occupait moins de ses fonctions que de manier les armes et de dresser des chevaux. Louis fit venir des maîtres pour enseigner le chant, les lettres et la théologie. Il fonda ou répara plusieurs monastères, dont les plus connus sont

(1) *Vit. S. Bened. Anian.* — *Vit. S. Guill.*

Noirmoutiers et Saint-Maxent, dans le diocèse de Poitiers, Sainte-Radegonde, dans la ville, Menat et Manlieu en Auvergne, Moissac en Quercy, Solignac, près de Limoges, Conques, dans le diocèse de Rhodéz, et la Grasse, dans celui de Carcassonne. Il aimait singulièrement les moines, et il l'aurait été lui-même, à l'exemple de son grand oncle Carloman, si le roi son père ne l'en eût empêché. Plusieurs évêques et plusieurs seigneurs, imitant son zèle, relevèrent aussi les monastères ruinés ou en fondèrent de nouveaux, et presque partout on établissait la régularité d'Aniane.

Un crime audacieux vint effrayer vers le même temps la ville de Rome. Il s'était formé contre le pape Léon III une conjuration qui éclata l'an 799 pendant la procession de saint Marc, nommée la grande litanie. Comme il était sorti à cheval de Latran, une troupe d'assassins, ayant à leur tête Pascal, primicier, et Campule, sacellaire ou trésorier de l'Église romaine, se jetèrent sur le pape, l'accablèrent de coups, s'efforcèrent de lui arracher les yeux et la langue, et l'enfermèrent dans une étroite prison. Le peuple épouvanté prit la fuite ; mais on trouva le moyen d'arracher le pape de sa prison et de le faire sortir de la ville, pour le remettre entre les mains du duc de Spolète, accouru à son secours. Le souverain pontife, guéri miraculeusement, se rendit ensuite à Paderborn, auprès de Charlemagne, qui le reçut avec les plus grands honneurs. Le clergé, les seigneurs et le roi lui-même vinrent à sa rencontre, et l'accompagnèrent en chantant des hymnes et des cantiques. Pendant son séjour à Paderborn, le pape consacra dans la nouvelle église que le roi venait d'y faire bâtir, un autel, où il mit des reliques de saint Étienne, qu'il avait apportées de Rome. La ville de Paderborn avait d'abord fait partie du diocèse de Vurtzbourg ; mais à cause de la distance des lieux et de la multiplication des fidèles, on l'avait érigée depuis peu en évêché, et on lui donna pour premier évêque un Saxon

nommé Hatumar, qui avait été mis dès son enfance en otage auprès de Charlemagne, et qui avait montré tant de vertu, qu'on n'avait pas tardé à l'admettre dans le clergé. Ce siège demeura soumis comme celui de Vurtzbourg à la métropole de Mayence.

Les ennemis du pape ayant appris qu'il se rendait en France, imaginèrent contre lui diverses accusations, et firent aussitôt partir des députés pour les remettre à Charlemagne. Ce prince était trop éclairé pour se laisser prévenir par des dénonciations émanées d'une telle source. Il fit accompagner le pape, à son retour en Italie, par une escorte suffisante pour le protéger contre les séditeux, et fit partir en même temps des commissaires chargés d'informer sur les circonstances des troubles survenus à Rome. Ces commissaires, au nombre de dix, étaient les archevêques de Cologne et de Salzbourg, avec cinq évêques et trois comtes. Le souverain pontife recueillit partout sur son passage les témoignages les plus éclatans de la vénération des peuples, et rentra dans Rome comme en triomphe. Le clergé, le sénat, la milice et une foule immense de peuple, vinrent au-devant de lui avec des bannières, le conduisirent en chantant des cantiques à la basilique de Saint-Pierre, où il célébra la messe, et tous y reçurent la communion. Les évêques et les seigneurs qui l'avaient accompagné s'assemblèrent au palais de Latran pour interroger Pascal et ses complices, et après une enquête qui dura plus d'une semaine. et qui ne révéla aucun indice contre le pape, ils firent arrêter et conduire en France ses accusateurs.

L'année suivante Charlemagne entreprit pour la quatrième fois le voyage de Rome, où il entra le 24 novembre, au milieu des acclamations du clergé et du peuple. Quelques jours après il réunit un concile pour examiner de nouveau les accusations intentées contre le pape. Mais personne ne se présenta pour les soutenir. Les évêques déclarèrent qu'ils n'avaient pas le droit de juger le siège

apostolique et le chef de l'Église, que c'était à lui au contraire qu'il appartenait de les juger tous, suivant l'ancienne coutume, et que pour agir dans cette affaire comme en tout le reste, ils avaient besoin de son ordre et de son consentement. Le pape répondit qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il était prêt à se purger de ces accusations calomnieuses; et en effet le lendemain, en présence du clergé et des seigneurs assemblés dans l'église de Saint-Pierre, il prit entre ses mains le livre des Évangiles, monta sur l'ambon, et protesta avec serment que sa conscience ne lui reprochait aucun des crimes dont on l'accusait. Alors tous les évêques et le clergé firent éclater leur joie par des cantiques d'actions de grâces.

Le pape avait résolu, de concert avec les Romains, de proclamer Charlemagne empereur d'Occident, et il exécuta son dessein le jour de Noël dans la basilique de Saint-Pierre. Comme le roi, venu à la messe pontificale en habit de patrice, était incliné devant l'autel pour faire sa prière, le souverain pontife s'approcha de lui avant de commencer l'office, et lui mit sur la tête une riche couronne. Aussitôt le peuple et tous les ordres de citoyens s'écrièrent : Vive Charles Auguste, empereur des Romains et couronné de la main de Dieu ! Ces acclamations recommencèrent par trois fois. Le pape sacra ensuite le nouvel empereur, et se prosterna devant lui pour lui rendre ses hommages. Ainsi fut rétabli, le 25 décembre de l'an 800, l'empire d'Occident, éteint depuis plus de trois cents ans. Charlemagne après la messe offrit à l'église de Saint-Pierre deux tables d'argent et plusieurs vases d'un grand prix; il fit aussi de riches présents aux autres basiliques de Rome. Depuis ce moment on lui donna le titre d'auguste et d'empereur, au lieu de celui de patrice qu'il portait auparavant. Du reste, ce prince n'accepta ce nouveau titre qu'avec une extrême répugnance, et protesta que malgré la solennité de la fête, il ne serait point venu à l'église s'il avait pu prévoir les intentions du pape. C'est qu'il prévoyait bien

que le titre d'empereur, sans rien ajouter à sa puissance réelle, ne servirait qu'à le brouiller avec les Grecs, qui possédaient encore la Sicile et quelques provinces méridionales de l'Italie. Charlemagne passa le reste de l'hiver à Rome. Il fit juger dans une assemblée du clergé et de la noblesse, Pascal, Campule et leurs complices. On les condamna à mort, suivant la loi romaine ; mais, à la prière du pape, l'empereur leur fit grâce de la vie, et se contenta de les exiler en France (1).

L'empire d'Orient, gouverné par une femme, était livré depuis longtemps à d'ignobles intrigues de palais. L'impératrice Irène avait demandé pour son fils Constantin la princesse Rotrude, fille de Charlemagne ; mais quelques années après, craignant que ce mariage ne lui fit perdre son autorité, elle changea de résolution, et l'an 788 elle fit épouser à son fils, presque malgré lui, une jeune Arménienne de basse naissance, nommée Marie. Dès l'année suivante la division éclata entre l'empereur et sa mère. Il souffrait impatiemment de n'avoir aucun pouvoir, et il résolut de faire arrêter sa mère et de la reléguer en Sicile. Mais Irène ayant eu connaissance de ce projet, punit tous ceux qui étaient entrés dans la conjuration, fit même frapper son fils, et l'empêcha pendant plusieurs jours de se montrer en public. Elle voulut ensuite régner seule, et forcer les troupes de ne prêter serment qu'à elle. Cette entreprise eut des suites toutes contraires à ce qu'elle espérait. Les troupes se mutinèrent, et proclamèrent Constantin seul empereur. Mais deux ans plus tard, il se laissa persuader de la déclarer de nouveau impératrice. Ce prince faible et léger se livrait aux astrologues, et sur leurs promesses, il attaqua imprudemment les Bulgares et perdit la bataille. Théophile, un de ses généraux, en voulant repousser les Sarrasins, tomba entre

(1) *Anast. Vit. Pontif.* — *Egin. Vit. Carol. M.* — *Ann. Fuld.* e *Loisel.* — *Theoph. Chr.*

leurs mains et fut mené au calife Aaron, qui employa les promesses et les menaces pour lui faire abjurer la foi. Mais après l'avoir pressé longtemps, voyant qu'il demeurerait ferme, il lui fit couper la tête. Ainsi Théophile souffrit le martyre, et l'Église en fait mémoire le 22 juillet.

Constantin prit en aversion l'impératrice Marie, et voulut la répudier pour épouser une de ses suivantes nommée Théodote, qui lui avait inspiré une violente passion ; Irène, sa mère, le poussait elle-même à rompre son mariage, dans l'espoir de le rendre ainsi odieux et de ramener à elle seule la souveraine autorité. Pour trouver un prétexte à ce divorce, l'empereur accusa Marie d'avoir voulu l'empoisonner, et s'efforça de prouver cette accusation par un exposé de circonstances habilement imaginées. Mais cet artifice ne trompa personne. Le patriarche Taraise, auprès duquel il employa par lui-même et par ses courtisans tous les moyens de séduction, lui représenta que tout le monde connaissait le véritable motif de ce divorce, que le crime de Marie, quand il serait prouvé, ne suffirait pas pour autoriser un second mariage, qu'un tel scandale le couvrirait d'infamie aux yeux de toutes les nations, et qu'après un si funeste exemple il lui deviendrait impossible de réprimer les adultères et les débauches. Il ajouta qu'il était prêt à souffrir la mort et les plus cruels supplices, plutôt que de se prêter au dessein de l'empereur, et que s'il en venait à l'exécution, il serait obligé de l'excommunier. Constantin ne fut point arrêté par ces représentations. Il força l'impératrice Marie à se faire religieuse, épousa Théodote au mois de septembre de l'an 795, et fit faire la cérémonie du mariage par un prêtre nommé Joseph, abbé d'un monastère et économiste de l'église de Constantinople. Ce mariage adultère causa partout un grand scandale, et bientôt les courtisans et les gouverneurs de provinces, imitant l'exemple de l'empereur, répudièrent leurs femmes ou en prirent plusieurs à la fois, et la débauche se montra sans retenue.

Le patriarche Taraise crut devoir néanmoins garder quelques ménagemens envers Constantin, pour ne pas lui donner occasion de se déclarer en faveur des iconoclastes, comme ce jeune prince menaçait de le faire, et c'est par ce motif qu'il s'abstint de l'excommunier. Mais deux moines célèbres, saint Platon et saint Théodore son neveu, ne se crurent pas obligés à la même réserve; ils se déclarèrent ouvertement contre le mariage de l'empereur, et portèrent leur zèle jusqu'à se séparer de sa communion et de celle du patriarche. L'empereur essaya de les gagner par des présens, et surtout par l'influence de sa nouvelle épouse, qui était parente de saint Théodore. Il se rendit lui-même au monastère de Sacudion, dont le saint était abbé. Mais aucun des moines ne voulut ni le voir ni lui parler. Il fit alors battre à coups de fouet et déchirer jusqu'au sang Théodore avec onze des principaux moines, puis il les envoya en exil à Thessalonique, d'où le saint abbé écrivit au pape Léon III, qui en lui répondant le combla d'éloges pour sa fermeté et sa prudence. Saint Platon fut amené à Constantinople et étroitement enfermé dans une cellule du monastère, dont le prêtre Joseph était abbé. On lui donnait à manger par un trou, et on ne lui permettait de voir personne. Il demeura un an dans cette prison sans se laisser ébranler, ni par les sollicitations ni par les mauvais traitemens. La fermeté de ces deux illustres solitaires ne demeura pas sans effet. Un grand nombre de moines et d'évêques, touchés de leur exemple, déclarèrent l'empereur excommunié, et méprisèrent également ses promesses, ses menaces et ses persécutions. Il les fit chasser et conduire en exil, sans obtenir d'autre résultat que de rendre leur opposition plus éclatante. Irène, sa mère, pour exciter davantage l'indignation, prenait le parti de ceux qu'il persécutait, et l'an 797, profitant du mécontentement public, après avoir gagné les principaux officiers de la cour, elle se fit déclarer seule impératrice, et fit arrêter

son fils, à qui l'on creva les yeux avec tant de violence qu'il en mourut. Elle rappela ensuite les exilés, entre autres saint Théodore, et tira saint Platon de sa prison. Le patriarche Taraise déposa le prêtre Joseph, qui avait célébré le mariage de l'empereur; il approuva la conduite des moines, leur fit comprendre les raisons qui avaient motivé la sienne, et ils rentrèrent aussitôt dans sa communion. Irène régna encore cinq ans après la mort de son fils; mais elle fut à son tour dépouillée de l'empire en 802, et reléguée dans un monastère, où elle mourut l'année suivante (1).

Saint Platon était né à Constantinople en 735, d'une famille noble et riche, et avait montré dès son enfance une grande piété. Il vendit ses biens à l'âge de vingt-quatre ans pour en distribuer le prix aux pauvres, et entra dans le monastère des Symboles en Bithynie, où il se fit admirer par son humilité, son obéissance et ses austérités. Il remplissait avec joie les fonctions les plus basses et les plus pénibles; mais il s'appliquait particulièrement à l'écriture, en sorte qu'il laissa un grand nombre de livres copiés de sa main. Il fut élu abbé en 770, et parvint à échapper aux persécutions de Constantin Copronyme. Il était demeuré tellement inconnu, qu'après la mort de cet empereur, des affaires l'ayant appelé à Constantinople, ses propres neveux ne savaient pas même s'il était encore au monde. Son zèle et sa charité parurent avec éclat dans cette capitale, et Dieu opéra par son ministère un grand nombre de conversions. La plupart de ses parens, touchés par ses instructions et son exemple, ayant embrassé la vie monastique, il fonda près de Constantinople le monastère de Sacudion, dont il prit le gouvernement l'an 782. Il ne voulut point, malgré l'usage contraire, que ce monastère eût des esclaves, soit parce qu'on ne pouvait pas les séparer de leurs femmes, soit parce qu'il ne trou-

(1) Theoph. — Niceph. — *Vit. S. Plat. et S. Theod.*

vait pas convenable que des moines eussent d'autres hommes pour les servir. Étant tombé dangereusement malade en 794, il se fit donner un successeur, et l'on désigna pour abbé, d'une voix unanime, son neveu Théodore, qui avait alors trente-cinq ans. Les moines de Sacudion furent dispersés et bannis à l'occasion du mariage adultère de Constantin; mais après la mort de cet empereur ils se réunirent, et leur nombre augmenta considérablement par la multitude des nouveaux disciples qu'attirait de tous côtés la réputation de saint Théodore. Il fut obligé bientôt après d'abandonner ce monastère pour éviter les insultes des musulmans, qui faisaient des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Il se réfugia dans la ville avec sa communauté, et d'après le vœu du patriarche et de l'impératrice, il s'établit dans le monastère de Stude, ainsi appelé du nom de son ancien fondateur, qui avait été patrice et consul. Cette maison, ruinée par la persécution de Copronyme, commençait à se rétablir, mais elle ne comptait encore que douze moines. La communauté de saint Théodore en compta bientôt jusqu'à mille, et devint la plus célèbre de Constantinople. Ce monastère fit donner à saint Théodore le nom de Studite. Saint Platon embrassa la vie de reclus, et s'enferma dans une cellule fort étroite où il s'occupait constamment à la méditation, au travail des mains et à l'instruction des moines qui venaient le consulter.

L'impératrice Irène ayant appris le couronnement de Charlemagne, lui fit proposer un traité d'alliance entre les deux empires, et ce prince lui envoya à ce sujet des ambassadeurs, qui se trouvaient à Constantinople lorsque Nicéphore, patrice et grand trésorier, profitant du mécontentement de plusieurs autres grands officiers, la fit arrêter, et se fit déclarer lui-même empereur. Il s'empressa de reconnaître Charlemagne comme empereur d'Occident, et de conclure avec lui un traité qui fixait au fleuve Vulture les limites respectives des deux empires.

Bientôt après, Bardane, gouverneur de Natolie, fut proclamé empereur par les troupes qu'il commandait. Mais voyant qu'il ne pourrait se rendre maître de Constantinople que par la force, il recula devant les horreurs d'une guerre civile, et après avoir obtenu de Nicéphore une promesse par écrit qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui ni à ses partisans, il abdiqua et se retira dans un monastère qu'il avait fondé. Nicéphore, attaché aux erreurs des manichéens, et formé à l'hypocrisie et au mensonge par les principes de cette secte détestable, fit secrètement crever les yeux à Bardane, et pour détourner les soupçons, jura publiquement qu'il punirait les auteurs de ce crime; mais il ne fit aucune poursuite.

Le patriarche Taraise mourut l'an 806, après un long épiscopat, illustré par des vertus qui l'ont fait mettre au nombre des saints. L'empereur fit élire pour lui succéder un laïque nommé Nicéphore, qui avait été secrétaire d'état sous le règne d'Irène et de Constantin. Son père, nommé Théodore, avait souffert sous Copronyme l'exil et divers tourmens pour son attachement au culte des images. Il avait lui-même quitté ses fonctions pour se livrer entièrement à la prière et à l'étude dans un monastère qu'il avait fondé, et quoiqu'il n'eût pas embrassé la vie monastique, ses vertus, jointes à sa capacité, firent passer à son égard par dessus les règles, et réunirent en sa faveur les suffrages presque unanimes du clergé et du peuple. Toutefois, comme son élection était contraire aux canons, qui défendaient d'élever un laïque à l'épiscopat, saint Platon et saint Théodore crurent devoir s'y opposer, dans la crainte que cet exemple, joint à celui de Taraise, ne fût pour l'avenir d'une dangereuse conséquence. L'empereur en fut tellement irrité, qu'il fit enlever Platon et le retint vingt-quatre jours en prison. Il fit aussi emprisonner et tourmenter plusieurs autres moines de la communauté de saint Théodore, et il était décidé à les chasser de Constantinople; mais on l'en détourna.

en lui représentant qu'une pareille mesure ne servirait qu'à rendre odieuse l'entrée du nouveau patriarche.

Bientôt après l'empereur Nicéphore entreprit de faire rétablir le prêtre Joseph, déposé pour avoir célébré le mariage adultère de Constantin. Il pressa si vivement le patriarche, que celui-ci, pour éviter un plus grand mal, crut pouvoir user de condescendance ; il réunit un concile d'environ quinze évêques, où ce prêtre, par une dispense des canons, fut rétabli dans ses fonctions. Saint Théodore et saint Platon adressèrent à ce sujet une protestation au patriarche, dans laquelle ils insistaient fortement sur le scandale que devait produire une telle décision ; ils reconnaissaient bien qu'il était permis d'user de dispense dans certains cas et pour des motifs légitimes, ajoutant que c'était par cette raison qu'ils avaient enfin approuvé son élection ; mais ils soutenaient que dans le cas présent la dispense ne pouvait être permise, parce qu'elle devenait une occasion de scandale et une sorte d'approbation donnée à la violation des plus saintes règles de l'Évangile. Ils se séparèrent ensuite avec leurs moines de la communion du patriarche, et beaucoup de personnes imitèrent leur exemple. Ils tinrent néanmoins leur séparation aussi secrète que possible pendant deux ans ; mais elle parvint enfin à la connaissance de la cour et du public. Ils écrivirent alors à un moine nommé Siméon, leur ami, pour expliquer leur conduite et le prier d'employer pour eux sa médiation auprès de l'empereur, dont il était parent. Ils avaient bien soin de faire comprendre qu'ils n'avaient aucun grief personnel contre le patriarche ni contre l'empereur, qu'ils ne s'opposaient pas même à ce que le prêtre Joseph fût rétabli dans ses fonctions d'économe ; mais qu'ils ne pouvaient souffrir de le voir servir à l'autel et célébrer publiquement la messe, après avoir osé bénir un mariage adultère, contre les lois si formelles de l'Évangile, parce que ce serait en quelque sorte justifier ce crime et faire croire que les princes peu-

vent se mettre au-dessus des lois de Dieu. Ils développèrent avec force les mêmes motifs dans plusieurs autres lettres que saint Théodore écrivit à différens personnages, et notamment à Basile, abbé de Saint-Sabas, de Rome qui avait blâmé leur conduite.

Cependant l'empereur ne cessait d'employer les sollicitations, les menaces et les mauvais traitemens, pour les forcer de souscrire à ses volontés, et au bout d'un an après les avoir tirés de leur monastère, voyant qu'ils demeuraient inébranlables, il fit assembler un nombreux concile, l'an 809, pour les faire condamner. On fut obligé d'y porter saint Platon, à qui sa vieillesse ne permettait plus de marcher. Ce concile déclara que le mariage de Constantin avait été légitime par dispense, et prononça en même temps anathème contre ceux qui n'approuvaient pas les dispenses autorisées par les saints. On fit signifier ce décret à saint Platon, à saint Théodore et à son frère Joseph, archevêque de Thessalonique; puis on porta contre eux une sentence d'excommunication et de déposition, et on les relégua tous trois dans des îles de la Grèce, en des prisons séparées. On mit à Thessalonique un autre archevêque, qui maltraita d'une manière indigne les abbés et les moines qui refusèrent de communiquer avec lui. Les moines de Stude et ceux de plusieurs autres communautés, soit à Constantinople, soit dans les provinces et même jusqu'en Sicile, furent dispersés, bannis, emprisonnés et soumis à toutes sortes de mauvais traitemens. Saint Théodore, dans sa prison, écrivit à ses amis, pour les fortifier et les consoler. Il se servit de signes convenus pour désigner ceux dont il voulait parler, afin que si ses lettres venaient à tomber entre les mains des persécuteurs, elles ne compromissent personne. Il y traite à fond la question des dispenses et des secondes noces; il montre par l'Écriture et la doctrine des pères l'énormité de l'adultère, insiste sur l'exemple de saint Jean-Baptiste, et fait voir que si l'on pouvait, sous pré-

exte de dispenses, et par égard pour un empereur, autoriser un mariage également contraire à la loi de Dieu et aux règles de l'Eglise, ce serait anéantir l'Evangile et substituer des lois nouvelles à celles de Jésus-Christ. Il écrivit aussi une lettre au souverain pontife pour invoquer son autorité. « Puisque Jésus-Christ, lui dit-il, a donné à saint Pierre la dignité de chef de l'Eglise, c'est à saint Pierre ou à son successeur qu'il faut, selon la tradition de nos pères, dénoncer les erreurs nouvelles qui s'élèvent dans l'Eglise. » Il se plaint ensuite des deux conciles tenus à Constantinople, ajoutant qu'on ne peut les regarder sans hérésie ; « car, dit-il, on y a déclaré qu'un mariage adultère a été contracté par dispense, que les lois divines n'obligent pas rigoureusement les empereurs, et que chaque évêque est maître de s'élever au-dessus des canons. S'ils n'ont pas craint, poursuit-il, de tenir un concile hérétique de leur propre autorité, quoique suivant l'ancienne coutume ils n'eussent pas dû en tenir un même orthodoxe, sans votre concours et à votre insu, combien n'est-il pas plus convenable et plus nécessaire que vous vous assembliez un jour pour condamner leur erreur ? » Le pape Léon III le consola par une réponse où il approuvait pleinement sa conduite ; mais la persécution ne cessa qu'à la mort de l'empereur Nicéphore.

Ce prince devenait chaque jour plus odieux par son avarice et son impiété. Il favorisait les pauliciens ou nouveaux manichéens, répandus en grand nombre dans la Phrygie et la Lycaonie. Il leur laissa une entière liberté dans son empire, et ces sectaires en profitèrent pour s'étendre et se multiplier. Il se livrait lui-même à leurs superstitions et à la pratique de leurs enchantemens. Il favorisait aussi les iconoclastes et faisait souffrir au clergé toutes sortes de vexations. Il imposa des tributs extraordinaires sur les hôpitaux, les églises et les monastères ; il y faisait loger ses soldats et ne se faisait aucun scrupule d'enlever les biens consacrés à Dieu. Sa tyrannie souleva

contre lui un mécontentement presque général, et naître l'an 808 une conjuration qu'il parvint à réprimer, mais il périt trois ans plus tard dans une guerre contre les Bulgares. Enflé des succès qu'il eut d'abord, il refusa la paix qu'on lui offrait, et les Bulgares, poussés au désespoir, l'attaquèrent avec fureur, taillèrent son armée en pièces et le tuèrent lui-même. Leur roi lui fit couper la tête, qu'il livra aux insultes des soldats, et fit faire une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solennels, suivant l'ancienne coutume des Scythes. Plusieurs patrices ou autres grands dignitaires perdirent la vie, et il y eut un grand nombre de prisonniers que les Bulgares, encore païens, voulurent contraindre par divers supplices à abjurer la foi. Les uns furent décapités ou pendus, d'autres percés de flèches, et le reste mourut en prison. L'Église honore ces martyrs le 23 juillet.

Michel Curopalate, gendre de Nicéphore, fut proclamé empereur au mois d'octobre 811, et comme il était catholique et zélé pour la religion, il travailla efficacement à rétablir la paix dans l'église de Constantinople. Saint Platon et saint Théodore rentrèrent dans la communion du patriarche, moyennant la condamnation du prêtre Joseph, qui fut une seconde fois déposé. Cette paix fut confirmée par l'approbation du pape Léon III, dont l'empereur avait invoqué la médiation. Le patriarche Nicéphore put alors envoyer, selon la coutume, ses lettres synodiques au pape, ce qu'il ne lui avait pas été permis de faire sous le règne précédent. Saint Platon mourut peu de temps après cette réconciliation, le 19 mars 813. Quant à saint Théodore, nous le verrons souffrir de nouvelles persécutions pour la défense des saintes images. L'empereur Michel décerna la peine de mort contre les pauciliens, et en fit exécuter plusieurs; mais le patriarche Nicéphore et d'autres évêques l'empêchèrent de poursuivre l'exécution de cette ordonnance, en lui représentant que selon l'esprit de l'Église et la tradition des pères

on devait, en les punissant pour leurs abominations, s'abstenir de les condamner à mort, afin de leur laisser le temps de faire pénitence. Ces sectaires étaient un rejeton de la secte des manichéens, et tiraient leur nom d'un certain Paul, qui, vers le milieu du septième siècle, avait répandu le manichéisme dans l'Arménie et la Cappadoce. Leur doctrine différait sur plusieurs points de celle des anciens manichéens, et voyant la haine dont ceux-ci étaient l'objet, ils ne faisaient pas difficulté de leur dire anathème, de condamner Manès lui-même, et de rejeter ses livres pour s'en tenir à l'Évangile et aux Épîtres de saint Paul, qu'ils expliquaient à leur manière. Ainsi ils rejetaient les rêveries des gnostiques, adoptées par Manès, et quelques autres de ses dogmes spéculatifs; mais ils en conservaient les odieuses pratiques, la magie, les débauches, les abstinences superstitieuses, le mépris des images et du culte des saints, le mépris des sacremens et la haine de toute autorité. Du reste, fidèles à l'hypocrisie de leurs prédécesseurs, ils savaient au besoin dissimuler leurs erreurs, en adoptant le langage de l'Église et lui donnant un sens tout différent. La division n'avait pas tardé à s'introduire parmi ces sectaires, et ils formaient alors deux partis bien distincts sous deux chefs, dont l'un se nommait Sergius et l'autre Baanès. Ils différaient en ce que le premier condamnait au moins en apparence les infamies et les turpitudes que l'autre approuvait ouvertement.

La seconde année du règne de Michel, le roi des Bulgares lui envoya faire des propositions de paix, à condition de rendre les transfuges de part et d'autre. Quelques personnes pieuses, entre autres saint Théodore Studite, firent scrupule à l'empereur de rendre aux Bulgares ceux d'entre eux qui s'étaient faits chrétiens, et quoique le patriarche et les métropolitains de Nicée et de Cyzique lui eussent compris que l'on devait avoir égard à la position d'un bien plus grand nombre de chrétiens détenus par

les Bulgares, il adopta néanmoins le premier avis, et refusa la paix. Mais ses troupes lâchèrent le pied à la première rencontre de l'ennemi, et l'empereur, dans son indignation, ayant juré qu'il renoncerait à l'empire, élut le patrice Léon, gouverneur de Natolie, surnommé l'Arménien. Michel, avec sa femme et ses enfans, se réfugia dans une église, où ils coupèrent leurs cheveux et prirent l'habit monastique. Léon les fit enfermer dans des monastères séparés, et rendit cunuques les deux fils de Michel, dont l'un devint dans la suite patriarche de Constantinople. C'est saint Ignace, dont nous verrons la vertu et les souffrances à l'occasion du schisme de Photius. Le nouvel empereur donna si bon ordre à la garde de Constantinople, que le roi des Bulgares étant venu jusqu'aux portes, n'osa l'assiéger ; mais furieux d'un piège que lui avait tendu Léon pour l'assassiner, il ravagea tout le pays, brûla les églises, s'empara d'Andrinople, et en mena captifs tous les habitans avec l'archevêque Manue dont le zèle procura la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Un nouveau roi des Bulgares, irrité de ces conversions, lui fit couper les bras et donna ordre de partager son corps et de le livrer en pâture aux bêtes. D'autres évêques, après d'affreux tourmens, eurent la tête tranchée. L'exemple de leur courage anima les chrétiens et l'on en compte trois cent soixante-dix-sept qui furent mis à mort pour n'avoir pas voulu renoncer à la foi. L'Église grecque les honore comme martyrs le 22 janvier (1).

Le calife Aaron Al-Raschid mourut l'an 809, après un règne de vingt-trois ans. Quoique zélé musulman, il honorait les savans, quelle que fût leur religion, et les récompensait avec magnificence. Une de ses femmes étant tombée malade, il appela pour la soigner Politien, patriarche d'Alexandrie, qui avait une grande réputation comme médecin, lui fit de riches présens, et lui donna

(1) Theoph. — Cedren. — *Vit. et Epist. S. Theod.*

des lettres pour rentrer dans les églises que les jacobites occupaient encore. Il partagea ses états à trois de ses fils, dont l'aîné, nommé Alamin, reçut le titre de calife; mais ce titre lui fut disputé par son frère Almamon. La guerre civile dura quatre ans et causa de grands désordres dans toutes les provinces. La ville d'Alexandrie fut livrée au pillage, les églises de Jérusalem furent envahies et profanées. Ce n'était partout que meurtres, brigandages et violences de toutes sortes. Plusieurs chrétiens souffrirent le martyre, et un grand nombre se réfugièrent sur les terres de l'empire, pour mettre leur vie et leur foi en sûreté. La plupart des monastères, entre autres ceux de Saint-Sabas, de Saint-Euthymius et de Saint-Théodore, dans la Palestine, furent abandonnés. Enfin Almamon demeura vainqueur et fut reconnu pour calife. Il protégea les sciences comme son père, et ce fut principalement sous son règne que les musulmans commencèrent à s'y appliquer. Ils n'avaient d'abord voulu étudier que leur loi, leur langue et un peu de médecine, et ils demeurèrent dans cet état d'ignorance sous les califes omniades. Almansor, le second des abbassides, attira les savans à sa cour par ses libéralités, et il prenait plaisir à conférer avec eux sur la philosophie et l'astronomie. Mais Almamon, son petit-fils, poussa ces études beaucoup plus loin; il fit des dépenses considérables pour rassembler les livres les plus curieux écrits en grec ou en syriaque, et il pria les empereurs de lui en procurer. Il fit ensuite chercher les meilleurs interprètes pour traduire ces livres en arabe. Il donna lui-même à ses sujets l'exemple de l'étude; il s'appliqua surtout à l'astronomie, et fit dresser des tables du mouvement des astres, qu'il avait faites lui-même. Il eut à sa cour plusieurs astronomes célèbres; mais ils mêlèrent à leurs travaux les ridicules spéculations de l'astrologie judiciaire, et cette ancienne superstition fit depuis ce temps de nouveaux progrès. Le mouvement imprimé aux études par les califes abbassides

se perpétua chez les Arabes et s'étendit jusqu'aux Sarrazins d'Espagne. On vit bientôt chez les musulmans des poètes, des historiens, des romanciers, des fabulistes et des savans dans toutes les sciences. Celles qu'ils cultivèrent le plus furent la philosophie, les mathématiques, la médecine, la botanique et la chimie. Aristote, par l'universalité de ses connaissances et l'esprit méthodique de ses travaux, devint leur auteur favori, et ils donnèrent souvent des commentaires sur ses ouvrages. Ils perfectionnèrent les diverses branches des mathématiques, inventèrent les premiers élémens de l'algèbre, et substituèrent aux systèmes numériques des Grecs et des Romains l'emploi des chiffres arabes, qui ont rendu si faciles les opérations du calcul. Ils eurent aussi des théologiens et des jurisconsultes, qui cherchèrent dans l'étude de l'Alcoran ou des traditions, l'explication des lois civiles ou religieuses du mahométisme. Mais quant à la politique, on conçoit qu'elle dut être peu étudiée par des hommes qui vivaient sous un gouvernement despotique, où il n'y avait d'autre règle que l'obéissance passive à la volonté du maître (1).

Charlemagne continuait de s'occuper avec sa sollicitude ordinaire de toutes les mesures qui pouvaient contribuer au bien de la religion. Il tint vers la fin de l'an 802 un concile à Aix-la-Chapelle, auquel présida Paulin d'Aquilée comme légat du pape Léon III, et l'on y fit plusieurs réglemens dont les plus importans sont ceux qui regardent les chorévêques. Leurs empiétemens sur la juridiction épiscopale avaient donné lieu à des plaintes souvent réitérées. Ils s'attribuaient le droit de donner la confirmation et de conférer les ordres, malgré les réclamations du clergé et des laïques, et Charlemagne consulta le saint-siège à ce sujet; puis, conformément à la réponse du pape, on fit dans ce concile un réglemen

(1) Aboulfar. — Elmac.

portant qu'aucun chorévêque ne pourrait donner la confirmation, ordonner des prêtres, des diacres ou des sous-diacres, donner le voile aux vierges, faire le saint chrême, consacrer des églises ou des autels, ni donner la bénédiction au peuple à la messe publique, sous peine de déposition, et que les évêques devraient confirmer ou ordonner de nouveau ceux à qui les chorévêques auraient imposé les mains, et ainsi des autres fonctions, sans craindre de réitérer les sacremens, parce que les chorévêques n'ayant point été ordonnés par trois évêques ni pour un siège épiscopal, et par conséquent n'étant que simples prêtres, ils n'avaient pu faire validement ces fonctions, réservées aux seuls évêques. Cette discipline est conforme aux anciens canons des conciles d'Ancyre et de Néocésarée, où les chorévêques ne sont mis qu'au rang des prêtres; mais on a déjà vu qu'il était difficile de les contenir dans leurs bornes; ils furent supprimés tout à fait vers le milieu du dixième siècle.

Un autre abus excitait aussi des plaintes depuis longtemps, et devint l'objet d'une requête présentée à l'empereur par les états de la nation dans un parlement tenu à Worms à la fin de l'an 803. On demandait que les évêques et les prêtres ne fussent plus obligés d'aller à la guerre comme par le passé, hormis ceux qui seraient choisis pour y remplir les fonctions de leur ministère; et les seigneurs ajoutaient qu'ils n'entendaient point se prévaloir de cette réforme pour s'emparer des biens de l'Eglise, et que si quelqu'un osait le tenter, il serait traité comme un sacrilège et un excommunié avec qui on romprait toute communication. L'empereur publia en conséquence un capitulaire où il ordonne qu'à l'avenir il n'y aura à l'armée que deux ou trois évêques choisis par les autres pour donner la bénédiction, prêcher et absoudre les excommuniés, et des prêtres pour porter des reliques, célébrer la messe, imposer des pénitences, prendre soin des malades et leur donner le viatique et l'extrême-onc-

tion ; mais ils ne porteront point d'armes et n'iront point au combat. Quant aux autres évêques qui demeureront dans leurs diocèses, ils enverront leurs vassaux sous le commandement des officiers nommés par l'empereur, et pour leur ôter tout prétexte fondé sur la crainte de perdre leurs biens, ou de se voir moins considérés, il déclare qu'il ne prétend ni donner atteinte à la dignité de l'épiscopat, ni diminuer les biens de l'Église, et il défend aux laïques d'en posséder autrement qu'à titre de précaire.

Le pape Léon III se rendit en France l'année suivante pour conférer avec Charlemagne, mais on ne sait pas précisément quel fut le sujet particulier de ce voyage. On conjecture qu'il s'agissait des entreprises des Grecs contre la ville de Venise, dont ils voulaient se rendre maîtres. Jean, duc de cette ville, pour faire sa cour à l'empereur Nicéphore, avait entrepris d'y faire ordonner un évêque grec, et mis à mort le patriarche de Grade, qui s'y refusait. Les tribuns de Venise, fortement opposés à l'entreprise de leur duc, firent élire un autre patriarche nommé Fortunat, à qui le pape Léon envoya aussitôt le pallium. Mais le duc, avec le secours de Nicéphore, marcha contre Grade, et obligea Fortunat à prendre la fuite. Ce patriarche implora la protection de Charlemagne, et sur la présentation de ce prince, il fut nommé par le pape à l'évêché de Pôle, dans la province d'Istrie, soumise aux Français (1).

Charlemagne se voyant avancé en âge, fit par testament le partage de ses états entre ses trois fils, Charles, Pépin et Louis, dans une assemblée de la nation, tenue à Thionville l'an 806, et pour prévenir des guerres entre eux, il ordonnait que les contestations qui ne pourraient être jugées sur des témoignages, seraient terminées par l'épreuve de la croix. On croit que dans cette épreuve les parties se tenaient debout, les bras étendus devant

(1) Ann. Egin. — Ann. Metens. — Leo. *Epist.*

une croix, et celui qui tombait le premier perdait sa cause. Par un autre testament de l'an 811, Charlemagne fit le partage de ses meubles et de ses trésors. Il se réserva la disposition d'un tiers, et il fit des deux autres tiers vingt et une portions pour les métropoles de son empire, savoir, Rome, Ravenne, Milan, Frioul, Grade, Cologne, Mayenne, Trèves, Salzbouurg, Sens, Rouen, Rennes, Bourges, Tours, Besançon, Lyon, Vienne, Arles, Tarentaise, Embrun et Bordeaux. Chaque métropolitain devait retenir pour son église le tiers de sa portion et distribuer les deux autres à ses suffragans. Quant au tiers que l'empereur se réservait, il en destinait la moitié à des aumônes. Il donna en outre à l'église de Rome une table d'argent contenant la description de Constantinople, et à l'évêque de Ravenne une autre qui représentait la ville de Rome. On ignore pourquoi il n'est pas fait mention dans ce testament de la métropole de Narbonne, une des plus anciennes du royaume.

L'usage s'était introduit dans la chapelle royale de chanter le Symbole de Nicée avec l'addition du mot *filioque*, et de là cet usage s'était répandu en plusieurs diocèses. Il fut aussi établi dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem par les prêtres latins chargés de la desservir. Cette addition les fit traiter d'hérétiques par les Grecs, et Charlemagne, après avoir fait examiner la question dans un concile tenu l'an 809 à Aix-la-Chapelle, envoya à Rome l'évêque de Worms avec deux abbés, Adalard de Corbie et Smaragde de Saint-Michel près de Verdun, pour consulter le pape à ce sujet. Ils eurent avec Léon III une longue conférence dans laquelle ils exposèrent à l'appui de l'usage établi en France, que le chant du Symbole était un excellent moyen d'instruire les peuples sur les vérités de la foi, que cette addition exprimait un dogme incontestable, et que si on la supprimait tout le monde croirait qu'elle est contraire à la doctrine catholique. Le pape répondit qu'il y avait bien d'autres

vérités qui n'étaient pas renfermées dans le Symbole, et dont le peuple ne laissait pas d'être instruit par d'autres moyens; qu'il était permis de le chanter, mais non pas d'y ajouter contre la défense des pères; qu'ils avaient eu leurs motifs pour faire cette défense, et qu'il y aurait une insigne témérité à s'imaginer qu'on juge mieux qu'eux de ce qu'il convient de faire ou d'omettre. « Si on m'avait consulté, ajouta-t-il, avant de chanter le Symbole avec cette addition, j'aurais conseillé de ne pas la faire. Maintenant l'expédient qui me vient à l'esprit, sans toutefois en faire une obligation, c'est qu'on cesse peu à peu de chanter le Symbole dans la chapelle du palais, puisqu'on ne le chante pas dans notre église, et ainsi ce qui a été introduit sans autorité s'abrogera insensiblement. » On ne voit pas que cette conférence ait produit aucun effet, et chacun retint son usage particulier. Les disputes qui eurent lieu dans la suite avec les Grecs sur ce sujet feront voir combien étaient sages les conseils du pape. L'abbé Smaragde, qui nous a conservé le précis de cette conférence, se rendit célèbre par ses talents et sa piété. Il enseigna avec éclat dans son monastère, et composa plusieurs ouvrages utiles, entre autres une instruction pour les rois, des sermons sur les épîtres et évangiles de l'année, et un commentaire sur la règle de saint Benoît. Adalard, abbé de Corbie, était cousin-germain de Charlemagne, et avait quitté la cour dès l'âge de vingt ans pour témoigner ainsi hautement qu'il n'approuvait pas le divorce de ce prince avec la fille du roi des Lombards. Ayant passé quelque temps dans le monastère de Corbie, et se voyant importuné de visites, il se retira au Mont-Cassin. Mais Charlemagne le fit redemander et le donna ensuite pour conseil au jeune Pépin son fils, lorsqu'il le fit roi d'Italie en 781. Adalard dans ce poste difficile se concilia l'estime et l'affection publique par sa justice, sa modération, sa bienfaisance et surtout par son zèle à protéger les faibles et les pauvres contre l'oppression des grands.

On peut juger du zèle de Charlemagne et des mœurs de l'époque par deux mémoires datés de l'an 811, où il avait rédigé différentes questions qu'il voulait proposer à l'assemblée des évêques et des seigneurs. « Je veux, dit-il dans le premier, interroger séparément les évêques, les abbés et les comtes. Je leur demanderai pourquoi ils refusent de se prêter du secours quand l'intérêt public l'exige? Pourquoi ces plaintes fréquentes au sujet des biens qu'ils enlèvent, ou des vassaux qui passent de l'un à l'autre? En quoi les ecclésiastiques empêchent le service des laïques, et ceux-ci le ministère des ecclésiastiques? Jusqu'à quel point les évêques et les abbés peuvent se mêler des affaires temporelles? A quoi renonce un chrétien dans le baptême, et comment il viole cette renonciation? Quelle doit être la vie des évêques, celle des chanoines et des moines, et s'il peut y en avoir d'autres que ceux qui observent la règle de saint Benoît? » Le second mémoire reproduit les mêmes questions avec plus d'étendue, et ajoute ce qui suit: « Nous nous occuperons d'abord de réformer notre conduite, selon la promesse que nous en avons faite à Dieu l'an passé. Nous examinerons les devoirs des ecclésiastiques, pour ne leur demander et ne leur accorder que ce qui est permis. Nous les prierons de nous expliquer nettement ce qu'ils entendent par la fuite du monde; si elle consiste seulement à ne point porter les armes et à ne pas se marier publiquement; si c'est avoir renoncé au monde que d'employer tous les moyens pour augmenter son bien; d'engager les esprits faibles, par la promesse du paradis ou la menace de l'enfer, à frustrer leurs héritiers légitimes, qui par là réduits à l'indigence se portent souvent à des actions criminelles; de chercher des intendants sans crainte de Dieu et sans pitié pour les pauvres; de corrompre par argent de faux témoins pour s'emparer du bien d'autrui; enfin de se procurer des reliques et de bâtir de nouvelles églises pour attirer les offrandes, accroître sa réputation et se faire

élever par les évêques à de plus hautes dignités. Nous demanderons s'il est permis de faire quelqu'un clerc ou moine malgré lui, et si un supérieur travaille dans l'intérêt de l'Église quand il se met plus en peine d'avoir un grand nombre de sujets que de les avoir bons ; quand il cherche plus à cultiver leur talent pour le chant ou la lecture qu'à former leurs mœurs, et qu'il est plus occupé de la beauté des édifices matériels que du soin des âmes.»

Charlemagne écrivit la même année une lettre circulaire aux métropolitains de son royaume pour les prier de lui envoyer des instructions approfondies sur les obligations et les cérémonies du baptême. Nous avons quatre traités qui furent écrits en réponse à cette lettre, celui de Leidrade, archevêque de Lyon, celui d'Amalaire, archevêque de Trèves, un troisième de Théodulfe d'Orléans, écrit au nom de l'archevêque de Sens, et un autre de Jessé d'Amiens, qui était un des plus savans prélats de son temps. On explique dans ces traités tout ce qui regarde l'état des catéchumènes, les scrutins d'admission, le symbole, les renonciations, les exorcismes, les onctions, l'habit blanc, et la communion, qui se donnait encore immédiatement après le baptême, même aux enfans. On y distingue bien nettement l'onction du saint chrême faite sur la tête par le prêtre comme une des cérémonies du baptême, et celle que l'évêque faisait sur le front pour communiquer le Saint-Esprit, ou pour conférer le sacrement de confirmation.

Charlemagne fit assembler des conciles en 813 dans les principales métropoles de son royaume pour faire des réglemens sur les différens points qu'il avait signalés deux ans auparavant dans ses mémoires. Ces conciles furent tenus à Mayence, à Reims, à Tours, à Arles, et à Châlons-sur-Saône. Le concile d'Arles, présidé par l'archevêque de cette ville et par Nébridius de Narbonne, fit vingt-six canons dont la plupart concernent les devoirs des évêques, des prêtres et des moines. On ordonne que

chaque évêque ait soin de visiter tous les ans son diocèse, de protéger les pauvres et de dénoncer au roi les abus qu'il ne pourra corriger, de ne nommer aux cures que des prêtres instruits, et de faire observer la discipline dans les monastères. On défend de tenir des marchés le dimanche ni dans les parvis de l'église. Les prêtres doivent prêcher dans les paroisses de la campagne. Il leur est ordonné de garder le saint chrême exactement renfermé, et de ne le donner à personne comme remède ou sous aucun autre prétexte. Car le peuple s'imaginait que les criminels qui s'en étaient munis ne pouvaient être découverts. On obligea ceux qui possédaient les dîmes ou les autres biens de l'Église en bénéfice, c'est-à-dire en usufruit, à contribuer aux réparations, et l'on statua que les personnes riches ne pourraient acheter les biens des pauvres qu'avec une entière publicité, en présence du comte et des habitans les plus notables.

Le concile de Reims fit quarante-quatre canons, dont plusieurs n'ont d'autre objet que de rappeler et de confirmer les règles générales de la discipline touchant les devoirs du clergé. On recommande à tous les clercs de s'instruire avec soin de tout ce qui regarde leurs fonctions, et aux prêtres en particulier d'étudier les canons pour savoir comment ils doivent agir à l'égard des pécheurs dont ils entendent les confessions, quelles satisfactions ils doivent leur prescrire, et dans quel cas ils doivent les obliger à la pénitence publique ou seulement leur imposer des pénitences secrètes. On ordonne aux évêques, aux prêtres et aux abbés de faire lire l'Écriture sainte pendant leur repas, d'y observer une exacte sobriété, et de ne point souffrir en leur présence des jeux deshonnêtes. On défend aux prêtres de passer d'une moindre cure à une plus considérable.

Le concile de Mayence, présidé par l'archevêque Riculfe, par Arnon de Salzbourg et par l'archevêque de Cologne, fit cinquante-cinq canons dont voici les plus

remarquables. On ordonne de suivre pour l'administration du baptême le rituel de Rome, et de baptiser seulement à Pâques et à la Pentecôte, hors le cas de nécessité. On prescrit aux parens d'envoyer leurs enfans aux écoles des prêtres ou des monastères, pour y apprendre le Symbole, l'Oraison dominicale et les devoirs de la religion. Le même soin est recommandé aux parrains à l'égard de ceux qu'ils ont tenus sur les fonts. On enseignera dans la langue vulgaire ceux qui ne pourront être instruits autrement. Si l'évêque est absent ou malade, il y aura toujours quelqu'un pour prêcher les dimanches et fêtes. Nul ne pourra être fait clerc malgré lui, et s'il est serf, sans le consentement de son maître. Il est défendu aux prêtres de dire la messe étant seuls, de porter des armes, de chasser avec des chiens ou des oiseaux, et de se mêler d'affaires temporelles. Ils porteront toujours l'orarium ou l'étoile pour marque du sacerdoce. On observera les Rogations et l'on y marchera nu-pieds avec la cendre et le cilice. On observera aussi le jeûne des Quatre-Temps sous peine d'excommunication. Quant aux fêtes, outre celles qui sont propres à chaque diocèse, c'est-à-dire celles des saints dont on y possède les reliques et celle de la dédicace de l'église, le concile marque les suivantes : le jour de Pâques avec toute la semaine ; l'Ascension, la Pentecôte également avec toute la semaine, saint Pierre et saint Paul, saint Jean-Baptiste, l'Assomption de la sainte Vierge, saint Michel, saint Remi, saint Martin, saint André, Noël et les trois jours suivans, la Circoncision, l'Épiphanie et la Purification de la sainte Vierge. On défend de transférer des reliques sans la permission du concile. On recommande aux évêques et aux abbés de choisir des intendans vertueux et désintéressés. Les évêques feront opter ceux qui sont dans les monastères entre la vie des chanoines ou celle des moines, et ils auront soin de faire observer les canons par les chanoines, et la règle de saint Benoît par les moines. Enfin on s'oblige à satisfaire autant

que possible ceux qui se plaindraient d'avoir perdu l'héritage de leurs pères par des donations suggérées.

Le concile de Châlons fit des réglemens à peu près semblables. Il ordonna aux évêques d'établir, selon les ordonnances de l'empereur, des écoles pour l'instruction des clercs, et de s'abstenir dans leurs visites de tout ce qui peut être à charge ou causer du scandale. Il leur défend de se faire payer des amendes par les coupables ou des redevances par les prêtres, de rien exiger pour le saint chrême, pour la dédicace des églises ou pour les ordinations, et de recourir à aucun moyen de suggestion pour obtenir des donations en faveur de leur église. Les prêtres déposés seront mis dans des monastères pour y faire pénitence, et s'ils veulent mener une vie séculière, ils seront excommuniés. Tous les fidèles doivent communier le jeudi saint, puisque ce jour-là on réconcilie les pénitens eux-mêmes afin qu'ils puissent communier. On ne doit pas négliger l'onction des malades, qui est un remède pour l'âme et pour le corps. On avertira les fidèles qu'ils doivent confesser non-seulement les péchés extérieurs, mais encore tous les péchés de pensée; on invoquera le secours de l'empereur pour obliger les pécheurs publics à se soumettre à la pénitence publique prescrite par les canons, et l'on rejettera absolument les livres pénitentiels dont les auteurs sont inconnus, et qui souvent n'imposent que des pénitences légères pour des fautes considérables. Le concile approuve qu'on impose pour pénitence le pèlerinage de Rome ou de Saint-Martin de Tours, et loue ceux qui font ces pèlerinages avec dévotion; mais il s'élève aussi contre les abus qui en résultaient quelquefois; car les pauvres en faisaient un prétexte pour se livrer à la mendicité, et les seigneurs pour se permettre des exactions. Souvent aussi les laïques prétendaient par là s'affranchir de toute autre pénitence, et les clercs coupables se croyaient en droit d'être rétablis dans leurs fonctions. Quant à ce qui regarde la conduite

des moines et des religieuses, le concile renvoie à la règle de saint Benoît, reçue dans tous les monastères de la province; mais il donne aux chanoinesses plusieurs réglemens qui se rapportent principalement à la clôture, au silence, et à la conduite des supérieures.

Le concile de Tours ordonne également de réformer selon la règle de saint Benoît les monastères où elle a été reçue; car dans plusieurs les abbés avaient laissé introduire le relâchement, parce qu'ils vivaient eux-mêmes plutôt en chanoines qu'en religieux. Il défend de donner le voile aux vierges avant l'âge de vingt-cinq ans, à moins de causes légitimes, et recommande de ne le donner aux jeunes veuves qu'après les avoir bien éprouvées. Il déclare qu'il n'a pu découvrir aucune plainte au sujet des donations faites à l'Église, et que d'ailleurs on a offert aux héritiers des donateurs la faculté de retirer les biens aliénés par leurs parens pour les tenir de l'Église en bénéfice, c'est-à-dire en fief, selon le terme employé plus tard. On implore aussi le secours de l'empereur contre les pécheurs publics, qui refusaient de se soumettre à la pénitence et ne tenaient aucun compte de l'excommunication. On ordonne aux évêques d'avoir des homélies contenant les instructions nécessaires à leurs troupeaux, et de les traduire clairement en tudesque ou en langue romaine rustique, afin que tout le monde puisse les entendre. C'étaient les deux langues qui avaient cours en France; la première était celle des Francs et des autres peuples germaniques alors répandus dans l'empire français, et cette langue s'est conservée au delà du Rhin; la seconde était celle des anciens habitans gaulois romains, c'est-à-dire un latin déjà fort corrompu, d'où est venu enfin notre français. Du reste, ce règlement peut faire supposer que dès lors le latin pur n'était plus entendu par le peuple de la campagne. Le concile défend d'ordonner les prêtres avant l'âge de trente ans, et ils devront avant leur ordination demeurer dans la maison épisco-

pale, pour y apprendre leurs devoirs et afin qu'on puisse s'assurer de leur bonne conduite. C'est ce qui tenait lieu des séminaires, qui ne furent établis que longtemps après. Les évêques devront instruire avec soin leurs prêtres touchant le baptême, et les avertir aussi de ne point donner indifféremment après la messe le corps et le sang de Jésus-Christ aux enfans et aux personnes qui se rencontreraient, de peur qu'il ne s'en trouve quelques-unes qui soient coupables de fautes graves. On a déjà remarqué précédemment cet ancien usage de distribuer aux enfans les restes de l'Eucharistie. Enfin le concile ordonne aux fidèles de communier au moins trois fois l'an.

Les réglemens de ces cinq conciles furent envoyés à Charlemagne, qui les fit examiner et comparer en sa présence à Aix-la-Chapelle, dans une grande assemblée qui s'y tint au mois de septembre de la même année, après quoi il donna un capitulaire pour confirmer ceux qui avaient besoin du concours de la puissance temporelle. Charlemagne, dans cette même assemblée, fit couronner empereur Louis, roi d'Aquitaine, le seul qui lui restait des trois fils qu'il avait eus de ses épouses ayant le titre de reines ; car Pépin, roi d'Italie, était mort en 810, ne laissant qu'un fils, nommé Bernard, né d'une concubine, et Charles, roi de Germanie, l'aîné de tous, était mort l'année suivante sans laisser d'enfans. Ayant donc fait venir Louis à Aix-la-Chapelle, Charlemagne le présenta à l'assemblée des évêques et des seigneurs, et leur demanda s'ils approuvaient qu'il lui donnât le titre d'empereur. Tous répondirent unanimement que cette pensée lui était inspirée de Dieu. Le dimanche suivant la cérémonie se fit à l'église avec la plus grande solennité. Charlemagne, revêtu de ses habits impériaux, et une couronne sur la tête, s'approcha de l'autel, où il fit déposer une autre couronne, et après avoir prié assez longtemps avec son fils, il lui recommanda de s'appliquer surtout à remplir les devoirs de la religion, d'aimer Dieu et de gar-

der en tout ses commandemens, de protéger les églises, et d'honorer les évêques comme ses pères. Montrez, ajouta-t-il, de la tendresse pour vos sœurs, pour vos jeunes frères, pour vos neveux et pour tous vos parens; aimez vos sujets comme vos enfans, réprimez les méchans et servez-vous de votre autorité pour les faire rentrer dans le devoir; soyez le consolateur des pauvres et des personnes consacrées à Dieu; ayez soin de choisir des officiers vertueux et désintéressés, et n'en destituez aucun sans de justes motifs; en un mot, montrez-vous toujours irréprochable devant Dieu et devant les hommes. Après ces recommandations et plusieurs autres avis salutaires, il demanda à son fils s'il était résolu à les suivre. Louis répondit qu'avec la grâce de Dieu il s'y conformerait constamment. Alors Charlemagne lui commanda de prendre sur l'autel la couronne impériale et de la mettre sur sa tête. Le peuple fit aussitôt retentir les acclamations de vive l'empereur Louis, et après la célébration des saints offices, Charlemagne retourna au palais, appuyé sur son fils, qui le soutenait en marchant. Ils passèrent encore quelques semaines ensemble, puis Louis retourna dans son gouvernement d'Aquitaine. Ils ne purent se séparer sans verser des torrens de larmes, comme s'ils avaient prévu qu'ils se voyaient pour la dernière fois. Bernard, fils de Pépin, reçut dans le même temps le titre de roi d'Italie (1).

Charlemagne demeura à Aix-la-Chapelle, et ne songea plus qu'à sanctifier le reste de ses jours par la prière et les bonnes œuvres. Il continua, autant que sa santé le lui permit, d'aller à l'église le matin et le soir, et d'assister aux offices tant du jour que de la nuit; il redoubla ses aumônes et ses libéralités envers les églises. Il entreprit de rendre parfaitement corrects les textes des quatre Évangiles, et il y travailla lui-même avec plusieurs sa-

(1) Egin. *Vit. Carol. M.* — Thegan. *Vit. Ludov.*

vans grecs et syriens. Enfin, le 20 janvier 814, il se sentit attaqué de la fièvre au sortir du bain. Il espéra d'abord que la diète suffirait pour la guérir ; mais la pleurésie s'y étant jointe, on reconnut bientôt qu'il était en danger. Il se fit administrer l'extrême-onction et le saint viatique par son archichapelain Hildebald, archevêque de Cologne, et il expira le 28 janvier en faisant le signe de la croix et prononçant ces paroles des psaumes : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. Il était dans la soixante-douzième année de son âge et la quarante-sixième de son règne. Comme il n'avait pas désigné le lieu de sa sépulture, on l'inhuma dans l'église qu'il avait fait bâtir à Aix-la-Chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. Son corps, embaumé et revêtu des habits impériaux, fut assis dans un caveau, sur un siège de marbre couvert d'or. Il avait la couronne sur la tête, l'épée au côté, et sur ses genoux un livre des Évangiles. On suspendit devant lui son sceptre et son bouclier d'or bénits par saint Léon. Ensuite on remplit le caveau de parfums, et on éleva au-dessus une arcade dorée, avec la statue du prince et son épitaphe.

Charlemagne mérita par son génie et ses vertus le nom de Grand, qui lui fut donné par son siècle, et que la postérité lui a confirmé. Les détails que nous avons donnés sur tout le cours de son règne nous dispensent de faire son éloge. Il fut, comme on l'a vu, le restaurateur des études en France. Il était lui-même un des hommes les plus savans de son siècle ; il connaissait les mathématiques, la philosophie et l'astronomie ; il parlait facilement le grec et le latin, et quant à sa langue maternelle, qui était la tudesque, il la possédait si bien, qu'il en exposa les règles dans une grammaire. Il chercha surtout à instruire à fond des vérités et des devoirs de la religion, et il contribua par son exemple autant que par ses réglemens à la faire fleurir dans ses états. Les capitulaires que nous avons cités sont une preuve de son zèle pour le

maintien des bonnes mœurs et de la discipline. Il s'efforça de rendre le clergé plus instruit, plus régulier ; et pour accroître sa considération et son influence, il lui remit en possession de tous ses anciens privilèges et lui en accorda même de nouveaux. Il confirma en particulier et pour être observée par tous ses sujets, français, gaulois, italiens ou allemands, une loi du code Théodosien, portant que dans tout procès, si l'une des parties veut déférer l'affaire au jugement de l'évêque, elle lui sera renvoyée nonobstant l'opposition de la partie adverse, et que le jugement qui sera rendu par l'évêque demeurera sans appel. On peut reprocher à Charlemagne le grand nombre de ses femmes, car on lui en connaît jusqu'à neuf, et c'est en effet une tache sur sa vie. Mais il est juste de supposer au moins que toutes furent successivement ses épouses, et que celles qu'on nomme concubines, selon le langage des lois romaines, étaient mariées néanmoins suivant les lois de l'Église, quoique ce mariage n'eût pas civilement la solennité requise pour que les enfans fussent héritiers : rien n'autorise en effet à supposer le contraire, et ce serait faire une injure gratuite à la mémoire d'un prince si admirable par sa piété et son zèle pour la religion. Charlemagne est honoré comme saint dans plusieurs églises particulières, entre autres dans celles de Paris et de Reims. Dans d'autres au contraire, notamment dans celle de Metz, on a continué jusqu'à ces derniers temps de faire tous les ans un service pour le repos de son âme. Du reste, il n'a été canonisé que par l'antipape Pascal II.

LIVRE VINGT DEUXIÈME.

DEPUIS LA MORT DE CHARLEMAGNE JUSQU'AU SCHISME
DE PHOTIUS.

DE 814 A 858.

On ne tarda pas à s'apercevoir que le génie de Charlemagne n'était plus pour animer l'empire qu'il avait fondé. Louis le Débonnaire, avec presque toutes les vertus privées et beaucoup de zèle pour la religion, n'avait ni l'étendue d'esprit, ni la fermeté de caractère, ni les autres qualités nécessaires pour tenir les rênes du gouvernement, et ne sachant ni se faire craindre ni se faire aimer, ne connaissant ni sa force ni sa faiblesse, prit tant de fausses mesures, fit tant de démarches contre-temps, et montra tant d'irrésolution dans toute sa conduite et tant de petitesse dans les plus grandes affaires, qu'il rendit bientôt sa personne et son autorité méprisables. Il se laissa prévenir contre le duc Vala, que Charlemagne avait donné pour ministre à Bernard, roi d'Italie, et sur des soupçons sans fondement, il l'éloigna de la cour et le dépouilla de ses dignités, aussi bien que son frère Adalard, abbé de Corbie, qui avait eu le même emploi auprès du roi Pépin. Cet illustre abbé, membre de la famille impériale, fut chassé de son monastère et délégué dans celui de Noirmoutiers, où il demeura sept ans, édifiant toute la communauté par l'exemple de ses vertus. Vala de son côté embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Corbie, et se fit admirer par sa ferveur et ses austérités.

Charlemagne n'eut pas plus tôt fermé les yeux, qu'une nouvelle faction s'éleva dans Rome contre le pape Léon III.

Il fut sur le point d'être assassiné par la conspiration de quelques-uns des principaux de la ville, et soit qu'il jugeât pas à propos, soit qu'il ne fût pas le maître d'arrêter le cours ordinaire de la justice, il laissa condamner à mort et exécuter les coupables. L'empereur Louis, égaré par une fausse clémence, blâma d'abord cette sévérité, et donna ordre au roi Bernard de prendre connaissance de l'affaire; mais ensuite, sur le rapport de députés que le pape lui envoya, il ne put s'empêcher d'approuver sa conduite. Bientôt après des séditieux excités par les ennemis du pape, se mirent à piller les biens des églises, et le roi Bernard fut obligé d'envoyer des troupes pour réprimer ces désordres et contenir les factieux. Le pape ne jouit pas longtemps de la tranquillité qu'on venait de lui rendre; il mourut le 11 juin 817 après vingt ans et demi de pontificat. Ses vertus l'ont fait mettre au nombre des saints. On rapporte qu'il disait quelquefois sept et même neuf messes par jour; ce qui du reste ne doit s'entendre que des fêtes où la multitude des fidèles obligeait de célébrer plusieurs messes solennelles. Les offrandes des pèlerins et les libéralités des princes français lui permirent de faire des réparations et des dons considérables aux églises de Rome; il fit mettre aux fenêtres de la basilique de Latran des vitres de diverses couleurs, et c'est le premier exemple que l'on connaisse de cet usage.

Etienne IV succéda à saint Léon après dix jours de vacance, et n'occupa le saint-siège que sept mois. Il fit prêter serment de fidélité par les Romains à l'empereur Louis, qui ce titre et celui de patrice faisaient regarder sinon comme le souverain, du moins comme le protecteur naturel de Rome et du saint-siège. Ensuite il lui envoya deux légats pour lui faire part de son ordination et l'informer qu'il voulait aller en France conférer avec lui. L'empereur ravi de cette nouvelle, ordonna au roi Bernard d'accompagner le souverain pontife, et il vint le recevoir à Reims.

où il lui rendit les plus grands honneurs. Ils eurent tous ces jours des conférences sur les affaires de l'Église, mais on n'en connaît pas l'objet particulier. Le pape sacra de nouveau l'empereur et le couronna, aussi bien que l'impératrice Irmengarde, avec des couronnes d'or et de pierres qu'il avait apportées de Rome. Il mourut peu de temps après son retour en Italie, et on lui donna pour successeur le prêtre Pascal, qui fut élu après deux jours de vacance, par les suffrages unanimes du peuple et du clergé. Sa piété et l'austérité de sa vie l'avaient fait nommer par le pape Léon III supérieur du monastère de saint-Étienne, où il signala sa charité par d'abondantes aumônes.

Aussitôt après sa consécration, le pape Pascal en fit porter la nouvelle à l'empereur Louis, qui alors donna une nouvelle preuve de son attachement pour le saint-siège. Il confirma les donations faites à l'Église romaine par Pépin et Charlemagne, et le décret qu'on suppose avoir été donné à cette occasion comprend en outre la Sicile et quelques autres lieux dont il ne paraît pas que l'empereur eût la souveraineté ; ce qui a fait révoquer en doute par quelques auteurs l'authenticité de ce décret, et a été pour la première fois par un écrivain du onzième siècle. On y voit d'ailleurs une autre clause qui a paru également suspecte ; elle porte que les papes pourront se faire sacrer aussitôt après leur élection, et qu'il leur suffira d'envoyer ensuite des légats au roi des Français pour lui en donner avis. Fleury et d'autres historiens prétendent que cette clause ne peut se concilier avec les faits, et que sous le règne même de Louis, les successeurs de Pascal ont demandé et attendu l'agrément de l'empereur avant de se faire sacrer. Mais cette assertion n'a aucun fondement et se trouve démentie par les circonstances que rapporte Fleury lui-même. Il ne paraît pas, en effet, que Pascal ait attendu ce consentement, et quant aux papes Eugène et Valentin, qui lui succédèrent, on verra qu'il

en fut de même par le peu d'intervalle qui s'écoula entre leur élection et leur sacre (1).

Du reste il est certain que Louis le Débonnaire rétablit ou maintint la liberté des élections épiscopales. Il existe un capitulaire publié dès les premières années de son règne où il s'exprime ainsi : « Voulant que l'Église jouisse de tous ses droits, nous consentons que les évêques soient élus par le clergé et le peuple conformément aux canons, et pris dans le diocèse même, sans aucune autre considération que celle du mérite. » Les termes de cette ordonnance montrent qu'elle fut sollicitée par le clergé, dont on voit d'ailleurs les réclamations dans un traité que Florus, diacre de Lyon, publia vers le même temps sur l'élection des évêques. « Suivant les canons, dit-il, et la tradition apostolique, lorsqu'un siège est vacant, un des clercs de la même église doit être choisi par les suffrages du clergé et du peuple ; puis il est consacré par les évêques, à qui ce droit est dévolu. On ne peut douter que l'ordination n'ait eu lieu ainsi sans le consentement de la puissance temporelle pendant plus de trois cents ans, et depuis que les empereurs ont été chrétiens l'Église a joui de la même liberté ; car on comprend qu'il était impossible de les consulter sur cette multitude d'évêques qui devaient être ordonnés dans les provinces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. »

L'empereur Louis réunit un nombreux concile à Aix-la-Chapelle en 816, et fit dresser par les évêques une règle pour les chanoines et une autre pour les chanoinesses, avec un recueil d'instructions tirées des canons et des ouvrages des pères. Le principal auteur de cette collection fut Amalaire, diacre de l'église de Metz, à qui l'empereur fournit pour ce travail tous les livres nécessaires. La règle des chanoines contient cent quarante-cinq articles, dont les cent treize premiers ne sont que des extraits des pères

(1) *Anast. Vit. Pont.* — *Thegan. Vit. Ludov.* — *Egin. Ann.*

des conciles, touchant les devoirs des évêques et des clercs. Les suivans renferment des réglemens adoptés par le concile. On y combat premièrement l'erreur populaire de ceux qui renvoyaient aux clercs et aux religieux les obligations de l'Évangile. On marque ensuite la distinction des moines et des chanoines. Ceux-ci peuvent porter du linge, manger de la viande, donner et recevoir, posséder des patrimoines ou des bénéfices fiefs, ce qui est interdit aux moines. Mais les uns et les autres doivent montrer le même zèle pour se défendre du vice et avancer dans la vertu. Les chanoines doivent loger dans des cloîtres exactement fermés. Ils ne pourront en sortir sans permission. Ils assisteront régulièrement à l'office et viendront tous les jours à la conférence, c'est-à-dire au chapitre, où l'on devra lire un article de la règle et quelques livres de piété. Ceux qui auront commis quelque faute seront avertis en particulier jusqu'à trois fois, puis blâmés publiquement, et si cela ne suffit pas, on leur infligera diverses pénitences. S'ils sont incorrigibles, on les dénoncera à l'évêque pour être jugés canoniquement. Tous les chanoines auront la même nourriture, mais on donnera des rétributions plus fortes à ceux qui n'auront ni patrimoines ni bénéfices. Les femmes n'entreront point dans le cloître, et les chanoines ne pourront leur parler sans témoins. Quelques évêques, pour exercer une domination arbitraire dans le clergé, prenaient leurs clercs qu'entre les serfs de l'église. Le concile défend cet abus et ordonne d'admettre les nobles dans le clergé, sans en exclure les personnes de basse condition qui seront jugées dignes. Les enfans et les jeunes clercs seront tous logés dans une salle du cloître sous la direction d'un chanoine âgé, qui devra les instruire et veiller sur leur conduite. Les évêques établiront un hôpital pour recevoir les pauvres et lui assigneront un revenu suffisant sur les biens de l'église. Un des chanoines sera choisi pour le gouverner; et tous donneront à cet

établissement la dîme de leurs revenus et des oblations qu'ils reçoivent. Tels sont les principaux points de cette règle, dressée, comme on le voit, sur celle de saint Chrodegand, et suivie pendant plusieurs siècles dans la plupart des chapitres.

La règle des chanoinesses contient vingt-six articles dont les six premiers sont des extraits de saint Cyprien, de saint Jérôme et de saint Athanase, touchant les devoirs des vierges consacrées à Dieu. Le reste leur prescrit une manière de vivre analogue à celle des chanoines, autant que la différence du sexe le comporte. Les chanoinesses étaient des religieuses engagées par le vœu de chasteté, voilées et vêtues de noir, vivant en communauté et gardant une exacte clôture. On leur permettait d'avoir des servantes et de conserver leurs biens, mais à la condition de nommer quelqu'un pour les administrer. On leur recommande d'être toujours occupée de la prière, de la lecture ou du travail des mains, et notamment de faire elles-mêmes leurs habits. Elles devaient s'employer aussi à l'instruction des jeunes filles dans le monastère. Les prêtres ne devaient y entrer que pour l'exercice de leurs fonctions et accompagnés d'un diacre et d'un sous-diacre. L'empereur Louis envoya ces deux règles aux métropolitains qui n'avaient pas assisté au concile, et leur recommanda de les communiquer à leurs suffragans et aux supérieurs de communautés, ajoutant qu'il enverrait dans un an des commissaires pour s'assurer qu'elles étaient mises à exécution.

L'année suivante 817, dans une assemblée tenue également à Aix-la-Chapelle, l'empereur publia des règlements pour la réforme des monastères. Comme il avait apprécié depuis longtemps le zèle et les vertus de saint Benoît d'Aniane, il voulut, après la mort de Charlemagne, le rapprocher de sa personne, et lui donna d'abord le monastère de Maurmunster, en Alsace près de Saverne, puis, comme ce lieu était encore trop éloigné d'Aix-la-

chapelle, où ce prince faisait sa résidence, il lui fit bâtir à deux lieues de cette ville un nouveau monastère, que l'on nomma Inde, d'un ruisseau qui coule dans leallon. Il le consultait souvent non-seulement sur les affaires particulières, mais encore sur le gouvernement de l'état. Il lui donna une sorte d'inspection sur tous les monastères de son empire, et le chargea de travailler à la réforme générale avec plusieurs autres abbés dont les principaux furent ceux de Noirmoutiers, de Flagny et de Solignac en France, et ceux du Mont-Cassin et de Saint-Vincent en Italie. On reconnut que le dépérissement de la discipline provenait principalement de la diversité des observances; car bien que la plupart des monastères fissent profession de suivre la règle de saint Benoît, il y avait beaucoup de différence dans la manière de l'interpréter ou dans la pratique de ce qui n'y est écrit, en sorte qu'on faisait passer les relâchemens pour d'anciennes coutumes autorisées par le temps, et que les moines, même les plus voisins, étaient comme étrangers les uns aux autres. On prit donc le parti d'établir une discipline uniforme par des constitutions qui évitassent d'interprétation à la règle.

Elles sont divisées en quatre-vingts articles, qui concernent l'office, le travail, la nourriture, le vêtement, la réception des novices, le gouvernement du monastère et la punition des fautes. On prescrit de faire l'office suivant la règle de saint Benoît, et de lire au chapitre le martyrologe, puis une partie de la règle ou quelque homélie. On fixe le nombre et la nature des habits que les moines pourront avoir; on défend de manger hors des repas; mais on permet de boire après le repas du soir, même en Carême, si le travail y oblige, et de là est venu à peu l'usage de la collation. La volaille est défendue aux moines, soit dans le monastère, soit en dehors, excepté en cas de maladie, et quatre jours à Pâques et Noël. On autorise néanmoins l'usage journalier de la

graisse, dont les pauvres se servaient au lieu d'huile dans plusieurs provinces de France. On excepte seulement vingt jours avant Noël, le temps du Carême et les vendredis de chaque semaine ; ce qui montre qu'on ne faisait pas encore maigre les samedis. L'abbé se contentera de la portion des moines pour la nourriture, sera vêtu comme eux, et travaillera aussi avec eux quant à ses occupations le lui permettront. Il n'ira point visiter les métairies sans nécessité ; il n'y laissera point de moines pour les garder ; et s'il a des prieurés il n'y mettra pas moins de six moines. Les novices disposeront de leurs biens suivant la règle après l'année de probation et ne prendront l'habit qu'en faisant vœu d'obéissance. Les enfans offerts par leurs parens au monastère devront s'engager par eux-mêmes quand ils auront l'usage de raison. Ces réglemens furent confirmés et publiés par l'empereur Louis, mais on eut beaucoup de peine à les faire recevoir. Il y eut des troubles et des divisions dans plusieurs monastères, dont une partie des moines tenaient pour la réforme et l'autre pour le relâchement. Quelques monastères, entre autres ceux de Tours et d'Agaune, prirent la règle des chanoines, et l'on crut devoir en tolérer ce changement, parce qu'on jugea moins impossible de faire vivre en bons chanoines ces moines relâchés que de les rappeler à la régularité primitive.

Dans cette même assemblée d'Aix-la-Chapelle, on régla ce que les monastères devaient à l'empereur, et sous ce rapport on les divisa en trois classes. Les uns, pour raison de leurs vassaux, devaient tout à la fois le service militaire et des redevances ; on en compte de cette première classe quatorze en France, entre autres Saint-Benoît sur Loire, Ferrières, Corbie, Notre-Dame de Soissons, Saint-Claude, et quatre au delà du Rhin. D'autres n'étaient tenus qu'à des redevances ; on en compte seize, parmi lesquels se trouve le monastère de Fulde. Enfin le plus grand nombre ne devaient que des prières. Saint Benoît

l'Aniane passa les dernières années de sa vie dans des infirmités presque continuelles, et mourut l'an 821, âgé de soixante-dix ans. On a de cet illustre abbé un recueil de toutes les règles monastiques, connu sous le nom de Code des règles, et divisé en trois parties. La première contient les règles des moines d'Orient, la seconde, celles des moines d'Occident, et la troisième, celles des religieuses. Il fit aussi une concorde des règles, où il les rapproche toutes des différens articles de celle de saint Benoît pour lui servir de commentaire.

L'empereur Louis, par un capitulaire de l'an 818, ordonna aux commissaires envoyés dans les provinces de veiller aux réparations des églises, au payement des dîmes, et d'avoir soin que les évêques élus fussent consacrés sans délai. Les élections, toujours précédées de jeûnes et de prières, étaient faites par le clergé de la ville, par les seigneurs de la campagne, par les députés des monastères et par le peuple, en présence d'un évêque visiteur nommé par le métropolitain. Le décret d'élection était envoyé à l'évêque le plus voisin, qui, avec ses suffragans, examinait l'évêque élu, et l'ordonnait ensuite, après lui avoir fait promettre d'observer les canons. La même année, l'empereur ajouta plusieurs articles à la loi salique, parmi lesquels s'en trouvent quelques-uns relatifs à la religion. Ainsi il punit de mort le meurtre commis dans une église, et condamne à une triple amende, outre la composition envers les parens, celui qui aura tué un homme faisant la pénitence publique; et de même à une triple composition celui qui aura coupé les cheveux à un enfant pour le faire clerc ou moine, ou donné le voile à une jeune fille sans le consentement des parens; il ordonne en outre que l'enfant sera remis en liberté. On vit bientôt l'effet du Code et des réglemens de l'empereur pour le rétablissement de la discipline. Les évêques et les clercs, suivant les paroles d'un auteur contemporain, quittèrent leurs baudriers d'or et leurs coutelas ornés de pierreries, ainsi que

les éperons et les habits de luxe, qui les faisaient ressembler à des laïques (1).

L'assemblée d'Aix-la-Chapelle, tenue l'année précédente, n'avait pas eu seulement pour objet des affaires ecclésiastiques. L'empereur y déclara que pour l'affermissement de l'état, et à cause de l'incertitude de la vie, il avait formé le projet d'associer à l'empire un de ses trois fils. En conséquence, il ordonna un jeûne général de trois jours avec des aumônes et des prières, pour connaître la volonté de Dieu sur un choix si important ; après quoi il donna le titre d'empereur à Lothaire, son fils aîné, déclara Pépin roi d'Aquitaine, et Louis roi de Bavière. Il fit jurer aux évêques et aux seigneurs de maintenir ce partage, et il en fit dresser un acte qu'il envoya au souverain pontife pour le faire confirmer. Bernard, roi d'Italie, indigné du couronnement de Lothaire, se révolta contre l'empereur Louis son oncle ; mais son parti fut bientôt dissipé, et lui-même forcé de se remettre avec ses complices à la discrétion de l'empereur. On lui creva les yeux avec tant de violence qu'il en mourut au bout de trois jours. Les évêques de Milan, de Crémone, et Théodulfe d'Orléans, accusés d'avoir favorisé la révolte, furent relégués dans des monastères. L'empereur craignant quelque semblable entreprise de la part de ses trois jeunes frères, Drogon, Hugues et Théodoric, les fit enfermer aussi dans des monastères, après leur avoir fait couper les cheveux. Mais dès l'année 824, au parlement de Thionville, il pardonna à tous ceux qui avaient pris part à la révolte de Bernard. Il se réconcilia en même temps avec le duc Vala, fit revenir Adalard de son exil et lui rendit l'abbaye de Corbie ; puis l'année suivante, au parlement d'Attigny, sur la prière des évêques et des seigneurs, il se réconcilia avec ses frères, et confessant publiquement ses torts envers eux et envers l'abbé Adalard, il se reprocha

(1) Astron. *Vit. Ludov. Pii.*

également la rigueur dont il avait usé envers Bernard, son neveu, et se soumit, comme Théodose, à une pénitence publique. Il témoigna ensuite l'intention de réformer les abus introduits par la négligence des seigneurs ou des évêques, de veiller à l'observation des canons, et d'empêcher l'usurpation des biens ecclésiastiques par les laïques. Il publia en conséquence un capitulaire contenant plusieurs réglemens sur divers objets de discipline, entre autres la loi que nous avons rapportée précédemment, touchant la liberté des élections. Il y confirmait les règles établies à Aix-la-Chapelle pour les moines et les chanoines, et défendait d'ordonner des serfs qui n'auraient pas été affranchis auparavant.

Par un autre capitulaire de la même année, l'empereur Louis confirma les peines portées contre les meurtriers des clercs, dans un concile tenu l'année précédente à Thionville, où se trouvèrent trente-deux évêques, dont quatre métropolitains, avec les députés des absens. On ordonna cinq ans de pénitence pour le meurtre d'un sous-diacre, douze ans pour le meurtre d'un prêtre ; et quant à celui qui aurait tué un évêque, on le condamna à s'abstenir toute sa vie de chair et de vin, avec interdiction du mariage et du service militaire. On ajouta à ces peines canoniques des amendes dont on demanda la confirmation à l'empereur. L'ordonnance qu'il publia pour cet effet, porte que ceux qui refuseront de s'y soumettre seront incapables de posséder aucun fief, et que leurs alleux, ou autrement leurs biens propres, seront confisqués.

Dans un parlement tenu à Aix-la-Chapelle l'année suivante, ou, selon d'autres, deux ans plus tard, il publia un capitulaire contenant des avis généraux à tous ses sujets, et une instruction pour des commissaires qu'il envoyait dans toutes les provinces. Il exhorte les évêques à maintenir la discipline dans les monastères, à veiller sur les mœurs des prêtres, à établir des écoles dans tous les lieux où il ne s'en trouvait pas encore pour les enfans et

pour l'instruction des clercs, à faire un bon usage des biens de leurs églises, et à l'avertir des obstacles qu'il rencontrerait leur ministère. Il recommande aux comtes, c'est-à-dire aux gouverneurs des provinces, de vivre en bonne intelligence avec les évêques, de protéger les églises et les pauvres, et de seconder de tout leur pouvoir le zèle du clergé. Enfin il désigne les commissaires et explique leurs devoirs, qui consistaient à veiller sur la conduite des évêques, des comtes et des officiers inférieurs, d'écouter les plaintes et de remédier aux abus ou d'en faire leur rapport à l'empereur. Il y avait pour chaque province deux commissaires, dont l'un était l'archevêque et l'autre un comte.

Haiton, évêque de Bâle, avait fait, quelque temps auparavant, à l'exemple de Théodulfe d'Orléans, un capitulaire pour ses curés, dans lequel on trouve quelques articles de discipline qui méritent d'être remarqués. Il ordonne que tout le monde apprenne l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres, tant en latin qu'en langue vulgaire. Les prêtres devront réciter par cœur le Symbole de saint Athanase tous les dimanches à prime. Ils auront les livres nécessaires pour leur instruction savoir : le Sacramentaire, le livre des Leçons, l'Antiphonier, le Rituel pour le baptême, le Calendrier des fêtes, les Canons pénitentiels, le Psautier et des Homélies pour tous les dimanches et fêtes de l'année. Il compte à peu près les mêmes fêtes que l'on a vues déjà mentionnées dans le concile de Mayence, mais il en désigne quelques-unes, entre autres celles de Saint-Remi et de Saint-Martin, comme n'étant que de dévotion. Il oblige tous les prêtres d'assister, suivant l'usage de l'Église romaine, aux heures canonicales, soit du jour, soit de la nuit, et c'est le premier règlement que nous ayons touchant cette obligation. Haiton conservait avec son évêché l'abbaye de Richenau, dans le diocèse de Constance, et il s'empressa d'y établir la réforme de saint Benoît d'Aniane.

Étant tombé malade en 823, il se démit de ses deux titres d'évêque et d'abbé pour achever ses jours dans la retraite, sous l'obéissance de l'abbé qui fut élu à sa place.

Nous devons citer aussi quelques réglemens de discipline faits par un concile tenu en Angleterre, dans un lieu nommé Celchyt, sous la présidence de Wulfred, archevêque de Cantorbéry. On ordonna que les églises seraient dédiées par l'évêque diocésain avec l'aspersion de l'eau bénite et les autres cérémonies du rituel; qu'on y conserverait l'Eucharistie avec des reliques, et qu'à défaut de reliques l'Eucharistie suffirait. On devra y mettre quelque peinture, pour marquer à quel saint l'église ou l'autel est dédié. Ce dernier article est une preuve de la foi des églises d'Angleterre touchant le culte des images. On défendit aux abbés et aux abbesses d'aliéner les fonds du monastère. On prescrivit aux prêtres de plonger l'enfant pour le baptiser, et de ne pas se borner à répandre de l'eau sur la tête; ce qui fait voir que dans les pays froids on commençait à introduire le baptême par infusion.

L'hérésie des iconoclastes s'était relevée en Orient par la protection de Léon l'Arménien. Ce prince, que son inconstance et son hypocrisie firent surnommer Caméléon, n'avait été couronné empereur qu'après avoir remis au patriarche Nicéphore une profession de foi catholique. Mais dès la seconde année de son règne, enflé des succès qu'il avait obtenus contre les Bulgares, il se déclara contre les saintes images. Il y fut excité par la prédiction d'un magicien, qui lui promit un règne de trente-deux ans avec une prospérité constante s'il les abolissait. L'empereur Léon se servit pour ce dessein d'un prêtre de Constantinople, nommé Jean, à qui il fit espérer le siège patriarcal, et d'Antoine, métropolitain de Sylée ou Perge en Pamphylie, dont il connaissait l'obséquieuse servilité. Cet évêque, après avoir professé le droit pendant quelque temps, avait été obligé de prendre la fuite pour ses

crimes, et changeant alors de nom, il avait embrassé la vie monastique, et était devenu abbé ; puis, grâce à quelques talens et à beaucoup d'hypocrisie, il était parvenu à l'épiscopat. Il avait été élevé dans la doctrine catholique ; mais il sacrifia sa foi pour obtenir la faveur du prince. Quant à Jean, il s'adonnait à la magie, et comme il se servait ordinairement d'un plat pour faire ses prédictions, on lui donna le surnom de Lécanomante. L'empereur ayant gagné ces deux misérables, leur fit chercher dans toutes les bibliothèques des passages favorables aux iconoclastes, et brûler les livres qui leur étaient contraires ; après quoi cherchant à séduire le patriarche Nicéphore, il lui dit avec une artificieuse douceur : Le peuple est scandalisé du culte que nous rendons aux images ; ayez un peu de condescendance pour ses préjugés, et laissons là des observances grossières, ou tâchez de m'en donner de bonnes preuves, puisque l'Écriture n'en dit pas un mot. Ce culte, répondit le patriarche, n'est-il pas suffisamment établi par l'autorité de la tradition ? Si l'on ne fait point difficulté d'adorer la croix et l'Évangile, quoiqu'on ne trouve rien à cet égard dans l'Écriture, pourquoi serait-il nécessaire d'y trouver quelque chose touchant le culte des images ? Ensuite ayant appris les intrigues d'Antoine de Sylée, le patriarche le fit venir, et lui demanda s'il fallait ajouter foi à ce qu'on disait de lui. Cet hypocrite nia tout, et donna, devant plusieurs évêques, une déclaration par laquelle il faisait profession d'honorer les images, et prononçait anathème contre ceux qui croyaient autrement ; puis, comme l'empereur lui en fit des reproches, il répondit : Je me suis moqué d'eux, et je voulais vous faciliter les moyens d'exécuter vos desseins. Alors le patriarche n'hésita plus à le frapper d'anathème.

L'empereur fit venir à Constantinople un grand nombre d'évêques, combla de caresses et de faveurs ceux qu'il trouva disposés à entrer dans ses vues, et employa contre les autres toutes sortes de mauvais traitemens, jusqu'à

les enfermer dans des cachots où l'on cherchait à les vaincre par la faim. Il avait résolu de les faire entrer en conférence avec les iconoclastes, et d'exiger qu'on prouvât le culte des images par l'Écriture. Le patriarche Nicéphore voyant le péril de la foi, redoublait ses prières, et exhortait les catholiques à se montrer inébranlables. Il réunit chez lui tout ce qu'il put de moines et d'évêques, puis les conduisit à la grande église, où ils passèrent la nuit en prière et en délibération. L'empereur, informé de cette réunion, leur fit ordonner de se rendre au palais dès que le jour serait venu, et prenant d'abord le patriarche en particulier, il lui fit entendre que le seul moyen de ramener les ennemis des images, c'était de répondre aux passages de l'Écriture dont ils appuyaient leur sentiment, et que s'il refusait d'entrer en conférence avec eux, on verrait clairement la faiblesse de sa cause. Le patriarche répondit que la question était jugée, que toutes les églises étaient d'accord pour honorer les images, qu'il ne pouvait entrer en dispute avec des hérétiques déjà convaincus et condamnés; mais que si l'on était venu à bout d'ébranler la foi de l'empereur, il était tout disposé à lui donner des éclaircissemens; et aussitôt il entra en matière et traita à fond la question des images. Ensuite on fit entrer les autres évêques et les abbés avec les chefs des iconoclastes, tout le sénat et un grand nombre d'officiers l'épée à la main. Le patriarche s'adressant alors aux grands, leur demanda s'il n'était pas vrai que les images avaient été renversées sous le règne de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme; puis il ajouta : C'est donc une preuve évidente qu'elles existaient auparavant. L'empereur dit aux évêques qu'il était de leur sentiment, et pour les persuader il tira un reliquaire orné d'images et le baisa. Mais puisqu'il y en a plusieurs, reprit-il, qui sont d'un autre avis, et que la question a été portée devant moi, je ne puis m'empêcher de la faire examiner. Les évêques, qui connaissaient son hypocrisie et ses dispositions, refusèrent

d'entrer en conférence, et représentèrent qu'il était contraire à toutes les règles de remuer de nouveau une question terminée par un concile général, et décidée par la tradition de toutes les églises. Ils ajoutèrent que, dans tous les cas, c'était par les évêques et dans l'église qu'elle devrait être examinée, et non pas dans le palais. Mais répliqua l'empereur, je suis enfant de l'Église, et je veux vous écouter comme médiateur. Michel de Synnade lui répondit : Si vous êtes médiateur, pourquoi n'en tenez-vous pas la conduite ? Vous recevez les uns dans le palais, vous leur ouvrez toutes les bibliothèques, vous les excitez à enseigner l'erreur, tandis que vous défendez de nous fournir des livres, et qu'on nous poursuit partout pour nous empêcher de soutenir la vérité. Pierre de Nicée prenant ensuite la parole : Comment voulez-vous, dit-il, que nous conférions avec eux, quand vous les protégez si ouvertement ? Les manichéens eux-mêmes l'emporteraient si vous preniez leur parti. Euthymius de Sardes ajouta : Depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde, on le peint et on l'adore dans son image ; qui aura la hardiesse d'abolir une si ancienne tradition ? Elle a été confirmée solennellement par le second concile de Nicée ; anathème à quiconque osera la combattre. Enfin saint Théodore Studite, après les évêques, dit à l'empereur : Ne troublez point, seigneur, l'ordre de l'Église. Saint Paul dit que Dieu y a préposé des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs ; il ne parle point des empereurs. Vous êtes chargé de l'état et de l'armée ; prenez-en soin et laissez les affaires de l'Église aux évêques et aux théologiens.

L'empereur, irrité de ces remontrances, fit sortir les évêques et les abbés, avec défense de se réunir et de parler en faveur des images. Ensuite il ordonna à des soldats d'outrager une image de Jésus-Christ placée à l'entrée du palais ; puis feignant d'en être affligé, il fit enlever cette image, sous prétexte de la soustraire à de

nouvelles profanations. Peu de jours après, par une nouvelle hypocrisie, tirant un crucifix de son sein, il l'adora devant tout le monde; et le jour de Noël, étant entré dans le sanctuaire selon la coutume, il se prosterna, au grand contentement du peuple, devant l'ornement de l'autel où était représentée la naissance de Jésus-Christ. Mais il crut bientôt n'avoir plus besoin de dissimulation. Il défendit au patriarche de prêcher, lui retira l'administration de son église, et le pressa de nouveau d'entrer en conférence avec les iconoclastes. Le patriarche répondit qu'il fallait auparavant tirer de prison les évêques catholiques; rappeler ceux qui étaient en exil, chasser les intrus, et le rétablir lui-même dans son église. Sur cette déclaration, les évêques iconoclastes et ceux qu'ils avaient gagnés lui envoyèrent une sommation de comparaître devant eux pour répondre à différentes accusations dirigées contre lui, et ne pouvant le fléchir, ils tentèrent de le faire assassiner, et défendirent ensuite sous peine d'excommunication de le reconnaître comme patriarche, et de le nommer à la messe. Mais après leur avoir demandé de quel droit ils prétendaient le juger sans le concours ni du pape ni d'aucun patriarche, il les excommunia lui-même, et écrivit à l'empereur que se voyant menacé par les hérétiques d'être déposé ou peut-être mis à mort, il cédait à la nécessité de quitter son église. L'empereur ayant reçu cette lettre, le fit enlever secrètement et conduire dans un monastère; puis il assembla le peuple et lui fit croire que le patriarche avait abandonné son siège. Il voulait mettre à sa place Jean Lécanomante; mais comme on lui représenta qu'il était trop jeune et trop inconnu, il nomma un certain Théodote, qui était son écuyer et fils d'un patrice. Ce nouveau patriarche fut ordonné le jour de Pâques de l'an 815. Il n'avait ni piété ni science ecclésiastique. Il continua de mener une vie toute mondaine, se livrant à la dissipation, aux plaisirs de la table; et par mépris pour les observances monasti-

ques, il faisait manger de la viande aux moines, aux clercs et aux évêques accoutumés à s'en abstenir. Le patriarche Nicéphore ne fut pas plus tôt chassé, que les iconoclastes commencèrent partout à effacer les images. Saint Théodore Studite, pour réparer ce scandale, ordonna à tous ses moines de porter des images à la procession du dimanche des Rameaux, et ils firent ainsi le tour du monastère en chantant des cantiques. L'empereur en ayant été informé, lui fit défense sous peine de mort de jamais rien faire de semblable ; mais le saint abbé n'en montra que plus de courage à manifester sa foi et à fortifier les catholiques (1).

Après Pâques l'empereur fit tenir un concile composé des iconoclastes et des évêques qui avaient cédé à ses violences. Ils s'assemblèrent dans l'église de Sainte-Sophie, ayant à leur tête le patriarche Théodote. Les abbés de Constantinople qu'on y avait appelés refusèrent d'y assister, et exposèrent leurs motifs dans une lettre que saint Théodore composa au nom de tous. Les canons, dirent-ils, nous défendent de traiter aucune affaire ecclésiastique et principalement ce qui regarde la foi, sans le consentement de notre saint patriarche Nicéphore. D'ailleurs nous avons appris que cette assemblée ne tend qu'à renverser ce qui a été établi par le second concile de Nicée ; c'est pourquoi nous vous déclarons que nous demeurons fermement attachés à la tradition de toutes les églises, et que nous sommes disposés à tout souffrir, même la mort, plutôt que d'abandonner la foi. Ce conciliabule confirma celui qui avait été tenu sous Copronyme, proscrivit de nouveau les saintes images, condamna le second concile de Nicée et les patriarches orthodoxes. Ensuite on fit venir quelques évêques catholiques qu'on espérait intimider. Mais comme ils se montrèrent inébranlables, on les jeta par terre, on leur mit le pied sur la gorge, on

(1) *Vit. S. Theodor.* — *Vit. S. Niceph.* — *Append. ad Theoph.*

les frappa à coups de poing jusqu'à les mettre en sang , puis on les livra à des satellites pour les mener en prison. On traita de la même manière les plus illustres abbés , qui , à l'exemple des évêques , ne se laissèrent vaincre ni par les promesses ni par les menaces. Les iconoclastes , après ce conciliabule , redoublèrent de hardiesse et de violence. On effaçait les images sur les murs des églises , sur les ornemens , sur les vases sacrés ; on brisait à coups de hache les tableaux peints sur du bois , et on en faisait des feux de joie sur la place publique. On persécuta rudement les catholiques , principalement le clergé et les moines. Entre les évêques qui souffrirent en cette occasion , les plus célèbres sont Michel de Synnade et Théophylacte de Nicomédie , tous deux disciples du patriarche Taraise , qui les tira de la vie monastique pour les faire métropolitains ; Euthymius de Sardis , qui avait déjà signalé son zèle et ses lumières au concile de Nicée ; Émilien de Cyzique et George de Mitylène. Ces cinq évêques , condamnés à l'exil après toutes sortes de mauvais traitemens , ont mérité par leurs vertus comme par leurs souffrances d'être honorés comme saints par l'Eglise. Entre les abbés persécutés on doit citer comme les plus illustres saint Théodore Studite , saint Théophane , abbé de Singriane , saint Nicétas de Médicion , saint Macaire de Palécite et saint Jean de Cathares. Ce dernier avait prédit à ses disciples la persécution de Léon l'Arménien , qui en effet envoya des soldats avec ordre de disperser les moines , de piller le monastère et d'amener l'abbé chargé de chaînes à Constantinople. Comme il reprocha sans crainte à l'empereur son impiété , il fut frappé rudement avec un nerf de bœuf sur le visage , et renfermé dans une obscure prison , où il demeura un an et demi les fers aux pieds. Saint Macaire était si renommé par ses miracles , qu'on le surnomma le Thaumaturge. Il eut à souffrir plusieurs tourmens , et demeura en prison pendant tout le règne de Léon. Saint Théodore Studite fut chassé de

Constantinople et enfermé dans un fort près d'Apolonie. Les iconoclastes exercèrent aussi leur fureur sur ses disciples, dont l'un, nommé Thaddée, mourut sous les coups de fouet. Sa communauté se composait de plus de mille moines, et se distinguait par la ferveur et la régularité. Toute la journée était partagée entre la prière, l'étude et le travail. On exerçait tous les métiers dans le monastère. Il y avait des charpentiers, des forgerons, des tisserands, des cordonniers, et ces pieux cénobites en travaillant chantaient des hymnes et des psaumes. Plusieurs, dispersés par la persécution, fondèrent d'autres monastères où ils établirent la même discipline. Parmi les laïques qui signalèrent leur attachement à la foi, on remarque le patrice Nicétas, parent de l'impératrice Irène. Dès qu'il vit l'empereur déclaré contre les images, il renonça à toutes les dignités pour embrasser la vie monastique. Ensuite ayant reçu ordre de brûler une image de Jésus-Christ ou de la livrer, il refusa d'obéir et fut envoyé en exil, où il mourut après de longues souffrances.

Cependant, comme l'exil n'ébranlait point les défenseurs de la foi, l'empereur fit revenir à Constantinople plusieurs abbés, et les fit renfermer dans des prisons obscures où ils n'avaient pour lit que la terre nue, ni d'autre nourriture qu'une once de pain souvent moisi, et un peu d'eau infecte qu'on leur faisait passer par un trou. Mais voyant qu'ils étaient disposés à mourir plutôt que d'embrasser l'hérésie, il leur fit dire par Jean Lécanomante, qu'on ne voulait point les forcer à trahir leur foi, et que s'ils voulaient seulement, pour le bien de la paix, communiquer avec le patriarche Théodote, on les renverrait à leurs monastères. Plusieurs se laissèrent séduire, et étant sortis de prison, ils travaillèrent à entraîner les autres. Saint Nicétas de Médicion, par déférence pour des vieillards qu'il regardait comme ses maîtres, céda lui-même à leurs instances. Ils allèrent tous ensemble dans

un oratoire dont on avait respecté les images, et communiquèrent de la main de Théodote, qui, pour mieux les tromper, dit anathème à ceux qui n'adoraient point l'image de Jésus-Christ. Mais saint Nicéas se repentit bientôt de sa faiblesse, et pour la réparer il témoigna hautement qu'il persistait dans ses premières dispositions, et qu'il ne voulait point communiquer avec les iconoclastes ni avec leurs partisans. Cette déclaration lui attira les plus indignes traitemens. Il fut renfermé dans une étroite prison, où il demeura jusqu'à la mort de Léon l'Arménien.

Saint Jean, abbé des Cathares, et saint Théophane de Singriane furent aussi amenés un peu plus tard à Constantinople dans l'espoir de les séduire ou de les vaincre par la faim et les mauvais traitemens; mais rien ne fut capable de les ébranler. Saint Jean fut relégué dans la prison d'un château jusqu'à la mort de l'empereur. Saint Théophane, accablé d'infirmités, demeura renfermé deux ans au palais d'Éleuthère dans un cachot, puis il fut relégué dans l'île de Samothrace, où il mourut au bout de trois semaines. Cet illustre abbé était né à Constantinople d'une famille également distinguée par la noblesse et la vertu. Ayant persuadé à sa femme de garder la continence, il donna ses biens aux pauvres, affranchit ses esclaves, et se retira au monastère de Singriane, où il s'occupait dans sa cellule à transcrire des livres. Il est auteur d'une histoire ou chronique que nous avons souvent citée, et qui s'étend depuis Dioclétien jusqu'au couronnement de Léon l'Arménien. Elle fait suite à celle de George surnommé le Syncelle; cette dernière, qui renferme un abrégé d'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à Dioclétien, est surtout précieuse par des documents extraits d'anciens auteurs dont nous n'avons plus les ouvrages.

La fermeté de saint Théodore Studite était trop connue pour qu'on eût pensé à le rappeler. On le transféra

au contraire dans une prison plus éloignée, avec défense de parler à personne. L'empereur ordonna ensuite de le fouetter cruellement. Mais l'officier chargé de l'exécution, en voyant ce corps exténué par les jeûnes, fut tellement attendri, qu'il eut recours à un stratagème pour tromper les gardes par une flagellation apparente. Le saint abbé, malgré la vigilance et les précautions de ses persécuteurs, trouva le moyen d'écrire de tous côtés en faveur de la doctrine catholique. Il s'adressa d'abord au pape Pascal pour réclamer l'intervention de son autorité apostolique. « Écoutez, lui dit-il, pasteur établi de Dieu sur le troupeau de Jésus-Christ, vous qui avez reçu les clefs du royaume céleste, pierre sur laquelle est bâtie l'Église catholique ; car vous êtes Pierre, puisque vous remplissez son siège ; c'est à vous que le Fils de Dieu a dit de confirmer vos frères, en voici le temps et l'occasion. Venez à notre secours, Dieu vous en a donné le pouvoir, puisque vous êtes le chef de tous. Que toute la terre sache que vous frappez d'anathème ceux qui ont osé condamner les pères. » Le patriarche Théodote écrivit de son côté au souverain pontife et lui envoya des apocrisiaires. Mais le pape refusa de les recevoir. Saint Théodore Studite lui en témoigna sa reconnaissance au nom des catholiques par une lettre où il dit : « Vous êtes dès le commencement la source pure de la foi orthodoxe et le port assuré de toute l'Église contre les tempêtes excitées par les hérétiques. Il écrivit en même temps au moine Méthodius, que le patriarche Nicéphore avait envoyé à Rome en qualité d'apocrisiaire. Le pape Pascal prit vivement la défense de la foi. Il envoya des légats avec des lettres pour condamner les iconoclastes et soutenir la cause des images. Mais cette démarche ne produisit d'autre effet que d'encourager les catholiques sans adoucir leur sort. Il ouvrit un asile à Rome pour ceux que la persécution obligeait de fuir, et fonda près de l'église de Sainte-Praxède, qu'il venait de rebâtir à neuf, un monastère où il établit des

moines grecs, qui faisaient en leur langue les offices du jour et de la nuit (1).

Saint Théodore Studite écrivit également aux patriarches de l'Orient, et dans sa lettre à celui d'Alexandrie il dépeint ainsi la persécution des iconoclastes : « Les autels sont renversés et les églises profanées. Les évêques, les prêtres, les moines et les laïques sont sans courage. Les uns ont perdu la foi ; d'autres en la conservant ne laissent pas de communiquer avec les hérétiques. Il en reste cependant qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et notre patriarche est de ce nombre. Mais ils ont eu à souffrir toutes sortes d'outrages et de tourmens ; les uns ont été flagellés, mis en prison et réduits à un peu de pain et d'eau ; d'autres ont été condamnés à l'exil ou obligés de prendre la fuite. Plusieurs errent sur les montagnes et dans les forêts, sans autre abri que des cavernes. Quelques-uns ont fini leur martyre sous les coups de fouet, d'autres ont été jetés pendant la nuit dans la mer enfermés dans des sacs. Enfin on prononce anathème contre les pères ; on instruit la jeunesse dans l'erreur par les livres qu'on distribue à ceux qui tiennent les écoles. Il n'est plus permis de parler de la saine doctrine. Tout est plein d'espions pour rapporter à l'empereur tout ce qui se dit ou se fait contre ses volontés. Si quelqu'un refuse de communiquer avec les hérétiques, s'il garde des images ou des livres écrits pour leur défense ; s'il donne asile à un exilé ou des secours à un prisonnier, on ne l'a pas plus tôt découvert, qu'il est arrêté, déchiré de coups et banni. Nous implorons donc votre assistance et le secours de vos prières. » Le patriarche de Jérusalem envoya quelque temps après deux moines à Constantinople pour soutenir les catholiques ; mais l'empereur, à qui ils reprochèrent son impiété, les fit battre de verges et les relégua sur les bords du Pont-Euxin, avec défense de leur procurer ni vêtements ni nourriture.

(1) Anast. *Vit. Pontif.* — Theod. Stud. *Epist.* lib. II.

Comme rien ne pouvait ralentir le zèle de saint Théodore, et que par ses discours ou par ses écrits il avait ramené plusieurs iconoclastes, l'empereur ordonna de le resserrer davantage et de le flageller de nouveau. On lui donna cent coups de fouet, et on l'enferma dans une prison infecte où il demeura trois ans dévoré par la vermine, et souffrant la faim, la soif, le froid en hiver, et une chaleur insupportable en été. Mais le respect de ses vertus et les présents donnés par les fidèles à ses gardes lui ménagèrent encore les moyens d'écrire un grand nombre de lettres. On avait dispersé les moines de Stude et donné ce monastère avec celui de Sacudion à un iconoclaste qui persécutait violemment les catholiques. Saint Théodore écrivit à ses disciples et à tous les moines dispersés pour les soutenir dans la foi et les prémunir contre les dangers du monde; car il craignait qu'étant obligés de vivre dans des maisons particulières où la charité leur offrait un asile, cet isolement ne devînt funeste à leur vertu. Il adressa une lettre de consolation à des religieuses qu'on avait chassées de leur monastère et renfermées dans des prisons. Il écrivit aussi à plusieurs évêques exilés, entre autres à Joseph de Thessalonique, son frère pour leur demander des instructions, notamment sur la nature du culte qu'on devait rendre à Jésus-Christ dans son image. « Écrivez-moi, dit-il, si c'est une autre espèce d'adoration que celle qu'on lui rend à lui-même, comme le soutiennent quelques-uns des hérétiques, ou si c'est la même adoration, comme nous le disons. » Il traite dans plusieurs de ses lettres la manière de recevoir ceux qui étaient tombés dans la persécution, et trace différentes règles suivant la diversité des cas; mais il répète souvent que c'est aux évêques à décider, et qu'il ne donne que des conseils. Enfin, s'attendant à mourir dans cette persécution, il fit un testament en forme de lettre à ses disciples, où il les prie de lui pardonner les fautes de son gouvernement, et se recommande à leurs prières.

Une de ses lettres étant tombée entre les mains de l'empereur, il l'envoya au gouverneur de la province, avec ordre de châtier si bien le saint abbé qu'il n'eût plus envie de recommencer. On lui donna cent coups de fouet avec une telle violence que ses chairs tombaient en lambeaux, et qu'il demeura sans mouvement et sans connaissance. Il eut à souffrir pendant trois mois des douleurs extrêmes, et il n'était pas encore entièrement guéri, lorsqu'un officier vint l'enlever pour le conduire à Smyrne avec un de ses disciples, nommé Nicolas, détenu dans la même prison. Cet officier les accabla l'un et l'autre d'injures et de coups; le jour on les pressait de marcher, et la nuit on leur mettait les entraves aux pieds. Enfin lorsqu'ils furent arrivés à Smyrne, on les remit entre les mains de l'archevêque, un des chefs des iconoclastes, qui enferma Théodore dans un cachot souterrain, où il demeura dix-huit mois. Il y reçut pour la troisième fois cent coups de fouet, et ne recouvra sa liberté qu'à la mort de l'empereur Léon (1).

Michel, chef d'un corps de troupes qu'on nommait les confédérés, blâmait en toute occasion la conduite de l'empereur, et comme il avait une grande réputation de valeur, il fut mis à la tête d'une conjuration formée par des mécontents. Léon le fit arrêter la veille de Noël de l'an 820, et le condamna à être brûlé le lendemain dans le feu des bains du palais. Mais l'impératrice reprocha à son époux le peu de respect qu'il avait pour une solennité où il devait recevoir le corps de Notre Seigneur. Il consentit quoiqu'à regret à différer l'exécution. Michel fut mis dans la prison du palais les fers aux pieds, et sous prétexte de faire appeler un confesseur, il envoya dire aux conjurés qu'il révélerait tout si l'on ne faisait un coup d'audace pour sa délivrance. Comme le clergé du palais qui logeait au dehors avait coutume de venir chanter les

(1) *Vit. S. Theod.* — Theodor, *Epist.* lib. II.

matines pendant la nuit, les conjurés, à la faveur des ténèbres, se glissèrent dans la chapelle, habillés en clercs avec des épées cachées, et au signal convenu, ils se jetèrent sur l'empereur, qui essaya quelque temps de défendre avec une croix. Mais un des conjurés, d'une force extraordinaire, lui porta un tel coup, qu'il lui abattit le bras avec l'épaule, et un autre lui trancha la tête. Son corps fut traîné par la ville et jeté dans l'Hippodrome. Ses quatre fils furent envoyés avec leur mère dans l'île de Protée, où on les rendit eunuques. Michel, proclamé empereur, fut porté sur le trône ayant encore les fers aux pieds, et sur le midi, les ayant fait rompre, il alla se faire couronner par le patriarche dans la grande église où il fut reconnu par tout le peuple. On l'a surnommé le Bègue, à cause de la difficulté qu'il avait à parler. Il était né à Amorion en Phrygie, où il y avait un grand nombre de Juifs et de manichéens, et il avait été élevé dans une secte dont la doctrine était un mélange de superstitions empruntées aux uns et aux autres. Il ne croyait ni à la résurrection, ni à l'existence des démons. Il méprisait les prophètes ; il prétendait que Judas était sauvé, il regardait la fornication comme une chose indifférente, et condamnait plusieurs pratiques de l'Église comme opposées à la loi mosaïque. Du reste, il était d'une ignorance grossière, et portait le mépris de la science jusqu'à défendre d'instruire les enfans.

Le nouvel empereur rappela d'abord les confesseurs exilés pour la cause des images. Saint Nicétas de Médion choisit une retraite auprès de Constantinople, où il mourut au bout de trois ans. Sa vie, écrite par un de ses disciples, contient en abrégé l'histoire des persécutions exercées par les iconoclastes. Saint Théodore Studite sortit de sa prison, et son retour fut une espèce de triomphe. Les peuples comme les moines se pressaient en foule sur son passage. Arrivé à Chalcédoine, il se rendit avec quelques évêques chez le patriarche Nicéphore, et ils

résolurent d'aller trouver l'empereur Michel pour le prier de leur rendre leurs églises et de chasser les usurpateurs. Mais ce prince leur proposa d'entrer en conférence avec les iconoclastes, ajoutant que pour lui n'ayant jamais honoré les images, il était décidé à ne point changer, et ne pouvait que les laisser libres de suivre leur opinion. Ils lui adressèrent alors un écrit où ils exposaient leurs motifs pour ne point accepter cette conférence avec des hérétiques déjà condamnés. « Ordonnez, lui disaient-ils, de recevoir la décision de Rome, suivant la coutume de tous les temps; car c'est la maîtresse de toutes les Églises, celle où réside l'autorité de saint Pierre. » La décision dont ils parlent était une lettre dogmatique que Méthodius avait apportée de Rome après la mort de Léon, dans l'espoir de ramener Michel à la foi catholique et de procurer le rétablissement du patriarche Nicéphore: mais elle ne produisit aucun effet. L'intrus Théodote étant mort en 821, on lui donna pour successeur Antoine de Sylée, qui tint ce siège seize ans. L'empereur avait offert à Nicéphore de le rétablir à condition qu'il rejetterait également le concile de Nicée et le conciliabule de Constantinople, et tout ce qui s'était fait pour ou contre les images; mais le saint patriarche aima mieux demeurer dans son exil (1).

Michel le Bègue ne persista pas toujours dans cette prétendue indifférence. Il persécuta plusieurs catholiques et surtout les moines, qu'il traitait avec le dernier mépris. Saint Méthodius, qui prenait hautement la défense des images, reçut sept cents coups de fouet, et fut ensuite exilé et enfermé dans un cachot souterrain avec un criminel. On lui offrit plusieurs fois de le tirer de sa prison, s'il voulait profaner l'image de Jésus-Christ; mais il répondit qu'il préférerait mieux mourir que d'en avoir seulement la pensée. L'empereur fit aussi chasser de Constantinople, pour

(1) Append. ad Theoph. — *Vit. S. Niceph.*

la même cause, saint Euthymius de Sardes, à qui on donna, dans son exil, tant de coups de nerf de bœuf qu'il en mourut. Cependant comme il craignait que les catholiques ne se déclarassent en faveur de Thomas, qui le disputait l'empire, il leur fit proposer de nouveau d'entrer en conférence avec les iconoclastes, et saint Théodore Studite écrivit à ce sujet une lettre dans laquelle on trouve ces paroles remarquables : « Si l'on veut finir les divisions, il faut que le patriarche Nicéphore soit rétabli dans son siège, qu'il assemble ceux qui ont combattu avec lui pour la vérité, qu'il y ait, s'il est possible, des députés des autres patriarches, ou au moins de celui d'Occident, qui donne l'autorité au concile œcuménique et si cela n'est pas possible, tout pourra se terminer par des lettres synodiques que notre patriarche enverra au premier siège. Que si l'empereur n'agrée pas cette proposition, il faut envoyer à Rome et en recevoir la décision certaine de la foi (lib. II, *epist.* 129). »

Saint Théodore Studite mourut au mois de novembre 826, à l'âge de soixante-sept ans. Dès qu'il fut tombé malade, un grand nombre d'évêques, d'abbés, de moines et d'autres personnes de piété, accoururent pour le visiter. Après qu'il eut reçu l'extrême-onction et le saint viatique, il fit chanter le psaume CXVIII, que les Grecs chantent aux funérailles, et rendit l'esprit pendant cette prière. Sa vie fut écrite par Michel, un de ses disciples. Outre le testament dont nous avons parlé, il en avait fait un autre plus étendu qui contient sa profession de foi et des avis pour ses moines, et pour l'abbé son successeur. « Vous n'aurez rien en propre, dit-il à l'abbé, pas même une seule pièce de monnaie. Vous n'aurez point d'esclaves ni pour vous, ni pour la communauté ; car ce sont des hommes faits comme vous à l'image de Dieu. Vous irez à pied, à l'exemple de Jésus-Christ ou montés sur un âne. Vous ne souffrirez aucune propriété parmi les frères, pas même d'une aiguille. Vous ferez la confes-

rence ou l'instruction trois fois la semaine, soit par vous-même, soit par un autre. On ne gardera point d'argent dans le monastère, mais vous donnerez aux pauvres tout le superflu, de quelque espèce qu'il soit. Vous laisserez aux économes et aux cellériers le soin des affaires temporelles pour vous occuper uniquement de celui des âmes; mais néanmoins on vous rendra compte de tout. » On a de saint Théodore Studite plusieurs ouvrages contre les iconoclastes, un recueil de conférences faites à ses moines, et un grand nombre de lettres dont plusieurs sont d'une grande beauté. Quoique défenseur intrépide des saintes images, il avait hésité d'abord à regarder le second concile de Nicée comme œcuménique, « parce que, dit-il, les légats de Rome étaient venus pour un autre sujet que pour le concile, et que ceux d'Orient n'avaient pas été envoyés par les patriarches. » Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait eu de la peine en France à reconnaître l'autorité de ce concile. Toutefois, après l'adhésion du pape et des patriarches, il le reconnut de vive voix et dans ses lettres comme œcuménique, et déclara qu'on ne devait pas avoir égard à ce qu'il en avait dit auparavant.

Le patriarche saint Nicéphore mourut dans sa retraite deux ans après saint Théodore Studite. Nous avons de lui plusieurs écrits contre les iconoclastes; une histoire abrégée d'environ deux cents ans, depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'au temps d'Irène, et une chronologie contenant les catalogues des rois et des empereurs, et la succession des patriarches dans les cinq grands sièges de l'Eglise. On lui attribue aussi plusieurs réglemens ou canons sur divers points de discipline.

L'empereur Michel ayant terminé, en 823, la guerre civile par la défaite de Thomas, envoya l'année suivante une ambassade à Louis le Débonnaire, avec des lettres où il cherchait à justifier sa conduite au sujet des images. Il rapportait plusieurs pratiques superstitieuses dont il accusait les catholiques, et blâmant également ces abus

réels ou supposés, et les pratiques approuvées par le concile de Nicée, il ajoutait que les empereurs avec les plus saints évêques, dans un concile local, avaient ordonné d'enlever les images placées trop bas et de les remettre dans des endroits plus élevés, afin qu'elles servissent à l'instruction du peuple, sans que les ignorans eussent la faculté de les adorer et d'allumer devant elles des cierges et de l'encens. Il faisait ensuite profession d'honorer la Vierge et les saints, de recourir à leur intercession et de vénérer leurs reliques. Enfin il pria l'empereur Louis de faire conduire à Rome les ambassadeurs qu'il y envoyait avec des lettres et des présens, et d'employer son intervention auprès du pape pour faire chasser les faux chrétiens qui troublent l'Église par leurs calomnies. Louis le Débonnaire, trompé par cette lettre artificieuse, crut qu'il serait facile par quelques explications de terminer les disputes qu'avait soulevées la question des images. Il envoya donc des ambassadeurs à Rome avec ceux de l'empereur Michel, pour demander au pape la permission de faire examiner cette question par les évêques de France ; puis ayant obtenu cette permission, il convoqua les évêques à Paris, où ils s'assemblèrent le 1^{er} novembre 825. On y rejeta tout à la fois le conciliabule tenu sous Copronyme, et le second concile de Nicée ; on approuva la censure qui avait été faite de ce dernier dans les livres Carolins ; on produisit ensuite divers passages des pères, soit pour condamner ceux qui voulaient abolir les images, soit contre ceux qu'on accusait de leur rendre un culte excessif ou superstitieux ; enfin on proposa à l'empereur d'écrire au pape pour le prier de pacifier l'Église, en se contentant d'obliger les Grecs à suivre pour le culte des images l'usage établi en France. Du reste, dans les lettres dont l'assemblée rédigea le modèle, on déclarait expressément que les évêques avaient été réunis non pour prendre une décision, mais pour soumettre leur avis au souverain pontife, à qui l'on devait

avoir recours pour terminer toutes les contestations. L'empereur députa en conséquence auprès du pape, avec des instructions conformes au vœu de l'assemblée, Jérémie, archevêque de Sens, et Jonas, évêque d'Orléans. Mais on ignore quel fut le résultat de cette négociation. Il paraît certain que les évêques de France persistèrent quelque temps encore à ne pas reconnaître le second concile de Nicée, et néanmoins cette dissidence ne les fit point séparer de la communion du saint-siège, parce qu'elle ne portait, comme nous l'avons dit précédemment, que sur un point de discipline, et que ce concile, bien qu'approuvé par le pape, n'avait cependant pas encore été confirmé solennellement.

Les saintes images furent attaquées vers le même temps en Occident par Claude, évêque de Turin. Il était Espagnol et disciple de Félix d'Urgel. Il avait enseigné pendant quelque temps dans l'école du palais, et publié des commentaires sur plusieurs livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Ses talens l'ayant fait élever à l'épiscopat, il se livra bientôt à des nouveautés scandaleuses. Il fit enlever ou effacer dans toutes les églises, non-seulement les images, mais aussi les croix, et s'éleva contre le culte des saints, la vénération des reliques et le pèlerinage de Rome. L'abbé Théodmire, qui avait été son ami, lui fit à ce sujet des remontrances auxquelles cet évêque répondit par un écrit où il exposa ses impiétés sans déguisement. On y voit un témoignage non suspect des véritables sentimens de l'église gallicane ; car il fait parler ainsi ses adversaires : « Nous ne croyons pas qu'il y ait quelque chose de divin dans l'image, et nous ne l'honorons qu'en vue de celui qu'elle représente. » Cet écrit souleva une réprobation générale. Un reclus, nommé Dungal, le réfuta, vers l'an 828, par un ouvrage solide qu'il dédia aux empereurs Louis et Lothaire. Il combat successivement les différentes erreurs de Claude de Turin, par les passages des pères et l'autorité de la

tradition, et conclut en disant que les images, la croix et les reliques doivent être honorées par un culte qui leur convient, et non par l'adoration ou le culte de latrie, qui ne peut se rendre qu'à Dieu seul. Peut-on compter, ajoute-t-il, au nombre des chrétiens celui qui rejette tout ce que l'Église reçoit? Aussi les Juifs vantent ses lumières, et de son côté il leur donne de grands éloges ainsi qu'aux Sarrasins.

L'empereur Louis ayant fait examiner l'écrit de Claude de Turin, en envoya des extraits à Jonas d'Orléans pour les réfuter. Jonas après avoir commencé son travail l'interrompit en apprenant la mort de Claude; mais étant informé ensuite que les erreurs de celui-ci continuaient à se répandre dans son diocèse, et qu'il avait laissé un ouvrage où il renouvelait l'arianisme, il acheva son traité, qui ne parut qu'après la mort de l'empereur Louis. Ce traité est divisé en trois livres, dont le premier concerne les images et le culte des saints et de leurs reliques; le second, l'adoration de la croix, et le troisième les pèlerinages. Sur tous ces points Jonas allègue, comme Dungal, l'autorité des pères et de la tradition. Tout en condamnant les iconoclastes, il n'approuve point le culte que les Grecs rendaient aux images, et prétend qu'on ne doit les conserver que comme un moyen d'exciter à la piété; toutefois il ne veut pas qu'on traite d'idolâtres ceux qui prient devant elles en l'honneur des saints, et les expressions qu'il emploie en parlant du culte rendu aux images prouvent que son but est seulement de condamner ceux qui leur rendraient un culte de latrie, réservé à Dieu seul. Valafride Strabon, dans son traité des Offices ecclésiastiques, composé aussi après la mort de Louis le Débonnaire, s'exprime avec plus de clarté et de précision. Condamnant également ceux qui détruisent les images et ceux qui les adorent, il déclare expressément que si elles ne doivent pas être honorées par un culte d'adoration et de latrie qui n'appartient qu'à Dieu, on ne doit

pas blâmer les honneurs modérés qu'on leur rend en vue de ceux qu'elles représentent; ajoutant que les abus dont elles pourraient devenir l'occasion ne sont pas une raison pour priver les fidèles d'un moyen si propre à les instruire et à nourrir la piété. On trouve moins de justesse dans un traité qu'Agobard de Lyon avait composé quelque temps auparavant sur les images. Il semble condamner absolument tout culte religieux qui leur serait rendu même en vue de ceux qu'elles représentent; il permet seulement de les exposer et de les garder comme un moyen d'instruction pour les ignorans, et va jusqu'à dire qu'il serait à propos de les briser lorsque le peuple en abuse et leur rend des honneurs excessifs. Mais on reconnaît pourtant, avec un peu d'attention, qu'il veut seulement condamner les abus et les superstitions; car il s'élève contre ceux qui mettent leur espérance dans les images, qui les honorent comme des idoles, qui leur attribuent quelque vertu sanctifiante, qui leur rendent enfin des honneurs divins; et il ajoute que ce culte divin ne pouvant convenir aux saints, on doit encore bien moins le rendre à leurs images : toutes ces expressions montrent évidemment qu'il ne s'agit que du culte de latrie.

L'empereur Louis avait envoyé en Italie son fils Lothaire, qui fut couronné empereur par le pape Pascal, le jour de Pâques de l'an 823. Peu de temps après, le pape fut accusé d'avoir fait mettre à mort le primicier et un autre officier de l'Église romaine, pour leur dévouement à l'empereur; mais on ne put en produire aucune preuve, et il se purgea par serment d'avoir pris part à leur mort, en présence des envoyés de Louis le Débonnaire, du clergé de Rome et de trente-quatre évêques; il ajouta que, du reste, ces deux officiers avaient été justement punis comme coupables de lèse-majesté. Le pape Pascal, compté au nombre des saints, mourut au printemps de l'année suivante, après un pontificat de sept ans et quelques mois. Il répara ou rebâtit plusieurs hôpitaux et

plusieurs églises, entre autres celle de Sainte-Cécile, dont il découvrit les reliques, avec celles de plusieurs autres saints martyrs, dans le cimetière de Prétextat, près de la voie Appienne. Entre les ornemens dont il enrichit les églises, on fait mention de deux tableaux où était représentée l'assomption corporelle de la sainte Vierge, ce qui montre l'antiquité de cette croyance.

Le successeur de Pascal fut Eugène II, qui fut ordonné après une vacance d'environ trois semaines, et qui tint le saint-siège un peu plus de trois ans. Quoiqu'il fût également recommandable par sa science et par ses vertus, son élection ne se fit pas sans difficulté; il avait un concurrent qui réunit un grand nombre de suffrages; mais le parti des nobles, qui était pour Eugène, finit par triompher. L'empereur Louis envoya de nouveau son fils Lothaire à Rome pour calmer les divisions et prendre, de concert avec le nouveau pape, les mesures que réclamaient les circonstances; car l'autorité pontificale n'était pas toujours suffisante pour réprimer les abus dans l'administration de la justice, et l'on se plaignait que plusieurs terres avaient été injustement confisquées, et plusieurs citoyens maltraités ou même mis à mort pour leur attachement aux Français. Lothaire publia une célèbre constitution portant défense, sous peine de la vie, de maltraiter ceux qui sont sous la protection spéciale du pape et de l'empereur, et sous peine d'exil, de troubler l'élection du pape. Elle interdit en outre aux serfs de prendre part à cette élection. Elle défend de piller ou d'usurper les biens de l'Église, comme par le passé, soit pendant la vie du pape, soit après sa mort, et prescrit de restituer sans délai ceux qui sont retenus injustement. Elle ordonne de rendre une entière obéissance au souverain pontife et de se soumettre aux magistrats établis par lui pour rendre la justice. Elle oblige tous les citoyens de Rome à déclarer selon quelle loi ils veulent vivre, c'est-à-dire à opter entre le droit romain et les lois des Lombards.

afin qu'ils soient jugés suivant cette loi par l'autorité du pape et de l'empereur. Enfin elle porte que des commissaires seront nommés pour faire tous les ans leur rapport sur la conduite des magistrats; que les plaintes à cet égard seront d'abord adressées au pape, et que s'il ne peut remédier aux abus, il en sera donné avis à l'empereur, afin qu'il puisse y pourvoir. On voit par cette constitution que le pape conservait à Rome la souveraineté dont ses prédécesseurs avaient joui depuis longtemps, et que l'empereur intervenait moins pour la partager, que pour la faire respecter comme suzerain et protecteur du saint-siège. C'est ce qu'on peut remarquer aussi dans le serment suivant que Lothaire fit prêter aux Romains : « Nous promettons d'être fidèles aux empereurs Louis et Lothaire, sauf la foi que nous avons promise au pape, et de ne point souffrir que l'élection du pape se fasse autrement que selon les canons, ni que le pape élu soit consacré avant d'avoir fait en présence des commissaires de l'empereur un serment semblable à celui que le pape Eugène a prêté lui-même volontairement. » On remarque, il est vrai, que Lothaire, pendant son séjour à Rome, jugea quelques affaires, et notamment les réclamations de l'abbé du monastère de Farfe, qui se plaignait d'avoir été soumis par les papes à un tribut et dépouillé de plusieurs terres. Mais outre que des raisons particulières semblaient lui attribuer la connaissance de cette affaire, puisque l'abbé invoquait des privilèges confirmés par les empereurs Charlemagne et Louis, il est certain que le jugement de Lothaire ne fut pas exécuté.

Le pape Eugène tint à Rome, en 826, un nombreux concile dans lequel on fit trente-huit canons de discipline, dont la plupart ont pour objet la réformation du clergé. On ordonne que les prêtres ignorans seront suspendus de leurs fonctions, pour avoir le temps de s'instruire, et que s'ils négligent de le faire, ils seront déposés. Le métropolitain en usera de même à l'égard de

ses suffragans. Les évêques ne nommeront que des curés agréés par les paroissiens, et ils n'ordonneront aucun prêtre sans l'attacher à un titre. On établira près de la cathédrale des cloîtres où les clercs vivront en commun, sous la conduite d'un supérieur dépendant de l'évêque. Il est défendu aux prêtres de sortir de leurs maisons sans l'habit ecclésiastique. On recommande de ne placer à la tête des monastères que des abbés également instruits et pieux, et l'on veut qu'ils soient prêtres afin d'avoir plus d'autorité. On défend de retenir dans les monastères ceux qui n'y seront entrés que par force. On interdit les danses qui se faisaient quelquefois près des églises aux fêtes des saints. On ordonne d'établir des écoles dans les évêchés, dans les paroisses, et les autres lieux où elles seraient nécessaires. Il est à remarquer que parmi les occupations temporelles que ce concile interdit aux clercs, se trouvent compris les travaux de la campagne, probablement parce que depuis la domination des barbares, ces travaux avaient été avilis dans l'opinion publique. Un canon qui défend d'avoir plusieurs femmes peut faire juger des désordres qui régnaient en Italie.

Le pape Eugène II mourut au mois d'août de l'année suivante 827. On lui donna pour successeur Valentin, qui fut ordonné après une vacance de cinq jours seulement, mais il ne tint le saint-siège que six semaines. On élut après sa mort Grégoire IV, dont l'ordination fut différée plusieurs mois, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur. Son humilité lui faisait tellement redouter son élévation, qu'il fallut le tirer par force d'une église où il s'était caché. Il tint le saint-siège environ seize ans, et signala son pontificat par son zèle, par sa charité et par des travaux importants. Il entreprit de fortifier la ville d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, contre les courses des Sarrasins, qui pillaient les îles et les côtes voisines. Comme cette ville était presque ruinée, il la rebâtit, l'entoura de murailles et de fossés, et en fit une

ville toute nouvelle qui prit le nom de Grégoriopoliis (1).

Les musulmans d'Afrique s'étaient rendus maîtres de Palerme en Sicile, dès l'an 820, et peu d'années après ils s'emparèrent de cette île par la trahison d'un officier grec, nommé Euphémios. Comme il avait épousé une religieuse, l'empereur Michel, quoique coupable du même crime, ordonna au gouverneur de Sicile de punir cet officier selon toute la sévérité des lois et de lui couper le nez. Euphémios, averti de cet ordre, et comptant sur une partie des troupes, conçut le projet de se faire proclamer empereur, et promit à l'émir d'Afrique de lui payer un tribut considérable, s'il voulait lui donner des secours. L'émir lui accorda une forte armée avec laquelle Euphémios vint se présenter à Syracuse revêtu des ornemens impériaux ; mais il fut tué peu de temps après, et les musulmans, restés maîtres de la Sicile, firent ensuite de fréquentes descentes sur les côtes de la Calabre et de la Lombardie. D'un autre côté, les musulmans d'Espagne, resserrés de plus en plus par les rois des Asturies, avaient profité de la guerre civile entre l'empereur Michel et Thomas pour faire des courses dans les îles de la Grèce. Ils s'établirent en 824 dans l'île de Crète, et après avoir vaincu le lieutenant de l'empereur, ils bâtirent, dans un canton nommé Candax ou Candie, une ville qui reçut le même nom, et qui ensuite l'a fait donner à l'île entière. De là ils parcoururent le pays, et s'en rendirent si bien les maîtres, que de trente villes qu'ils s'assujettirent, une seule conserva ses mœurs et sa religion (2).

Le christianisme commença vers le même temps à se répandre chez les Danois et dans la Suède. Saint Villebrod, au commencement du huitième siècle, avait pénétré chez ces peuples ; mais ses prédications n'avaient

(1) *Anast. Vit. Pont.* — *Ann. Bertin.*

(2) *Joan. Curopal.* — *Cedren.* — *Zonar.*

aucun succès. Saint Ludger, qui plus tard avait voulu entreprendre cette mission, avait été retenu par les représentations de Charlemagne. Ebbon, archevêque de Reims, reprit le même dessein sous Louis le Débonnaire, et après avoir obtenu du pape Pascal les pouvoirs nécessaires, il se rendit en Danemark avec Halitgaire, évêque de Cambrai, et ils firent un grand nombre de conversions. Hériold, roi des Danois, ayant été chassé de ses états en 814, avait eu recours à l'empereur Louis, qui l'avait souvent exhorté à se faire chrétien. Enfin, après une longue hésitation, ce roi abandonna l'idolâtrie, et reçut le baptême, en 826, avec la reine son épouse et une multitude de Danois. Comme il se disposait à retourner en Danemark pour tenter de remonter sur le trône, l'empereur voulut le faire accompagner par un homme pieux et zélé, qui pût l'affermir dans la foi et convertir les idolâtres. Vala, qui était alors abbé de Corbie, désigna, comme propre à cette mission difficile, un de ses moines nommé Anschaire, également distingué par ses vertus et par ses talents. Il le fit venir à la cour et lui manifesta sa pensée, en le laissant toutefois parfaitement libre d'accepter ou de refuser ce qu'on lui proposait. Mais Anschaire accepta sans balancer, et un autre moine nommé Aubert, d'une naissance illustre, voyant sa résolution inébranlable, offrit spontanément de l'accompagner. Le roi Hériold n'ayant pu recouvrer ses états, demeura en Frise, dans une terre que l'empereur lui avait donnée. Les deux missionnaires y travaillèrent pendant deux ans à l'instruction des idolâtres. Puis Aubert étant tombé malade d'épuisement, on fut obligé de le renvoyer dans la Saxe, au monastère de la Nouvelle-Corbie, où il mourut saintement; et bientôt après Anschaire reçut une autre mission plus importante.

Des ambassadeurs de Suède, envoyés l'an 829 auprès de l'empereur Louis, annoncèrent que plusieurs personnes de leur nation désiraient embrasser la religion chré-

tienne, et le prièrent d'envoyer des prêtres pour les instruire. L'empereur s'adressa à l'abbé Vala, qui fit revenir Anschaire pour lui proposer cette mission, et comme il le trouva disposé à l'accepter, il lui donna pour compagnon un moine nommé Vitmar, et en choisit un autre pour demeurer auprès du roi Hériold. Anschaire et Vitmar, arrivés en Suède, trouvèrent les dispositions les plus favorables au succès de leur ministère; ils obtinrent la liberté de prêcher l'Évangile, et baptisèrent plusieurs personnes, entre autres un seigneur nommé Hérigaire, qui fit bâtir une église. Ils revinrent en France au bout de six mois avec des lettres du roi pour l'empereur Louis, qui chercha aussitôt les moyens d'affermir et d'étendre la religion parmi ces peuples. Il résolut, de l'avis d'un nombreux concile, d'établir à Hambourg, sur la frontière de ses états, un siège métropolitain dont l'évêque aurait juridiction sur tous les pays au nord de l'Elbe, et prendrait soin d'y entretenir des missionnaires. Il envoya demander la confirmation de ce siège au pape Grégoire IV, et il en fit ordonner évêque saint Anschaire, qui était alors âgé de trente ans. L'archevêque Ebbon, qui ne perdait pas de vue sa mission en Danemark, se fit nommer légat du pape avec saint Anschaire, pour les pays septentrionaux, et jugeant tous deux à propos d'ordonner un évêque pour résider en Suède, ils choisirent un parent d'Ebbon, nommé Gausbert, à qui ils donnèrent le nom de Simon, et qui prêcha pendant plusieurs années avec beaucoup de succès; mais l'an 845, un soulèvement de la populace le força de quitter le pays. Anschaire de son côté n'oubliait rien pour propager la foi dans toutes les dépendances de son diocèse. Il achetait des captifs et des enfans danois ou suédois pour les faire élever dans la religion chrétienne, et travaillait sans relâche à l'instruction des peuples, avec les moines qui s'étaient attachés à son apostolat (1).

(1) *Vit. S. Ansch.* — *Ann. Egin.* — *Adam. Brem. lib. I.*

Un monastère fondé depuis peu sur le Weser, devint comme un séminaire pour ces missions du Nord. Charlemagne avait compris que pour affermir solidement la religion chrétienne dans la Saxe, il fallait y établir des monastères, et dans cette vue il avait envoyé en France un grand nombre de jeunes Saxons pour y être élevés dans la discipline régulière. Adalard, abbé de Corbie, qui en avait plusieurs sous sa direction, obtint d'un seigneur une terre où l'on commença, vers l'an 815, à bâtir une maison. Mais le lieu était si stérile que les moines ne pouvaient en tirer leur subsistance, et qu'il fallait leur envoyer des provisions de Corbie. Enfin, quelques années plus tard, l'abbé Adalard et son frère Vala se rendirent en Saxe pour choisir un lieu plus favorable, et ils jetèrent les fondemens d'une autre maison qui reçut le nom de Nouvelle-Corbie. La présence de Vala produisit le plus heureux effet sur l'esprit des Saxons. Il avait autrefois commandé dans le pays, et le peuple, qui conservait le souvenir de ses bienfaits, ne pouvait se lasser de le voir et de l'admirer. Adalard mourut au commencement de l'an 826, dans son ancien monastère. Vala, qui lui succéda, conserva comme lui la direction de la Nouvelle-Corbie.

L'empereur Louis, pour remédier aux désordres qui se multipliaient chaque jour dans le royaume, s'occupait bien plus de faire des réglemens que d'en assurer l'exécution. L'abbé Vala, dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle en 826, se plaignit fortement des abus que la faiblesse ou la négligence de l'administration laissait subsister. Il représenta que l'empereur abandonnait le soin de l'état pour s'occuper des affaires de la religion, et que, de leur côté, les évêques négligeaient leurs devoirs pour se mêler aux affaires du gouvernement, que plusieurs même ne s'abstenaient point du service militaire, qu'on détournait de leur destination les biens consacrés à Dieu, qu'on les livrait à la cupidité des laïques; et qu'on expo-

sait les monastères à périr entre leurs mains; enfin, que les clercs du palais n'étaient soumis à aucune discipline, et ne suivaient ni la règle des chanoines ni celle des moines. L'empereur ordonna en conséquence pour l'année suivante la tenue de quatre conciles; mais il ne nous reste des actes que de celui de Paris. Ils sont divisés en trois parties, dont la première contient cinquante-quatre articles, presque tous relatifs à la conduite des évêques, des clercs, des moines et des religieuses. On prescrit d'observer l'ordonnance de l'empereur concernant l'établissement des écoles. On se plaint que les enfants ne reçoivent aucune instruction, et l'on recommande de ne recevoir que des parrains instruits de la religion qu'ils doivent enseigner à ceux dont ils répondent; ce qui montre qu'on ne faisait point de catéchisme aux enfans. On renouvelle la défense déjà faite aux prêtres de célébrer la messe sans assistant; on menace de déposition ceux qui la célébreraient dans des maisons particulières ou dans des jardins où l'on aurait bâti des oratoires, et on ne permet de la dire hors de l'église qu'en cas de nécessité et sur un autel consacré par l'évêque. On renouvelle aussi la défense faite aux chorévêques de donner la confirmation ou de faire les autres fonctions épiscopales. On recommande aux prêtres d'imposer la pénitence suivant la sévérité des anciens canons, et aux évêques de les instruire sur ce sujet et de faire mettre au feu les nouveaux livres pénitentiels répandus depuis quelque temps et qui ne servaient qu'à tromper les pécheurs par de fausses espérances. On confirme les anciens canons qui ordonnent de tenir des conciles au moins une fois l'an, et l'on oblige les évêques d'avoir avec eux, selon l'ancien usage, des clercs qui ne les quittent ni le jour, ni la nuit, pour être les témoins de la pureté de leur vie. La seconde partie des actes de ce concile de Paris concerne les devoirs du roi, et contient treize articles extraits d'un traité que Jonas d'Orléan

avait adressé l'année précédente à Pépin, roi d'Aquitaine. Enfin, dans la troisième partie les évêques signalent quelques réglemens qu'ils jugent les plus nécessaires, ou pour lesquels ils demandent la confirmation de l'empereur. Ils insistent principalement sur la suppression des chapelles domestiques, même de celle du palais, sur la tenue des conciles, l'établissement des écoles, la recherche des clercs vagabonds, la répression des meurtres et des vengeances particulières, la conservation des monastères et le rétablissement de quelques évêchés anéantis par l'usurpation de leurs biens.

Après avoir reçu ces réglemens et ceux des trois autres conciles, Louis le Débonnaire tint la même année 829 un parlement à Worms, où il publia un capitulaire dont l'article le plus remarquable est celui qui défend l'épreuve de l'eau froide. Elle était accompagnée de prières et regardée comme un acte de religion. On disait une messe où les accusés communiaient; on leur faisait boire de l'eau bénite, puis on les plongeait pieds et mains liés dans une cuve d'eau, en priant Jésus-Christ de ne pas permettre qu'elle les reçût s'ils étaient coupables; car le peuple était persuadé que Dieu devait faire des miracles pour découvrir les crimes cachés; si l'accusé ne surnageait pas on le tenait pour innocent. L'assemblée d'Attigny, tenue en 822, avait déjà défendu l'épreuve de la croix, autorisée par les lois de Charlemagne. Il y avait aussi des épreuves par l'eau bouillante et par le fer chaud. Cette dernière consistait, soit à marcher nu pieds sur un fer rougi au feu, soit à le tenir dans la main, et si au bout d'un temps déterminé on ne voyait aucune trace de brûlure, l'accusé était réputé innocent. Il en était de même pour celui qui avait plongé sa main dans l'eau bouillante. Une autre épreuve où la cruauté se trouvait jointe à la superstition, c'était celle du duel, ou combat singulier, autorisé par les lois des Bourguignons et de presque tous les autres barbares.

sortis de la Germanie. Les hommes libres combattaient avec des armes et les serfs avec le bâton. Agobard, archevêque de Lyon, et l'un des plus savans hommes de son temps, écrivit un traité adressé à l'empereur contre ces épreuves, que l'on nommait le jugement de Dieu. Il s'élève surtout contre le combat judiciaire, et demande que l'on juge en Bourgogne d'après la loi salique, qui ne l'admettait pas. Toutefois cet usage barbare s'étendit de plus en plus, et devint par la suite une sorte de jurisprudence qui eut ses règles et qui s'appliquait également aux affaires civiles et aux affaires criminelles. Quant aux autres épreuves, elles subsistèrent moins longtemps parce qu'elles ne trouvaient pas, comme le combat, un appui dans les mœurs et les lois civiles (1).

(1) Pour faire comprendre l'origine des épreuves, il faut remarquer que d'après les lois de la plupart des peuples germaniques, qui ne savaient pas écrire, les affaires se jugeaient par des preuves testimoniales, ou, à défaut de témoins, par le serment des parties; mais comme il pouvait arriver fréquemment que le coupable ne reculât pas devant le parjure, la partie adverse, exposée à perdre sa cause, demandait le combat, qui n'était pas une garantie beaucoup plus sûre contre l'injustice. L'Église n'oublia rien pour abolir cette coutume absurde et barbare; on entoura les sermens des plus imposantes solennités; on les fit prêter dans les églises, sur les autels, sur les reliques, pour effrayer les parjures; ensuite quelques évêques cherchèrent à substituer d'autres épreuves à celles du combat; Charlemagne dans un capitulaire de l'an 779 autorisa l'épreuve de la croix, et dans son premier testament il ordonna qu'elle servirait pour terminer les contestations entre ses enfans. La loi salique avait autorisé l'épreuve de l'eau bouillante; on prétend, sur la foi d'un très-ancien manuscrit, que celle de l'eau froide avait été établie par le pape Eugène II, pour empêcher de jurer sur l'autel et sur les reliques. Cependant Hincmar de Reims, qui approuva cette épreuve peu de temps après, ne fait pas mention de ce fait, qui eût été décisif en faveur de son sentiment. On voit par ce que nous venons de dire sur l'origine des épreuves, qu'elles n'avaient lieu que dans le cas où l'accusation ne pouvait être prouvée ni par des pièces ni par des témoins, et l'on peut comprendre aussi d'après cela comment il fut possible

Agobard de Lyon adressa vers le même temps des plaintes à l'empereur contre les Juifs, fort nombreux dans son diocèse, et dont l'audace, encouragée par de puissantes protections, opposait toutes sortes d'obstacles aux efforts de son zèle et au succès de son ministère. Il avait défendu aux fidèles de se mettre à leur service, d'observer avec eux le sabbat, de leur vendre des esclaves chrétiens, et de participer à leurs superstitions. Il voulait aussi user du droit que lui accordaient les lois et les canons de racheter leurs esclaves païens pour les baptiser quand ils demandaient à se faire chrétiens. Mais les Juifs ne voulaient pas y consentir, et ils obtinrent de l'empereur, dont la faiblesse cédait à toutes les influences, un ordre portant défense de baptiser leurs esclaves. Ils avaient un magistrat chargé de défendre leurs intérêts ; ils se vantaient d'être parfaitement accueillis à la cour, de recevoir des présens de la part des princesses et des dames du palais, et l'empereur avait envoyé à Lyon des com-

de se faire quelquefois illusion sur leur caractère superstitieux. Fleury dit en parlant des accusés qu'on plongeait dans l'eau froide et qu'on ne jugeait pas coupables s'ils descendaient au fond : C'était le moyen de les trouver souvent innocents. Rien n'est plus vrai ; mais un accusé n'est-il pas réputé innocent tant qu'il n'y a pas de preuves contre lui ? On commençait par conjurer l'accusé de n'être pas assez hardi pour approcher de l'autel et communier s'il était coupable, puis on invitait les témoins à se présenter, et s'il n'en venait point on lui donnait la communion. Des ce moment il devait être reconnu innocent, sinon en réalité, du moins légalement. Ainsi le résultat naturel et ordinaire de l'épreuve se trouvait conforme aux présomptions de la loi. On pouvait donc facilement se tromper sur son caractère et ne la regarder que comme un moyen subsidiaire ou de découvrir la vérité si Dieu faisait un miracle qu'on ne devait pas attendre, ou de prévenir les vengeances particulières et de mettre fin à des poursuites que la loi devait faire cesser. Quant aux autres épreuves qui mettaient en péril l'innocence, à moins que Dieu ne fit un miracle, comme celles de la croix et du combat, leur caractère superstitieux ne pouvait être l'objet d'un doute ; mais quoiqu'elles aient été constamment ré-

missaires qui leur étaient entièrement dévoués. On leur permit de bâtir de nouvelles synagogues, et sur leur demande, on supprima les marchés du samedi, dont la conservation fut vainement réclamée par les chrétiens. Cette protection déclarée accrut prodigieusement l'insolence des Juifs. Ils menaçaient les chrétiens de la colère de l'empereur, et en effet plusieurs furent arrêtés par les commissaires, et d'autres obligés de se cacher et de prendre la fuite. Quelques-uns se laissant abuser ne craignaient pas de dire que la religion des Juifs était la seule véritable. Agobard avait déjà réclamé les conseils et l'appui de l'abbé Adalard, puis de Vala, son frère, et de l'abbé Hilduin, archichapelain du palais. Il écrivit ensuite à Nébridius de Narbonne, l'un des plus anciens et des plus vénérables évêques de France, pour le prier de se joindre à lui, et cherchant à éclairer l'empereur, il lui adressa plusieurs lettres où il expose les rêveries et les superstitions des Juifs; il se plaint aussi qu'ils enlèvent

prouvées par l'Église, cette condamnation fut longtemps impuissante contre les préjugés des peuples et les vices de la législation. L'admission du serment comme preuve décisive dans les affaires civiles donnait lieu à de fréquens abus. Si quelqu'un pour s'emparer d'une propriété produisait un titre argué de faux, il lui suffisait de faire serment sur les Évangiles qu'il était vrai pour se mettre en possession; de sorte que les faussaires et les parjures avaient un moyen sûr d'acquérir. Des plaintes nombreuses s'élevèrent contre cet abus, et vers la fin du dixième siècle, l'empereur Othon II, sur les représentations des seigneurs italiens, fit une loi portant que dans les contestations sur des propriétés ou des fiefs, les questions de faux seraient décidées par le combat judiciaire. Charlemagne et Louis le Débonnaire l'avaient déjà autorisé dans plusieurs cas sur la demande des seigneurs français, et toujours sous ce même prétexte de prévenir les parjures. C'était donc une concession faite aux préjugés d'une noblesse fière et ignorante qui voulait ne voir dépendre ses droits que de son épée, et qui souffrait impatiemment de se voir en quelque sorte sous la dépendance du clerge, dont l'intervention était nécessaire pour les serments solennels et judiciaires, parce qu'ils se faisaient dans les églises.

des hommes libres et qu'ils achètent des esclaves chrétiens pour les vendre aux Sarrasins.

Comme on ne pouvait révoquer en doute le zèle et la piété de Louis le Débonnaire, ces mesures en faveur des Juifs prouvent l'influence déplorable qu'exerçaient sur lui les personnes dont il était entouré. Les fautes de son administration lui firent une multitude d'ennemis, et soulevèrent contre lui jusqu'à ses propres enfans. Après avoir assuré l'empire à Lothaire, et donné le royaume de Bavière à Louis, et celui d'Aquitaine à Pépin; il eut de Judith, sa seconde femme, un quatrième fils nommé Charles, auquel il donna aussi en 829 un royaume formé d'une partie de la Bourgogne et de l'Allemagne. Judith, pour se fortifier contre les princes du premier lit, fit venir à la cour et nommer premier ministre le comte Bernard, fils de saint Guillaume de Gellone. Ce comte, par sa fierté, son orgueil et son despotisme, par des impôts et des destitutions arbitraires, causa un mécontentement presque général parmi le peuple et les grands, et pour le rendre plus odieux, on l'accusa ouvertement d'un commerce criminel avec l'impératrice. On en vint bientôt à une révolte déclarée. Pépin, roi d'Aquitaine, s'avança jusqu'à Paris avec une armée au printemps de l'an 830, et ses deux frères, Lothaire et Louis, ne tardèrent pas à venir le joindre. L'empereur Louis, trop faible pour leur résister, renvoya le comte Bernard, qui se sauva à Barcelone. Judith, menacée de mort par Pépin, promit de se faire religieuse, et fut conduite à Poitiers pour être renfermée dans le monastère de Sainte-Croix. On voulut aussi déterminer l'empereur à embrasser la vie monastique; mais il apaisa ses fils en donnant son approbation à tout ce qui venait de se faire, et promettant de n'agir à l'avenir que par leurs conseils. Il conserva donc le titre d'empereur, sans avoir cependant aucune autorité. Lothaire, qui la possédait tout entière, convoqua la même année un parlement à Nimègue, dans l'espoir de

faire reconnaître et confirmer par la nation le pouvoir qu'il exerçait de fait. Mais l'empereur Louis, soutenu par les seigneurs de Germanie, reprit son autorité, et déconcerta par des actes de vigueur les projets de Lothaire. Il exila dans la Saxe l'abbé Hilduin, qui était venu à l'assemblée avec des gens armés contre sa défense, et lui ôta ses abbayes et sa charge d'archichapelain. L'abbé Vala, qui s'était aussi déclaré contre Judith et contre Bernard, fut relégué près du lac de Genève et renfermé dans une caverne inaccessible. Jessé d'Amiens fut déposé par les évêques. L'empereur fit arrêter les principaux chefs de la révolte, et leur jugement fut renvoyé au parlement qui se tint au commencement de l'année suivante à Aix-la-Chapelle. Ils furent condamnés à mort ; mais l'empereur leur fit grâce de la vie et se contenta de les renfermer dans des monastères. Plusieurs même ne furent pas un an sans recouvrer leur liberté. Lothaire fut dépouillé de son titre d'empereur, et conserva cependant son royaume d'Italie. Les évêques et le pape lui-même ayant décidé que l'engagement forcé de Judith était nul, elle revint auprès de l'empereur, et comparut au parlement d'Aix-la-Chapelle pour se justifier. Comme il ne se présenta aucun accusateur, elle se purgea par serment, selon les lois françaises (1).

Les divisions ne tardèrent pas à recommencer. L'empereur, toujours gouverné par Judith, fit renaître les plaintes et le mécontentement ; il avait aigri ses fils en changeant leurs partages ; Lothaire était surtout irrité d'avoir perdu son titre d'empereur. La plupart des seigneurs souffraient impatiemment de voir les affaires de l'état et même la succession à l'empire dépendre de la volonté d'une femme. Les plus saints évêques blâmaient hautement les variations d'un prince inconstant qui modifiait selon ses caprices des dispositions approuvées par

(1) Theg. *De gest. Lud.* — Nithard. lib. I. — Ann. Met. et Bert.

les états de la nation et confirmées par des sermens solennels. Agobard de Lyon lui fit à ce sujet des représentations, et ne dissimula pas dans sa lettre les murmures qu'excitait surtout la mesure prise contre Lothaire. Celui-ci voulut profiter de ce mécontentement. Il vint d'Italie avec une armée en 833, et pour rendre sa cause plus favorable, il se fit accompagner par le pape Grégoire, qui espérait rétablir la paix entre le père et les enfans. Pépin et Louis de Bavière vinrent joindre Lothaire en Alsace, où l'empereur s'était rendu de son côté. Le pape et les trois princes avaient fait venir l'abbé Vala, rétabli depuis quelque temps dans son abbaye de Corbie, et dont on espérait que les conseils et l'influence pourraient faciliter un accommodement. Les évêques du parti de l'empereur écrivirent au pape pour lui reprocher de s'être joint à Lothaire et d'avoir ainsi violé son serment de fidélité envers Louis le Débonnaire. Ils menacèrent même de le faire déposer ; mais le pape leur répondit que s'il avait fait un serment, il ne pouvait mieux le remplir qu'en cherchant à procurer la paix ; que d'ailleurs étant eux-mêmes coupables de parjure, il ne leur convenait pas de l'en accuser, et les rappelant au respect qu'ils devaient au saint-siège, il leur fit comprendre tout le mépris que méritait leur insolente menace. L'empereur fit remettre à ses enfans un manifeste où il exposait ses griefs contre eux, leur reprochant de fouler aux pieds les droits de la nature, de manquer à la fidélité qu'ils lui devaient comme à leur père et à leur souverain, et surtout d'empêcher le pape de venir le trouver. Lothaire y répondit avec une grande apparence de soumission, protestant qu'il n'en voulait point à l'empereur son père, mais seulement aux conseillers dont il était entouré, et qu'il n'avait pris les armes que pour sa propre défense. Ensuite il permit au pape de se rendre auprès de Louis le Débonnaire, qui, prévenu contre lui, ne le reçut point avec les honneurs accoutumés ; mais le souverain pontife lui fit entendre

qu'il n'avait d'autre but que de le réconcilier avec ses enfans, et après avoir passé ensemble plusieurs jours, ils se firent des présens réciproques, et le pape revint auprès de Lothaire avec l'espoir de conclure un accord (1).

Mais dans l'intervalle, ce prince était venu à bout de gagner la plus grande partie des troupes de son père, qui se vit ainsi réduit à se mettre à la discrétion de ses enfans. On prononça de l'avis presque unanime des seigneurs présens la déposition de ce faible empereur, qui fut conduit au monastère de Saint-Médard de Soissons. Le prince Charles, son fils, fut renfermé dans le monastère de Prom, et Judith, son épouse, envoyée prisonnière à Tortone en Italie. Lothaire fut proclamé empereur et se fit prêter serment; puis il indiqua un parlement général à Compiègne pour le mois de novembre de la même année 833. L'abbé Vala, désolé de voir qu'on avait poussé les choses à cette extrémité, alla se renfermer dans le monastère de Bobio en Italie, et le pape reprit la route de Rome dans une profonde affliction.

Cependant Lothaire, craignant toujours les partisans qui restaient à son père, fit publier par Agobard de Lyon une sorte de manifeste où la déposition de Louis était justifiée par l'exposition des griefs qu'on avait à lui reprocher. Il forma en même temps le projet de faire soumettre ce prince à la pénitence publique, avec défense de porter les armes, pour lui ôter ainsi tout moyen de remonter sur le trône, et il fit exécuter ce projet dans l'assemblée de Compiègne. Les principaux évêques s'associèrent à ses vues, entre autres Agobard de Lyon, Ebbon de Reims, Bernard de Vienne, Barthélemy de Narbonne et Jessé d'Amiens. Lothaire fit venir son père à Compiègne, où quelques évêques furent chargés de lui signifier qu'il était condamné à passer le reste de ses jours dans un monastère, et de l'engager à accepter volontairement cette pé-

(1) *Astron. Vit. Ludov.* — *Paschas. Vit. Valæ.*

nitence. Il le refusa d'abord, mais on le pressa tant qu'on parvint à le déterminer. On le conduisit ensuite à l'église de Notre-Dame de Soissons, où la cérémonie se fit en présence d'un clergé nombreux et d'un immense concours de peuple, sous la présidence d'Ebbon, métropolitain de la province. Louis, prosterné devant l'autel sur un cilice, fit sa confession publique en lisant un papier qu'on lui avait remis et contenant l'énumération des crimes qu'on lui imputait. C'était principalement d'avoir violé ses sermens en maltraitant ses frères et ses parens contre la promesse faite à son père, et en changeant les partages de ses enfans sans le consentement de la nation qui les avait confirmés; d'avoir jeté le trouble et le désordre dans l'état et occasionné une multitude de parjures par les sermens contraires qu'il avait fait prêter; d'avoir disposé de l'empire à sa fantaisie, suscité des guerres civiles et poursuivi ses enfans comme des ennemis; enfin d'avoir entrepris sans conseil et contre le bien de l'état plusieurs expéditions militaires qui avaient causé une foule de meurtres, de sacrilèges, de violences et d'injustices dont il était responsable. La plupart de ces griefs n'étaient malheureusement que trop fondés. Louis, après s'être avoué coupable sur tous ces points, ôta son baudrier et ses armes, se dépouilla de ses vêtemens ordinaires et prit l'habit de pénitent. Les évêques lui imposèrent les mains et firent les prières accoutumées. Ils dressèrent ensuite un acte qui contient le procès-verbal de la cérémonie et l'exposé des motifs qui avaient déterminé leur conduite. Il est à remarquer qu'ils supposent Louis déjà légitimement déposé, et qu'il n'est question dans cet acte que de la pénitence. On avait décidé qu'il serait signé par tous les évêques. Mais il est probable que plusieurs s'y refusèrent comme n'approuvant pas cette conduite, et les autres n'eurent pas le courage d'en prendre seuls par leur signature toute la responsabilité.

Louis ne demeura pas longtemps dans cet état d'humili-

liation. Dès l'année suivante les dispositions changèrent à son égard. Ses deux fils Louis et Pépin se déclarèrent pour lui contre Lothaire, et celui-ci, après avoir remporté d'abord quelques avantages, se vit enfin réduit à venir se jeter aux pieds de son père, qui se contenta de le reléguer dans son royaume d'Italie, avec défense de venir en France sans permission. Louis le Débonnaire, avant de reprendre son épée et les marques de la dignité impériale, s'était fait absoudre de sa pénitence par les évêques, dans l'église de Saint-Denis. Mais il voulut rendre sa réconciliation plus solennelle. Il convoqua, au mois de février 835, un parlement à Thionville, où se trouvèrent plus de quarante évêques, parmi lesquels on remarque les métropolitains de Trèves, de Mayence, de Rouen, de Tours, de Sens, d'Arles et de Bourges. L'assemblée fut présidée par Drogon de Metz, nommé depuis peu archichapelain du palais, et qui avait reçu du pape le pallium avec le titre d'archevêque. On commença par déclarer nul tout ce qui s'était fait contre l'empereur Louis, et cette délibération fut signée par tous les évêques. On se rendit ensuite à l'église cathédrale de Metz, où ce prince fut réconcilié solennellement avec les prières et les cérémonies ordinaires; après quoi on revint à Thionville pour juger les évêques qui s'étaient déclarés contre lui. Plusieurs s'étaient réfugiés en Italie sous la protection de Lothaire. Agobard de Lyon et Bernard de Vienne furent jugés par contumace et déposés. Ebbon, qui était présent, fut aussi privé de son siège. Il avait été arrêté dès l'année précédente et renfermé dans l'abbaye de Fulde, d'où il fut amené à Thionville. Les évêques, pour l'honneur de l'épiscopat, demandèrent et obtinrent qu'il fût jugé dans la sacristie, hors de la présence des laïques. Sommé de rendre compte de sa conduite, il se plaignit d'abord qu'on s'en prît à lui seul d'un acte qui s'était fait dans une nombreuse assemblée d'évêques; mais ils répondirent que s'ils n'avaient pu se dispenser d'y être

présens, ils n'avaient point approuvé les mesures qu'on y avait prises. Ebbon fit secrètement sa confession devant trois évêques, et donna au concile un acte de démission signé de sa main et conçu en ces termes : « Moi, Ebbon, évêque indigne, pénétré de la grandeur de mes fautes, j'en ai fait une confession secrète, et voulant sauver mon âme par la pénitence, je renonce aux fonctions épiscopales, afin que l'on puisse ordonner à ma place un évêque qui les remplisse mieux. » Il ratifia de vive voix cette renonciation, et les évêques prononcèrent en conséquence un jugement qui le déclarait privé de sa dignité. On remit une copie de cette sentence à Foulques, abbé de Saint-Remi, désigné archevêque de Reims. Mais il ne fut pas ordonné, parce que l'empereur voulait avoir le consentement du pape sur la déposition d'Ebbon. Celui-ci fut renvoyé au monastère de Fulde, et ensuite dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, d'où il ne sortit qu'après la mort de Louis le Débonnaire, qui vécut encore six ans depuis son rétablissement. Cette rigueur envers Ebbon fut surtout motivée par son ingratitude, car il devait tout à l'empereur. Il était né serf, et Charlemagne l'avait fait élever dans le palais avec son fils Louis, dont il était frère de lait. L'ayant ensuite affranchi en considération de ses talents, il l'avait attaché au service de ce prince, qui le nomma son bibliothécaire, et qui le fit élever en 816 sur le siège de Reims.

Louis le Débonnaire, sur la demande du pape Grégoire IV, et de l'avis des évêques, ordonna en 835 de célébrer tous les ans, le 1^{er} novembre, la fête de tous les Saints, déjà établie à Rome depuis plus de deux siècles. L'année suivante il convoqua une assemblée à Aix-la-Chapelle, où l'on fit des réglemens concernant les devoirs des évêques, des clercs et des princes. Ce ne sont guère que des extraits des pères et des anciens canons, et nous remarquerons seulement qu'on y menace de déposition les évêques ou les clercs qui violeraient le ser-

ment de fidélité fait à l'empereur Louis. On y dressa ensuite une remontrance adressée à Pépin et aux grands de son royaume pour les obliger à restituer les biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés. Pépin se rendit aux exhortations de son père et des évêques, et fit expédier des lettres pour ordonner cette restitution. Dans un autre parlement tenu la même année à Stramiac ou Crémien près de Lyon, on traita de nouveau la cause de l'archevêque Agobard et celle de Bernard de Vienne, mais leur absence fut cause qu'on ne put rien conclure ; c'est-à-dire que comme ils n'avaient été jugés que par contumace, on n'osa pas leur donner des successeurs. L'empereur ayant appris que Lothaire laissait maltraiter les clercs et piller les biens de l'Église romaine, lui adressa des reproches sévères à ce sujet, et l'exhorta en même temps à faire restituer, par les seigneurs de son royaume, les biens que plusieurs églises de France possédaient en Italie, et dont ils s'étaient emparés. Lothaire accorda une partie de ce qu'on lui demandait, et s'excusa pour le reste sur l'impossibilité de l'exécution (1).

Hilduin, abbé de Saint-Denis et archichapelain du palais, qui avait été exilé en 830 pour avoir favorisé le parti de Lothaire, ne demeura pas longtemps en disgrâce. L'empereur le rappela dès l'année suivante et lui rendit les abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain ; ensuite après avoir été rétabli en 834, il écrivit une lettre à Hilduin pour lui ordonner de recueillir tout ce qui se trouvait concernant saint Denis, dans les actes de son martyre, ou dans les écrivains grecs et latins, d'en faire une histoire suivie, et d'y joindre les pièces originales dont il tirerait son récit. Hilduin, pour exécuter cet ordre, composa une histoire de saint Denis, où il soutient que le premier évêque de Paris, patron de son monastère, est le même que saint Denis l'Aréopagite, converti par saint

(1) *Astron. Vit. Ludov.* — Ann. Bertin.

Paul. Il prétend qu'après avoir gouverné quelque temps l'église d'Athènes, saint Denis vint à Rome et fut envoyé en France par le pape saint Clément ; puis rapportant ce qui est dit dans les actes du martyre de saint Denis, il y ajoute plusieurs circonstances fondées apparemment sur la croyance populaire ; par exemple, que pendant la prison du saint martyr, comme il célébrait la messe, Jésus-Christ parut avec plusieurs anges et le communia de sa main, et qu'après avoir été décapité, saint Denis se releva, prit sa tête entre ses mains, et la porta fort loin, conduit par des anges. Hilduin mit à la tête de cette histoire la lettre de l'empereur Louis et sa réponse, qui indique les sources où il avait puisé ; savoir les prétendus écrits de saint Denis l'Aréopagite, apportés en France quelques années auparavant par les ambassadeurs que Michel le Bègue avait envoyés à Louis le Débonnaire, l'histoire du saint écrite en grec par un certain Aristarque, dont on ne trouve ailleurs aucune mention ; enfin, un Visbius, également inconnu, qu'il donne pour témoin oculaire des souffrances du saint martyr, et sous le nom duquel on trouve un petit écrit si rempli de puérités qu'il ne mérite aucune confiance. Ce recueil d'Hilduin porte le titre d'Aréopagitique, et il fut si bien accueilli, que la plupart des écrivains postérieurs ont confondu les deux saints Denis. Les Grecs même étaient dans cette opinion dès le temps d'Hilduin. Toutefois Adon et Usuard, dans leurs Martyrologes, composés peu de temps après, distinguent saint Denis de Paris de celui d'Athènes, et il n'y a plus aujourd'hui de doute à cet égard.

Hilduin se servit de l'autorité de l'empereur pour rétablir la discipline dans son abbaye de Saint-Denis, où le relâchement était devenu tel que la plupart des religieux se bornaient à observer la règle des chanoines. Outre les abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain, il possédait aussi avant son exil celle de Saint-Médard de Soissons,

et sur les instances de Rodoin, qui en était prévôt, voulant lui procurer quelque relique célèbre, il avait demandé au pape Eugène le corps de saint Sébastien. Comme sa demande était appuyée d'une lettre de l'empereur, le pape après quelque difficulté céda enfin, et la relique fut apportée en France par Rodoin lui-même, à la fin de l'an 826, et reçue avec la plus grande solennité dans l'abbaye de Saint-Médard. On raconte un grand nombre de miracles qu'elle fit sur la route, et plus encore depuis son arrivée. L'histoire de cette translation porte que Rodoin enleva aussi furtivement le corps de saint Grégoire, après avoir gagné par argent ceux qui en avaient la garde; toutefois il est certain que l'on a conservé ce corps à Rome, aussi bien que celui de saint Sébastien, et l'on voit dans Anastase le bibliothécaire, que Grégoire IV les transféra dans une chapelle de l'église de Saint-Pierre; ce qui montre qu'on ne donna aux Français qu'une partie de l'un et de l'autre, comme Adon, auteur contemporain, le dit expressément de saint Sébastien. Hilduin pendant son exil en Saxe avait promis à Varin, abbé de la Nouvelle-Corbie, de lui envoyer quelques reliques pour affermir la religion dans le pays, et quand il fut rétabli dans son abbaye de Saint-Denis, il lui donna, du consentement de l'empereur et de l'évêque de Paris, le corps du saint martyr Vitus, que l'abbé Fulrade avait apporté de Rome du temps de Pépin. Ce corps fut transféré l'an 836 au milieu d'un concours immense de peuple attiré par les miracles qu'il opérait. On en cite plus de quarante rapportés avec les noms des personnes et des lieux dans l'histoire de cette translation, écrite par un témoin oculaire. La foule était si grande que la campagne, jusqu'à plus d'un mille autour du monastère, était couverte de tentes occupées par des personnes de l'un et de l'autre sexe, accourues de toutes les parties de la Saxe.

L'évêque de Paderborn, dans le diocèse duquel se

trouvait la Nouvelle-Corbie, voulut aussi se procurer quelque relique pour confirmer son peuple dans la foi par la vue des guérisons miraculeuses qui se faisaient ordinairement dans la translation des corps saints. Il s'adressa à saint Aldéric, évêque du Mans, qui lui envoya le corps de saint Liboire, un de ses prédécesseurs. Il se fit vers le même temps beaucoup d'autres translations; car la vénération pour les reliques se manifestait avec plus d'éclat depuis que l'impiété des iconoclastes s'était élevée contre ce culte, approuvé par la tradition de l'Église universelle. Le peuple, témoin des miracles qu'elles opéraient, les recherchait avec empressement; on n'épargnait ni soins, ni fatigues, ni dépenses pour s'en procurer. Cette dévotion, si louable dans son principe, donna lieu cependant à quelques abus. On employait divers artifices pour enlever des reliques; on exposait quelquefois au culte des fidèles des reliques douteuses ou même supposées; et c'est ce qui détermina plusieurs conciles à défendre d'en transférer aucune sans le consentement de l'évêque. On amplifiait par des récits merveilleux les actes des martyrs ou la vie des saints, et quand on n'en trouvait pas l'histoire, on en composait une de fantaisie pour la lire le jour de leur fête. De là viennent plusieurs légendes fausses ou douteuses que la critique moderne a fait une loi de rejeter, mais dont le but, comme le résultat, était d'entretenir la piété des fidèles.

Éginhard, un des plus grands et des plus vertueux seigneurs de la cour, vivait depuis la mort de Charlemagne dans la retraite, séparé de sa femme et occupé de l'administration de plusieurs abbayes. Ayant achevé de bâtir l'église du monastère de Michelstadt, entre le Mein et le Neckar, il voulut avoir les reliques de quelque saint à qui il pût la dédier, et il envoya à Rome son secrétaire avec un diacre romain qui lui avait promis de lui en procurer. Ils passèrent par Soissons, où un prêtre nommé Hun se joignit à eux par ordre de l'abbé Hilduin. Étant arrivés à Rome,

ils cherchèrent dans les cimetières hors de la ville, et enlevèrent secrètement les corps des martyrs saint Pierre exorciste et saint Marcellin, prêtre. Ils reçurent aussi du diacre romain des ossemens de plusieurs autres martyrs. Le prêtre de Soissons prit avec ces ossemens une partie du corps de saint Marcellin ; mais Hilduin le fit restituer à Éginhard. Celui-ci plaça d'abord ses reliques à Michelstadt ; puis croyant avoir reconnu par deux miracles que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'elles y demeuraissent, il les fit transférer au monastère de Mulinheim ou Selgenstadt, dont il avait aussi l'administration. Il a écrit lui-même l'histoire de ces translations, où il raconte un grand nombre de miracles arrivés dans tous les lieux où l'on porta quelques parties de ces reliques, car il en distribua à plusieurs monastères. On a de lui, outre quelques lettres, un traité de la Croix, une Vie de Charlemagne, dont il avait été le secrétaire et le gendre, et des Annales qui s'étendent de l'an 741 à 829.

Éginhard, après avoir gouverné pendant sept ans l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, s'en démit volontairement, et l'empereur Louis la donna au moine Anségise, qui n'était pas moins distingué par ses talens et ses vertus que par son illustre naissance. Il avait embrassé la vie monastique dans cette abbaye, et Charlemagne, instruit de son mérite, lui avait donné le monastère de Saint-Sixte de Reims, et celui de Saint-Memmie de Châlons. Il en quitta bientôt le gouvernement ; mais le zèle et la capacité dont il avait fait preuve le firent nommer à l'abbaye de Saint-Germer, près de Beauvais, réduite à l'indigence et presque sans bâtimens. Il y fit les réparations nécessaires, et trouva le moyen, par une bonne administration, d'en augmenter les revenus et de distribuer d'abondantes aumônes. L'empereur Louis l'employa en plusieurs ambassades, et lui donna, en 817, l'abbaye de Luxeuil, et plus tard celle de Fontenelle. Il fit tant de bien dans cette dernière, qu'on le comparait

à saint Vandrille et à saint Ansbert. Il répara les bâtimens qui tombaient en ruine, et fit venir des moines de Luxeuil pour rétablir la régularité. Il pourvut ses trois abbayes d'un grand nombre de vases sacrés, d'ornemens précieux et surtout de livres, particulièrement d'ouvrages de pères. On doit à ce saint abbé un recueil de capitulaires divisé en quatre livres, comprenant les ordonnances de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, tant sur les matières ecclésiastiques que sur les matières profanes. Ce recueil fut cité bientôt après par l'empereur Louis lui-même et par ses successeurs, comme ayant autorité publique. Un moine, nommé Benoît Lévite, y ajouta trois autres livres contenant les capitulaires de Pépin et de Carloman (1).

Le zèle de Charlemagne pour le rétablissement des études avait produit partout les plus heureux résultats, et l'on compte sous le règne de Louis le Débonnaire un grand nombre d'évêques et de moines qui se rendirent célèbres par leurs écrits. Jonas d'Orléans, qui avait succédé à Théodulfe, outre son traité contre Claude de Turin, publia un ouvrage qui a pour titre : De l'institution des laïques, et qui renferme une exposition des devoirs du chrétien. Il commence par les obligations du baptême, et recommande aux pères et mères et aux parrains d'instruire les enfans. Il se plaint qu'on n'observe pas les canons touchant la pénitence, et que les pécheurs, pour être traités plus doucement, cherchent des prêtres ignorans. Il dit que, suivant la tradition de l'Église, on confesse aux prêtres les péchés considérables pour être réconcilié à Dieu par leur ministère, et que l'on peut confesser à tout le monde les fautes légères, suivant l'usage reçu parmi les moines. Il recommande de communier souvent, mais avec les dispositions nécessaires, et se plaint que la plupart des laïques ne rece-

(1) *Vit. S. Anseg.* — Egin. *De translat. mart.*

vaient la communion qu'aux trois grandes fêtes de l'année.

On a déjà vu plusieurs conciles se plaindre, comme Jonas, du relâchement introduit par des livres pénitentiels sans autorité. Pour remédier à cet abus, Halitgaire, évêque d'Arras et de Cambrai, composa, d'après le conseil d'Ebbon, archevêque de Reims, un pénitentiel tiré des canons et des pères. Son ouvrage, intitulé : Des remèdes du péché et des règles de la pénitence, est divisé en six livres, dont le premier traite des vices capitaux, le second des vertus, et les trois suivans des pénitences à imposer pour les différens crimes, soit aux clercs, soit aux laïques. Le sixième livre est un pénitentiel qu'Halitgaire dit avoir tiré des archives de l'Église romaine. On peut y remarquer qu'en cas de nécessité, et en l'absence du prêtre, le diacre pouvait recevoir le pénitent à la communion; ce que Fleury et d'autres auteurs expliquent en ce sens, que s'il y avait des marques sincères de conversion, le diacre pouvait donner l'Eucharistie au pénitent quoiqu'il n'eût pas reçu l'absolution; mais cette interprétation nous paraît inadmissible; ce règlement, conforme à d'autres que nous avons déjà rapportés et expliqués, n'est qu'une permission donnée au diacre de réconcilier à l'Église les pécheurs séparés de la communion par la pénitence publique. On remarque aussi dans ce livre que les pénitences sont plus légères que celles des anciens canons; qu'elles ne s'appliquent pas seulement comme dans les premiers siècles à l'apostasie, à l'adultère et à l'homicide, mais qu'on les étend à tous les crimes publics, tels que le vol, l'usure, l'ivresse, les maléfices, les sortilèges et autres superstitions; qu'on y soumet pour quelque temps, selon la discipline de l'Orient, ceux qui contractaient un troisième mariage, et qu'enfin on ordonne de ne pas obliger les serfs à autant de jeûnes que les riches, et de ne leur imposer que la moitié de la pénitence.

Amalaire, disciple d'Alcuin et clerc de l'église de Metz,

puis chorévêque de Lyon, avait publié, vers l'an 820, un traité des offices ecclésiastiques, dédié à Louis le Débonnaire. Il explique dans ce traité, divisé en quatre livres, les prières et les cérémonies de la messe et les autres parties de l'office. Il cherche surtout à en rendre des raisons mystiques dont quelques-unes sont peu solides ; mais son travail est néanmoins d'une grande utilité pour nous faire voir l'antiquité des cérémonies et des prières de l'Église ; car on les trouve dans cet ouvrage telles qu'elles sont encore usitées à Rome aujourd'hui, et on les regardait dès lors comme très-anciennes. Amalaire, dans le premier livre, traite des messes de toute l'année ; dans le second, des ordinations, des habits sacerdotaux et des différentes fonctions du clergé ; dans le troisième, il explique l'ordinaire de la messe ; et dans le quatrième, les heures canoniales ou les offices du jour et de la nuit. Après une préface qui contient quelques observations générales, il entre dans le détail de toutes les messes, en commençant à la Septuagésime, et marque dans le Carême les jours où il y avait quelque cérémonie particulière. On commençait en France et à Rome à jeûner, comme aujourd'hui, le mercredi après la Quinquagésime, et la messe qui se disait ordinairement à tierce, c'est-à-dire à neuf heures, se disait en Carême à none, ou à trois heures. Amalaire croit avec raison que les quatre premiers jours de jeûne avait été ajoutés depuis le temps de saint Grégoire, pour achever le nombre de quarante ; mais cet usage n'était pas encore admis partout, et dans quelques églises on ne jeûnait que six semaines ou trente-six jours ; dans quelques autres, surtout en Orient, où l'on ne jeûnait pas le samedi, on commençait le Carême à la Sexagésime ; une partie des Orientaux le commençaient à la Septuagésime, parce qu'ils ne jeûnaient ni le jeudi ni le samedi, et leur jeûne se réduisait ainsi à trente-six jours. Le mercredi de la quatrième semaine on ajoute à la messe une leçon et un répons, parce que, dit Ama-

laire, on fait en ce jour le troisième scrutin pour la réception des catéchumènes. Le jeudi saint on ne chante plus le *Gloria Patri* ; on s'abstient de sonner les cloches, ce qui a lieu aussi les deux jours suivans ; on consacre les saintes huiles ; on réserve le corps de Notre-Seigneur pour le lendemain ; on donne l'absolution aux pénitens, on dépouille les autels et on lave les pieds des frères et le pavé de l'église ; enfin on fait un repas commun en mémoire de la Cène. L'office du vendredi saint était tel qu'il est encore ; l'adoration de la croix est expressément marquée dans le traité d'Amalaire, et défendue contre ceux qui l'attaquaient. Il dit avoir appris qu'à Rome, dans l'église où le pape adorait la croix, personne ne communiait, et cet usage est devenu universel. Le samedi saint on ne disait point de messe, ou plutôt la longueur des cérémonies la faisait différer jusqu'à la nuit de Pâques. Amalaire fit aussi, par l'ordre de l'empereur Louis, des corrections dans les antiphoniers, et il publia ensuite, pour en rendre raison, un ouvrage où il expose les motifs qui l'avaient déterminé à conserver souvent l'ordre, le chant et les paroles des antiphoniers français, et d'autres fois à les corriger d'après ceux de Rome.

Les ouvrages d'Amalaire furent très-mal reçus par quelques églises de France et notamment par celle de Lyon, dont il attaquait les usages. Agobard, qui avait corrigé lui-même les antiphoniers de son église, entreprit de justifier ses propres corrections et de combattre celles d'Amalaire par deux écrits dont l'un a pour titre : De la psalmodie, et l'autre : De la correction de l'antiphonier. Il rend raison des changemens et des suppressions qu'il avait faits dans les livres de son église pour qu'ils fussent autant que possible entièrement composés des propres paroles de l'Écriture. Ensuite il publia contre Amalaire un autre écrit où il relève quelques erreurs de son traité des offices ecclésiastiques. Nous ferons connaître plus tard la vie et les écrits de Paschase Ratbert, d'Hinc-

nar, de Raban Maur, et d'un grand nombre d'auteurs qui prirent part aux disputes élevées après la mort de Louis le Débonnaire sur la grâce et sur l'Eucharistie.

L'empereur Michel le Bègue était mort en 829. Son fils Théophile lui succéda et régna douze ans. Il témoigna l'abord un grand zèle pour la justice et même pour la religion, mais il se déclara bientôt plus ouvertement que son père en faveur des iconoclastes, et poussa plus loin la persécution contre les catholiques et surtout contre les moines. Il leur défendit de se montrer ni dans les villes ni dans la campagne; en sorte que ne pouvant plus se procurer les choses nécessaires à la vie, plusieurs moururent de faim et de misère, et les autres se virent réduits, pour ne pas éprouver le même sort, à quitter l'habit monastique, sans toutefois renoncer à leur profession. Il défendit non-seulement d'honorer les images, mais d'en faire ou d'en conserver. On recommença donc à les effacer de nouveau dans les églises, à les brûler publiquement et à remplir les prisons d'évêques et de moines qui résistaient aux volontés de l'empereur. Il établit jusque dans les villages des officiers pour punir par des amendes tous ceux qui ne voulaient pas abandonner le culte des images. Toutefois il ne put y faire renoncer ni Théodora sa femme, ni Théoctista sa belle-mère. Il avait cinq filles, que cette princesse leur aïeule attirait souvent chez elle pour les affermir dans la foi par ses exhortations et son exemple. Théophile l'ayant appris fut fort irrité, et les empêcha d'aller aussi souvent chez cette vertueuse princesse; mais il n'osa lui en témoigner son mécontentement, pour ne pas s'exposer lui-même à des reproches; car elle ne craignait pas de s'élever publiquement contre son impiété et de condamner l'injustice de ses persécutions (1).

Un grand nombre de catholiques se signalèrent également par leur zèle pour la foi, entre autres les moines

(1) Append. ad Theoph. — Cedren. — Zonar.

du monastère de Saint-Abraham. Ils lui opposèrent l'autorité des anciens pères en faveur de la vie monastique, et pour montrer que les images étaient révérees dès les temps des apôtres, ils alléguaient le portrait de la sainte Vierge par saint Luc, et l'image miraculeuse de Jésus-Christ qu'il avait lui-même imprimée sur un linge ; ces traditions populaires étaient alors généralement adoptées. Le tyran chassa ces moines de Constantinople après les avoir fait déchirer à coups de fouet d'une manière si cruelle qu'ils en moururent au bout de quelques jours. Leurs corps, restés longtemps sans sépulture, se conservèrent sans corruption et furent honorés comme des reliques de martyrs. Un moine nommé Lazare lui devint surtout odieux par sa persistance à faire des images. N'ayant pu le gagner ni par promesses ni par menaces, il le fit battre de verges et mettre en prison, puis, comme ces tourmens ne l'avaient point ébranlé, il lui fit brûler les mains avec un fer rouge. Cependant, à la prière de l'impératrice, on le laissa sortir de prison, et il se cacha dans une église, où il fit malgré ses blessures une image de saint Jean qui devint célèbre par plusieurs guérisons miraculeuses.

L'empereur traita encore avec plus de cruauté saint Théophane de Jérusalem et son frère saint Théodore. C'étaient deux moines également distingués par leurs vertus et leurs lumières, que le patriarche de Jérusalem avait envoyés à Constantinople pour soutenir les catholiques. Ils avaient déjà souffert la prison et l'exil sous Michel le Bègue pour la défense des images. Théophile après les avoir fait cruellement fouetter les relégua dans l'île d'Aphusie ; puis, au bout de deux ans, il les fit ramener et comparaître devant lui, leur demanda d'un ton furieux pourquoi, étant étrangers, ils avaient eu l'audace de paraître à Constantinople, et sans attendre leur réponse, il les fit frapper au visage avec une telle violence qu'ils tombèrent tout étourdis. Il les fit ensuite dépouil-

er et battre de verges, animant lui-même les exécuteurs, et quatre jours après on essaya de les engager par des caresses à communiquer au moins une fois avec les hérétiques; mais comme ils répondirent qu'ils étaient prêts à souffrir mille morts plutôt que de trahir leur foi, on leur grava sur le visage par des piqûres quelques vers portant en substance que Théodore et Théophane avaient été bannis de Constantinople pour leurs superstitions, et marqués sur le front comme des malfaiteurs. Cette cruelle opération ne finit qu'avec le jour. Les saints martyrs dirent en sortant : Sachez que cette inscription nous fera ouvrir la porte du ciel et deviendra un témoignage contre vous au tribunal de Jésus-Christ; car vous surpassez la cruauté des anciens persécuteurs. On les remit en prison, et par les conseils du patriarche, on les exila dans la Bithynie, où Théodore mourut bientôt après. Le patriarche de Constantinople était Jean Lécanomante, qui succéda en 836 à Antoine de Sylée. Il exerçait un tel empire sur Théophile, qu'on l'accusait d'avoir employé des sortilèges et des enchantemens pour se rendre maître de son esprit.

Le saint moine Méthodius était sorti de l'obscur cachot où il avait été renfermé sous le règne de Michel. Comme tous les monastères de Constantinople étaient plus ou moins infectés de l'hérésie, il vivait en son particulier, exerçant par tous les moyens son zèle pour la foi, visitant et fortifiant les catholiques, travaillant à ramener ceux qui s'étaient laissé séduire, et il le faisait souvent avec succès, parce qu'il joignait à une éloquence insinuante une grande force de raisonnement et une profonde connaissance des Écritures. On en parla à Théophile, qui le fit venir et lui dit : Après ce que vous avez souffert, ne cesserez-vous point d'exciter des disputes pour un sujet aussi frivole que les images? Méthodius répondit : Si les images sont si méprisables, pourquoi prenez-vous tant de soin de multiplier les vôtres? Irrité de cette réponse, l'empereur le fit dépouiller jusqu'à la

ceinture et lui fit donner six cents coups de fouet ; après quoi on le descendit par un trou dans un souterrain du palais, d'où quelques personnes pieuses le tirèrent pendant la nuit et firent panser ses plaies. Théophile confisqua la maison où l'on avait donné asile au saint confesseur. Mais ensuite voyant qu'il ne gagnait rien par la violence, il voulut essayer la douceur et les caresses. Il fit venir Méthodius, entra en conférence avec lui sur la question des images, et il finit par se laisser lui-même ébranler. Il montra moins d'aversion pour les catholiques, fit loger le saint moine dans le palais, et voulant toujours l'avoir auprès de lui, il s'en faisait accompagner dans ses voyages et ses expéditions militaires.

L'empereur Théophile obtint de grands avantages contre les musulmans. Il prit plusieurs villes dans la Syrie et fit un grand nombre de captifs. Comme il avait mis le siège devant Sozopatre, où était né le calife Mostazem, celui-ci le pria d'épargner cette ville en sa considération ; mais Théophile n'eut aucun égard à sa demande ; il prit et ruina la ville, massacra une partie des habitans et emmena les autres. Le calife, outré de fureur, rassembla une armée innombrable, et vint attaquer Amorion, qui était la patrie de l'empereur. Après une vigoureuse résistance qui lui fit perdre soixante-dix mille hommes, il parvint à se rendre maître de la place, et fit passer au fil de l'épée tous les citoyens et la garnison, excepté les chefs et les principaux officiers, qu'il fit conduire à Bagdad. Dès qu'il y fut revenu lui-même, il les fit mettre aux fers avec les entraves aux pieds dans une obscure prison, où ils n'avaient qu'un peu de pain et d'eau pour toute nourriture, la terre pour lit, et pour vêtemens des haillons infects. Quelque temps après, les croyant affaiblis par les privations et les souffrances, il leur envoya les plus habiles musulmans pour les engager à renoncer au christianisme. Comme les prisonniers rejetaient avec horreur cette proposition, les musulmans,

qui feignaient d'être venus d'eux-mêmes et par compassion, les conjuraient au moins de les écouter et d'user seulement d'un peu de dissimulation et de condescendance, ajoutant que le calife les comblerait de biens, et qu'ils ne tarderaient pas à trouver une occasion de rentrer dans leur pays et de retourner à leur religion. Feriez-vous ainsi à notre place, demandèrent les chrétiens ? et sur la réponse affirmative des musulmans : Nous ne voulons point, répliquèrent-ils, prendre conseil sur la religion, de gens qui tiennent si peu à la leur ; et ils les renvoyèrent confus. D'autres vinrent encore à plusieurs reprises, toujours sous prétexte de leur faire l'aumône, et cherchant à les ébranler, tantôt par des lamentations sur leur triste état, tantôt par la considération des jouissances que la religion de Mahomet leur promettait en ce monde et dans l'autre vie. Pouvez-vous, répondirent les prisonniers, regarder comme véritable et digne de Dieu une religion qui donne carrière aux passions les plus honteuses, qui soumet la raison aux sens, et ravale l'homme au rang des bêtes. Enfin le calife leur envoya des fakirs ou religieux qui, après quelques témoignages de compassion et d'amitié, leur dirent : Voyez à qui Dieu donne ses bienfaits ; n'est-ce pas à nous qu'il accorde la victoire et les conquêtes ? Cependant il est juste, et puisqu'il nous favorise et vous soumet à notre puissance, il faut en conclure que nous observons sa loi, et que vous êtes punis pour refuser d'obéir à son prophète. Les chrétiens répondirent que Jésus-Christ avait pour garans de sa mission tous les prophètes qui l'avaient annoncé, que les musulmans eux-mêmes en convenaient ; que par conséquent Mahomet aurait dû produire de semblables preuves à l'appui de sa mission ; et quant à ce qui regarde vos conquêtes, ajoutèrent-ils, ignorez-vous que les Perses ont subjugué une grande partie du monde, que les Grecs à leur tour ont soumis les Perses, et que l'empire des Romains s'est

étendu sur tout l'univers ? Ces conquérans suivaient-ils la vraie religion ? n'étaient-ils pas plongés dans l'idolâtrie ? Il faut donc en matière de religion d'autres preuves que des succès temporels. Les chrétiens demeurèrent sept ans entiers dans leur prison. Le calife Mostazem refusa constamment de recevoir leur rançon, et son successeur Vatek, après de nouvelles tentatives pour les ébranler, fit mettre à mort les plus considérables, au nombre de quarante-deux. On leur proposa encore au moment du supplice de renoncer à leur religion, en leur promettant de la part du calife, les plus magnifiques récompenses ; mais ils dirent tout d'une voix : Anathème à Mahomet et à ses sectateurs. L'Église honore ces martyrs le 6 mars.

L'empereur Théophile fut si affecté de la prise d'Amorion, qu'il tomba malade bientôt après d'une inflammation d'entrailles, et mourut le 20 janvier 842. Ses persécutions contre les catholiques ont rendu sa mémoire odieuse. Toutefois, son règne offre quelques actions louables, entre lesquelles on doit remarquer surtout la suppression des maisons de débauche et des femmes publiques. Son fils Michel, encore enfant, lui succéda sous la régence de Théodora sa mère, et d'un conseil composé de l'eunuque Théoctiste, du patrice Bardas, frère de l'impératrice, et de son oncle Manuel, zélé catholique. Celui-ci entreprit aussitôt de faire rétablir les saintes images, et après avoir obtenu l'assentiment de ses deux collègues, il en fit la proposition à l'impératrice ; elle répondit, qu'ayant eu de son côté le même dessein, elle avait été retenue par la multitude des grands, qui avaient embrassé l'hérésie des iconoclastes, et principalement par les métropolitains et le patriarche. Mais il l'encouragea en lui représentant l'attachement général du peuple au culte des images. Elle envoya donc un officier vers Lécanomante pour lui signifier l'ordre ou de renoncer à son hérésie, ou de quitter sur-le-champ son siège et de se retirer à sa maison de campagne, jusqu'à ce qu'on eût

ris des mesures pour le juger canoniquement. Lécanomante répondit qu'il aviserait, puis il s'ouvrit les veines et laissa couler beaucoup de sang, pour faire croire qu'on avait voulu l'assassiner. Mais on prouva facilement la fourberie, et il fut ignominieusement chassé de son église. On assembla dans le palais un nombreux concile qui anathématisa les ennemis des saintes images, confirma le second concile de Nicée, prononça la déposition de Jean Lécanomante, et mit à sa place Méthodius, qui avait tant souffert pour la religion. L'impératrice pria les évêques d'obtenir de Dieu le pardon du péché que l'empereur son époux avait commis contre la foi. Méthodius lui répondit : Nous pouvons soulager les défunts quand leurs fautes sont légères ou qu'ils ont fait pénitence ; mais nous ne saurions absoudre ceux qui sont morts dans la damnation. Comme l'impératrice affirma avec serment que Théophile avant sa mort avait témoigné du repentir, les évêques lui dirent que s'il en était ainsi, elle pouvait avoir confiance que Dieu avait fait miséricorde à ce prince. Les saintes images furent solennellement rétablies dans l'église patriarcale, le premier dimanche de Carême de l'an 842, et l'on institua en mémoire de ce rétablissement une fête solennelle que les Grecs célèbrent encore. On y chante une hymne du saint confesseur Théophane de Jérusalem, qui fut fait archevêque de Nicée, en récompense de sa foi et de ses souffrances. Ainsi finit l'hérésie des iconoclastes, environ cent vingt ans après que Léon l'Isaurien l'eut introduite (1).

Le patriarche Méthodius prit soin d'établir partout des évêques catholiques ; mais il crut devoir, pour le bien de la paix, conserver ceux qui avaient été ordonnés par les iconoclastes, quand ils n'avaient pas eux-mêmes embrassé l'hérésie ou qu'ils en avaient fait pénitence. Cette discrétion faillit causer un schisme, et l'on fut contraint

(1) *Vit. S. Meth.* — *Append. ad Theoph.* — *Cedren.*

d'exiler quelques évêques ou abbés qui en murmuraient trop ouvertement. Toutefois, l'opposition se calma peu à peu, par la fermeté du patriarche et surtout par les soins du célèbre solitaire saint Joannice, à qui l'éminence de ses vertus donnait une grande autorité. Né de parens pauvres, il avait été pâtre dans sa jeunesse, puis ayant embrassé le service militaire, il s'était laissé entraîner dans l'hérésie des iconoclastes; mais sous le règne d'Irène, il revint à la foi catholique et expia sa faute par six ans de jeûnes et d'austérités. Ensuite, au retour d'une campagne où il s'était signalé par sa valeur, il renonça au monde, et après avoir passé quelque temps en différens monastères, il se retira seul sur une montagne en Bithynie, où il vécut plusieurs années, exposé à toutes les injures de l'air, ou n'ayant d'autre abri qu'une caverne. Après douze ans de cette profonde solitude, il entra dans un monastère. Il devint bientôt célèbre par de nombreux miracles, et son autorité servit beaucoup à soutenir les catholiques contre les persécutions des iconoclastes. Il mourut en 846, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Saint Méthodius mourut l'année suivante, après avoir tenu quatre ans le siège de Constantinople. On dit qu'il portait une bandelette qui lui soutenait le menton, parce qu'il avait eu les mâchoires brisées pendant la persécution; et les patriarches de Constantinople en ont depuis adopté l'usage comme un ornement. On donna pour successeur à Méthodius saint Ignace, dont nous parlerons plus tard.

L'impératrice Théodora renouvela le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, et lui rendit sa sœur, qui était captive, et qui pendant son séjour à Constantinople avait embrassé la religion chrétienne. Les exhortations de cette sœur et les instructions que Bogoris avait déjà reçues d'un moine captif, amenèrent bientôt après la conversion de ce prince, et en même temps celle des Bulgares. L'impératrice voulut ensuite convertir ou dé-

truire les pauliciens, qui désolaient l'Orient. Poursuivis à outrance par Michel Curopalate et par Léon l'Arménien, son successeur, un grand nombre, pour se soustraire à la mort, s'étaient réfugiés dans l'Arménie, où l'émir des Sarrasins leur donna une retraite ; ils y bâtirent la ville d'Argaous, et de là ils exerçaient des ravages continuels sur les terres de l'empire. Théodora envoya contre eux des généraux qui en firent pendre, ou décapiter, ou noyer jusqu'à cent mille. Mais ces odieuses cruautés n'eurent pas le résultat qu'on espérait. Les pauliciens échappés au carnage se joignirent aux musulmans, et se virent bientôt en état de rétablir leur ville d'Argaous, et de bâtir celles d'Amara et de Tibrique. Leur chef s'établit dans cette dernière, qui était située entre les frontières des Sarrasins et les possessions des Romains, ce qui lui donnait le moyen d'offrir un asile aux sectaires, aux vagabonds, à tous les scélérats qui cherchaient l'impunité, et avec un tel recrutement, de piller les provinces romaines et d'enlever une multitude de captifs pour les vendre aux musulmans. Ainsi les rigueurs de l'impératrice, bien loin d'éteindre cette secte, ne servirent qu'à la fortifier (1).

L'empereur Louis le Débonnaire était mort le 20 juin 840, dans la soixante-quatrième année de son âge. Il s'était mis en route pour aller combattre son fils Louis, roi de Bavière, qui avait pris les armes à l'occasion d'un nouveau partage fait à son préjudice en faveur de ses frères Charles et Lothaire, après la mort de Pépin, roi d'Aquitaine. Attaqué avant son départ d'une fluxion de poitrine, il perdit entièrement ses forces près de Mayence, et forcé de se mettre au lit, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il avait toujours donné des marques d'une grande piété. Tous les matins il allait à l'église, où il demeurait longtemps en prières, prosterné sur le pavé, qu'il arrosait souvent de ses larmes. Il distribuait

(1) Append. ad Theoph. — Cedren. — Petr. Sicul.

avant son repas d'abondantes aumônes, et partout où il se trouvait, il avait soin qu'il y eût des logemens pour les pauvres. Il donna dans ses derniers momens toute sa confiance à son frère Drogon, évêque de Metz, et archichapelain du palais. Chaque jour il se confessait à lui et recevait la communion. Il envoya à Lothaire une couronne, une épée et un sceptre, et lui recommanda de conserver au jeune Charles son frère le royaume qui lui avait été assigné. Il protesta devant les évêques et prit Dieu à témoin qu'il pardonnait à Louis, roi de Bavière. Enfin, après avoir demandé les prières des agonisans, il expira dans les plus grands sentimens de religion. Sa bonté, qu'il porta souvent jusqu'à la faiblesse, lui a fait donner le surnom de Débonnaire. Il était d'une grande sobriété, s'habillait modestement, ne faisait rien sans conseil, et se montrait libéral jusqu'à la prodigalité ; car il distribua une grande partie de son domaine, ce qui affaiblit considérablement la couronne.

Quelque temps avant sa mort, il avait permis à Agobard de Lyon et à Bernard de Vienne de rentrer dans leurs sièges, et le premier était même rentré si avant dans ses bonnes grâces, qu'il fut mis à la tête des affaires dans le royaume d'Aquitaine. Mais il mourut la même année que l'empereur. Il est honoré dans l'église de Lyon sous le nom de saint Ageband. Il nous reste de lui, outre les traités contre Félix d'Urgel, contre les superstitions des Juifs et contre les épreuves, un traité du gouvernement ecclésiastique, et quelques autres écrits sur divers sujets. Bernard de Vienne, également honoré comme saint dans son église, mourut deux ans plus tard. Il avait été marié dans sa jeunesse ; mais bientôt après il se retira, du consentement de sa femme, dans le monastère d'Ambronay, qu'il avait fondé. Il en était abbé lorsqu'il fut élu en 810 pour le siège de Vienne, qu'il n'accepta que sur l'ordre exprès du souverain pontife. Il fonda ensuite le monastère de Romans, où il choisit sa

sépulture. Ebbon remonta aussi sur le siège de Reims par la protection de Lothaire, qui après la mort de Louis s'était rendu maître de cette ville. Mais au bout d'un an la défaite de Lothaire força Ebbon d'abandonner de nouveau son siège et de se retirer en Saxe, où il fut fait plus tard évêque d'Hildesheim. Il se remit à travailler à la conversion des païens, et soutint saint Anschaire dans les traverses qu'éprouvait sa mission (1).

La Meuse, d'après le dernier partage fait par l'empereur défunt, devait séparer les états de Charles et de Lothaire. Mais celui-ci, à titre d'empereur et d'ainé, prétendit tout réunir, ou du moins rendre les apanages de ses frères dépendans de son empire. Il passa bientôt la Meuse et envahit toutes les provinces jusqu'à la Loire. Louis de Bavière unit ses forces à celles de Charles pour s'opposer aux entreprises de Lothaire. Les armées des deux partis se rencontrèrent près d'Auxerre, au mois de juin 841. Louis et Charles malgré leur supériorité firent des propositions de paix que Lothaire refusa, et la bataille se livra près de Fontenai. Il y eut des deux côtés un carnage effroyable ; mais enfin l'armée de Lothaire fut mise en déroute, et les deux rois vainqueurs, pour épargner une plus grande effusion de sang, empêchèrent de poursuivre les fuyards. Lothaire après sa défaite se retira dans la Saxe, où il chercha tous les moyens de rétablir ses affaires. Pour s'attacher davantage les Saxons, il leur donna la liberté de choisir entre le christianisme et leur ancienne religion, et un grand nombre retournèrent au paganisme. Les deux rois Charles et Louis se rendirent à Aix-la-Chapelle, et réunirent une assemblée d'évêques et de prêtres pour délibérer sur les dispositions à prendre relativement aux provinces que Lothaire avait abandonnées. Les évêques décidèrent que ce prince avait été vaincu

(1) Adon. *Chron.* — Flodoard. — Nithard.

et dépouillé de ses états par un juste jugement de Dieu ; puis ils demandèrent aux deux rois s'ils étaient disposés à mieux gouverner que Lothaire, et ceux-ci ayant répondu qu'ils chercheraient à suivre en tout la volonté de Dieu, l'assemblée déclara qu'ils devaient garder leurs conquêtes. Ils nommèrent pour en faire le partage plusieurs commissaires, dont l'un fut Nithard, qui a écrit l'histoire des guerres entre les fils de Louis le Débonnaire. Mais on rendit bientôt ces provinces à Lothaire.

Le roi Charles après la bataille de Fontenai soumit la province du Maine, qui s'était déclarée contre lui, et rétablit saint Aldric, évêque du Mans, chassé de son siège par les rebelles. On avait pillé sa maison épiscopale, enlevé de ses terres quatre-vingt chevaux et deux cents pièces d'autre bétail, et ruiné de fond en comble sept hôpitaux qu'il avait fondés. L'abbé de Saint-Calais avait pris le parti des rebelles pour soustraire son monastère à l'évêque. Le roi Charles, en confirmation d'une sentence rendue par son père deux ans auparavant, rendit ce monastère à saint Aldric. Cet évêque, issu d'une des plus illustres familles de France, avait été dès l'âge de douze ans attaché à la cour de Charlemagne, et telle était dès lors sa piété, qu'après avoir fait son service pendant le jour, il passait une grande partie de la nuit en prières. Il entra ensuite dans le clergé de l'église de Metz et fut mis à la tête des écoles. L'empereur Louis venait de le prendre pour confesseur, lorsqu'il fut appelé au siège épiscopal du Mans, qu'il occupa vingt-quatre ans. Il fonda et rétablit plusieurs monastères, bâtit un cloître pour ses chanoines, et leur donna une règle, puisée dans les canons des conciles, dans les décrétales des papes et dans les écrits des pères. Un autre évêque du même nom, et mis également au nombre des saints, se signala vers le même temps par ses lumières et ses vertus sur le siège de Sens.

Pépin, neveu du roi Charles et fils de Pépin, roi d'A

quittaine, s'était fait reconnaître comme souverain dans les états de son père, et était soutenu par Guillaume, fils du comte Bernard, qui s'était rendu maître de Toulouse. Les troupes envoyées pour réduire cette ville furent surprises et défaites dans l'Angoumois, par celles de Pépin. On observe, à cette occasion, que les évêques et les abbés continuaient de porter les armes comme les autres seigneurs, et malgré les réglemens contraires, on prétendait qu'ils y étaient obligés à cause de leurs fiefs. Hugues, fils de Charlemagne et abbé de Saint-Bertin, et Riboron, abbé de Saint-Riquier, furent trouvés entre les morts. On fit prisonniers Ebroïn, évêque de Poitiers, Raguenaire d'Amiens, et Loup, abbé de Ferrière. Malgré la perte de cette bataille, Charles ne laissa pas de prendre Toulouse quelque temps après, et sur les plaintes que lui adressèrent les prêtres de la province, il fit un capitulaire pour réprimer les exactions de quelques évêques. Il statua que les évêques ne pourraient rien exiger des curés au-delà des redevances déterminées; que dans leurs visites, ils choisiraient pour leur station un lieu où les paroisses voisines pussent commodément s'assembler; que le curé du lieu, avec les quatre curés voisins, fournirait la quantité de vivres spécifiée par le capitulaire; et que les évêques ne pourraient en exiger davantage; qu'ils n'auraient droit à ces redevances que pour une seule visite par an, et à condition de faire cette visite en personne; enfin, qu'ils ne multiplieraient point les paroisses sans nécessité, et qu'en les divisant, ils répartiraient aussi la somme des redevances entre les nouveaux curés.

Tandis que les princes français ruinaient leurs armées par des guerres civiles, l'état demeurerait livré presque sans défense aux ravages des Normands. On appelait de ce nom, qui signifie hommes du Nord, les barbares encore païens qui venaient du Danemark, de la Norwège et des pays voisins. Ils entraient par l'embouchure des

fleuves, sur une quantité de bâtimens légers, et se répandaient de tous côtés pour faire des captifs et du butin. Leurs courses avaient commencé dès le règne de Louis le Débonnaire ; mais elles devinrent plus fréquentes et plus désastreuses après sa mort, et se renouvelèrent presque chaque année, et souvent en plusieurs lieux à la fois, sous le règne de son fils Charles le Chauve. Ils entrèrent par la Seine l'an 841, pillèrent Rouen, brûlèrent le monastère de Saint-Ouen et celui de Jumièges ; ruinèrent les églises et les villages, et emportèrent un butin prodigieux. Deux ans plus tard, ils entrèrent par l'embouchure de la Loire, et prirent la ville de Nantes, qu'ils trouvèrent sans défense. L'évêque se retira dans l'église cathédrale avec son clergé et une grande multitude de peuple. Mais les barbares ayant brisé les portes, firent main basse sur cette multitude désarmée, et après un affreux carnage, ils enlevèrent comme captifs tous ceux que leur fureur avait épargnés. Ils firent ensuite le dégât dans le voisinage, et se rembarquèrent avec des richesses immenses et des troupes innombrables de captifs , dont la rançon coûta des sommes énormes aux chrétiens, qui s'empressèrent de livrer leurs dernières ressources pour les racheter. Ces barbares attaquèrent l'Aquitaine en 844, remontèrent par la Garonne jusqu'à Toulouse, pillant partout impunément, et de là, ils se jetèrent sur les côtes de la Galice et en d'autres endroits de l'Espagne, d'où ils furent repoussés par les Sarrasins. Ils rentrèrent l'année suivante dans l'Aquitaine, et parvinrent à s'y établir. Deux autres troupes de Normands se portèrent la même année dans les provinces du Nord ; ils entrèrent par la Seine avec cent vingt bâtimens, remontèrent jusqu'à Paris, où ils entrèrent sans résistance, et après avoir exercé partout d'affreux ravages, ils offrirent au roi de se retirer moyennant une somme d'argent, et la condition fut acceptée ; mais en se retirant ils continuèrent leurs dévastations. D'autres

pénétrèrent par l'embouchure de l'Elbe dans la Frise, prirent Hambourg, massacrèrent une partie des habitants, et brûlèrent l'église que saint Anschaire venait de bâtir. Ils attaquèrent d'autres cantons de la Frise les années suivantes, et l'empereur Lothaire ne pouvant les repousser, leur donna plusieurs comtés de la Hollande, et reçut leur chef pour son vassal. Le roi Charles donna aussi des terres à une autre troupe qui avait pillé Beauvais. Une nouvelle invasion eut lieu en 848 dans l'Aquitaine, où les barbares brûlèrent Bordeaux. Ils revinrent à Rouen l'an 851, firent le ravage dans les environs pendant trois mois, brûlèrent le monastère de Fontenelle, celui de Saint-Germer, et ensuite la ville de Beauvais. Ils pillèrent de nouveau la ville de Nantes en 853, et remontant la Loire jusqu'à Tours, ils incendièrent le monastère de Marmoutiers, où ils massacrèrent cent seize moines. Ils revinrent trois ans plus tard par la Loire, et s'avancèrent jusqu'à Orléans, qu'ils pillèrent sans résistance, avec tous les environs jusqu'à Chartres et à Blois. D'autres s'embarquèrent la même année sur la Seine, ravagèrent les villes et les villages des deux côtés de la rivière, et vinrent de nouveau attaquer Paris, où ils brûlèrent Sainte-Geneviève et toutes les autres églises, excepté la cathédrale, Saint-Germain des Prés et Saint-Denis, qui furent rachetées par de grandes sommes d'argent (1).

Ces barbares continuèrent les années suivantes de porter dans les mêmes provinces le meurtre, le pillage et l'incendie. Ils pillèrent entre autres les villes d'Amiens, de Noyon, de Bayeux, et mirent tout à feu et à sang dans les environs. Ils se portèrent en même temps sur les côtes d'Espagne, et après en avoir fait le tour, ils entrèrent par les bouches du Rhône, et dévastèrent la Provence et le Dauphiné. De là ils passèrent en Italie jusqu'en Toscane,

(1) Ann. Bertin. et Fuld. — Chron. Norm.

prirent Pise et plusieurs autres villes qu'ils ravagèrent. L'Angleterre fut aussi le théâtre de leurs dévastations, et dans un concile tenu à Winchester en 856, les rois de Wessex, d'Estanglie et des Merciens, ordonnèrent, sur la demande des évêques, qu'à l'avenir les églises auraient la dixième partie de toutes les terres sans aucune charge, afin d'être ainsi dédommagées du pillage des barbares. Ethelulfe, roi de Wessex, avait fait l'année précédente le pèlerinage de Rome, et par son testament il fit donation de trois cents marcs d'or par an à l'Eglise romaine. Telle fut l'origine du tribut connu sous le nom de denier de saint Plerre.

Les Sarrasins exercèrent aussi vers le même temps des ravages en France et en Italie. Ils entrèrent, l'an 842, par le Rhône, abordèrent près d'Arles, pillèrent partout impunément, et chargèrent leurs vaisseaux d'un immense butin. Ils furent attirés en Italie par l'ambition de deux seigneurs qui se disputaient le duché de Bénévent, et dont l'un invoqua le secours des Sarrasins d'Espagne, et l'autre de ceux d'Afrique. Un des compétiteurs, pour fournir à l'avidité de ces auxiliaires, enleva presque tous les trésors que les rois lombards et ensuite les princes français avaient donnés au monastère du Mont-Cassin. Il emporta en différentes fois des croix, des couronnes, des vases sacrés et d'autres ornemens d'or et d'argent, d'un poids considérable, et plus de trente mille sous d'or en monnaie. Les Sarrasins prirent plusieurs places, et emmenèrent une multitude de captifs. Ils vinrent attaquer Rome en 846, et ne pouvant y entrer, ils pillèrent les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul qui étaient hors de la ville; puis ils brûlèrent Fondi, égorgèrent une partie des habitans, emmenèrent les autres, et portèrent la dévastation sur toutes les côtes voisines. Ils revinrent menacer Porto en 849; mais ils furent repoussés, et leur flotte, dispersée par la tempête, se brisa sur les écueils. Les barbares qui échappèrent aux flots furent mis à mort

ou conduits à Rome pour être employés aux travaux publics (1).

Le pape Grégoire IV était mort le 11 janvier 844; on lui donna pour successeur l'archiprêtre Sergius, qui fut ordonné le 27 du même mois, sans attendre le consentement de l'empereur. Pendant qu'on procédait à l'élection, un diacre nommé Jean, soutenu par une partie du peuple, s'empara du palais de Latran; mais il en fut bientôt chassé, mis en prison, et ne dut même la vie qu'à la clémence du nouveau pape. L'empereur Lothaire trouva mauvais qu'on n'eût pas attendu son consentement et ses envoyés pour consacrer Sergius, et voulant empêcher qu'à l'avenir cet exemple ne passât en coutume, il envoya à Rome son fils Louis, avec le titre de roi d'Italie, et le fit accompagner d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs. Le pape fit rendre au jeune prince les mêmes honneurs qu'à l'empereur. Il envoya au-devant de lui les magistrats et les corps de la milice, avec les croix et les bannières, et il vint le recevoir lui-même avec le clergé sur les degrés de l'église de Saint-Pierre; mais on en avait fermé les portes, et quand le roi fut arrivé, le pape lui dit : Si vous venez ici pour le bien de l'état et de l'Église, je vous ferai ouvrir ces portes; sinon je ne le permettrai pas. Le roi protesta qu'il n'avait aucune mauvaise intention. Alors les portes s'ouvrirent : ils entrèrent ensemble, et prièrent quelque temps devant la confession de saint Pierre. Les évêques qui avaient suivi le roi s'assemblèrent pendant plusieurs jours au nombre de vingt-trois, présidés par Drogon de Metz, pour examiner l'élection de Sergius. Mais le pape défendit ses droits avec beaucoup de force, et après quelques contestations, son ordination fut déclarée légitime. Il paraît toutefois qu'il fut convenu d'un commun accord, que dans la suite le pape élu ne serait point consacré avant

(1) Ann. Fuld. et Bertin. — Chron. Cassin.

d'avoir prêté serment devant les commissaires de l'empereur, suivant la constitution de Lothaire. Le jeune Louis fut sacré roi d'Italie par le pape, qui lui mit la couronne sur la tête. Les Français demandèrent que les Romains lui fissent serment de fidélité ; mais le souverain pontife représenta que ce serment n'était dû qu'à l'empereur, et il lui fut prêté solennellement par les seigneurs. On voit clairement ici que Rome n'était point comprise dans le royaume d'Italie, et que l'empereur n'y exerçait d'autre autorité que celle de protecteur et de suzerain (1).

Le pape Sergius mourut au commencement de l'an 847, après trois ans de pontificat. On élut aussitôt le prêtre Léon, dont le sacre fut différé quelque temps, pour attendre le consentement de l'empereur ; mais comme la ville était menacée par les Sarrasins, on se décida enfin à le consacrer avant d'avoir obtenu ce consentement. Le pape Léon IV, pendant un pontificat de huit ans, répara l'église de Saint-Pierre, dévastée par les musulmans, et y mit des croix, des chandeliers, des vases sacrés et d'autres ornemens d'or et d'argent, d'une valeur prodigieuse. Il entreprit en même temps de bâtir auprès de cette église, pour la mettre à couvert contre les incursions des barbares, un nouveau quartier qui serait joint à la ville et enfermé par des murailles. On y travailla pendant quatre ans avec la plus grande activité, et cette nouvelle ville, achevée en 852, fut dédiée avec des prières solennelles et reçut le nom de cité Léonine. Le pape répara aussi les murailles de Rome, fit refaire les portes, et rebâtit quinze tours de fond en comble. Il en ajouta deux autres sur le Tibre, avec des chaînes pour fermer le passage jusqu'aux moindres barques. Enfin il fortifia la ville de Porto et la repeupla d'un grand nombre de familles corses, que la crainte des Sarrasins avait réduites à s'expatrier. La ville de Centumcelles, dont les murailles étaient ruinées, se

(1) Anast. *Vit. Pontif.* — Ann. Bertin.

trouvait exposée aux ravages perpétuels des Sarrasins, et les habitans vivaient réfugiés sur les montagnes et dans les bois. Le pape, touché de compassion pour ce malheureux peuple, fit bâtir à quelque distance, sur une hauteur de difficile accès, une ville nouvelle qu'il nomma de son nom Léopolis. Dans la suite les habitans retournèrent à Centumcelles, qui prit de là le nom de *Civita-Vecchia* ou ville vieille. Outre ces grandes entreprises, le pape Léon fonda ou rétablit un grand nombre de monastères et décora plusieurs églises avec magnificence. Il publia dans un nombreux concile, tenu à Rome à la fin de l'an 853, plusieurs réglemens de discipline qui se bornent presque tous à confirmer d'anciens canons. Il y déposa le prêtre Anastase, qui depuis cinq ans avait abandonné son église et méprisé l'excommunication dont il avait été frappé plusieurs fois pour sa désobéissance.

Le pape saint Léon IV mourut au mois de juillet de l'an 855, et eut pour successeur Benoît III, prêtre du titre de Saint-Calliste (1). Lorsqu'on vint lui annoncer son élection, faite d'un consentement unanime, il conjura instamment le clergé et le peuple de ne pas lui imposer un si redoutable fardeau; mais on le conduisit sur-le-champ au palais pontifical avec les plus grandes dé-

(1) C'est entre la mort de Léon IV et l'élection de Benoît III qu'on avait placé l'histoire de la prétendue papesse Jeanne. Cette fable qu'on trouve pour la première fois racontée par Marianus Scotus chroniqueur de la fin du onzième siècle, est depuis longtemps rejetée par tous les critiques. Elle a même été positivement réfutée par les écrivains protestans les plus érudits, tels que Blondel, Casaubon et Bayle. En effet, tous les auteurs contemporains, Anastase le bibliothécaire qui vivait alors à Rome, l'auteur des *Annales de Saint-Bertin* Loup, abbé de Ferrières, Hincmar de Reims, Adon de Vienne Reginon, abbé de Prüm, et même le schismatique Photius et Métrophane de Smyrne, affirment unanimement que Benoît III succéda sans intervalle à Léon III, et ne disent pas un mot de cette prétendue papesse, dont l'histoire est d'ailleurs surchargée de circonstances évidemment absurdes.

monstrations de joie; puis on envoya le décret d'élection à l'empereur, pour en obtenir la confirmation. Les députés qui en furent chargés se laissèrent gagner en faveur du prêtre Anastase, déposé par le pape Léon, et les commissaires de l'empereur, à la persuasion de quelques évêques, prirent aussi le parti de ce schismatique. Ils employèrent même les plus violentes menaces pour le faire consacrer. Mais voyant la fermeté de la plupart des évêques, et l'attachement du clergé et du peuple au pape Benoît, ils furent contraints de renoncer à leur entreprise. Anastase fut chassé honteusement du palais pontifical, où il s'était introduit à main armée, et Benoît III, après y avoir été reconduit en triomphe, fut sacré à la fin de septembre de la même année. Il tint le saint-siège deux ans et demi. Son successeur fut Nicolas I^{er}, qui fut élu au mois de mars de l'an 858, et sacré peu de jours après en présence de l'empereur. On eut tant de peine à vaincre son humilité, qu'il fallut le tirer par force de son église pour le placer sur le siège pontifical (1).

L'empereur Lothaire s'était réconcilié avec ses frères Charles et Louis. Les trois princes se réunirent près de Thionville, au mois d'octobre de l'an 844, promirent de garder entre eux une paix inviolable, et de concourir ensemble à réparer les maux de l'Église troublée par leurs divisions. Il s'y trouva un grand nombre d'évêques, qui s'assemblèrent sous la présidence de Drogon, évêque de Metz, et dressèrent quelques articles, pour demander que les sièges vacans fussent incessamment remplis, et qu'on rétablît les évêques chassés par suite des guerres civiles; qu'on empêchât les seigneurs d'usurper les biens ecclésiastiques; qu'on rendît les monastères à des abbés, ou que s'ils demeuraient entre les mains des laïques, l'évêque eût au moins le pouvoir de prendre des mesures pour assurer la célébration des offices et l'entretien des moines

(1) Anast. *Vit. Pontif.* — Adon. *Chron.*

et des bâtimens; enfin, que les évêques eussent l'autorité nécessaire pour maintenir la discipline de l'Église et mettre les pécheurs en pénitence. Ces articles furent approuvés par les rois, qui promirent de les observer.

Les évêques du royaume de Charles tinrent la même année, au mois de décembre, un concile à Verneuil-sur-Oise, où l'on fit plusieurs réglemens, qui n'ont pas d'autre objet que d'assurer l'observation des anciens canons. Nous remarquerons seulement qu'on y prie le roi de dispenser les évêques du service militaire, et de trouver bon que leurs hommes soient commandés par un seigneur laïque; ce qui fait voir qu'on n'observait plus les réglemens de Charlemagne. Drogon, évêque de Metz et archichapelain de Lothaire, avait obtenu du pape Sergius le titre de légat ou de vicaire du saint-siège dans les Gaules et la Germanie, avec autorité sur les métropolitains, et le droit de convoquer des conciles. Il était sans exemple qu'un évêque eût obtenu des pouvoirs comme légat sur les évêques d'un autre royaume. Drogon ayant voulu faire reconnaître son titre dans le royaume de Charles, les évêques assemblés à Verneuil, sans rejeter ouvertement ses prétentions, demandèrent que cette affaire fût renvoyée à la décision d'un concile plus nombreux, convoqué tant de la Germanie que des Gaules; ajoutant qu'ils étaient disposés à suivre la résolution que prendraient les autres évêques. Cette espèce d'opposition suffit pour engager Drogon à se désister.

Un concile tenu à Beauvais en 845, par les évêques des provinces de Sens et de Reims, adressa au roi Charles plusieurs articles pour demander la restitution des biens de l'Église et la répression de ceux qui les usurpaient. Le roi promit d'observer ces articles, et de les étendre à toutes les églises de son royaume. Il rendit en conséquence plusieurs terres à l'église de Reims, dont le célèbre Hincmar fut ordonné évêque par le même concile, en remplacement d'Ebbon, déposé depuis dix ans. Un

autre concile tenu à Meaux la même année, fit un recueil de plusieurs réglemens demeurés sans exécution, et en dressa plusieurs nouveaux concernant divers abus auxquels on pria le roi de remédier. On défendit aux clercs de porter les armes sous peine de déposition, aux chorcévêques de faire les fonctions épiscopales. aux chapelains des seigneurs d'exercer leurs fonctions dans un diocèse étranger sans lettres testimoniales de leurs évêques, aux laïques d'usurper les biens ecclésiastiques, ou de retenir les dîmes ou les rentes imposées sur les fiefs, pour l'entretien des clercs ou des églises : on ordonna aux évêques de n'excommunier que pour des crimes notoires, et de ne prononcer anathème contre personne, que du consentement du concile de la province et après les monitions canoniques. On voit ici qu'on distinguait encore l'anathème de la simple excommunication. On prescrivit aux prêtres de ne baptiser hors le cas de nécessité que dans le temps fixé par les canons et dans les églises baptismales, c'est-à-dire dans celles où l'évêque avait établi des baptistères. Les autres articles ne contiennent rien de remarquable. Ces réglemens, confirmés dans un nombreux concile tenu à Paris en 846, furent présentés au roi pour lui en demander l'exécution ; mais cédant à l'opposition des seigneurs, il se contenta, dans un capitulaire publié à Épernay, d'en confirmer dix-neuf, et retrancha surtout ceux qui tendaient à réformer les laïques.

Le concile de Paris fut convoqué au sujet d'Ebbon, ancien archevêque de Reims, qui réclamait son siège, occupé par Hincmar. Le pape Sergius, après avoir d'abord refusé de le rétablir, se décida enfin, sur les instances de Lothaire, à envoyer des légats pour revoir sa cause avec Gondebaud, archevêque de Rouen, et quelques autres évêques. Le concile, d'après l'ordre du pape, devait se tenir à Trèves ; mais le roi Charles ne jugea pas à propos d'envoyer les évêques de son royaume dans celui de Lothaire, où ils n'auraient pas pour cet examen une

pleine liberté. Ebbon de son côté ne voulut pas comparaître devant un concile tenu dans le royaume de Charles, et l'affaire n'eut pas de suite.

Hincmar, issu d'une illustre famille, avait été placé dès son enfance dans le monastère de Saint-Denis, où il ne prit que l'habit de chanoine, comme la plus grande partie de cette communauté, tombée dans le relâchement. Sa naissance et ses talens le firent appeler à la cour de Louis le Débonnaire, où il employa son crédit, de concert avec l'abbé Hilduin, pour établir la réforme à Saint-Denis. Il en donna lui-même l'exemple, quitta la cour, prit l'habit monastique, et se soumit à tous les devoirs de la règle. Il demeura toujours fidèle à Louis le Débonnaire, et après la mort de ce prince, le roi Charles lui donna les abbayes de Notre-Dame de Compiègne et de Saint-Germer, qu'il n'accepta que par l'ordre de son évêque et de son abbé. Il se montra dans l'épiscopat un des plus zélés défenseurs de la foi et de la discipline, et un des plus grands ornemens de l'Église gallicane. On lui reproche néanmoins d'avoir montré quelquefois trop d'attachement à ses propres idées, et un amour excessif de la domination.

Amolon, qui remplissait alors le siège de Lyon, fut consulté vers ce temps par l'évêque de Langres sur de prétendus miracles qu'une crédulité superstitieuse accréditait dans son diocèse. Deux moines avaient apporté à Dijon des ossemens qu'ils disaient être les reliques d'un saint dont ils avaient oublié le nom. L'évêque ne jugea pas à propos de recevoir sans preuves ces reliques inconnues, et on les déposa dans l'église de Saint-Bénigne, en attendant les titres que les moines devaient aller chercher, mais qu'ils n'apportèrent point. Cependant on publia bientôt qu'elles opéraient des miracles, que des femmes tombaient tout à coup dans l'église et ne se relevaient qu'après avoir souffert plusieurs tourmens et reçu des coups dont elles étaient guéries sur-le-champ. Ce bruit

attira une grande foule de peuple, dont l'imagination ne tarda pas à être exaltée par ces scènes extraordinaires, et l'on vit jusqu'à trois ou quatre cents personnes de toute condition qui ne voulaient plus quitter cette église, prétendant qu'après en être sorties elles étaient frappées de nouveau et contraintes de revenir. La contagion gagna une grande partie du diocèse. Amolon conseilla d'ôter de l'église ces reliques douteuses, et soutint que ces prétendus miracles n'étaient que des prestiges ou des impostures inspirées par l'intérêt. « Car, dit-il, a-t-on jamais vu dans les églises ou aux tombeaux des martyrs ces faux prodiges qui, au lieu de guérir les malades, font souffrir les corps et troublent la raison? Croira-t-on que les saints guérissent les femmes pour les séparer de leurs maris, et les punir si elles retournent chez elles? Il est visible que tout cela n'est qu'une illusion du démon ou un artifice de quelques imposteurs. On trouve dans les lieux saints des hommes qui, loin d'instruire le peuple et de réprimer ces abus, les autorisent par l'amour d'un gain sordide, et pour profiter des offrandes. J'en ai vu des exemples dans ce diocèse du temps de mon prédécesseur. Ainsi, ordonnez que chacun porte ses vœux et ses offrandes à sa paroisse, selon les lois de la discipline ecclésiastique, et que si l'on visite les autres églises, on le fasse avec une piété sincère, sans ostentation et sans tumulte. Quand on aura ainsi retranché les offrandes, il est probable que les impostures, devenues infructueuses, cesseront bientôt. » Telle fut la réponse d'Amolon, qui l'accompagna d'une lettre d'Agobard, son prédécesseur, à Barthélemy de Narbonne, sur de pareils prestiges arrivés à Uzès, et qui cessèrent dès que l'évêque eut ordonné d'employer les offrandes au profit des pauvres.

Le célèbre Raban Maur fut élevé peu de temps après sur le siège de Mayence. Il était né dans cette ville et avait été mis dès l'enfance dans le monastère de Fulde. Saint Eigil, son abbé, après l'avoir fait ordonner diacre,

l'envoya compléter ses études à Tours sous le célèbre Alcuin, qui lui donna le surnom de Maur, suivant l'usage où étaient alors les savans de joindre un nom latin à leur nom barbare. Raban à son retour fut mis à la tête de l'école de Fulde, à laquelle il donna une grande célébrité. Il en augmenta la bibliothèque et forma plusieurs savans disciples, entre lesquels on remarque Loup, abbé de Ferrière, et Valafrid Strabon, auteur d'un traité des offices ecclésiastiques. Après la mort de saint Eigil, en 822, Raban lui succéda dans la charge d'abbé, qu'il exerça pendant vingt ans. Il s'appliqua soigneusement à maintenir la discipline régulière, et dès qu'il fut supérieur, il commit à d'autres l'enseignement des lettres, en se réservant l'explication des saintes Écritures. Ses vertus et ses lumières lui concilièrent l'estime de Louis le Débonnaire et de ses enfans, et pendant leurs divisions, il conserva également les bonnes grâces des uns et des autres. Après la déposition de cet empereur il lui écrivit une lettre de consolation; puis il lui envoya un recueil de passages de l'Écriture touchant le respect que les enfans doivent aux pères, et les sujets aux souverains. Raban se démit de la charge d'abbé en 842, et se retira dans une cellule proche du monastère, où il continua de se livrer à la composition de ses ouvrages. Il publia son traité de l'univers en vingt-deux livres, adressés à Haimon, évêque d'Halberstadt, qui avait été son condisciple. Il dédia un livre pénitentiel à Otger, archevêque de Mayence, et adressa plusieurs lettres canoniques à Régimbald, chorévêque de ce diocèse, qui lui avait proposé différentes questions sur la pénitence. Il dédia à Drogon de Metz un traité des chorévêques, où il conseille aux évêques de permettre qu'ils confèrent les ordres sacrés, puisqu'ils ont reçu la consécration épiscopale; ce qui montre que l'usage à cet égard n'était pas uniforme; car on a vu le concile d'Aix-la-Chapelle, en 802, leur défendre les ordinations, parce qu'ils n'étaient que simples prêtres. Ra-

ban avait déjà composé des commentaires sur presque toute l'Écriture. Mais ils ne sont guère, comme ceux des autres auteurs du même siècle, que des compilations tirées des ouvrages des pères. On a aussi de lui des traités de la discipline ecclésiastique et de l'institution des clercs, des traités sur les allégories, sur l'âme, sur l'Antechrist, un grand nombre d'homélies, un martyrologe, et plusieurs autres écrits sur divers sujets (1).

Le mérite de Raban le fit tirer de sa retraite pour l'élever sur le siège de Mayence l'an 847, malgré son âge avancé, car il avait au moins soixante-dix ans. Il occupa ce siège huit ans, et fit admirer sa charité dans une famine dont l'Allemagne fut affligée en 850. Car il recevait tous les pauvres qui s'adressaient à lui, et il en nourrissait tous les jours plus de trois cents. Trois mois après son ordination, il tint un concile où l'on fit plusieurs canons de discipline. On ordonna que chaque évêque eût des homélies en tudesque et en latin vulgaire pour l'instruction des fidèles, et que les prêtres eussent soin de faire confesser les malades, et d'observer les scrutins d'usage avant l'administration du baptême. On prononça l'excommunication contre les usurpateurs des biens de l'Église, et on statua que les parricides, au lieu d'être condamnés à vivre errans comme Caïn, demeureraient dans un lieu fixe pour faire une pénitence plus conforme aux anciens canons, sans pouvoir se marier ni porter les armes. On condamna dans ce concile une prétendue prophétesse, qui avait annoncé pour cette même année la fin du monde et effrayé par cette prédiction un grand nombre de personnes.

Raban tint l'année suivante un nouveau concile à l'occasion des erreurs attribuées au moine Gothescalc, que l'on accusait de nier la liberté et d'enseigner l'hérésie des prédestinatiens. Il était né en Allemagne, et après avoir été mis encore enfant dans le monastère de Fulde,

(1) Ann. Fuld. — Vit. Raban.

il quitta dans la suite l'habit religieux ; puis il le reprit et entra dans l'abbaye d'Orbais, au diocèse de Soissons. Il se fit plus tard ordonner prêtre, à l'insu de son évêque, par Rigbold, chorévêque de Reims. Il avait de la pénétration et du goût pour l'étude ; mais une curiosité inquiète le portait à sonder les mystères les plus profonds, et souvent aussi les questions les plus inutiles. Loup de Ferrières, à qui il avait écrit sur une question de ce genre, l'exhorta vainement à réprimer cette curiosité dangereuse, et à se livrer humblement à l'étude des vérités importantes, sans se jeter dans des recherches qui dépassent les bornes de l'esprit humain. Gothescalc sortit de son monastère vers l'an 846, sous prétexte de faire le pèlerinage de Rome, et à son retour il s'arrêta quelque temps chez le comte Eberard, un des principaux seigneurs de la cour de Lothaire. Comme il avait beaucoup étudié saint Augustin et tenté d'approfondir le mystère de la prédestination, il voulut exposer sa doctrine sur ce point devant Nottingue, évêque de Vérone. Cet évêque en fut révolté, et bientôt après étant venu en Allemagne, il la fit connaître à Raban, et l'exhorta à la réfuter. Raban écrivit à ce sujet deux lettres, l'une à Nottingue lui-même, et l'autre au comte Eberard. « On assure, dit-il à ce dernier, que vous gardez chez vous un certain Gothescalc, qui enseigne que la prédestination divine impose à tous les hommes une telle nécessité, que même en faisant tous leurs efforts avec le secours de la grâce pour opérer leur salut, par la foi et les bonnes œuvres, ils travailleraient en vain, s'ils ne sont prédestinés à la vie ; comme si Dieu par la prédestination forçait l'homme à sa perte. Cette doctrine a déjà précipité plusieurs personnes dans le désespoir. Elle leur fait dire : Qu'ai-je besoin de travailler à mon salut ? car inutilement ferais-je le bien si je ne suis pas prédestiné ; et quand je ferais mal, la prédestination de Dieu me fera également parvenir à la vie éternelle. »

Gothescalc répondit à ces lettres de Raban par un écrit où il l'accusait de semi-pélagianisme; puis il se rendit à Mayence dans l'espoir de justifier sa doctrine, et Raban le fit comparaître devant un concile qu'il tint l'an 848, en présence du roi Louis de Germanie. Gothescalc y présenta son écrit avec une profession de foi où il disait : « Je confesse et déclare qu'il y a une double prédestination, celle des élus à la gloire, et celle des réprouvés à la damnation; car de même que Dieu, par un décret immuable, a prédestiné gratuitement les élus à la vie éternelle, il a aussi, par un juste jugement, prédestiné irrévocablement à la mort éternelle tous les réprouvés qui, au dernier jour, encourront la damnation méritée par leurs crimes. » Quoique cette déclaration ne fût ni assez claire ni assez explicite, elle semblait néanmoins supposer que la prédestination à l'égard des réprouvés n'avait lieu qu'en conséquence de la prévision de leurs crimes, et Gothescalc paraissait encore le supposer plus clairement dans son écrit contre Raban, où il disait : « Dieu a prévu que les réprouvés feraient une mauvaise fin, et il les a prédestinés à la peine éternelle; » mais restait la question de savoir si les crimes dont la prévision avait déterminé la réprobation, étaient commis librement ou s'ils étaient l'effet d'une prédestination nécessitante; et Gothescalc, qui ne s'expliquait point à cet égard dans sa profession de foi, avait sans doute, dans son écrit ou dans ses discours, fait entendre assez qu'il n'admettait pas de liberté; car le concile de Mayence condamna sa doctrine, et Raban, dans sa lettre synodale, lui impute en effet d'avoir soutenu que Dieu prédestine au mal comme au bien, et qu'il y a des hommes entraînés à leur perte par la prédestination divine, et qui par là même ne peuvent se corriger et sortir du péché, comme si Dieu les rendait incorrigibles et les avait créés pour les damner. Cette lettre était adressée à Hincmar de Reims, à qui Raban renvoyait Gothesc-

calc, comme ayant été ordonné prêtre dans son diocèse. Il lui recommandait de le renfermer, pour l'empêcher de séduire le peuple plus longtemps.

Hincmar fit amener Gothescalc à un concile qui se tint en 849 à Quercy-sur-Oise, en présence de Charles le Chauve. Il s'y trouva treize évêques et plusieurs abbés, entre autres le célèbre Paschase Ratbert de Corbie. Gothescalc, après avoir été entendu, fut jugé hérétique, déposé de la prêtrise, et fouetté publiquement pour son opiniâtreté et son insolence. C'était le châtiment imposé aux moines indociles par la règle de saint Benoît, et la présence de l'abbé d'Orbais, supérieur de Gothescalc, autorisait à lui appliquer cette disposition, confirmée d'ailleurs par les canons du concile d'Agde. Il fut condamné en outre à la prison et au silence perpétuel, et on l'enferma dans le monastère d'Hautvilliers, avec défense d'enseigner à l'avenir. Il ne laissa pas de publier deux confessions de foi, où ses erreurs étaient assez adroitement déguisées par des obscurités et des réticences. Il disait expressément dans la première, que Dieu par son juste jugement a prédestiné les réprouvés à la mort éternelle à cause de sa prescience très-certaine de leurs démerites; mais il ne s'expliquait pas sur l'erreur qu'on lui imputait, de soutenir qu'en vertu de la prédestination les pécheurs n'étaient pas libres de se corriger et de s'abstenir du mal. On remarquait la même ambiguïté dans la seconde, beaucoup plus longue, où il montrait d'ailleurs tout l'entêtement de l'orgueil et du fanatisme, accusant ses juges d'hérésie, et s'offrant à défendre sa doctrine en présence du roi et des évêques, et à la justifier au besoin par l'épreuve du feu.

Cependant, Hincmar écrivit à Prudence, évêque de Troyes, pour le consulter sur la conduite à tenir envers Gothescalc, et après avoir raconté tout ce qu'il avait fait pour le convertir, il demandait s'il pouvait l'admettre aux prières de l'Église et lui donner la communion. Il adressa

en même temps aux reclus et aux fidèles de son diocèse une lettre pour les prémunir contre les erreurs de Gothescalc, dont quelques personnes prenaient le parti. En effet, comme ses professions de foi, conçues avec beaucoup d'artifice, étaient en outre appuyées de plusieurs passages de saint Augustin, quelques-uns se persuadèrent qu'il se bornait à soutenir la doctrine établie sur la grâce et la prédestination par cet illustre père, et que les erreurs qu'on lui imputait n'étaient que de fausses conséquences tirées à tort de ses principes, et déjà faussement imputées à saint Augustin lui-même. On reprocha à Raban d'avoir confondu la prédestination à la peine, ou la réprobation avec une prédestination au péché, et soulevé une question inutile et étrangère, sous prétexte de combattre une impiété dont personne ne prenait la défense. On accusa Hincmar et ses partisans de favoriser le semi-pélagianisme, de subordonner complètement la prédestination aux mérites de l'homme, et de ne pas reconnaître les dispositions spéciales de la Providence en faveur des élus. Ratram, moine de Corbie, Loup, abbé de Ferrières, Prudence, évêque de Troyes, Florus, diacre de Lyon, et Remi, successeur d'Amolon sur le siège de cette ville, écrivirent contre Hincmar, et prirent avec plus ou moins de réserve la défense de Gothescalc. Mais il est à peine besoin d'observer qu'aucun d'eux ne soutint les erreurs qu'on lui imputait ; que tous au contraire regardaient comme une horrible impiété cette prédestination nécessaire qui entraînerait l'homme au péché et à la damnation malgré tous ses efforts ; et que jugeant Gothescalc innocent de cette erreur, ils voulaient montrer seulement qu'elle ne découlait point des principes exposés dans ses confessions de foi.

Trois questions distinctes, quoique étroitement liées et subordonnées l'une à l'autre, se trouvaient impliquées dans cette controverse ; il s'agissait d'abord et principalement de la prédestination, ensuite de la grâce et de la

liberté , enfin de la rédemption et de la volonté de Dieu à l'égard du salut des hommes. Sur le premier point, Gothescalc était accusé, comme on l'a vu, de soutenir que Dieu, par un jugement impénétrable, avait prédestiné les uns à la gloire et les autres à la damnation , d'une manière si absolue que leur destinée future ne dépendait plus de leurs œuvres , et qu'ils étaient nécessairement entraînés, soit à se sauver, soit à se damner, en vertu du décret immuable qui avait fixé leur sort. Cette prédestination nécessitante était également rejetée par ceux qui le défendaient et par ceux qui l'avaient condamné; tous convenaient que la réprobation des damnés n'avait lieu qu'en conséquence de la prévision de leurs crimes; mais ils différaient sur la question de savoir si la réprobation ainsi conçue était une simple prescience ou quelque chose de plus , et quant à la prédestination des justes, les uns la regardaient comme indépendante des mérites prévus , tandis que les autres soutenaient qu'à l'égard des adultes elle n'avait lieu qu'en conséquence de cette prévision. Sur la seconde question, Gothescalc était accusé de nier le libre arbitre , et de prétendre qu'en vertu de la prédestination, les méchants se trouvaient entraînés au péché et dans l'impossibilité d'en sortir. Mais ses défenseurs condamnaient cette impiété monstrueuse , et se persuadaient seulement qu'on avait tort de la lui imputer. Ils reconnaissaient avec Hincmar que les péchés des hommes sont pleinement volontaires et libres ; que Dieu les a prévus mais ne les a point résolus; que cette prescience ne les cause ni ne les détermine, et qu'enfin elle n'impose à l'homme aucune nécessité qui l'entraîne au péché ou l'y retienne malgré lui ; de sorte que nul n'est damné que par sa propre faute. Sur la troisième question, on reprochait à Gothescalc d'enseigner que Dieu ne veut pas sauver tous les hommes, et que Jésus-Christ n'est mort que pour les prédestinés. Ses défenseurs étaient loin d'admettre une pareille doctrine; ils reconnaissaient expressément

que Jésus-Christ est mort pour tous ceux qui croient en lui, c'est-à-dire non-seulement pour les élus, mais encore pour tous les chrétiens, et même pour les infidèles qui doivent embrasser la foi; et quant à ceux qui meurent dans l'infidélité, s'ils semblent dire que Jésus-Christ n'est pas mort pour eux, c'est seulement en ce sens que la rédemption offerte pour tous ne leur a point été appliquée réellement et d'une manière efficace, par le don de la foi et de la grâce sanctifiante. De même quand ils disent que Dieu ne veut sauver que ceux qu'il sauve en effet, il faut l'entendre d'une volonté absolument efficace, telle qu'elle a lieu pour les prédestinés; et ce qui le prouve évidemment, c'est qu'ils confessent que Jésus-Christ est mort pour sauver tous ceux qui croient en lui, quoique tous ne se sauvent pas. Du reste ils conviennent que cette question présente des mystères obscurs pour l'intelligence humaine; qu'ils ne trouvent pas mauvais qu'on pense ou qu'on s'exprime autrement qu'eux sur ce point, et qu'enfin on peut admettre en Dieu une volonté générale de sauver tous les hommes, pourvu qu'on reconnaisse que la résistance des pécheurs ne lui ôte pas le pouvoir d'accomplir cette volonté, mais le détermine seulement à ne pas le faire. Ainsi les dissidences ne portaient point sur le dogme catholique, mais sur des questions accessoires que l'Eglise n'a point définies, et quelquefois même sur une simple diversité de langage. Aussi les défenseurs de Gothescalc déclaraient que s'il enseignait les erreurs qu'on lui imputait, ils ne balançaient pas à l'abandonner.

Ratram, moine de Corbie, dans une lettre à Gothescalc, combattit la lettre d'Hincmar adressée aux reclus de son diocèse; et bientôt après il composa, par l'ordre de Charles le Chauve, deux livres sur la prédestination, où il recueillit un grand nombre de passages des pères sur cette question et sur les points qui s'y rattachent. Loup, abbé de Ferrières, composa aussi, par l'ordre du même

prince, un traité sur les trois questions soulevées par Gothescalc, c'est-à-dire sur la prédestination, sur le libre arbitre et sur la rédemption. Il fit un recueil de passages des pères sur les mêmes matières, qu'il traita aussi en abrégé dans une lettre adressée à Charles le Chauve. Prudence, évêque de Troyes, fit également un écrit sur ces questions, et l'envoya avec une lettre à Hincmar et à Pardule de Laon. Il reconnaît de la manière la plus expresse, comme Loup et Ratram, que Dieu ne prédestine point les méchans au crime, mais seulement à la peine méritée par des péchés commis librement. Quant à la rédemption, s'il semble dire que Jésus-Christ n'est mort que pour les prédestinés, son langage doit s'entendre, comme celui des autres défenseurs de Gothescalc, dans le sens d'une rédemption efficace, puisqu'il pose la question en propres termes, concernant *ceux qui ont été délivrés* par le sang de Jésus-Christ, et que d'ailleurs il dit en plusieurs autres endroits que Jésus-Christ est mort pour tous ceux qui croient en lui, quoique tous ne soient pas prédestinés.

Hincmar ayant vu ces différens traités où son sentiment était combattu, fit écrire de son côté pour sa défense un diacre nommé Amalaire, dont l'ouvrage ne reste plus, et Jean Scot ou Érigène, fort versé dans la dialectique et la philosophie, mais peu instruit sur les questions théologiques. Son ouvrage, rempli de subtilités et d'argumens scolastiques, renferme plusieurs propositions favorables au pélagianisme, et d'autres erreurs sur la prescience divine et sur la peine des damnés. Venilon, archevêque de Sens, en envoya des extraits à Prudence, qui s'étant procuré ensuite l'ouvrage entier, le réfuta dans un écrit, où il opposa l'autorité des pères aux raisonnemens d'Érigène. Le traité de ce dernier sur la prédestination fut aussi réfuté au nom de l'église de Lyon par le diacre Florus, qui avait déjà auparavant publié un discours sur ce sujet. Il semble douter que Gothescalc ait été

condamné légitimement, et il ajoute que s'il avait enseigné une hérésie qui pût mériter un pareil traitement, on aurait dû, suivant l'ancien usage, en avertir les autres églises du royaume par des lettres synodales.

Gothescalc essaya de gagner Amolon, archevêque de Lyon, et lui envoya ses écrits en le priant de les examiner. Amolon hésita d'abord à lui répondre, dans la crainte de paraître mépriser le jugement prononcé contre lui ; mais espérant que ses exhortations pourraient servir à le ramener, il prit le parti de lui écrire et d'adresser la lettre à Hincmar. « Nous avons appris, dit-il à Gothescalc, que vous semiez des nouveautés et que vous agitez des questions impertinentes. Depuis nous avons reçu, tant par vous que par d'autres, plusieurs de vos écrits, où nous voyons clairement vos erreurs. » Il les expose ensuite, et lui reproche de soutenir : 1° que tous les réprouvés sont tellement prédestinés de Dieu à la mort éternelle, qu'aucun d'eux n'a jamais pu ni ne peut être sauvé ; 2° que leur prédestination à l'enfer est irrévocable comme Dieu lui-même est immuable, et que l'on doit exhorter les peuples, puisqu'ils ne peuvent plus éviter une damnation décrétée d'avance, à prier Dieu d'adoucir au moins les peines qui leur sont destinées ; 3° qu'aucun de ceux qui sont rachetés par le sang de Jésus-Christ ne peut périr ; 4° que le baptême et les autres sacremens sont donnés d'une manière illusoire à ceux qui doivent périr, et ne produisent en eux aucun effet ; 5° que les fidèles prédestinés à la damnation, bien qu'ils aient reçu le baptême, n'ont point été incorporés à l'Église ; 6° que Dieu et les saints se réjouissent de la perte de ceux qui sont prédestinés à la damnation. Enfin Amolon reprochait à Gothescalc de charger d'injures ses adversaires, de mépriser les évêques, de les traiter impudemment d'hérétiques, et de montrer dans tous ses écrits une orgueilleuse présomption. Cette lettre d'Amolon ne permet guère d'élever des doutes sur l'hérésie de Gothescalc. Il le juge par les écrits qu'il en avait

reçus, comme Raban l'avait jugé sur les discours qu'il avait entendus de sa bouche. Le témoignage de ces deux illustres évêques, joint aux réticences de ce moine opiniâtre, qui n'a jamais désavoué positivement les erreurs qu'on lui imputait, doit faire croire qu'il s'exprimait en effet d'une manière condamnable sur la prédestination, et qu'il tirait de son principe des conséquences révoltantes.

Hincmar ayant reçu la lettre d'Amolon, et connaissant apparemment le traité de Florus contre Jean Scot, écrivit à l'église de Lyon pour lui exposer la doctrine de Gothescalc, et les circonstances de sa condamnation aux conciles de Mayence et de Quercy. Avec sa lettre il en envoya une autre de Pardule de Laon sur le même objet, et celle de Raban à l'évêque Nottingue. Le clergé de Lyon répondit à ces trois lettres par un écrit, où il en combattait la doctrine sur plusieurs points. On attribue cette réponse à Rémi, qui venait de succéder à Amolon sur le siège de cette ville. C'est dans cet écrit surtout qu'on trouve exposés avec le plus de précision les sentimens des défenseurs de Gothescalc. Peu de temps après, la doctrine d'Hincmar fut approuvée dans un concile, du reste peu nombreux, tenu à Quercy en 853. Les évêques et les abbés qui s'y trouvaient souscrivirent quatre articles qu'il avait présentés, et qui portaient en substance : 1° que Dieu par sa prescience a choisi ceux qu'il a prédestinés à la vie éternelle, et qu'il a connu par sa prescience que les autres se damneraient, mais qu'il ne les a point prédestinés à périr, quoiqu'il leur ait prédestiné la peine éternelle due à leurs crimes ; 2° que nous avons recouvré par la grâce de Jésus-Christ la liberté de faire le bien ; 3° que Dieu veut sauver tous les hommes, et que les uns sont sauvés par la grâce et les autres se perdent par leur faute ; 4° que Jésus-Christ a souffert aussi pour tous les hommes, quoique tous ne soient pas rachetés, parce que plusieurs n'ayant pas la foi ou la charité, ne profitent pas de cette rédemption, suffisante pour tous. Prudence,

évêque de Troyes, fut un de ceux qui souscrivirent à ces articles, mais il ne tarda pas à se déclarer contre. Comme les évêques de la province de Sens étaient assemblés pour l'ordination d'Énée, qui venait d'être élu pour le siège de Paris, il écrivit que ne pouvant assister à cette ordination, il y consentait, pourvu que l'évêque élu souscrivît à quatre articles qu'il envoyait. Le premier, concernant la grâce, différait peu de celui de Quercy sur le même point ; mais le second établissait une double prédestination, celle des élus à la vie éternelle, et celle des réprouvés à la peine méritée par leurs crimes ; et les deux autres, concernant la rédemption, portaient que Jésus-Christ est mort seulement pour tous ceux qui croient en lui, et que Dieu ne veut sauver que ceux qu'il sauve en effet ; ce qui du reste doit s'entendre dans le sens que nous avons expliqué précédemment. Car comme les principes d'Hincmar semblaient ne supposer aucune grâce efficace de sa nature, et que ses adversaires croyaient y voir aussi l'exclusion de grâces spéciales pour les élus, ils rejetaient une volonté générale ainsi entendue, et quoique admettant des grâces suffisantes pour tous les hommes, puisqu'ils les reconnaissaient libres d'éviter le mal, ils ne donnaient le nom de volonté qu'aux dispositions spéciales de la Providence envers les prédestinés.

Les articles de Quercy furent aussi combattus par l'église de Lyon dans un écrit intitulé : Qu'il faut s'attacher à la vérité de l'Écriture. L'auteur de ce livre, qu'on attribue à l'archevêque Remi, soutient, comme Prudence, une double prédestination, et n'approuve pas qu'on ait décidé d'une manière aussi absolue que Dieu veut le salut de tous les hommes. Mais il est loin de condamner cette opinion ; il veut seulement qu'on n'en fasse pas un dogme. Quant à la rédemption, il soutient que Jésus-Christ est mort seulement pour tous les fidèles et non pour ceux qui persévèrent dans l'infidélité. Enfin un concile tenu à Valence au commencement de l'an 855 par les

évêques des provinces de Lyon, de Vienne et d'Arles rejeta les articles de Quercy et leur en opposa d'autres qui servent à faire comprendre l'objet de la contestation. « Dieu a prévu, dit ce concile, que les uns seraient bons par sa grâce, et que les autres seraient méchants par leur propre faute et condamnés par sa justice. La prescience divine n'impose à personne la nécessité d'être méchant, et nul n'est damné que pour l'avoir mérité par des crimes volontaires. Les méchants ne périssent pas, parce qu'ils n'ont pu être bons, mais parce qu'ils ne l'ont pas voulu. Nous confessons hardiment la prédestination des élus à la vie, et la prédestination des méchants à la mort; mais dans le choix de ceux qui seront sauvés la miséricorde de Dieu précède leur mérite, et dans la condamnation de ceux qui périront, leur démérite précède le juste jugement de Dieu. Ainsi à l'égard des méchants il a seulement prévu et non prédestiné leur malice, parce qu'elle vient d'eux et non pas de lui. Mais il a prévu, parce qu'il sait tout, et prédestiné, parce qu'il est juste, la peine qui doit suivre leur démérite. Au reste, que par la puissance divine quelques-uns soient prédestinés au mal, comme s'ils ne pouvaient être autre chose, non-seulement nous ne le croyons pas, mais si quelqu'un le croit, nous lui disons anathème. » Cet article condamne bien expressément la doctrine de Gothescalc, et ne diffère pas au fond du premier article de Quercy; mais on y établit que la prédestination des élus précède leur mérite, au lieu que dans celui de Quercy elle semblait être une conséquence de la prévision des mérites, et c'est en ce sens que ce dernier était expliqué et combattu par l'église de Lyon. Voilà aussi pourquoi il n'admettait qu'une seule prédestination, qui était une suite de la prescience pour les élus comme pour les réprouvés. « A l'égard de la rédemption, poursuit le concile de Valence, ceux-là se trompent, qui disent que le sang de Jésus-Christ a été répandu même pour les méchants qui étaient déjà morts dans leur im-

piété. Nous croyons au contraire que ce prix n'a été donné, selon la parole de l'Évangile, qu'afin que ceux qui croient ne périssent pas. Nous croyons que tous les fidèles baptisés sont véritablement lavés par le sang de Jésus-Christ; mais de cette multitude de fidèles les uns sont sauvés, parce qu'ils persévèrent par la grâce de Dieu, les autres n'arrivent point au salut, parce qu'ils rendent inutile la grâce de la rédemption par leur mauvaise doctrine ou leur mauvaise vie. Enfin touchant la grâce et le libre arbitre, nous croyons ce qui a été enseigné par les pères, par les conciles d'Afrique et d'Orange, et par les évêques du siège apostolique. » On voit que ces derniers articles n'ont rien de contraire à ceux de Quercy, excepté celui qui regarde la rédemption; encore est-il vraisemblable qu'on doit l'entendre d'une rédemption réelle et effective, c'est-à-dire en ce sens que Jésus-Christ n'était pas mort, selon les expressions de l'église de Lyon (1), pour racheter et délivrer de l'enfer ceux qui se trouvaient déjà condamnés aux supplices éternels après être morts dans leur impiété.

Le concile de Valence condamna aussi les erreurs de Jean Scot, et envoya ses décisions à l'empereur Lothaire pour qu'il les transmitt au roi Charles, qui avait approuvé les articles de Quercy. Hincmar y répondit par un traité dont nous n'avons plus que la préface, où il prétend n'avoir eu jusque-là aucune connaissance des propositions de Jean Scot, et n'avoir pu même en découvrir l'auteur, quoiqu'il l'eût lui-même engagé à écrire sur ces matières. Les articles de Valence furent relus et approuvés l'an 859 dans un concile tenu à Langres sous la présidence de Remi, archevêque de Lyon, qui voulut aussi les faire approuver dans un nombreux concile tenu la même année à Savonnières, près de Toul. On les lut en effet aussi bien que ceux de Quercy; mais comme les partisans d'Hinc-

(1) *De tribus Epist.* cap. xviii. — *De tenenda verit.* cap. xiv.

mar, qui assistait lui-même à cette assemblée, soutenaient leur opinion avec beaucoup de chaleur, on ne voulut prendre aucune décision, et l'on convint que la question serait examinée plus amplement dans un prochain concile. Toutefois on ne voit pas que l'on ait donné suite à cette résolution. Hincmar composa un nouveau traité sur la prédestination pour défendre les articles de Quercy et combattre ceux de Valence. Mais, si l'on en croit Prudence et un annaliste du temps, ces derniers furent approuvés par le pape Nicolas I^r. Ce qui est certain, c'est qu'Hincmar lui ayant écrit sur ces discussions, n'en reçut aucune réponse (1). Gothescalc mourut quelque temps après dans sa prison et dans un état voisin de la démence. Comme il refusa de se rétracter et de souscrire une profession de foi évidemment orthodoxe qu'Hincmar lui fit présenter, il fut privé des sacrements et de la sépulture ecclésiastique.

Une autre discussion s'éleva vers ce même temps en France au sujet de l'Eucharistie. Mais elle eut moins de retentissement et n'attira point l'attention des conciles, parce qu'elle ne portait point sur le fond du dogme et ne concernait proprement que la manière de l'exprimer. Elle fut occasionnée par un traité de Paschase Ratbert, abbé de Corbie. Cet auteur avait été élevé dès son enfance par la charité des religieuses de Notre-Dame de Soissons, dont l'abbesse était sœur de l'abbé Adalard. Il prit ensuite l'habit monastique dans l'abbaye de Corbie, où il se distingua par sa piété et ses talens. Il fut chargé de l'enseignement et s'acquitta de cette fonction avec beaucoup d'éclat. Il fut député après la mort d'Adalard, en 826, auprès de l'empereur Louis pour faire confirmer l'élection de Vala; et comme un seigneur lui demanda pourquoi on avait choisi un homme si sévère, il répondit qu'il fallait prendre pour guide celui qui marchait devant

(1) Ann. Bertin. — Flodoard, lib. III. — Hinc. *Epist.* xxiv.

les autres. Il fut lui-même élu abbé de Corbie en 844 ; mais il se démit plus tard de cette charge. Il avait écrit en 831 un traité de l'Eucharistie pour l'instruction des moines de la Nouvelle-Corbie ou plutôt des jeunes Saxons qu'on élevait dans ce monastère. Ce traité n'est point un ouvrage polémique ou de discussion, mais une simple exposition de la doctrine catholique. Après avoir montré que Dieu par sa toute-puissance fait plusieurs choses qui sont au-dessus de la nature et incompréhensibles à la raison humaine, Paschase Rathbert expose la croyance de l'Eglise touchant la présence réelle, et enseigne principalement ces trois points : que l'Eucharistie est le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, que la substance du pain et du vin n'y demeure plus après la consécration, et que l'on reçoit le même corps qui est né de la sainte Vierge, qui a souffert sur la croix et qui est sorti du tombeau. De là il tire cette conséquence que l'Eucharistie est tout ensemble vérité et figure, parce qu'elle contient réellement le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, et parce que les apparences du pain demeurent néanmoins pour représenter et cacher à nos yeux le corps réellement contenu sous ces apparences. Il développe cette doctrine dans les termes les plus précis, et déclare qu'il n'est pas permis d'ignorer ni encore moins de rejeter ce mystère que croit et enseigne l'Eglise entière. Cependant quelques personnes blâmèrent les expressions de Paschase, et plus de vingt ans après il expliqua de nouveau et confirma cette même vérité dans le douzième livre de son commentaire sur saint Matthieu, et dans une lettre adressée à Frudegard, qui lui avait proposé quelques objections.

Le dogme de la présence réelle était fondé tout à la fois sur les paroles de Jésus-Christ et sur la tradition universelle et constante de toute l'Eglise. On avait toujours cru que dans l'Eucharistie le pain et le vin étaient changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et ce mystérieux

changement était exprimé dans toutes les liturgies. Aussi nulle dissidence n'existait sur ces deux points entre Paschase et ses adversaires. C'était aussi la croyance générale de l'Église que le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie était le même qui avait été crucifié, et ce dogme était également fondé sur les paroles de Jésus-Christ, qui avait dit à ses disciples : Ceci est mon corps qui sera livré pour vous, ceci est mon sang qui sera répandu pour la rémission des péchés. Toutes les liturgies en répétant les paroles de l'institution eucharistique attestaient d'une manière incontestable la croyance et l'enseignement de l'Église. Mais quoiqu'au fond cette vérité fût reconnue et professée par tous les chrétiens, on n'avait pas coutume de l'exprimer d'une manière aussi positive et de dire aussi formellement que le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le même qui est né de la Vierge et qui a été crucifié. Ainsi les expressions de Paschase semblèrent une nouveauté à quelques auteurs qui ne savaient pas que plusieurs des anciens pères s'en étaient déjà servis. Deux auteurs anonymes dont nous avons les écrits combattirent ces expressions, et l'on voit clairement par ces écrits quel était l'objet de la question. « Tout chrétien, dit l'un de ces auteurs, doit croire et confesser que le corps et le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie sont une véritable chair et un véritable sang ; quiconque le nie se déclare infidèle. Le pain par la consécration devient la vraie chair de Jésus-Christ et le vin son vrai sang ; ce qui est si certain, ajoute-t-il, que non-seulement il n'est pas permis à un chrétien d'en douter, mais qu'il y a même des païens qui le savent. » Il ne songe donc pas à élever des doutes ni sur la présence réelle ni sur la transsubstantiation, et Paschase avait bien raison de dire que ce qu'il enseignait était la foi de l'Église entière. Cet auteur anonyme ne songe pas non plus à contester que le corps de Jésus Christ dans l'Eucharistie soit bien véritablement le corps qui est né de la Vierge, qui a souffert sur la croix

et qui est ressuscité ; mais il n'approuve pas qu'on dise d'une manière aussi absolue qu'il est le même ; « car bien qu'il ne soit pas différent, dit il, quant à sa nature, il diffère quant à son état ou à son apparence. » Il combat donc les expressions de Paschase comme si elles supposaient que Jésus-Christ est sur l'autel dans le même état que sur la croix, et qu'il souffre de nouveau toutes les fois qu'on célèbre la messe. Du reste, une preuve de son ignorance ou de sa préoccupation, c'est qu'il rapporte et approuve un passage dans lequel saint Augustin, s'exprimant comme Paschase, dit que comme le corps de Jésus-Christ est né de la Vierge miraculeusement, ce même corps est reproduit par le changement de la substance du pain.

Les discussions élevées à l'occasion du livre de Paschase déterminèrent Charles le Chauve à demander un traité sur ce sujet à Jean Scot et à Ratram. Nous n'avons plus l'ouvrage du premier, mais il paraît certain qu'il s'exprimait d'une manière peu orthodoxe sur la présence réelle, et que son traité contenait le germe de l'hérésie qui fut enseignée plus tard par Bérenger. Aussi ce livre fut-il condamné dans plusieurs conciles tenus contre ce dernier vers le milieu du onzième siècle. Quant à Ratram, il confesse expressément et en plusieurs endroits de son livre que le pain et le vin sont réellement changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et il ajoute que c'est une impiété de dire ou de penser le contraire. On trouve néanmoins dans son traité quelques propositions obscures ou équivoques ; mais il est naturel de les interpréter dans le sens de celles qui sont claires, précises et sans ambiguïté. On peut juger d'ailleurs par l'objet même de ce traité qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver toujours des expressions et des idées bien nettes. Il expose ainsi les deux questions qu'il y examine : « Votre majesté demande si ce que les fidèles reçoivent devient le corps et le sang de Jésus-Christ en mystère ou en vérité, c'est-à-

dire s'il contient quelque chose de caché qui ne paraît qu'aux yeux de la foi, ou si, sans aucun voile de mystère, les yeux du corps y voient au dehors ce que la vue de l'esprit aperçoit au dedans, en sorte que tout s'y manifeste visiblement et à découvert. Vous demandez ensuite si ce corps est le même qui est né de la Vierge, qui est mort, qui est ressuscité et monté aux cieux.» Sur cette dernière question, Ratram combat les expressions de Paschase Ratbert; mais on voit par toute la suite de la discussion qu'il veut seulement établir que le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'étant pas perceptible aux sens, on ne peut pas dire d'une manière absolue qu'il est le même qui est né de la Vierge, puisqu'il n'est pas dans le même état. Une telle argumentation est trop sophistique pour ne pas donner lieu à beaucoup d'obscurité. Quant à la première question, elle est si étrange dans le fond et dans la forme, qu'on peut douter que l'auteur lui-même y ait rien compris; et la manière dont il la développe sert à la rendre encore plus inintelligible. Son but est de prouver que l'Eucharistie est tout à la fois figure et réalité, parce que le corps de Jésus-Christ se trouve réellement contenu, mais caché sous les apparences du pain, dont la substance est changée par la consécration; ce qui offre d'abord un sens assez clair; mais il dirige toute cette argumentation contre des adversaires dont l'opinion serait, d'après le sens naturel de ses paroles, qu'il n'y a point de mystère dans l'Eucharistie, et que le corps de Jésus-Christ s'y montre à découvert. Or, cette opinion est trop absurde pour supposer qu'elle ait jamais été admise, et dans tous les cas, il eût été bien inutile de faire un livre pour la réfuter. Du reste, quelques critiques supposent que ce traité attribué à Ratram n'est autre chose que celui de Jean Scot.

Raban fut un de ceux qui se déclarèrent contre les expressions de Paschase Ratbert; mais on voit dans ses écrits les passages les plus clairs et les plus positifs en fa-

veur de la transsubstantiation et de la présence réelle, de sorte qu'il a fallu dans les sectaires modernes un aveuglement à peine concevable pour le représenter comme partisan de leurs erreurs sur ce point. Haimon, évêque d'Halberstadt, avait publié quelque temps auparavant un traité sur l'Eucharistie, où l'on trouve aussi la doctrine catholique exprimée dans les termes les plus formels. Il soutenait même qu'on ne pouvait dire dans aucun sens que le pain et le vin sont la figure du corps et du sang de Jésus-Christ, parce qu'ils ne peuvent être le signe de ce qu'ils sont réellement ; et c'est peut-être cette opinion que réfute Ratram ; car il prétendait, comme on l'a vu, aussi bien que Paschase lui-même, que les apparences du pain et du vin devaient être considérées comme la figure ou le signe extérieur du corps et du sang de Jésus-Christ qui s'y trouve contenu réellement, quoique d'une manière invisible, par le changement de la substance. Haimon d'Halberstadt, outre son traité de l'Eucharistie, a laissé des commentaires sur les Psaumes, sur les prophètes, sur les Épîtres de saint Paul, et sur quelques autres livres du Nouveau Testament, des homélies sur les Évangiles, un abrégé d'histoire ecclésiastique, et un traité de l'amour du ciel. On a aussi de Paschase Ratbert des commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture, et la vie des deux abbés Adalard et Vala. Nous avons déjà cité plusieurs ouvrages de Florus, diacre de Lyon ; il nous reste en outre de cet auteur des commentaires extraits des saints pères sur les Épîtres de saint Paul, et un traité de la célébration de la messe.

Valafrid Strabon, disciple de Raban, et abbé de Richenau, publia, dans les premières années du règne de Charles le Chauve, un traité des offices divins, où l'on trouve des renseignemens précieux sur l'origine et l'antiquité de plusieurs usages. Il dit que les chrétiens avaient d'abord commencé par célébrer les saints mystères dans leurs maisons ; qu'ensuite, ils avaient affecté spéciale-

ment au service divin des maisons particulières, et que plus tard ils les avaient converties en églises; que l'on avait coutume anciennement de se tourner vers l'orient pour prier, et que par ce motif on tournait aussi ordinairement les églises et les autels vers l'orient; que d'abord on n'avait point de signal pour appeler les fidèles aux offices; qu'ensuite on s'était servi de la trompette, et enfin des cloches, auxquelles on donnait le nom de *campanæ*, parce que leur usage était venu de la Campanie. Il remarque que du temps de saint Grégoire on ne jeûnait point les jeudis de carême. On célébrait ordinairement les Rogations entre Pâques et la Pentecôte; mais les Espagnols les remettaient après la Pentecôte et d'autres au mois de décembre. L'heure de la messe était différente selon les solennités; c'était quelquefois vers midi, d'autres fois vers none ou plus tard, mais jamais avant tierce. Cet auteur nous apprend que l'ancienne liturgie gallicane était encore suivie dans plusieurs diocèses, quoique la liturgie romaine se fût introduite successivement dans la plupart des églises de France. Il dit que plusieurs prêtres croyaient ne pouvoir célébrer la messe qu'une fois par jour, et que d'autres ne faisaient pas difficulté de la dire trois ou quatre fois et même davantage. Il y avait aussi des fidèles qui communiaient plusieurs fois par jour; c'est-à-dire à toutes les messes où ils assistaient. Valafrid explique en détail et avec beaucoup d'érudition tout ce qui concerne les différentes prières de la messe et les autres parties de l'office; la consécration des autels, les vases sacrés, les habits sacerdotaux, les cérémonies du baptême, puis l'administration des biens de l'Eglise et la hiérarchie ecclésiastique. Il est aussi l'auteur de la glose ordinaire sur toute la Bible; ce sont des notes très-courtes tirées des anciens interprètes et principalement des commentaires de Raban. Enfin on a de lui les Vies de saint Gal, de saint Otmar, et plusieurs poésies, parmi lesquelles nous devons citer la Vision de Vétin, qui avait déjà été

écrite en prose par Haiton, évêque de Bâle. Elle sert à faire voir ce que l'on pensait du sort de Charlemagne peu d'années après sa mort ; car elle le représente tourmenté dans un grand fleuve de feu pour l'incontinence dans laquelle il avait vécu et fini sa vie ; mais un ange assure en même temps qu'il est prédestiné avec les élus ; ce qui montre qu'on ne le croyait pas coupable d'un concubinage criminel, quoiqu'on ne pût s'empêcher de condamner le grand nombre de ses mariages. Valafrid Strabon avait été doyen de Saint-Gal avant d'être abbé de Richenau. Il mourut en 849, âgé seulement de quarante-trois ans.

Loup, abbé de Ferrières, dont nous avons cité les écrits sur l'affaire de Gothescalc, avait étudié, comme Valafrid, dans la célèbre école de Fulde. Il avait embrassé fort jeune la vie monastique à Ferrière, et était déjà diacre lorsque saint Aldric, son abbé, qui fut depuis archevêque de Sens, l'envoya suivre les leçons du fameux Raban. Il revint en France avec une telle réputation de science et de vertu, que l'impératrice Judith, femme de Louis le Débonnaire, le fit venir bientôt après à la cour, où il jouit d'un grand crédit. Il fut nommé d'abord prévôt de Saint-Josse, puis Charles le Chauve le fit élire abbé de Ferrières en 844. Cette communauté comptait soixante-douze moines. Il écrivit plusieurs lettres au roi Charles pour lui donner des avis. Il lui recommande notamment de s'appliquer davantage aux affaires, de délibérer mûrement, de choisir de bons conseillers, et d'être ferme dans ses résolutions ; ce qui fait voir qu'il connaissait bien les défauts de ce prince, qui fut toute sa vie faible et léger. Dans une lettre écrite au pape Benoît III pour lui recommander deux moines qui faisaient le pèlerinage de Rome, Loup de Ferrières le prie de lui envoyer plusieurs livres qu'il ne trouvait point en France, savoir : quelques commentaires de saint Jérôme, l'Orateur de Cicéron, les Institutions de Quintilien et le commentaire

de Donat sur Térence, promettant de les renvoyer fidèlement après les avoir fait copier. Dans une autre lettre à un de ses amis, il demande les histoires de Saluste et les discours de Cicéron contre Verrès. C'est ainsi que les bibliothèques des monastères nous ont conservé les bons livres de l'antiquité. Il nous reste de Loup de Ferrières plus de cent autres lettres sur différens sujets, et les vies de saint Maximin, archevêque de Trèves, et de saint Wigbert, premier abbé de Frislar.

La faiblesse de Charles le Chauve et les désordres causés par les ravages continuels des Normands, avaient rendu si impuissante l'autorité royale, que Noménoé, duc de Bretagne, crut pouvoir profiter des circonstances pour se déclarer indépendant et prendre le titre de roi ; mais auparavant, comme il craignait une opposition de la part des évêques, il entreprit de les chasser de leurs sièges, pour les remplacer par d'autres qui lui fussent dévoués. Il en trouva un prétexte dans les plaintes que lui adressa saint Convoyon, qui après avoir été archidiaque de Vannes, avait fondé depuis peu, avec quelques autres ecclésiastiques, le célèbre monastère de Redon. Cet abbé voyant que les évêques de Bretagne recevaient de l'argent de ceux qu'ils ordonnaient prêtres ou diacres, pressa vivement le duc de réunir un concile pour réprimer cet abus. Noménoé fit donc assembler tous les évêques de la province avec les plus habiles docteurs, et comme les évêques prétendirent qu'ils ne recevaient que les présens autorisés par l'usage, on convint, après bien des discussions, de soumettre la question au jugement du saint-siège. Deux évêques furent envoyés à Rome avec saint Convoyon, et le pape Léon IV, après les avoir entendus dans un concile, prononça que les évêques convaincus de simonie devaient être déposés ; mais il ajouta que cette déposition ne pourrait être prononcée que dans un concile et par douze évêques, et que si l'accusé demandait d'être jugé à Rome il devait y être renvoyé. Noménoé

n'eut pas plus tôt reçu cette réponse, qu'il fit venir à Redon, dans une assemblée de seigneurs, les quatre évêques de Bretagne, savoir, de Vannes, de Saint-Malo, de Cornouailles et de Léon, et par ses menaces il les força à se démettre de leurs sièges. Il érigea en même temps trois nouveaux évêchés dans les monastères de Dol, de Saint-Brieux et de Tréguier, et déclara l'évêque de Dol métropolitain de toute la Bretagne, enlevant ainsi cette province à la métropole de Tours, qui ne faisait point partie de ses états. Ensuite il se fit sacrer roi à Dol, par les sept nouveaux évêques. L'archevêque de Tours employa inutilement l'excommunication contre les Bretons schismatiques. Un concile tenu à Paris en 849 écrivit à Noménoé pour lui reprocher de fouler aux pieds les droits de l'Eglise, et de mépriser non-seulement l'autorité de son archevêque, mais celle du saint-siège. Le concile tenu à Savonnières dix ans plus tard par les évêques de douze provinces, exhorta les quatre évêques des anciens sièges de Bretagne, car il ne reconnaissait pas les trois autres, à rentrer sous l'obéissance de l'archevêque de Tours, leur métropolitain ; il écrivit aussi aux principaux seigneurs bretons déjà excommuniés, pour leur rappeler la fidélité qu'ils devaient au roi Charles, et les menacer d'anathème. Mais toutes ces tentatives furent sans succès. Les trois nouveaux évêchés de Bretagne ont toujours subsisté depuis, et Dol a joui pendant trois siècles des droits de métropole (1).

Un concile de vingt-six évêques, tenu à Soissons en 853, eut à juger plusieurs affaires dont la plus importante fut celle de quatorze prêtres ou diacres de Reims, ordonnés par Ebbon après son rétablissement, et qui se plaignaient d'avoir été déposés par Hincmar. Comme ils adressèrent d'abord leur requête de vive voix, Hincmar leur dit : Vous savez que d'après les usages et les lois de

(1) Ann. Bertin. — *Vit. S. Conv.* — *Epist. Leon. IV.*

l'Église, tous les actes doivent être écrits ; celui qui se présente pour le baptême doit inscrire son nom ; celui qui est promu à l'épiscopat doit avoir le décret de son élection et les lettres de son ordination ; les excommuniés sont chassés de l'église ou réconciliés par écrit ; les accusations se font de même, et, selon saint Grégoire, une sentence prononcée seulement de vive voix ne mérite pas le nom de sentence. Ainsi vous devez présenter votre requête par écrit. Quand elle eut été rédigée et signée, il montra par les canons de quelques conciles, que puisqu'il s'agissait d'une sentence rendue par un métropolitain, on devait en appeler à des juges choisis de part et d'autre ; puis il désigna de son côté les archevêques de Sens et de Tours avec Pardule de Laon, et dit aux clercs déposés de faire leur choix. Ils acceptèrent ces mêmes juges, en leur adjoignant seulement Prudence, évêque de Troyes, et l'on en dressa un procès-verbal, qui fut signé des parties. Toutefois, les clercs prétendirent plus tard que leur choix n'avait pas été libre. Après ces préliminaires on examina l'affaire d'Ebbon, dont la déposition fut jugée parfaitement canonique et le rétablissement illégitime. Ensuite, on déclara, sur le vu des pièces authentiques, que l'ordination d'Hincmar avait été faite conformément aux canons, c'est-à-dire sur la demande du clergé et du peuple, et par les évêques de la province. Enfin, le concile ayant reconnu qu'Ebbon par sa déposition avait perdu tous ses pouvoirs, et qu'ainsi il n'avait pu en donner à d'autres, décida que tous ceux qui avaient été ordonnés par lui, demeureraient à jamais privés de leurs fonctions. Du reste on a cru à tort qu'il s'agissait de la validité de leur ordination. Hincmar tenta inutilement de faire approuver cette décision par le pape Léon IV ; il fut plus heureux auprès de Benoît III, qui la confirma, sous condition toutefois que les faits fussent exactement conformes à ce qui était porté dans les lettres de cet évêque et les actes du concile. Mais nous verrons

plus tard le pape Nicolas I^{er}, sur l'appel des clercs déposés, ordonner la révision de cette affaire (1).

Le concile de Soissons fit plusieurs réglemens dont il demanda la confirmation à Charles le Chauve, qui s'y trouvait présent. Ce prince publia pour cet effet un capitulaire en douze articles, dont le premier porte, que le roi enverra des commissaires pour assurer l'exécution de ces réglemens, pour visiter avec l'évêque tous les monastères, régler le nombre des moines, leur entretien, et les autres dépenses, et dresser un état des biens et du dégât que les Normands y ont causé. Le neuvième défend aux seigneurs d'empêcher l'évêque de faire battre de verges leurs serfs quand ils l'auront mérité par leurs crimes. Le dixième ordonne au comte et aux officiers publics d'accompagner l'évêque dans sa visite, et de lui prêter main forte pour obliger à la pénitence les coupables qu'il ne pourra y réduire par l'excommunication. Les autres articles ont pour objet de maintenir les privilèges des églises et de pourvoir à la conservation de leurs biens. Ces réglemens furent encore confirmés dans un autre concile tenu la même année à Verberie.

Le concile de Valence, tenu en 855, dans les états de Lothaire, fit aussi, outre les articles sur la grâce et la prédestination, que nous avons rapportés précédemment, quelques canons de discipline, dont quelques-uns méritent d'être remarqués. On y renouvelle les réglemens déjà tant de fois reproduits, et toujours inutilement, contre les usurpateurs des biens de l'Église. On ordonne de rétablir les écoles pour les lettres et pour le chant. On défend aux évêques d'exiger leurs droits de visite quand ils ne la font pas. On condamne l'usage barbare du combat judiciaire, et l'on ordonne contre celui qui aura tué en duel la pénitence de l'homicide, et contre celui qui aura été tué, la privation des prières et de la sé-

(1) Flodoard. lib. III. — Nicol. *Epist.*

pulture ecclésiastique. Enfin, pour empêcher que des sujets indignes soient élevés à l'épiscopat, on décide que l'empereur sera supplié de laisser au clergé et au peuple la liberté de l'élection, et que s'il envoie pour remplir le siège vacant un clerc de la cour, on aura soin de ne l'admettre qu'après un rigoureux examen de sa foi, de ses mœurs et de son instruction.

Louis, roi d'Italie, avait été déclaré empereur par son père Lothaire, en 849, et couronné à Rome par le pape Léon IV. Il fit tenir l'année suivante un concile à Pavie, où l'on fit plusieurs canons dont la plupart ne font que reproduire d'anciens réglemens. On peut y remarquer seulement la distinction établie entre les simples cures et les églises baptismales gouvernées par des archiprêtres, qui étaient dans leurs districts comme les vicaires généraux de l'évêque ; car ils avaient inspection sur les autres curés, ils devaient avoir soin de soumettre les pécheurs à la pénitence, et pouvaient approuver les prêtres pour la confession secrète ; mais la réconciliation après la pénitence publique était réservée à l'évêque, hors le cas de nécessité. L'empereur Louis publia dans ce même concile un capitulaire civil dont le premier article a pour objet la sûreté des voyageurs et particulièrement des pèlerins qui se rendaient à Rome ; ce qui montre combien les brigandages étaient fréquens. Un autre concile tenu dans la même ville au commencement de l'an 855, dressa pour la réformation des abus dix-neuf articles, où l'on se plaint, entre autres choses, que les seigneurs au lieu de venir à leurs paroisses se contentent d'assister à l'office dans les églises de leurs terres, et qu'ils y font souvent célébrer la messe par des prêtres étrangers et non approuvés de l'évêque.

L'empereur Lothaire mourut au mois de septembre de cette même année 855. Se voyant atteint d'une maladie grave dont il n'espérait pas guérir, il se retira dans le monastère de Prom, où il se fit couper les cheveux et

prit l'habit monastique. Il expira six jours après dans les plus grands sentimens de pénitence. Il avait partagé les états qu'il possédait en deçà des Alpes à ses deux fils Charles et Lothaire, qui étaient auprès de lui. Le premier eut la Provence jusqu'à Lyon ; et l'autre le reste de la France orientale jusqu'à l'embouchure de la Meuse et du Rhin. Louis conserva la Lombardie avec le titre d'empereur.

Charles le Chauve, qui régnait dans la Neustrie, n'avait plus qu'une ombre d'autorité, Pépin, son neveu, qu'il avait fait raser et renfermer dans le monastère de Saint-Médard à Soissons, avait trouvé le moyen d'en sortir et de se faire reconnaître roi d'Aquitaine. Il se joignit plus tard aux Normands pour s'emparer de Poitiers et de plusieurs autres places qu'il livra au pillage. Les comtes et les autres seigneurs commençaient à vivre en souverains ; et le royaume était en proie à toutes sortes de violences et de brigandages. On voit dans plusieurs lettres de Loup de Ferrière, qu'on ne pouvait voyager sans une compagnie nombreuse ; encore fallait-il s'attendre à être attaqué et obligé de combattre. Pour remédier à ces désordres, Charles réunit à Quercy, en 857, les évêques et les seigneurs qui lui restaient fidèles, et ordonna de tenir partout des assemblées particulières, où l'on aurait soin de lire un recueil de passages tirés de l'Écriture ou des Pères, contre ceux qui se rendent coupables de pillage et de violence, et en même temps d'annoncer qu'on leur appliquerait toute la sévérité des pénitences ordonnées par les canons, et des peines portées par les lois civiles. Mais on comprend que des exhortations et des menaces étaient de faibles moyens pour réduire des seigneurs qui avaient les armes à la main. Aussi n'en voit-on aucun effet, et les désordres allèrent toujours croissant (1). Hincmar de Reims publia deux

(1) Ann. Bertin. et Fuld. — Lup. Ferr. *Epist.* cXL.

ans plus tard un mandement contre les pillages, et il l'envoya à Charles le Chauve, avec une lettre où il l'exhortait à prendre des mesures pour les réprimer. « Car on vous accuse, lui disait-il, de ne point vouloir vous y opposer, et de prétendre que chacun ait à se défendre comme il pourra. Je sais que c'est une calomnie, mais j'ai cru devoir vous en instruire, afin que vous en montriez la fausseté par des effets. » Il écrivit également aux clercs de la cour pour les menacer d'excommunication, s'ils toléraient plus longtemps les pillages et les violences que leurs domestiques commettaient comme les autres.

Cependant, un grand nombre de seigneurs, mécontents du gouvernement de Charles le Chauve, et surtout de ce qu'il ne les protégeait point contre les Normands, avaient engagé Louis de Germanie à passer en France, et il y vint l'an 858 avec une armée. Venilon, archevêque de Sens, fut un de ceux qui se déclarèrent pour lui ; mais Hincmar et les autres évêques demeurèrent fidèles à Charles. Le roi Louis leur ayant mandé de venir le trouver à Reims, ils lui répondirent par une lettre où ils lui représentaient vivement l'injustice de son entreprise. Ils se plaignent qu'il n'ait pas profité du conseil salutaire qu'ils lui avaient donné plusieurs fois de se réconcilier avec son frère, et après l'avoir exhorté à réfléchir mûrement sur le compte qu'il devra rendre à Dieu, ils ajoutent : « Nous avons appris que dans les diocèses où vous passez, on commet des abominations et des cruautés qui surpassent celles des païens, et nous en voyons une partie. Cependant, vous prétendez venir pour corriger les abus et procurer la paix. Tournez plutôt vos armes contre les païens, pour nous délivrer du tribut que nous leur payons. Si vous venez rétablir l'Église, comme vous nous l'avez écrit, conservez donc ses privilèges, et n'inquiétez point les évêques ; commandez aux comtes de leur faire amener les pécheurs scandaleux pour les mettre en pénitence ; permettez de tenir les conciles provinciaux dans les temps

réglés par les canons ; conservez les biens des églises et de leurs vassaux ; car les évêques ont jugé à propos de donner des terres à des hommes libres, pour augmenter la milice du royaume et assurer aux églises des défenseurs. » On voit ici l'origine des fiefs qui dépendaient des églises. Les évêques conjurent ensuite le roi Louis de rétablir les monastères et les hôpitaux, de choisir des officiers qui ne se laissent point corrompre, qui n'oppriment point le peuple, qui ne gâtent point les moissons et n'enlèvent pas les troupeaux ; d'obliger les seigneurs coupables de ces crimes à venir s'humilier pour recevoir la pénitence ; enfin, de ne pas attenter sur les églises de ceux qui refusent de se déclarer pour lui ; « car, disent-ils, les églises que Dieu nous a confiées ne sont pas des fiefs que le roi puisse donner ou ôter comme il lui plaît ; et nous ne saurions, comme des séculiers, nous rendre vassaux et prêter serment. Si l'on a demandé un serment à quelques évêques, ceux qui l'ont exigé et ceux qui l'ont prêté doivent en faire pénitence. » Cette lettre était écrite au nom de tous les évêques des provinces de Reims et de Rouen, et l'on croit qu'Hincmar en fut l'auteur.

L'invasion de Louis n'eut guère d'autre effet que de multiplier en France les désordres et les pillages. Il en fut chassé au printemps de l'an 859, et un concile tenu à Metz peu de temps après lui députa plusieurs évêques pour lui proposer la paix et l'absolution de l'excommunication qu'il avait encourue. Les conditions étaient qu'il se reconnaîtrait coupable de tous les désordres qui avaient été la suite de son invasion ; qu'il promettrait de venir au plus tôt se réconcilier avec Charles, son frère, et Lothaire, son neveu ; et qu'il cesserait de donner asile aux vassaux qui les avaient abandonnés. Cette démarche n'eut d'abord aucun succès ; mais la paix fut conclue l'année suivante, dans une assemblée tenue à Coblentz. Charles le Chauve et ses deux neveux, Lothaire

et Charles, roi de Provence, se réunirent en 859 à Savonnières, près de Toul, où ils avaient appelé à un concile les évêques des trois royaumes. On y écrivit, comme on l'a vu, aux évêques schismatiques de Bretagne, et on ajourna l'examen des articles de Quercy et de Valence sur la prédestination. Charles le Chauve y présenta une requête contre Venilon, archevêque de Sens, qui, au mépris de son serment de fidélité, avait cherché à le dépouiller de son royaume. Le concile ordonna que cet archevêque serait tenu de comparaître dans trente jours devant les juges choisis par le roi. C'étaient les archevêques de Lyon, de Rouen, de Tours et de Bourges. Mais Venilon donna satisfaction au roi, et le jugement n'eut pas lieu. Enfin on adopta plusieurs canons proposés par Remi, archevêque de Lyon, et dont le plus remarquable prescrivit le rétablissement des écoles publiques, conformément aux ordonnances de Charlemagne, pour empêcher la décadence toujours croissante des études.

Alphonse le Chaste, roi des Asturies, était mort en 842 après un règne de cinquante ans, illustré par de nombreuses victoires sur les musulmans. Ramir, qui fut élu à sa place, ne régna que sept ans. Ordogno, son fils, lui succéda et régna seize ans. Il repeupla plusieurs villes d'où Alphonse avait chassé les musulmans, entre autres Astorga et Léon. La Catalogne appartenait toujours aux Français; mais un nouveau royaume s'était formé depuis quelque temps vers les Pyrénées. Ignigo, vicomte de Bigorre, fut reconnu roi, l'an 830, par les chrétiens du pays, qui ne trouvaient pas une protection suffisante contre les musulmans, dans les Goths des Asturies, trop éloignés d'eux, ni dans le faible gouvernement de Louis le Débonnaire. Ignigo mourut en 835, et transmit sa couronne à son fils Chimène. Celui-ci eut pour successeur son fils Ignigo II, qui se rendit maître de Pampelune vers l'an 850. Telle fut l'origine du royaume de Navarre (1).

(1) Roder. Tolet. *De reb. Hisp.* — Luc. Tud. *Chron.*

Les chrétiens d'Espagne, soumis à la domination des musulmans, eurent à souffrir une violente persécution sous Abdérame III, qui était monté sur le trône en 821. Dès le commencement de son règne il y eut plusieurs martyrs, entre autres deux frères, Jean et Adolphe, dont nous avons les actes. Quelques années plus tard, un renégat qui s'était fait juif, anima encore davantage le fanatisme d'Abdérame et des musulmans. Il ne cessait de les exciter à contraindre les chrétiens, sous peine de mort, à se faire juifs ou mahométans. Les chrétiens réclamèrent à cette occasion, l'an 847, la protection de Charles le Chauve, à qui Abdérame envoyait des ambassadeurs pour demander la paix. Un grand nombre, pour se délivrer du joug des infidèles, s'étaient déjà réfugiés quelques années auparavant sur les terres des Français, et le roi Charles, par un capitulaire de l'an 844, leur accorda les mêmes droits qu'aux autres sujets de son royaume. La persécution devint plus générale et plus violente vers l'an 850. On vit alors se renouveler tous les spectacles d'héroïsme que l'Église avait donnés pendant les premiers siècles. Une multitude de chrétiens de toutes conditions, de tout sexe et de tout âge, se signalèrent par une fermeté et une constance inébranlable au milieu des plus affreux tourmens. Un prêtre nommé Parfait, né à Cordoue, et qui dans sa jeunesse avait renié la foi par la crainte de la mort, répara ce scandale avec un éclat qui ne servit pas peu à encourager les chrétiens. Un jour que les infidèles lui demandèrent ce qu'il pensait de Mahomet, il leur répondit : C'est un de ces faux prophètes prédits dans l'Évangile, et qui entraînent avec eux leurs sectateurs dans l'abîme éternel. On le présenta au cadi, qui le condamna à mort ; et il fut exécuté peu de jours après, dans une grande plaine au midi de Cordoue, en présence d'une foule immense accourue à ce spectacle. Un marchand, nommé Jean, accusé vers le même temps d'avoir mal parlé de Mahomet, fut condamné à recevoir

plus de cinq cents coups de fouet, promené ensuite ignominieusement dans toute la ville, et enfin jeté avec d'énormes chaînes dans un étroit cachot (1).

Plusieurs moines sortirent alors de leur solitude pour venir à Cordoue fortifier les chrétiens par leurs discours et par leur exemple; et comme ils avaient le courage de parler publiquement contre Mahomet, les musulmans craignirent une révolte; car les chrétiens étaient en grand nombre, comme on le voit par les détails que donne sur cette persécution saint Euloge, prêtre de Cordoue, qui fut lui-même un des martyrs. Ils formaient d'ailleurs au milieu des musulmans une sorte de nation distincte par son langage aussi bien que par ses mœurs et sa religion. Ils avaient des évêques dans presque toutes les villes; des prêtres dans les villages, et un grand nombre de monastères. Ils avaient aussi leurs écoles particulières pour les lettres humaines comme pour les sciences ecclésiastiques, et celle de Cordoue surtout était fort célèbre. Un des moines qui signalèrent leur zèle courageux, et le premier qui souffrit le martyre, fut Isaac, d'une famille considérable de Cordoue, où il avait rempli les fonctions de greffier public. Il s'était retiré ensuite dans le monastère de Tabane, fondé à deux lieues de cette ville, par Jérémie, son cousin, qui lui-même y avait embrassé la vie monastique avec toute sa famille; car ce monastère contenait deux communautés séparées, l'une d'hommes et l'autre de femmes. Isaac y était depuis trois ans lorsque, après la mort de saint Parfait, il vint réfuter le mahométisme sur la place publique de Cordoue. Le roi, sur le rapport du cadi, le condamna à mort, et après qu'on lui eut tranché la tête, on pendit le corps par les pieds et on le laissa plusieurs jours exposé pour effrayer les chrétiens. Un laïque nommé Sanche, qui faisait partie des gardes du roi, fut décapité deux jours après. Ensuite on fit mourir

(1) Eulog. *Memor. SS.* lib. 1; *Epist. ad Vill.*

six autres chrétiens qui vinrent aussi combattre publiquement le mahométisme. Parmi eux se trouvait Jérémie, qui avait fondé le monastère de Tabane, et qui avant d'être exécuté fut déchiré à coups de fouet jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir. Les autres étaient trois moines, Sabinien, Vistremond et Habentius, avec un prêtre nommé Pierre et un diacre nommé Valabonse. Après qu'on leur eut tranché la tête, leurs corps furent brûlés et les cendres jetées dans la rivière. Deux autres diacres, Sisenand et Paul, Gumésind prêtre, et deux moines, Théodemir et Servus-Dei, vinrent successivement faire une confession publique de la foi et remportèrent la couronne du martyr. Plusieurs femmes imitèrent ce courage héroïque. On distingue particulièrement deux vierges célèbres, que l'ardeur d'un même zèle unit d'une étroite amitié, Marie, sœur du martyr Valabonse, et Flore, dont la foi avait déjà triomphé des tourmens et des persécutions depuis longtemps suscitées contre elle par le fanatisme d'un frère qui était musulman; s'étant toutes deux présentées au cadi pour confesser publiquement leur foi, elles furent quelque temps renfermées en prison avec des prostituées, et comme elles se montraient inébranlables, le cadi, excité par le frère de Flore, leur fit trancher la tête. Deux citoyens riches et nobles de Cordoue, Aurélius et Félix, et leurs femmes, Nathalie ou Sabigothe et Liliose, qui jusqu'alors s'étaient contentés d'être chrétiens en secret, parce qu'ils étaient de race musulmane, prirent enfin le parti de se déclarer ouvertement, et furent condamnés à mort avec un moine nommé George, venu depuis peu de la Palestine, et qui voulut s'associer à leur martyre. Il était diacre et religieux du monastère de Saint-Sabas, dont l'abbé l'avait envoyé en Occident chercher des aumônes pour sa communauté, qui comptait jusqu'à cinq cents moines. Plusieurs autres chrétiens furent aussi martyrisés peu de temps après. On remarque entre autres un diacre et un laïque

qui enseignait les lettres dans l'école de Cordoue, et quatre moines de différens monastères (1).

Cependant quelques chrétiens timides blâmaient le zèle de ceux qui venaient ainsi, au péril de leur vie, confesser publiquement la foi. Il se trouva même un évêque qui se déclara ouvertement contre les martyrs, et par son conseil on mit en prison ceux qui les encourageaient, notamment l'évêque de Cordoue et le prêtre Euloge. Celui-ci, né à Cordoue, d'une famille noble, était également distingué par ses talens et par sa vertu. Il écrivit, pour justifier le généreux courage des martyrs, une instruction qu'il adressa aux deux vierges Flore et Marie. Il traita ensuite le même sujet dans une apologie dont le fond est quelquefois assez obscur; mais on entrevoit son dessein et ses motifs par les détails qu'il donne sur la vie et la conduite des martyrs. Comme les musulmans ne permettaient pas à ceux qui descendaient d'un père ou d'une mère arabe de professer le christianisme, qu'ils permettaient encore bien moins à un Arabe de l'embrasser, cette odieuse tyrannie forçait un grand nombre de chrétiens à dissimuler leur croyance par la crainte de la mort, et saint Euloge, qui voyait les infidèles triompher de cette dissimulation, voulait faire sentir que dans de telles circonstances où la foi était en péril, il était en quelque sorte nécessaire que les plus vertueux s'offrissent volontairement pour relever le courage des autres. Aujourd'hui que l'Église a mis tous ces martyrs au nombre des saints dont elle fait la fête, nous ne saurions douter qu'elle n'ait reconnu dans leur conduite les motifs particuliers qui la justifient.

Abdérame voyant le nombre et le courage de ceux qui venaient chaque jour confesser la foi, ordonna d'emprisonner les chrétiens et de faire mourir sur-le-champ ceux qui parleraient contre Mahomet. La plupart se cachèrent ou prirent la fuite; mais il y en eut aussi plusieurs qui

(1) Eulog. *Memor. SS.* lib. II; *Epist. ad Vill.*

abandonnèrent leur religion. Il fit tenir ensuite un concile à Cordoue pour arrêter, par l'autorité épiscopale, l'ardeur avec laquelle les fidèles bravaient la mort. Les évêques défendirent en effet de se présenter volontairement au martyre ; mais le décret était conçu de telle sorte qu'il semblait répondre en partie aux désirs du roi, sans ôter aux confesseurs la liberté de suivre leurs inspirations particulières. Abdérame mourut peu de temps après d'une manière subite, l'an 852. Il venait de donner l'ordre de brûler les corps de plusieurs martyrs, lorsqu'il perdit tout à coup la parole, et il expira la nuit suivante. Son fils Mahomet, qui lui succéda, régnait à trente-cinq ans et montra la même fureur contre les chrétiens. Dès le premier jour de son règne il chassa du palais tous ceux qui étaient au service de son père ; ensuite il fit abattre toutes les églises bâties depuis l'entrée des Arabes en Espagne ; il accabla d'impôts les fidèles et priva de leur solde ceux qui servaient dans les armées. Il y eut quelques apostats ; mais le scandale de leur lâcheté fut bientôt effacé par d'éclatans exemples d'un courage héroïque. Comme les musulmans triomphaient de cette lâcheté, un jeune moine nommé Fandila, que sa science et ses vertus avaient fait choisir pour abbé du monastère de Pegna-Mellar, vint à Cordoue se présenter au cadi et réfuter publiquement le mahométisme. Dès que le roi en fut instruit, il entra dans une si violente colère, qu'il ordonna de faire mourir tous les chrétiens et de vendre leurs femmes comme esclaves ; mais sur les représentations de son conseil, il révoqua cet ordre, et se contenta de faire trancher la tête à Fandila. Le lendemain, deux moines, Anastase et Félix, dont le premier était prêtre, vinrent aussi confesser publiquement leur foi et furent exécutés sur-le-champ. Leur exemple inspira le même héroïsme à plusieurs autres martyrs, entre lesquels on remarque Digne et Colombe, religieuses du monastère de Tabane, Pompose, religieuse

de Pegna-Mellar, et une sainte femme nommée Benile. Un grand nombre de chrétiens, la plupart prêtres, moines, furent martyrisés les années suivantes. On distingue entre autres Abundius, curé d'une paroisse dans une montagne voisine de Cordoue; Amator, jeune prêtre, qui était venu étudier à Cordoue; Rodrigue, également prêtre, qui fut dénoncé et mené au cadî par un frère apostat; Agimire, qui avait occupé une charge considérable, et une religieuse nommée Aure, née dans la province de Séville d'une très-noble famille de Sarrasins. Mais le plus célèbre de tous fut saint Euloge, prêtre de Cordoue, qui après avoir encouragé et défendu les martyrs, eut enfin part à leur triomphe, et fut mis à mort l'an 859 avec une chrétienne nommée Léocritie, à qui il avait procuré un asile secret contre les poursuites de ses parens, qui étaient musulmans. Nous avons de saint Euloge, outre l'instruction et l'apologie dont nous avons parlé, quelques lettres et un mémorial qui contient l'histoire et la défense des martyrs. Depuis cette époque il nous reste peu de monuments de l'église d'Espagne sous la domination des musulmans. Les reliques de quelques martyrs de Cordoue avaient été apportées à Paris par deux moines de Saint-Germain, dont l'un était Usuard, auteur d'un Martyrologe, et l'histoire de cette translation et des miracles opérés par ces reliques fut écrite dans le même temps par Aimoin, moine du même monastère.

Le christianisme, persécuté en Espagne, continuait à faire des progrès dans le Danemark et la Suède. Saint Anschaire, après la prise et le pillage de Hambourg par les Normands, avait été réduit pendant quelque temps à errer sans ressources et sans retraite assurée. Enfin le roi Louis de Germanie lui donna en 849 l'évêché de Brême, qui fut uni à celui de Hambourg, et pour faciliter le succès de sa mission, il l'envoya plusieurs fois en ambassade auprès de Héric, roi de Danemark, dont il gagna insensiblement la confiance et l'amitié. Il en obtint

permission de bâtir une église dans son royaume et d'y établir un prêtre pour prêcher la foi et donner le baptême à ceux qui le désireraient. Il bâtit cette église à Helsing, port très-fréquenté par les marchands, et où se trouvaient déjà plusieurs chrétiens. L'exemple de leurs vertus et les guérisons miraculeuses obtenues par les infidèles qui invoquaient le nom de Jésus-Christ et promettaient d'embrasser la foi, produisirent bientôt un grand nombre de conversions. L'église de Suède, depuis l'expulsion de l'évêque Gausbert, était restée sept ans sans prêtre; mais elle s'était soutenue par la ferveur et le zèle d'un seigneur nommé Hérigaire, dont la foi fut récompensée par plusieurs miracles (1). Ayant été attaqué d'une goutte violente qui l'empêchait de marcher, comme les infidèles lui disaient qu'elle était une punition du péché qu'il faisait de leurs dieux, il se fit porter à l'église, et après avoir invoqué hautement le nom de Jésus-Christ, il sortit parfaitement guéri. Saint Anschaire, désirant consolider et étendre la foi dans ce royaume, s'adressa au roi Louis de Germanie, qui l'envoya comme son ambassadeur, et le roi de Danemark en envoya un de son côté pour l'accompagner et le recommander. Il trouva les esprits fort mal disposés, et on l'avertit même que sa vie n'était pas en sûreté. Cependant le roi, après avoir consulté le sort, selon la coutume de ces peuples barbares, lui permit de bâtir des églises, d'y établir des prêtres, et promit de protéger en tout la religion chrétienne. Une victoire inespérée que ce peuple remporta bientôt après, et qu'il dut à l'invocation du nom de Jésus-Christ, contribua grandement aux progrès de la foi. Le saint évêque envoya successivement en Suède plusieurs prêtres dont les prédications obtinrent de grands succès. Il continua de pourvoir aux besoins de cette mission jusqu'à sa mort, arrivée en 865. Le pape Nicolas I^{er} con-

(1) *Vit. S. Ansch.* — Adam. Brem.

firma l'union faite en sa faveur des sièges de Brême et de Hambourg, et le titre de légat qui lui avait été donné pour les royaumes du Nord. Le motif de cette union était que le diocèse de Hambourg ne comptait que quatre paroisses baptismales, et que cette ville était sans cesse exposée aux attaques des Normands. Saint Anschaire bâtit à Brême un hôpital pour les pauvres et les malades. Il répandait d'abondantes aumônes, et montrait surtout un grand zèle pour racheter les captifs. Il portait continuellement un cilice et ne vivait le plus souvent que de pain et d'eau. Il guérit un grand nombre de malades par ses prières et par l'onction de l'huile bénite ; mais il était si humble, qu'un jour, comme on lui parlait de ses miracles, il répondit : Si j'avais du crédit auprès de Dieu, je ne lui demanderais qu'un seul miracle, de faire de moi par sa grâce un homme de bien. La vie de saint Anschaire a été écrite par saint Rembert, son disciple et son successeur. Saint Rembert occupa le siège de Brême et de Hambourg pendant vingt-trois ans. Il avait fait vœu d'embrasser la vie monastique après la mort de saint Anschaire. C'est pourquoi, dès qu'il fut consacré, il se rendit à la Nouvelle-Corbie, où il prit l'habit, et promit d'observer la règle de saint Benoît autant que ses fonctions pastorales le lui permettraient.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

DEPUIS L'INTRUSION DE PHOTIUS JUSQU'A LA FIN
DU NEUVIÈME SIÈCLE.

DE 858 A 900.

L'Église grecque était tombée depuis longtemps dans un état déplorable de servitude et de décadence. Les empereurs s'étaient rendus les maîtres de la religion, et pouvaient dans la complaisante lâcheté des évêques un moyen sûr de faire prévaloir toutes leurs volontés. C'est ainsi qu'on a vu sous Copronyme et sous Léon l'Arménien de nombreux conciles proscrire les saintes images pour obéir à ces princes iconoclastes, et l'on verra bientôt un scandale analogue se reproduire pour confirmer l'invasion de Photius. Saint Ignace, qui occupait depuis plusieurs années le siège de Constantinople, n'était pas moins distingué par ses vertus que par son illustre naissance. Ayant embrassé dès l'âge de quatorze ans la vie monastique, il fit de tels progrès dans la vertu, qu'après la mort de son abbé il fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Il reçut les ordres sacrés par les mains de Basile, évêque de Paros, qui avait beaucoup souffert dans la persécution des iconoclastes, et il signala lui-même son zèle pour la foi, en fortifiant par ses discours et soulageant par d'abondantes aumônes les catholiques persécutés. Comme les défenseurs des saintes images ne voulaient point communiquer avec les iconoclastes, on menait de Constantinople et des villes voisines les enfans au pègre Ignace pour les baptiser. Devenu patriarche de Constantinople à l'âge d'environ quarante-huit ans, il se fit admirer par ses vertus épiscopales ; mais son zèle ne

pouvait manquer de lui attirer la haine d'une cour impie et corrompue.

L'empereur Michel, plongé dans la débauche, ne conservait aucun sentiment de retenue ni de dignité. Abandonnant le soin de l'empire à son oncle Bardas, il se livrait entièrement à ses passions, ne s'occupait que de spectacles, vivait dans l'intimité avec les cochers de cirque, et ne rougissait pas de conduire lui-même des chariots dans les jeux publics. Il avait continuellement auprès de lui une troupe de vils débauchés à qui il faisait porter des ornemens pontificaux, pour tourner en dérision la religion et contrefaire les cérémonies de l'Église. Il donnait par bouffonnerie le titre de patriarche à leur chef, nommé Gryllus, et aux autres ceux de métropolitain des onze premiers sièges dépendans de Constantinople. Il prenait lui-même le titre de métropolitain de Colombie. Ces impies bouffons imitaient les chants de l'Église avec des instrumens de musique, et se jouaient sacrilègement de la communion, en présentant aux assistans des vases d'or remplis de vinaigre et de moutarde. Ils faisaient des processions dans la ville, où Gryllus était monté sur un âne et suivi de son infâme cortège. Un jour ils rencontrèrent le patriarche Ignace qui marchait en procession avec son clergé, et aussitôt commençant leurs sacrilèges dérisions, ils le poursuivirent par des clameurs et de grossières insultes. Une autre fois, l'empereur appela sa mère Théodora pour recevoir la bénédiction du patriarche, et comme elle croyait être en présence d'Ignace, elle se prosterna avec respect. Aussitôt l'impudent Gryllus, qui s'était caché le visage pour n'être pas reconnu, se permit une ignoble grossièreté qu'il accompagna de propos infâmes. L'impératrice, ainsi outragée, sortit en menaçant son fils de la colère divine. Enfin l'empereur voulut se forcer, pour l'éloigner de la cour, à embrasser la vie monastique avec ses filles; il pressa le patriarche de leur donner l'habit; mais n'ayant pu le déterminer à seconde

n projet, il fit enfermer l'impératrice et les princesses
ns le château de Carien.

Bardas, qui favorisait tous les dérèglemens de l'empereur, s'empara peu à peu de toute l'autorité et se fit
onner le titre de César. Il avait beaucoup d'habileté
ur les affaires; il aimait les sciences et les savans, et
ulant rétablir les études, presque anéanties sous les
gnes précédens, il institua des écoles nouvelles, où il
pela des maîtres habiles. La philosophie et les mathématiques furent surtout enseignées avec beaucoup d'éclat
r Léon, surnommé le Philosophe, autrefois archevêque
Thessalonique et déposé comme iconoclaste. Bardas
appliquait lui-même à la jurisprudence, et s'était fait
e règle d'assister au jugement des affaires les plus importantes. Mais, non moins corrompu que l'empereur
chel, il scandalisait l'empire par le dérèglement de ses
eurs. Il avait chassé sa femme pour vivre publiquement
ec sa bru, et méprisant les avertissemens du patriarche
pace, il osa se présenter un jour de solennité pour par
per aux saints mystères. Le saint patriarche ne balança
s à lui refuser la communion. Bardas, irrité, menaça de
passer son épée au travers du corps, et dès ce moment
entreprit de le faire chasser de son siège. Il employa
us les moyens pour le rendre odieux et suspect à l'empereur; puis l'ayant fait reléguer dans l'île de Térébinthe,
ui envoya peu de jours après plusieurs patrices avec
elques évêques pour l'engager à donner sa démission,
lui faire entendre que s'il n'y consentait on le ferait
poser. Mais on ne put le décider, ni par les prières ni
r les menaces, et plusieurs évêques, indignés de la violence qu'on voulait lui faire, menacèrent de ne point reconnaître le successeur qu'on lui donnerait. Bardas, pour
adoucir, leur promit à chacun en particulier le siège
Constantinople, s'ils voulaient abandonner Ignace. Ils
consentirent à ce prix, et Bardas ajouta que pour ne
n laisser soupçonner, ils devraient, quand l'empereur

leur offrirait ce siège, faire semblant de le refuser par modestie. Ils suivirent ce conseil; mais l'empereur les prit au mot, et ils n'eurent que la honte de leur bassesse (1).

La cour avait jeté les yeux, pour succéder à Ignace, sur l'eunuque Photius, qui occupait les deux grandes charges de premier écuyer et de premier secrétaire. Il était d'une naissance illustre, petit-neveu du patriarche Taraise, et le frère de sa mère avait épousé la sœur de l'impératrice Théodora et du César Bardas. Il avait d'ailleurs un génie vaste et étendu, beaucoup d'éloquence et une immense érudition. Ses richesses lui avaient permis de se procurer un grand nombre de livres, et comme il était passionné pour l'étude, il devint l'homme le plus savant de son siècle. Il connaissait parfaitement la littérature, la philosophie, l'histoire, la médecine et presque toutes les sciences profanes. Il n'était pas même étranger aux sciences ecclésiastiques, et lorsqu'il eut été fait patriarche il s'y rendit fort habile. Mais ses vices n'étaient pas moindres que ses talents. Il avait surtout une ambition sans bornes, et pour la satisfaire, il n'hésita pas à se jouer audacieusement de tout ce que la religion a de plus sacré. Puissant par ses richesses et par son crédit, habile à dissimuler ses desseins ou à les présenter sous les couleurs les plus spécieuses, fourbe, hypocrite, entreprenant, et, selon l'expression d'un historien, agissant en scélérat et parlant en saint, il était l'homme le plus propre aux vues de Bardas. Du reste, il était l'ennemi déclaré d'Ignace, et était entré dans le parti schismatique formé à Constantinople pour soutenir Grégoire, évêque de Syracuse, que le patriarche avait déposé.

Comme Photius était simple laïque, et que d'ailleurs il n'avait pas été élu canoniquement, tous les évêques refusèrent d'abord de le reconnaître; mais ils se laissèrent

(1) Nicet. *Vit. S. Ignat.* — Joan. Curop. — Cedren.

enfin gagner, à l'exception de cinq, qui eux-mêmes voyant la défection générale, crurent aussi pouvoir céder, à condition que Photius rentrerait dans la communion d'Ignace, et qu'il promettrait de ne jamais recevoir contre lui aucune accusation et de ne rien faire sans son consentement. Photius donna cette promesse par écrit et fut ensuite ordonné. On le fit d'abord moine, puis le lendemain prêtre, et après avoir été promu les trois jours suivans au sous-diaconat et aux ordres supérieurs, il reçut le sixième jour la consécration épiscopale par les mains de Grégoire de Syracuse. C'était le jour de Noël de l'an 858.

Deux mois n'étaient pas écoulés depuis son ordination, qu'au mépris de ses promesses et de ses sermens il commença à persécuter les ecclésiastiques attachés au patriarche légitime. Il les fit déchirer de coups, et employa successivement les promesses, les menaces et tous les moyens possibles pour en obtenir des dépositions écrites dont il pût se prévaloir contre Ignace. Ensuite, il engagea l'empereur à poursuivre le saint patriarche pour crime de conspiration secrète. On mit ses esclaves à la question, et quoiqu'on n'eût pas trouvé le plus léger indice, on ne craignit pas de le faire arrêter et de le renfermer près de Constantinople dans une étroite prison, chargé de chaînes et avec des entraves aux pieds. Un officier le souffleta avec tant de brutalité qu'il lui fit tomber deux grosses dents. Tous ces indignes traitemens avaient pour but de lui arracher un acte de renonciation qu'on pût opposer à ses partisans. Mais il résista courageusement, et ne voulut pas paraître sanctionner une odieuse intrusion et livrer son troupeau à un ambitieux évidemment indigne de l'épiscopat. Plusieurs évêques protestèrent contre ces persécutions, et se réunissant en concile, déposèrent Photius, et prononcèrent anathème contre lui et contre quiconque le reconnaîtrait pour patriarche. L'intrus, de son côté, rassembla par l'autorité impériale un conciliabule où il prononça contre Ignace une sentence de déposition et d'ana-

thème ; et comme plusieurs évêques lui reprochaient en face son procédé scandaleux, il les déposa eux-mêmes et les fit emprisonner. Enfin, saint Ignace fut relégué à Mitylène, dans l'île de Lesbos. On chassa en même temps de Constantinople tous ceux qui étaient soupçonnés de lui être attachés ; plusieurs furent rudement battus de verges, et l'un d'eux eut la langue coupée, parce qu'il parlait trop librement.

Cependant comme ces odieuses violences excitaient des murmures, Photius s'avisa d'envoyer des légats à Rome et de prier le pape Nicolas I^{er} d'en envoyer de son côté à Constantinople, sous prétexte d'éteindre les restes de l'hérésie des iconoclastes, mais en effet pour autoriser son usurpation par la présence des légats du saint-siège. Ce fourbe mandait au pape qu'Ignace, ne pouvant plus exercer ses fonctions à cause de ses infirmités et de sa vieillesse, avait quitté de son propre mouvement l'église de Constantinople, et s'était retiré dans un monastère où il recevait de l'empereur et de toute la ville les honneurs qui lui étaient dus. « Quand je pense, ajoutait-il, à la grandeur de l'épiscopat et à la faiblesse humaine, et à la mienne en particulier, je ne puis exprimer quelle est ma douleur de me voir chargé d'un si pesant fardeau ; mais l'empereur, humain envers tout le monde et cruel pour moi seul, les métropolitains réunis et tout le clergé sont venus à moi, je ne sais par quel motif, et sans écouter mes excuses ni me donner de relâche, m'ont déclaré qu'il fallait absolument accepter l'épiscopat. Ils m'ont fait violence et exécuté leur volonté malgré mes larmes et mon désespoir. » Ces hypocrites protestations étaient suivies d'une profession de foi très-exacte. L'empereur envoya aussi des ambassadeurs avec une lettre et de riches présents pour appuyer l'imposture, et l'on eut bien soin d'empêcher que personne se rendît à Rome de la part d'Ignace.

Le pape ayant reçu ces lettres députa deux légats,

Rodoalde, évêque de Porto, et Zacharie, évêque d'Anagni, avec l'autorisation de prononcer contre les iconoclastes, conformément au septième concile général; mais quant à l'affaire d'Ignace, ils avaient ordre de procéder seulement à des informations juridiques et d'en faire ensuite leur rapport au pape, qui se réservait de la juger lui-même. Il leur remit une lettre pour l'empereur, où il se plaignait d'une part qu'Ignace eût été déposé sans qu'on eût consulté le saint-siège, et sans des raisons canoniques prouvées juridiquement ou par l'aveu de ce patriarche; et d'autre part qu'on eût choisi pour évêque un simple laïque, contre la défense réitérée par les conciles et par les décrétales des papes. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous ne pouvons y donner notre consentement, jusqu'à ce que nous ayons appris par nos légats toutes les circonstances de cette affaire, et nous voulons qu'Ignace comparaisse devant eux dans un concile, qu'on lui demande pourquoi il a quitté son peuple, et qu'on examine si sa déposition a été canonique. » Le pape demandait ensuite le rétablissement de la juridiction patriarcale qu'on avait enlevée au saint-siège sur l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce et la Sicile, et la restitution des patrimoines de Saint-Pierre dans cette dernière province et dans la Calabre. Comme il craignait que sa lettre ne fût altérée par les Grecs, il en garda une copie par devers lui, et en remit une autre aux légats pour la lire dans le concile, en cas que l'empereur ne voulût pas y faire lire la sienne. Il écrivit en même temps à Photius une lettre où il blâmait l'irrégularité de son ordination, en ajoutant qu'il ne pouvait nullement y consentir jusqu'à ce qu'il connût, par le rapport des légats, sa conduite et son affection pour la religion. Quand les légats furent arrivés à Constantinople, on eut soin d'empêcher qu'ils pussent obtenir aucun renseignement ni faire aucune information. Pendant trois mois entiers on les tint renfermés sans les laisser parler à personne qu'à leurs gens. Ensuite, on leur dé-

clara que s'ils ne se conformaient aux volontés de l'empereur, on les enverrait en exil, où ils seraient réduits à la plus affreuse misère. Après huit mois de résistance, ils se rendirent (1).

Cependant le patriarche Ignace fut rappelé de Mitylène au commencement de l'an 861, et gardé dans l'île de Térébinthe, où il eut à souffrir toutes sortes de mauvais traitemens. Une troupe de Scythes fit vers le même temps des incursions et exerça d'affreux ravages à l'embouchure du Pont-Euxin et jusque dans les îles voisines de Constantinople; ces barbares pillèrent les monastères de saint Ignace, et massacrèrent vingt-deux de ses plus fidèles domestiques. On voulut bientôt après confirmer sa déposition par un jugement qui eût une apparence canonique. Photius fit assembler pour cet effet un nombreux concile à Constantinople, où se trouvèrent trois cent dix-huit évêques, entre lesquels étaient les légats du pape. L'empereur y assistait avec les officiers de sa cour, les magistrats et une grande affluence de peuple. Ignace y fut cité par quelques officiers obscurs, au mépris des canons, qui exigeaient que la citation fût faite par des évêques. Il se revêtit de l'habit patriarcal et marcha à pied vers l'église des Apôtres, où se tenait l'assemblée; il était suivi de plusieurs évêques et d'un grand nombre de prêtres, de moines et de laïques. L'empereur lui fit défendre, sous peine de la vie, de se présenter autrement qu'en habit de moine. Ignace obéit, mais en protestant contre cette défense, et on le mena seul dans l'assemblée, où l'empereur commença par le charger d'injures. Ensuite les courtisans et quelques évêques le pressèrent vivement de donner sa démission. Les légats du pape, pour l'y engager par la crainte, lui dirent qu'on ne le regardait plus comme patriarche, et qu'on allait procéder contre lui suivant les canons. Mais on ne put

(1) Nicet. *Vit. S. Ign.* — Anast. *Vit. Nicol.*

réussir à l'ébranler, et plusieurs métropolitains, malgré les clameurs des courtisans, eurent le courage de prendre ouvertement son parti. On continua vainement de solliciter et de menacer le saint patriarche pendant plusieurs jours consécutifs; puis on le cita de nouveau à comparaître devant le concile. Mais il répondit qu'il n'irait point à une assemblée où tout se faisait contre les règles de l'Eglise. Il reprocha aux légats de s'être laissé corrompre par les présens de Photius, déclara qu'il en appelait au pape lui-même, et demanda d'être provisoirement rétabli dans son siège jusqu'à la décision du souverain pontife. Il adressa en même temps aux évêques du concile, pour être envoyée au pape, une lettre où il alléguait à l'appui de sa demande les canons du concile de Sardique et la lettre d'Innocent I^{er} en faveur de saint Chrysostome. Mais on n'eut aucun égard à ces protestations.

Enfin au bout de dix jours on traîna Ignace au concile, et on produisit contre lui soixante-douze témoins qu'on avait gagnés et préparés depuis longtemps. Ils jurèrent qu'Ignace avait été mis sur le siège de Constantinople par l'autorité impériale, sans élection canonique, puis on lut un des canons attribués aux apôtres, où l'on ordonne de déposer celui qui aurait obtenu l'épiscopat par le moyen de la puissance séculière; et quoique ce canon fût une condamnation manifeste de l'intrusion de Photius, on tenait si peu de compte de la justice et même de la pudeur, qu'on ne chercha pas un autre prétexte pour prononcer contre Ignace une sentence de déposition. Il faut remarquer en outre que ce canon prononce la même peine contre tous ceux qui auraient communiqué avec un évêque ainsi parvenu à un siège; et que par conséquent, s'il eût été légitimement appliqué à Ignace, on aurait eu la même raison pour déposer tous les évêques présens, puisqu'ils avaient communiqué avec lui et l'avaient reconnu pendant onze ans comme patriarche. Mais on se garda bien de lire cette dernière disposition.

Après la sentence rendue, on revêtit saint Ignace de l'habit patriarcal pour l'en dépouiller avec ignominie. Un sous-diacre qu'il avait interdit de ses fonctions à cause de sa mauvaise conduite, lui ôta le pallium et les autres marques de sa dignité, en criant selon la coutume : Il en est indigne. Les légats et la plupart des évêques répétaient la même formule.

On tint ensuite une autre séance où l'on traita du culte des images pour sauver les apparences ; car c'était le prétexte dont on s'était servi pour engager le pape à envoyer des légats, quoiqu'il n'y eût presque plus d'iconoclastes. On y lut pour la forme les lettres du pape, dont on n'avait point parlé dans les séances précédentes ; mais pour rassurer la conscience d'un certain nombre d'évêques bien intentionnés, Photius eut soin d'en supprimer tout ce qu'elles contenaient de contraire à son intrusion, aussi bien qu'à la déposition d'Ignace. On fit aussi dans cette séance plusieurs canons de discipline , dont la plupart regardaient les moines et les monastères, et Photius en fit adopter quelques-uns, dont il espérait bien s'appuyer. On défendit aux prêtres et aux autres clercs sous peine de déposition, et aux moines et aux laïques sous peine d'excommunication , de se séparer de la communion de l'évêque sous quelque prétexte que ce soit ; tant qu'il n'aurait pas été jugé et condamné canoniquement dans un concile ; on fit la même défense sous la même peine pour les évêques à l'égard du métropolitain, et pour les métropolitains à l'égard du patriarche. Il est visible que Photius voulait ainsi se donner à lui-même et aux évêques de son parti un prétexte et un moyen de persécution contre tous ceux qui refuseraient de communiquer avec eux, et d'approuver la déposition d'Ignace. On défendit en même temps de nommer un évêque à un siège dont le titulaire est vivant, à moins qu'il n'ait renoncé volontairement, ou qu'il n'ait été déposé selon les formes canoniques, et enfin d'élever tout à coup un laïque ou

un moine à la dignité épiscopale ; car il ne faut pas, dit-on, tirer à conséquence ce qui est arrivé dans certains cas extraordinaires, pour le bien de l'Église et en des personnes d'un mérite distingué. Photius par cette restriction prétendait mettre son ordination à couvert, et il jugea à propos de rassurer pour l'avenir ceux qui murmuraient de la violation des lois canoniques.

L'intrus cependant sentait bien qu'il ne serait pas en assurance tant qu'il n'aurait pas obtenu d'Ignace un acte de démission. Il voulut donc le contraindre de souscrire lui-même à sa déposition, et pour cet effet, il le remit entre les mains de trois officiers, qui l'enfermèrent dans le tombeau de Copronyme et le tourmentèrent avec une révoltante barbarie. Ils lui meurtrirent le visage à coups de poing, le dépouillèrent pendant un froid rigoureux, et l'étendirent en croix le visage sur le pavé. Ils le tinrent quinze jours dans cette prison, et lui firent passer une semaine entière debout sans manger ni dormir. Enfin ils le montèrent sur l'arche du tombeau, qui était de marbre taillée en arête, et après l'y avoir laissé une nuit tout entière avec de grosses pierres attachées aux pieds, ils le jetèrent si rudement sur le pavé qu'il perdit beaucoup de sang. Comme il respirait à peine, un des officiers lui prit la main de force, et lui fit tracer une croix sur un papier qu'il porta sur-le-champ à Photius. Celui-ci n'eut pas plus tôt cette prétendue signature, qu'il y ajouta cette déclaration : « Moi, Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré dans ce siège sans décret d'élection, et que j'ai gouverné tyranniquement. » Après qu'on eut envoyé à l'empereur cette pièce ridicule, Ignace fut délivré de sa prison et put se retirer dans le palais de sa mère, où il eut un peu de relâche. Il en profita pour adresser au pape une requête dans laquelle il lui racontait la persécution qu'il avait soufferte, et le priait de prendre, à l'exemple de ses prédécesseurs, la défense de l'innocence opprimée. Cette requête était

écrite au nom d'Ignace, de dix métropolitains, de quinze évêques et d'un très-grand nombre de prêtres et de moines. Elle fut portée à Rome par un archimandrite nommé Théognoste, qui se déguisa en laïque pour faire secrètement ce voyage, et qui raconta au pape tout ce qui s'était passé (1).

Photius, pour ôter à Ignace tout espoir de remonter sur son siège, conseilla à l'empereur de le faire amener à l'église et de l'obliger à lire publiquement sa déposition, et à s'anathématiser lui-même, puis de lui faire crever les yeux et couper la main. On fit donc entourer sa maison de gardes le jour de la Pentecôte; mais Ignace ayant pris l'habit d'un esclave, et chargé ses épaules de deux paniers, s'évada à la faveur de la nuit et de ce déguisement, et parvint à gagner les îles de la Propontide, où il se cacha dans les bois et les cavernes, vivant d'aumônes, et réduit à changer souvent de demeure pour n'être pas découvert. En effet, Photius le fit chercher de tous côtés dans les villes et les monastères, et les émissaires avaient ordre, s'ils le trouvaient, de le faire mourir comme un rebelle qui troublait l'état. Il fut plusieurs fois rencontré, mais son habit d'esclave l'empêcha toujours d'être reconnu. La ville de Constantinople fut ébranlée peu de temps après par un horrible tremblement de terre qui se fit sentir pendant quarante jours. Tout le peuple se mit à crier que Dieu allait venger les injustes persécutions exercées contre le saint patriarche Ignace. L'empereur et Bardas, effrayés eux-mêmes, jurèrent publiquement qu'il pouvait revenir en toute sûreté, et qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui ni à ceux qui l'avaient caché. Alors Ignace se découvrit, fut renvoyé en liberté dans son monastère, et le tremblement de terre cessa aussitôt.

Cependant les légats du pape retournèrent à Rome

(1) Nicet. *Vit. S. Ign.* — Theogn. *Libell.*

chargés des présens de Photius, et firent connaître au pape le jugement prononcé contre Ignace, sans toutefois lui dire la part qu'ils y avaient prise. Mais peu de jours après arriva un ambassadeur de l'empereur Michel avec les actes du conciliabule et des lettres pour en demander la confirmation. Photius, de son côté, y avait joint une lettre où il plaidait sa cause avec les artifices et l'hypocrisie d'un fourbe consommé. « La charité, dit-il, qui resserre les nœuds de l'amitié et qui réunit les personnes éloignées, doit écarter à plus forte raison tout ce qui pourrait diviser le père et les enfans. Quelque sensibles que me soient les reproches de votre sainteté, je suis loin de m'en offenser, et je ne les attribue qu'à votre zèle pour la discipline de l'Église. Je vous écris pour me défendre et non pour vous contredire. Dieu, à qui rien n'est caché, sait la violence que j'ai soufferte. On m'a renfermé, on m'a donné des gardes et on m'a élu malgré mes réclamations et mes pleurs; tout le monde le sait. Ne devrais-je donc pas recevoir des consolations plutôt que des reproches? J'ai perdu la tranquillité et les douceurs de la vie que je goûtais chez moi au milieu d'une société d'amis vertueux, dans l'étude de la sagesse et la recherche de la vérité. Je n'ignorais pas, même avant que d'en avoir fait l'expérience, les soins et les embarras de la place où je suis maintenant, l'indocilité du peuple, son humeur séditieuse, son insolence envers les supérieurs. Qu'en ai-je point à souffrir en combattant la simonie, les irrévérences ou les conversations profanes dans le lieu saint, et l'indifférence des pécheurs pour leur salut! Je prévoyais ces peines, et c'est ce qui me faisait fuir. Mais on a violé, dites-vous, les canons qui défendent d'élever un laïque à l'épiscopat? Faut-il s'en prendre à moi qui ai souffert violence, ou à ceux qui m'ont forcé? Il fallait résister. J'ai résisté peut-être plus que je ne le devais, et si je n'avais craint des suites plus funestes, j'aurais résisté jusqu'à la mort. Au reste, l'église de Constantinople n'a point

reçu jusqu'ici ces canons qu'on dit avoir été violés. Je pourrais en demeurer là ; car je ne prétends point me justifier, je n'ai jamais désiré cette place, et j'y demeure malgré moi. Mais il faut justifier nos pères Taraise et Nicéphore, qu'on blâme à mon occasion. On dit qu'ils ont été ordonnés contre les règles, parce qu'ils ont été tirés de l'état laïque. Mais ils ne connaissaient point ces règles, et chacun doit garder les siennes ; il y a plusieurs canons que les uns ont reçus et que d'autres ignorent complètement. Ainsi, les uns coupent leur barbe, et il est défendu à d'autres de la couper ; nous ne jeûnons qu'un samedi, d'autres en jeûnent davantage. A Rome, on ne trouve point de prêtre marié, nous avons coutume d'ordonner prêtres ceux qui ne se marient qu'une fois. Bien loin de blâmer ceux que l'on choisit d'entre les laïques pour les élever à l'épiscopat, on devrait les louer d'avoir si bien vécu qu'ils soient préférés à ceux qui étaient déjà dans le sacerdoce. Je ne le dis pas pour moi, mais pour Taraise, mon grand-oncle, et pour Nicéphore. Je le dis pour Ambroise, cet illustre docteur que les Latins assurément n'oseront pas condamner. Ils ne blâmeront pas non plus Nectaire, s'ils ne veulent condamner avec lui le concile qui confirma son ordination, et néanmoins ils n'étaient pas même baptisés ni l'un ni l'autre. Je ne dis pas ceci pour contester, puisque j'ai proposé au concile qu'à l'avenir aucun sujet ne fût élevé à l'épiscopat sans avoir passé par tous les degrés de la cléricature. Ce serait faire injure à nos pères de donner un effet rétroactif à la loi que vous observez ; mais il n'y a aucun inconvénient d'en faire une règle pour l'avenir. Et plutôt à Dieu que l'église de Constantinople l'eût observée de tout temps ; j'aurais évité les embarras dont je suis accablé. » Photius ajoute qu'il est obligé de combattre sans cesse les iconoclastes et les eutychiens, qu'il en a déjà converti plusieurs ; mais qu'une guerre plus dangereuse peut-être est faite à l'Église par les schismatiques, et qu'il a fait

adopter contre eux des décrets dans le concile avec l'approbation des légats; puis venant aux réclamations du pape concernant la juridiction sur l'Illyrie et sur les autres provinces, il dit que pour sa part, bien loin de vouloir retenir ce qui appartient à autrui, il ne demanderait pas mieux pour alléger son fardeau, que de pouvoir même céder une partie des provinces qui dépendent de son siège; mais que dans une affaire semblable il n'est pas libre de suivre son inclination. Enfin par une adroite précaution contre les rapports que pourraient faire Rome ceux qui refusaient de le reconnaître, il prie le pape, comme étant obligé plus que personne à l'observation des canons, de ne pas recevoir ceux qui se présenteraient sans lettres de recommandation. « Nous sommes ravis, ajoute-t-il, que l'on aille vous baiser les pieds pourvu que ce ne soit pas à notre insu. Car plusieurs prennent ce beau prétexte de pèlerinage, afin d'éviter la pénitence qu'ils méritent pour des adultères, des vols, des homicides ou d'autres crimes; et vous rendrez inutiles leurs mauvais desseins en renvoyant ici ceux qui n'auraient point nos lettres. »

Le pape voyant par les actes du conciliabule de Constantinople que les légats n'avaient pas suivi ses ordres, rassembla son clergé pour désavouer publiquement la conduite et déclarer à l'envoyé de l'empereur qu'il leur avait point donné de pouvoirs pour consentir à la déposition d'Ignace ni à la promotion de Photius, et qu'il n'approuverait jamais ni l'une ni l'autre. Il répondit ensuite à l'empereur Michel par une lettre où il faisait ressortir l'injustice de la sentence rendue contre Ignace, surtout la frivolité du prétexte dont on s'était servi; « celui dit-il, nous avons en main plusieurs lettres de vos prédécesseurs qui rendent témoignage à sa vertu et à la régularité de son ordination. » Il écrivit dans le même sens à Photius et lui fit sentir qu'il n'était point dupe de ses protestations artificieuses. Après avoir montré que les exemp

de Nectaire, de Taraise et de saint Ambroise ne prouvaient rien en faveur de son intrusion, puisqu'on les avait choisis par des raisons particulières pour le bien de l'Église ou après des marques d'une vocation divine, et non pour chasser un évêque de son siège : « Vous dites, ajoutait le souverain pontife, qu'on ne reçoit chez vous ni le concile de Sardique, ni les décrétales des papes ; nous ne pouvons le croire ; car le concile de Sardique a été tenu dans vos quartiers et reçu dans toute l'Église, et quant aux décrétales émanées du saint-siège, qui par son autorité confirme les conciles et donne force de loi à leurs décisions, comment pouvez-vous dire qu'on ne les reçoit pas, si ce n'est parce qu'elles s'opposent à votre ambition. Vous prétendez qu'on vous a placé malgré vous sur le siège patriarcal, et cependant pour vous y maintenir vous déposez les évêques et les métropolitains, vous condamnez Ignace, et vous prononcez contre lui une sentence de déposition qui n'est appuyée sur aucun motif canonique. Mais jusqu'à ce que nous voyions clairement son crime, nous ne le tiendrons point pour déposé ni vous par conséquent pour patriarche de Constantinople. Quant aux diverses coutumes que vous alléguiez, nous ne prétendons point les blâmer lorsqu'elles ne sont point contraires aux canons ; mais nous ne voulons pas laisser établir chez vous celle de prendre des laïques pour en faire des évêques, parce qu'elle est condamnée par tous les pères et par saint Paul lui-même. » Le pape adressa en même temps une lettre aux trois patriarches et aux évêques d'Orient pour leur déclarer qu'il n'approuvait point la déposition d'Ignace ni l'intrusion de Photius, et leur donner par son autorité apostolique d'en agir de même et de publier sa lettre dans leurs diocèses, afin qu'elle revînt à la connaissance de tout le monde. Ces lettres furent écrites au printemps de l'an 862. Le pape ayant pris l'année suivante tous les détails de ce qui s'était passé à Constantinople, assembla un nombreux concile

au palais de Latran, où le légat Zacharie, convaincu par sa propre confession, fut excommunié et déposé de l'épiscopat. Le jugement de Rodoalde, son collègue, qui était alors absent, fut renvoyé à un autre concile. Ensuite, après un examen attentif des pièces envoyées de part et d'autre, on condamna l'intrusion de Photius et on ordonna le rétablissement d'Ignace. La sentence contre le premier était conçue en ces termes : « Attendu que Photius, engagé dans le schisme, s'est fait élever subitement de l'état laïque à l'épiscopat; qu'il s'est fait ordonner par Grégoire de Syracuse, condamné depuis longtemps; qu'il a usurpé le siège de Constantinople du vivant du patriarche Ignace, qu'il a depuis communiqué avec des personnes excommuniées par le saint-siège, qu'il a osé contre sa promesse faire anathématiser et déposer Ignace dans un concile; qu'au mépris du droit des gens, il a corrompu les légats du saint-siège et les a forcés d'agir contre nos ordres, qu'il a déposé et remplacé les évêques qui n'ont pas voulu communiquer avec lui; et qu'enfin il continue de persécuter l'Église et ne cesse d'exercer des traitemens barbares contre notre frère Ignace; par ces motifs, nous ordonnons que Photius, coupable de tant de crimes, soit privé de tout honneur sacerdotal et de toute fonction ecclésiastique, et si après avoir eu connaissance de ce décret il s'efforce de retenir le siège de Constantinople et empêche Ignace de gouverner paisiblement son église, ou s'il ose s'ingérer de quelque manière dans le saint ministère, nous voulons qu'il demeure anathématisé sans espérance d'être réconcilié ni de recevoir la communion, si ce n'est à l'article de la mort. » On prononça une sentence à peu près semblable contre Grégoire de Syracuse, et on déclara aussi exclus de toutes fonctions cléricales ceux qui avaient été ordonnés par Photius. « Quant à Ignace, chassé de son siège, poursuivi le concile, par la violence de l'empereur, et dépouillé de ornemens sacerdotaux par la prévarication des légats

nous déclarons par l'autorité de Jésus-Christ qu'il n'a jamais été déposé ni anathématisé, parce que ceux qui l'ont condamné n'en avaient pas le pouvoir ; c'est pourquoi nous le rétablissons dans sa dignité et ses fonctions, et quiconque l'empêchera de les reprendre ou lui causera quelque trouble sans l'aveu du saint-siège, sera déposé s'il est clerc, et anathématisé s'il est laïque, de quelque rang qu'il soit. Nous ordonnons aussi, sous peine d'anathème contre quiconque s'y opposera, que les évêques et les clercs déposés depuis l'injuste expulsion d'Ignace soient rétablis dans leurs sièges et leurs fonctions, notwithstanding toutes les accusations qui pourraient être faites contre eux, sur lesquelles ils devront être jugés ensuite, mais seulement par le saint-siège. » Enfin, le concile de Rome confirma la tradition de l'Église sur la vénération des saintes images, et prononça anathème contre les iconoclastes. Rodoalde, dont on avait différé le jugement, étant revenu quelque temps après en Italie, fut cité à comparaître dans un autre concile ; mais il prit la fuite après avoir enlevé les trésors de son église, et on prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition, avec menace d'anathème s'il communiquait avec Photius (1).

L'empereur Michel se montra vivement irrité du jugement prononcé à Rome, et il envoya l'an 865 pour en demander la révocation un ambassadeur avec des lettres remplies d'injures et de menaces. Le pape y répondit avec autant de modération que de force et de dignité. « Vous ne devez pas, lui dit-il, considérer dans les vicaires de saint Pierre leur personne seulement, mais leur titre et le pouvoir qu'ils tiennent de Jésus-Christ pour le gouvernement de l'Église. Vous dites que depuis le sixième concile aucun de nos prédécesseurs n'a reçu l'honneur que vous nous avez fait en nous écrivant ; c'est que les

(1) Nicol. *Epist.* v et vii.

empereurs hérétiques savaient bien que le saint-siège ne pouvait avoir de commerce avec eux ; mais ceux qui ont été catholiques ont cherché notre secours pour soutenir la foi, comme on le voit par le concile tenu sous Irène et Constantin et par plusieurs lettres adressées à Léon et à Benoît, nos prédécesseurs. Vous dites que quand vous vous êtes adressé à nous, ce n'était pas pour faire juger Ignace une seconde fois. Cependant les faits prouvent le contraire, puisque après l'arrivée de nos légats, quoiqu'ils ne fussent envoyés que pour prendre des informations, vous n'avez pas laissé de le faire juger. Pourquoi cela, s'il était déjà jugé, comme vous le prétendez ? Mais on voit bien que connaissant les défauts de ce premier jugement vous avez voulu le réparer par la présence et l'autorité de nos légats. » Le pape s'étend fort au long sur les nullités de ce dernier jugement ; il montre qu'on a violé toutes les règles canoniques en donnant pour juges à Ignace des évêques dont les uns étaient ses ennemis déclarés, les autres justement suspects, plusieurs excommuniés ou même déposés, et tous ses inférieurs, et par conséquent n'ayant aucun pouvoir de le juger. Il prouve d'ailleurs par divers exemples que les évêques de Constantinople ne devaient être jugés et déposés que de l'aveu du souverain pontife. Comme l'empereur affectait un grand mépris pour le saint-siège, le pape en relève les privilèges établis par l'autorité de Jésus-Christ même. « Ce ne sont point, dit-il, des conciles qui les ont accordés, ils n'ont fait que les reconnaître, les respecter et les confirmer. Ces privilèges sont perpétuels ; on peut les attaquer, mais non pas les abolir. Ils ont été avant votre règne et subsisteront après vous tant que le nom chrétien durera. Vous nous avez écrit de vous envoyer Théognoste et quelques autres moines qui sont venus se mettre sous la protection de saint Pierre. Nous savons bien que vous ne les demandez que pour les maltraiter. Croyez-vous donc que nous soyons assez lâches pour les livrer à leurs

ennemis ? Des païens même ne le feraient pas. Si vous pensez que Théognoste nous indispose contre Photius et parle en faveur d'Ignace, sachez qu'il ne nous dit de l'un et de l'autre que ce que tout le monde en dit et ce que nous en avons appris par une infinité de personnes et même par vos envoyés et par vos lettres. Vous semblez vouloir nous effrayer en menaçant de ruiner notre ville et notre pays. Nous n'avons pourtant pas ravagé la Sicile, incendié les faubourgs de Constantinople ou conquis sur les Grecs une infinité de provinces, comme les infidèles. Quand vous laissez impunies ces attaques sans cesse renouvelées contre l'empire, comment osez-vous menacer des chrétiens qui ne vous ont fait aucun mal et qui ne vous craignent pas ? » Enfin, après avoir discuté successivement et avec la même force tous les points que l'empereur avait touchés dans sa lettre, le pape demande qu'Ignace et Photius viennent à Rome en personne ou par députés pour le jugement définitif de leur cause et qu'on envoie les actes originaux de tout ce qui avait été fait précédemment touchant cette affaire. Il désigne les députés qui devront être envoyés au nom d'Ignace, comme n'étant point dévoués à ses ennemis, et il laisse à Photius et à Grégoire de Syracuse la liberté de choisir ceux qu'il leur plaira.

Le pape Nicolas voyant toutes ses représentations demeurées sans effet, prit le parti d'envoyer l'année suivante trois légats à Constantinople, avec des lettres pour l'empereur Michel et pour le César Bardas. Il insistait de nouveau, dans la première, sur la nullité du jugement rendu par le conciliabule de Constantinople, et protestait qu'il ne communiquerait jamais avec Photius, tant qu'il ne se désisterait pas de son usurpation. « Vous prétendez, ajoutait-il, que sans notre consentement Photius ne laissera pas de conserver son siège et la communion de l'Église, et que nous ne rendrons pas meilleure la condition d'Ignace. Nous espérons, au contraire, que l'É-

lise n'oubliera pas les canons de Nicée, qui défendent aux uns de recevoir ceux qui ont été excommuniés par les autres. Nous croyons qu'un membre séparé ne subsistera pas longtemps et que les autres suivront enfin leur chef. Le saint-siège a fait ce qu'il a dû, le succès dépend de Dieu. Au reste, ceux qui ont été frappés par l'autorité du siège apostolique, demeurent à jamais fléchés, quoiqu'ils aient eu pour eux la protection des princes, et c'est ainsi qu'à Constantinople même, Acace et Anthime, malgré la protection impériale, ont enfin subi l'anathème prononcé contre eux par nos prédécesseurs. Nous avons reçu l'année dernière une lettre portant votre nom, et remplie de tant d'injures et d'impiétés, que nous ne pouvons dissimuler un tel outrage fait à la dignité de notre siège. Nous vous exhortons donc à faire brûler cette lettre infâme, pour vous purger de la honte d'y avoir pris part. Autrement, sachez qu'en plein concile tout l'Occident nous anathématisera les auteurs de cette lettre; ensuite, nous la ferons attacher à un poteau sous lequel on allumera un grand feu pour la brûler ignominieusement aux yeux de toutes les nations qui viennent au tombeau de saint Pierre. » On ne doit pas s'étonner que le souverain pontife ait employé une telle menace pour essayer de ramener un prince sur qui les motifs de la religion ne faisaient aucune impression. La lettre adressée au César Bardas contenait des remontrances et des reproches tempérés par des exhortations paternelles. Mais ce prince était mort quelque temps auparavant, assassiné par l'ordre de Michel lui-même. Le pape adressa en même temps une lettre à Photin, pour lui reprocher ses crimes, et une autre à Ignace pour le consoler, et l'instruire de tout ce qu'il avait fait pour lui. Il envoya aussi une lettre de consolation à l'impératrice Théodora, et il écrivit à l'impératrice Eudoxia, sœur de Michel, pour l'exhorter à prendre courageusement le parti d'Ignace. Il remit aux légats une autre

lettre contenant les mêmes exhortations, pour les sénateurs que l'on trouverait le mieux disposés en faveur du saint patriarche, enfin il écrivit au clergé de Constantinople et aux évêques dépendans de ce siège, pour leur faire connaître le jugement prononcé au concile de Rome. Le pape fit faire des copies de toutes ces lettres et de celles qu'il avait écrites précédemment, et adressa ce recueil aux trois patriarches, aux métropolitains et aux évêques de l'Orient.

Photius, soutenu par la puissance impériale, employant de son côté tous les moyens, et ne reculait devant aucun crime pour se maintenir et rendre inutiles les efforts du souverain pontife. Il s'était fait le vil courtisan et le lâche flatteur de l'empereur Michel, dont les impiétés scandaleuses faisaient gémir tous les chrétiens. Basile, archevêque de Thessalonique, vieillard vénérable, eut le courage, à l'occasion d'un tremblement de terre arrivé à Constantinople, de représenter à ce prince que sa conduite et son irréligion attiraient la colère du ciel. Mais l'empereur irrité le fit déchirer à coups de fouet, et lui fit donner des soufflets si violens que les dents lui tombèrent. Photius, au contraire, bien loin de faire aucune représentation à l'empereur, ne rougissait pas de manger à sa table avec ses bouffons sacrilèges. Aussi Michel, en le protégeant ne dissimulait pas le mépris que lui inspirait cette basse adulation. « Théophile, disait-il, mon patriarche, Photius celui de Bardas, et Ignace celui des chrétiens. Dès que le pape eut fait connaître son refus d'approuver et de confirmer le conciliabule de Constantinople, Photius, pour détruire l'effet de cette improbation, eut l'impudence de fabriquer des lettres tout contraires et de les produire comme venant du pape. Il engagea un aventurier à se présenter en habit de moine au palais patriarcal, pour remettre devant tout le monde ces lettres supposées. Le prétendu moine ayant été introduit, déclara qu'il avait été envoyé de la pa-

d'Ignace porter des lettres de plaintes à Rome, mais que le pape n'avait pas voulu seulement les regarder; ce qui m'a obligé, ajouta-t-il, de les rapporter. Il remit aussitôt cette prétendue lettre à Photius avec une autre également fausse, écrite au nom du pape à l'intrus, et dans laquelle le souverain pontife lui faisait des excuses de la mésintelligence qui avait existé entre eux, le recevait à sa communion et lui promettait une amitié inviolable. Photius s'empessa de porter ces lettres à l'empereur et au César Bardas, pour les animer davantage contre Ignace, comme cherchant à les décrier en Occident. Le saint patriarche fut en effet resserré de nouveau, jusqu'au moment où la fourberie fut découverte. L'aventurier, pressé d'indiquer la personne qui lui avait remis la lettre d'Ignace, nomma d'abord Cyprien, disciple du saint patriarche. Mais dans la confrontation il fut avéré que l'imposteur ne connaissait ni Cyprien ni personne de la maison d'Ignace. Bardas fit rudement fouetter ce calomniateur, malgré les sollicitations de Photius, qui pour le consoler lui procura bientôt après une charge considérable (1).

Cependant, quand le jugement rendu à Rome contre cet intrus fut connu à Constantinople, une multitude de clercs, de moines et de simples laïques se séparèrent ouvertement de sa communion, et il employa contre eux les plus odieuses violences. Il les fit punir comme des rebelles et des séditeux; on les dépouillait de leurs dignités et de leurs biens; on les condamnait à l'exil ou à la prison; et un grand nombre furent déchirés de coups. Il chassa les ermites du mont Olympe et fit brûler leurs cellules. Il fit enterrer jusqu'au milieu du corps un moine qui refusait de communiquer avec lui. Toutefois, par une hypocrisie dont personne n'était la dupe, il écrivait à Bardas pour le conjurer de pardonner à cette multitude de malheureux poursuivis à son occasion, et dont les peines,

(1) Nicet. *Vit. S. Ign.*

disait-il, quelque coupables qu'ils fussent, le mettaient au désespoir.

Saint Ignace, après qu'on eut découvert la fourberie de Photius, fut délivré de ses gardes et conserva quelque temps sa liberté ; mais ensuite, Bardas, effrayé d'un songe où il avait cru voir le saint patriarche qui implorerait contre lui le secours de saint Pierre, le fit garder si étroitement, qu'il ne pouvait ni célébrer la messe, ni parler à personne. Ignace demeura ainsi renfermé pendant trois mois. Enfin, Bardas, devenu suspect à l'empereur Michel, fut mis à mort au printemps de l'an 866, par ordre de ce prince, qui peu de jours après associa à l'empire Basile, surnommé le Macédonien. Photius, privé ainsi de son protecteur, ne perdit pas courage ; mais s'accommodant au temps, il commença à se déchaîner contre Bardas après sa mort autant qu'il l'avait loué et flatté pendant sa vie. Cet habile intrigant travailla à gagner les bonnes grâces de Basile par des protestations de dévouement, et ménageait cependant l'empereur Michel, ne sachant auquel des deux resterait la souveraine autorité. Comme les violences ne suffisaient pas pour retenir les catholiques dans sa communion, il eut recours à deux artifices qui eurent plus de succès. Le premier fut de faire ordonner par l'empereur que tous les legs pieux laissés par testament seraient distribués par ses mains, ce qui lui procura la réputation d'être fort charitable ; car on n'examinait pas si c'était son propre bien ou celui d'autrui qu'il distribuait si libéralement ; et d'ailleurs, les pauvres se trouvaient ainsi obligés de communiquer avec lui pour recevoir des aumônes, et les riches pour assurer l'exécution de leurs testamens. L'autre moyen consistait à obliger tous ceux qui s'adressaient à lui pour des affaires ou pour apprendre les sciences profanes, de promettre par écrit qu'ils demeureraient toujours dans sa communion. Ainsi, tous ses disciples, qui étaient en grand nombre, se trouvaient engagés à le soutenir, et il

avait parmi eux des personnes du plus haut rang (1). Les trois légats que le pape Nicolas avait chargés de ces dernières lettres ne purent parvenir jusqu'à Constantinople. Ils furent arrêtés sur les frontières de l'empire et obligés bientôt après de retourner à Rome. Cependant, Photius voyant que le pape persistait à le condamner, ne mit plus de bornes à ses attentats, et pour user de représailles, il résolut de l'excommunier et de le déposer lui-même. Il convoqua pour cet effet une assemblée de quelques évêques dévoués à son parti, et par ses artifices de faussaire, il la travestit en concile œcuménique. Il y faisait présider les empereurs Michel et Basile avec des légats des trois grands sièges d'Orient. On y voyait des accusateurs qui publiaient avec des gémissemens affectés les prétendus crimes du pape Nicolas, et en demandaient justice au concile. On y supposait ensuite des témoins qui appuyaient ces plaintes ; et Photius, prenant le parti du pape, déclarait qu'on ne devait pas le condamner en son absence ; mais les évêques réfutaient ses raisons, et feignant de céder malgré lui, il recevait les accusations et examinait la cause. Enfin, il condamnait le pape, prononçait contre lui une sentence de déposition, et déclarait excommuniés tous ceux qui communiquaient avec lui. Après avoir dressé comme il lui plut ces actes supposés, il les fit souscrire par une vingtaine d'évêques, et il y ajouta près de mille fausses signatures. On y voyait celles des deux empereurs, de trois prétendus légats d'Orient, de tous les sénateurs, de plusieurs abbés et d'un grand nombre de clercs (2).

Photius avait écrit peu de temps auparavant une lettre circulaire aux patriarches et aux métropolitains de l'Orient, dans laquelle il reprochait aux Latins plusieurs erreurs sur la foi et sur la discipline. « Les hérésies, dit-il,

(1) Anast. *Præf.* VIII conc. — Joan. Curopal.

(2) Nicet. *Vit. S. Ign.* — Anast. *Præf.* VIII conc.

semblaient étouffées, et la foi se répandait de cette ville impériale parmi les nations infidèles; les Arméniens avaient quitté l'hérésie des jacobites pour se réunir à l'Église; les Bulgares avaient renoncé aux superstitions païennes pour embrasser la foi. Mais il n'y avait pas encore deux ans qu'ils étaient convertis, quand des hommes sortis des ténèbres de l'Occident sont venus les infecter de leurs erreurs.» Il veut parler des légats que le pape venait d'envoyer en Bulgarie avec des instructions dont nous parlerons plus tard. « Premièrement, dit Photius, ils leur ordonnent de jeûner les samedis, quoique le moindre mépris des traditions tende à renverser la religion. De plus, ils retranchent du Carême la première semaine, et permettent de manger alors du fromage et du lait. Ils favorisent l'hérésie des manichéens en rejetant les prêtres engagés dans un mariage légitime. Ils réitèrent l'onction du saint-chrême à ceux qui l'ont reçue des prêtres, et soutiennent qu'elle ne peut être donnée que par des évêques. Mais le comble de l'impiété, c'est qu'ils ont osé ajouter des paroles nouvelles au Symbole confirmé par tous les conciles, et enseigner que le Saint-Esprit ne procède pas du Père seul, mais encore du Fils. » Photius s'empporte contre cette doctrine, jusqu'à dire que ceux qui la soutiennent prennent en vain le nom de chrétien. Il s'efforce de la réfuter par des raisonnemens subtils, et soutient que ce dogme est contraire à l'Évangile et à tous les pères; puis il ajoute : « Nous avons condamné en concile ces ministres de l'Antechrist, conformément aux dispositions renfermées dans les canons des apôtres et des conciles. Nous avons cru devoir vous en informer suivant l'ancien usage de l'Église, et vous prier de concourir à la condamnation de ces erreurs par l'envoi de vos légats. Nous espérons ramener ainsi les Bulgares à la foi qu'ils ont reçue, et ils ne sont pas les seuls qui ont embrassé le christianisme. Les Russes, si fameux par leur barbarie et leur cruauté, se sont eux-mêmes convertis, et

nt reçu un évêque. Il nous est aussi parvenu d'Italie une lettre synodique, contenant de nombreuses plaintes contre l'évêque de Rome; nous avons déjà reçu d'autres plaintes semblables de la part de plusieurs prêtres, et nous venons de recevoir encore des lettres de différentes personnes, qui toutes nous prient de les délivrer de la tyrannie qui les accable. Nous vous en envoyons des copies, afin que l'on puisse prononcer sur ce sujet en commun, quand le concile œcuménique sera assemblé. Quelques évêques sont déjà venus, et nous attendons dans peu les autres. » Cette lettre synodale dont parle Photius était un libelle ou une protestation de Gonthier, archevêque de Mayence, déposé, comme on le verra bientôt, pour avoir approuvé le divorce de Lothaire. Cet évêque schismatique ayant d'abord trouvé un appui auprès de Louis, empereur d'Italie, Photius avait conçu le fol espoir que son audacieuse entreprise serait approuvée et soutenue dans une partie de l'Occident; aussi ne manqua-t-il pas d'envoyer les actes de son prétendu concile à l'empereur Louis, avec des lettres remplies de flatteuses, et il écrivit en même temps à l'impératrice Ingelgerge, femme de Louis, pour la prier d'engager l'empereur son époux à chasser de Rome le pape Nicolas, comme déposé par un concile œcuménique. Mais les députés chargés de ces lettres furent arrêtés en chemin par ordre de l'empereur Basile, qui chassa en 867 Photius du siège de Constantinople. Cette circulaire de Photius aux Orientaux est la première pièce où les Grecs aient accusé ouvertement d'erreur l'Église latine; mais il est remarquable que cet intrus n'a songé à l'en accuser qu'après sa condamnation, quoique l'addition au Symbole et les autres usages qu'il reprend ne fussent pas nouveaux. Il avait lui-même soutenu, en écrivant au pape pour faire approuver son ordination, que chaque église devait garder ses usages, et il en donnait pour exemple le jeûne du samedi et le célibat des prêtres.

Le pape Nicolas ayant appris les accusations de Photius contre les Latins, écrivit aux métropolitains de l'Occident pour réclamer leur concours et exciter leur zèle contre les ennemis du saint-siège. « Au milieu des maux dont nous sommes affligés, dit-il, aucun ne nous est plus sensible que les injustes reproches des empereurs grecs, qui nous accusent d'hérésie. Leur haine vient de ce que nous avons condamné l'ordination de Photius, et leur envie, de ce que le roi des Bulgares nous a demandé des missionnaires et des instructions. Comme il est constant que tout l'Occident a toujours été d'accord avec le saint-siège sur tous les points qui font l'objet de leurs accusations, il faut nous unir tous pour repousser ces calomnies. Examinez la matière dans des conciles particuliers, et envoyez-nous vos observations pour les joindre à la réponse que nous ferons. Ils osent dire que quand les empereurs ont passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Église romaine et ses privilèges ont été aussi transférés à l'église de Constantinople. » C'est la première fois que l'on trouve aussi nettement exprimée cette prétention des Grecs, qui est devenue le fondement de leur schisme. » De là vient, ajoute le pape, que Photius prend insolemment le titre de patriarche universel. Au reste, les Grecs ne nous font des reproches que par récrimination. Autrefois, ils nous comblaient de louanges et relevaient l'autorité du saint-siège ; mais depuis que nous avons condamné leurs excès, ils nous ont chargés d'injures. N'ayant rien trouvé, grâces à Dieu, de personnel à nous reprocher, ils ont osé attaquer les traditions de nos pères. Or, il est à craindre qu'ils ne répandent leurs calomnies dans les autres parties du monde, et que les Orientaux soumis à la domination des Arabes ne se laissent séduire dans l'espoir d'être protégés par les Grecs (1). »

(1) Nicol. *Epist.* LXX.

Les évêques de France ayant reçu cette lettre du pape, firent rédiger par les plus habiles docteurs des réponses aux accusations des Grecs contre les Latins. Nous avons encore les écrits qui furent publiés sur ce sujet par Ratram de Corbie, et par Énée, évêque de Paris. L'ouvrage de ce dernier n'est guère qu'un recueil de passages extraits de l'Écriture et des pères à l'appui des dogmes ou des usages combattus par les Grecs. Il dit en parlant de l'abstinence du Carême, que dans une partie de l'Italie on ne mangeait trois jours de chaque semaine, pendant le Carême, que des fruits et des herbes, sans aucun aliment cuit ; mais que dans les autres pays où ne se trouvait pas la même diversité d'herbes et de fruits, on ne pouvait se passer de quelque aliment cuit, et que dans la Germanie on ne s'abstenait ni du lait, ni du beurre et du fromage, ni même des œufs. On doit remarquer aussi qu'en parlant de la primauté et des droits du saint-siège, il mentionne la prétendue donation de Constantin, dont la fausseté est aujourd'hui universellement reconnue. « Après que Constantin, dit-il, se fut fait chrétien, il quitta Rome en déclarant qu'il n'était pas convenable que deux princes, l'un chef de l'Église et l'autre de l'empire, eussent l'autorité dans une même ville ; c'est pourquoi il établit sa résidence à Constantinople, et soumit Rome avec plusieurs provinces au siège apostolique. Il passa au pontife romain l'autorité royale, et en fit écrire un acte authentique qui fut dès lors répandu par tout le monde. » Énée est un des premiers qui ait parlé de cette prétendue donation, que l'ignorance du moyen âge a fait supposer, à cause des terres et des propriétés que Constantin avait données à l'Église romaine, et des droits qu'il avait attribués au souverain pontife dans l'administration de quelques affaires temporelles.

L'écrit de Ratram est divisé en quatre livres, dont les trois premiers concernent la procession du Saint-Esprit, qui était la question la plus importante. Il justifie la

croyance de l'Église latine sur ce point par des preuves nombreuses et solides tirées de l'Écriture et de la tradition. Les autres reproches des Grecs sont discutés dans le quatrième livre. « On aurait pu, dit-il, les passer sous silence, puisqu'ils ne concernent pas la foi, mais seulement des coutumes qui peuvent être différentes selon les temps et les lieux, » et il le prouve par un passage de l'historien Socrate touchant la diversité des usages sur plusieurs points de discipline, et par l'autorité de l'Église primitive, qui n'obligeait point d'imiter partout la communauté des biens établie dans l'église de Jérusalem ; d'où il conclut que ces reproches ne peuvent être inspirés que par la passion et la mauvaise foi. Venant ensuite au détail, il commence par le jeûne du samedi, et remarque qu'il est observé dans l'église d'Alexandrie comme dans celle de Rome ; que d'ailleurs il n'est pas ordonné dans la plupart des églises d'Occident, et qu'enfin c'est un point sur lequel chaque église peut être libre de suivre ses usages. « Il est étonnant, ajoute-t-il, que les Grecs nous reprochent le jeûne du samedi, eux qui ne trouvent pas mauvais que dans tout l'Orient on jeûne le mercredi et le vendredi, quoique ces jeûnes ne soient pas d'obligation à Constantinople. » Il nous apprend aussi que dans la Grande-Bretagne on jeûnait tous les vendredis, et dans les monastères de l'Écosse et de l'Irlande, toute l'année, hors les dimanches et les fêtes.

Quant au Carême, les Grecs reprochaient aux Latins de ne pas s'abstenir de viande pendant huit semaines, et pendant sept du fromage et des œufs. Ratram leur répond qu'à cet égard il y a une grande diversité dans les coutumes, et que celle des Grecs est bien loin d'être générale même en Orient. Que les uns jeûnent seulement six semaines, d'autres sept, d'autres huit, et quelques-uns même jusqu'à neuf. Que cette diversité provient de ce que les uns jeûnent tous les jours excepté les dimanches, tandis que les autres ne jeûnent point les samedis, ni

même les jeudis ; que pour compléter le nombre de quarante jours l'Église romaine a ajouté aux six semaines quatre jours de la septième, et que cet usage est suivi dans la plupart des églises d'Occident. Il ajoute que les Grecs sont bien au-dessous de plusieurs églises latines, où l'on ne prend aucun aliment cuit, mais seulement des fruits et des herbes. « Le reproche que l'on fait aux prêtres latins de se raser la barbe est si peu important, dit Ratram, qu'il mérite à peine d'être relevé ; car c'est une pratique indifférente qui dépend de la coutume, et il n'y a jamais eu de contestation sur ce sujet. » Énée de Paris ajoute sur ce point qu'on pourrait avec plus de raison reprocher aux Grecs de laisser croître leurs cheveux, contre la défense de saint Paul.

Ces deux auteurs discutent avec soin et réfutent avec solidité le reproche concernant le célibat. « Si les Grecs, dit Ratram, se montrent superstitieux dans les autres points, ils sont bien aveugles ou bien dignes de compassion dans celui-ci ; car il y a de quoi s'étonner s'ils ne comprennent pas qu'on doit louer la coutume des Latins sur cet article, et s'ils le comprennent, il faut déplorer qu'ils parlent contre leur conscience. Si c'est condamner le mariage que de s'en abstenir, il a donc été condamné par un grand nombre de saints qui ont gardé le célibat, et par Jésus-Christ lui-même. Les prêtres latins suivent le conseil de saint Paul en renonçant au mariage, afin d'être dégagés des soins de la vie, et plus libres pour la prière et l'exercice de leur saint ministère. » Ratram prouve ensuite par l'autorité des Actes des Apôtres et par la tradition que les évêques seuls doivent faire aux baptisés l'onction du saint chrême sur le front pour leur donner le Saint-Esprit, c'est-à-dire pour les confirmer. Il repousse comme des impostures trois autres reproches des Grecs, qui accusaient les Latins de faire le saint chrême avec de l'eau, d'ordonner évêques des diacres sans leur conférer la prêtrise, et de consacrer un agneau

le jour de Pâques avec l'Eucharistie. Enfin, venant à ce qui regarde la primauté du saint-siège, Ratram l'établit par les prérogatives accordées à saint Pierre, et par la tradition constante de l'Église. Il rapporte à ce sujet les paroles de l'historien Socrate, qui dit expressément que les lois ecclésiastiques défendent de tenir des conciles sans le consentement de l'évêque de Rome; il cite les canons du concile de Sardique, qui permet à tout évêque d'appeler au pape; il montre par divers exemples que les conciles rejetés par les souverains pontifes sont demeurés sans autorité, et prouve en particulier que les évêques de Constantinople ont toujours été soumis au pape. Les évêques de Germanie firent aussi de leur côté composer sur le même sujet des écrits qu'ils approuvèrent dans un concile tenu à Worms en 868; mais la déposition de Photius dispensa d'envoyer ces réponses.

On a vu que cet intrus se vantait d'avoir en Italie quelques complices de son schisme. En effet, Jean, archevêque de Ravenne, avait aussi entrepris de se soustraire à l'autorité du saint-siège. Il avait falsifié les actes de soumission que ses prédécesseurs avaient coutume de faire au moment de leur ordination; il refusait de venir aux conciles de Rome sur la convocation du pape, et il avait usurpé plusieurs terres appartenant à l'Église romaine. Le pape avait reçu d'ailleurs plusieurs plaintes au sujet de son administration tyrannique et des injustices dont il se rendait coupable. Enfin, après l'avoir appelé trois fois inutilement à son concile, il prononça contre lui une sentence d'excommunication. Cet archevêque, au lieu de se soumettre, eut recours à la protection de l'empereur Louis, et refusa d'obéir à une citation qui lui fut faite de venir se justifier. Mais enfin l'empereur lui ayant déclaré qu'il l'abandonnerait s'il résistait plus longtemps, il fut forcé de solliciter l'indulgence du pape, de se présenter à un concile tenu à son sujet en 861, et de renouveler avec serment l'acte de soumission qu'il avait fait à son ordina-

tion. Le pape consentit alors à lui pardonner, et pour faire droit aux plaintes des habitants de Ravenne et de l'Émilie, il dressa un décret dans lequel après lui avoir ordonné de venir tous les ans à Rome, il ajoutait : « Vous ne consacrerez les évêques de l'Émilie qu'après l'élection du clergé, du duc et du peuple, et la permission par écrit du souverain pontife. Vous ne les empêcherez point de venir à Rome quand ils voudront, et n'exigerez rien d'eux contre les canons ou contre leurs privilèges. Vous ne vous mettrez en possession des biens de personne, à moins qu'ils ne vous soient adjugés juridiquement à Ravenne en présence du pape ou de son légat. » L'indigne archevêque ne tint compte ni de ce décret ni de son serment. Il recommença bientôt de mépriser l'autorité du saint-siège et de cabaler contre le pape, qui se vit obligé trois ans plus tard de le déposer. Mais il ne se soumit pas à ce jugement, et continua d'exercer ses fonctions (1).

Louis de Germanie s'était réconcilié avec son frère Charles le Chauve. Ces deux princes et Lothaire leur neveu rassemblèrent à Coblenz en 860 les évêques et les seigneurs de leurs royaumes pour cimenter la paix et prendre quelques mesures propres à réprimer les abus. On y dressa d'abord une formule de serment que les cinq rois français devraient se prêter mutuellement, et l'on adopta quelques réglemens dont le plus remarquable porte que si un excommunié ou un coupable change de royaume pour ne point se soumettre à la pénitence, le roi, sur l'avis qui lui en sera donné, le fera rechercher et le forcera de retourner à son évêque. Mais il fut ajouté en même temps que l'évêque ne retrancherait de l'église un pécheur qu'après l'avoir averti de faire pénitence, et imploré inutilement le secours du roi ou de ses officiers pour l'y contraindre. Un nombreux concile tenu quelques mois après à Tonsi près de Toul, par les évêques de

(1) *Anast. Vit. Nicol.*

quatorze provinces, fit plusieurs canons de discipline contre l'usurpation des biens de l'église, contre les parjures et les mariages illicites. On ordonna que les religieuses qui auraient violé leur vœu ou les veuves qui vivraient dans la débauche seraient renfermées toute leur vie pour faire pénitence.

Le roi Lothaire avait tenu la même année à Aix-la-Chapelle une assemblée des seigneurs et des évêques de son royaume, pour faire rompre son mariage avec la reine Theutberge. Elle avait un frère nommé Hubert, qui était entré dès sa jeunesse dans le clergé, et qui ensuite s'étant livré à la débauche, s'empara du monastère d'Agaune et pilla celui de Luxeuil pour entretenir des femmes perdues. On fit courir le bruit que Theutberge avait commis un inceste avec lui, et comme il n'y en avait aucune preuve ni par témoin ni autrement, on ordonna l'épreuve de l'eau bouillante. Un homme admis à la subir pour elle en sortit sans brûlure, et la reine fut déclarée innocente; Lothaire, qui l'avait chassée pour vivre avec une concubine, fut obligé de la reprendre en conséquence de ce jugement; mais bientôt après il la mit en prison et résolut de lui faire avouer cet inceste prétendu. Ayant donc réuni au commencement de l'an 860 Gonthier, archevêque de Cologne, Teutgaud, archevêque de Trèves, et quelques autres évêques ou abbés avec plusieurs seigneurs, il leur déclara qu'il avait appris de nouveaux détails sur le crime de la reine, et qu'après les bruits répandus, il ne pouvait pas la garder pour femme ni demeurer plus longtemps dans l'incertitude. Il ordonna ensuite aux évêques et aux abbés d'aller la trouver et de lui demander la vérité. Quand ils furent revenus, Gonthier dit au roi qu'elle avait fait l'aveu d'un inceste auquel son frère l'avait forcée par violence, et qu'elle demandait à se retirer dans un monastère pour faire pénitence. Les autres évêques confirmèrent sa déclaration, et l'on en rédigea un procès-verbal avec un rapport adressé aux évêques absents, où l'on ajouta que la reine, après sa

confession faite librement, avait promis avec serment que si on lui accordait la pénitence selon son désir, elle n'élèverait jamais à ce sujet aucune réclamation. La précaution qu'on avait eue d'exiger cette promesse fait assez voir si en effet on croyait la reine entièrement libre. Theutberge renouvela sa confession par écrit environ un mois après dans une assemblée générale des seigneurs et des évêques, et Lothaire protesta avec serment qu'il n'avait employé ni suggestion ni menace pour l'obliger à faire cet aveu. En même temps les évêques la conjurèrent au nom de Dieu et sous peine de damnation de ne pas se charger d'un crime faux, lui promettant leur protection contre quiconque voudrait lui faire violence, et l'avertissant qu'après leur jugement elle ne serait plus admise à réclamer. Comme elle persista dans sa déclaration, ils la condamnèrent à la pénitence publique, et on l'enferma dans un monastère. Mais elle en sortit bientôt et se réfugia dans le royaume de Charles. Ensuite elle implora la protection du souverain pontife, à qui elle avait déjà envoyé un acte d'appel, où elle l'avait prévenu qu'on voulait la contraindre à s'accuser d'un faux crime. Elle avait ajouté que si on la pressait davantage, ce serait seulement par crainte et pour sauver sa vie qu'elle ferait l'aveu qu'on lui demandait. Lothaire de son côté envoya des députés avec une lettre des évêques portant qu'ils n'avaient imposé la pénitence à Theutberge que sur sa confession publique (1).

Hincmar de Reims, consulté sur cette affaire par plusieurs personnages éminens, publia un mémoire où il déclara que Theutberge ayant remis au roi sa confession par écrit, c'était aux seigneurs à la juger, et que les évêques n'auraient pas dû lui imposer la pénitence, parce qu'à défaut de preuves convaincantes ils ne doivent prononcer que sur la confession faite de la propre bouche des coupables. Il ajouta qu'ayant été justifiée par l'épreuve de l'eau bouillante, elle n'avait pas dû être jugée une

(1) Ann. Bertin. et Met. — Hincm. *De divorc. Loth.*

seconde fois pour la même accusation. Enfin, à supposer qu'on jugeât de nouveau l'affaire, il décida que si le mariage était déclaré nul, selon les lois de l'Église, Lothaire pourrait en contracter un autre; mais que s'il était légitime, il ne serait pas permis à ce prince de se remarier, quelque cause de séparation qu'il y eût. Comme on répandait le bruit que ce prélat, célèbre par sa science canonique, avait approuvé le jugement des évêques contre Theutberge, il dit dans son mémoire qu'il avait bien été pressé de se rendre à leur concile, mais qu'il avait refusé d'y assister. Du reste, il représente que sur une affaire aussi importante on aurait dû attendre la décision du siège apostolique; « car, dit-il, dans tous les doutes on doit consulter l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, et suivre ses avis salutaires. C'est à quoi sont particulièrement obligés ceux qui habitent l'Italie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique, où il est constant que la foi a été portée par des ouvriers évangéliques qui avaient reçu leur mission de saint Pierre et de ses successeurs. » Le pape Nicolas consulté à ce sujet par saint Adon, évêque de Vienne, répondit, comme Hincmar, qu'un mari, de quelque crime qu'il accusât sa femme, ne pouvait en épouser une autre ni prendre une concubine, et qu'après un mariage contracté légitimement, la découverte d'une faute commise auparavant par la femme n'était pas une raison pour le dissoudre.

Cependant Lothaire assembla en 862 un concile à Aix-la-Chapelle où se trouvèrent huit évêques, et il leur présenta une requête dans laquelle, exposant qu'il s'était séparé de Theutberge suivant leur conseil, il demandait, pour éviter l'incontinence, la permission de contracter un nouveau mariage. L'archevêque de Trèves, à l'appui de cette requête, déclara que le roi avait fait pendant tout le Carême une austère pénitence des fautes qu'il avait commises avec sa concubine. On chargea deux évêques de faire un rapport sur cette demande, et dès le lendemain

ils présentèrent un avis motivé où ils décidaient que le mariage de Lothaire avec Theutberge ne pouvait être déclaré nul sous prétexte d'un inceste commis avec une personne entièrement étrangère à ce prince ; que la faute ayant été commise avant le mariage, la reine n'était point adultère , et qu'enfin quand elle le serait, le roi ne pourrait pas tant qu'elle vivrait épouser une autre femme. Toutefois, malgré cet avis, le concile, pour flatter la passion de Lothaire, prononça la dissolution de son mariage, en abusant d'un canon qui ordonnait la séparation des incestueux, et l'on décida, par l'autorité d'un texte fausement attribué à saint Ambroise, et contre la doctrine constante de l'Église latine, que le mari après une séparation pour cause d'adultère de sa femme, était libre d'en épouser une autre. On prétend que Lothaire avait gagné Gonthier, archevêque de Cologne, en promettant d'épouser sa nièce ; et il la fit venir en effet à la cour ; mais il la chassa bientôt pour se marier solennellement avec Valdrade, qui était depuis longtemps sa concubine, et qu'il fit couronner, au grand déplaisir de ses plus fidèles serviteurs. Charles le Chauve, son oncle, se montra vivement indisposé contre lui, soit à cause de ce divorce, soit par d'autres griefs qui le touchaient personnellement ; car sa fille Judith, après s'être attachée au comte Baudoin à l'insu de son père, s'était retiré avec cet amant dans le royaume de Lothaire, qui persistait à les protéger, malgré l'excommunication prononcée contre eux par les évêques. Charles cessa donc toute communication avec lui, et le regardant comme excommunié, il ne voulait pas même consentir à le voir. Mais Louis de Germanie parvint à opérer un rapprochement entre ces deux princes, moyennant la promesse que fit Lothaire de se soumettre au jugement du pape, à qui il avait écrit touchant son divorce.

Le pape lui répondit qu'il enverrait des légats conformément à sa demande, et défendit de prendre aupara-

vant aucune décision sur cette affaire. Ensuite ayant appris ce qui venait d'être fait malgré sa défense dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, il ne laissa pas d'envoyer deux légats, dont l'un était Rodoalde de Porto, dont la conduite dans l'affaire de Photius n'était pas encore connue. Il leur remit des lettres pour l'empereur Louis, pour Charles le Chauve, pour Louis de Germanie et pour Charles, roi de Provence. Il mandait à ces princes d'envoyer pour juger cette affaire chacun deux évêques de leur royaume. Il écrivit en même temps aux évêques des Gaules de se trouver au concile qui devait se tenir à Metz, d'obliger Lothaire à y venir pour se défendre en personne, et d'envoyer à Rome les actes de ce concile pour qu'il pût en juger. Il donna aussi à ses légats des instructions portant que si le concile ne s'assemblait pas, ou si Lothaire refusait d'y comparaître, ils iraient trouver ce roi pour lui signifier les ordres du saint-siège. Enfin il leur remit un mémoire où il exposait sommairement les questions à examiner, savoir, d'une part, s'il était vrai, comme Lothaire le soutenait, qu'il avait d'abord épousé Valdrade du vivant de son père, si ce mariage avait été fait avec les solennités requises, et pourquoi il avait été rompu ; enfin si le roi avait été forcé en effet, selon sa déclaration, d'épouser Theutberge par un motif de crainte, et d'autre part si Theutberge était innocente et n'avait fait l'aveu d'un inceste que pour sauver sa vie, comme elle l'affirmait dans son acte d'appel au saint-siège (1).

Le concile fut indiqué à Metz pour le mois de février de l'an 863 ; mais une incursion des Normands dans la Frise et d'autres affaires ayant empêché Lothaire de s'y rendre alors, il fut ajourné, et ne se tint qu'au mois de juin de la même année. Il ne s'y trouva aucun évêque des royaumes de Louis et de Charles le Chauve ; mais tous ceux des états de Lothaire y assistèrent, et ce prince ayant

(1) Ann. Bertin. et Metens. — Nicol. I, *Epist.*

séduit par ses présens les deux légats, tout s'y fit selon sa volonté. Il commença par dire qu'il n'avait fait que se conformer à la décision des évêques de son royaume. Ceux-ci en convinrent, et présentèrent à l'appui de leur jugement quelques raisons apparentes, que l'on rédigea par écrit dans un acte qui fut signé de tout le concile. Ensuite, d'après l'avis des légats, Lothaire envoya cet acte à Rome par Gonthier et Teutgaud pour en demander la confirmation. Bientôt après Adventius, évêque de Metz, fit un mémoire où il essayait de justifier cette décision et la conduite de Lothaire. Il soutenait que ce prince avait été marié légitimement par son père avec Valdrade; mais qu'aussitôt après la mort de l'empereur Lothaire, il s'était vu forcé d'épouser malgré lui Theutberge, par la crainte d'Hubert, qui le menaçait de mettre sa couronne en danger; que par conséquent ce second mariage était un adultère, et que Lothaire avait dû le faire rompre pour reprendre sa première femme. Il ajoutait que Theutberge avait fait librement l'aveu de l'inceste commis avec son frère; mais il avoue qu'il n'est pas instruit personnellement de ces faits et ne les appuie que sur des témoignages vagues.

Cependant le pape ayant reçu les actes des conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, il les fit examiner dans un concile assemblé alors à Rome, où ils furent condamnés et annulés tout d'une voix, et comme Gonthier et Teutgaud persistèrent à les soutenir, et qu'ils avaient d'ailleurs méprisé l'excommunication prononcée par le saint-siège contre Ingeltrude, protégée par Lothaire, on les déposa de l'épiscopat, avec défense d'exercer aucune fonction, sous peine de ne pouvoir jamais être rétablis. On prononça la même peine contre les évêques leurs complices, mais avec cette réserve qu'ils seraient rétablis s'ils reconnaissaient leur faute. On renouvela aussi l'anathème contre Ingeltrude et ses auteurs. Elle avait quitté depuis cinq ans Boson, son mari, comte de Lombardie, et s'était

éfugiée avec son amant dans le royaume de Lothaire. Le pape ayant épuisé tous les moyens de la ramener à son devoir, l'avait fait excommunier par un concile de Milan, dont il avait ensuite confirmé la sentence, puis il avait ordonné aux évêques du royaume de Lothaire de ne pas la souffrir plus longtemps dans leurs diocèses, et de la traiter comme excommuniée, si elle refusait de revenir en Lombardie près de son mari. Mais comme elle était protégée par Lothaire, cet ordre ne fut pas exécuté, et ce fut un des motifs de la condamnation prononcée contre Gonthier et Teutgaud; car ils avouèrent publiquement qu'ils n'avaient pas tenu compte de la sentence pontificale (1).

Le pape notifia les décrets du concile de Rome à tous les évêques d'Italie, des Gaules et de la Germanie. Mais Gonthier et Teutgaud, loin de s'y soumettre, se rendirent auprès de l'empereur Louis, et se plaignirent amèrement que le pape eût déposé des métropolitains et des ambassadeurs sans le consentement du roi qui les avait envoyés. Ils adressèrent ensuite aux évêques du royaume de Lothaire un libelle contenant des plaintes injurieuses contre le pape. Ils lui reprochaient de les avoir fait attendre plus de trois semaines sans leur donner réponse, de leur avoir dit ensuite que d'après l'exposé de leurs motifs, leur décision lui paraissait excusable, puis, comme ils ne se défiaient de rien, de les avoir fait comparaître devant une assemblée confuse de clercs et de laïques, et là, sans examen, sans accusateurs, sans témoins, et en l'absence de leurs collègues et de leurs suffragans, d'avoir prononcé contre eux une condamnation arbitraire et tyrannique. Ils ajoutaient insolemment que ne tenant aucun compte de sa sentence, ils le rejetaient lui-même de leur communion. L'empereur Louis, ému par leurs plaintes, se rendit à Rome pour forcer le pape à les ré-

(1) *Anast. Vit, Nicol.* — *Ann. Bertin.*

tablir, et les gens de sa suite y commirent toutes sortes d'excès. Ils pillèrent et brûlèrent des maisons, tuèrent des hommes, violèrent des femmes et jusqu'à des religieuses. Comme le peuple se rendait en procession à l'église de Saint-Pierre, ils se jetèrent sur la foule, la dispersèrent et brisèrent les croix et les bannières. Le pape fut obligé lui-même de prendre la fuite et de se réfugier dans l'église de Saint-Pierre, où il passa deux jours sans boire ni manger. Mais ensuite l'empereur, effrayé par la mort d'un soldat qui avait profané la vraie croix, et se voyant lui-même attaqué d'une fièvre violente, envoya l'impératrice supplier le pape de venir conférer avec lui, et donna ordre aux deux archevêques de retourner en France et de se soumettre. Alors Gonthier, au désespoir de se voir ainsi abandonné, chargea son frère Hilduin de porter au pape sa protestation, et, si le pape ne voulait pas la recevoir, de la déposer sur le tombeau de saint Pierre. Hilduin entra dans l'église à main armée, malgré l'opposition des gardiens, dont un fut tué. Gonthier eut soin d'envoyer aussi cette protestation au schismatique Photius; puis il revint dans son diocèse, où il continua d'exercer ses fonctions. Mais Lothaire lui-même refusa de communiquer avec lui, et sur les instances des autres évêques, il ne tarda pas à le chasser de son siège. Cet archevêque, outré de dépit, emporta le trésor de l'église de Cologne, et retourna à Rome pour découvrir au pape tous les artifices dont on avait usé dans l'affaire de Theutberge et de Valdrade. Quant à Teutgaud de Trèves, il s'abstint de faire aucune fonction. Les autres évêques reconnurent aussi leur faute et implorèrent l'indulgence du souverain pontife, qui leur pardonna. Nous avons encore la lettre qui fut écrite à ce sujet par Adventius de Metz, et la réponse du pape Nicolas, où relevant quelques paroles de cet évêque, il lui représente que s'il doit être soumis aux princes, ce n'est pas pour flatter leurs passions et favoriser leurs vices, et qu'il faut leur obéir, se-

lon l'Apôtre, à cause de Dieu et non pas contre Dieu (1).

Lothaire, de son côté, adressa des lettres au pape, où il offrait d'aller se justifier à Rome, et promettait de se soumettre au jugement qui serait rendu par le saint-siège. Mais le pape ne se laissa point éblouir par ces vaines protestations, et lui signifia qu'avant toute autre démarche il eût à se séparer de Valdrade ; c'est ce qu'on voit par une lettre qu'il écrivit en 865 aux deux rois Charles le Chauve et Louis le Germanique, où il ajoutait qu'il avait attendu jusqu'alors la conversion de Lothaire, mais que s'il différât plus longtemps d'obéir, il le déclarerait enfin excommunié. Il envoya au commencement de la même année un légat en France pour cette affaire et pour quelques autres, dont la plus remarquable était le rétablissement de Rothade, évêque de Soissons, déposé par Hincmar. Rothade avait déposé en 858, dans un nombreux concile, un prêtre scandaleux et donné sa place à un autre. Mais le coupable s'étant adressé à Hincmar, métropolitain de la province, celui-ci ordonna qu'il serait rétabli après trois ans de pénitence, et à l'expiration de ce délai, il fit enlever par force le prêtre mis à sa place, l'excommunia, le mit en prison, et rétablit le coupable, prétendant qu'on l'avait déposé injustement. Comme Rothade protesta contre ce jugement, Hincmar, dans un concile provincial tenu à Soissons en 861, le priva de la communion épiscopale jusqu'à ce qu'il se soumit, et l'année suivante, il voulut faire confirmer cette sentence dans un concile plus nombreux tenu à Pistes, en présence du roi Charles ; mais Rothade appela au saint-siège, et le concile déféra à cet appel. En conséquence, Rothade fit toutes ses dispositions pour le voyage de Rome ; il écrivit au roi pour lui recommander son église pendant son absence, et il fit porter en même temps à un évêque de ses amis un mémoire contenant ses défenses, avec prière

(1) Ann. Bertin. — *Epist. Nicol.*

de les communiquer à ceux qui n'approuvaient point sa condamnation. Hincmar, qui en eut avis, prétendit que par là Rothade renonçait à son appel et se soumettait au jugement des évêques. Il persuada au roi de faire tenir un concile par les évêques qui restaient encore auprès de lui, et d'obliger Rothade à s'y présenter. On envoya donc un courrier pour lui défendre de partir, puis on le cita à comparaître devant un concile assemblé à Soissons. Comme il refusa de se présenter en déclarant qu'il persistait dans son appel au saint-siège, on le cita une seconde et une troisième fois, puis le concile, où présidait Hincmar, le déposa de l'épiscopat comme contumace, après quoi on le mit en prison dans un monastère, et on élut un autre évêque à sa place.

Cependant les évêques du royaume de Lothaire, mécontents sans doute de ce qu'Hincmar avait improuvé leur jugement dans l'affaire de Theutberge, saisirent cette occasion de lui rendre la pareille, et écrivirent aux évêques de la Germanie de se joindre à eux pour défendre Rothade. Le pape, de son côté, ayant appris ce qui s'était passé, écrivit à Hincmar pour lui ordonner de rétablir cet évêque et de se rendre avec lui à Rome ou d'y envoyer un député, sous peine de suspense encourue par le fait, si cet ordre n'était pas exécuté dans le délai de trente jours après la réception de sa lettre. Ensuite ayant reçu par Odon, évêque de Beauvais, les actes du concile de Soissons, avec une lettre synodique par laquelle on le priait de confirmer la déposition de Rothade, il réitéra les mêmes ordres et sous les mêmes peines dans sa réponse aux évêques et dans une lettre à Hincmar en particulier, ajoutant que s'il était obligé d'en venir à un troisième avertissement, il prononcerait contre eux une condamnation définitive. Il écrivit en même temps à Rothade pour le consoler et l'instruire de ce qu'il venait de faire. Enfin il pressa plusieurs fois Charles le Chauve de faire rétablir cet évêque et de le laisser venir à Rome pour

soutenir son appel. Hincmar garda quatre mois les lettres du pape sans les communiquer à personne. Mais craignant les suites d'une plus longue résistance, il prit le parti d'obéir. Rothade fut tiré de sa prison, et dans un concile tenu à Verberie au mois d'octobre de l'an 863, on résolut de lui laisser la liberté d'aller à Rome. Il n'y arriva toutefois qu'au printemps de l'année suivante. Hincmar fit partir avec lui des députés avec des lettres où il exposait les motifs de son jugement et cherchait à justifier sa conduite précédente. Mais l'empereur Louis leur refusa le passage, et ils furent obligés de revenir en France; Rothade, sous prétexte de maladie, s'arrêta à Besançon, puis, après leur départ, il obtint de l'empereur, par la recommandation de Lothaire et de Louis le Germanique, la permission de continuer son voyage (1).

Hincmar dans sa lettre au pape s'efforçait de montrer que Rothade avait lui-même tacitement renoncé à son appel. « Nous vous envoyons nos députés, dit-il, non en qualité d'accusateurs pour plaider, mais comme accusés nous-mêmes par Rothade et par nos voisins, qui ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître le véritable état de la cause. Nous n'avons pas jugé cet évêque au mépris du saint-siège et après un appel conforme aux canons de Sardique; mais nous l'avons jugé suivant les canons d'Afrique et les décrets de saint Grégoire, à la charge de vous en rendre compte. Nous portons trop de respect au saint-siège, pour vous fatiguer de toutes les causes personnelles que les canons et les décrets des papes autorisent à terminer dans les conciles provinciaux. Mais dans les causes des évêques pour la décision desquelles on ne trouverait pas une règle certaine dans les canons, et qui par conséquent ne pourraient pas se terminer dans un concile de la province ou de plusieurs provinces, il faut de toute nécessité avoir recours à l'oracle divin,

(1) Ann. Bertin. — *Epist. Nicol.* — *Roth. Libell.*

est-à-dire au siège apostolique. De même si un évêque déposé par un concile de la province n'a point choisi des juges d'appel, il peut appeler au pape suivant le concile de Sardique. Quant aux métropolitains qui, selon l'ancienne coutume, reçoivent du pape le pallium, ils ne peuvent être jugés que par le saint-siège ou avec son consentement. » Hincmar expose ensuite les griefs qui avaient motivé la déposition de Rothade, puis il ajoute : « On assure qu'il est excité et soutenu par les évêques du royaume de Lothaire, aigris contre nous parce que nous ne sommes pas de leur avis touchant Valdrade (1), et par les évêques de Germanie, qui eux-mêmes sont poussés par leur roi, dont je n'ai pas pris le parti comme Rothade, quand il a voulu dépouiller son frère de son royaume. Maintenant, suivant vos ordres, nous avons obtenu du roi de vous l'envoyer. Si vous le rétablissez, nous le souffrirons sans murmurer, car nous savons tous la soumission que nous devons au saint-siège. »

Rothade, arrivé à Rome, présenta une requête où il se plaignait d'avoir été déposé injustement au mépris de son appel, soutenant qu'il ne s'en était jamais désisté et qu'il n'avait ni demandé ni choisi d'autres juges. Le pape

(1) Cette animosité dont parle Hincmar s'était manifestée au concile de Metz, tenu à l'occasion du divorce de Lothaire. Les évêques du royaume de ce prince citèrent Hincmar à comparaître devant ce concile au sujet de l'affaire de Gothescalc et d'un mémoire qu'il avait remis à Lothaire contre Hilduin, frère de Gonthier de Cologne, pour exposer les motifs qui l'engageaient à ne pas ordonner comme indigne de l'épiscopat cet Hilduin, présenté pour l'évêché de Cambrai, dépendant de sa métropole. Les évêques lui signifèrent que s'il refusait de comparaître pour soutenir son accusation, il serait déclaré calomniateur. Mais Hincmar n'eut aucun regard à cette citation, et porta ses plaintes au pape, qui écrivit à Lothaire et aux évêques de son royaume de ne pas s'opposer à la liberté de l'élection ni aux droits du métropolitain, et d'éloigner Hilduin, que Lothaire avait déjà mis en possession des biens de l'église de Cambrai.

ayant attendu plus de huit mois les députés d'Hincmar, et voyant que personne ne paraissait pour accuser Rothade, il cassa le jugement rendu contre cet évêque, et ordonna son rétablissement, sous condition toutefois de venir répondre à ses accusateurs quand ils se présenteraient. Rothade fit cette promesse par écrit, et fut admis à célébrer la messe et à reprendre ses autres fonctions. Le pape le renvoya à son siège avec des lettres par lesquelles il le déclarait rétabli dans sa dignité ; il écrivit en même temps au roi, à Hincmar et aux évêques de France, pour leur notifier ce jugement et les presser de l'exécuter. Il reproche vivement à Hincmar ses procédés violens, son mépris pour les ordres réitérés du saint-siège, et sa mauvaise foi au sujet du prétendu désistement de Rothade ; il lui dit qu'il peut poursuivre à Rome, s'il le juge à propos, l'accusation de cet évêque, mais qu'en attendant il lui est défendu de s'opposer à son rétablissement, sous peine d'être excommunié et déposé lui-même. Il menace également d'excommunication les évêques s'ils n'exécutaient pas ses ordres, et s'attache à montrer la nullité de leur jugement. « Quand Rothade, dit-il, n'aurait pas appelé au saint-siège, vous ne deviez nullement déposer un évêque sans notre consentement, au mépris de tant de décrétales de nos prédécesseurs. Car si c'est par leur jugement que les écrits des autres sont approuvés ou rejetés, combien plus doit-on respecter ce qu'ils ont écrit eux-mêmes touchant la foi et la discipline. Quelques-uns de vous disent que ces décrétales ne sont point dans le code des canons ; cependant quand ils les trouvent favorables à leurs desseins, ils n'hésitent pas à s'en servir, et ne les rejettent que pour restreindre les pouvoirs du saint-siège. » On voit clairement qu'il s'agit ici des fausses décrétales et qu'on n'en contestait pas l'authenticité. Mais il faut remarquer que le pape n'invoquait pas seulement l'autorité de ces décrétales supposées, il alléguait aussi, dans sa lettre au roi, la

tradition des pères, les prérogatives spéciales du saint-siège et l'exemple de ses prédécesseurs, notamment du pape Jules, qui avait cité à Rome saint Athanase et ses accusateurs (1).

Le pape fit porter ces lettres par Arsène, évêque d'Orta, qu'il envoyait en France tant pour faire exécuter son jugement que pour obliger Lothaire à quitter Valdrade et maintenir la paix entre les rois français. Le légat obtint sans difficulté le rétablissement de Rothade sur le siège de Soissons. Il remit en même temps au roi Charles le Chauve, des lettres par lesquelles le pape l'exhortait à ne point troubler la paix en disputant à l'empereur Louis le royaume de Charles de Provence. Le jeune roi était mort deux ans auparavant, et ses états avaient été partagés entre ses frères Louis et Lothaire. Le pape écrivit pour le même objet aux évêques du royaume de Charles le Chauve une lettre où il les priait d'exhorter le roi à garder ses serments, et de lui représenter que l'empereur possédait légitimement ce royaume par droit de succession. Quant à l'affaire de Valdrade, le légat remit à Lothaire et aux évêques de son royaume les lettres où le pape menaçait ce prince d'excommunication s'il ne consentait à chasser cette concubine pour reprendre Theutberge; puis il lui signifia qu'il eût à choisir ou d'exécuter l'ordre du saint-siège ou d'être excommunié sur-le-champ. Lothaire ainsi pressé promit de se soumettre. Il fit revenir Theutberge, réfugiée dans le royaume de Charles le Chauve, jura qu'il la traiterait désormais comme sa femme légitime, et ordonna à Valdrade d'aller à Rome pour rendre compte de sa conduite. Elle partit en effet avec le légat, mais elle le quitta en route pour se retirer en Provence dans les états de Lothaire. Ingeltrude vint de son côté se présenter au légat, promit avec serment de le suivre à Rome

(1) Nicol. *Epist.* XL et seqq.

pour se soumettre au jugement du pape, et ne tarda pas à violer sa promesse (1).

Le pape ayant appris par son légat la fuite de Valdrade, prononça contre elle, au mois de février 866, une sentence d'excommunication qu'il envoya à tous les évêques de France, et peu de temps après, doutant que sa lettre leur eût été rendue, il leur en écrivit une autre où il leur ordonnait de publier partout dans leurs diocèses l'excommunication de Valdrade et de ses fauteurs, jusqu'à ce qu'elle vînt se soumettre à la pénitence et au jugement du saint-siège. Adventius, évêque de Metz, entreprit à cette occasion de justifier Lothaire auprès du pape, à qui il écrivit une lettre où il témoignait que depuis le départ du légat ce prince n'avait eu aucun rapport avec Valdrade, et qu'il continuait de vivre en bonne intelligence avec Theutberge. Lothaire adressa lui-même au pape une protestation semblable, et le pria en même temps de ne pas fournir un prétexte à ceux qui voudraient s'emparer de ses états. C'est qu'il craignait que si le pape l'excommuniait ses oncles n'en prissent occasion de le dépouiller. Cette crainte était surtout motivée par l'ambition de Charles le Chauve, incapable de défendre ses propres états et toujours disposé à entreprendre sur ceux d'autrui. Aussi les évêques du royaume de Lothaire crurent devoir écrire à ceux du royaume de Charles pour leur déclarer qu'ils étaient bien décidés à demeurer toujours fidèles à leur roi et menacer d'excommunication quiconque troublerait la paix.

Cependant la reine Theutberge était si maltraitée et si peu en sûreté auprès de Lothaire, qu'elle se vit obligée bientôt après d'écrire elle-même au pape pour demander la dissolution de son mariage et la permission d'aller à Rome exposer ses motifs, ajoutant qu'elle faisait cette demande de son plein gré, et parce qu'elle reconnaissait

(1) Ann. Bertin. et Met. — *Epist. Nicol.*

ne son mariage était nul et que Valdrade avait été d'abord l'épouse légitime de Lothaire. Mais le pape, informé par des témoignages sûrs qu'elle ne parlait ainsi que pour éviter les mauvais traitemens du roi son époux, lui répondit, au commencement de l'an 867, qu'il ne pouvait ajouter foi à cette déclaration extorquée par la violence, qu'elle ne devait pas travailler à se perdre elle-même, ni trahir la vérité et donner la mort à son âme pour conserver la vie. « Au reste, ajouta-t-il, nous ne croyons pas que Lothaire ose jamais attenter à vos jours; car ce serait mettre sa couronne en péril, puisque vous êtes non-seulement innocente, mais sous la protection de l'église et particulièrement du saint-siège. » Il écrivit en même temps à Lothaire pour le menacer d'excommunication s'il ne rompait tout commerce avec Valdrade, et il adressa cette lettre à Charles le Chauve, avec une autre pour ce prince, où il déclare que Theutberge ayant eu recours au saint-siège, sa cause ne peut plus être jugée ailleurs. Enfin il ordonna aux évêques du royaume de Lothaire, sous peine d'excommunication, de lui faire connaître la conduite de ce prince envers Theutberge. Quelque temps après, il écrivit à Louis de Germanie pour le prier d'engager Lothaire à se soumettre, et de lui déclarer qu'il ne devait conserver aucun espoir de jamais être uni avec Valdrade. Lothaire, pressé par les évêques, et notamment par Adventius de Metz, de ne pas mettre son trône et sa couronne en péril par une plus longue résistance, voulut essayer encore d'amuser le souverain pontife par quelques protestations vagues de soumission; mais comme elles n'étaient suivies d'aucun effet, le pape déclara enfin excommunié. Il écrivit ensuite aux évêques de Germanie et au roi Louis de ne plus intercéder pour lui, à moins qu'il ne se convertisse, ni pour les évêques Gonthier et Teutgaud, dont il rappela tous les crimes, en ajoutant que lors même qu'ils en feraient pénitence, ils ne pouvaient espérer d'être rétablis.

Le pape Nicolas ayant reçu des plaintes et des réclamations de la part de Vulfade et des autres clercs ordonnés par Ebbon et déposés par Hincmar, écrivit à ce dernier, en 866, d'examiner de nouveau sans passion la cause de ces clercs, et s'il ne croyait pas pouvoir les rétablir de porter cette cause à un concile présidé par Remi de Lyon, Adon de Vienne et Vénilon de Rouen, ordonnant en outre que si le concile lui-même faisait difficulté de prononcer en leur faveur, et qu'ils appellassent au saint-siège, on renvoyât l'affaire à Rome, où les parties devaient se présenter en personne ou par députés. Charles le Chauve nomma bientôt après Vulfade à l'archevêché de Bourges et pressa Hincmar de le rétablir ; mais celui-ci renvoya l'affaire au concile qui devait se tenir à ce sujet et qui se tint en effet à Soissons au mois d'août de la même année. Il s'y trouva trente-cinq évêques, dont sept métropolitains. Hincmar y présenta plusieurs mémoires où il exposait tous les faits concernant cette affaire, et cherchait à prouver que Vulfade et les autres avaient été justement déposés ; il y déclarait en outre qu'il n'avait pas cru pouvoir lui seul annuler un jugement prononcé par les évêques de cinq provinces, mais il ajoutait toutefois que par indulgence, et en vertu de l'autorité du pape, on pouvait rétablir ces clercs, et que lui-même y consentait. Le concile prononça un jugement conforme, portant que sans infirmer la sentence précédemment rendue et la laissant en son entier, il usait d'indulgence envers les personnes et tempérait la justice par la miséricorde. Il écrivit ensuite une lettre synodale au souverain pontife pour lui rendre compte de cette décision et la soumettre à son jugement. Cette lettre fut portée par Égilon, archevêque de Sens, avec une lettre particulière d'Hincmar, et un mémoire contenant des observations que celui-ci le pria de faire de vive voix. Le pape ayant reçu ces lettres, se plaignit qu'on ne lui eût pas envoyé une relation complète et exacte de tout ce qui concernait

cette affaire, ajoutant qu'il ne pouvait sans avoir reçu ces instructions consentir au rétablissement des clercs déposés; que cependant on devait les rétablir provisoirement, qu'il donnait un an à Hinemar pour montrer la régularité de leur déposition, mais que du reste il n'avait point permis de les promouvoir à un ordre plus élevé, comme on venait de le faire à l'égard de l'un d'eux. En conséquence de cette réponse, Vulfade et les autres clercs déposés furent rétablis, et l'on tint l'année suivante un concile à Troyes, où l'on dressa une lettre synodale contenant des instructions détaillées que le pape avait demandées. Cette lettre n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Nicolas. Son successeur, Adrien II, confirma le rétablissement de ces clercs et l'ordination de Vulfade, que le roi, sans attendre la réponse du pape, avait fait mettre en possession de l'église de Bourges (1). Nous devons remarquer en passant que dans la lettre synodale du concile de Troyes les évêques demandent eux-mêmes au souverain pontife de ne point souffrir qu'à l'avenir aucun évêque ne fût déposé sans le consentement du saint-siège, conformément aux décrétales des papes.

Bogoris, roi des Bulgares, pressé depuis longtemps par les exhortations de sa sœur, avait enfin embrassé le christianisme en 865, à l'occasion d'un fléau qui désolait ces états et dont il obtint la cessation en invoquant le Dieu des chrétiens. On rapporte qu'il y fut encore excité par un tableau effrayant du jugement dernier, que lui montra un moine nommé Méthodius. Il se fit donc instruire, et envoya demander à l'empereur de Constantinople un évêque qui le baptisa et le nomma Michel comme cet empereur. Ses sujets, irrités de sa conversion, vinrent l'assiéger dans son château, où il n'avait que quarante-huit hommes sur lesquels il pût compter. Il ne réussit pas de sortir avec assurance contre les rebelles, qui,

(1) Ann. Bertin. — Nicol. *Epist.* — Hinem. *Opusc.*

saisis d'une terreur soudaine et se croyant environné de flammes, tombèrent étendus par terre, sans avoir le force de fuir ni de se défendre. Le roi fit mourir cinquante deux des grands les plus séditieux avec leurs enfans, et pardonna à la multitude; après quoi il exhorta tous ses sujets à se faire chrétiens et en persuada un grand nombre. Il envoya l'année suivante des ambassadeurs au pape avec des présens pour lui demander des évêques et des prêtres, et le consulter sur plusieurs questions. Le pape accueillit avec une grande joie ces nouveaux chrétiens venus de si loin chercher les instructions du saint-siège et fit partir pour la Bulgarie en qualité de légats, Paul, évêque de Populanie en Toscane, et Formose, évêque de Porto, l'un et l'autre d'une grande vertu; il leur donna les saintes Écritures avec les autres livres les plus nécessaires et sa réponse aux consultations des Bulgares (1).

Cette réponse contient cent six articles, dont un grand nombre méritent d'être signalés comme offrant un monument précieux de la discipline et des usages suivis dans l'Église romaine. Comme le roi demandait s'il avait péché en faisant mourir les chefs des rebelles avec leurs enfans, le pape lui répond, qu'il est bien certainement coupable de la mort des enfans innocens, qu'il aurait même dû sauver la vie aux pères; mais qu'il pourra obtenir par la pénitence le pardon d'un péché commis moins par malice que par ignorance. Il défend d'employer aucune violence pour convertir ceux qui demeurent dans l'idolâtrie. « Contentez-vous, dit-il, de les exhorter, de leur faire sentir la vanité des idoles, et de n'avoir avec eux aucune communication, afin que la confusion les porte à se convertir. Quant à ceux qui renoncent au christianisme après l'avoir embrassé, leurs parrains commenceront par les reprendre, puis on les dénoncera à l'église, et s'ils continuent à s'obstiner, ils seront réprimés par la puis-

(1) Ann. Bertin. et Met. — Anast. *Vit. Nicol.*

sance séculière. Vous avez péché en mutilant, comme vous l'avez fait, un prétendu prêtre qui a baptisé plusieurs personnes chez vous. Il était sans doute coupable de se donner pour ce qu'il n'était pas ; mais il suffisait de le chasser. S'il a donné le baptême au nom de la Trinité, ceux qui l'ont reçu de lui sont valablement baptisés, car le baptême ne dépend point de la vertu du ministre. Les jours solennels du baptême sont Pâques et la Pentecôte, mais pour vous il n'y a point de temps à observer, non plus que pour les personnes qui sont en danger de mort. Vous dites que les Grecs ne vous permettent pas de recevoir la communion sans avoir des ceintures, et qu'ils vous ont un crime de prier dans l'église sans avoir les bras croisés sur la poitrine. Ces pratiques sont indifférentes, et il est permis de les suivre, mais on ne doit pas condamner ceux qui ne les suivent pas.» On voit par cet exemple et par plusieurs autres, que les Grecs avaient voulu minutieusement assujettir ce peuple à toutes leurs pratiques, même les moins importantes. « Il faut, continue le pape, fêter le dimanche, mais non le samedi. Vous devez, outre le dimanche, vous abstenir du travail, les fêtes de la sainte Vierge, des apôtres, des évangélistes, de saint Jean-Baptiste, de saint Étienne, premier martyr, et des saints dont la mémoire est célèbre chez vous. On ne doit point ces jours-là ni pendant le Carême rendre la justice publiquement. Il faut s'abstenir de viande tous les jours de jeûne ; c'est-à-dire pendant le Carême qui précède Pâques, et pendant ceux d'après la Pentecôte, d'avant l'Assomption et d'avant Noël.» Les jeûnes d'après la Pentecôte d'avant Noël étaient de quarante jours comme celui du Carême, mais ils n'étaient pas d'une obligation aussi rigoureuse. « C'est aussi la loi, ajoute le pape, de jeûner tous les vendredis et toutes les veilles des grandes fêtes ; toutefois, nous ne vous y obligeons pas à la rigueur, dans ces commencemens. Quant au mercredi, vous pouvez manger de la viande, et il n'est pas nécessaire de s'abstenir du bain

ce jour-là, ni même le vendredi, comme le disent les Grecs. On ne doit point pendant le Carême aller à la chasse ou au jeu, ni faire des noces, et les personnes mariées doivent garder la continence, aussi bien que les jours de dimanche. Il est permis aux laïques, à défaut de clercs, de bénir la table par le signe de la croix. La coutume de l'Église est de ne pas manger avant neuf heures du matin. A l'égard des mariages, l'usage de l'Église romaine est qu'après les fiançailles et le contrat, les parties viennent faire leur offrande par les mains du prêtre et recevoir la bénédiction nuptiale et le voile; mais on ne le donne point aux secondes noces. Les mariés au sortir de l'église portent des couronnes sur la tête. Du reste, ces cérémonies ne sont pas d'une nécessité absolue; il n'y a d'essentiel que le consentement donné selon les lois.

Vous demandez si l'on peut ordonner chez vous un patriarche. Nous ne pouvons rien décider à cet égard jusqu'au retour de nos légats, qui nous feront connaître quel est chez vous le nombre des chrétiens. Nous vous donnerons maintenant un évêque, à qui nous accorderons plus tard, quand les chrétiens seront plus nombreux, le titre et le privilège d'archevêque. Alors il établira des évêques qui auront recours à lui pour les plus grandes affaires et après sa mort, ils pourront lui donner un successeur qui sera dispensé à cause de l'éloignement de venir se faire consacrer ici; mais il ne pourra exercer ses fonctions qu'après avoir obtenu du saint-siège le pallium comme les archevêques des Gaules, de la Germanie et de autres pays. Les vrais patriarches sont ceux qui gouvernent les églises apostoliques, c'est-à-dire celles de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. L'évêque de Constantinople et celui de Jérusalem en ont le nom, mais sans avoir la même autorité. Car l'église de Constantinople n'a été fondée par aucun apôtre, et le concile de Nicée n'en fait pas mention, mais parce que Constantinople a été nommée la nouvelle Rome, son évêque a reçu le nom de pa-

triarche par la faveur des princes, plutôt que par une raison légitime. Les évêques que nous vous enverrons porteront les canons pénitentiaux que vous nous demandez ; car les laïques ne doivent pas les avoir entre les mains, et nous en disons autant du Sacramentaire. » On peut conclure de ces paroles, que la formule des sacrements et les règles de la pénitence étaient encore un secret réservé aux prêtres. « Vous dites, poursuit le pape, qu'il est venu chez vous des Grecs, des Arméniens et d'autres chrétiens qui ont des opinions différentes, et vous nous demandez à quoi vous devez vous attacher. La foi de l'Église romaine a toujours été sans tache, et nous envoyons nos légats et nos instructions pour vous la faire connaître. Nous ne cesserons pas d'ailleurs de prendre soin de vous à l'avenir. Mais du reste, pourvu qu'on vous enseigne la vérité, il ne nous importe pas de qui elle vienne. »

Les Bulgares avaient aussi consulté le pape sur plusieurs questions temporelles, notamment sur la punition des crimes, et ses réponses, fondées sur la charité chrétienne, ont pour objet d'adoucir leurs mœurs farouches et de leur inspirer l'humanité. Il leur défend l'usage de la torture, et leur recommande de pardonner aux calomniateurs, à ceux qui ne sont pas équipés convenablement pour le service militaire et à plusieurs autres coupables. Il défend aussi de tirer des églises ceux qui s'y réfugient, et veut qu'on leur sauve la vie, et qu'on se contente de les soumettre à la pénitence, selon le jugement de l'évêque ou du prêtre. Il condamne plusieurs superstitions usitées parmi ces barbares, particulièrement à l'occasion de la guerre. Il leur ordonne de s'y préparer par de bonnes œuvres et d'observer fidèlement les traités de paix. Il les engage à substituer la croix à la queue de cheval qu'ils portaient pour enseigne militaire, comme font encore les Turcs. Enfin, il veut qu'au lieu de jurer sur leur épée selon leur usage, ils prêtent serment sur les Évangiles. Les légats du pape obtinrent les plus

grands succès chez les Bulgares. Ils convertirent et baptisèrent une multitude de peuple, et le roi fut si content d'eux, qu'il renvoya les prêtres grecs et fit demander à Rome un plus grand nombre de missionnaires. Ce fut, comme on l'a vu, l'occasion des reproches et des accusations dirigées par Photius contre les Latins. Le pape envoya de nouveaux ouvriers évangéliques, et ordonna de choisir un archevêque parmi les missionnaires et de l'envoyer à Rome pour être consacré (1).

La foi se répandait aussi vers le même temps chez plusieurs nations voisines de la Bulgarie. Les Chazares, que les juifs et les musulmans s'efforçaient d'attirer à leur religion, ne pouvant goûter la doctrine ni des uns ni des autres, avaient demandé à l'empereur Michel un missionnaire pour les instruire dans la foi catholique. Ce prince, de concert avec le patriarche, leur envoya un prêtre nommé Constantin, également distingué par son savoir et ses vertus. Lorsqu'il fut sur la frontière de leur pays, Constantin s'y arrêta quelque temps pour apprendre leur langue, puis commençant ses prédications, il instruisit solidement cette nation et désabusa tous ceux que les Juifs ou les Sarrasins avaient séduits; il traduisit l'Écriture sainte en slavon, qui était la langue de ces peuples; et comme ils ignoraient l'usage des lettres, il leur donna celles que l'on a conservées depuis pour cette langue. Le prince de Moravie ayant appris ce que Constantin avait fait chez les Chazares, envoya aussi demander à Constantinople un prêtre pour instruire son peuple, qui avait renoncé à l'idolâtrie et voulait embrasser le christianisme. On chargea de cette nouvelle mission le même Constantin avec son frère Méthodius. Ils furent reçus avec de grands honneurs par les Moraves, à qui ils portèrent des reliques de saint Clément pape, avec l'Évangile traduit en slayon. Les deux frères montrèrent

(1) *Anast. Vit. Nicol.*

aux enfans l'usage des lettres, leur enseignèrent les offices de l'Église, et désabusèrent les parens des restes de leurs superstitions. Ils étaient depuis plus de quatre ans dans ce pays, lorsque le pape Nicolas, ayant appris leur succès, leur écrivit de venir à Rome, où ils n'arrivèrent qu'après sa mort. Le pape Adrien les sacra tous deux évêques, et ordonna prêtres ou diacres quelques-uns de leurs disciples. Constantin embrassa la vie monastique sous le nom de Cyrille, et mourut bientôt après à Rome. Méthodius retourna en Moravie continuer les travaux de sa mission (1).

Le pape Nicolas mourut au mois de novembre de l'an 867, après environ dix ans de pontificat. L'Église dans les derniers siècles l'a mis solennellement au nombre des saints. Ce fut en effet un des plus vertueux comme un des plus grands pontifes qui aient occupé le siège de saint Pierre. Nous avons vu des preuves nombreuses de son zèle et de sa vigueur apostolique. Il n'était pas moins admirable par sa charité. Il nourrissait tous les pauvres de Rome hors d'état de se procurer leur subsistance. Il avait un catalogue des aveugles, des estropiés, de tous ceux qui ne pouvaient marcher, et leur faisait porter chaque jour des alimens. Il nous reste de ce pape environ cent lettres, dont nous avons déjà cité les plus importantes. On trouve parmi les autres une lettre à Salomon, successeur de Noménoé, duc de Bretagne, pour le presser de renvoyer à un concile présidé par l'archevêque de Tours, la cause des évêques chassés de leurs sièges, et de les rétablir s'ils sont jugés innocens, ou, s'ils récusent cet archevêque, d'envoyer les parties avec des députés à Rome, où l'affaire sera jugée. Dans une lettre à Rodolphe, archevêque de Bourges, il dit : que l'on doit obliger les chorévêques à observer les canons qui leur interdisent les fonctions épiscopales, mais que toutefois

(1) *Vit. Cyrill.* ap. Boll. 9 mart. tom. VII.

les ordinations faites par eux doivent être regardées comme valides. C'est que l'usage, comme nous l'avons déjà dit, n'était pas uniforme, et que les chorévêques, simples prêtres en certains endroits, étaient revêtus ailleurs du caractère épiscopal. On voit dans la même lettre que l'archevêque de Bourges avait un droit de primatie ou de patriarcat sur l'église de Narbonne, et l'on croit que ce patriarcat s'était établi sous Charlemagne, lorsque Bourges devint la capitale du royaume d'Aquitaine, érigé par ce prince en faveur de Louis le Débonnaire. Plusieurs lettres de ce pape concernent la pénitence canonique ou les empêchemens du mariage. Il décide dans une lettre adressée à l'archevêque de Besançon, que ceux qui ont épousé deux sœurs ne doivent être réconciliés qu'à la mort, et qu'en général, ceux qui ont contracté des mariages illicites pour cause de parenté ne peuvent plus en contracter d'autres, à moins qu'il n'y ait des raisons pour user d'indulgence. Il décide, en outre, qu'un prêtre déposé pour crimes ne peut plus être rétabli.

On donna pour successeur au pape Nicolas le prêtre Adrien, Romain de naissance, distingué comme lui par sa charité et son humilité. On l'avait déjà choisi pour remplacer Léon IV, puis Benoît III, et il avait trouvé le moyen de faire agréer son refus. Mais après la mort du pape Nicolas, les instances du clergé, du sénat et du peuple furent si pressantes, que, malgré son âge de soixante-seize ans, il se vit contraint d'accepter. On le porta avec empressement au palais patriarcal, et le peuple voulait qu'il fût consacré sur-le-champ ; toutefois, sur les représentations du sénat, on attendit le consentement de l'empereur Louis, qui de son côté applaudit à un si bon choix, et remit à l'Église romaine les droits exigés pour la consécration. Pendant la cérémonie du sacre, Lambert, duc de Spolète, entra dans Rome avec des troupes, livra la ville au pillage, et n'épargna ni les églises ni les

monastères. Le pape frappa d'excommunication les coupables, jusqu'à ce qu'ils eussent fait satisfaction, et l'empereur priva Lambert de son duché. Adrien, naturellement plein de douceur, admit à la communion ecclésiastique Teutgaud de Trèves, l'ancien légat Zacharie et quelques autres coupables, dont il jugea la satisfaction convenable. Cette indulgence le fit accuser de vouloir flétrir la mémoire et casser les actes de son prédécesseur. Les moines orientaux qui se trouvaient à Rome s'abstinrent de sa communion, probablement parce qu'ils le croyaient disposé à revenir sur le jugement rendu en faveur de saint Ignace. Mais le vendredi 20 février 868, il en invita un grand nombre à dîner au palais de Latran, et contre l'usage il se mit à table avec eux, puis, après le repas, il se prosterna pour demander leurs prières, loua le zèle du pape Nicolas, et prononça des acclamations en son honneur : Au très-saint pontife Nicolas, éternelle mémoire ! Gloire au nouvel Élie, au nouveau Phinées ! Paix et bénédiction à ses partisans ! Tous les moines répétèrent jusqu'à trois fois ces acclamations, et transportés de joie en voyant leurs soupçons sans fondement, ils s'écrièrent avec enthousiasme : Dieu soit loué d'avoir donné à son Église un si digne pasteur ! Que les faux bruits se dissipent et que l'envie soit confondue. Vive Adrien notre seigneur, établi de Dieu souverain pontife et pape universel !

Cependant, quelques autres personnes blâmaient au contraire le pape Adrien de suivre les traces de son prédécesseur ; car le zèle et la fermeté du pape Nicolas lui avaient fait un assez grand nombre d'ennemis. On craignait surtout que les évêques des Gaules n'entreprissent de faire révoquer les décisions qu'il avait rendues contre quelques-uns de leurs jugemens. Dans sa réponse au sujet de Vulfade, Adrien leur recommanda d'insérer le nom du pape Nicolas dans les diptyques de leurs églises, de le réciter à la messe, et de s'opposer courageusement

aux Grecs, et à tous ceux qui voudraient entreprendre quelque chose contre la personne ou les écrits de ce grand pape. «Soyez sûrs, ajoutait-il, que nous ne consentirons jamais à ce qu'on pourrait tenter ici contre lui, car si on rejette un pape ou ses décrets, aucun de vous ne peut compter que ses ordonnances aient la moindre autorité.» Tous les évêques de France montrèrent les mêmes dispositions que le nouveau pontife et lui adressèrent des lettres solennelles pour applaudir à cette ferme résolution de faire respecter la mémoire et les décrets de son prédécesseur. Les attaques multipliées contre le pape défunt avaient engagé Anastase, bibliothécaire de l'Église romaine, à conjurer saint Adon de Vienne de concourir par tous ses efforts au maintien de la discipline ecclésiastique, et d'empêcher qu'il ne fût donné atteinte à l'autorité pontificale. Le saint archevêque écrivit au souverain pontife pour l'exhorter à soutenir avec fermeté les décrets du pape Nicolas, et le pape Adrien lui répondit : «Je prétends les défendre comme les miens propres ; mais si les circonstances des temps l'ont obligé d'user de sévérité, rien ne nous empêche d'agir autrement, selon la différence des occasions.»

Le roi Lothaire avait envoyé sa femme Theutberge à Rome pour solliciter elle-même la dissolution de son mariage, et sitôt qu'il apprit la mort du pape Nicolas, il écrivit à son successeur pour lui témoigner une entière soumission envers le saint-siège, et demander qu'il lui fût permis de se rendre lui-même à Rome avec ses accusateurs, pour se justifier. Cette demande fut vivement appuyée par l'empereur Louis, à qui Lothaire avait envoyé des secours contre les Sarrasins, qui avaient envahi les provinces méridionales de l'Italie. Le pape Adrien répondit à Lothaire que le saint-siège était toujours prêt à recevoir une digne satisfaction, qu'ainsi il pouvait se présenter avec confiance s'il était innocent, et que même quand il serait coupable, il ne devait pas laisser de venir

pour recevoir la pénitence. Toutefois il lui ordonna de recevoir Theutberge, de la traiter comme son épouse, en attendant que son affaire pût être examinée mûrement dans un concile, et enfin de lui laisser la disposition des abbayes qu'il lui avait promises, afin qu'elle eût de quoi vivre d'une manière convenable à sa dignité. La dureté de Lothaire envers cette reine malheureuse était une raison suffisante pour dispenser des canons, qui défendaient d'abandonner des abbayes aux laïques (1).

Le pape, sur la demande de l'empereur Louis, accorda aussi à Valdrade l'absolution de l'anathème prononcé contre elle; mais en lui écrivant que, d'après les témoignages qu'on lui avait rendus de son repentir, il la rétablissait dans la communion des fidèles, il eut soin de l'avertir que si elle usait de dissimulation, cette absolution ne la délierait pas aux yeux de celui qui sonde les cœurs. Le pape écrivit dans le même temps à Louis de Germanie et à Charles le Chauve, pour leur défendre de faire aucune entreprise contre l'empereur, occupé à combattre pour la sûreté de l'Église contre les Sarrasins, à qui il avait déjà enlevé par ses victoires une partie de leurs conquêtes. « Autrement, ajoutait-il, sachez que le saint-siège est fortement uni à ce prince, et que nous sommes prêts à employer pour lui les puissantes armes que Dieu nous met en main par l'intercession de saint Pierre. » Il défendait aussi aux deux rois de rien entreprendre contre les états de Lothaire, et il adressa pour le même objet une lettre aux évêques du royaume de Charles le Chauve. Il écrivit en particulier à Hincmar de Reims, pour lui témoigner l'affection que lui avait inspirée depuis longtemps la réputation de son mérite, et pour l'exhorter à montrer toujours le même zèle et la même fermeté dans l'affaire de Lothaire, afin d'empêcher, de concert avec le roi Charles, qu'on ne rétablît

(1) *Regin. Chron.* — *Adrian. Epist.*

par de coupables artifices ce qui avait été détruit par l'autorité du saint-siège.

Cependant le roi Lothaire se rendit en Italie, et obtint à force de démarches et de sollicitations la promesse d'être admis à la communion, mais sous la condition seulement qu'il n'aurait eu aucun commerce avec Valdrade, pas même de paroles, depuis qu'elle avait été excommuniée. Le pape promit également de recevoir à la communion laïque Gonthier de Cologne, moyennant une déclaration par écrit portant qu'il se soumettrait humblement à la sentence prononcée contre lui, qu'il ne ferait jamais aucune fonction sacrée, et demeurerait toujours fidèle à l'Église romaine et au souverain pontife. Lothaire, après une première entrevue avec le pape au monastère du Mont-Cassin, alla ensuite à Rome, où personne du clergé ne vint au-devant de lui, et le pape, pour lui faire sentir qu'il le regardait bien réellement comme excommunié, ne voulut pas d'abord permettre qu'on lui dît la messe; mais après ce refus, il se montra disposé, comme il l'avait promis, à l'absoudre de son excommunication. Il lui demanda s'il avait observé exactement les avis du pape Nicolas. Lothaire répondit qu'il les avait suivis comme des ordres du ciel, et les seigneurs qui l'accompagnaient confirmèrent cette déclaration. Alors le pape consentit à célébrer la messe en présence du roi dans l'église de Saint-Pierre, et au moment de la communion, tenant la sainte hostie entre ses mains, il dit à Lothaire : Si vous ne vous êtes pas rendu coupable d'adultère depuis la défense du pape Nicolas, et si vous avez une ferme résolution de n'avoir plus de commerce avec Valdrade, votre concubine, approchez avec confiance, et recevez le sacrement de la vie éternelle; mais si votre repentir n'est pas sincère, n'ayez pas la témérité de profaner les saints mystères et de les recevoir pour votre condamnation. Lothaire ne recula pas devant un sacrilège, et reçut la communion. Le pape s'adressant ensuite aux seigneurs

dit à chacun d'eux : Si vous n'avez point consenti à l'adultère, ni communiqué avec les personnes excommuniées par le saint-siège, que le corps du Seigneur vous soit un gage de salut éternel. L'horreur du sacrilège en fit retirer quelques-uns, mais la plupart n'hésitèrent pas à communier. Lothaire dina ensuite avec le pape, à qui il fit des présents magnifiques en vases d'or et d'argent, puis il partit de Rome plein de joie et se croyant désormais sans inquiétude. Mais il ne tarda pas à recevoir une punition éclatante de son indigne communion. Lorsqu'il fut arrivé à Lucques, il fut attaqué d'une fièvre maligne, et vit périr de la même maladie presque tous les seigneurs de sa suite. Il put néanmoins continuer sa route jusqu'à Plaisance, où il perdit la connaissance et la parole. Il mourut le lendemain, huitième jour d'août de l'an 869. On observa que les gens de sa suite qui n'avaient point osé communier furent les seuls que la mort épargna (1).

Le pape, à la sollicitation de l'empereur Louis, employa son intervention pour conserver à ce prince l'héritage de son frère. Il envoya des légats en France avec des lettres où il représentait fortement les droits de l'empereur et l'odieuse indignité de vouloir le dépouiller pendant qu'il protégeait seul l'Église contre les infidèles. Il exhortait les seigneurs du royaume de Lothaire à reconnaître l'empereur, son frère, comme son héritier légitime ; il rappelait les sermens par lesquels les rois français s'étaient engagés à respecter les partages faits entre eux et leurs neveux ; il ordonnait aux évêques du royaume de Charles d'employer leur autorité pour le détourner de cette usurpation, enfin il menaçait d'anathème quiconque oserait y prêter les mains, et chargeait Hincmar en particulier d'agir en cette circonstance comme légat du saint-siège. Mais l'affaire était consommée quand ces let-

(1) Regin. *Chron.* — Ann. Bertin. et Metens.

tres du pape arrivèrent en France. En effet, Charles le Chauve, dont l'ambition égalait l'incapacité, n'eut pas plus tôt appris la mort de Lothaire, qu'il se rendit à Metz, où il fut proclamé roi, au mois de septembre de l'an 869, par les seigneurs et les évêques, qui lui firent promettre auparavant qu'il se conduirait en tout comme un roi chrétien. Puisque Dieu, dit-il, m'a choisi pour vous gouverner, comme le montrent vos acclamations et le consentement unanime des évêques, je promets, avec l'aide de Dieu, de protéger la religion et les églises, et de rendre à chacun de vous la justice selon les lois ecclésiastiques et civiles, à condition que vous me rendiez l'honneur, l'obéissance et les mêmes services qu'ont obtenus mes prédécesseurs. Hincmar proposa ensuite de sacrer Charles pour ce nouveau royaume, et il dit à cette occasion que Clovis avait été sacré d'une huile descendue du ciel et qui se conservait encore dans l'église de Reims. C'est la première fois qu'on trouve la mention de ce fait (1).

Quand le pape Adrien eut appris que, malgré ses défenses, le roi Charles s'était mis en possession du royaume de Lothaire, il lui envoya l'année suivante de nouveaux légats avec des lettres pour lui enjoindre de renoncer à cette usurpation. Il réitéra aux seigneurs et aux évêques les représentations et les menaces d'excommunication qu'il avait faites dans ses lettres précédentes, et reprocha en particulier à Hincmar de n'avoir pas rempli ses intentions. Il lui ordonnait ainsi qu'aux autres évêques de se séparer de la communion du roi s'il persistait dans sa désobéissance. Il écrivit en même temps à Louis le Germanique de ne point toucher au royaume de Lothaire. Mais ce roi avait obligé Charles le Chauve à lui en abandonner une partie, et il s'en était déjà mis en possession. Hincmar n'ayant reçu les premières lettres du pape qu'après le couronnement de Charles le Chauve et le traité

(1) Ann. Bertin. -- *Epist. Adrian.*

de partage avec Louis, s'était trouvé dans une position embarrassante. Il avait néanmoins répondu de vive voix aux légats qu'il exécuterait, autant qu'il dépendrait de lui, les ordres du pape ; puis il avait remis aux deux rois et aux évêques des trois royaumes une note où il exposait que le pape Adrien par ses lettres défendait, sous peine d'anathème, à qui que ce soit, d'envahir le royaume de Lothaire, comme appartenant par droit héréditaire à l'empereur Louis ; que les évêques et les seigneurs qui auraient consenti à cette entreprise seraient excommuniés, et qu'il était chargé en particulier de notifier la défense du pape et d'en recommander l'observation ; que cependant il entendait dire que les deux rois avaient fait un traité pour partager ce royaume dont ils se prétendaient héritiers ; que, de leur côté, les seigneurs et les évêques prétendaient aussi avoir le droit de se choisir un roi qui fût en état de les défendre contre les Normands ; en sorte que si le traité de partage était rompu, il y aurait, disait-on, des guerres civiles ; qu'en conséquence, dans un pareil état de choses, il n'osait prendre de lui-même aucune résolution, et laissait au pape à décider une affaire aussi grave. Lorsque ensuite il eut reçu la seconde lettre du pape, il lui fit connaître cette démarche, et quant à l'ordre qui lui était donné de se séparer de la communion du roi, sous peine d'être privé de celle du saint-siège, il répondit : « Je vous dirai avec une sensible douleur les réflexions que font à ce sujet une foule de laïques et d'ecclésiastiques ; jamais, disent-ils, aucun de vos prédécesseurs n'a envoyé de pareils ordres, quoique de leur temps il y ait eu des guerres civiles entre les rois français. On n'a même rien ordonné de semblable au sujet de Lothaire, engagé dans un adultère public, et jamais les papes ni les plus saints évêques n'ont évité de paraître devant les tyrans ou les princes hérétiques, et de leur parler quand il était besoin. Ils ajoutent que notre roi ne convient point des crimes de parjure et d'usurpation

dont on l'accuse, et qu'il n'en a pas été convaincu juridiquement, comme le devrait être le moindre particulier avant d'être condamné. Ils nous rappellent l'exemple des papes qui ont été obligés de recourir aux princes français contre les Lombards, et disent que les royaumes de ce monde s'acquièrent par des combats et des victoires, et non par les excommunications des papes et des évêques. Si nous leur représentons la puissance qui a été donnée à saint Pierre et à ses collègues : Défendez donc l'état, nous répondent-ils, contre les attaques des Normands, et ne nous demandez pas de vous protéger ; ou si vous avez besoin de notre secours, ne cherchez pas notre perte, et priez le pape de se borner comme ses prédécesseurs à ce qui regarde le gouvernement de l'Église, et de ne pas nous obliger à reconnaître un roi trop éloigné pour nous secourir contre les invasions subites et fréquentes des barbares. » Cette lettre, où le droit d'élection alors en usage était allégué contre les prétentions de Louis, ne fit pas changer de sentiment au souverain pontife, qui voyait la sainteté des sermens foulée aux pieds par l'ambition ; mais il ne crut pas devoir, en présence des résistances qu'il prévoyait, donner suite à ses menaces d'excommunication.

Deux autres affaires attirèrent vers le même temps à Charles le Chauve des reproches de la part du pape Adrien. Ce roi avait fait entrer dans le clergé dès l'enfance son fils Carloman, qu'il fit ensuite ordonner diacre malgré lui. Mais le jeune prince, renonçant bientôt à un état qu'il avait embrassé par force, rassembla des troupes, pilla les églises et commit toutes sortes d'excès. Son père le fit condamner dans un concile d'Attigny, en 870, et les évêques publièrent l'année suivante une sentence d'excommunication contre ses complices. Carloman, cité à comparaître devant un concile de Sens, et menacé lui-même d'excommunication ; envoya des députés avec des lettres contenant un appel au saint-siège. Le pape écrivit

au roi pour lui reprocher sa conduite odieuse envers son fils, et défendit aux évêques d'excommunier Carloman avant qu'il eût pris connaissance de cette affaire. Toutefois, deux ans plus tard le roi fit d'abord prononcer contre ce prince une sentence de déposition dans un concile tenu à Senlis ; puis il le fit condamner à mort par les seigneurs, et lui faisant grâce de la vie, il lui fit crever les yeux (1).

Hincmar, évêque de Laon et neveu du célèbre archevêque de Reims, avait aussi appelé à Rome de plusieurs jugemens rendus contre lui. Cet évêque s'était rendu odieux à son peuple et à son clergé par ses injustices et ses violences. Sur les plaintes d'un de ses vassaux qui l'accusait de lui avoir ôté un fief ou un bénéfice, le roi lui ordonna de comparaître ou d'envoyer un défenseur pour se justifier devant les seigneurs. Il refusa de se présenter devant un tribunal laïque, et ses biens furent saisis par ordre du roi. Mais dans un parlement tenu à Pitres-sur-Seine en 868, Hincmar de Reims et les autres évêques représentèrent qu'une pareille mesure portait atteinte aux privilèges de l'Église, et obtinrent que l'affaire serait jugée dans la province par des juges choisis, et ensuite au besoin par un concile. Les juges prononcèrent que l'évêque de Laon demeurerait en possession de tous ses biens, excepté d'une terre que le roi, d'après son consentement, avait donnée en fief à un seigneur. L'évêque, mécontent de ce jugement, s'en plaignit au pape à l'insu du roi et de son oncle, et eut recours à la force pour chasser ce seigneur, dont il livra la maison au pillage. Il fut enfin obligé de comparaître en 869 devant un concile tenu à Verberie, où se trouvèrent vingt-neuf évêques, dont huit métropolitains. Comme il se voyait menacé d'une condamnation inévitable, il appela au pape et demanda la permission de se rendre à Rome. Le roi

(1) Ann. Bertin. et Fuld. — *Epist.* Adr. II.

ne voulut pas y consentir, et le fit même arrêter pendant quelque temps; mais sur cet appel on suspendit la procédure. L'évêque de Laon fit dénoncer bientôt après à tous les clercs de son diocèse un interdit général de toutes fonctions ecclésiastiques, avec défense de baptiser même les enfans en péril ou de donner l'absolution et le viatique aux mourans. Hincmar de Reims, son métropolitain, lui écrivit plusieurs fois, mais inutilement, de lever un interdit si contraire à toutes les règles, et défendit au clergé de l'observer (1).

L'année suivante, au concile d'Attigny, où se trouvèrent environ trente évêques de dix provinces, l'évêque de Laon fut accusé de nouveau par le roi et même par Hincmar de Reims, qui avait à lui reprocher plusieurs actes d'insubordination. Celui-ci avait reçu deux mémoires où son neveu s'efforçait, par plusieurs citations des canons et des décrétales, de justifier sa propre conduite et de censurer celle de l'archevêque, surtout à l'égard de l'interdit général dont nous venons de parler. Hincmar répondit à ces mémoires par un long écrit où il expose ainsi les droits des métropolitains : « C'est à moi de vous appeler au concile et de statuer contre vous si vous n'y venez pas. Si on veut vous accuser, il faut vous adresser à mon tribunal. C'est à moi de vous donner des juges ou d'approuver ceux que vous aurez choisis. C'est à moi dans la province à donner l'autorité aux ordinations et aux décisions ecclésiastiques. C'est à moi de nommer des visiteurs dans les églises vacantes, d'y faire élire un évêque, d'examiner celui qui a été élu, et de décider quand les voix sont partagées. Vous n'avez d'autre droit que de m'assister dans l'ordination et de souscrire aux lettres qu'on donne à l'évêque ordonné. Je suis chargé du soin de toute la province, et vous êtes obligé de me consulter pour l'aliénation des

(1) Ann. Bertin. — Hincm. *Opusc.*

lens de votre église. On peut appeler à moi de vos jugemens, et si vous avez excommunié quelqu'un, je puis réformer votre sentence en concile, même malgré vous. Si vous avez un différend avec un évêque, vous ne pouvez demander un juge d'une autre province; mais je puis en appeler un ou plusieurs quand il y a partage parmi les évêques de la mienne. C'est à moi de décider en concile les questions sur lesquelles nous n'avons point de règles certaines, et vous devez me consulter sur ces questions, sans vous adresser à d'autres, pas même au pape; car c'est moi que regarde le soin de le consulter, si le cas l'exige. Vous ne pouvez sortir de la province sans mes lettres, ni vous absenter pour vos affaires sans ma permission. Enfin, dans ce qui est expressément décidé par les canons, je puis vous corriger aussitôt sans attendre un concile.» Il est à remarquer dans ce même écrit qu'Hincmar en faisant le dénombrement des conciles généraux n'en compte que six, et parle d'une manière assez peu favorable du septième, contre lequel il adopte les préjugés des livres Carolins, ce qui a lieu de surprendre, dans un évêque aussi instruit, et près d'un siècle après que ce concile avait été tenu.

Le roi Charles accusait Hincmar de Laon d'avoir violé son serment de fidélité, et plusieurs évêques lui reprochaient des excommunications prononcées contre des personnes étrangères à son diocèse. On consentit néanmoins à ne pas le juger, pourvu qu'il fit par écrit une promesse de soumission au roi et à son archevêque. Il souscrivit cette promesse, et l'on soumit à des arbitres ses contestations avec des particuliers. Mais prévoyant que le jugement ne lui serait pas favorable, il sortit secrètement d'Attigny, et écrivit à son oncle et au roi qu'il renouvelait son appel au saint-siège. Les plaintes se renouvelèrent bientôt contre cet évêque; le roi se montra surtout irrité du refus qu'il faisait de souscrire à l'excommunication prononcée contre les complices du

prince Carloman. On le cita donc à comparaître dans un concile tenu à Douzi en 871, auquel assistèrent vingt et un évêques. Le roi y présenta un mémoire où il l'accusait d'avoir excité des séditions, de l'avoir calomnié auprès du pape, et d'avoir désobéi à ses ordres jusqu'à résister à main armée. Hincmar de Reims l'accusa de son côté dans un long mémoire contenant l'exposé des griefs nombreux qu'il lui imputait; quelques-uns étaient peu fondés ou n'avaient pas d'importance, les autres concernaient des calomnies, des actes d'insubordination, et surtout l'interdit général prononcé sans examen et sans motifs contre les prêtres de son diocèse. L'évêque de Laon refusa d'abord de se présenter, en déclarant qu'il appelait au saint-siège; sur quoi on lui répondit qu'il devait commencer par venir se défendre devant ses juges ordinaires, et qu'ensuite il serait libre, s'il le voulait, de poursuivre son appel. Enfin après trois citations il se décida à comparaître; mais il refusa de répondre, se plaignit de la conduite du roi à son égard, voulut récuser Hincmar de Reims, et renouvela enfin son appel au pape. Toutefois le concile ne laissa pas de procéder à l'examen et au jugement; on entendit un certain nombre de témoins à l'appui des accusations, puis on le somma par trois fois de répondre, et comme il persista dans son refus, on prononça contre lui une sentence qui le déclarait déposé de l'épiscopat, sauf en tout le jugement du siège apostolique. On voit clairement par cet exposé que les évêques ne contestaient point le droit d'appel au souverain pontife; mais ils prétendaient avoir de leur côté le droit de juger en première instance, et ils citèrent à ce sujet les canons du concile de Sardique et plusieurs décrétales.

On envoya ensuite au pape Adrien les actes du concile avec une lettre synodale par laquelle les évêques le priaient de confirmer leur sentence, ou du moins, s'il croyait devoir faire recommencer le jugement, de ne

point faire rétablir l'évêque de Laon avant que la cause eût été de nouveau examinée dans la province, par les évêques que le pape désignerait pour la juger avec ses légats. « Car jusqu'ici, ajoutaient-ils, on n'a point dérogé à cet usage dans les Gaules et la Belgique. » Le pape Adrien désapprouva qu'on eût prononcé une condamnation contre Hincmar de Laon, appelant au saint-siège, et ordonna d'envoyer cet évêque à Rome avec ses accusateurs, pour que la cause y pût être jugée. Il écrivit dans le même sens à Charles le Chauve, et lui fit des reproches assez vifs de son peu de respect pour les avis et l'autorité du saint-siège. Il déclara surtout d'une manière positive qu'il ne consentirait jamais à la déposition de l'évêque de Laon, s'il n'était envoyé à Rome pour être jugé. Le roi répondit à cette lettre avec une hauteur peu respectueuse, et qui de la part d'un prince aussi incapable et aussi faible était moins de la dignité que de l'arrogance. Rappelant d'abord les plaintes relatives à l'usurpation du royaume de Lothaire : « Dans vos lettres précédentes, dit-il, vous m'avez appelé parjure, tyran, perfide, et dissipateur des biens ecclésiastiques, sans que j'en sois convaincu ; dans celles-ci vous m'adressez d'autres reproches, et vous m'exhortez cependant à recevoir avec soumission vos avis ; ce serait tacitement m'avouer coupable de ces crimes. Où trouvera-t-on qu'un roi, obligé de punir les coupables, soit obligé de faire conduire à Rome un homme condamné selon les lois, et convaincu dans trois conciles d'être un perturbateur du repos public ? Nous sommes obligé de vous dire que les rois de France ne sont point les lieutenans des évêques ; mais les maîtres de l'état ; et si vous cherchez dans les archives de vos prédécesseurs, vous ne trouverez point qu'ils aient écrit aux nôtres comme vous venez de nous écrire ; enfin je vous conjure de ne plus envoyer ni à moi ni aux évêques des lettres semblables, afin que nous puissions toujours, comme nous le désirons, rendre à vos lettres et à vos légats

l'honneur et le respect qui leur conviennent. » Il faut remarquer que le prince qui écrit de ce ton ne pouvait ni protéger son royaume contre les Normands, ni défendre son autorité contre les envahissemens des seigneurs; qu'il se vit réduit à faire crever les yeux à ses fils, dans la crainte qu'il ne fût proclamé roi par les mécontents, et qu'après l'invasion de Louis le Germanique dans ses états, en accusant Venilon de Sens dans le concile de Savonnières, il avait protesté de sa soumission au jugement des évêques, et reconnu en termes assez clairs que la conservation de sa couronne dépendait de leur fidélité. Du reste, il déclarait dans sa lettre au pape, que pour tout ce qui regarde la religion, il était disposé à se soumettre sans réserve au siège apostolique dont le pontife était établi par l'autorité divine chef de tous les évêques. Le pape Adrien répondit avec une admirable modération à cette lettre inconvenante; après quelques éloges et des témoignages d'affection, « croyez, dit-il au roi, que si l'on vous a porté de notre part des lettres qui paraissent contraires à ces sentiments et qui renferment des expressions trop dures, elles nous ont été extorquées ou elles ne sont pas de nous. » Quant à l'évêque de Laon, il déclare qu'il ne veut prendre connaissance de son appel que suivant les canons, et promet, après qu'il sera venu à Rome, de le renvoyer sans le rétablir, afin que la cause soit terminée sur les lieux par des juges choisis et par des légats du saint-siège.

Les affaires avaient depuis quelque temps changé de face à Constantinople. L'empereur Michel après avoir associé Basile à l'empire ne tarda pas à prendre en aversion un collègue qui au lieu d'applaudir à ses débâches et à ses impiétés s'efforçait de l'en retirer par de sages conseils. Enfin il résolut de le faire tuer dans une partie de chasse; mais Basile en ayant été averti, se fit tuer lui-même au mois de septembre de l'an 867. Michel avait régné près de vingt-six ans. L'impératrice

Théodora sa mère, honorée comme sainte par l'église grecque, mourut vers le même temps, dans l'exil où il l'avait reléguée. Basile, reconnu seul empereur, chassa dès le lendemain Photius du siège patriarcal et le renferma dans un monastère; puis il envoya le commandant de la flotte avec la galère impériale pour ramener honorablement Ignace, qui fut rétabli dans son église le 23 novembre, aux applaudissemens de toute la ville. L'empereur avait mandé auparavant à Photius de lui renvoyer sur-le-champ les papiers qu'il avait emportés du palais patriarcal. Le faussaire jura sans hésiter qu'il n'en avait point; mais pendant qu'il faisait cette réponse, on vit ses gens occupés à cacher des coffres que l'on fit enlever, et où l'on découvrit les actes d'un concile supposé contre Ignace, avec la lettre synodique pleine de calomnies contre le pape Nicolas. Basile montra ces pièces au sénat, puis dans l'église, où tout le monde fut saisi d'étonnement et d'indignation à la vue de ces audacieuses fourberies (1). Dès que saint Ignace fut rétabli, il interdit les fonctions ecclésiastiques non seulement à Photius et aux clercs qu'il avait ordonnés, mais encore à tous ceux qui avaient communiqué avec lui; et il pria l'empereur de faire célébrer un concile œcuménique pour remédier aux scandales passés. Basile fit aussitôt partir un ambassadeur pour Rome, afin d'ob-

(1) C'est ainsi que les auteurs contemporains racontent l'expulsion de Photius. Ce ne fut que près de trois siècles plus tard que Zonare, un des schismatiques les plus emportés, s'avisa de dire que Basile avait chassé cet intrus pour avoir été publiquement repoussé de l'autel à cause du meurtre de Michel. Personne assurément ne sera disposé à croire sur un semblable témoignage qu'un hypocrite qui se jouait de la religion, qui avait flatté Bardas et Michel, malgré leurs scandaleuses débauches, et qui avait été aussi jusqu'alors et devint encore bientôt après le flatteur de Basile, ait montré tant de zèle dans cette occasion, au risque de perdre une dignité recherchée avec tant d'ambition et conservée par tant de crimes.

tenir le consentement du pape avec des légats. Il envoya aussi en Orient des lettres avec de riches présents pour les officiers sarrasins afin de procurer aux trois patriarches la liberté de venir au concile ou d'y envoyer leurs représentans. Photius, de son côté, après tout ce qu'il avait fait contre le pape, eut l'audace de faire par ses secrètes quelques députés pour Rome, dans l'espoir de tromper et de fléchir le souverain pontife par un acte de soumission. C'est ainsi qu'il était lui-même forcé de rendre hommage à la primauté du saint-siège, en reconnaissant le pape pour son juge et son supérieur. On rappela avec saint Ignace tous ceux qui avaient été chassés ou emprisonnés pour sa cause, entre autres saint Nicoll Studite, qui après avoir été le compagnon de l'exil et des souffrances de saint Théodore, était devenu abbé du monastère de Stude, d'où il fut expulsé, puis mis en prison par ordre de Bardas, pour son refus de communiquer avec Photius. Il fut obligé après sa délivrance de reprendre malgré lui la direction de son monastère, mais il mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-quinze ans (1).

Le pape Nicolas était mort quand les envoyés de l'empereur et du patriarche arrivèrent à Rome, avec des lettres pour le consulter, comme chef de l'Église, sur la conduite à tenir envers les schismatiques repentans et le prier de remédier par son autorité aux maux de l'église de Constantinople. On trouve dans la lettre de l'empereur comme dans celle de saint Ignace la reconnaissance la plus formelle de la primauté du saint-siège et de sa juridiction sur toute l'Église. Les ambassadeurs grecs apportaient aussi, pour les faire condamner, les actes du faux concile, contenant une sentence contre le pape Nicolas; ils déclarèrent positivement que la souscription de l'empereur Basile avait été contrefaite par

(1) *Vit. S. Ign.* — *Constant. Vit. Basil.* — *Anast. Præf.* VIII conc.

Photius, aussi bien que celles d'un grand nombre d'évêques absens, pour lesquels cet audacieux faussaire avait fait signer des vagabonds gagnés par argent. Le pape adrien assembla un concile à Rome où l'on condamna au feu ces actes pleins de faussetés, avec défense à toute personne d'en conserver des exemplaires sous peine d'excommunication. En même temps on confirma la condamnation de Photius, et on le frappa d'anathème, pour ses attentats contre l'autorité du saint-siège. Le pape envoya ensuite trois légats à Constantinople, Donat évêque d'Ostie, Etienne de Nepi et le diacre Marin, avec des lettres pour l'empereur et pour le patriarche. Il déclare qu'il suit en tout la conduite et les décrets de son prédécesseur, principalement touchant Photius et Grégoire de Syracuse. « Quant aux schismatiques, dit-il à l'empereur, comme ils ont péché diversement, on ne pourrait leur appliquer une règle uniforme, et nous remettons le soin de les juger à nos légats avec notre frère l'empereur. Vous pouvez compter que nous userons d'indulgence envers eux, excepté Photius, dont l'ordination doit être absolument condamnée ; nous voulons que vous fassiez célébrer sous la présidence de nos légats un concile nombreux pour statuer à l'égard des coupables selon la diversité des circonstances ; que dans ce concile on brûle publiquement tous les exemplaires du conciliaire tenu contre le saint-siège, et qu'il soit défendu en rien garder, sous peine de déposition et d'anathème. Nous demandons aussi que les décrets du concile de Rome contre ceux de Photius soient souscrits de tous et gardés dans les archives des églises. » Les légats arrivèrent à Constantinople au mois de septembre de l'an 869, et furent reçus avec les plus grands honneurs. L'empereur avait envoyé au-devant d'eux jusqu'à Thessalonique un de ses écuyers pour les accompagner, et quand ils s'approchèrent de Constantinople, tout le clergé et les officiers du palais vinrent à leur rencontre avec une

multitude de peuple portant des cierges et des flambeaux. Ils furent admis le lendemain à l'audience de l'empereur qui leur dit : Nous attendons depuis longtemps avec les patriarches de l'Orient, avec les métropolitains et les évêques, le jugement de l'Église romaine notre mère ; c'est pourquoi nous vous prions de vous appliquer fortement à rétablir ici l'union et la paix. » Ensuite on fixa l'ouverture du concile, dont la première session fut tenue le 5 octobre de la même année (1).

Le concile s'assembla dans l'église de Sainte-Sophie. Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'évêques, parce qu'on ne voulut pas admettre ceux qui avaient pris part au schisme avant qu'ils eussent souscrit la formule de rétractation envoyée par le pape Adrien. Les trois légats du souverain pontife occupèrent les premières places. Après eux siégea Ignace, patriarche de Constantinople, puis les légats des patriarches d'Antioche et de Jérusalem, savoir Thomas, archevêque de Tyr, premier siège d'Orient pendant de celui d'Antioche, qui était vacant, et Étienne, prêtre, syncelle de Théodose de Jérusalem. Le légat d'Alexandrie n'était pas encore arrivé. Il y avait aussi onze des principaux officiers de la cour pour maintenir l'ordre, et l'empereur assista lui-même à plusieurs sessions. Les légats et les patriarches ayant pris séance, donnèrent qu'on fît entrer tous les évêques qui avaient eu le courage de souffrir la persécution pour ne point communiquer avec les schismatiques. Ils n'étaient néanmoins heureusement que douze, presque tous les autres ayant cédé à la violence ou à la séduction. Dans ce petit nombre se trouvaient cinq métropolitains, Nicéphore d'Amasée, Jean de Sylée, Nicétas d'Athènes, Michel de Rhodes, et le savant Métrophane de Smyrne. Les simples évêques étaient Georges d'Héliopolis, Pierre de Troade, Nicétas de Céphaludie en Sicile, Anastase de Magnésie, Nicéphore

(1) *Vit. S. Ign. — Vit. et Epist. Adr. II.*

de Crotone, Antione d'Alèze et Michel de Corcyre. Ces généreux confesseurs furent reçus par les légats avec les plus grands témoignages de vénération. Lorsqu'ils eurent pris leur place, le patrice Bahanes, qui était à la tête des grands envoyés par l'empereur, fit lire de la part de ce prince un discours adressé au concile pour l'exhorter à procurer une union solide et à traiter les choses avec douceur. Ensuite il se leva et dit aux légats du pape : Les évêques et le sénat demandent à voir dès à présent vos instructions. Les légats se récrièrent sur ce procédé, inusité, disaient-ils, dans les autres conciles. Mais Bahanes ajouta qu'on ne prétendait rien diminuer de l'honneur dû au saint-siège, et que si l'on usait de cette circonspection, c'était pour n'être plus trompé comme on l'avait été par les légats du pape Nicolas, qui ne s'étaient point conformés à ses ordres. Alors, et sans nulle difficulté, les légats d'Adrien présentèrent ses lettres, qui furent lues en latin, puis rendues en grec par l'interprète de l'empereur. On lut de même les lettres de créance des légats d'Orient, où l'on observe que le patriarche de Jérusalem, en adressant l'autorisation de son représentant à saint Ignace, lui donne le titre de patriarche universel.

Ensuite les légats du pape demandèrent qu'on lût une formule qu'ils avaient apportée de Rome pour être soussignée par tous les évêques, les ecclésiastiques et les moines qui voudraient être admis dans la communion du saint-siège. Ce formulaire est, quant à la substance, le même que le pape saint Hormisdas avait envoyé en 519 pour la réunion de l'église de Constantinople et l'extinction du schisme d'Acace. On n'y trouve guère de changement que dans ce qui concerne les noms des hérésies et des personnes. Il est ainsi conçu : « La première chose pour le salut est de garder la règle de la vraie foi ; ensuite il faut observer inviolablement les lois de Dieu et les ordonnances des pères : l'un regarde ce qu'il faut croire et l'autre ce qu'il faut faire ; car s'il est écrit que

sans la foi on ne peut plaire à Dieu, il est écrit de même que sans les œuvres la foi est morte. Et parce que cette parole de Notre Seigneur : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, ne saurait manquer de s'accomplir, l'effet en prouve aussi la vérité ; car le siège apostolique a toujours conservé sans tache la religion catholique et enseigné la saine doctrine. Voulant donc à aucun point nous écarter de sa foi et de son enseignement, nous suivons en toutes choses les constitutions des pères, et principalement de ceux qui ont rempli le saint-siège, nous anathématisons toutes les hérésies, et en particulier celles des iconoclastes. Quant à Photius, qui, au mépris des règles sacrées et contre les vénérables décrets des saints pontifes romains, a osé, du vivant de notre patriarche Ignace, usurper le siège de Constantinople, où il s'est établi avec tyrannie, au moyen de quelques schismatiques ou de quelques hommes excommuniés ou déposés, nous lui disons aussi anathème, jusqu'à ce qu'il se soumette au jugement prononcé par le siège apostolique et qu'il a anathématisé les actes de son propre conciliabule. Nous recevons le saint concile célébré par le pape Nicolas de bienheureuse mémoire, et souscrit par vous, Adrien, souverain pontife, celui que vous venez de tenir vous-même et tout ce qui a été ordonné dans ces deux conciles nous recevons ceux qu'ils reçoivent et condamnons ceux qu'ils condamnent, particulièrement Photius et Grégoire de Syracuse, et ceux qui suivent leur schisme ou demeurent dans leur communion. Quant aux faux conciles tenus sous l'empereur Michel contre le patriarche Ignace et contre la prééminence du siège apostolique, nous les frappons pour jamais d'anathème, ainsi que ceux qui les défendent ou en conservent les actes. Nous embrassons et défendons de tout notre cœur ce que le saint-siège a ordonné touchant notre patriarche Ignace, et suivant le tout le siège apostolique, observant tout ce qu'il a réglé nous espérons mériter d'être dans sa communion, la seule

où se trouve l'entière et véritable solidité de la religion chrétienne. Nous promettons aussi de ne point réciter dans les saints mystères les noms de ceux qui sont séparés de l'Église catholique, c'est-à-dire de ceux qui ne s'accordent point de sentimens avec le saint-siège. J'ai écrit de ma propre main cette déclaration et vous l'ai présentée à vous, Adrien, souverain pontife et pape universel, par vos légats, les évêques Donat et Étienne, et Marin, diacre de la sainte Église romaine, catholique et apostolique. » Ensuite devait être la souscription de l'évêque et des témoins. Tout le concile approuva ce formulaire, après quoi on lut un écrit par lequel les légats d'Orient avaient déjà auparavant prononcé anathème contre ceux qui refuseraient de se soumettre au jugement rendu par le pape Nicolas.

Le patrice Bahanes prit ensuite la parole au nom du sénat, et soit pour obvier aux difficultés à venir, soit par une secrète affection pour Photius, il demanda aux légats du pape, et plus particulièrement encore à ceux d'Orient, comment ils pouvaient condamner Photius sans l'avoir jamais entendu. Il n'était pas difficile de répondre à cette objection, puisque la sentence du pape Nicolas n'avait été rendue qu'après une instruction complète où Photius avait plaidé sa cause par ses lettres et ses envoyés. Les Orientaux ajoutèrent que depuis qu'ils étaient en Grèce ils s'étaient parfaitement instruits des frivoles défenses de l'intrus par les fréquens entretiens qu'ils avaient eus avec les gens de son parti ; que d'ailleurs comme il n'avait jamais été reconnu pour évêque par le premier siège, c'est-à-dire celui de l'ancienne Rome, ni par les trois grands sièges d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, quoique l'imposteur se fût efforcé de persuader tout le contraire, la justice de sa condamnation était manifeste, sans qu'il fût nécessaire de l'entendre ou de le juger tout de nouveau. Le sénat témoigna être satisfait de cet éclaircissement, et on termina cette première session par

les acclamations ordinaires en l'honneur du pape, de l'empereur et des patriarches.

La seconde se tint deux jours après, et fut tout entière employée à la réconciliation des ecclésiastiques ordonnés légitimement, mais entraînés depuis dans le parti des schismatiques. On fit d'abord entrer les évêques, au nombre de dix. Ils se prosternèrent devant le concile, présentèrent par écrit la confession de leur faute, et demandèrent la pénitence. Cette pièce ne s'adressait qu'aux légats du pape, qui prirent l'avis de ceux d'Orient et du concile ; puis on la lut du consentement de toute l'assemblée. Elle contenait en substance ce qui suit : « Si les maux que Photius a faits à l'Église étaient inconnus à Rome, nous aurions besoin d'un fort long discours pour les représenter ; mais on n'ignore point ce qu'il a fait contre le pape Nicolas, cet homme incomparable, qu'il a chargé de tant d'atroces calomnies. On sait aussi qu'il a fait venir d'Orient de faux témoins avec de prétendus légats pour condamner cet illustre pontife. Non , Photius n'a jamais eu son semblable dans l'art de tromper et de mentir. Il a traité de la même manière notre patriarche Ignace ; il a inventé contre lui toutes sortes d'impostures, l'a tourmenté cruellement pour avoir sa renonciation, et sans se contenter de l'exil, il lui a fait souffrir les prisons, les chaînes, la faim, la soif et même les coups. S'il a traité de la sorte un prélat fils et petit-fils d'empereur, et plus vénérable encore par sa vertu que par sa naissance, vous pouvez bien juger de quelles méchancetés il aura usé envers nous. Plusieurs ont été enfermés avec des malfaiteurs publics et des idolâtres dans la prison du prétoire, où ils ont éprouvé les horreurs de la faim et de la soif ; d'autres ont été condamnés aux plus rudes travaux des forçats, et frappés non pas à coups de bâton, mais à coups d'épée ; nous ne parlons pas des coups de pied, qui n'étaient comptés pour rien. On nous chargeait de chaînes et de carcans, et après plusieurs jours de privations, on

nous jetai quelques herbes desséchées pour toute nourriture. Ce n'est là qu'une partie des excès de nos persécuteurs, à qui nous devons néanmoins résister jusqu'à la mort. Nous confessons en gémissant que nous avons eu la faiblesse de succomber. C'est avec un cœur humilié et contrit que nous avons recours à votre miséricorde en nous soumettant à telle pénitence qu'il plaira à notre patriarche de nous imposer. » Après cette lecture, les légats leur dirent : Nous vous recevrons dans le concile, suivant les instructions du pape Adrien, à cause de votre confession. Mais nous avons ordre de faire souscrire à chacun de vous un formulaire que nous avons apporté de Rome et que vous devrez transcrire en entier de votre main. Êtes-vous disposés à exécuter cet ordre du pape Adrien ? Ces évêques répondirent qu'ils y étaient tous disposés, et quand ils l'eurent fait, le patriarche Ignace leur donna à chacun un pallium en prononçant ces paroles de l'Évangile : « Vous voilà guéris, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis. » Lorsqu'ils eurent pris séance au concile, on procéda immédiatement à la réconciliation de onze prêtres et neuf diacres, qui reçurent l'étole des mains du patriarche. Il rendit également les marques de leur dignité à sept sous-diacres ; après quoi il fit lire les pénitences qu'il leur imposait, et qui consistaient en prières et en certaines abstinences avec interdiction de leurs fonctions pour un temps déterminé.

Dans la quatrième session, qui fut tenue le 11 octobre, le concile était augmenté de douze évêques, savoir des dix pénitens rétablis et de deux autres nouvellement arrivés. On fit citer quelques évêques ordonnés par saint Ignace ou par son prédécesseur, et qui après avoir pris part au schisme refusaient de souscrire le formulaire apporté de Rome. Ils répondirent par l'organe de deux métropolitains, Théodule d'Ancyre et Nicéphore de Nicée, qu'ils étaient fatigués de tant de souscriptions bonnes ou mauvaises qu'on avait faites jusque-là ; qu'ils étaient

résolus à n'en plus faire aucune, et qu'ils priaient le concile de se contenter de la profession de foi qu'ils avaient faite à leur ordination. On lut ensuite les lettres adressées au souverain pontife par l'empereur et le patriarche, puis la réponse du pape Adrien, qui fut approuvée par des acclamations unanimes.

La quatrième session, tenue le 13 octobre, fut employée à l'interrogatoire de deux évêques, Théophile et Zacharie, qui continuaient de communiquer avec Photius, et prétendaient que son ordination avait été approuvée à Rome. Comme ils persistaient dans le schisme après une condamnation qu'ils ne pouvaient ignorer, les légats s'opposèrent d'abord à cet interrogatoire, mais le patrice Bahanes représenta au nom du sénat que si on refusait d'écouter leurs défenses, les divisions ne finiraient point, parce qu'ils prétendraient toujours qu'on les avait condamnés sans les entendre. On consentit donc à les faire entrer, et le concile pria les sénateurs d'interroger ces schismatiques. Nous le ferons pour vous obéir, et non de notre autorité, dirent-ils, car vous l'avez ici tout entière. Dans leurs réponses, les deux évêques s'efforcèrent de persuader que le pape Nicolas les avait reçus à sa communion avec Photius, leur chef, qui les avait députés à Rome. Toute leur preuve était que ce pontife avait approuvé leur profession de foi. Mais on démontra que, nonobstant cette profession catholique, Nicolas n'avait jamais voulu les admettre à la communion, parce qu'ils suivaient le schisme d'un intrus consacré par des évêques excommuniés et déposés canoniquement. Ayant donc été convaincus d'imposture, ils furent chassés ignominieusement. Cet incident donna lieu de constater de nouveau par la déposition des légats d'Orient que Photius n'avait jamais été reconnu pour évêque par les patriarches, et qu'il n'en avait reçu aucune lettre de communion.

Les schismatiques essuyèrent une confusion bien plus grande encore à la cinquième session, tenue le 19 d'octo-

bre, où les impostures et les fourberies de leur chef furent dévoilées en sa présence. On le fit citer par des laïques, pour lui faire sentir que malgré son ordination illicite on ne le regardait point comme évêque. Il répondit à cette citation par des paroles insolentes, et n'eut pas plus d'égard pour une seconde monition. Alors on le fit entrer malgré lui, et il comparut debout à la dernière place du concile. Les légats du pape l'interrogèrent à plusieurs reprises; mais sentant que toute son éloquence ne pouvait plus lui faire éviter sa condamnation, il poussa l'hypocrisie à son comble, joua le personnage d'un saint persécuté pour la justice, et se renferma dans un silence opiniâtre, comme pour déguiser ainsi, sous l'apparence d'un parti pris volontairement, l'impossibilité où il était de répondre et de se justifier. Tout ce qu'on put tirer de sa bouche, c'est que Dieu l'entendait sans le secours des paroles. Les légats de l'Orient après ceux du pape eurent beau le presser et le convaincre d'in posture par rapport aux lettres de communion qu'il feignait d'y avoir envoyées et d'en avoir reçues; on eut beau l'exhorter à reconnaître son péché en lui offrant de l'admettre du moins au nombre des fidèles, s'il se repentait sincèrement, il fut inébranlable et ne proféra pas une syllabe. Il n'y eut que le patrice Bahanes qui eut un peu plus d'ascendant sur son esprit. L'hypocrite, contrefaisant le Sauveur livré à ses ennemis, répondit en ces termes laconiques : Mes justifications ne sont pas en ce monde. La crainte et la confusion, reprit Bahanes, peuvent vous troubler l'esprit : prenez le temps de réfléchir, et ensuite on vous rappellera. Photius répliqua : Je ne demande point de temps; pour ce qui est de me renvoyer et de me faire revenir, la chose est en votre puissance. Le concile dit : Qu'il se retire et qu'il avise à ce qu'il lui importe.

L'empereur assista à la sixième session, tenue le 25 octobre. On y lut d'abord un mémoire des légats où ils montraient que toute l'Église étant d'accord pour rejeter

Photius, il était inutile d'entendre ses partisans. Toutefois, on ne laissa pas de les faire entrer et de discuter avec soin tout ce qu'ils alléguèrent en faveur de cet intrus. On commença par lire les premiers actes de sa condamnation, approuvés par les Orientaux et par tout le concile; après quoi Elie, vicaire ou légat de Jérusalem, soutint que la démission d'Ignace, sur laquelle les défenseurs de Photius faisaient grand fond, devait être réputée nulle, comme extorquée par violence, supposé qu'elle eût jamais été donnée. Puis il présenta d'une manière engageante l'indulgence dont usait l'Église envers les prélats que la contrainte et l'autorité avaient entraînés dans le schisme. Ce discours ne fut pas sans fruit : plusieurs partisans de Photius se soumirent au concile et obtinrent leur pardon, les autres opposèrent le serment qu'ils avaient fait à leur chef. Les légats répondirent : On vous a contraints à le faire, et nous vous en dispensons au nom de Jésus-Christ, qui nous a donné tout pouvoir de lier et de délier. L'empereur, joignant ses instances à celles des légats, pressa ces évêques de se rendre aux invitations des pères; mais le lien du serment n'était qu'un vain prétexte dans leur bouche; ils se déclarèrent ouvertement, et ne pouvant nier que Photius, condamné par le pape, ne fût aussi rejeté par les patriarches, ils prétendirent montrer qu'on l'avait traité avec injustice et contre les canons; qu'au reste l'église grecque ayant assez souvent justifié ceux que les papes avaient condamnés, et condamné ceux qu'ils avaient justifiés, on ne pouvait se prévaloir du jugement rendu à Rome.

Métrophane de Smyrne répondit avec autant d'érudition que d'éloquence à toutes ces chicanes, où se trahissait une évidente mauvaise foi. Il rappela que Photius et ses partisans avaient eu recours eux-mêmes à Rome, et reconnu le pape pour leur juge, qu'ils n'étaient plus recevables à se plaindre de son jugement, et qu'ils ne

refusaient de s'y soumettre que parce qu'il les avait condamnés. Vous prétendez, ajouta-t-il, que plusieurs de ceux que l'Eglise romaine a justifiés passent pour condamnés, et que plusieurs de ceux qu'elle a condamnés passent pour justifiés; mais cela est faux : le pape Jules et le concile de Sardique reçurent Marcel d'Ancyre, parce qu'alors il anathématisait toutes les hérésies, et particulièrement celle dont il était accusé. Il fut ensuite condamné par Libère, successeur de Jules, parce qu'il était retourné à ses erreurs, et qu'il fut reconnu hérétique. Quant au prêtre Apiarius, qui avait été excommunié par son évêque et déposé dans un concile, et qui fut ensuite rétabli par le pape Zozime, à qui il avait eu recours, vous devez savoir que le concile d'Afrique permit à ce prêtre d'exercer ses fonctions, en se bornant à l'éloigner de la ville de Sicca, où il avait causé du scandale. Ainsi le concile déféra au décret du pape Zozime, loin d'y résister comme vous le prétendez. Vous citez les exemples de Taraise, de Nicéphore, de Nectaire, d'Ambroise, tirés aussi d'entre les laïques; mais ils furent choisis librement pour remplir des églises vacantes, au lieu que Photius, intrus du vivant de l'évêque légitime, a été ordonné par des prélats forcés et accablés de l'autorité impériale, et n'a été reconnu par aucune des chaires patriarcales. Dire que Monge d'Alexandrie et Acace de Constantinople furent déposés, et non pas les évêques qu'ils avaient ordonnés, que cela fait-il pour votre justification? Les canons distinguent les hérétiques convertis de ceux qui ont été ordonnés par des usurpateurs; ils veulent que l'on reçoive ceux qui abjurent leur hérésie, tandis qu'ils défendent d'admettre ceux qui ont été ordonnés comme Photius et comme vous : c'est la règle qu'a suivie le second concile général dans l'affaire de Maxime le Cynique et de ceux à qui il avait imposé les mains. Grégoire de Syracuse, qui a ordonné Photius, était déposé

non-seulement comme schismatique , mais pour plusieurs crimes ; il est vrai que les évêques qui l'ont assisté ne sont pas aussi coupables que lui , à cause de la violence qu'ils ont soufferte ; mais Photius était schismatique avant l'ordination , puisqu'il s'est fait ordonner volontairement par Grégoire sans qu'il y fût obligé par personne , et même contre les protestations de plusieurs évêques que nous voyons ici présens.

Un de ces prélats schismatiques voulut encore répliquer , mais les légats apostoliques représentèrent à l'empereur qu'il était peu convenable d'entendre si longtemps des hommes obstinés , et condamnés par le pape dans un concile ; que le saint-siège n'avait pas envoyé ses légats pour soumettre son jugement à l'examen des coupables , mais pour le leur notifier ; que le saint concile jugeait de même ; qu'ainsi les partisans de Photius n'avaient plus qu'un parti à prendre , qui était de se confesser coupables , de demander grâce , et de se disposer à l'obtenir par leur soumission. Les vicaires d'Orient témoignèrent la même chose en assurant de nouveau que jamais leurs églises n'avaient communiqué avec cet intrus , rejeté par le saint-siège. On lut ensuite au nom de l'empereur un discours où ce prince exhortait par les motifs les plus pressans et avec une tendresse toute paternelle les schismatiques à se soumettre. N'ayons point honte , dit-il , d'avouer nos fautes afin d'en obtenir le pardon ; si vous craignez cette confusion , je m'humilierai le premier pour vous donner l'exemple. Je me prosternerai le premier sur le pavé , malgré ma pourpre et mon diadème. Car je suis prêt à tout faire et à tout souffrir pourvu que je procure la réunion de l'Église et que je sauve mon âme. Renoncez à l'esprit de contention et réunissez-vous à votre chef. Ne vous mettez point en peine des choses de cette vie ; nous avons bien des moyens de vous consoler et de vous soutenir. Nous intercéderons de tout notre pouvoir auprès de vos pa-

triarches et de tous les pères, pour les engager à user d'indulgence. Seulement ne vous obstinez pas à vous perdre vous-mêmes, et ne négligez pas le moment favorable, après lequel vos tardives soumissions ne pourraient plus vous servir. Afin que cette invitation pût produire son effet, l'empereur fit encore accorder sept jours aux schismatiques pour prendre leur résolution.

La septième session fut tenue le 29 octobre, et l'empereur y fut encore présent. Photius y fut amené avec Grégoire de Syracuse, et entra appuyé sur un bâton un peu recourbé par le haut, pour marquer ainsi la dignité pastorale dont il se prétendait toujours revêtu; mais Marin, un des légats, lui fit ôter ce bâton; puis on demanda au schismatique s'il avait pensé à sa conscience et s'il était disposé à faire son abjuration. Il répondit avec insolence qu'il rendrait compte à l'empereur et non aux légats; que c'était à eux au contraire à faire pénitence de leurs attentats contre lui; et comme on le pressait, il ajouta qu'il n'avait rien à répondre à des calomnies. On fit entrer ensuite les évêques de son parti, qui ne montrèrent pas moins de mépris pour l'autorité du concile. L'évêque de Césarée en Cappadoce s'exprima ainsi : En ce qui est contre la raison et contre les canons, soit qu'on vienne de Rome ou de Jérusalem, fût-ce un ange descendu du ciel, je n'obéis pas. Jean d'Héraclée, encore plus insolent, s'emporta jusqu'à dire anathème à ses juges. L'empereur, indigné de cette audace, leur fit demander par le patrice qui ils étaient, pour tenir contre les décisions des églises patriarcales et de tout un concile. Quand il s'est élevé quelque schisme ou quelque hérésie, poursuivit Bahanes, personne a-t-il trouvé la vérité du salut sans se ranger du côté des patriarches? Aujourd'hui que les quatre et même les cinq grands sièges vous condamnent, quelle autorité peut-il y avoir en votre faveur? Nous avons, répliquèrent-ils, les canons des apôtres et des conciles. Après plusieurs

autres instances , auxquelles ils répondirent toujours de la même manière , on relut les actes de la condamnation de Photius par le pape Nicolas , puis les lettres d'Adrien avec les actes du concile qu'il avait tenu à Rome , après quoi on fit aux schismatiques et à leur chef une dernière monition pour leur enjoindre de se soumettre à ces jugemens du saint-siège , et sur leur refus , on prononça contre eux plusieurs anathèmes.

L'empereur assista encore à la huitième session , qui se tint le 5 novembre. Il fit placer un grand brasier au milieu de l'assemblée , et fit apporter pour les brûler publiquement les écrits fabriqués contre le pape Nicolas et les actes des conciles contre Ignace , avec un sac rempli de papiers contenant des signatures ou des actes d'adhésion que Photius avait extorqués en sa faveur tant du clergé que des laïques de toute condition , depuis les sénateurs jusqu'aux artisans. On remit ces papiers et ces écrits aux gens des légats , qui les jetèrent dans le feu. On interrogea ensuite trois individus dont Photius avait mis les noms dans son prétendu concile œcuménique avec la qualification de légats des patriarches d'Orient. C'étaient un moine nommé Pierre et deux autres étrangers venus l'un de Jérusalem et l'autre d'Alexandrie. Ils déclarèrent qu'ils n'avaient jamais eu la qualité de légats , qu'ils n'avaient remis aucun libelle contre le pape , et n'avaient jamais eu connaissance de ceux que Photius leur attribuait. Ils prononcèrent en même temps anathème contre ces libelles et contre celui qui les avait écrits. On interrogea également les métropolitains dont les noms se trouvaient dans les actes de ce concile imaginaire. Ils protestèrent qu'ils n'y avaient point assisté , et qu'on avait contrefait leurs signatures. Alors , sur la demande des légats , on lut le dernier canon du concile tenu à Rome sous le pape saint Martin , portant que les faussaires ne seraient admis à la pénitence qu'à l'article de la mort. Ensuite on fit entrer quelques hérétiques iconoclastes , dont le chef , nommé Théo-

dore, résista à toutes les instances de l'empereur; mais les autres firent leur abjuration, après quoi on confirma l'anathème contre les iconoclastes et contre leurs conciliabules.

Le concile fut interrompu pendant trois mois. Enfin le 12 février 870 on tint la neuvième session, qui fut beaucoup plus nombreuse que les précédentes. Joseph, archidiaque d'Alexandrie, et député par le patriarche Michel, était arrivé depuis peu, et fut présenté en l'absence de l'empereur par le patrice Bahanes. On lut ses lettres de créance, et on lui fit prendre place parmi les autres légats des patriarches, puis on l'instruisit de tout ce qui s'était fait dans les sessions précédentes. Il répondit qu'il en était déjà informé, et qu'il y adhérerait pleinement. Il présenta son acte d'adhésion par écrit et le plaça un moment sur la croix et sur l'Évangile, après quoi on en fit la lecture à haute voix. On s'occupa ensuite de juger les faux témoins qui avaient déposé contre Ignace dans le concile tenu par Photius. Il en comparut treize, la plupart officiers de l'empereur Michel; ils s'avouèrent coupables d'avoir juré faussement, ajoutèrent qu'ils y avaient été contraints par violence ou par menaces, et témoignèrent un grand repentir de leur faute. Plusieurs s'en étaient déjà confessés et avaient reçu la pénitence, les autres la reçurent du concile, qui régla aussi la pénitence de ceux qui ne s'étaient pas présentés, et dont un grand nombre étaient des ouvriers et des artisans. Elle était de sept ans, dont quatre avec abstinence de viande et de vin tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes, et pendant trois jours de la semaine les années suivantes. Mais on donna plein pouvoir au patriarche Ignace de l'augmenter ou de la diminuer selon l'exigence des cas et les dispositions des pénitens. On condamna également à la pénitence, sur la proposition des légats, les impies bouffons qui sous le règne de Michel avaient pris part à ses dérisions sacrilèges des cérémonies de la religion. Enfin on crut à propos de faire comparaître devant le légat

d'Alexandrie le prétendu légat déjà interrogé dans la huitième session, et qui confirma tout ce qu'il avait dit. Il ajouta qu'il avait suivi les envoyés de Photius à Rome pour faire tout ce qu'ils lui conseilleraient, mais sans savoir de quoi il s'agissait. On fit entrer encore quelques autres aventuriers que Photius avait aussi voulu faire passer pour légats, et ils protestèrent comme les autres qu'ils n'avaient jamais eu ce titre, qu'ils étaient venus à Constantinople pour chercher des aumônes, qu'ils n'avaient point souscrit au prétendu concile de Photius, et qu'ils n'avaient consenti que malgré eux à suivre à Rome ses envoyés.

La dixième et dernière session du concile fut tenue le dernier jour de février avec plus de solennité que les précédentes. L'empereur Basile et son fils Constantin y assistèrent avec vingt patrices et trois ambassadeurs de Louis, empereur d'Occident, au nombre desquels était Anastase, bibliothécaire de l'Église romaine. Il y avait aussi des ambassadeurs de Michel, roi de Bulgarie. Le nombre des évêques, fort augmenté depuis les premières sessions, montait à plus de cent. C'était encore bien peu, eu égard au grand nombre de ceux qui dépendaient du siège de Constantinople; mais il faut se souvenir qu'on ne voulut admettre ni ceux qu'avait ordonnés Photius, ni quelques autres qui refusèrent de souscrire au formulaire apporté par les légats. Du reste, les Orientaux soumis à la domination des musulmans étaient représentés par les légats de leurs patriarches, et l'autorité du souverain pontife, jointe à l'approbation de toute l'Église, avait compté le concile de Constantinople parmi les conciles œcuméniques. On adopta dans cette dernière session vingt-sept canons, dont la plupart concernent l'affaire de Photius. On y confirme les jugemens prononcés à ce sujet par les papes Nicolas et Adrien; on dépose et on réduit au rang des laïques tous les évêques et les clercs qui ont reçu l'ordination des mains de l'intrus; on l'anathématise de nouveau pour avoir supposé de faux

légats et de fausses signatures contre le pape Nicolas ; on renouvelle la défense d'élever un laïque à l'épiscopat, et on règle les interstices qu'il faudra observer. Il devra être un an lecteur, deux ans sous-diacre, trois ans diacre, et quatre ans prêtre. Le douzième canon défend expressément, sous peine de déposition, d'ordonner des évêques par l'autorité et le commandement du prince, et l'on interdit par le vingt-deuxième aux laïques puissants d'intervenir dans l'élection des évêques, s'ils n'y sont invités par l'Eglise, ou de s'opposer à l'élection canonique, sous peine d'anathème. Le quatorzième canon ordonne aux évêques de respecter leur dignité, de ne pas l'avilir en s'abaissant devant les courtisans, et de les reprendre au contraire avec zèle quand il en est besoin. Le dix-septième ordonne aux métropolitains de venir au concile sur la convocation du patriarche, et rejette avec horreur ceux qui prétendent qu'on ne peut tenir le concile sans la présence du prince. Le vingt-et-unième canon frappe d'anathème ceux qui oseraient, sous prétexte de quelques accusations, faire souscrire ou publier des écrits contre le pape, et si dans un concile général on propose quelques difficultés contre l'Eglise romaine, on fera des informations respectueuses ; mais on s'abstiendra de prononcer audacieusement contre le souverain pontife de l'ancienne Rome. Le seizième impose trois ans de pénitence aux bouffons sacrilèges condamnés dans la session précédente ; il menace d'anathème les empereurs ou les princes qui à l'avenir se permettraient de semblables impiétés, et prononce la peine de déposition contre les évêques qui les souffriraient.

On fit lire après les canons la définition du concile, qui contient une ample confession de foi avec anathème contre toutes les hérésies. On y reçoit les sept conciles généraux, auxquels on joint celui-ci comme le huitième, et on confirme la condamnation prononcée contre Photius. L'empereur ayant demandé ensuite si tous les évêques

approuvaient cette définition, le concile témoigna son consentement par plusieurs acclamations. Enfin on lut un discours de l'empereur, où après avoir rendu grâce aux évêques, il ajoutait : Si quelqu'un veut élever des difficultés contre le saint concile, contre ses canons ou sa définition, qu'il se présente et le fasse en ce moment, nous en donnons toute liberté, même aux laïques, pour fermer la bouche à tout le monde. Mais quand le concile sera séparé, il ne sera plus temps de le contredire, et nous ne pardonnerons à personne, de quelque rang qu'il soit, s'il refuse de s'y soumettre. Ce discours fini, on signa, selon l'usage, cinq copies des actes pour les cinq églises patriarcales. Les légats du pape invitèrent l'empereur à souscrire le premier. Il répondit qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il voudrait ne signer qu'après tous les évêques, mais qu'il consentait à signer après les légats des patriarches. Ainsi les trois légats qui avaient présidé de la part du souverain pontife signèrent d'abord avec cette clause, « jusqu'à la volonté du pape, » c'est-à-dire sauf sa ratification. Du reste, craignant quelque surprise de la part des Grecs, dont ils ignoraient la langue, ils avaient eu soin de faire examiner les actes du concile par Anastase le bibliothécaire, qui savait très-bien les deux langues grecque et latine. Le patriarche Ignace souscrivit ensuite; puis Joseph, légat d'Alexandrie, Thomas, représentant le siège d'Antioche, et Élie, légat de Jérusalem. Enfin, après la souscription de l'empereur et de ses fils, tous les évêques souscrivirent au nombre de cent deux. Nicéas, auteur contemporain, témoigne avoir appris qu'on signa avec un roseau trempé dans le précieux sang de Jésus-Christ; mais Anastase le bibliothécaire ne parle point de cette circonstance, qui est au moins fort douteuse.

Le concile avant de se séparer écrivit deux lettres synodales, l'une adressée à tous les évêques absens et contenant une relation de tout ce qui s'était passé, avec in-

jonction à tous les fidèles de se soumettre aux décisions du concile, l'autre adressée au pape Adrien pour le prier de confirmer le concile et de le faire recevoir dans toutes les églises. On y donnait de grandes louanges aux légats et au pape Nicolas, dont on s'applaudissait d'avoir suivi le jugement. L'empereur Basile de son côté adressa une lettre à tous les évêques de sa domination pour leur signifier le jugement prononcé contre Photius. Cependant quelques Grecs brouillons se plaignirent à l'empereur et au patriarche que par le moyen des formulaires que les légats du pape avaient fait souscrire, l'église de Constantinople se trouvait complètement asservie à celle de Rome, et ils ajoutèrent que la clause insérée dans la souscription des légats semblait un prétexte pour revenir contre la décision du concile. L'empereur prit aussitôt des mesures pour faire enlever secrètement ces formulaires, mais il consentit enfin à les rendre sur les instances pressantes des légats, qui firent appuyer leur réclamation par les ambassadeurs de Louis, empereur d'Occident (1).

Une autre difficulté s'éleva au sujet de la juridiction sur la Bulgarie. Michel, roi de ce pays, s'était montré d'abord uniquement attaché aux Latins, et il avait demandé pour archevêque le diacre Marin, que le pape Adrien jugea plus à propos d'instituer légat pour le concile général. Mais soit légèreté, soit mécontentement de n'avoir pas obtenu l'archevêque qu'il désirait, ce prince commença à tourner ses inclinations du côté des Grecs. Il envoya des ambassadeurs à Constantinople, et les chargea de demander à quel siège l'église de Bulgarie devait être immédiatement soumise. L'empereur, peu de jours après la fin du concile, fit assembler au sujet de cette affaire les légats du pape avec ceux d'Orient et le patriarche Ignace. L'ambassadeur bulgare ayant proposé la question, les légats du pape répondirent : Nous avons

(1) *Vit. Adrian.* — *Anast. Præf.* VIII conc.

terminé les affaires que le saint-siège nous avait chargés de régler avec les Orientaux ; nous n'avons rien dans nos pouvoirs touchant ce qui vous concerne ; mais puisque votre roi s'est adressé au pape Nicolas pour avoir des évêques et des instructions, et que votre pays est encore plein de nos prêtres, nous décidons, autant qu'il est en nous, que vous ne devez appartenir qu'à l'Église romaine. Comme on leur objecta que la Bulgarie avait fait autrefois partie de l'empire grec sous le nom de Dardanie, ils répliquèrent qu'ils ne s'agissait pas de la division des empires, mais de la hiérarchie ecclésiastique ; que la Dardanie, comme l'Épire et l'Illyrie, avait toujours dépendu immédiatement du saint-siège, qu'ainsi l'Église romaine était rentrée par la conversion des Bulgares dans les droits dont leur invasion avait interrompu l'exercice. Ces raisons, toutes solides qu'elles étaient, ne persuadèrent point les légats d'Orient, que l'empereur avait pris pour arbitres. Il est bien étrange, dirent-ils, que vous autres Romains, qui vous êtes détachés de l'empire grec pour vous unir aux Francs, vous prétendiez conserver encore quelque juridiction dans les états de nos maîtres. C'est pourquoi nous jugeons que le pays des Bulgares, qui a été autrefois sous la puissance des Grecs, et qui a eu des prêtres grecs, doit revenir maintenant par le christianisme à l'église de Constantinople, dont il avait été séparé par l'idolâtrie. Les légats du pape reprirent : Nous cassons et déclarons nulle jusqu'au jugement du saint-siège cette sentence que vous avez eu la témérité de rendre par flatterie, sans être choisis ni reconnus pour juges ; car il ne vous appartient point de juger le saint-siège, vous qui êtes ses inférieurs. Lui seul a droit de juger toute l'Église, et nous lui réservons la décision de cette affaire, dont il ne nous a point chargés. Puis, s'adressant au patriarche Ignace, ils le conjurèrent de ne rien entreprendre sur la Bulgarie, sauf à recourir dans les formes à la chaire pontificale, s'il croyait avoir quelque sujet de

se plaindre. Le saint patriarche répondit avec modération : Dieu me garde de m'engager dans ces prétentions contre l'honneur du saint-siège. Quant à l'empereur, il fit donner aux Bulgares un écrit portant que les légats d'Orient choisis pour arbitres avaient décidé en faveur de l'église de Constantinople (1).

Malgré ces contestations, les légats reçurent à leur départ de riches présens pour le pape et pour eux ; mais on s'intéressa si peu à leur sûreté, qu'ils tombèrent entre les mains des Slaves et coururent risque de la vie. Ces barbares leur enlevèrent tout ce qu'ils avaient de précieux, et même l'original grec des actes du concile. Enfin, sur les instances du pape et de l'empereur, on leur rendit la liberté, et ils arrivèrent à Rome le 2 décembre 870. Ils avaient heureusement confié aux ambassadeurs de l'empereur Louis les formulaires souscrits par les évêques, et de son côté Anastase le bibliothécaire avait pris une copie des actes du concile qu'il remit au pape. Il fut chargé de la traduire en latin, et mit en tête une préface, où il raconte l'histoire du schisme de Photius et du concile tenu à cette occasion. Nous avons aussi d'Anastase le bibliothécaire une traduction des sixième et septième conciles, et de plusieurs autres ouvrages grecs. Mais il est surtout célèbre par un recueil des Vies des anciens papes. On ne doit pas le confondre avec le prêtre Anastase, qui fut aussi bibliothécaire de l'Eglise romaine, mais qui, après avoir été déposé par Léon IV, fut excommunié ensuite par le pape Adrien. L'empereur Basile et le patriarche Ignace écrivirent au pape environ un an après la conclusion du concile pour demander la permission d'élever aux ordres sacrés les lecteurs ordonnés par Photius, et de rétablir dans leurs fonctions deux évêques interdits, dont l'un était Théodore Aboucara, c'est-à-dire père ou métropolitain de la Carie. Le pape

(1) *Vit. Adrian. — Anast. Pref. viii conc.*

répondit qu'il ne pouvait rien changer à ce qui avait été réglé par le concile et par le saint-siège, à moins que les parties ne vinssent se présenter devant lui et exposer des motifs légitimes de dispenses : « Car, ajoutait-il, ce n'est point notre coutume d'abuser selon notre fantaisie des ordonnances de nos pères, comme font chez vous quelques prélats qui allèguent les décrets du saint-siège quand ils sont en leur faveur, et les méprisent quand ils leur sont contraires. » Ces paroles étaient un reproche contre le patriarche Ignace, à qui le pape se plaignait vivement qu'il eût ordonné un évêque pour la Bulgarie. En effet, après la conférence de Constantinople, le roi des Bulgares, trompé par la décision des légats orientaux et gagné par les libéralités de l'empereur, renvoya les prêtres latins, et reçut un archevêque grec qui ordonna plusieurs évêques et fit venir un grand nombre de moines pour travailler à l'instruction de ces peuples. Depuis ce moment, les Bulgares ont suivi le rite grec et reconnu la juridiction du siège de Constantinople.

Théodore Aboucara, pour lequel saint Ignace sollicitait l'indulgence du pape, avait abandonné de bonne foi le parti des schismatiques, et souscrit le formulaire présenté par les légats ; mais il n'avait pas laissé d'être interdit de ses fonctions, comme ayant osé souscrire à la déposition du pape Nicolas. Il nous reste de lui plusieurs traités solides contre les Juifs, les musulmans et les hérétiques nestoriens ou eutychiens. La plupart sont composés en forme de dialogue, et servent ainsi à faire connaître les préjugés et les dispositions des sectaires qu'il combat. On remarque dans une de ses réponses aux musulmans un passage qui montre d'une manière bien évidente la tradition de l'église orientale touchant la présence réelle. Opposant à leurs objections contre ce mystère la toute-puissance divine, « le prêtre, dit-il, met sur l'autel le pain et le vin, puis il fait les prières sacramentelles, et par cette invocation le Saint-Esprit descend sur

l'offrande et change par la vertu de sa divinité le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ. »

L'empereur Basile fit vers ce même temps un traité avec les Russes, qui depuis plusieurs années ravageaient les frontières de l'empire, et obtint qu'ils recevraient un archevêque ordonné par le patriarche Ignace ; car un certain nombre de ces barbares avaient déjà embrassé depuis peu la religion chrétienne. On rapporte que cet archevêque étant arrivé chez eux, leur prince le fit paraître dans une assemblée de la nation, et lui demanda d'exposer la doctrine qu'il venait leur enseigner. Comme il leur montra le livre des Évangiles et leur parla des miracles de Jésus-Christ, ils répondirent que s'ils ne voyaient eux-mêmes quelque miracle, ils ne seraient pas disposés à l'écouter ; puis ils lui demandèrent de jeter dans un grand feu le livre qu'il tenait entre les mains, promettant, s'il n'était pas brûlé, d'embrasser aussitôt la foi. Alors l'archevêque levant les yeux au ciel, dit à haute voix : Seigneur Jésus, glorifiez votre saint nom en présence de tout ce peuple. Ensuite le livre fut jeté et laissé pendant plusieurs heures dans une fournaise ardente, où il n'éprouva aucune atteinte du feu, et les barbares étonnés s'empressèrent de demander le baptême (1).

Les nouveaux manichéens établis en Arménie continuaient leurs incursions et leurs ravages sur les terres des Romains ; et l'empereur Basile fut obligé de leur faire longtemps la guerre sans parvenir à les ruiner entièrement. Il leur envoya en 871, pour proposer l'échange des captifs, Pierre de Sicile, qui demeura neuf mois parmi eux et qui s'instruisit à fond de leurs dogmes. Ayant appris qu'ils devaient envoyer des émissaires chez les Bulgares pour essayer de pervertir ces nouveaux chrétiens, Pierre de Sicile, après son retour, écrivit leur histoire depuis Manès, et l'adressa à l'archevêque de Bulgarie. Il y

(1) Constant. *Vit. Basil.*

expose leur infâme doctrine et les artifices dont ils se servaient pour tromper et séduire les peuples. Cette secte comme il l'avait prévu, s'établit bientôt après dans la Bulgarie, d'où elle se répandit plus tard dans les autres contrées de l'Europe.

Le pape Adrien II mourut au mois de novembre de l'an 872, et eut pour successeur Jean VIII, qui tint le saint-siège dix ans. Cette même année mourut aussi saint Athanase, évêque de Naples, chassé de son siège et persécuté pendant près de deux ans par son propre neveu gouverneur de la ville. Comme il lui faisait souvent des reproches de sa mauvaise conduite, ce gouverneur nommé Sergius, le fit d'abord mettre en prison ; puis forcé de le relâcher pour apaiser les murmures universels, il voulut le contraindre à embrasser la vie monastique et à se démettre de son siège. L'ayant obligé par ses mauvais traitemens à prendre la fuite, il dépouilla les églises, fit fustiger des prêtres, et méprisa l'anathème prononcé contre lui par le pape. L'empereur Louis marchait à Naples avec Athanase pour le rétablir sur son siège lorsque le saint évêque mourut, âgé seulement de quarante ans. On remarque qu'il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat ; mais son zèle et ses vertus semblèrent justifier cette violation des canons. La ville de Naples était une des plus importantes de l'Italie ; elle renfermait une multitude d'églises et de monastères, et il y avait quelquefois deux évêques, l'un pour les Grecs et l'autre pour les Latins. Le duc Sergius avait fait un traité avec les Sarrasins, qui profitaient de cette alliance pour exercer librement le pillage jusqu'aux portes de Rome. Il s'opiniâtrait à maintenir ce traité, malgré les remontrances du pape, lorsque son frère, évêque de Naples, et nommé aussi Athanase, lui fit crever les yeux et se fit déclarer duc à sa place. Mais cet évêque, une fois investi du gouvernement, continua l'alliance avec les Sarrasins et ne la rompit qu'après avoir été pendant plus d'un an

excommunié par le pape Jean VIII pour cette union avec les ennemis du nom chrétien (1).

L'église de France perdit vers le même temps deux de ses plus illustres évêques, saint Remi de Lyon et saint Adon de Vienne, qui moururent l'un et l'autre en 875. Nous avons parlé du premier et des ouvrages qu'on lui attribue à l'occasion de l'affaire de Gothescalc. Saint Adon, né de parens nobles, avait été mis fort jeune dans l'abbaye de Ferrières, où il prit l'habit monastique. Il fit plus tard le pèlerinage de Rome, et il y demeura cinq ans pour s'instruire dans la science ecclésiastique. A son retour, passant par Ravenne, il trouva entre les mains d'un moine un martyrologe qu'un pape avait autrefois envoyé à un évêque d'Aquilée, et il en fit une copie : on croit que c'était l'ancien martyrologe romain. Saint Adon en profita pour composer lui-même un martyrologe plus complet, en tête duquel se trouve un petit traité des fêtes des apôtres contenant l'histoire de leur martyre. S'étant arrêté quelque temps à Lyon, dont l'école était fort célèbre, il y fut retenu par les instances de saint Remi, et s'y fixa avec la permission de son abbé et de son évêque. Il fut élevé ensuite sur le siège de Vienne l'an 860. On a de lui, outre son Martyrologe, une chronique depuis le commencement du monde jusqu'au règne de Charles le Chauve.

L'empereur Louis II mourut au mois d'août 875 sans laisser d'enfans. Il avait désigné pour son successeur Carloman, fils de Louis de Germanie ; mais Charles le Chauve, dont l'avidité n'avait point de bornes, se rendit promptement en Italie, et se fit proclamer empereur par le pape, le clergé, le sénat et le peuple romain ; puis ayant convoqué l'année suivante un parlement à Pavie, il se fit prêter serment par les seigneurs et les évêques. Nous en avons l'acte ainsi conçu : « Puisque la bonté divine, par l'intercession de saint Pierre et de saint Paul et par le mi-

(1) *Vit. S. Athanas.* — *Joan. VIII, Epist. LXVI et seqq.*

nistère de Jean, leur vicaire, vous a élevé à la dignité impériale, nous vous élisons unanimement pour notre protecteur et seigneur, auquel nous nous soumettons avec joie, et nous promettons d'observer ce que vous ordonnerez pour l'utilité de l'Église et pour le bien public. » On voit par cet acte et par d'autres monumens que le pape et les Romains avaient conservé et exerçaient de fait le droit d'élire les empereurs. Si l'on ne remarque pas dans les historiens des témoignages positifs d'une semblable élection pour Louis le Débonnaire ou pour Lothaire, son fils, c'est que, d'après les usages anciens, il était reçu que les empereurs pouvaient associer leurs fils à l'empire, sauf à faire ratifier cette association, ce qui n'éprouvait jamais de difficultés; et c'est ainsi que les trois empereurs précédens, associés à l'empire du vivant de leur père, avaient été ensuite couronnés par les papes. Du reste, on voit aussi par ce même acte que le titre d'empereur ne donnait pas proprement l'investiture du royaume d'Italie, qui s'obtenait, comme les autres royaumes des Francs sous la seconde race, par l'élection des seigneurs et des évêques. Sergius, maître de la milice, et quelques autres officiers de Rome, avec Formose, évêque de Porto, s'étaient déclarés ouvertement contre l'élection de Charles le Chauve, et étaient accusés de conspirer contre lui et contre le pape. Ils furent cités à comparaître dans un concile tenu à Rome au mois d'avril de l'an 876, et comme ils ne se présentèrent point, on les jugea par contumace. La sentence prononcée contre Formose portait que pendant sa mission en Bulgarie il avait engagé le roi par ses intrigues à le demander pour évêque, qu'il s'efforçait depuis longtemps par des brigues coupables de passer de son siège à celui de Rome, qu'il avait abandonné son église sans permission et conspiré contre l'empereur, et en conséquence on le déclarait excommunié et dépouillé de tout pouvoir sacerdotal, s'il ne se présentait pas dans un délai de quinze jours pour répondre

et donner satisfaction. On comprend qu'il ne faut pas ajouter une foi entière aux accusations contenues dans cette sentence prononcée par défaut, et il est probable que le plus grand crime de Formose était de ne pas approuver l'élection de Charles le Chauve.

Le pape tint l'année suivante un autre concile à Rome, où l'on confirma l'élection de Charles le Chauve avec anathème contre ceux qui oseraient se déclarer contre lui. Le discours du pape prononcé à ce sujet contient ces paroles remarquables : Nous l'avons choisi de l'avis de nos frères les évêques, du clergé, du sénat et de tout le peuple romain, et selon l'ancienne coutume, nous l'avons élevé solennellement à la dignité impériale avec l'onction extérieure, signe de l'onction intérieure du Saint-Esprit. Un concile tenu à Ravenne peu de temps après sous la présidence du souverain pontife, publia plusieurs canons de discipline parmi lesquels on doit remarquer celui qui ordonne aux métropolitains d'envoyer à Rome dans le délai de trois mois après leur consécration pour demander le pallium, avec défense d'exercer jusque-là aucune fonction, et un autre où l'on déclare excommuniés ceux qui s'absenteraient trois dimanches de leur paroisse.

L'empereur Charles le Chauve, de retour en France, fit tenir l'an 876 un concile à Pontion, où se trouvèrent cinquante évêques avec deux légats du pape et un grand nombre de seigneurs. Il y parut vêtu et couronné à la grecque, portant une dalmatique longue et une ceinture qui pendait jusqu'aux pieds, un voile de soie sur la tête et une couronne par dessus. On confirma dans cette assemblée quelques articles de discipline dressés au concile de Pavie, et l'acte relatif à l'élection de l'empereur. On lut plusieurs lettres du pape contenant des menaces d'excommunication et d'anathème contre ceux qui favoriseraient les entreprises de Louis le Germanique ; car ce prince avait attaqué l'année précédente le royaume de

Charles, et venait encore d'envoyer des députés pour réclamer sa part du royaume d'Italie. Un des légats lui adressa aussi une lettre par laquelle le pape conférait à Ansegise, archevêque de Sens, la primatie sur les Gaules et la Germanie, et l'établissait son vicaire dans ces provinces, soit pour la convocation des conciles, soit pour les autres affaires ecclésiastiques, ordonnant qu'il serait chargé de notifier aux évêques les décrets du saint-siège, de veiller à leur exécution, et de le consulter sur les questions importantes. Les évêques, pressés vivement par l'empereur et les légats de souscrire à ce privilège, répondirent d'une manière générale qu'ils obéiraient aux ordres du pape en respectant les droits des métropolitains, conformément aux anciens canons et aux décrets du saint-siège. On ne put pas obtenir d'eux une réponse plus précise. Toutefois l'empereur déclara qu'il saurait bien faire exécuter les ordres du pape, puis il remit la lettre pontificale à Ansegise, et lui fit donner la première place dans le concile après les légats. Hincmar fit à ce sujet un écrit où il prétendait montrer que cette primatie était contraire aux canons de Nicée, qui ordonnent de conserver les droits et les privilèges des églises. Les archevêques de Sens ont pris depuis cette époque le titre de primat des Gaules et de Germanie; mais ce n'est qu'un titre sans juridiction. La lettre du pape en effet ne portait pas que le droit accordé à Ansegise dût se transmettre à ses successeurs. On revint sur cet objet dans une autre session où l'empereur était absent, et les archevêques, au nombre de neuf, répondirent encore d'une manière vague qu'ils obéiraient au pape suivant les canons, comme avaient fait leurs prédécesseurs. Enfin Ansegise et Odon de Beauvais présentèrent à la souscription du concile un article qui contenait la reconnaissance de cette primatie; mais il fut rejeté ainsi que plusieurs autres relatifs aux démêlés entre Charles le Chauve et Louis de Germanie (1).

(1) Ann. Bertin. — Flodoard, lib. III.

Louis de Germanie étant mort au mois d'août de l'an 876, ses trois fils Carloman, Louis et Charles, partagèrent ses états. L'empereur Charles le Chauve crut l'occasion favorable pour envahir tout ce qui avait appartenu à Lothaire et étendre sa domination jusqu'au Rhin. Le jeune Louis, après avoir employé vainement les représentations auprès de son oncle ambitieux, s'avança à la tête d'une armée, ordonna des jeûnes et des prières publiques, et pour montrer davantage la justice de sa cause, il fit faire avec une grande solennité les épreuves de l'eau bouillante, du fer chaud et de l'eau froide. Les annalistes du temps rapportent que dans ces épreuves, faites chacune par dix hommes, le jugement de Dieu se déclara en faveur de Louis, et qu'aucun de ces hommes n'éprouva le moindre mal. Quoiqu'il en soit, l'armée de l'empereur fut entièrement défaite ; d'un autre côté, les Normands ravageaient l'Aquitaine et menaçaient d'autres provinces. Charles le Chauve se vit réduit à acheter de ces barbares quelques momens de trêve pour secourir l'Italie, désolée par les Sarrasins. Le pape lui avait adressé plusieurs fois à ce sujet les exhortations les plus pressantes. « On répand à grands flots, lui écrivait-il, le sang des chrétiens ; ceux qui se dérobent au fer et aux flammes sont emmenés en captivité. Les campagnes sont entièrement ruinées par les barbares. Déjà ils approchent de Rome et pillent la Sabine. Ils ont détruit les églises, massacré les prêtres, les moines et les religieuses, égorgé ou réduit en esclavage toute la population. Nous ne sommes guère mieux traités par plusieurs chrétiens, et surtout par quelques-uns de ces gouverneurs établis sur nos frontières et que vous appelez marquis. Ils pillent les patrimoines de Saint-Pierre dans les villes et à la campagne, réduisent les peuples à la misère, et donnent retraite aux ravisseurs des biens de l'Eglise. Souvenez-vous donc de nos efforts et de nos combats pour vous procurer l'empire, et ne nous réduisez pas, en nous mettant au désespoir, à

prendre peut-être un autre conseil. » Le pape écrivit aussi pour le même objet à l'impératrice (1).

Charles le Chauve ayant mis ordre aux affaires de son royaume partit pour l'Italie. Mais arrivé à Pavie, il apprit que le roi Carloman s'avancait à grandes journées pour le combattre, et comme il n'avait que peu de troupes, il se vit obligé de prendre la fuite. Il tomba malade bientôt après, et mourut le 6 octobre 877, d'une poudre empoisonnée que lui donna un médecin juif en qui il avait une grande confiance. Son fils, connu sous le nom de Louis le Bègue, lui succéda dans le royaume de France, mais il ne régna que dix-huit mois. Carloman, roi de Bavière, crut pouvoir aisément après la mort de Charles le Chauve obtenir la dignité impériale. Il fit de magnifiques promesses au pape, qui lui donna quelques espérances, et Lambert, duc de Spolette, se rendit à Rome pour faire prêter serment à ce prince. Il y commit toutes sortes de violences, retint longtemps le pape prisonnier à Saint-Pierre, et rétablit Formose et les autres qui avaient été condamnés pour leur opposition à Charles le Chauve. Le pape excommunia Lambert et ses complices ; puis ayant trouvé le moyen de s'embarquer sur la mer de Toscane, il se rendit en France, et écrivit au roi Louis le Bègue, aux trois fils de Louis le Germanique, et à la plupart des métropolitains, de se rendre à un concile qu'il se proposait de tenir pour remédier aux maux de l'Église. Ce concile fut tenu à Troyes, au mois d'août de l'an 878. Louis le Bègue y assista avec huit archevêques et dix-huit évêques de son royaume. Mais les rois de Germanie ne s'y trouvèrent point, ni aucun évêque de leurs royaumes. On y confirma l'excommunication prononcée contre Lambert et ses complices, et particulièrement contre Formose, évêque de Porto. On prononça la même peine contre les usurpateurs des biens de l'Église, avec menace

(1) Ann. Bertin. et Fuld. — Joan. *Epist.* xxx.

d'anathème s'ils ne restituèrent dans un délai fixé. On fit aussi quelques canons contre différens abus, et l'on régla plusieurs affaires particulières, entre autres celle d'Hincmar de Laon, qui présenta une requête pour se plaindre des violences qu'il avait souffertes. Le pape, sur les instances de Charles le Chauve, avait confirmé deux ans auparavant la déposition de cet évêque; mais par indulgence, il lui permit de célébrer la messe, quoiqu'on lui eût ôté la vue, et il lui fit assigner une pension sur les biens de l'église de Laon, dont il resta dépossédé. Quant à l'affaire principale qui avait amené en France le souverain pontife, quoiqu'il n'omît rien pour engager le roi et les évêques à venir avec leurs vassaux protéger l'Eglise romaine, il ne put obtenir aucun secours. Il n'y eut que l'évêque de Clermont qui le suivit en Italie, où le duc Boson le reconduisit en sûreté.

Louis le Bègue mourut au mois d'avril de l'an 879, laissant deux fils, Louis et Carloman, qui furent reconnus rois, et sacrés par Ansegise, archevêque de Sens. Le duc Boson profita de la faiblesse de ces jeunes princes pour s'emparer de la Provence et des pays voisins, dont il obligea les évêques et les seigneurs par promesses ou par menaces à le reconnaître pour roi. Carloman, fils de Louis le Germanique, mourut l'année suivante, et son frère Charles, surnommé le Gros, fut élu empereur la même année et couronné à Rome le jour de Noël. Louis, frère de ces deux princes, étant mort au commencement de l'an 882, Charles réunit sous sa puissance toute la France orientale, c'est-à-dire la Germanie et la Lombardie. Carloman, fils de Louis le Bègue, devint aussi la même année maître de toute la France occidentale, par la mort de son frère Louis, roi de Neustrie. Enfin, Carloman lui-même étant mort deux ans plus tard, l'empereur Charles le Gros fut reconnu souverain de toute la monarchie française, y compris la Provence, enlevée depuis quelque temps à Boson.

Le jeune Louis, roi de Neustrie, voulut placer sur le siège épiscopal de Beauvais un clerc de sa cour nommé Odoacre, et parvint à le faire élire par le peuple et le clergé. Mais le concile de la province, tenu à Fismes dans le diocèse de Reims, sous la présidence d'Hincmar, métropolitain, refusa de confirmer cette élection, et rejeta Odoacre comme indigne de l'épiscopat. Le roi, offensé de ce refus, eut d'abord recours aux sollicitations pour obtenir le consentement de l'archevêque ; puis il en vint aux reproches et aux menaces. Hincmar répondit avec fermeté que la décision du concile n'avait rien de contraire aux droits de la puissance royale, qu'elle tendait seulement à conserver au métropolitain et aux évêques de la province leur droit incontestable d'examiner et de confirmer les élections ; que le roi ne devait pas oublier les promesses faites à son sacre, ni les exemples de ses prédécesseurs ; et quant aux reproches qui lui étaient adressés, « ce n'est pas vous, lui dit-il, qui m'avez choisi pour gouverner l'église, mais c'est moi qui avec mes collègues et les autres seigneurs vous ai choisi pour gouverner le royaume, à condition d'observer les lois. Nous ne craignons point de rendre compte de notre conduite devant les évêques, parce que nous n'avons rien fait contre les canons. » Il ajouta néanmoins qu'il consentait à un nouveau jugement de cette affaire devant les commissaires du roi, mais que si Odoacre ne se présentait pas il serait dépouillé de toute fonction et ses complices excommuniés. Enfin, l'intrusion d'Odoacre ayant duré plus d'un an, Hincmar, avec les évêques de la province, prononça contre lui une sentence d'excommunication, et cette vigoureuse opposition produisit son effet. Ce concile de Fismes fut tenu en 881.

Hincmar mourut à la fin de l'année suivante après trente-sept ans d'épiscopat. Il nous reste de lui un grand nombre d'écrits sur différentes matières ; nous avons fait connaître son traité de la prédestination, son mémoire

sur le divorce de Lothaire, et plusieurs autres mémoires ou lettres relatives à ses contestations avec Hincmar de Laon, avec Rothade de Soissons, et avec les clercs ordonnés par Ebbon. Ses autres ouvrages sont des instructions ou des statuts pour son clergé, un traité du couronnement des rois, et plusieurs instructions adressées à Charles le Chauve, à Louis le Bègue et à Carloman; enfin, plusieurs lettres où l'on trouve des documents précieux sur la discipline. On voit par ses écrits qu'il avait beaucoup lu l'Écriture et les ouvrages des pères, et qu'il avait fait surtout une étude approfondie des lois canoniques; mais il montre souvent plus d'érudition que de discernement. Ses instructions adressées à Carloman sur la demande des seigneurs, nous apprennent quelles étaient les fonctions des archichapelains et des autres officiers du palais, et les usages suivis dans les assemblées de la nation. Ses statuts contiennent des règles fort détaillées et fort sages pour le gouvernement des paroisses. Il y explique les devoirs et les attributions des archiprêtres ou des doyens ruraux, et il leur recommande surtout de n'être point à charge aux curés et de ne point se laisser gagner par des présens pour amener à l'ordination des sujets indignes. Il ordonne aux curés de faire tous les dimanches de l'eau bénite avant la messe et d'en faire l'aspersion sur le peuple. Il leur défend de faire porter l'eucharistie aux malades par des laïques, et de rien exiger pour les funérailles. Il a fait aussi un traité des devoirs des évêques, où l'on voit qu'ils étaient chargés de la subsistance des clercs, du luminaire, des ornemens et de la réparation des églises, du soin des pauvres et de l'hospitalité, parce que les biens ecclésiastiques n'étaient pas encore partagés. On remarque parmi ses lettres une absolution donnée par écrit à Hildedold, évêque de Soissons, qui lui avait de son côté envoyé une confession par écrit; mais ce n'était qu'une sorte d'indulgence et de bénédiction en forme de prière et non pas une abso-

tion sacramentelle. Il dit même positivement qu'il suppose que l'évêque, outre cette confession générale, a déjà eu soin de confesser en détail à un prêtre tous les péchés dont il pouvait se reconnaître coupable.

On voit aussi dans les lettres d'Hincmar quelle était la forme des élections épiscopales et les cérémonies qui accompagnaient la consécration. Dès que le siège était vacant on devait en informer le métropolitain, qui ordonnait des jeûnes et des prières et envoyait un visiteur choisi entre les évêques de la province pour présider à l'élection. Cet évêque visiteur convoquait le clergé de la ville, les curés de la campagne, les députés des monastères, la noblesse et le peuple, puis il les exhortait à élire sans passion le sujet le plus instruit, le plus vertueux, ajoutant que s'ils choisissaient un sujet indigne ou déclaré irrégulier par les canons, l'élection serait rejetée par le concile de la province. On devait choisir un prêtre ou un diacre du diocèse; mais les circonstances faisaient souvent dispenser de cette règle. On envoyait au métropolitain le décret d'élection, avec des députés pour rendre témoignage qu'elle avait été faite librement. Ensuite le métropolitain avec ses suffragans examinait l'évêque élu; on lui demandait où il était né, s'il était de condition libre, dans quelle école il avait étudié, de qui il avait reçu les ordres, quel emploi il avait exercé; on demandait aux assistants si personne n'avait rien à dire contre lui ou contre son élection, puis on l'examinait sur sa capacité, sur sa doctrine, et on lui faisait lire publiquement et souscrire sa profession de foi. On lui faisait promettre en même temps d'observer les canons et les règles de la discipline. Enfin quand l'élu était admis, l'archevêque indiquait le jour et le lieu de l'ordination; tous les évêques de la province devaient s'y trouver ou envoyer leurs députés; on consacrait le nouvel évêque et on lui donnait l'anneau pour l'avertir de garder le secret des mystères, puis le bâton pastoral

comme signe du gouvernement, et ensuite les lettres de son ordination, avec une instruction sur les devoirs de l'épiscopat signée de tous les évêques ou de leurs représentans.

La France était désolée plus que jamais par les ravages et les cruautés des Normands. Ils se répandirent en 881 dans toutes les provinces entre la Somme et le Rhin, pillèrent et brûlèrent un grand nombre de villes, entre autres Cambrai, Liège, Maëstricht, Cologne, Aix-la-Chapelle et plusieurs monastères. L'année suivante ils brûlèrent la ville de Trèves, massacrèrent une partie des habitans, s'avancèrent jusqu'à Reims et à Metz, et remportèrent un immense butin. Charles le Gros pour arrêter leurs courses fit avec eux un traité par lequel il donna la Frise à Godefroi, un de leurs rois, qui se fit baptiser avec ses officiers, et il contenta l'autre roi, nommé Sigefroi, par une grosse somme d'argent. Ce dernier entra dans le royaume de Carloman, ravagea la Picardie et mit tout à feu et à sang. Enfin on détermina cette horde de barbares à se retirer moyennant douze mille livres pesant d'argent. Mais après la mort de Carloman, ils revinrent bientôt, et s'avancèrent jusqu'à Paris avec une si prodigieuse quantité de barques, que la Seine en était couverte dans l'espace de plus de deux lieues. Leur roi Sigefroi alla trouver l'évêque Goselen, lui demanda le passage, et l'assura qu'il n'avait pas d'autre dessein. Sur le refus de l'évêque, les Normands attaquèrent la ville et livrèrent de continuels assauts pendant plus de deux mois; mais ils furent toujours repoussés par le courage d'Eudes, comte de Paris, de Robert son frère, et de l'évêque Goselen, qui combattit lui-même avec son neveu l'abbé Ebole. Les barbares cessèrent leurs attaques le dernier jour de janvier 886; mais ils tinrent la ville bloquée jusqu'à l'année suivante, où l'empereur ne vint avec une armée que pour faire avec eux une paix honteuse. L'histoire de ce siège a été écrite en vers latins

par le moine Abbon, qui se trouvait présent et qui attribue le salut de la ville à la protection de saint Germain et de sainte Geneviève. Les Normands n'ayant pu faire passer leurs barques dans Paris, trouvèrent le moyen de les traîner par terre plus de deux mille pas, puis ils les remirent à l'eau, remontèrent la Seine et l'Yonne, et exercèrent leurs ravages dans une grande partie de la Bourgogne (1).

Les Sarrasins de leur côté continuaient de ravager l'Italie, et plusieurs villes avaient fait avec eux des traités, contre lesquels le pape Jean VIII s'éleva fortement dans plusieurs lettres où il menace d'excommunier ceux qui persisteraient dans cette alliance avec les ennemis de l'Église. N'ayant pu obtenir des rois français les secours qu'il avait sollicités au concile de Troyes, il tourna ses espérances du côté de l'empereur Basile, qui entretenait une flotte sur les côtes méridionales de l'Italie, pour protéger quelques villes qui lui appartenaient. Ce prince lui fit en effet de belles promesses suivies de quelques démonstrations; mais ces mesures inefficaces n'arrêtèrent point les courses des barbares. Ils pillaient impunément les territoires de Rome, de Spolette, de Bénévent, et les îles voisines. Ils brûlèrent en 881 le monastère de Saint-Vincent, dont ils massacrèrent presque tous les moines, et trois ans plus tard ils brûlèrent aussi celui du Mont-Cassin. L'abbé fut tué avec plusieurs moines, et ceux qui restèrent emportèrent ce qu'ils avaient pu sauver de leur trésor avec les titres du monastère, et se retirèrent à Théano dans un prieuré fondé depuis longtemps en l'honneur de saint Benoît (2).

Le pape avait envoyé dès le commencement de l'an 878 deux légats à Constantinople pour solliciter des secours de l'empereur Basile, et il les avait chargés d'une lettre pour le patriarche Ignace au sujet de la Bulgarie. Après

(1) Ann. Bertin., Fuld. et Met. — *Chron. norm.*

(2) *Chron. Cassin.* — *Chron. S. Vincent.*

lui avoir rappelé qu'il l'avait déjà averti deux fois de se désister de ses prétentions sur cette province, il ajoutait : « Nous vous faisons cette troisième monition par nos lettres et par nos légats, pour vous enjoindre de faire revenir de la Bulgarie tous les évêques et les prêtres ordonnés par vous; car nous ne pouvons souffrir qu'ils infectent de leurs erreurs cette nouvelle église que nous avons formée. Que si vous ne faites en sorte de les retirer dans le délai d'un mois, et si vous ne renoncez à toute juridiction sur la Bulgarie, vous demeurerez excommunié jusqu'à ce que vous obéissiez; et si vous vous obstinez, vous serez privé de la dignité patriarchale, que vous avez recouvrée par la faveur du saint-siège. » Il écrivit dans le même sens aux évêques grecs qui étaient en Bulgarie, et il exhorta le roi Michel à se séparer des Grecs, de peur, lui dit-il, d'être entraîné dans les hérésies où ils tombent souvent par l'autorité de leurs patriarches ou de leurs empereurs. On voit dans ces lettres le motif qui déterminait le pape à insister si fortement dans cette affaire pour la défense de ses droits. Il adressa l'année suivante une lettre aux évêques de Dalmatie par laquelle il leur ordonnait, sous peine d'excommunication, d'envoyer à Rome l'archevêque qu'ils auraient élu pour recevoir la consécration et le pallium du saint-siège, sans s'arrêter aux prétentions des Grecs. Il écrivit en même temps à saint Méthodius, archevêque de Moravie, pour renouveler la défense qu'il lui avait déjà faite l'année précédente, de célébrer la messe en langue slave; mais il révoqua bientôt après cette défense, et l'on assure que la messe se célèbre encore en slave dans quelques endroits de la Moravie.

Photius depuis sa déposition ne cessait d'exciter des troubles et des divisions dans l'église d'Orient. Un grand nombre d'évêques ordonnés par lui demeuraient fidèles à sa cause autant par intérêt que par attachement, et les catholiques, surtout les moines et le clergé, n'étaient pas

toujours à l'abri des persécutions. Cet orgueilleux secrétaire écrivait de tous côtés pour augmenter et soutenir son parti. Il témoignait le plus profond mépris pour le concile qui l'avait condamné, il se comparait aux martyrs et aux justes persécutés par les impies, décrivait avec les expressions les plus exagérées de l'hyperbole ses prétendues souffrances, et protestait avec une hypocrite affectation qu'il était disposé à souffrir bien davantage encore pour la défense de la justice et de la vérité. Il écrivit à l'empereur une lettre où il cherchait à l'émouvoir par des plaintes, des reproches et des prières, et qui représentait le compte terrible qu'il aurait à rendre de sa conduite au jugement de Dieu. Mais voyant que tous ces moeys ne réussissaient pas à son gré, il voulut gagner les bonnes grâces de Basile en flattant sa vanité, et il eut recours pour cet effet à un artifice bien digne d'un faussaire et d'un fourbe consommé. Comme ce prince était né d'une famille obscure, Photius imagina de lui fabriquer une fausse généalogie qui le faisait descendre du fameux Tiridate, roi d'Arménie, et il y joignit une prophétie annonçant que le règne de Basile serait plus long et plus glorieux que ceux de tous ses prédécesseurs. Il écrivit cette fable en lettres égyptiennes, sur un papier très-ancien, imitant de son mieux l'écriture antique, et revêtit le volume de la couverture d'un vieux livre, puis il le donna à Théophane, clerc de la chapelle impériale, pour le mettre dans la bibliothèque du palais. Théophane, qui était d'intelligence avec lui, montra un jour cet ouvrage à l'empereur comme le plus précieux de toute la bibliothèque, mais aussi comme le plus difficile à expliquer, ajoutant que dans tout l'empire il ne connaissait que Photius qui fût capable de lire ce manuscrit et de le comprendre. On l'envoya chercher sur-le-champ, et après quelques instants d'examen, il dit que ce livre renfermait des secrets concernant l'empereur lui-même, et qu'il lui en donnerait l'explication. Basile se laissa prendre à ce

piège , fit revenir Photius , chassé depuis huit ans , et lui rendit ses bonnes grâces. Une fois rentré en faveur , l'intrus par ses intrigues et ses flatteries ne tarda pas à se rendre maître de l'esprit du prince et à le gouverner entièrement. Il aurait bien voulu faire chasser Ignace et remonter sur le siège patriarcal ; mais craignant le soulèvement du peuple , il jugea plus à propos d'attendre la mort prochaine du saint patriarche , alors âgé de près de quatre-vingts ans. Cependant il reprit les fonctions épiscopales , fit des ordinations , et établit en divers endroits des évêques et des abbés.

Saint Ignace mourut le 23 octobre 878 , avant l'arrivée des légats qui lui apportaient les dernières lettres du pape. Aussitôt Photius reprit possession de l'église patriarcale , et recommença à persécuter avec la dernière violence les amis et les partisans d'Ignace. Il employa tous les moyens pour attirer à sa communion ceux qui refusaient de le reconnaître et d'approuver son rétablissement. Il en gagna quelques-uns par des présens , par des dignités , par des translations à des évêchés plus considérables. Il chargeait les autres de calomnies et les accusait de crimes atroces dont il n'était plus question du moment qu'on embrassait sa communion. Quant à ceux qui résistèrent avec plus de courage , il employait contre eux l'exil , la prison , les flagellations , les tortures , et plusieurs furent mis à mort par Léon , son beau-frère , qu'il avait fait nommer capitaine des gardes , et qui devint l'instrument de ses cruautés. Les légats du pape étant arrivés à Constantinople , refusèrent d'abord de communiquer avec Photius. Mais il vint à bout par ses présens et par les menaces de l'empereur de leur faire dire publiquement que le pape Jean les avait envoyés pour condamner Ignace et rétablir Photius , ce qui trompa beaucoup de monde et même plusieurs évêques. En même temps il envoya des députés à Rome avec une lettre où il protestait qu'on l'avait contraint de remonter sur l

siège patriarcal, et que la seule crainte de résister à la volonté de Dieu l'avait déterminé à reprendre le fardeau de l'épiscopat. Il fit souscrire cette lettre par quelques métropolitains dont il surprit les signatures, et il y joignit une lettre supposée sous le nom du patriarche Ignace et des autres évêques, pour prier le pape de recevoir Photius. L'empereur de son côté écrivit d'une manière pressante en faveur de l'intrus (1).

Le pape se trouva dans une grande perplexité. Il réclamait les secours de l'empereur contre les Sarrasins, il avait besoin de le ménager pour faire reconnaître à Constantinople les droits du saint-siège sur la Bulgarie; il voyait d'ailleurs Photius soutenu par un parti puissant, la plupart des églises occupées par des évêques qui lui étaient tout dévoués, et le schisme prêt à renaître et à se propager dans tout l'empire si l'on s'en tenait à la sévérité des règles canoniques. Enfin la mort d'Ignace ayant rendu le siège vacant, semblait offrir une occasion favorable d'éteindre complètement les divisions que le huitième concile n'avait pas fait cesser. Tous ces motifs parurent assez puissants au pape Jean VIII pour l'engager à se relâcher de la rigueur des canons. Il répondit donc à l'empereur qu'à sa prière, et attendu la mort du patriarche légitime, et les circonstances du temps, il voulait bien user d'indulgence envers Photius, quoiqu'il eût repris ses fonctions sans l'aveu du saint-siège, mais à la condition qu'on assemblerait un concile où cet intrus demanderait pardon, qu'on rendrait au saint-siège la juridiction sur la Bulgarie, et qu'à l'avenir on n'élèverait plus de laïques sur le siège patriarcal. Le pape pour justifier cette indulgence établissait, par l'autorité des conciles et des pères et par divers exemples, qu'il était permis d'user de dispense pour cause de nécessité ou pour d'autres motifs, et il ajoutait : « Maintenant donc que

(1) Nicet. *Vit. Ignat.* — Stylian. *Epist.*

les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, les archevêques, les évêques, les prêtres et tout le clergé de Constantinople, sans excepter ceux qui ont été ordonnés par Méthodius et par Ignace, consentent au retour de Photius, nous le recevons aussi pour évêque et pour collègue, à la charge qu'il demandera pardon en plein concile suivant la coutume; et afin qu'il ne reste plus de dispute dans l'Eglise, nous l'absolvons de toute censure ecclésiastique, et avec lui les évêques, les clercs et les laïques qui en avaient été frappés, nous appuyant sur la puissance qui, selon la croyance de l'Eglise universelle, nous a été conférée par Jésus-Christ dans la personne du prince des apôtres. Nous vous enjoignons de rappeler à l'unité et de recevoir à bras ouverts les évêques et les clercs ordonnés par Ignace, et de leur rendre leurs places, afin que l'union soit entière; et si quelques-uns refusent de communiquer avec le nouveau patriarche, après trois monitions, nous les déclarons excommuniés jusqu'à ce qu'ils obéissent. » Le pape écrivit dans le même sens à Photius; et dans une lettre circulaire aux évêques d'Orient et spécialement aux trois patriarches, il déclare que c'est à leurs instantes prières qu'il accorde le rétablissement de Photius, soit qu'en effet pour se ménager la protection de l'empereur ils eussent réellement appuyé la demande de l'intrus, soit plutôt que celui-ci ait réussi à le faire croire par son habileté de faussaire et d'imposteur. Enfin le pape commit le soin de cette affaire aux légats qu'il avait à Constantinople, et leur adjoignit un prêtre cardinal nommé Pierre, à qui il remit toutes ses lettres avec des instructions dont nous n'avons plus qu'un exemplaire altéré par Photius; car on y fait dire au pape : « Nous voulons aussi que les conciles tenus contre Photius sous le pape Adrien, tant celui de Rome que celui de Constantinople, soient dès à présent déclarés nuls, et ne soient plus comptés au nombre des conciles; » ce qui ne peut guère se con-

cilier avec la teneur des lettres du pape, où le rétablissement de l'intrus est représenté comme une grâce accordée par dispense et avec obligation de demander pardon.

Lorsque le cardinal Pierre fut arrivé, Photius assembla au mois de novembre 879 un concile où se trouvèrent près de quatre cents évêques, si toutefois les souscriptions sont véritables; car on ne peut rien affirmer sur la seule garantie d'un faussaire si impudent. Il présida lui-même à ce concile, dont il dirigea toutes les opérations selon ses vues, et l'on remarque dans les actes qu'il est toujours nommé avant le souverain pontife. Ayant gagné les légats du pape, il ne lui fut pas difficile de gagner aussi ceux des patriarches d'Orient, que le désir de trouver un appui et d'obtenir des secours ou des aumônes, disposait à favoriser le parti le plus puissant. Après qu'on eut exposé l'objet du concile, Zacharie, évêque de Chalcédoine, donna les louanges les plus outrées à Photius, le représenta comme un homme doué de toutes les vertus, exempt de toutes les passions, persécuté par l'envie comme autrefois le Fils de Dieu sur la terre, et tous les évêques applaudirent à ces éloges. Le légat Pierre présenta les lettres du pape; mais Photius en les faisant traduire avec le soin de les tronquer et de les altérer sur plusieurs points; il n'y était plus question de la mort du patriarche Ignace, ni du reproche fait à Photius d'avoir repris ses fonctions sans l'aveu du saint-siège, ni du pardon qu'il devait demander en plein concile, ni de l'absolution que le souverain pontife lui accordait, et l'on faisait dire au pape Jean qu'il annulait et rejetait le concile tenu contre l'intrus, comme n'ayant pas été souscrit par le pape Adrien. On lut aussi les lettres réelles ou supposées des patriarches d'Orient, qui témoignaient donner leur entière approbation au rétablissement de Photius. Les députés de ces patriarches attestèrent en outre que jamais leurs églises n'avaient cessé de le reconnaître et de communiquer avec lui; qu'elles avaient anathématisé le co-

tile précédent, et que ceux qui s'y étaient présentés comme légats avaient usurpé faussement cette qualité. Après ces préliminaires, on cassa les conciles de Rome et de Constantinople contre Photius, avec anathème contre ceux qui refuseraient de communiquer avec lui; on confirma son rétablissement sans tenir aucun compte des conditions imposées par le pape; il ne fut pas même question du pardon que l'intrus devait demander; on déclara touchant la défense d'élever des laïques à l'épiscopat que la coutume contraire était reçue de temps immémorial en Orient, et que chaque église devait garder ses usages; et quant à la restitution de la Bulgarie, Photius et les évêques éludèrent cette demande en répondant que le concile n'avait point à s'occuper d'une question de limites, qu'elle serait traitée en temps plus convenable, et que du reste ils se joindraient eux-mêmes aux légats pour prier l'empereur de la décider. Ensuite on fit citer Métrophane de Smyrne, qui refusait de reconnaître Photius. Il répondit qu'une maladie l'empêchait de se rendre au concile, et les légats le déclarèrent privé de toute communion ecclésiastique jusqu'à ce qu'il se soumit à son patriarche. Ils ajoutèrent que le pape Jean donnait à Photius la même puissance de lier et de délier qu'il avait reçue de saint Pierre, en vertu de laquelle Photius pourrait condamner, en leur absence, Métrophane et les autres qui refusaient de se soumettre. L'intrus reconnaissant lui-même à cette occasion la primauté du saint-siège, dit aux légats : Nous vous tenons pour nos pères, comme légats du pape, notre père spirituel. Il reconnut encore cette primauté dans un canon fait à ce sujet portant que Photius ne recevrait point ceux que le pape aurait condamnés, ni le pape ceux qui seraient condamnés par Photius, sans préjudice des privilèges du saint-siège de Rome. On voit bien toutefois que, malgré cette reconnaissance forcée, tous les efforts de son artificieuse habileté tendaient à se ménager les moyens de

s'affranchir de toute dépendance et de se mettre sur un pied d'égalité. Enfin, pour condamner indirectement les Latins sur le dogme de la procession du Saint-Esprit et se procurer un prétexte d'attaquer l'Église romaine, qui avait permis d'ajouter au symbole de Nicée le mot *filioque*, Photius fit lire ce symbole tel qu'il avait été adopté au second concile de Constantinople, avec anathème contre quiconque oserait y ajouter ou en retrancher. On répéta cet anathème dans deux sessions. Tel est le résumé des actes de ce conciliabule, où l'on remarque une apologie si complète de Photius, et des faussetés si évidemment incroyables, qu'il est naturel de supposer qu'ils ont été dressés ou altérés par cet habile faussaire; car, malgré l'influence qu'il exerçait, on ne peut guère admettre que le concile ait applaudi à tant de mensonges. On trouve à la fin de ces actes une lettre du pape Jean à Photius où il blâme avec les expressions les plus fortes ceux qui avaient introduit l'addition du mot *filioque* dans le symbole; mais il ne touche nullement au fond de la doctrine catholique touchant la procession du Saint-Esprit, ce qui n'a pas empêché les Grecs schismatiques de prendre avantage de cette lettre et de l'anathème prononcé dans le conciliabule de Photius, qu'ils regardent comme le véritable huitième concile œcuménique, ne comptant pour rien celui qui avait été tenu dix ans auparavant contre le premier auteur de leur schisme. Du reste, on peut bien croire que si le pape Jean a écrit en effet une lettre sur ce sujet, elle n'est pas sortie des mains de Photius sans avoir subi des altérations.

Les légats du pape revinrent à Rome avec des lettres de l'empereur Basile portant que la paix était rétablie à Constantinople et qu'il avait donné des ordres pour la restitution de la Bulgarie; mais cette résolution n'eut pas de suite. Photius écrivit de son côté que le concile avait suivi en tout les instructions du saint-siège, si ce n'est que lui-même n'avait pas cru devoir demander pardon

parce que c'eût été faire tort à sa dignité et se reconnaître criminel. Le pape répondit à l'empereur pour lui témoigner sa satisfaction relativement à la Bulgarie, et pour le remercier des secours qu'il venait d'envoyer en Italie, après quoi il ajoutait : « Nous approuvons ce que le concile de Constantinople a ordonné par indulgence et par grâce pour le rétablissement de Photius; mais si nos légats ont fait quelque chose contre nos ordres, nous le rejetons et le déclarons nul et non avenu. » Il écrivit à Photius avec la même restriction, se plaignit qu'on n'eût pas suivi ses ordres, et lui reprocha surtout de n'avoir pas consenti à demander pardon. Ensuite il envoya à Constantinople le diacre Marin en qualité de légat, pour annuler tout ce qui aurait été fait contre les instructions du saint-siège. Marin ayant appris les détails de ce qui s'était passé et la condamnation du huitième concile général et des conciles tenus à Rome sous les papes Nicolas et Adrien, cassa par l'autorité apostolique le conciliabule de Photius, et confirma les jugemens rendus contre cet intrus dans les conciles précédens. L'empereur irrité fit mettre en prison le courageux légat et l'y retint pendant un mois; mais voyant qu'il ne pourrait l'ébranler, il lui rendit la liberté. Le pape Jean VIII approuva la conduite de son légat et confirma lui-même la condamnation de Photius, avec anathème contre ses partisans (1).

Ce pape étant mort bientôt après, au mois de décembre de l'an 882, on lui donna pour successeur le diacre Marin, qui ne tint le saint-siège qu'un an et quelques mois. Il s'empressa de confirmer la déposition de Photius et de condamner le conciliabule de Constantinople. Il rétablit au contraire Formose, évêque de Porto, que le pape Jean VIII avait déposé. Adrien III, successeur de Marin, se déclara aussi contre Photius. Il se rendait en France

(1) *Epist.* Steph. V. — Append. ad concil. VIII.

pour solliciter des secours contre les Sarrasins, lorsqu'il mourut en 885, après un court pontificat. Étienne V, qui lui succéda, tint le saint-siège près de six ans. Il fut élu d'une voix unanime, mais il s'opposa de tout son pouvoir à son élévation, et l'on fut obligé de rompre les portes de sa maison pour l'en tirer et le conduire au palais pontifical. Comme les biens de l'Église se trouvaient presque entièrement dissipés, il employa en aumônes son riche patrimoine. Il nourrissait les orphelins comme ses enfans, et en avait toujours quelques-uns à sa table. Il faisait faire de pieuses lectures pendant son repas, même lorsqu'il donnait à manger aux grands. Il célébrait la messe tous les jours, et consacrait à la prière tout le temps que lui laissaient ses fonctions pastorales. Les campagnes étant ravagées par des sauterelles, il se rendit à la chapelle de Saint-Grégoire, se mit en prière, bénit de l'eau, la fit distribuer au peuple pour la jeter sur les blés et sur les vignes, et ces insectes disparurent.

L'empereur Basile, fort mécontent de voir le rétablissement de Photius condamné par le saint-siège, avait envoyé à Rome des lettres qui renfermaient contre les papes Marin et Adrien des plaintes amères et injurieuses. Étienne y répondit avec beaucoup de fermeté, et représenta à l'empereur que ce n'était pas aux princes à régler les affaires de l'Église, dont le soin est confié à ceux que Jésus-Christ a revêtus de son autorité. Mais sa lettre n'arriva qu'après la mort de Basile, qui perdit la vie à la suite d'une blessure, au mois de mars de l'an 886. Ce prince avait d'excellentes qualités et beaucoup de zèle pour la religion. On compte jusqu'à quarante-deux églises qu'il fit bâtir ou réparer à Constantinople ou aux environs. Il remporta plusieurs victoires sur les musulmans ; mais on lui reproche d'avoir exercé d'affreuses cruautés contre ceux qu'il faisait prisonniers, principalement contre les renégats. Il eut pour successeur son fils Léon, que son amour pour les sciences fit surnommer le Philosophe. Le

nouvel empereur ne tarda pas à chasser Photius du siège de Constantinople. On accusait cet ambitieux sectaire d'avoir voulu élever sur le trône un de ses parens, au préjudice de Léon. L'intrigue avait été conduite par un scélérat nommé Théodore, et surnommé Santabarène, un des partisans les plus fanatiques de Photius. Il était fils d'un manichéen, qui faisait profession de magie, et on l'accusait de se livrer lui-même aux enchantemens, à la divination et à d'autres pratiques détestables. Photius l'avait fait nommer abbé du monastère de Stude, puis il l'avait fait évêque d'Euchaite dans la Natolie, et l'avait recommandé à l'empereur Basile comme un homme qui réunissait la sainteté à la science et qui avait même le don de prophétie. Léon, qui n'était point dupe de son hypocrisie, n'en parlait qu'avec mépris, et Santabarène, pour s'en venger, ne balança pas à l'accuser de vouloir ôter la vie à son père. Il eut recours à un odieux artifice pour le persuader à l'empereur Basile, qui fit mettre le prince en prison, et qui lui aurait même fait crever les yeux par les conseils de ce scélérat, si les remontrances du sénat ne l'eussent retenu. Léon, devenu empereur, fit mettre en prison Santabarène et Photius, et nomma des commissaires pour leur faire leur procès. Il fit crever les yeux à Santabarène et l'envoya en exil; mais il lui permit ensuite de revenir à Constantinople, et lui assigna une pension sur une église. Quant à Photius, après avoir fait lire publiquement dans l'église le détail de ses crimes, il le fit renfermer dans un monastère, où ce fameux sectaire mourut quelques années après. Il nous reste de lui un grand nombre de lettres, et plusieurs autres écrits, dont le plus célèbre est sa Bibliothèque. Elle contient l'analyse et souvent des extraits considérables de deux cent quatre-vingts ouvrages, dont un grand nombre n'existent plus, ce qui la rend infiniment précieuse; car on voit par ceux qui nous restent que ces extraits sont fidèles et judicieux. Il a fait aussi sous le titre de Nomocanon un

recueil indiquant sous différens chapitres, suivant la diversité des matières, les canons et les lois qui contiennent des réglemens sur chacun de ces divers objets.

L'empereur fit élever sur le siège de Constantinople son frère Étienne, qui était entré depuis longtemps dans le clergé, et qui fut ordonné sur la fin de l'an 886 par le métropolitain de Césarée en Cappadoce. Le nouveau patriarche tint le siège six ans, et se signala par des vertus qui l'ont fait compter par l'église grecque au nombre de ses saints. Comme il avait été ordonné diacre par Photius, l'empereur, pour mettre fin au schisme, réunit les évêques, les prêtres et les abbés qui avaient refusé de communiquer avec les schismatiques, et leur persuada d'écrire en même temps que lui à Rome pour engager le pape à user d'indulgence envers Étienne et les autres que l'intrus avait ordonnés. Stylien, métropolitain de Néocesarie, écrivit au nom de tous une lettre où, après avoir raconté succinctement l'histoire du schisme de Photius, il ajoutait : « Comme nous savons que c'est vous qui devez nous diriger et nous redresser, nous vous prions d'avoir pitié d'un peuple qui n'a pas reçu sans une raison plausible l'ordination de Photius, mais sur l'autorité de vos légats. » Le pape Étienne répondit qu'il ne pouvait rien décider avant d'être mieux instruit de toutes les circonstances. Les Grecs envoyèrent une députation avec de nouvelles lettres. Mais soit par la difficulté des communications, soit pour d'autres causes, ces lettres n'arrivèrent qu'après la mort du pape Étienne. Formose, qui lui succéda, envoya des légats en Orient avec des instructions portant que la condamnation de Photius devait demeurer perpétuelle et irrévocable, et quant à ceux qui avaient été élevés aux ordres par l'intrus, le pape ordonnait qu'ils seraient reçus seulement à la communion laïque, après avoir donné un libelle où ils reconnaîtraient leur faute et en demanderaient pardon, avec promesse de n'y plus retomber. Le patriarche Étienne mourut peu de

emps après, et eut pour successeur Antoine, surnommé Paulée, que l'église grecque compte aussi au nombre des saints.

L'empereur Léon publia pendant les premières années de son règne plusieurs lois concernant les matières ecclésiastiques, et il est probable qu'il les fit rédiger de concert avec le patriarche son frère, à qui elles sont toutes adressées. Elles tendent pour la plupart à abroger des nouveautés introduites par Justinien. Léon entreprit un autre travail beaucoup plus considérable sur le droit romain. Comme la compilation de Justinien avait le défaut d'être divisée en plusieurs corps d'ouvrages, le Digeste, le Code, les Institutes, sans compter les Nouvelles, publiées depuis, il fit refondre et rédiger en un seul corps toutes les lois contenues dans ces différens livres. On les nomma les Basiliques, soit parce que l'empereur Basile avait commencé cet ouvrage, soit pour dire les constitutions impériales. C'est ce droit que les Grecs ont toujours suivi depuis.

L'Angleterre avait été pendant longtemps désolée par les courses et les ravages des Normands, mais elle fut délivrée par le roi Alfred, à qui ses victoires et son génie ont fait donner le surnom de Grand. Ces barbares envahirent le Northumbre en 867, prirent la ville d'York, dévastèrent toute la province et détruisirent plusieurs monastères, entre autres celui de Bardeney, dont ils massacrèrent tous les moines. Ils revinrent encore en plus grand nombre trois ans plus tard, et détruisirent les monastères de Lindisfarn, de Jarow, de Wiremouth, de Streshal et plusieurs autres. L'abbesse de Collingham, nommée Ebba, pour se soustraire à l'insolence de ces barbares, eut le courage de se couper le nez et la lèvre supérieure, et toutes les religieuses imitèrent son exemple. Les Normands, survenus le lendemain, n'osèrent en approcher, et les brûlèrent avec le monastère. Toutes les religieuses de l'abbaye d'Éli furent aussi massacrées.

Théodore, abbé du monastère de Croyland, dans le royaume des Merciens, fit cacher la plupart de ses moines dans les marais voisins, et ne retint avec lui que les vieillards et les enfans, espérant que leur âge les ferait épargner. Mais les Normands étant arrivés pendant la célébration de l'office, égorgèrent l'abbé et plusieurs moines au pied de l'autel, tourmentèrent les autres pour leur faire découvrir les trésors du monastère, puis ils les tuèrent tous et mirent le feu à l'église et aux autres bâtimens. Ils traitèrent avec la même fureur les moines de Medeshamsted, qui avaient essayé de se défendre avec le secours de leurs vassaux. Le chef des barbares tua de sa propre main tous ceux qui portaient l'habit religieux au nombre de quatre-vingt-quatre, après quoi il pillait le monastère et le fit brûler. Le feu dura quinze jours, ce qui peut faire juger de l'étendue des bâtimens et de la quantité d'objets qu'ils renfermaient. Edmond, roi d'Essex, anglie, ayant été pris par les Normands, fut percé de flèches et ensuite décapité (1). Il est honoré comme martyr le 20 novembre, jour de sa mort.

Les barbares étaient maîtres de la plus grande partie du pays, lorsque Alfred monta sur le trône, en 871. Il était fils du roi Ethelulfe ou Ethelwolf, et petit-fils d'Ethelbert, qui avait réuni sous un même sceptre les royaumes de l'heptarchie. Alfred fut déclaré roi après la mort de ses frères Ethelbald, Ethelbert et Ethelrède, qui ne régnèrent que peu de temps. Le dernier avait été tué dans une bataille contre les Normands, et Alfred fit de vains efforts pendant les six premières années de son règne pour arrêter leurs conquêtes et leurs ravages. Accablé enfin par le nombre, en 877, et n'ayant plus ni villes pour se retirer, ni troupes suffisantes pour tenir la campagne, fut réduit à se cacher dans un bois environné de marais inaccessibles. Il y demeura environ six mois, logé avec

(1) Guill. Malmesb. — Ingulf.

la reine et ses gens dans la cabane d'un berger, et vivant de chasse ou de pêche. Un jour qu'il était resté seul avec la reine, un pauvre vint frapper à la porte et demander l'aumône. Qu'avons-nous à lui donner ? dit-il à la reine ; elle répondit qu'il ne restait qu'un seul pain. Dieu soit loué, reprit le roi ; celui qui avec cinq pains a nourri cinq mille hommes peut bien faire que la moitié d'un pain nous suffise ; donnez l'autre moitié à ce pauvre. Peu de momens après, les gens du prince arrivèrent avec une énorme quantité de poissons.

Alfred apprit ensuite que les Anglais avaient fait un dernier effort, qu'un chef des Danois avait été tué, qu'on avait pris le corbeau qui servait d'étendard à ces païens, et auquel ils attribuaient une vertu magique qui faisait leur plus grande confiance. Il sortit aussitôt de sa retraite, rassembla ses troupes dispersées, tomba tout à coup sur les barbares et remporta une victoire complète. Une partie de ceux qui échappèrent au massacre gagnèrent précipitamment leurs vaisseaux et furent coulés à fond par la flotte anglaise. D'autres se renfermèrent dans une forteresse, où ils furent assiégés et bientôt obligés de se rendre aux conditions qu'on voulut leur imposer. Le roi Alfred obligea ceux qui ne voulurent point quitter l'idolâtrie à sortir de l'île, et donna des terres aux autres, qui prirent la résolution de se faire chrétiens avec leur roi Guthrum. Il les établit dans les royaumes d'Estanglie et de Northumbre, qui étaient presque dépeuplés. Il tint sur les fonts du baptême le roi barbare, et le nomma Edelstan. Il fit ensuite, de concert avec lui, des lois pour les nouveaux chrétiens. Il ordonna le paiement des dîmes, l'observation des dimanches, des fêtes et des jeûnes, établit des peines pécuniaires contre ceux qui retourneraient à l'idolâtrie, qui se livreraient à des superstitions ou qui contracteraient des mariages illicites. La paix fut ainsi consolidée pendant tout le règne d'Alfred (1). Ce

(1) Guill. Malmesb. — Asser. *Vit. Alfr.*

roi fit aussi pour les Anglais un code de lois civiles et pénales, où il dit qu'il a suivi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les lois d'Ina, roi de Wessex, d'Offa, roi des Merciens, et d'Éthelbert, premier roi chrétien. Ce recueil commence par le Décalogue avec un extrait des lois mosaïques, et le décret du concile tenu par les apôtres à Jérusalem. On peut y remarquer qu'il consacre le droit d'asile dans les églises, et qu'il aggrave la peine du vol commis le dimanche ou dans le lieu saint. Il marque les fêtes observées en Angleterre, entre lesquelles on compte huit jours du mois d'août avant l'Assomption, douze jours à Noël et quinze à Pâques.

On rapporte à ce même temps la mort de saint Néot qui s'était rendu célèbre dans le royaume de Wessex par ses vertus et ses miracles. Il était d'une illustre famille alliée à celle des rois, et avait embrassé dès sa jeunesse la vie monastique à Glastembury. Il montra une si grande ferveur, que souvent il passait les nuits en prières. L'évêque, instruit de son mérite, l'ordonna diacre, et ensuite il l'éleva à la prêtrise, malgré sa résistance, sur la demande de toute la communauté. Mais bientôt saint Néot, dont la célébrité croissait de jour en jour, voulut se dérober à l'empressement des peuples qui venaient demander le secours de ses instructions et de ses prières. Il mena pendant sept ans la vie d'anchorète dans les montagnes de Cornouailles, puis il fit le pèlerinage de Rome, et le pape lui ayant ordonné de travailler au salut des âmes, il bâtit à son retour un monastère où il ne tarda pas à avoir un grand nombre de disciples. Plusieurs seigneurs vinrent lui offrir leurs enfans ou se ranger eux-mêmes sous sa conduite. L'âge ne lui fit rien relâcher de ses austérités, et on raconte que souvent il se plongeait dans l'eau par un froid rigoureux, et y demeurait assez longtemps pour réciter tout le Psautier. Il mourut vers l'an 877.

Le roi Alfred, après les succès inespérés qu'il avait obtenus contre les Normands ou Danois, envoya l'évêque

de Schirburn à Rome avec de riches offrandes pour l'église de Saint-Pierre, et il le chargea aussi d'en porter jusque dans les Indes, où l'on croyait qu'était le tombeau de saint Thomas. L'évêque fit heureusement ce grand voyage, et rapporta de Rome du bois de la vraie croix, que le pape Marin envoya au roi avec d'autres présens. Les malheurs des règnes précédens avaient tellement fait tomber les études en Angleterre, qu'on y trouvait à peine quelqu'un qui entendit le latin. La discipline monastique n'était pas moins déchue ; on n'observait presque plus la règle, et quoiqu'il y eût un grand nombre de monastères, ils n'étaient guère remplis que d'enfans qu'on y mettait avant l'âge de raison. Enfin l'ignorance avait produit un grand relâchement dans les mœurs ; plusieurs portaient l'oubli ou le mépris des saintes règles jusqu'à dire qu'il était permis aux prêtres et même aux évêques d'avoir des femmes, et que chacun pouvait épouser ses parentes ou des religieuses, et avec sa femme avoir une concubine. Le roi Alfred n'oublia rien pendant le cours de son règne pour remédier à ces maux et faire refleurir les sciences et la religion. Il fit venir des étrangers, et surtout des Français, pour repeupler les monastères. Il attira en Angleterre un grand nombre de savans des pays voisins, et les combla de biens et d'honneurs. On cite entre autres deux moines français, Grimbald et Jean, tous deux prêtres et célèbres par leur science et leur vertu. Il les établit à Oxford, où se trouvait déjà une école fameuse, dont on faisait remonter le commencement jusqu'à saint Gildas. Mais la rivalité des anciens maîtres les força bientôt de se retirer, et le roi les nomma abbés de deux monastères qu'il venait de fonder. Il attira aussi auprès de lui et encouragea par des récompenses les savans du pays. Asser, moine savant de Saint-Davis, dans le pays de Galles, fut élevé sur le siège épiscopal de Schirburn. Plegmond, qui avait été longtemps ermite, devint archevêque de Cantorbéry, et travailla avec beaucoup de zèle

à combattre par ses instructions les erreurs qu'on cherchait à répandre concernant le concubinage et les mariages illicites. Foulques, archevêque de Reims, lui écrivit à ce sujet une lettre de félicitations et d'encouragemens (1).

Alfred ne se contenta pas de protéger les lettres et de favoriser les savans, il se rendit lui-même très-habile dans les sciences et travailla à l'instruction de ses sujets. Il recueillit les anciens vers saxons qui contenaient l'histoire de la nation, et composa plusieurs écrits, entre autres un traité contre les mauvais juges, un recueil de sentences et de paraboles, et des cantiques sur divers sujets de morale. Il traduisit aussi en saxon les ouvrages qu'il jugea les plus utiles, notamment le Pastoral et les Dialogues de saint Grégoire, les Histoires d'Orose et de Bède, la Consolation de Boèce et une partie des Psaumes de David. Il envoya une copie de sa traduction du Pastoral à chaque cathédrale, et ordonna de la conserver avec soin pour l'instruction de ceux qui ne savaient qu'imparfaitement le latin. Il recommanda en même temps d'établir des écoles pour apprendre à lire aux Anglais, afin qu'ils pussent au moins profiter de ce qui était écrit en langue vulgaire. Ce roi plein de zèle fit tenir un grand nombre de conciles, car on peut donner ce nom aux assemblées de la nation qui se tenaient deux fois l'an, et où les évêques avaient toujours la principale autorité. Il consacrait la moitié de ses revenus à des œuvres de piété, particulièrement à l'entretien des écoles et des monastères qu'il avait fondés. Il envoyait aussi de temps en temps des aumônes à Rome, indépendamment du tribut ordinaire connu sous le nom de denier de Saint-Pierre. Il avait montré dès sa jeunesse une tendre piété, et comme il était souvent alors tourmenté par des tentations violentes, il se relevait pendant la nuit pour aller

(1) Flodoard, lib. IV. — Asser. *Vit. Alfr.*

se prosterner dans l'église et demander à Dieu la grâce de les surmonter. Les soins de la guerre et du gouvernement lorsqu'il fut monté sur le trône ne diminuèrent point sa ferveur. Il entendait la messe tous les jours, et partageait son temps entre les exercices de la religion et les affaires de son royaume. Ce grand prince mourut au commencement du dixième siècle, âgé seulement de cinquante-deux ans.

L'empereur Charles le Gros était tombé dans une si grande faiblesse de corps et d'esprit, que tous les seigneurs de Germanie l'abandonnèrent à la fin de l'an 887, et élurent pour roi Arnoul, fils illégitime de Carloman. Une partie de l'Italie défera la couronne à Bérenger, duc de Frioul, et une autre partie proclama Gui, duc de Spolette, qui défit Bérenger et le força à se réfugier auprès d'Arnoul. Les seigneurs et les évêques de la France occidentale élurent Eudes, comte de Paris, fils de Robert le Fort, qui s'était signalé par sa valeur dans les guerres contre les Normands. Raoul se fit reconnaître pour roi par les seigneurs et les évêques de la haute Bourgogne, c'est-à-dire du pays entre les Alpes et le mont Jura, et deux ans plus tard, Louis, fils de Boson, fut couronné roi de Provence. Charles, surnommé le Simple, fils posthume de Louis le Bègue, fut déclaré roi par une assemblée de plusieurs seigneurs et évêques tenue à Reims en 893; mais le roi Eudes conserva son autorité sur la plus grande partie de la France. L'empereur Charles ne survécut guère que deux mois à sa déposition, et mourut au commencement de l'an 888. Le pape Formose couronna empereur, l'an 892, Gui de Spolette, et l'année suivante il lui associa Lambert, fils de ce duc. Toutes ces révolutions devinrent une source de troubles et de désordres qui achevèrent d'épuiser les forces de la monarchie (1).

Le roi Arnoul fit tenir en 888 un concile à Mayence

(1) *Regin. Chron.*

où se trouvèrent avec les évêques de la province les archevêques de Trèves et de Cologne avec leurs suffragans. On y fit vingt-six canons presque tous extraits des conciles précédens. Le seul remarquable est celui qui concerne la pénitence imposée aux meurtriers des prêtres. On les condamne à s'abstenir de viande et de vin pendant toute leur vie et à jeûner tous les jours jusqu'au soir, excepté les dimanches et les fêtes ; on leur défend de porter les armes et d'aller autrement qu'à pied. Ils seront cinq ans sans pouvoir entrer dans l'église, et resteront en prières à la porte pendant la messe et les autres offices ; ils pourront entrer dans l'église les sept années suivantes, mais sans communier ; enfin, après ces douze ans ils pourront communier, en observant le reste de la pénitence trois fois la semaine. On trouve dans la préface de ce concile un triste détail des calamités publiques, et les évêques y déplorent, indépendamment des ravages causés par les Normands, les brigandages, les violences et les pillages, contre lesquels on avait déjà porté tant de lois demeurées toujours sans effet.

On trouve aussi les mêmes plaintes dans un concile tenu à Metz vers le même temps. On y défendit aux seigneurs laïques de s'approprier aucune partie des dîmes dans l'étendue de leurs terres. On défendit aux curés d'avoir deux paroisses et de rien prendre pour les sépultures. On leur ordonna de montrer à l'évêque dans le synode leurs livres d'église et les ornemens sacerdotaux. On renouvela les défenses de communiquer avec les excommuniés, en exceptant toutefois de cette défense leurs serfs, leurs affranchis et leurs vassaux. On défendit aussi aux chrétiens de manger avec les juifs. Enfin, à l'occasion d'un inceste commis par un prêtre avec sa propre sœur, on défendit à tous les prêtres d'avoir aucune femme chez eux, pas même les parentes exceptées par les anciens canons. Un autre prêtre s'étant marié publiquement dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, cette union scanda-

leuse indigna tellement les fidèles, qu'ils s'y opposèrent de vive force et empêchèrent l'époux sacrilège d'emmener cette femme. L'évêque Mancion, après l'avoir excommunié, en écrivit ensuite au métropolitain pour en faire une punition exemplaire.

Les instructions données par Riculfe de Soissons en 889 aux curés de son diocèse, contiennent quelques détails remarquables sur la discipline. « Ayez soin, dit-il, de chanter les heures canoniales, prime, tierce, sexte, la messe, que vous célébrerez tous les jours, none, vêpres, complies et matines. Engagez vos paroissiens à venir souvent au moins à la messe; et les dimanches et les fêtes, à ne point manquer à matines, à la messe et à vêpres. Chacun de vous doit savoir par cœur les Psaumes, le Symbole de saint Athanase et le canon de la messe; chacun aussi doit avoir un Missel, un Lectionnaire, un livre d'Évangiles, un Martyrologe, un Antiphonier, un Psautier, et les quarante homélies de saint Grégoire, le tout conforme aux exemplaires de notre cathédrale. Si vous ne pouvez avoir tout l'Ancien Testament, ayez au moins la Genèse. » On peut juger par là combien les livres étaient rares et chers. Riculfe recommande une grande propreté dans les ornemens et les vases sacrés, et défend de se servir dans les saints mystères de l'aube qu'on portait ordinairement. C'est que les ecclésiastiques avaient toujours une aube par-dessus leur tunique, et il en fallait une particulière pour l'autel, afin qu'elle fût plus propre. On voit ici que le vêtement ordinaire des ecclésiastiques était de couleur blanche. Riculfe recommande encore de se servir de l'encens autant que possible à la messe et à vêpres; de donner l'eucharistie aussitôt après le baptême, et il défend de rien exiger pour les sépultures, mais il permet de recevoir ce qui sera offert volontairement. Il ordonne aux prêtres d'instruire avec soin les enfants, et leur défend d'admettre de jeunes filles dans leur école. Enfin, il ordonne que les curés de chaque doyenné s'as-

semblent tous les mois pour conférer ensemble sur leurs devoirs et sur les besoins de leurs paroisses.

Nous devons signaler aussi comme un nouveau témoignage de la discipline et de la ferveur qui se maintenaient encore au milieu de ces temps d'anarchie, quelques traits remarquables de la règle qu'un moine nommé Grimlaïc composa pour les reclus. C'étaient des religieux qui s'enfermaient dans l'enclos d'une cellule attenante au monastère, après avoir fait vœu de n'en sortir jamais. Pour cela ils avaient besoin de la permission de l'évêque et de l'abbé, et lorsqu'ils l'avaient obtenue, on les éprouvait encore un an dans le monastère, après quoi ils faisaient leur vœu de stabilité en présence de l'évêque, qui ensuite apposait son sceau sur la porte de la cellule. Le reclus devait y avoir tout ce qui lui était nécessaire, et même un oratoire s'il était prêtre. On y ouvrait une petite fenêtre donnant sur l'église, afin qu'il pût présenter son offrande pour le sacrifice, chanter avec la communauté, et répondre aux personnes qui venaient lui parler. Mais il y avait des rideaux en dehors et en dedans, afin qu'il ne pût ni voir ni être vu. Si quelques femmes venaient le consulter ou se confesser à lui, elles le faisaient par cette fenêtre et en présence de tout le monde. Le reclus pouvait avoir dans l'enceinte de sa retraite un petit jardin pour prendre l'air et cultiver quelques herbages. Ses disciples avaient leur cellule près de la sienne avec une fenêtre par laquelle ils pouvaient le servir et recevoir ses instructions. Lorsqu'on jugeait à propos qu'il y eût deux ou trois reclus ensemble, leurs cellules se touchaient avec des fenêtres de communication ; mais ils ne devaient se parler que pour des conférences spirituelles. La règle recommande aux reclus l'étude de l'Écriture sainte et des auteurs ecclésiastiques, l'examen de conscience, l'oraison mentale, et ordonne le travail des mains dans les intervalles de la prière et de la lecture ; tant pour mortifier le corps que pour éviter

les tentations et l'ennui. Le temps du travail était depuis tierce jusqu'à none. Quand les reclus étaient malades , on ouvrait leur porte pour les assister ; mais il ne leur était pas permis de sortir sous quelques prétextes que ce fût. Ils pouvaient user du bain dans leur cellule , et aussi souvent qu'ils le voulaient s'ils étaient prêtres ; car on jugeait que cette propreté extérieure était convenable pour approcher plus décemment des saints mystères.

Vers le même temps, saint Gérauld, comte d'Aurillac, donna cette terre pour la fondation d'un monastère , et après avoir construit l'église et les bâtimens , il y plaça des jeunes gens de famille noble , qu'il avait fait instruire et former à la vie religieuse dans le monastère de Vabres, fondé environ trente ans auparavant par Raimond, comte de Toulouse. Mais étant revenus sans maîtres pour les diriger, ils se relâchèrent bientôt, sans excepter celui d'entre eux qui leur avait été donné pour supérieur. Saint Gérauld était d'une famille également distinguée par sa noblesse et ses richesses, et où la vertu semblait héréditaire. Il fut formé de bonne heure à la piété, et s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude des saintes Écritures. Devenu par la mort de ses parens possesseur d'immenses domaines où se trouvaient une multitude de serfs, il se fit chérir et estimer de tous par sa justice et sa prudence. Ayant un jour arrêté ses regards sur la fille d'un de ses serfs , qui était très-belle, il ne résista pas à la tentation de la faire venir chez lui ; mais aussitôt qu'elle fut arrivée, rentrant en lui-même, il sortit promptement, renvoya la jeune personne, et prit soin de la marier. Il perdit ensuite la vue , et pendant plus d'un an que dura cette affliction , il ne cessa de bénir le Seigneur de ce qu'il le punissait en cette vie plutôt qu'en l'autre. Après sa guérison, Guillaume, duc d'Aquitaine, lui offrit sa sœur en mariage , mais Gérauld refusa cette alliance honorable pour vivre dans la continence. Il était le protecteur des faibles et des opprimés, et ne prenait

les armes que pour les défendre. La royauté dans ces temps d'anarchie n'était plus pour ainsi dire qu'un vain titre ; les seigneurs avaient usurpé dans leurs terres et dans leurs gouvernemens une sorte d'autorité souveraine ; ils pouvaient exercer impunément leurs violences , et ceux qui en souffraient n'ayant plus à compter sur l'autorité royale, devenue impuissante , étaient réduits à se faire justice à main armée, comme des souverains. Gérauld, par le conseil de personnes sages, prit aussi, quoique avec répugnance, le parti de repousser la force par la force ; mais il montra toujours dans ces guerres inévitables la plus grande modération. Sa charité envers les pauvres n'avait point de bornes ; il en nourrissait régulièrement un certain nombre, et faisait en outre distribuer des alimens à tous ceux qui se présentaient. Il vivait lui-même très-frugalement, ne prenait qu'un repas avec une légère collation, et jeûnait trois fois la semaine. Il employait une partie de sa journée à rendre la justice, à régler les affaires, à mettre la paix dans les familles, à instruire ses domestiques, à visiter les malades, et il consacrait le reste de son temps à la prière ou à des lectures de piété. Il fit jusqu'à sept fois le pèlerinage de Rome. Il aurait embrassé la vie religieuse dans son monastère d'Aurillac, s'il n'en eût été détourné par saint Gausbert, évêque de Cahors, son directeur, qui lui représenta qu'il serait plus utile au prochain dans son état. Il redoubla encore ses austérités sur la fin de sa vie, et mourut vers l'an 909, le 13 octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire (1).

Des divisions avaient éclaté en 888 dans l'église de Langres à l'occasion de la vacance du siège, pour lequel on avait élu deux concurrens, Argrim et Theutbold. L'élection du premier ayant été approuvée par Aurélien, archevêque de Lyon, Theutbold eut recours au saint-siège pour se faire ordonner. Mais le pape Étienne, voulant conserver les droits du métropolitain, écrivit à Aurélien

(1) Odon. *Vit. S. Gerald.*

d'ordonner Theutbold s'il trouvait l'élection canonique et dans le cas contraire, d'en écrire au saint-siège, et d'attendre sa décision avant d'instituer un autre évêque. En même temps il envoya un légat pour faire exécuter cet ordre; et comme Aurélien après avoir promis de se rendre à Langres avec le légat, ne tint point parole, le pape lui écrivit une seconde fois ou de consacrer Theutbold ou de déclarer les causes de son refus. Aurélien sans faire réponse, ordonna au contraire Argrim et le mit en possession. Alors le pape se décida à sacrer Theutbold et commit à Foulques, archevêque de Reims, le soin de le mettre en possession. Il lui écrivit en ces termes : « Ayant reçu en la personne de saint Pierre le soin de toutes les églises, nous avons, sur les instances du clergé et du peuple de Langres, consacré pour évêque le diacre Theutbold, et nous vous enjoignons de vous transporter à Langres pour le mettre en possession, et de déclarer à tous les archevêques et évêques que nous avons pris un soin particulier de cette église, afin de punir les contumaces et de faire cesser l'oppression. » Theutbold fut donc institué après quelques nouvelles difficultés; mais dans la suite il eut les yeux crevés par la haine de trois seigneurs, et Argrim fut rétabli.

Foulques, successeur d'Hincmar sur le siège de Reims, était un des évêques les plus distingués de France, tant par sa naissance illustre que par son mérite personnel. Il était en commerce de lettres avec Alfred, roi d'Angleterre, et il avait reçu des témoignages d'estime et d'affection de la part des papes Marin et Adrien, et ensuite de la part du pape Etienne, qui lui donna aussi commission, peu de temps après, de tenir en son nom un concile à Worms, pour examiner les contestations entre Adalgaire, successeur de saint Rembert sur le siège de Brème, et l'archevêque de Cologne, qui prétendait exercer les droits de métropolitain sur cette église, unie à Hambourg avec le droit de métropole. Cette affaire fut terminée quelques années plus

lrd par l'autorité du pape Formose, dans un concile tenu à Tribur près de Mayence. On y réduisit Brème à un simple évêché soumis à la métropole de Cologne.

Le pape Etienne V mourut au mois d'août de l'an 891, et fut remplacé par Formose, évêque de Porto, que son zèle, sa piété, ses lumières et son expérience firent élire, par une dispense des règles, sur le siège pontifical. C'est le premier exemple d'un évêque transféré d'un autre siège à celui de Rome. Son élection fut traversée par une faction populaire qui élut de son côté le diacre Sergius; mais celui-ci fut chassé de Rome. Comme Formose était déjà évêque, il ne reçut point de nouvelle consécration, il fut seulement intronisé. On a déjà vu qu'il se déclara comme ses prédécesseurs contre Photius, et qu'il envoya des légats à Constantinople pour casser les ordinations faites par cet intrus. Il envoya aussi dans le royaume de Provence deux légats qui présidèrent à un concile tenu à Vienne en 891, dans lequel on fit plusieurs canons contre les désordres de l'époque, notamment contre l'usurpation des biens de l'Église et les violences envers les clercs. Foulques de Reims s'empressa d'écrire au pape Formose pour rendre ses hommages à ce digne pontife et témoigner sa joie d'une élection qu'il regardait, dit-il, comme une marque de la protection de Dieu sur toute l'Église. Le pape, de son côté, lui écrivit pour réclamer le secours des évêques de France en faveur de l'Église romaine, et l'inviter à un concile général, qu'il se proposait de tenir au sujet du schisme de Constantinople, et des divisions qui troublaient les Églises de plusieurs autres pays. Il mentionnait en particulier des contestations élevées depuis longtemps entre les évêques d'Afrique, qui venaient d'envoyer des députés à Rome pour obtenir une décision. C'est une des rares circonstances où il est parlé de cette Église, depuis l'invasion de l'Afrique par les musulmans (1).

(1) Flodoard. lib. IV. — Luitprand. lib. I.

Foulques ayant fait couronner Charles le Simple, demanda au pape sa protection en faveur de ce jeune roi, inquieté par Arnoul de Germanie, et bien plus encore par le roi Eudes, qui avait entrepris de le déposséder. Le pape écrivit à celui-ci pour le presser de mettre fin à ses injustes attaques, et au roi Arnoul pour l'exhorter à ne point troubler le roi Charles, et à le protéger au contraire comme son parent. Mais ces exhortations produisirent peu d'effet, au moins sur le roi Eudes. Toutefois, l'archevêque Foulques parvint plus tard à procurer la paix ou plutôt une trêve entre ce roi et Charles le Simple, qui demeura en possession des provinces entre la Seine et la Meuse, et qui ensuite après la mort du roi Eudes, en 898, fut reconnu dans les autres provinces. Charles le Simple avait voulu quelque temps auparavant faire alliance avec les Normands, pour se soutenir et étendre son royaume avec leur secours. Mais Foulques lui fit à ce sujet des représentations dans une lettre où il s'exprimait ainsi : « Je vous conjure, au nom de Dieu, d'abandonner ce dessein, et de ne pas donner cette douleur éternelle à moi et à vos autres bons serviteurs. Au lieu de mettre fin aux misères passées, aux pillages et à l'oppression des pauvres, vous attirez de nouveau la colère de Dieu en vous unissant à ceux qui ne le connaissent pas. Il vaudrait mieux que vous ne fussiez pas né, que de régner par le secours du démon. Sachez enfin que si vous le faites, je cesserai de vous être fidèle ; je détournerai de votre service tous ceux que je pourrai, et me joignant à tous les évêques mes confrères, je vous excommunierai et vous frapperai d'un éternel anathème. On voit par cette lettre, comme par beaucoup d'autres monumens, que l'élection des rois n'était pas regardée alors comme irrévocable, s'ils venaient à manquer à leurs promesses ou à d'autres conditions tacitement convenues.

Le roi Arnoul fit tenir en 895 à Tribur, près de Mayence, un concile ou parlement où l'on fit un grand nombre de

réglemens sur divers objets de discipline.. On s'y prépara par des processions, des prières et par un jeûne de trois jours; puis les évêques ayant fait demander au roi s'il était disposé à soutenir leur autorité pour la réformation des abus, il leur répondit qu'ils pouvaient faire tous les réglemens jugés utiles au bien de l'Église, et que pour sa part il ne négligerait rien pour en assurer l'exécution. En effet, comme ils se plaignirent d'abord des pécheurs incorrigibles qui refusaient de se soumettre à la pénitence et ne tenaient aucun compte de l'excommunication, le roi ordonna que tous les comtes de son royaume feraient arrêter ces excommuniés pour les lui amener, et que si quelques-uns faisaient résistance et qu'ils perdaient la vie, ceux qui les auraient tués ne seraient soumis ni à la pénitence ni aux compositions pécuniaires envers les parens. Tout ce qu'on a vu jusqu'ici touchant les violences et les brigandages, alors si fréquens, doit faire comprendre le motif de cette intervention de la puissance séculière à l'appui des peines prononcées par les évêques contre des excès dont l'ordre public ne pouvait être garanti par d'autres moyens. On renouvela dans ce concile, touchant les meurtriers des prêtres, les règles de pénitence établies précédemment dans celui de Mayence, sauf qu'on réduisit de deux ans le temps après lequel ils seraient admis à la communion. On régla aussi la pénitence des autres homicides, et il est à remarquer qu'on permit de racheter certains jours de jeûnes par des aumônes, mais seulement en cas de maladie ou de voyage, ou dans les dernières années de la pénitence. Il semble aussi d'après les canons faits à ce sujet, que l'abstinence du samedi n'était pas encore observée, au moins dans la Germanie. On défendit aux comtes de citer les pénitens à leur audience, pour ne pas les détourner de leurs exercices spirituels. On leur défendit de tenir audience les dimanches et les fêtes et pendant le Carême et les autres jours de jeûne. On réitère les défenses de

rien prendre pour les sépultures, d'enterrer dans les églises, de consacrer les saints mystères dans des calices ou des patènes de bois, et d'ordonner les serfs avant qu'ils soient mis en liberté. Plusieurs canons concernent les empêchemens de mariage, ou les conjonctions illécites. On y confirme en particulier les anciennes lois contre les clercs, les moines ou les religieuses qui se marient au mépris de leurs vœux; si un clerc est accusé d'avoir apporté de fausses lettres du pape pour troubler la discipline, l'évêque pourra le tenir en prison jusqu'à ce que le souverain pontife ait prononcé, par lui-même ou par ses légats, sur la punition qu'on doit lui imposer; mais le concile prononce en même temps qu'on doit se soumettre aux ordres véritablement émanés du saint-siège, quelque pénibles qu'ils soient, parce que, dit-il, le siège apostolique, qui est la source de la dignité sacerdotale, doit être aussi la règle suprême de la discipline ecclésiastique.

Peu de temps après ce concile, le roi Arnoul passa en Italie, à la sollicitation de Bérenger et du pape Formose, opprimé par une faction puissante qui s'était formée contre lui. Il se rendit maître de Rome et punit de mort les principaux ennemis du souverain pontife. Il fut couronné empereur par le pape au commencement de l'an 896, et le peuple romain lui prêta serment avec la clause ordinaire : Sauf la foi due au pape Formose. Ce pontife mourut au mois d'avril de la même année, après avoir tenu le saint-siège quatre ans et demi. Boniface, qui avait été déposé successivement du sous-diaconat et de la prêtrise, fut élu par une faction populaire; mais il mourut au bout de quinze jours. On lui donna pour successeur Étienne VI, qui n'était guère plus digne que lui du pontificat. Il tint un concile de quelques évêques, où il osa condamner Formose, son prédécesseur. Il fit déterrer son corps et le fit apporter au milieu de l'assemblée. On le mit dans le siège pontifical avec ses ornemens,

et on lui donna un défenseur pour répondre en son nom. Alors Étienne adressant la parole au cadavre comme s'il eût été vivant : Évêque de Porto, lui dit-il, pourquoi as-tu porté l'ambition jusqu'à usurper le siège de Rome ? Ensuite on prononça contre lui une sentence de condamnation, après quoi on le dépouilla des habits sacrés, on lui coupa trois doigts, puis la tête, et enfin on le jeta dans le Tibre. Étienne, ajoutant le sacrilège à la barbarie, dégrada tous les clercs ordonnés par Formose, et ordonna de nouveau ceux qui n'eurent pas la fermeté de lui résister. Mais il reçut bientôt la peine de ses excès. Il fut pris par ses ennemis et jeté dans une prison obscure, où il périt étranglé l'an 897, après avoir occupé le saint-siège environ quatorze mois. Il eut pour successeur Romain, qui mourut après environ quatre mois de pontificat. Quelques auteurs disent qu'il cassa la procédure d'Étienne contre Formose. Théodore, qui fut élu ensuite, ne vécut que vingt jours après son ordination. Mais dans ce peu de temps, il travailla utilement au bien de l'Église. Il rappela les évêques chassés de leurs sièges, rétablit les clercs ordonnés par Formose, et fit reporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de ce pontife, qui avait été retrouvé par des pêcheurs. Il se fit aimer du clergé et estimer de tout le monde par sa douceur, sa chasteté et sa libéralité envers les pauvres (1).

Après la mort de Théodore, la faction qui soutenait Sergius entreprit de l'élever sur le siège pontifical, mais il fut encore une fois chassé, et l'on élut Jean IX, qui marcha sur les traces de son prédécesseur. Il réunit un concile à Rome pour condamner les scandaleuses violences d'Étienne VI. On interrogea les évêques qui s'étaient trouvés au concile contre Formose, et on reconnut qu'ils n'y avaient souscrit que par contrainte. Les clercs qui avaient porté des accusations contre lui s'empres-

(1) Luitpr. — Flodoard. — Platina.

rent de les désavouer. En conséquence, on rendit un décret par lequel on rejeta le concile tenu par Étienne, et l'on ordonna que les actes en seraient brûlés, comme on avait brûlé ceux de Rimini et du conciliabule d'Éphèse; mais on consentit à user d'indulgence envers les évêques et les clercs que la crainte seule avait entraînés, et qui avaient demandé pardon de leur faute. On défendit au sénat et à toute personne d'empêcher à l'avenir la liberté des conciles, et de faire aucune violence aux évêques; on déclara que Formose ayant été transféré de l'église de Porto sur le siège apostolique par nécessité et pour son mérite, il ne serait pas permis de tirer cet exemple à conséquence, attendu les défenses faites par les canons, qui refusaient même la communion laïque aux contrevenans. On défendit sous peine d'anathème de promouvoir à un ordre supérieur les clercs déposés et non rétablis canoniquement, comme une faction avait osé le faire à l'égard de Boniface. On confirma aussi la défense faite par les conciles d'Afrique de réitérer les ordinations et le baptême. On rétablit dans leurs fonctions les clercs ordonnés par le pape Formose, et l'on confirma la condamnation déjà prononcée canoniquement contre le prêtre Sergius et ses complices. Enfin, pour empêcher les violences et les scandales au sujet des élections, le concile ordonna que le pape serait élu dans l'assemblée des évêques et de tout le clergé sur la demande du sénat et du peuple, et ensuite consacré solennellement en présence des commissaires de l'empereur; on défendit en même temps d'exiger de lui des promesses ou des sermens autres que ceux établis par l'ancienne coutume. L'abus s'était introduit de piller à la mort du pape le palais patriarcal et tout ce qui lui appartenait dans la ville et les faubourgs, et on dépouillait de même les maisons épiscopales à la mort des évêques. Le concile défendit ces pillages sous peine des censures ecclésiastiques, et menaça les coupables de l'indignation de l'empereur.

Le pape Jean IX tint bientôt après un autre concile à Ravenne, où l'on confirma celui de Rome. L'empereur Lambert, qui s'y trouvait présent, confirma de son côté les privilèges accordés à l'Église romaine par ses prédécesseurs, et sur la demande du pape, il promit de se conformer aux articles du traité fait entre Gui, son père, et le saint-siège, de protéger l'Église romaine contre ses ennemis, et de lui faire rendre ses biens, presque tous envahis et livrés au pillage. Les auteurs de ces désordres étaient les partisans de Bérenger, contre lequel Jean IX s'était déclaré en faveur de Lambert. Celui-ci fut tué par trahison au mois de septembre de l'an 899, et l'empire fut déferé à Louis, roi de Provence. Arnoul, roi de Germanie, mourut au mois de décembre de la même année. Les évêques et les seigneurs de Germanie s'assemblèrent au commencement de l'année suivante et reconnurent pour roi Louis, son fils, âgé seulement de sept ans. L'archevêque de Mayence en donna avis au pape par une lettre où l'on trouve ces paroles remarquables : « Nous avons voulu conserver l'ancienne coutume, suivant laquelle les rois des Français sont toujours venus de la même race ; au reste, si nous l'avons fait sans votre permission, nous croyons que vous n'en ignorez pas la cause, c'est que les païens qui sont entre nous et vous, nous coupent les chemins. Maintenant que nous avons trouvé une occasion de vous écrire, nous vous prions de confirmer ce que nous avons fait par votre bénédiction. » Ces païens étaient les Hongrois, qui infestaient les confins de l'Allemagne et de l'Italie. L'archevêque de Mayence invoquait aussi l'autorité du pape pour réprimer les Slaves voisins de la Bavière, qui s'étaient révoltés contre les Français. Comme le pape leur avait envoyé un archevêque et des évêques, ce qui augmentait leur insolence, l'archevêque de Salzbourg avec ses suffragans lui écrivit une lettre, où il lui représentait que ces peuples depuis leur conversion avaient toujours été sous la juridiction de

l'évêque de Passau, et le pria de ne pas ajouter foi aux calomnies qu'ils avaient inventées contre les Bava-rois, pour obtenir dans leur pays l'érection de sièges épiscopaux, sans le consentement de leur évêque et du métropolitain. On voit dans cette lettre que l'Église romaine conservait en Bavière des terres dont l'archevêque de Salzbourg avait l'administration.

Foulques, archevêque de Reims, s'était attiré la haine de Baudoin, comte de Flandre, en s'opposant à ses violences et à ses injustices. Il fut assassiné l'an 900 par quelques vassaux de ce comte, et on lui donna pour successeur Hervé, clerc de la cour, également distingué par son mérite et sa naissance. Les évêques réunis pour son ordination prononcèrent une sentence d'excommunication et d'anathème contre les meurtriers de Foulques, avec toutes les malédictions exprimées dans l'Écriture et les canons, et pendant la lecture de cette sentence et de ces formules, ils jetèrent les cierges qu'ils tenaient à la main et firent éteindre tous les luminaires. C'est le premier exemple connu d'une forme si terrible d'anathème. Foulques pendant son épiscopat rebâtit les murailles de la ville de Reims, et fit aussi construire des forts en d'autres villes de son diocèse pour les mettre en sûreté contre les attaques des Normands. Il donna un asile et des secours à une multitude de prêtres et de religieux que les ravages de ces barbares obligeaient de prendre la fuite. Il rétablit les deux écoles de son diocèse pour les chanoines et pour les clercs de la campagne, et il y fit venir des maîtres habiles, entre autres Remi, moine d'Auxerre, qui se rendit célèbre par ses écrits (1).

Hervé, successeur de Foulques, consulta le souverain pontife sur la conduite à tenir envers des Normands qui, après avoir reçu le baptême, avaient pris part à des actes d'idolâtrie, et massacré des chrétiens et même des prê-

(1) Flodoard, lib. IV. — Regin. *Chron.* — Ann. Fuld.

tres. Le pape répondit que s'il s'agissait d'anciens fidèles, on devrait les traiter selon la rigueur des canons, mais que comme ils étaient novices dans la foi, on ne devait pas leur appliquer toute la sévérité des règles, « de peur, dit-il, que ce fardeau auquel ils ne sont pas habitués ne leur paraisse insupportable, et qu'ils ne retournent à leurs anciennes superstitions. » Du reste, il s'en remettait au jugement de l'archevêque pour l'application de cette dispense, en lui recommandant toutefois de ne pas en user à l'égard de ceux qu'il croirait disposés à se soumettre aux pénitences canoniques. Quelques auteurs attribuent cette lettre au pape Jean X.

Nous avons du pape Jean IX quelques autres lettres sur des affaires particulières. Il écrivit à Stylien, métropolitain de Néocésarée, pour le féliciter de son zèle pour la réunion des schismatiques, et lui recommander de s'en tenir inviolablement aux décrets des papes précédens contre Photius et ses adhérens. Ayant reçu plusieurs députations du peuple et du clergé de Langres en faveur d'Argrim, dont ils assuraient que l'élection avait été faite d'un consentement presque unanime, il permit de le rétablir, et écrivit au roi Charles de le remettre en possession. Il autorisa, sur la demande d'Alphonse III, roi d'Espagne, l'érection d'Oviédo en siège métropolitain. Ce roi, qui avait succédé à son père Ordogno, en 862, signala son règne par d'éclatantes victoires sur les Arabes et les Normands (1). Il rebâtit et repeupla plusieurs villes, entre autres Brague et Porto, et il y établit des évêques. Il fortifia la ville d'Oviédo, et y fit transporter les reliques les plus célèbres pour les mettre en sûreté contre les profanations des barbares. Trouvant trop simple l'église qu'Alphonse le Chaste avait érigée à Compostelle, il la rebâtit avec magnificence, l'enrichit d'ornemens et de vases précieux ; puis il envoya des ambassadeurs au

(1) Roder. Tolet. lib. IV. — Ambr. Mor. lib. XV.

pape pour obtenir la célébration d'un concile où la dédicace de cette église pût se faire avec plus de solennité, et en même temps l'érection d'Oviédo en métropole. Le concile pour la dédicace se tint au mois de mai 900. Il s'y trouva dix-sept évêques, et le roi y assista avec la reine, les princes ses fils et plusieurs seigneurs. L'année suivante, au mois d'avril, les mêmes évêques se réunirent en concile à Oviédo, et conformément aux réponses du pape, cette ville fut déclarée métropole, et l'évêque Herménigilde investi du titre et des droits de métropolitain. On statua qu'il établirait des évêques dans les villes de sa province qui en avaient auparavant, et que l'on nommerait des archidiacres pour visiter deux fois l'an les paroisses et les monastères. Le roi donna des terres à la nouvelle métropole et aux suffragans, leur assignant à chacun des églises et des domaines dans la province d'Asturie, comme étant la plus sûre de toutes, afin qu'ils pussent y trouver une retraite en cas de besoin. Vers le même temps, Césaire, abbé, fut élu et sacré archevêque de Tarragone par un concile de huit évêques tenu à Compostelle. Mais l'archevêque de Narbonne s'y opposa avec les évêques d'Espagne, qui le reconnaissaient pour métropolitain. Césaire en appela au pape, qui ne put alors mettre fin à cette affaire. Jean IX mourut à la fin de novembre de l'an 900, après deux ans et quelques mois de pontificat.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU DIXIÈME SIÈCLE JUSQU'AU
PONTIFICAT DE JEAN XII.

DE 900 A 956.

L'ignorance et la corruption des mœurs pendant le dixième siècle, les désordres du clergé, et surtout la vie scandaleuse de plusieurs papes, présentent aux fidèles un affligeant spectacle, et aux ennemis de l'Église un texte fécond de déclamations. Cependant au milieu de ces ténèbres et de ces scandales on voit éclater d'une manière sensible la protection de Jésus-Christ sur son Église ; non-seulement la foi se maintient partout dans sa pureté ; mais elle s'étend et s'affermir dans les provinces du Nord ; nulle secte, nulle hérésie nouvelle ne vient attaquer l'enseignement catholique ; les monastères se multiplient, et conservent, malgré le relâchement introduit dans plusieurs, les traditions de la science et de la discipline ; une multitude de saints personnages dans tous les états et dans toutes les conditions se signalent par leur zèle et donnent l'exemple des plus éminentes vertus ; les conciles s'élèvent avec force contre les désordres et les abus ; la vie déréglée de quelques pasteurs indignes ne leur fit rien perdre de leur autorité, et les peuples ne cessèrent pas de respecter en eux la sainteté du caractère dont ils étaient revêtus ; la simplicité de la foi, alors si vive et si puissante, préserva l'Église du schisme aussi bien que de l'hérésie ; si des pontifices vicieux souillèrent quelquefois la chaire de saint Pierre par de honteuses débauches, Dieu ne permit pas que l'indignité des personnes nuisît à l'autorité du siège ; on les reconnut partout comme chefs

de l'Église ; on s'adressa à eux comme à leurs prédécesseurs pour toutes les affaires importantes ; et par un effet bien visible de la Providence, aucun d'eux, pas même le plus déréglé de tous, ne fit aucune décision qui portât la moindre atteinte au dépôt sacré de la foi ou aux règles de la morale ; au contraire, leurs lettres et leurs décrets ne tendent qu'au maintien de la discipline et à la répression des abus ; en un mot, dans ce siècle si décrié comme dans tous les autres, le siège de Rome a été l'oracle de la foi aussi bien que le centre de l'unité catholique, et l'on se convaincra par le détail des faits que l'Église n'a pas cessé un instant de montrer dans son enseignement, dans ses lois, dans ses institutions, et dans la vie d'une foule de saints pasteurs et d'autres chrétiens de toute condition, le caractère de sainteté qui lui est essentiel.

L'Italie était alors en proie à tous les désordres de l'anarchie et des guerres civiles ; une foule de petits tyrans se disputaient la souveraineté ou cherchaient à se maintenir dans leur indépendance, et opprimaient l'Église pour se soutenir. Louis, roi de Provence, couronné empereur après la mort de Lambert, fut ensuite chassé par Bérenger, qui se maintint jusqu'à l'an 924. Alors les peuples révoltés contre lui appelèrent à la couronne Raoul, roi de la Bourgogne transjurane ; mais ce dernier fut dépossédé bientôt par Hugues, comte de Provence, qui régna jusque vers l'an 940. Il laissa la couronne à son fils Lothaire, et après la mort de celui-ci Bérenger II s'empara du pouvoir, dont il ne tarda pas à être dépouillé par Othon, empereur de Germanie. Tous ces règnes furent troublés par des révoltes fréquentes et par les entreprises de quelques seigneurs puissants, et entre autres des marquis de Toscane. La ville de Rome était déchirée elle-même par des divisions intestines, et tomba bientôt sous la domination de quelques femmes corrompues qui disposèrent de tout et même du saint-siège par la violence.

Le pape Benoît IV, élu après la mort de Jean IX, à la

fin de l'an 900, occupa le saint-siège environ trois ans, et se rendit recommandable par ses vertus, spécialement par son amour pour le bien public et par sa libéralité envers les pauvres. On lui donna pour successeur Léon V, natif d'Ardée, qui au bout de six semaines ou deux mois fut dépossédé et mis en prison par le prêtre Christophe, son chapelain. Mais celui-ci ne jouit pas longtemps de son usurpation. Il fut chassé à son tour par Sergius III, qui avait disputé le pontificat à Formose et à Jean IX. Ce Sergius fut élevé sur le saint-siège par la faction d'Adalbert, marquis de Toscane, chez lequel il s'était retiré depuis sa condamnation. Il tint le saint-siège environ sept ans. Il traita comme des usurpateurs Jean IX et les papes suivans, approuva l'indigne procédure d'Étienne VI contre Formose, et cassa toutes les ordinations faites par celui-ci. Auxilius, ordonné prêtre par Formose, publia pour défendre la mémoire de ce pape et la validité de ses ordinations, trois mémoires où il discute avec soin tous les reproches qu'on lui faisait, et le justifie surtout par le témoignage que les Romains presque unanimement rendaient à sa vertu. Sergius se montra libéral et magnifique. L'église de Latran, où il avait choisi sa sépulture, fut rebâtie de fond en comble par ses soins et à ses dépens. Il prévint aussi par une sage dispense, comme nous le verrons plus tard, le schisme dont l'église de Constantinople était menacée, à l'occasion du quatrième mariage de l'empereur Léon. Mais on l'accuse d'avoir eu des mœurs fort corrompues. Une femme nommée Théodora, fameuse par ses débauches, était alors toute-puissante à Rome; elle avait deux filles aussi déréglées qu'elle, l'une nommée aussi Théodora, et l'autre Marosie. Celle-ci épousa Gui, fils d'Adalbert, marquis de Toscane, et on prétend que Sergius eut avec elle un commerce infâme. On a même avancé qu'il en eut un fils qui plus tard devint pape sous le nom de Jean XI. Mais il faut remarquer que Luitprand, écrivain satirique et passionné, est le seul au-

teur contemporain qui ait flétri Sergius de cette odieuse imputation, la première de ce genre qu'on ait dirigée contre un pape. Du reste, il faut convenir que les liaisons étroites de ce pape avec une femme aussi débauchée que Marosie n'étaient pas exemptes de scandale et pouvaient donner lieu à ces infâmes soupçons.

Après la mort de Sergius, on élut Anastase III, qui tint le saint-siège deux ans et quelques mois. Il se fit chérir par la douceur de son gouvernement. Landon, qui lui succéda, ne vécut que six mois depuis son ordination. Après lui Jean X fut élu par le crédit de Théodora, sœur de Marosie. C'était un diacre de l'église de Ravenne que l'évêque envoyait souvent à Rome pour les affaires de son église. Comme il était jeune et bien fait, Théodora, dit-on, en devint amoureuse et l'engagea à un commerce criminel. Bientôt après elle le fit élire évêque de Bologne, puis transférer à l'archevêché de Ravenne, avant même qu'il fût sacré. Ce fut le pape Landon qui autorisa cette translation et qui le sacra lui-même. Ce pape étant mort peu de jours après, Théodora, pour rapprocher Jean d'elle, parvint à le faire élever sur le saint-siège, qu'il occupa plus de quatorze ans. Un auteur de son temps le représente comme un pontife attaché à ses devoirs et plein de sagesse. Cependant quand on révoquerait en doute le témoignage de Luitprand sur ses mœurs dissolues, il est certain qu'il approuva la nomination que le comte de Vermandois avait faite de son fils, âgé seulement de cinq ans, à l'évêché de Reims. Dès le commencement de son pontificat, Jean X marcha contre les Sarrasins avec une armée commandée par Albéric, fils de Marosie, et leur enleva le poste qu'ils occupaient sur le Garillan. Les moines du Mont-Cassin rebâtirent alors leur monastère, ruiné par ces barbares, et Jean, leur abbé, parent des princes de Capoue, en fonda un autre dans cette ville, où il établit cinquante religieux (1).

(1) Luitpr. — Flodoard. lib. IV. — Chr. Cassin.

Marosie et son fils Albéric, inquiets des efforts que faisait le pape Jean X pour se saisir de l'autorité, le firent arrêter et mettre en prison l'an 928, et l'on dit qu'il y fut étouffé. Léon VI, son successeur, mourut aussi en prison après un pontificat d'environ six mois. Étienne VII, qui fut élu à sa place, tint le saint-siège un peu plus de deux ans, et se rendit recommandable par sa douceur et sa piété. Dès qu'il fut mort, Marosie se servit du pouvoir absolu qu'elle avait à Rome pour faire ordonner pape le fils qu'elle avait eu, selon Luitprand, de Sergius III, et selon d'autres, du duc de Spolette. Ce pape, nommé Jean XI, n'avait que vingt-cinq ans, et il fut privé bientôt après de sa liberté. Albéric, fils de Marosie, qui l'avait eu d'Adalbert, père de Gui, son mari, trouva le moyen de se rendre maître de Rome, et pour mieux assurer son pouvoir, il mit en prison sa mère et le pape Jean, son frère utérin ; celui-ci, après avoir été enfermé plus de trois ans, mourut au commencement de l'an 936.

On lui donna pour successeur Léon VII, qui se fit chérir et estimer par son affabilité et ses vertus. Loin de rechercher la dignité pontificale, il avait fait tous ses efforts pour l'éviter. Flodoard, qui avait vécu familièrement avec lui, loue sa vie édifiante, sa piété et la sagesse de son gouvernement. Il fit venir à Rome Odon, abbé de Cluni, pour travailler à la réconciliation du roi Hugues et d'Albéric, et il parvint à prévenir la guerre qui était sur le point d'éclater. Il nous reste de lui deux lettres qui sont une preuve de son zèle pour la discipline. La première est adressée à Hugues, duc de France et abbé de Saint-Martin de Tours. Il y défend, sous peine d'excommunication, de laisser entrer des femmes dans l'enceinte du monastère. L'autre est adressée à Gérard, archevêque de Lorck, et aux évêques de la Germanie, en réponse à diverses consultations. Il déclare qu'on n'est pas coupable pour avoir condamné selon les lois humaines les sorciers, les devins, les magiciens, mais qu'on doit avant

tout s'efforcer de les attirer à la pénitence; que les chorrévêques ne doivent ni consacrer les églises, ni ordonner les prêtres, ni donner la confirmation. « On nous a proposé, dit-il, une autre question bien digne de larmes, savoir si les enfants des prêtres qui se sont mariés publiquement peuvent être promus aux ordres. Ces mariages sont un crime condamné par l'Écriture et par les canons, qui défendent aux prêtres de demeurer avec des femmes, à plus forte raison de se marier. Cependant les enfants de ces prêtres ne participent point à leur crime et ne doivent pas en souffrir. » Il décide encore que les mariages avec une filleule ou une commère sont défendus, et qu'on doit séparer et mettre en pénitence ceux qui se sont mariés étant parents sans le savoir au troisième ou quatrième degré. Il ajoute à la fin de sa lettre qu'il établit Gérard son vicaire dans la Germanie, et enjoint aux évêques de lui obéir en tout ce qui concerne les affaires ecclésiastiques et le rétablissement de la discipline. Léon VII mourut l'an 939, après trois ans et quelques mois de pontificat.

Étienne VIII, qui lui succéda, était Allemand de naissance; Albéric et une partie des Romains conçurent une telle aversion contre lui, qu'ils ne cessèrent de le tourmenter et de lui susciter tous les désagréments possibles, auxquels il n'opposa que la patience et la modération. Ils eurent même la cruauté de lui découper le visage et de le défigurer au point qu'il ne pouvait plus paraître en public. Il fit venir à Rome saint Odon de Cluni pour réconcilier de nouveau Hugues et Albéric. Il s'efforça également de mettre fin aux guerres civiles qui désolaient la France, et écrivit aux seigneurs français pour les menacer d'excommunication s'ils ne rentraient dans l'obéissance qu'ils devaient à Louis d'Outre-mer. On lui reproche d'avoir reconnu le jeune Hugues de Vermandois pour archevêque de Reims; mais il est probable qu'il fut trompé dans cette affaire par de faux rapports en faveur d'un

intrus à qui sa naissance procurait de nombreux et puissans protecteurs. Étienne VIII mourut en 942, après avoir tenu le saint-siège un peu plus de trois ans. On elut après lui Marin II, dont le pontificat dura à peu près le même temps. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle au rétablissement de la discipline, à la réparation des églises et au soulagement des pauvres. Il eut pour successeur Agapet II, qui tint le saint-siège dix ans, et qui se fit remarquer comme lui par sa vie exemplaire, par la sagesse de son gouvernement, et par son zèle pour le bien de la religion (1).

L'Italie, en proie aux guerres civiles, fut aussi plusieurs fois désolée par les ravages des Hongrois. Ces barbares, venus du fond de la Scythie, avaient commencé à paraître dans l'empire français vers l'an 890. Ils entrèrent d'abord dans la Pannonie et dans le pays des Avars, où ils vivaient de chasse et de pêche. Ils firent ensuite des courses fréquentes en Carinthie, en Moravie et en Bulgarie. Ils n'avaient guère d'autres armes qu'un arc et des flèches, dont ils se servaient avec une adresse merveilleuse. Ils chargeaient brusquement leurs ennemis et se dispersaient aussitôt après. Ils se jetèrent d'abord sur la Moravie, à la demande de l'empereur Arnould, qui les avait appelés contre cette province révoltée. De là, ils se répandirent dans la Bavière, puis en Italie, où ils taillèrent en pièces une armée rassemblée à la hâte, qui leur livra bataille près de Padoue, l'an 899. Il y eut plusieurs milliers de chrétiens tués ou noyés, entre lesquels étaient un grand nombre de seigneurs et quelques évêques. Luitard, évêque de Verceil, s'enfuyant avec le trésor de son église, tomba entre les mains des barbares, qui le tuèrent et se partagèrent ses richesses immenses. Ils massacrèrent une partie des moines de Nonantule dans le Modénois, pillèrent le monastère et y mirent le feu. Ils revinrent de

(1) Flodoard. *Chron.* et *Hist.* lib. IV.

nouveau en Italie, l'an 924, sur l'invitation de Bérenger, qui les appela à son secours. Ils ravagèrent la Lombardie, et notamment la ville de Pavie, où ils brûlèrent quarante-trois églises. Il ne resta, dit-on, de toute la population que deux cents personnes. Les ravages des Hongrois et leur barbarie avaient donné occasion au peuple de s'imaginer que les prédictions d'Ézéchiél et de l'Apocalypse touchant Gog et Magog se rapportaient aux invasions de ces peuples destructeurs. Cette conjecture frivole devint l'objet d'une consultation sérieuse, où l'on démontrait que les mots Gog et Magog doivent être pris dans un sens figuré pour désigner les hérésiarques et leurs sectateurs, et qu'on ne pouvait les appliquer à un peuple obscur, tel que les Hongrois, dont les anciens ne connaissaient pas même le nom (1).

L'Allemagne eut encore plus à souffrir que l'Italie de la fureur de ces barbares. L'an 912, ils pillèrent sans obstacle la Franconie et la Thuringe. Ils ravagèrent ensuite le Haut-Rhin, où il y en eut un grand nombre de tués par les Allemands et les Bavares. En 915, ils désolèrent toutes les provinces d'Allemagne, particulièrement la Thuringe et la Saxe, où ils mirent tout à feu et à sang. Ils vinrent en 916 au monastère de Fulde, qu'ils dévastèrent, et l'année suivante, ils pénétrèrent jusqu'en Alsace et en Lorraine. A Brême, ils massacrèrent un grand nombre d'habitans, égorgèrent les prêtres au pied des autels, emmenèrent en captivité le reste du clergé et du peuple, brûlèrent les églises, brisèrent les croix, et profanèrent tout ce qui servait au culte divin; mais ils trouvèrent bientôt leur châtimement dans leurs propres sacrilèges, car il s'éleva tout à coup un ouragan qui enlevait les bois enflammés des églises et les portait au loin sur leurs bataillons, dont une partie trouva la mort dans la rivière, où ils se précipitaient pour se dérober aux flammes.

(1) Luitpr. lib. II. — Flod. Chron. — Herm. Chron.

Une illustre et sainte vierge recluse, nommée Viborade, qui vivait l'an 924 dans la haute Allemagne, près du monastère de Saint-Gal, apprit par révélation que les Hongrois arriveraient l'année suivante, et qu'elle recevrait de leurs mains la gloire du martyre. Elle fit connaître sa révélation à un moine de Saint-Gal, le priant d'en avvertir les peuples et de les exhorter à fléchir par leurs prières la colère de Dieu. Engilbert, abbé du monastère, la conjura de venir se renfermer dans un château qu'il venait de fortifier ; mais elle ne voulut pas quitter la cellule où elle avait fait vœu de rester jusqu'à la mort. Les Hongrois la tuèrent en lui donnant trois coups de hache sur la tête. Mais, suivant sa prédiction, ils ne firent aucun mal à Richilde, son élève, qui était recluse dans une cellule attenante à la sienne. Trois jours après la mort de sainte Viborade, son frère Hilton, prêtre et moine de Saint-Gal, vint prendre soin de sa sépulture, et il se fit bientôt après plusieurs miracles à son tombeau. L'abbé en étant informé jugea qu'elle devait être honorée comme sainte, et après en avoir délibéré avec sa communauté et obtenu le consentement de l'évêque, il fit célébrer le jour de l'anniversaire l'office et la messe d'une vierge.

En Flandre, où les Hongrois mettaient tout à feu et à sang, les moines de Lobes se retranchèrent sur une montagne voisine, près des reliques de saint Ursmare et de saint Ermin, leurs anciens abbés. Les barbares, ayant pris et enchaîné quelques vieillards qui étaient restés dans le monastère, vinrent assiéger le fort où étaient retirés les fugitifs, et pour les effrayer, ils coupèrent la tête à deux des captifs et flagellèrent cruellement tous les autres. Les moines, saisis d'horreur, se mirent en prières pour implorer le secours de saint Ursmare. Un orage survenu tout à coup répandit une terreur panique parmi les barbares, qui s'enfuirent avec précipitation. Les Hongrois ravagèrent encore l'Allemagne en 937, pénétrèrent en France dans la Champagne et la Bourgogne, où ils brû-

lèrent les églises et enlevèrent une multitude de captifs ; de là, ils passèrent en Italie, et s'avancèrent jusqu'à Bénévent et Capoue, répandant partout l'incendie, le meurtre et la dévastation ; mais ils furent si vivement attaqués dans les Abruzzes, qu'ils périrent presque tous (1).

L'empereur Léon, qui régnait en Orient au commencement du dixième siècle, n'avait point de fils pour lui succéder, quoiqu'il eût eu trois femmes. La première fut Théophanie, qui avait une éminente piété, et qui passait sa vie dans l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres. L'église grecque l'honore comme sainte, et l'empereur son époux fit bâtir une église en son honneur. Elle supporta avec patience les infidélités de Léon, qui entretenait publiquement une concubine ; car il n'a pas été nommé le Sage à cause de ses mœurs, mais seulement à cause de son amour pour les sciences, selon le style du temps. Ses deux autres femmes étant mortes sans laisser d'enfans, de même que Théophanie, il en prit une autre, mais il n'osa la faire couronner, parce que chez les Grecs les quatrièmes noces étaient absolument défendues. On imposait même une pénitence pour les secondes et les troisièmes. Léon avait lui-même porté une loi pour assurer l'exécution des canons sur ce point. Ayant eu un fils de cette quatrième femme, il voulut la faire déclarer son épouse légitime ; Nicolas, patriarche de Constantinople, et la plupart des autres évêques s'y opposèrent avec une vigoureuse fermeté. Toutefois l'enfant fut baptisé solennellement comme fils d'empereur, et nommé Constantin ; mais ce ne fut qu'après que l'empereur eut promis avec serment de renvoyer la mère.

Léon ne tint point sa promesse, et trois jours après il fit entrer dans le palais Zoé, sa quatrième femme, à qui il fit rendre les honneurs dus à une impératrice. Le patriarche alla trouver l'empereur, se jeta à ses pieds et le

(1) Flodoard. *Chron.* — Herm. *Contract.* — *Chron.* Cassin.

conjura de respecter la dignité impériale, et de ne pas oublier qu'il y avait au ciel un empereur plus puissant que lui, qui ne manquerait pas de punir un tel crime, et que les princes ne sont pas au-dessus des lois pour se donner la liberté de faire tout ce qui leur plaît. Enfin il le pria avec larmes de ne point habiter avec cette femme jusqu'à ce que l'on fit venir des légats de Rome et des autres chaires patriarcales, pour examiner avec les évêques ses sujets ce qu'il convenait de faire. L'empereur écrivit en effet au pape Sergius et aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, et les pria de venir prononcer sur la validité de son mariage. Ils s'empressèrent aussitôt d'envoyer des légats.

Cependant l'empereur se fit donner la bénédiction nuptiale par un prêtre nommé Thomas, et déclara Zoé impératrice. Le patriarche Nicolas déposa le prêtre, et défendit l'entrée de l'église à l'empereur, qui ne se mit plus que dans la sacristie. Les légats de Rome étant arrivés à Constantinople, et le bruit s'étant répandu qu'ils avaient dessein de confirmer le mariage de l'empereur, le patriarche refusa de les voir en public, et demanda de pouvoir tenir avec eux une conférence secrète dans le palais. Mais l'empereur ne voulut pas y consentir. Il travailla à gagner par des présens et par de grandes promesses un certain nombre d'évêques orientaux, puis il invita le patriarche Nicolas au festin solennel qu'il faisait tous les ans à la fête de saint Tryphon, le premier de février. Au milieu du repas, l'empereur et un de ses courtisans pressèrent instamment le patriarche d'approuver le mariage de Zoé. Comme il demeura ferme à le refuser, il fut aussitôt enlevé et envoyé en exil, où il fut gardé étroitement. On ne lui laissa pas un seul ami, ni un seul domestique, ni même un livre pour sa consolation. On traita de même les autres évêques qui étaient dans ses sentimens. Ils furent relégués, emprisonnés et chargés de fers. On tint ensuite à Constantinople un concile auquel

les légats présidèrent. Le mariage de l'empereur y fut autorisé par une dispense que les circonstances rendaient évidemment légitime, et de même, pour éviter un plus grand mal, le patriarche Nicolas fut déposé et Euthymius mis à sa place. Il avait une éminente piété, et on dit qu'il n'accepta que par suite d'une révélation, et pour empêcher l'empereur de porter une loi qui permettrait expressément les mariages défendus par les canons. L'empereur Léon mourut l'an 911, ayant régné vingt-cinq ans depuis la mort de son père. Il avait déclaré empereur son frère Alexandre, et lui avait recommandé son fils Constantin, âgé de six ans, qu'il avait fait couronner l'année précédente. Il reste de Léon plusieurs écrits, entre autres des sermons pour différentes fêtes, quelques discours pour le premier jour de Carême; car l'empereur avait coutume de parler en public ce jour-là. Tous ses écrits prouvent combien il était sophiste dans ses raisonnemens et rempli de vanité et d'orgueil dans ses actions.

Alexandre, dès le commencement de son règne, chassa Euthymius de la maison patriarcale, et rétablit dans son siège le patriarche Nicolas, que l'empereur Léon avait rappelé d'exil avant sa mort. Alexandre ne régna guère qu'un an, pendant lequel il fut l'opprobre et le scandale de l'empire. Il s'abandonnait à toutes les passions et passait tout son temps à boire, à manger et à se plonger dans les plus infâmes débauches. Dans une course de chevaux qu'il fit faire sur la place de l'Hippodrome, il mêla les chandeliers et les tapisseries des églises aux monumens d'idolâtrie qui formaient le reste de la décoration. On ajoute qu'il fit sacrifier à ces idoles, et qu'un jour il dit en soupirant : Hélas ! quand les Romains adoraient ces dieux, ils étaient invincibles. Tous les excès auxquels il s'abandonnait le conduisirent au tombeau l'an 912, après un règne d'environ treize mois. Le jeune Constantin, surnommé Porphyrogénète, fut reconnu seul empereur, et régna d'abord sous la conduite de Zoé, sa

mère. On lui avait nommé sept tuteurs, dont le premier était le patriarche Nicolas. Mais Zoé l'éloigna bientôt, à cause de l'opposition qu'il avait eue pour son mariage. Après qu'elle eut gouverné six ans, Romain Lécapène, célèbre par plusieurs victoires, fit épouser sa fille Hélène à Constantin, chassa de la cour Zoé, qui avait voulu l'empoisonner, la fit raser et enfermer dans un monastère. Il fut ensuite déclaré empereur par Constantin, et ne tarda pas à s'emparer de toute l'autorité. Il associa lui-même à l'empire trois de ses fils, en sorte que l'on vit cinq empereurs à la fois.

La même année 920, Romain procura la paix de l'église de Constantinople, divisée au sujet des patriarches Nicolas et Euthymius. Ce dernier était mort en exil et avait toujours conservé un assez grand nombre de partisans. Nicolas après son rétablissement avait écrit au pape, mais inutilement, pour les faire condamner, aussi bien que la décision rendue en faveur de Léon. Enfin les deux partis se réunirent, et on fit un décret qui, sans toucher au passé, ni condamner la dispense accordée à Léon, défendait absolument pour l'avenir les quatrièmes noces. On permettait les troisièmes noces, mais seulement en certains cas, et en imposant une pénitence de plusieurs années. Ce décret d'union fut envoyé au pape Jean X, qui l'approuva. Nicolas le Mystique, ainsi nommé parce qu'il avait été secrétaire de l'empereur, mourut quatorze ans après son rétablissement. Il nous reste de lui plusieurs lettres, et une entre autres où il recommandait au roi de Bulgarie les légats du pape. On lui donna pour successeur Étienne, qui ne tint le siège que deux ans. Ensuite Romain voulut y placer un de ses fils nommé Théophylacte, et comme il était encore trop jeune, on choisit un moine nommé Tryphon, qui passait pour un saint, et qui néanmoins se laissa, dit-on, ordonner patriarche seulement pour un temps, jusqu'à ce que Théophylacte fût en âge de prendre possession de cette dignité.

C'est le premier exemple de cet abus, qui fut appelé confidence. Tryphon fut dépossédé et obligé de se retirer dans son monastère trois ans après son ordination, et Théophylacte fut ordonné bientôt, du consentement du pape Jean XI, qui avait envoyé des légats avec une lettre synodique pour l'autoriser. Il tint le siège de Constantinople vingt-trois ans. Luitprand dit que le pape lui accorda le pallium à perpétuité pour lui et ses successeurs; il ne paraît pas que jusqu'alors les patriarches ou les évêques d'Orient eussent reçu du pape le pallium.

Romain Lécapène fit apporter d'Édesse à Constantinople, la dernière année de son règne, une image de Notre-Seigneur qui passait pour miraculeuse, et que l'on disait être son véritable portrait. On croyait que Jésus-Christ lui-même l'avait envoyée au roi Abgar. Cette translation se fit avec beaucoup de pompe et de solennité, et l'église grecque en célèbre encore aujourd'hui la fête. Nous en avons l'histoire écrite par Constantin Porphyrogénète. Comme Romain était odieux à cause de sa sévérité, l'empereur Étienne, son fils, le fit arrêter l'an 944 et conduire dans l'île de Proté, où il fut contraint d'embrasser la vie monastique. Pendant son règne, qui avait été de vingt-six ans, il avait fait aux pauvres d'abondantes aumônes, et avait eu la dévotion de fonder plusieurs monastères. Mais ces bonnes œuvres extérieures n'avaient point été soutenues par sa conduite; il s'était abandonné aux passions les plus honteuses, sans parler de son ingratitude à l'égard de l'empereur Constantin son gendre, et de l'intrusion de son fils Théophylacte sur le siège de Constantinople. Constantin Porphyrogénète, craignant pour lui-même le traitement que les fils de Romain avaient osé faire à leur père, prit la résolution de les prévenir. Il les fit arrêter, puis les relégua séparément dans les îles voisines, et les força à recevoir la tonsure cléricale et à s'engager dans les ordres (1).

(1) Joan. Curop. — Cedren. — Zonar. — Glyc.

Le patriarche Théophylacte se conduisait d'une manière qui répondait à son entrée dans l'épiscopat. Il s'abandonnait aux actions les plus criminelles et les plus honteuses. Il vendait les évêchés et toutes les autres dignités dont il s'était rendu maître. Il avait une passion démesurée pour la chasse et pour les chevaux ; il en faisait nourrir plus de deux mille avec une somptuosité qui tient de la folie. Un jour de jeudi saint, pendant qu'il célébrait la sainte messe, on vint lui apprendre qu'une de ses jumens de prédilection venait de mettre bas. Dans le transport de sa joie, il quitta l'autel sur-le-champ, courut à l'écurie voir son nouveau poulain, et revint ensuite à l'église achever l'office. Il introduisit encore la détestable coutume de danser dans l'église les jours de grandes fêtes. Sa folle passion fut enfin la cause de sa mort. En montant un jour un de ses chevaux fougueux, il se froissa rudement contre une muraille, et contracta une hydro-pisie, dont il mourut l'an 956.

Il y avait alors dans l'empire grec deux solitaires illustres par l'éclat de leurs vertus et de leurs miracles. C'étaient saint Luc le Jeune et saint Paul de Latre. Celui-ci, né en Asie, entra de bonne heure dans un monastère près du mont de Latre, où il pratiqua les mortifications les plus rigoureuses. Il ne se couchait jamais pour dormir, et s'appuyait seulement contre un arbre ou contre une pierre. On ne lui entendit jamais prononcer une seule parole inutile. Lorsqu'il faisait la cuisine dans le monastère, le feu qu'il voyait lui rappelait la pensée du feu de l'enfer, et cette pensée le faisait fondre en larmes. Il demanda à son abbé la permission de se retirer dans le désert, et s'ensevelit dans une grotte sur le sommet du mont de Latre. Il voulut se nourrir de glands verts qui le firent vomir jusqu'au sang. Mais quelques solitaires voisins prirent soin de lui envoyer de temps en temps un peu de nourriture. Il demeura huit mois dans cette grotte, pratiquant des veilles et des jeûnes extraordi-

naires, et souffrant des tentations violentes du démon. Il pria ensuite un saint abbé, nommé Athanase, de lui faire construire une colonne près de son monastère. L'abbé lui indiqua au sommet d'une roche très-élevée une caverne qui avait servi de retraite à un solitaire pendant la persécution des iconoclastes. Paul y entra sans aucune provision, et vécut de quelques morceaux de pain qu'un laboureur lui portait de temps en temps. Il ne possédait qu'une lampe, une pierre à fusil, et un peu d'huile. Il demeura douze ans dans cette espèce de tombeau. Comme il avait un grand désir d'y faire célébrer le saint sacrifice, on y mit une échelle, et un prêtre y monta avec quelques personnes. Tous cédèrent à Paul l'honneur de communier le premier. Cet admirable solitaire ayant besoin d'eau, fit sortir près de sa caverne une fontaine qui coula toujours depuis. Dès lors il devint très-célèbre. Plusieurs venaient recevoir ses instructions, et il se forma une laure près de sa caverne. Les uns y bâtirent des cabanes, les autres se logèrent dans des cavernes voisines ; et on bâtit un petit oratoire sous l'invocation de saint Michel. Paul, qui était si peu occupé du soin de sa subsistance, pourvut abondamment à celle de ses disciples, pour leur ôter tout prétexte de relâchement. Il permit à quelques-uns de demeurer seuls, les autres devaient vivre en communauté. Après que Paul eut demeuré douze ans dans cette caverne, se trouvant importuné des visites continues qu'on lui rendait, il en sortit secrètement, et se retira dans le lieu le plus désert de la montagne, où il vécut exposé à toutes les injures de l'air. Il venait quelquefois à la laure, encourager les frères et les avertir surtout de ne point mettre leur confiance dans leurs propres forces. Le désir d'une plus grande retraite lui fit prendre la résolution de passer dans l'île de Samos. Y étant arrivé, il se cacha dans une caverne ; mais il fut bientôt connu ; on vint de tous côtés recevoir ses instructions, et on rétablit par ses exhortations les trois laures de cette

île, que les Sarrasins avaient ruinées. Cependant les moines de Latre cherchaient Paul partout, et enfin ayant appris qu'il était à Samos, ils l'engagèrent à revenir auprès d'eux. Sa réputation s'étendait jusqu'à Rome. Le pape envoya exprès un moine pour le voir, examiner sa conduite et lui en faire le rapport. Le roi des Bulgares lui écrivait souvent pour se recommander à ses prières. L'empereur Constantin Porphyrogénète le consulta plusieurs fois, et le saint homme employa son crédit pour faire bannir les plus corrompus et les plus dangereux des manichéens. Paul avait coutume, aux fêtes les plus solennelles, d'inviter quelques personnes à un petit festin de charité. Une de celles qu'il célébrait avec le plus de solennité était la fête de sainte Accatarine, martyre, que l'on croit être la même que Catherine. Un jour de l'octave de Pâques destiné à un de ces repas, l'économe de la communauté vint l'avertir avec inquiétude qu'il ne restait aucune provision. Paul lui reprocha son peu de foi, et bientôt après arrivèrent des mulets chargés de pain et de fruits que des prêtres voisins lui envoyaient. Il avait un si grand fond de charité pour les pauvres, qu'il leur donnait tout, jusqu'à sa nourriture et ses habits, et enfin il voulut une fois se vendre comme esclave en un pays inconnu, pour donner aux pauvres le prix de sa liberté. Il mourut l'an 956. Les miracles devinrent bientôt fréquents à son tombeau. La délivrance d'un énergumène ayant un jour occasionné beaucoup de tumulte et de distractions dans l'église, un des anciens de la communauté s'approchant du tombeau s'en plaignit au saint, et lui parlant comme s'il eût été vivant : Est-ce donc là, lui dit-il, votre aversion pour la gloire humaine ? Est-ce là votre amour pour le repos et la solitude ? Bientôt ce lieu sera rempli de toutes sortes de personnes : si vous avez intention de nous troubler ainsi par vos miracles, nous vous prions de nous le faire savoir promptement ; dans ce cas-là nous vous descendrons de la montagne, et vous ferez

en bas tout ce qu'il vous plaira. Cette singulière plainte est une grande preuve de la simplicité de ces bons moines, de leur amour pour la solitude, et de leur éloignement de toute gloire humaine.

Saint Luc le Jeune était né en Thessalie vers la fin du neuvième siècle. Dès l'enfance il mena une vie très-austère, ne mangeant ordinairement que du pain d'orge et des légumes. Il lui arrivait quelquefois de donner aux pauvres sa nourriture et ses habits. Sa mère lui permit de vivre en solitude assez près d'elle sur le mont de saint Joannice, où il s'établit à l'âge de dix-huit ans. Il exerçait avec joie l'hospitalité, et fit en peu de temps de grands progrès dans la vertu. Dieu lui accorda le don des miracles et de prophétie. Il prédit l'incursion des Bulgares, qui ravagèrent quelque temps après tout le pays. Il dit un jour à quelques-uns de ses disciples : Il nous vient un homme chargé d'un pesant fardeau, et qui a besoin de soulagement. Peu après arriva un homme qui ne portait rien, et qui demanda Luc, en disant qu'il avait besoin de son secours. Ce n'est pas de nous, lui répondit le saint, que tu as besoin, mais des pasteurs de l'église. Déclare néanmoins le meurtre que tu as commis, pour te disposer à en obtenir le pardon. Le meurtrier effrayé lui avoua son crime, et le saint, par ses exhortations et ses avis, le disposa à recevoir la pénitence. Comme l'archevêque de Corinthe passait près de sa cellule, saint Luc vint se prosterner à ses pieds et lui présenter avec simplicité quelques fruits de son jardin. L'archevêque s'étant informé qui il était, voulut voir sa cellule, et fut très-édifié de tout ce qu'il apprit de ce saint solitaire. Il lui fit donner une certaine quantité d'or que le serviteur de Dieu refusa. Mais voyant que l'archevêque était affligé de son refus, il prit quelque chose, et dit avec humilité : Seigneur, je n'ai pas besoin d'or, mais seulement de prières et d'instructions. Nous autres, ajouta-t-il, que nos péchés ont réduits à demeurer sans prêtres, dans les

déserts et sur les montagnes, comment pouvons-nous participer aux saints mystères ? L'archevêque lui répondit : Il faut tâcher d'avoir un prêtre : si cela n'est pas possible, il faut avoir un vase qui contienne des hosties consacrées, et le mettre sur la sainte table, si c'est dans un oratoire, et sur un banc très-propre si c'est dans une cellule. Vous déplierez ensuite le voile, et vous mettrez dessus les saintes particules. Vous ferez brûler de l'encens, et vous chanterez des psaumes, ou le Trisagion avec le symbole de la foi. Après avoir fait trois génuflexions, vous joindrez les mains et vous recevrez le corps de Jésus-Christ, en disant : *Amen*. Au lieu du précieux sang, vous boirez du vin dans une coupe qui ne servira à aucun autre usage. Vous renfermerez avec le voile les autres particules sacrées, et vous prendrez bien garde qu'il n'en tombe pas le moindre fragment qui puisse être foulé aux pieds. Luc fut obligé de changer de demeure à cause des incursions des barbares, et il se fixa dans l'Attique, auprès d'un bois qu'il défricha. Il s'y fit un jardin dont il éloigna sa cellule afin d'être plus caché. Ce fut là qu'il mourut saintement vers l'an 946. On changea sa cellule en un oratoire, il s'y fit quantité de miracles, comme il en avait fait plusieurs pendant sa vie. L'église grecque le nomme saint Luc le Jeune, non par rapport à l'évangéliste, mais pour le distinguer d'un autre Luc, abbé en Sicile, près du mont Etna, plus ancien au moins d'un siècle.

Il nous reste peu de documens sur l'histoire des églises orientales pendant le dixième siècle. On ne sait pas même exactement les noms et la succession des patriarches. Eutychius, patriarche d'Alexandrie, qui occupa ce siège depuis l'an 983 jusqu'à l'an 940, a laissé un abrégé d'histoire universelle depuis la création jusqu'à son temps. Cet ouvrage, rempli d'inexactitudes, prouve combien les études s'étaient affaiblies sous la domination des infidèles. Il est néanmoins précieux pour les détails qu'il

tiennent sur les églises d'Orient dans les derniers temps. Mais depuis cette époque leur histoire devient plus obscure. On peut croire qu'elles eurent beaucoup à souffrir l'occasion des guerres et des révolutions qui affaiblissaient chaque jour l'empire des califes. Un imposteur, à Carmath dans l'Irak-Arabi, ou ancienne Chaldée, Orma, au commencement de ce siècle, une secte fatimite qui exerça les plus affreux ravages. Il se donna, comme Mahomet, pour un prophète envoyé de Dieu, changea les formules de prières que les musulmans regardaient comme sacrées, abolit plusieurs observances gênantes, et permit l'usage du vin. Ses sectateurs prirent le nom de carmathes, et se rendirent bientôt formidables par leur nombre comme par leur fanatisme. Ils pillèrent la Mecque, pillèrent le temple de la Caaba, et enlevèrent la pierre noire si vénérée des musulmans. Ils festèrent tellement toutes les routes de l'Arabie que le pèlerinage de la Mecque fut interrompu pendant plusieurs années. Les califes furent obligés d'envoyer des armées contre ces brigands, qui, malgré plusieurs défaites, ne laissèrent pas de se maintenir. Une autre secte, celle des fatimites, commença à peu près vers le même temps. Elle eut pour chef un Arabe nommé Mahomet, qui prétendait être de la race d'Ali et de Fatima, fille du prétendu prophète. Il s'établit vers l'an 910 en Afrique, et il se fit reconnaître émir-almoumenin, c'est-à-dire prince des fidèles. Il se rendit maître de la Sicile et de tout ce que les musulmans possédaient en Afrique, et transmit son pouvoir à sa postérité. D'autres révoltes éclatèrent bientôt après en divers endroits, et des royaumes particuliers s'établirent dans la Perse et dans toutes les provinces voisines. Ainsi la puissance des califes tomba entièrement, et tout ce grand empire se divisa entre plusieurs princes qui ne laissaient au calife que le nom de souverain. Ils le reconnaissaient toujours pour chef de la religion, ils le nommaient à la prière publique et met-

taient son nom sur la monnaie ; enfin ils recevaient de lui l'investiture, qu'il ne refusait jamais à celui qui se trouvait le plus fort. Chaque grande province était donc soumise à un maître particulier qui était absolument indépendant. Les califes continuèrent pendant plusieurs siècles de faire leur résidence à Bagdad, mais ils n'avaient aucune autorité réelle. La plupart étaient si corrompus qu'ils moururent d'excès et de débauche. Plusieurs autres périrent par le fer ou le poison.

Les Normands, après avoir ravagé la France pendant environ soixante-dix ans, s'y établirent enfin, et embrassèrent le christianisme. Le roi Charles le Simple se voyant hors d'état de leur résister, prit le parti de traiter avec eux. Il chargea Francon, archevêque de Rouen, de demander à Rollon, leur chef, une trêve de trois mois, qu'il accorda. Les Normands étaient alors maîtres de Rouen et du pays d'alentour. Quand la trêve fut expirée, quelques seigneurs français recommencèrent la guerre. Rollon, de son côté, recommença ses ravages, et pénétra jusqu'en Bourgogne. A son retour, il assiégea la ville de Chartres. L'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, comme pour dire la messe, s'avança au milieu des combattans, portant la croix d'une main et de l'autre une tunique qu'on croyait être celle de la sainte Vierge. Les Normands furent repoussés, et l'on attribua leur défaite à la vertu de cette relique. Enfin le roi Charles, sur les instances des Français, engagea l'archevêque Francon à proposer au chef normand un traité de paix dont les conditions étaient qu'il se ferait chrétien, et que le roi lui donnerait sa fille Gisèle en mariage, et lui abandonnerait la province dont il était en possession. Rollon, de l'avis des seigneurs normands, accepta les conditions, et eut une entrevue avec le roi Charles pour la conclusion du traité. Le roi lui céda en fief tout le pays nommé depuis Normandie, avec la jouissance d'une partie de la Bretagne, jusqu'à ce que la Normandie fût remise en culture. Rollon, de son côté, fit

hommage au roi, et promit de se faire chrétien et de vivre en paix avec les Français. Il commença aussitôt à se faire instruire, et fut baptisé l'an 912 par l'archevêque Francon. Il eut pour parrain Robert, duc de France, qui lui donna son nom. Rollon, nommé depuis Robert de Normandie, fit instruire et baptiser ses comtes, ses chevaliers et toute son armée. Il demanda à l'archevêque quelles étaient les églises et les saints les plus vénérés dans le pays. L'archevêque lui nomma les cathédrales de Rouen, de Bayeux et d'Évreux, dédiées à la sainte Vierge, l'église de Saint-Michel, bâtie sur une élévation dans la mer, et les églises de Jumièges et de Saint-Ouen, dédiées à saint Pierre. Et dans le voisinage, reprit Rollon, quel est le saint estimé le plus puissant? L'archevêque nomma saint Denis. Je veux, dit Rollon, avant de partager les terres entre mes vassaux, en donner une partie à Dieu, à la sainte Vierge, et à ces autres saints dont je prétends me faire des protecteurs. En effet, dans la semaine de son baptême, portant encore l'habit blanc, il donna chaque jour une terre à chacune de ces églises, dans l'ordre où elles sont nommées. Il ne vécut que cinq ans depuis, et se employa à donner de bonnes lois et à faire observer exactement la justice. Il se montra surtout sévère contre le vol. Il rebâtit plusieurs églises, et la religion commença à refleurir dans toute la Normandie (1). Mais la conversion de ce peuple ayant été si prompte, et la politique ayant eu tant de part, il était difficile qu'elle fût fort solide dans tous les particuliers. Elle n'empêcha pas que la France, après la mort de Robert, ne fût de nouveau exposée aux ravages de ces barbares sous le faible règne de Charles le Simple. Ce prince, méprisé de ses sujets, fut enfin dépouillé de la couronne par la révolte de quelques seigneurs ambitieux et mécontents. Ils élurent pour roi, en 922, Robert, frère du roi Eudes. Il périt l'année

(1) Dudo. *De morib. Norm.* — Will. Gemmet. *Hist. Norm.*

suiivante dans une bataille contre Charles le Simple ; mais les rebelles élurent aussitôt Raoul ou Rodolfe son gendre, qui fut sacré à Soissons par l'archevêque de Sens. Charles fut arrêté bientôt après par Hébert, comte de Vermandois, et enfermé à Château-Thierry, puis à Péronne, où il mourut l'an 929. Raoul mourut lui-même trois ans plus tard, et laissa toute l'autorité à Hugues, son beau-frère, duc de France et comte de Paris. Celui-ci, malgré son ambition, et quoique fils de Robert, qui avait eu le titre de roi, n'osa prendre lui-même la couronne, parce qu'il craignait la jalousie des autres seigneurs, et surtout du comte de Vermandois. Il jugea plus à propos de régner sous le nom d'un autre, et il rappela en France et fit déclarer roi Louis, fils de Charles le Simple, et surnommé d'Outre-mer ; parce qu'après la captivité de Charles, sa mère l'avait conduit en Angleterre auprès du roi Edelstan, dont elle était sœur.

Louis avait environ vingt ans lorsqu'il monta sur le trône. Il entreprit de reprendre la Lorraine sur l'empereur Othon, et obtint d'abord quelques succès ; mais Othon le força de se retirer. Louis eut ensuite des guerres à essuyer contre les grands de son royaume, qui avaient à leur tête Hugues, comte de Paris, et Hébert, comte de Vermandois. Il fut battu et obligé de se réfugier dans le royaume de Provence ; puis il obtint la paix par l'entremise du pape Étienne VIII et de l'empereur Othon, qui eut la générosité de se déclarer contre les rebelles, quoiqu'ils voulussent le reconnaître pour roi. Guillaume, duc de Normandie, fils de Rollon, ayant été assassiné par les ordres d'Arnoul, comte de Flandre, Louis d'Outre-mer profita de cette mort pour s'emparer de la Normandie au préjudice du jeune Richard, fils de Guillaume. Mais ayant manqué de parole à Hugues le Blanc, comte de Paris avec qui il avait promis de partager la Normandie, ce comte la lui fit perdre, et fut même assez puissant pour faire le roi prisonnier. L'usurpation du siège de Reims

un fils du comte de Vermandois devint un autre sujet de division. La guerre ne finit que par l'autorité du pape Grégoire II, qui excommunia Hugues par ses légats dans deux conciles, dont nous parlerons bientôt. Louis d'Outre-mer mourut l'an 954 d'une chute de cheval. Il avait pris la précaution d'associer trois ans auparavant Lothaire son fils à la couronne. Lothaire avait quinze ans lorsqu'il y parvint. Son règne, qui fut de trente et un ans, ne présente aucun événement remarquable. Le roi, réduit presque à la ville de Laon, ne prenait point de part aux guerres que ses vassaux se faisaient entre eux (1).

Hervé, qui avait succédé à Foulques sur le siège de Reims, montra beaucoup de zèle pour remédier aux maux produits par les malheurs et les troubles du royaume. Il tint à ce sujet plusieurs conciles avec les évêques de sa province; mais nous n'avons les actes que de celui qui fut tenu à Trosly, près de Soissons, l'an 909. Ils sont divisés en quinze chapitres, qui contiennent des exhortations plutôt que des canons proprement dits sur les devoirs du clergé et des fidèles. On y déplore ainsi le triste état de l'église de France : « Les villes sont dépeuplées, les monastères ruinés, les campagnes réduites en stérilité. Chacun fait maintenant ce qu'il lui plaît; on méprise les lois divines et humaines et les ordonnances des évêques. Les puissans oppriment les faibles; on ne voit partout que violences et brigandages. Et pour qu'on ne s'imagine pas que nous voulons nous épargner, nous ne devons corriger les autres, nous confessons que nous portons le nom d'évêque, mais que nous n'en remplissons pas les devoirs. Nous négligeons la prédication de la parole divine. Nous voyons ceux dont nous sommes chargés abandonner Dieu et croupir dans le vice sans leur parler et leur tendre la main. Si nous voulons les reprendre, ils nous répondent que nous les chargeons de

(1) Flod. Chron. — Will. Gemmet.

fardeaux pesans auxquels nous ne touchons pas du bout des doigts. Ainsi le troupeau du Seigneur périt par notre lâcheté et notre silence.» On expose en particulier la décadence des monastères. « Les uns ont été ruinés ou brûlés par les barbares, les autres dépouillés de leurs biens et presque réduits à rien. Ceux dont il reste quelques vestiges ne gardent plus aucune forme de vie régulière. Les moines, les chanoines, les religieuses, n'ont plus de supérieurs légitimes ; l'abus qui s'est introduit de les soumettre à des étrangers, et l'indigence à laquelle ils se trouvent réduits, ont amené le relâchement et l'oubli des règles de la discipline. Plusieurs même par nécessité sont obligés de chercher leur subsistance au dehors, de vivre parmi les séculiers, et de se livrer à des occupations basses qui les font mépriser. On voit dans les monastères consacrés à Dieu des abbés laïques, avec leurs femmes, leurs enfans, leurs soldats et leurs chiens. Comment de tels abbés feront-ils observer la règle qu'ils ne savent pas même lire ? » On trouve un exemple remarquable de cette usurpation des monastères par des séculiers dans Hugues comte de Paris, surnommé le Grand et le Blanc, qui eut aussi le surnom d'Abbé, parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Martin de Tours et plusieurs autres. « Nous ordonnons donc, ajoute le concile, que la règle soit observée, que les abbés soient des religieux instruits de la discipline monastique, qu'ils fournissent aux moines tout ce qui est nécessaire pour la subsistance et le vêtement, et que les moines et les religieuses vivent dans la piété, sans s'occuper d'affaires temporelles, ni suivre les pompes du siècle car on dit que quelques-uns portent des ornemens qui seraient indécens même à de bons laïques. » Le concile s'étend ensuite sur le respect dû aux ecclésiastiques, sur l'obligation de leur payer la dime non-seulement des biens, mais du trafic et de l'industrie, et réciproquement sur les devoirs des prêtres envers les peuples qui leur sont

nniés. Il s'élève contre les vengeances particulières, et nouvelle l'excommunication prononcée contre les meurtriers de Foulques. Il condamne les rapines et les pillages alors si fréquens, les mariages clandestins ou illégitimes, la débauche, les parjures et les vains juremens, presque aussi communs, dit-il, que les autres paroles. Il condamne aussi la coutume qui s'était établie de piller après la mort d'un évêque les biens de son église. « Le saint-siège, poursuit-il, nous a fait savoir qu'en Orient existent encore les erreurs et les blasphèmes d'un certain Photius, qui enseigne que le Saint-Esprit ne procède du Fils, mais seulement du Père ; c'est pourquoi nous exhortons à étudier l'Écriture et les pères pour détruire cette erreur qui veut renaître. » Les décrets du concile se terminent par une exhortation générale, où les évêques expriment ainsi : « Il est arrivé par notre négligence, par notre ignorance et celle de nos confrères, qu'il se trouve dans l'Église une multitude innombrable de personnes de tout sexe et de toutes conditions, qui arrivent à la vieillesse sans être instruites de la foi, jusqu'à ignorer les paroles du Symbole et de l'Oraison dominicale. Quand il paraîtrait quelque chose de louable dans leur vie, comment peuvent-elles faire de bonnes œuvres sans le fondement de la foi ? » On ajoute ensuite un abrégé de la doctrine catholique et une exhortation à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

L'archevêque Hervé mourut en 922, et Robert, qui avait d'être déclaré roi, fit placer sur le siège de Reims Fulfe, archidiaque de cette église. Ce dernier tint l'année suivante un concile, dans lequel on imposa des pénalités à ceux qui avaient porté les armes dans la guerre entre Robert et le roi Charles. L'église de Reims était considérée comme la première du royaume, soit à cause de ses richesses et de l'étendue de sa juridiction métropolitaine, soit à cause du crédit qu'avaient obtenu ses archevêques par leur mérite et leur naissance. Aussi de-

vint-elle un objet d'ambition pour les seigneurs les plus puissans. Seulfe étant mort en 925, Hébert, comte de Vermandois, fit élire archevêque de Reims son cinquième fils, nommé Hugues, âgé seulement de cinq ans ; puis ayant fait approuver cette élection par le roi Raoul, il envoya demander l'agrément du pape. Abbon, évêque de Soissons, se rendit à Rome avec le décret d'élection, et le pape Jean X, approuvant ou du moins tolérant ce qui avait été fait, commit à cet évêque le soin d'administrer l'église de Reims et d'y faire les ordinations. Le comte Hébert se mit en possession du temporel, s'établit dans l'évêché, disposa à son gré des bénéfices, chassa plusieurs clercs, et bientôt après confia l'administration du spirituel à l'archevêque d'Aix, qui avait quitté son siège à cause des incursions des Sarrasins. Mais au bout de six ans, Hébert s'étant brouillé avec le roi Raoul, celui-ci se rendit enfin aux plaintes que faisaient plusieurs évêques au sujet de cette indigne usurpation. Il écrivit donc au clergé et au peuple de Reims de procéder à l'élection d'un archevêque, et sur leur refus, le roi Raoul et Hugues, comte de Paris, vinrent attaquer Reims en l'absence du comte Hébert. Après trois semaines de siège, les habitans se rendirent et s'accordèrent à nommer Artaud, moine de l'abbaye de Saint-Remi, qui fut ordonné et mis en possession par les évêques de la province. Cette intervention de Raoul et du comte Hugues s'explique par l'intérêt qu'avaient les rois ou les grands seigneurs de placer sur le siège de Reims un évêque qui leur fût dévoué. Artaud ayant gouverné cette église environ neuf ans, se vit chassé par la faction des seigneurs rebelles à cause de son attachement pour Louis d'Outre-mer, qu'il avait sacré. Hugues, comte de Paris, et Hébert, comte de Vermandois, vinrent avec Guillaume de Normandie assiéger la ville de Reims, et Artaud fut obligé de se rendre. On le fit renoncer à l'archevêché de Reims, et en conséquence de cette renonciation forcée, les évêques de la province

malgré son appel au pape, ordonnèrent le rétablissement de Hugues, fils du comte Hébert. Il avait alors environ vingt ans, et pendant les quinze années qui s'étaient écoulées depuis son élection, il avait vécu à Auxerre, et fait ses études sous la direction de l'évêque Gui, qui l'avait ordonné diacre. Il fut fait prêtre trois mois après son retour à Reims, et l'année suivante ordonné archevêque. Le pape Étienne VIII lui accorda le pallium, et il demeura cinq ans tranquille possesseur de cette église. Mais en 946, Louis d'Outre-mer ayant pris la ville de Reims, chassa cet intrus, et fit rétablir Artaud par les archevêques de Trèves et de Mayence. Hugues ne laissa pas d'exercer les fonctions épiscopales, et le siège d'Amiens étant venu à vaquer, il y ordonna un évêque. Cependant un concile, tenu à Verdun en 947, maintint Artaud en possession du siège de Reims. Hugues, cité à ce concile, ne voulut pas y comparaître, et il refusa également de se présenter à un concile tenu à Mouzon, au commencement de l'année suivante. Alors on le déclara excommunié jusqu'à ce qu'il vînt se justifier devant un autre concile convoqué quelques mois après à Ingelheim. Les archevêques de Trèves, de Cologne, de Mayence et de Hambourg y assistèrent avec vingt-six évêques, sous la présidence d'un légat envoyé par le pape Agapet II. Un diacre y présenta des lettres du pape en faveur de Hugues; mais il fut constaté qu'elles avaient été surprises par des faussetés, et ce diacre fut déposé. On confirma le rétablissement d'Artaud et l'excommunication de Hugues, usurpateur de Reims. On prononça la même peine contre ceux qui l'avaient ordonné ou qui avaient reçu les ordres de lui, jusqu'à ce qu'ils vinssent faire satisfaction au concile indiqué à Trèves. On défendit d'attaquer l'autorité royale, et on déclara Hugues, comte de Paris, excommunié pour avoir attaqué les états du roi Louis, et chassé l'évêque de Laon, s'il ne venait se soumettre au jugement d'un concile et faire satisfaction sur ces deux points. Le concile indiqué

à Trèves fut tenu au mois de septembre 948, également sous la présidence du légat du pape. On y pardonna à l'évêque de Soissons, qui avait ordonné Hugues. On excommunia deux évêques ordonnés par ce dernier, l'un pour Amiens, l'autre pour Senlis. On confirma l'excommunication prononcée contre Hugues, comte de Paris, jusqu'à ce qu'il vint demander pardon en présence du légat et des évêques, et on ordonna que s'il se montrait plus longtemps contumace, il serait obligé d'aller se faire absoudre à Rome. Le pape Agapet II tint ensuite un concile où furent confirmés les jugemens rendus par son légat. L'archevêque Artaud étant mort en 961, Hugues essaya de se faire rétablir, mais il n'en put venir à bout (1).

On a vu par les plaintes du concile de Troslé quelle était dans quelques provinces la décadence de la discipline monastique, et les soins qu'on prenait pour la remettre en vigueur. Mais rien ne contribua plus à son rétablissement que la fondation de la célèbre abbaye de Cluni. Le fondateur fut Guillaume, duc d'Aquitaine, et on a conservé la charte qu'il donna à ce sujet. « Voulant, dit-il, faire un saint usage des biens que Dieu m'a donnés, j'ai cru ne pouvoir mieux les employer qu'à me procurer l'amitié des pauvres par d'abondantes aumônes, et afin de perpétuer cette bonne œuvre, je veux entretenir à mes dépens une communauté de moines; je donne donc pour l'amour de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, aux saints apôtres saint Pierre et saint Paul, ma terre de Cluni avec ses dépendances, le tout situé dans le comté de Macon ou aux environs. Je fais cette donation pour l'âme de mon seigneur le roi Eudes et de mes parens et serviteurs, à condition qu'à Cluni on bâtit un monastère en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, pour y assembler des moines qui vivent selon la règle de saint Benoît, et pour servir de refuge à ceux

(1) Flodoard. *Hist. lib. IV et Chron.*

qui sortant pauvres du siècle, n'apporteront avec eux que la bonne volonté. Les moines et les biens seront gouvernés par l'abbé Bernon, tant qu'il vivra ; mais après sa mort les religieux auront la liberté d'élire pour abbé celui qu'il leur plaira, sans qu'aucune puissance empêche l'élection régulière. Tous les cinq ans ils payeront dix sols d'or à Saint-Pierre de Rome pour le luminaire, ils seront sous la protection spéciale des saints apôtres, et auront le pape pour défenseur. Ils devront exercer tous les jours les œuvres de miséricorde envers les pauvres, les étrangers et les pèlerins. Ils ne seront soumis ni à nous, ni à nos parens, ni à aucune puissance temporelle. Aucun prince, aucun comte, aucun évêque, ne s'emparera de leurs biens et ne leur imposera un supérieur sans leur volonté. Je supplie le pontife romain de retrancher de l'Église et d'exclure du royaume des cieux ceux qui usurperaient les biens de ce monastère ou qui maltraiteraient les religieux. » Cette donation est datée de la onzième année du règne de Charles le Simple en Aquitaine, ce qui se rapporte à l'an 910.

Bernon, premier abbé de Cluni, était d'une des plus nobles familles de Bourgogne. Il embrassa de bonne heure la vie monastique et fonda de ses biens le monastère de Gigny, dans le diocèse de Lyon. Il réforma celui de la Baume dans le Jura, et il les gouvernait l'un et l'autre à la fin du neuvième siècle. Il n'établit d'abord à Cluni que douze moines, à l'exemple de saint Benoît, qui n'en mettait pas davantage dans chaque monastère. Bientôt on s'empressa de mettre d'autres monastères sous la conduite de Bernon, qui en gouverna jusqu'à sept en même temps ; son zèle fut secondé par saint Hugues, né en Poitou, qui avait d'abord embrassé la vie religieuse dans le monastère de Savin, réformé par saint Benoît d'Aniane, et qui ensuite avait été appelé avec quelques autres moines pour établir la discipline régulière dans le monastère de Saint-Martin d'Autun, relevé depuis peu de ses ruines. Bernon

se voyant près de sa fin, appela les évêques voisins, se démit en leur présence de toute supériorité, et pour ne pas laisser les abbayes qu'il gouvernait exposées à l'usurpation des seigneurs, il les partagea, du consentement des moines, à deux de ses disciples, Vidon son parent et Odon, en qui il avait une grande confiance. Il les fit élire et ordonner abbés l'un et l'autre; il mourut l'an 927. On voit par le partage qu'il fit de ses monastères qu'il ne pensait point à former une congrégation. C'est saint Odon qui commença proprement celle qui porta depuis le nom de Cluni.

Odon était né dans le Maine l'an 879. Son père Abbon était un seigneur également distingué par ses vertus et ses talens. Il avait étudié avec soin les lois, pour rendre selon l'usage la justice à ses vassaux, et ses lumières aussi bien que son équité le faisaient prendre pour arbitre de tous les différends. Ce fut par la ferveur de ses prières qu'il obtint son fils Odon, lorsque sa femme était déjà avancée en âge, et il l'offrit dès le berceau à Saint-Martin de Tours. Ensuite ayant changé de dessein, il le mit au service du duc Guillaume pour apprendre les exercices des armes; mais le jeune Odon s'en dégoûta bientôt, et à l'âge de dix-neuf ans il se fit couper les cheveux, et entra parmi les chanoines de Saint-Martin. Sa réception se fit avec la plus grande solennité en présence d'un grand nombre de seigneurs. Les chanoines de Saint-Martin, réduits à cent cinquante au lieu de trois cents moines, conservaient une assez grande régularité. Ils s'acquittaient fidèlement de l'office ordinaire des heures canoniales auxquelles on avait restreint la psalmodie perpétuelle. Mais les études étaient fort négligées, et le goût que témoignait Odon pour la lecture devint même un objet de critique ou au moins de dédain pour quelques chanoines. Il passait une partie de la nuit en prières, et s'appliquait pendant le jour à lire l'Écriture sainte et les interprétations des pères. Il lut surtout avec application la règle de

saint Benoît, qu'il commença dès lors à pratiquer autant que son état le permettait. Il jeûnait fréquemment, et ne mangeait chaque jour qu'une demi-livre de pain avec une poignée de fèves. Il se réduisit à la plus étroite pauvreté et couchait sur une natte tout vêtu. Comme on venait de tous côtés en pèlerinage à Saint-Martin de Tours, les princes et les seigneurs qui s'y rendaient avec leurs offrandes s'adressaient pour la plupart à Odon, tout jeune qu'il était, pour recevoir ses instructions, et le pressaient d'accepter des présents; mais il les refusait constamment, et un jour ayant été obligé de recevoir cent sols d'or, il les distribua sur-le-champ aux pauvres. Son goût pour les sciences l'engagea à se rendre à Paris, où il étudia sous Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, qui avait eu pour maître Héric, moine de la même communauté, disciple de Loup de Ferrières et de Haimon d'Alberstadt, tous deux instruits par Raban, qui l'avait été par Alcuin. Odon, revenu à Tours, s'appliqua à la lecture des Morales de saint Grégoire sur Job, et en fit un abrégé que nous avons encore. Pressé du désir de mener une vie plus parfaite, il parcourut plusieurs provinces avec un ami, nommé Adegrim, pour visiter les monastères les plus célèbres; mais il fut longtemps avant d'en trouver un tel qu'il le souhaitait. En effet, depuis soixante ans, les guerres civiles et les ravages des barbares avaient ruiné la plupart des monastères. Les religieux avaient été ou massacrés ou réduits à prendre la fuite, emportant avec eux leurs reliques et le peu qu'ils pouvaient sauver de leurs livres et du trésor de leurs églises. Quelques-uns s'étaient retirés dans des monastères moins exposés, d'autres menaient une vie errante, et s'ils trouvaient un lieu de sûreté, ils y construisaient des cabanes où ils étaient bien plus occupés de chercher leur subsistance que de pratiquer leur règle. Adegrim avait résolu de se rendre à Rome, lorsque passant par la Bourgogne, il fut témoin de la régularité que l'abbé Bernon avait établie dans le monas-

tère de la Baume. Il résolut d'y demeurer et en donna avis à son ami Odon, qui vint aussitôt le rejoindre. Adégrim ne tarda pas à se renfermer d'abord dans une cellule, et ensuite il se retira dans une caverne, avec la permission de l'abbé Bernon, qui ne crut pas devoir s'opposer à l'attrait qu'il avait pour la solitude. Il y vécut plus de trente ans, ne venant au monastère de Cluni que les dimanches. Il y prenait un peu de farine avec quelques fèves, et retournait dans son désert, où il souffrait les incommodités du froid et de la chaleur.

Quant à Odon, comme il avait du talent et de l'instruction, il fut chargé de l'école, et de la conduite des enfants qu'on élevait dans le monastère. Il avait alors environ trente ans. Ayant obtenu la permission d'aller trouver son père, il l'amena au monastère, où il le fit recevoir, et il détermina aussi sa mère à prendre le voile dans une communauté de religieuses. L'abbé Bernon, frappé du rare mérite d'Odon, le fit ordonner prêtre par Turpion, évêque de Limoges. Ce prélat, également distingué par sa piété et par sa science, ayant eu avec Odon un long entretien sur la dignité du sacerdoce et sur le relâchement des prêtres, fut si frappé de ses discours qu'il le pria de les lui donner par écrit. Odon, avec la permission de l'abbé, rédigea ses réflexions en trois livres, qui portent le titre de Conférences. Il fut contraint, malgré son humilité, de se rendre au choix que Bernon fit de lui pour gouverner le monastère de Cluni. Comme il résistait aux prières et aux instances des moines, qui l'avaient élu tout d'une voix, il fallut céder à la menace d'excommunication que lui firent les évêques qui étaient présens. Il acheva les bâtimens de ce monastère, qui commença à devenir célèbre par la régularité et les vertus des moines, par l'étude des sciences ecclésiastiques et par la charité que l'on y exerçait envers les pauvres. La grande réputation de l'abbé Odon engagea les papes Léon VII et Etienne VIII à le faire venir à Rome pour réconcilier

Albéric avec Hugues, roi d'Italie. Albéric conçut tant de respect pour lui, qu'un homme grossier et brutal ayant levé la main pour frapper le saint abbé, il menaçait de la lui faire couper, si Odon n'eût intercédé en faveur de ce misérable.

Il signala pendant ces voyages son zèle et sa charité, répandit partout d'abondantes aumônes et réforma plusieurs monastères. Étant à Rome pour la troisième fois, il fut attaqué d'une fièvre violente; mais il conserva encore assez de force pour revenir en France et se rendre à Tours auprès du tombeau de saint Martin. Il y arriva peu de temps avant la fête du saint, et après l'avoir célébrée avec une dévotion extraordinaire, il mourut le jour de l'octave, l'an 942, à l'âge de 64 ans. Entre les monastères réformés par saint Odon, tant en France qu'en Italie, les plus connus sont ceux de Sarlat et de Tulle, qui depuis furent érigés en évêchés; ceux de Fleury-sur-Loire, d'Aurillac, de Saint-Pierre le Vif, à Sens, et de Saint-Paul, à Rome. Il établit dans tous ces monastères l'observance de Cluni. Il en était reconnu pour supérieur général; mais il ne laissait pas de mettre en chacun d'eux un abbé particulier, qui était comme son vicaire. De son temps l'abbaye de Cluni reçut tant de donations, qu'il en restait jusqu'à cent quatre-vingt-huit chartes. Nous avons de lui plusieurs écrits qui sont une preuve de ses lumières et de sa piété. Outre ceux que nous avons cités, il nous reste aussi des hymnes et des discours en l'honneur de saint Martin, et la vie de saint Gérauld d'Aurillac. Il déplore en plusieurs endroits de ses ouvrages la corruption des chrétiens, les impuretés, les violences, les injustices, et surtout les communions indignes et la profanation des sacrements. La vie de saint Odon a été écrite par un de ses disciples.

La discipline monastique fut rétablie à la même époque dans la Gaule-Belgique, par les soins de saint Gérard, abbé de Brogne. Il était né dans le territoire de Namur, d'une famille noble, et montra dès sa jeunesse un grand

zèle pour la religion. Ayant d'abord embrassé le métier des armes, il le quitta pour prendre l'habit monastique, l'an 918, dans l'abbaye de Saint-Denis. Comme il n'avait fait aucune étude, il commença par apprendre à lire avec l'humilité d'un enfant, et faisant également des progrès dans la science et dans la vertu, il fut promptement élevé aux ordres par l'évêque de Paris et ordonné prêtre au bout de neuf ans. Ensuite après dix ans de séjour à Saint-Denis, il en sortit pour s'établir avec quelques moines à Brogne, terre de sa famille, où il fonda un monastère, qui devint bientôt célèbre par les vertus du saint abbé et de ses disciples. Ne pouvant souffrir le concours du peuple, il s'enferma dans une cellule près de l'église pour vaquer avec plus de liberté à la prière. Mais l'évêque de Cambrai, à la sollicitation de Gislebert, duc de Lorraine, l'obligea de prendre soin du monastère de Saint-Guislain, occupé alors par des clercs dont la vie était peu régulière. Saint Gérard mit à leur place une communauté de moines, dont il devint abbé. Arnoul, comte de Flandre, guéri par ses prières, le chargea de gouverner et de réformer toutes les abbayes de ses états. On nomme jusqu'à dix-huit monastères réformés par saint Gérard et dont les plus connus sont ceux de Saint-Pierre et de Saint-Bavon à Gand, de Saint-Waast à Arras, de Saint-Riquier, de Saint-Bertin et de Saint-Omer. Il gouverna aussi les abbayes de Mouzon et de Saint-Remi de Reims. Il mit ensuite des abbés dans tous ces monastères et se retira dans celui de Brogne pour en prendre un soin particulier. Enfin il y mourut l'an 959.

Guillaume, fils de Robert, duc de Normandie, s'appliqua comme son père à faire refleurir la religion dans ses états et surtout à rétablir les monastères ruinés. Il rebâtit entre autres celui de Jumièges, dont il ne restait plus que les murs délabrés, servant d'asile à quelques solitaires réduits à l'indigence. Il y fit venir douze moines vertueux pour y rétablir la régularité, et il y au-

rait lui-même embrassé la vie monastique, si l'abbé ne lui eût représenté que son fils étant encore enfant, sa retraite donnerait lieu inévitablement à des troubles funestes pour la religion. Adalbéron, évêque de Metz, se signala dans le même temps par son zèle pour le rétablissement et la réforme des monastères de son diocèse. Il répara d'abord celui de Gorse, où il mit sept ecclésiastiques d'une grande piété, qui pour mener une vie plus parfaite, songeaient à passer ensemble dans quelque maison religieuse de l'Italie. Le plus célèbre d'entre eux fut Jean, qui en devint abbé plus tard, et qui est honoré comme saint. Les saintes observances de Gorse furent introduites bientôt après dans le monastère de Gemblours près de Namur, et dans plusieurs autres, où l'on établit des abbés, tirés de cette fervente communauté. Adalbéron confia ensuite l'abbaye de Saint-Clément de Metz à saint Kadroe, moine irlandais, qui avait embrassé la règle de Cluni dans le monastère de Fleury-sur-Loire (1).

Le jeune Louis, fils et successeur d'Arnoul, roi de Germanie, était mort l'an 912 sans laisser d'enfants, et en lui finit au-delà du Rhin la postérité de Charlemagne. En suivant l'ordre de la succession ordinaire, Charles le Simple devait être reconnu roi des Français orientaux, aussi bien que des occidentaux ; mais soit à cause du mépris qu'il s'attirait par sa faiblesse, soit plutôt par l'habitude d'avoir un roi chez eux, les Germains, au lieu de lui déférer la couronne, songèrent à élire Othon, duc de Saxe. Il s'excusa sur son grand âge, et par une générosité bien rare, il leur conseilla d'élire Conrad, duc de Francanie, quoique son ennemi personnel. Ainsi Conrad fut élu d'un consentement unanime, et pendant un règne de sept ans, il procura de tout son pouvoir le bien de l'état et de la religion. L'église de Danemarck souffrit alors une violente persécution de la part du roi Gourm, qui en-

(1) Willel. Gemmet. lib. III. — *Vit. S. Joan. Gorz.*

treprit d'abolir le christianisme, chassa les prêtres de ses états, et en fit mourir plusieurs par les tourmens. Vers le même temps, saint Ratbod, évêque d'Utrecht, se signalait par son zèle pour la conversion des idolâtres. Sa mère lui avait donné ce nom à cause de Ratbod, duc de Frise, dont elle était arrière-petite-fille. Elle le fit élever dans la discipline cléricale par son frère Gonthier, archevêque de Cologne. Mais les disgrâces qui arrivèrent à cet archevêque obligèrent le jeune Ratbod de le quitter et de s'attacher à la cour de Charles le Chauve, et ensuite de Louis le Bègue, pour profiter des bonnes études qui se faisaient à cette cour. Il fut élu évêque d'Utrecht en 899, par le consentement unanime du clergé et du peuple, et fut ordonné malgré sa résistance. Il prit aussitôt l'habit monastique et voulut imiter en tout saint Villebrod et saint Boniface, ses prédécesseurs. Les Danois ou les Normands ayant ruiné la ville d'Utrecht, saint Ratbod fit sa résidence à Deventer, d'où il visitait souvent la Frise pour y extirper les restes de l'idolâtrie, mais les barbares vinrent en foule s'y opposer, et comme il les exhortait à se convertir, ils le menacèrent de mort. Le saint évêque prononça contre eux un anathème, et aussitôt ils furent frappés de la peste, dont ils périrent presque tous. On lui attribue plusieurs miracles et le don de prophétie. Le roi ayant voulu l'employer à quelques négociations, il lui répondit qu'un évêque ne doit pas s'occuper d'affaires temporelles, mais travailler à gagner des âmes à Jésus-Christ, et employer à la prière le temps qu'il peut dérober aux soins de son troupeau. Rien ne fut capable de lui faire changer de résolution. Il mourut saintement vers l'an 918 (1).

L'année suivante, le roi Conrad se voyant près de sa fin, recommanda aux premiers seigneurs de son royaume de choisir pour roi Henri, fils d'Othon, duc de Saxe, mal-

(1) Ditmar. lib. I. — Regin. *Chron.*

gré l'inimitié qui régnait entre eux, parce qu'il le croyait le plus capable de les gouverner. Il imita ainsi la générosité dont Othon avait usé envers lui. Après sa mort Henri fut reconnu roi d'un commun accord, et régna dix-huit ans : il est connu sous le nom de Henri l'Oiseleur parce qu'il était à la chasse de l'oiseau quand Conrad lui fit porter les ornemens royaux. Il défit plusieurs fois les Hongrois qui ravageaient l'Allemagne. Il avait épousé avant d'être roi une veuve riche et belle, qui avait pris le voile de religieuse. Sigismond, évêque d'Alberstadt, le reprit courageusement, lui défendit d'habiter avec cette femme, et les cita l'un et l'autre à un concile. Cet évêque était un des plus célèbres de l'Allemagne par sa science, par son zèle et sa piété. Henri ne se rendit pas d'abord à la défense qui lui fut faite ; mais ensuite il reconnut l'invalidité de son mariage, et épousa Mathilde, de la race illustre de Witikind. Cette princesse fit éclater sur le trône les plus éminentes vertus. Elle avait été élevée au monastère d'Erford, près de son aïeule, qui en était abbesse, elle y avait été solidement instruite de la religion, et y avait appris les ouvrages convenables à son sexe. Depuis son mariage, elle fit toujours de nouveaux progrès dans la piété. Pour prier à certaines heures de la nuit, elle se levait d'auprès du roi son époux, qui faisait semblant de l'ignorer ; ils gardaient la continence les jours marqués par l'Eglise, selon l'usage alors observé religieusement. Après la mort du roi, elle se retira au monastère de Quedlimbourg, qu'elle avait fondé près d'Alberstadt. Elle y observait toute la discipline, et servait de modèle aux vierges même les plus pieuses. Elle assistait à tous les offices du jour et de la nuit. Elle ne cessa point de faire offrir le saint sacrifice pour l'âme du roi son époux, et observa toute sa vie le huitième jour de sa mort, le trentième, et l'anniversaire. Elle eut à souffrir, vers l'an 946, une rude persécution de la part des princes ses fils, auprès desquels on l'accusa d'avoir consumé en vaines prières une partie no-

table des revenus de l'état. Ils l'obligèrent à céder les terres que le roi Henri lui avait assignées; mais ensuite le roi Othon attribuant à cette dureté quelques mauvais succès qu'il eut à la guerre, demanda pardon à la reine sa mère, et lui rendit ce qu'on lui avait ôté. Ce fut par son secours qu'elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, entre autres celui de Polden, dans le duché de Brunswick, où elle rassembla trois mille moines. Elle avait une si grande charité pour les pauvres, que non contente de leur distribuer d'abondantes aumônes, elle les servait quelquefois de sa propre main. Elle faisait allumer pour eux, dans les villes où elle séjournait, des feux qui duraient le jour et la nuit. Étant tombée malade au monastère de Quedlembourg, elle reçut la visite de son petit-fils Guillaume, archevêque de Mayence, à qui elle fit sa confession, et qui lui donna ensuite le viatique et l'extrême-onction. Il demeura trois jours auprès d'elle, et voyant qu'elle n'était pas encore si près de sa fin, il lui demanda la permission de se retirer. Comme elle n'avait plus rien dont elle pût lui faire présent, elle lui donna un drap mortuaire, en lui disant qu'il en avait plus besoin qu'elle. En effet l'archevêque mourut subitement en route. Sainte Mathilde lui survécut douze jours, et le douzième elle fit appeler les prêtres et les religieuses, ordonna de laisser entrer tout le monde, donna des avis convenables à chacun, spécialement à l'abbesse sa petite-fille, nommée Mathilde comme elle; puis elle fit célébrer la messe, reçut de nouveau la communion, se coucha par terre sur un cilice, et mourut ainsi le 14 mars 968, jour auquel l'Église honore sa mémoire (1).

La sainte reine, après la mort du roi son époux en 936, avait souhaité de faire monter sur le trône son fils cadet, Henri, duc de Bavière, pour qui elle avait toujours eu une prédilection singulière; mais Othon, qui était l'aîné,

(1) *Vit. S. Mathild.* — Luitp. lib. IV.

avait été désigné par son père, et il l'emporta, ayant pour lui les suffrages des Français orientaux et des Saxons. Henri conserva toujours des prétentions sur la couronne, et se révolta plusieurs fois. Ils avaient un troisième frère nommé Brunon, qui entra de bonne heure dans le clergé, et qui devint ensuite archevêque de Cologne. Othon fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, et régna trente-six ans. Dès le commencement de son règne, voulant établir la religion chrétienne chez les Slaves voisins de l'Elbe, qu'il avait vaincus, il fortifia la ville de Magdebourg, et y fonda un monastère pour servir d'asile aux missionnaires occupés à la conversion de ces peuples. Il fut aidé dans tout ce qu'il entreprit pour le bien de l'Eglise par la reine Edith son épouse, qui montra toujours une grande piété. Il fit longtemps la guerre à Boleslas, duc des Slaves de Bohême. Le christianisme s'était introduit parmi eux vers la fin du siècle précédent par les soins de saint Méthodius, qui avait converti leur duc Borivoï. Mais Boleslas, son petit-fils, avait été élevé dans l'idolâtrie par sa mère, et voulant se soustraire à la dépendance des rois de Germanie, il fit périr son frère Venceslas, qui était non-seulement chrétien, mais qui s'appliquait à faire fleurir la religion parmi ses sujets. Les vertus de Venceslas l'ont fait mettre au nombre des saints. Il avait été élevé par son aïeule Ludmille, que son zèle pour la religion fit assassiner et qui est honorée comme martyre. Enfin le roi Othon ayant vaincu et soumis Boleslas en 950, la religion fit de nouveaux progrès parmi les Slaves. Le pays fut divisé en dix-huit cantons, dont quinze embrassèrent la foi chrétienne. On y bâtit de nouvelles églises et plusieurs monastères de moines et de religieuses. A cette occasion, le pape Agapet termina par un partage la contestation qui existait depuis longtemps entre les évêques de Salzbourg et de Lork pour le titre de métropolitain. Il déclara que l'un et l'autre conserveraient ce titre, le premier sur la Pannonie

occidentale, et le second sur la Pannonie orientale et sur le pays des Slaves et des Moraves. Vers le même temps, plusieurs évêques d'Allemagne voulurent supprimer différents monastères sous prétexte du relâchement des moines ; mais cette entreprise n'eut pas de suite (1).

Abdérame, roi des Sarrasins d'Espagne, envoya en 955 une ambassade à Othon pour lui demander son amitié ; mais comme il avait mis dans sa lettre quelques termes injurieux à la religion chrétienne, Othon voulut lui faire porter sa réponse par un homme également savant et courageux qui pût soutenir dignement la religion devant ce prince infidèle. Adalbéron, évêque de Metz, qui se trouvait alors à la cour, pria l'abbé de Gorse de choisir deux moines de sa communauté, et Jean de Vendière s'offrit pour être du nombre. Il avait étudié dans sa jeunesse la grammaire, l'Écriture sainte, les canons et les lois civiles. Ayant ensuite résolu de se donner entièrement à Dieu, il fit une confession générale, et se mit sous la conduite d'un moine nommé Lambert, qui menait la vie d'ermite. Mais comme celui-ci était un homme rustique et ignorant dont la conduite bizarre n'était assujettie à aucune règle, on lui conseilla de le quitter ; après quoi il visita les monastères les plus célèbres de l'Italie, entre autres celui du Mont-Cassin ; puis à son retour il pratiqua pendant quelque temps la vie monastique, et enfin il entra avec quelques autres solitaires dans le monastère de Gorse, que leur donna l'évêque Adalbéron. Il en fut nommé cellier, et malgré les occupations multipliées de cette charge, il ne laissa pas de consacrer beaucoup de temps à l'étude des Pères, principalement de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Grégoire. Il ne vécut pendant longtemps que de pain et d'eau ; ensuite l'abbé voyant qu'il altérerait sa santé, le réduisit à ne jeûner ainsi que les deux carêmes avant Pâques et avant Noël ; mais

(1) Ditmar. lib. II. — Vitik. lib. II. — Sigebert. *Chron.*

il commençait ce dernier dès le mois de septembre. Tel était le vertueux et savant moine qui se chargea de l'ambassade du roi Othon. Quand il fut arrivé à Cordoue, on le traita avec honneur, mais sans parler de l'admettre à l'audience du roi. Cependant on lui envoyait fréquemment des gens du palais pour savoir quel était le contenu de ses lettres, et comme on avait appris qu'elles combattaient la loi de Mahomet, on lui représenta que c'était un crime digne de mort, et que le roi lui-même ne pouvait, sans exposer sa vie, entendre de semblables choses ni en différer la punition. En conséquence, on l'exhorta à remettre seulement les présens dont il était chargé. Un évêque chercha surtout à lui faire entendre qu'il ne serait pas prudent d'irriter par des attaques indiscretes un prince qui permettait aux chrétiens d'exercer librement leur religion. Mais Jean répondit qu'il était venu principalement pour remettre les lettres d'Othon en réponse aux blasphèmes du prince arabe. Je n'irai donc, ajouta-t-il, à l'audience de votre roi qu'avec les lettres du mien, sans en retrancher un seul mot, et s'il dit quelque chose contre la foi catholique, je lui résisterai en face, dût-il m'en coûter la vie. Le roi, informé de cette réponse, tenta de l'ébranler par des menaces, et ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de négocier, et d'après l'avis de Jean, il envoya un député à Othon pour savoir sa dernière résolution au sujet de la présentation de sa lettre. Othon, qui désirait conclure un traité de paix avec Abdérame pour arrêter les courses des Sarrasins, renvoya des lettres plus douces, avec ordre de supprimer les premières. Alors Jean, qui était en Espagne depuis près de trois ans, eut permission de se présenter à l'audience. On voulait qu'il prit de riches vêtemens, selon la coutume de la nation, mais il déclara qu'il ne quitterait point son habit monastique. Le roi, admirant sa fermeté, le reçut avec les plus grands honneurs, lui parla avec beaucoup d'affabilité, et voulut l'entretenir encore une seconde fois.

Jean, après son retour, devint abbé de Gorse vers l'an 960, et mourut en 973. Il est honoré comme saint. Sa vie a été écrite par un de ses disciples qui fut abbé de Saint-Arnoul de Metz.

On fit quelques réglemens de discipline dans trois conciles tenus en Allemagne sous les règnes de Henri et de Othon. Un concile de huit évêques réunis à Coblenz en 922, défendit les mariages entre parens jusqu'au sixième degré, ordonna que les moines seraient soumis en tout à la juridiction de l'évêque diocésain, et confirma la défense faite aux laïques de s'approprier les dîmes des chapelles établies dans leurs terres. Un concile tenu à Erford ordonna de célébrer les fêtes des douze apôtres, et de jeûner les vigiles qui avaient été observées jusqu'alors. On défendit de tenir des audiences les dimanches et fêtes et les jours de jeûne. Il y eut à ce concile treize évêques, parmi lesquels on remarque saint Uldaric d'Ausbourg, dont nous parlerons plus tard, et Hildebert de Mayence, frère du roi Conrad, et ancien abbé de Fulde. Il était recommandable par ses talens et par sa piété, et on lui attribuait même le don de prophétie. Un autre concile tenu à Ausbourg en 952 confirma les anciens canons prononçant la peine de déposition contre les clercs dans les ordres sacrés qui oseraient se marier; il leur défendit sous la même peine les jeux de hasard; il ordonna que tous les clercs, même ceux qui n'étaient pas dans les ordres sacrés, seraient contraints de garder la continence lorsqu'ils seraient parvenus à un âge un peu avancé. Le roi Othon, qui assistait à ce concile, promit d'en appuyer les réglemens par son autorité. Il s'y trouva vingt-six évêques, tant de la Germanie que de la Lombardie, et on remarque dans ce nombre Manassès de Milan, qui avait abandonné le siège d'Arles pour venir en Italie, où il obtint du roi Hugues, dont il était parent, les évêchés de Vérone, de Mantoue et de Trente, qu'il posséda en même temps.

Le roi Henri de Germanie avait fait avec succès la guerre aux Danois, et il réduisit vers l'an 930 leur roi Gourm, ce persécuteur des chrétiens, à demander la paix; puis il mit à Slewig une colonie de Saxons, avec un gouverneur. Il détermina aussi plusieurs ducs danois à recevoir le baptême. Les églises de Brême et de Hambourg avaient été réunies de nouveau, avec le titre de métropole, par Sergius III. Unni, qui en était alors archevêque, voyant par la paix avec les Danois la porte ouverte à l'Évangile, entreprit de rétablir les églises du Nord. Il voulut en faire lui-même la visite, et une partie du peuple de Brême, ne pouvant supporter l'absence d'un pasteur si célèbre, voulut le suivre et s'exposer à tout avec lui. Les travaux de cet archevêque ne furent pas infructueux; il convertit le fils du roi, ou du moins l'engagea à permettre la profession du christianisme; il ordonna des prêtres dans chaque église, et parcourut les îles des Danois, prêchant l'Évangile aux infidèles et affermissant les chrétiens qu'il trouvait captifs. Ensuite, marchant sur les traces de saint Anschaire son prédécesseur, il passa la mer Baltique, et arriva en Suède, au port de Birca. Pendant soixante-dix ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de saint Anschaire, il n'y avait qu'un seul prêtre qui eût osé porter l'Évangile dans ce pays. L'archevêque Unni vit avec douleur que la religion chrétienne y avait été totalement oubliée pendant les règnes courts et sanglants de plusieurs rois. Il eut beaucoup de peine à se faire écouter, et soutint de grands travaux dans le cours de sa mission. Après sa mort, arrivée l'an 936, ses disciples enterrèrent son corps à Birca et portèrent son chef à Brême, dont il avait été évêque pendant dix-huit ans. Son successeur fut saint Adaldague, qui tint le siège de Brême cinquante-quatre ans. Il était né de parens nobles, et s'était fait remarquer dès sa jeunesse par la pureté de ses mœurs. Une rencontre singulière contribua à son élévation. La reine Mathilde voyant le roi son époux à l'extrémité, alla

se mettre en prière à l'église, et les cris du peuple lui ayant appris qu'il était mort, elle demanda s'il y avait encore quelques prêtres à jeun qui pussent célébrer la messe pour lui. Adaldague se présenta, et la reine lui donna sur-le-champ des bracelets d'or qu'elle portait. Cette pieuse princesse lui sut gré toute sa vie d'avoir dit la première messe pour l'âme du roi son époux, et contribua à le faire élever sur le siège de Brême. Il travailla au progrès de la religion dans le Danemarck et dans le reste du Nord. Son zèle fut appuyé par celui du roi Othon, auprès duquel il avait un grand crédit. Les Danois s'étant révoltés contre ce prince, il leur fit la guerre avec succès, et leur roi Harold fut contraint de demander la paix, à condition de le reconnaître pour suzerain et de recevoir la religion chrétienne en Danemarck. Harold se fit aussitôt baptiser avec sa femme et son fils; un miracle contribua d'ailleurs à sa conversion. Dans un entretien avec un prêtre nommé Poppon, il lui demanda s'il voulait confirmer sa doctrine par une épreuve; le prêtre y consentit, et on fit rougir une barre de fer, qu'il prit avec assurance, et il la porta aussi loin qu'on voulut; puis il montra sa main parfaitement saine. Aussitôt le roi proscrivit les idoles et ordonna d'adorer Jésus-Christ. Alors le Danemarck fut divisé en trois évêchés, soumis à la métropole de Hambourg. Les sièges en furent établis l'an 948, dans les villes de Slewig, de Ripen et d'Arhus. Le saint Adaldague y ordonna des évêques, et leur recommanda les églises qui étaient au delà de la mer Baltique, en Suède et en Finlande. Le pape Agapet II confirma les privilèges accordés à l'église de Hambourg et sa juridiction métropolitaine sur toutes les provinces du Nord, où depuis ce moment la religion fit des progrès rapides (1).

Alfred, roi d'Angleterre, mort à la fin du dernier siècle,

(1) Adam. Brem. lib. II. — Vitik. lib. III.

eut pour successeur son fils Édouard, qui est connu sous le nom d'Édouard le Vieux. Dès les premières années de son règne, le nouveau roi fit tenir un concile à l'occasion des reproches que le pape lui avait faits de ce que depuis sept ans la province de Wessex était sans évêques. On résolut d'établir dans cette province cinq nouveaux évêchés, et Plegmond, archevêque de Cantorbéry, porta à Rome ce décret, qui fut approuvé par le pape. Le roi Édouard publia en 906 plusieurs lois où il prononce différentes peines contre les apostats, contre les sorcières et les femmes de mauvaise vie, contre ceux qui contracteraient des mariages illicites, qui n'observeraient pas les dimanches et les jeûnes, ou qui refuseraient de payer la dime. Il ordonne qu'on permette aux criminels condamnés à mort de confesser en secret leurs péchés à un prêtre. Edelstan, qui lui succéda en 923, fit aussi plusieurs lois en faveur de l'Église, ordonna que toutes les terres, même celles de son domaine, payeraient les dîmes, défendit de tenir des marchés le dimanche, et donna aux évêques le droit d'assister aux jugemens civils et de faire inspecter les poids et les mesures, pour empêcher les injustices. L'église d'Angleterre était alors illustrée par les vertus de saint Odon, qui fut élevé quelques années plus tard sur le siège de Cantorbéry. Il était fils d'un seigneur danois encore païen, établi en Angleterre, qui remarquant dans son fils beaucoup d'inclination pour la religion chrétienne, faisait tous ses efforts pour lui en inspirer de l'éloignement. Le jeune Odon ne cessait de fréquenter les églises et d'écouter les instructions que l'on y faisait. Son père, irrité, le déshérita; et le jeune homme, ravi de perdre pour Dieu tout ce qu'il pouvait espérer sur la terre, quitta ses parens et entra au service d'Athelme, un des principaux seigneurs et des plus pieux de la cour du roi Alfred. Athelme lui témoigna une affection vraiment paternelle, et prit soin de le faire élever dans les sciences et la piété. Après qu'Odon fut baptisé,

il reçut la tonsure cléricale et les ordres jusqu'au sous-diaconat. Lorsque ensuite il eut été promu au sacerdoce, le duc Athelme et plusieurs autres seigneurs, pleins d'estime pour sa vertu, se confessaient à lui et se conduisaient en tout par ses conseils. Odon fit avec ce duc le pèlerinage de Rome, pendant lequel il le guérit d'une maladie par ses prières. Après la mort de ce seigneur et du roi Alfred, il fut très-estimé du roi Edouard, son fils, et du roi Edelstan; celui-ci le contraignit de se rendre aux désirs du clergé et du peuple de Schirburn, qui l'avaient choisi pour leur évêque. Le roi Edelstan crut devoir à ses prières une grande victoire qu'il remporta sur les païens l'an 938. Ce prince mourut trois ans après, et eut pour successeur son frère Edmond, à qui l'évêque Odon ne fut pas moins cher. Vulfème, archevêque de Cantorbéry, étant mort peu de temps après, le roi pressa Odon de prendre sa place. Mais il s'en défendit par l'autorité des canons, qui condamnent les translations. Le roi lui représenta que saint Pierre avait passé d'Antioche à Rome, et qu'il y avait dans l'histoire de l'Église beaucoup d'exemples semblables; qu'en Angleterre même saint Melit avait été transféré de Londres à Cantorbéry. Odon, qui n'avait en vue que le bien de l'Église et qui connaissait les pieuses intentions du roi, se rendit; mais il représenta que tous ceux qui avaient rempli le siège de Cantorbéry depuis la conversion des Anglais avaient été moines, et qu'il voulait suivre une si sainte et si ancienne coutume. Le roi loua son humilité et sa piété; on envoya en diligence au monastère de Fleury-sur-Loire, qui passait alors pour un des plus réguliers. L'abbé de Fleury vint lui-même apporter à Odon l'habit monastique, et le saint évêque l'ayant reçu, prit possession du siège de Cantorbéry, vers l'an 942.

Quelque temps après, il fit des réglemens pour la consolation du roi Edmond et pour l'instruction de son peuple. Il marqua les devoirs du roi et des seigneurs, ceux

les évêques, et surtout la visite du diocèse chaque année; les devoirs des prêtres, des clercs et des moines, recommandant fort aux moines la stabilité et le travail des mains. Les autres instructions concernent le peuple. Le roi Edmond fit de son côté plusieurs lois concernant la religion. Il y recommande la continence aux clercs, sous peine de perdre tout leur bien temporel, et d'être privés de la sépulture après leur mort. Il charge les évêques des réparations des églises, et promet sûreté à ceux qui s'y réfugient. Il paraît par ces mêmes lois que les meurtres et les violences étaient des maux presque aussi communs en Angleterre qu'en France.

Ce roi, plein de zèle, choisit pour son conseiller et son ministre saint Dunstan, dont le mérite et les vertus commençaient à jeter un vif éclat. Il était né dans la province de Wessex dans les premières années du dixième siècle (1). Ses parens étaient de la première noblesse, et dès l'enfance ils le firent élever dans l'ancien monastère de Glastembury, où demeuraient quelques Hibernois, qui instruisaient la jeunesse. Mais il n'y avait plus de moines, et les rois s'en étaient approprié les revenus. Dunstan ayant commencé ses études et reçu les ordres mineurs, passa à Cantorbéry, auprès d'Athelme, son oncle, qui en était alors archevêque, et qui le mit au service du roi. Comme il réussissait parfaitement en tout, il devint odieux à plusieurs courtisans jaloux de ses talens. Il quitta la cour et se retira auprès de l'évêque de Winchester, son parent,

(1) Fleury fixe l'époque de sa naissance à l'an 924, et dit qu'après avoir reçu les ordres mineurs il passa auprès de son oncle Athelme, archevêque de Cantorbéry, qui le mit au service du roi. Or, Athelme, selon Fleury, fut archevêque de l'an 922 à l'an 925. Ainsi Dunstan aurait eu environ un an ou deux quand on le fit lecteur et qu'on le mit au service du roi. Assurément son service ne pouvait manquer d'être très-utile. On trouve dans Bérault-Bercastel et dans Fleury une foule de semblables fautes sur des points plus importants.

qui l'exhorta à embrasser la vie monastique. Mais le jeune homme s'y montra peu disposé. Enfin, une maladie qui le réduisit à l'extrémité fut le moyen extérieur dont Dieu se servit pour le dégoûter du monde et fixer ses irrésolutions. Dunstan dès ce moment ne s'occupa plus que de son salut : il reçut l'habit monastique de la main de l'évêque, qui après les interstices canoniques l'ordonna prêtre, lui donnant pour titre l'église de Notre-Dame de Glastembury; car les moines non plus que les autres n'étaient point ordonnés sans titres. Après avoir reçu pendant quelque temps les instructions de l'évêque de Winchester, il se rendit à Glastembury pour desservir l'église dont il était titulaire. Il s'y fit une cellule, ou plutôt une cave si étroite, qu'elle ressemblait à un sépulcre. Elle n'avait que cinq pieds de long, deux et demi de large, et la hauteur nécessaire pour y pouvoir être debout. Il s'occupait assidument de la prière, qu'il accompagnait de jeûnes très-rigoureux. Son père et sa mère étant morts, il se trouva comme fils unique seul héritier de leurs biens immenses; car en Angleterre, comme ailleurs, les moines n'étaient point exclus des successions. Dunstan donna à l'église de Glastembury celles de ses terres qui en étaient les plus proches, et du reste de son patrimoine il fonda en divers lieux cinq monastères, où se formèrent depuis, par ses soins, de nombreuses communautés. Il fit bâtir à Glastembury une église magnifique, et après avoir réparé la maison, il y rassembla un grand nombre de moines, dont il fut le premier abbé. La science et la piété brillaient avec tant d'éclat dans ce monastère, que l'on en tira dans la suite beaucoup d'évêques et d'abbés, en sorte que saint Dunstan fut le restaurateur de la discipline en Angleterre.

Après la mort du roi Edmond, assassiné l'an 946, Edrède, son frère et son successeur, qui avait beaucoup de piété, mit dans l'abbé Dunstan sa principale confiance, et gouverna le royaume par ses conseils. Mais ce prince

étant mort en 955, son neveu Édui, qui lui succéda, ne suivit que ses passions et les conseils de quelques jeunes gens aussi vicieux que lui. Il proscrivait les riches pour les dépouiller de leurs biens, surtout ceux qui étaient les plus vertueux ; il pillait les églises, méprisait la religion, chargeait les villes d'exactions, et donnait des preuves publiques et scandaleuses de ses dérèglements. Dunstan essaya de le corriger, mais voyant ses avis méprisés, il se retira dans son monastère de Glastembury. Il assista néanmoins au sacre du jeune roi, qui, le jour même de la cérémonie, quitta brusquement après le repas la réunion des évêques et des seigneurs pour s'enfermer avec une femme qu'il entretenait. L'archevêque Odon proposa de lui envoyer quelqu'un pour le ramener. On choisit l'abbé Dunstan, avec un évêque son parent. Ils allèrent trouver le roi, et lui firent des représentations si vives, qu'ils l'obligèrent à revenir. La femme, vivement piquée, ne laissa point le roi en repos qu'il n'eût exilé Dunstan. Le saint abbé passa en Flandre, et se retira au monastère de Saint-Pierre de Gand, très-célèbre alors par la science et la piété de ses moines. Cependant l'archevêque Odon voyant que le jeune roi n'écoutait point ses remontrances, envoya des gens de guerre tirer de la courcelle qui était la principale cause du scandale, et après qu'on l'eut défigurée et marquée d'un fer chaud, on la conduisit en Irlande. Elle en sortit quelque temps après, mais les gens de l'archevêque la prirent, lui coupèrent les jarrets, et ensuite la firent périr misérablement. Enfin le roi Édui, devenu odieux par sa mauvaise conduite, fut chassé, et son frère Edgar fut mis sur le trône l'an 957. Peu de jours après son élection, il tint une assemblée générale de tout son royaume, où il cassa toutes les lois injustes de son frère et répara toutes ses violences. Il rappela glorieusement l'abbé Dunstan de son exil, et lui rendit de grands honneurs. Il l'obligea d'accepter l'évêché de Worchester et en même temps celui de Londres.

Saint Dunstan devint ensuite, l'an 961, le successeur de saint Odon sur le siège de Cantorbéry (1).

En Espagne, Alphonse le Grand était mort l'an 910. Garcia lui succéda et ne régna que trois ans. Ordogno II, son frère et son successeur, qui régnait déjà en Galice, s'établit à Léon, ancienne colonie romaine et ville épiscopale. Depuis ce temps, les rois de cette partie d'Espagne prirent le titre de rois de Léon. Pendant le règne d'Ordogno II, le pape Jean X envoya un légat en pèlerinage à Compostelle, avec une lettre adressée à l'évêque, afin qu'il fit continuellement des prières pour lui auprès des reliques de saint Jacques. A cette occasion, l'évêque, nommé Sisenand, envoya à Rome un prêtre que le roi chargea aussi de ses lettres avec de riches présens pour le pape. Ce député demeura à Rome pendant un an, et il eut quelques discussions avec les clercs de cette église touchant le rite mozarabique usité en Espagne. A son retour en Galice, il rendit compte à l'évêque de ce qu'il avait vu et appris à Rome. En conséquence, on réunit un concile où les évêques, après un mûr examen, jugèrent que leur rite n'avait rien de contraire à la foi catholique. Ils résolurent seulement de se conformer au rite romain pour la consécration. Sisenand mourut l'an 920, et il est honoré comme saint.

Vers le même temps mourut aussi saint Gennade, évêque d'Astorga. Il avait été abbé de Vierzo ou Saint-Pierre des Montagnes : c'est le monastère que saint Fructueux de Brague avait fondé vers le milieu du septième siècle. Depuis ce temps, il était devenu presque inhabitable. Gennade, avec ses moines, releva les bâtimens, défricha les terres et y replanta des vignes et des arbres fruitiers. On voit par son testament qu'il avait rétabli plusieurs autres monastères ruinés par les Sarrasins, et qu'il les avait soumis à la règle de saint Benoît. On y voit aussi que ces monastères se prêtaient mutuellement leurs livres,

(1) Wilelm. Malmesb. lib. II. — *Vit. S. Od. et S. Dunst.*

parce que les pillages des Sarrasins avaient anéanti les bibliothèques. On remarque parmi ces livres la Bible entière, les Morales sur Job, les vies des Pères, les Morales sur Ézéchiél, saint Prosper, quelques ouvrages de saint Ambroise et de saint Augustin, les lettres de saint Jérôme et le livre des Règles, qui est peut-être le recueil de saint Benoît d'Aniane. Ordogno II remporta plusieurs victoires sur les musulmans, et prit d'assaut la ville de Talaveira ; mais il fut ensuite défait l'an 921 avec Sanche, roi de Navarre, qui était venu le secourir contre Abdérame. Deux évêques après cette défaite furent pris et menés à Cordoue. Saint Pélage, neveu de l'un d'eux, et âgé seulement de quatorze ans, souffrit le martyre pour avoir résisté courageusement à la passion brutale du roi Abdérame. Ordogno eut pour successeur son frère Froïla II, qui fut surnommé le Cruel, et qui ne régna que quatorze mois. Alphonse IV, son neveu, monta après lui sur le trône l'an 926. Ayant régné six ans, il résolut de quitter le monde et d'embrasser la vie monastique. Comme son fils Ordogno était trop jeune, il céda le royaume à son frère Ramire ; mais ensuite il voulut reprendre la couronne, et fut pris par son frère, qui lui fit crever les yeux. Ramire II enleva Madrid aux musulmans, et remporta sur Abdérame une victoire signalée dont les chrétiens se crurent tellement redevables à la protection de saint Jacques, qu'ils prirent dès lors pour cri de guerre le nom de cet apôtre, comme celui de saint Denis l'était des Français. Quelques auteurs rapportent au règne de Ramire I^{er} l'origine de ce cri de guerre. Ramire II bâtit pour sa fille dans la ville de Léon un grand monastère en l'honneur du saint Sauveur. Il en bâtit encore quatre autres, et à la fin de sa vie il reçut lui-même l'habit monastique. Il mourut l'an 955, après un règne de dix-huit ans. Son fils Ordogno III lui succéda et ne régna qu'environ six ans. Sous le règne de ce prince vivait Dulquite, abbé d'Albelada, en Navarre, qui avait

plusieurs monastères sous sa conduite et gouvernait plus de deux cents moines. Son successeur fut Salvius, également distingué par ses talens et par ses vertus. Il dressa une règle pour les religieuses, et composa des hymnes, des messes et d'autres prières pleines d'onction (1).

On ne trouve qu'un petit nombre d'écrivains ecclésiastiques dans la première moitié du dixième siècle, et, comme on peut bien le supposer, ils sont tous d'un mérite très-médiocre. Notker, moine de Saint-Gal, composa plusieurs hymnes et des proses pour la messe, traduisit le Psautier en allemand, et se rendit surtout célèbre par un Martyrologe. Il mourut l'an 912. Réginon, abbé de Prom, fit une collection de canons ou de règles extraites des conciles, des décrétales des papes et des ouvrages des pères. Elle est divisée en deux parties, dont l'une concerne les ecclésiastiques et l'autre les laïques. Il composa aussi une Chronique qui s'étend jusqu'à l'an 908, et qui fut continuée par un autre auteur jusqu'au règne d'Othon II. Il avait été élu abbé en 892, mais il fut dépouillé de son abbaye au bout de sept ans par les intrigues et les violences de quelques seigneurs. On ignore l'année de sa mort.

Siméon Métaphraste se rendit célèbre vers le milieu du dixième siècle par son recueil des Vies des saints. Il était né à Constantinople d'une famille illustre, et ses talens joints à sa noblesse le firent élever aux premières charges de l'empire. Il fut maître des offices, grand trésorier, et employé à plusieurs négociations importantes. Ayant été envoyé dans l'île de Crète sous le règne de Léon le Philosophe, il y apprit d'un saint moine la vie de sainte Théoctiste de Lesbos, assez semblable à celle de Marie l'Égyptienne, et ce fut par là qu'il commença à écrire sur les vies des saints. Ensuite l'empereur Constantin Porphyrogénète l'exhorta à en faire le plus ample recueil

(1) Luc. Tudens. *Chron.* — Roderic. Tolet.

qu'il pourrait. Métaphraste avait toutes les commodités nécessaires pour ce travail, et surtout de grands biens pour se procurer les livres et les copistes dont il avait besoin. Mais il ne se contenta pas de rassembler les vies originales, il entreprit de les refaire pour la plupart et surtout d'en changer le style, qu'il trouvait trop simple et par là même peu conforme au goût de son siècle. Ainsi en rapportant les actes des martyrs, il les abrège ou les amplifie, et fait dire aux martyrs non pas ce qu'ils ont dit en effet, mais ce qu'il juge qu'ils devaient dire. C'est ce qu'il est aisé de reconnaître dans plusieurs actes dont les originaux nous sont parvenus, comme ceux des martyrs Tharaque, Probus et Andronique. Il retranche souvent des paroles importantes, et ajoute quelquefois des miracles ou d'autres faits qu'il a crus édifiants, soit qu'il les ait inventés, soit qu'il les ait tirés d'autres auteurs. Comme il est difficile de démêler ce que Métaphraste a ajouté du sien aux vies qui ont passé par ses mains, les habiles critiques les regardent toutes comme suspectes, et croient qu'on ne peut s'y fier qu'autant qu'elles sont appuyées par d'autres monumens plus authentiques. C'est ce recueil qui lui a fait donner le surnom de Métaphraste. Les vies qu'il avait composées ou retouchées eurent tant de vogue et lui firent une si grande réputation, qu'on lui en a attribué un grand nombre d'autres qui ne sont pas de lui. Le savant Allatius, dans une dissertation sur les écrits de Siméon Métaphraste, a fait le catalogue des vies qui sont réellement de cet écrivain, et de plus de quatre cents autres qui ne sont pas de lui, et dont il fait connaître les véritables auteurs.

Atton, évêque de Verceil, qui fut élevé sur ce siège en 945 par Lothaire, roi de Lombardie, a laissé plusieurs écrits où l'on trouve quelques détails remarquables sur la discipline et les mœurs de cette époque. Le plus considérable est son traité des Souffrances de l'Église. Il est divisé en trois parties, dont la première concerne les en-

treprises contre la personne des évêques, la seconde les entreprises contre la liberté des élections, et la troisième l'usurpation et le pillage des biens ecclésiastiques. Il établit dans la première que les évêques ne doivent être jugés d'après les canons que par des juges choisis, et qu'ils ne peuvent être condamnés sans l'autorité du pape, quoique l'instruction de leur cause puisse être faite par les métropolitains et le concile de la province. Ensuite il se plaint de ce qu'après les avoir accusés, si on ne trouvait pas de preuves pour les convaincre, on prétendait les obliger, conformément aux lois des barbares, à se justifier par le serment ou par le duel, c'est-à-dire qu'ils devaient faire jurer quelques-uns de leurs confrères qu'ils étaient innocens, ou trouver des champions pour soutenir à leur place le combat judiciaire. Il s'élève avec force contre cet abus, et montre non-seulement que tout accusé doit être réputé innocent dès qu'il n'y a pas de preuves contre lui; mais en outre que le duel ne peut rien décider, et que d'ailleurs c'est exposer la vie des innocens et se rendre coupable d'un crime réel pour se purger d'une fausse accusation. Quant aux ordinations, « les princes peu religieux, méprisant, dit-il, les règles canoniques, veulent que leur seule volonté l'emporte, et trouvent mauvais qu'un évêque soit élu par d'autres que par eux, quelque mérite qu'il ait, ou que l'on rejette celui qu'ils ont choisi, quelque indigne qu'il soit. Ils n'ont égard qu'à la noblesse ou aux services; et quand ils ne vendent pas les évêchés pour de l'argent, ils les donnent à leurs parens ou à ceux qui leur font la cour. D'autres sont dans un tel aveuglement qu'ils élèvent des enfans à l'épiscopat, et font juges et docteurs ceux qui ont encore besoin des premières instructions. Ces évêques ordonnés contre les règles sont accusés sans respect, opprimés injustement, chassés avec violence, et quelquefois cruellement mis à mort. » Enfin, dans la troisième partie, il déplore l'abus qui s'était introduit de livrer les biens de

l'Église à des séculiers, quand le siège était vacant par la mort ou par l'expulsion de l'évêque. « On enlève, dit-il, tout ce qui se trouve dans la maison, dans les granges, dans les celliers, on vend même les fruits à récolter, on diffère l'ordination jusqu'à ce que tout soit dissipé, et enfin on vend l'évêché à celui qui en offre le plus. »

Nous avons aussi d'Atton de Verceil un capitulaire ou une instruction générale pour son peuple et son clergé. Il y recommande les conférences des curés et des clercs au commencement de chaque mois, et ordonne que tous les prêtres, les diacres et les sous-diacres sachent par cœur la foi catholique, c'est-à-dire, selon le style du temps, le Symbole attribué à saint Athanase. Dans toutes les églises où l'on administre le baptême, les curés devront avoir avec eux un diacre. Lorsqu'il s'est commis un crime public, le curé doit en dresser un écrit, avertir le coupable de se soumettre à la pénitence, apporter son écrit à l'évêque le mercredi des Cendres, écrire la pénitence imposée, revenir encore le jeudi saint avec le pénitent, et écrire également ce qui sera alors ordonné au moment de l'absolution. On voit que la pénitence s'imposait le mercredi des Cendres, et que l'absolution donnée le jeudi saint ne délivrait pas de toutes les obligations de la pénitence. Dans quelques lettres sur divers sujets de discipline, il défend à ses diocésains de fêter le vendredi, à l'exemple des musulmans, et d'ajouter foi aux augures et aux prédictions de quelques imposteurs qui prétendaient pouvoir connaître l'avenir. Deux lettres ont pour objet de réprimer l'incontinence de son clergé. « Quelques-uns, dit-il, sont tellement esclaves de la chair, qu'ils entretiennent publiquement des concubines. Le soin de leur fortune leur fait feindre d'abord de garder la continence, puis quand ils sont reçus au service de l'église, ils entretiennent ces malheureuses aux dépens des pauvres, ce qui fait que le peuple n'a plus que de la répugnance à payer les dimes ou à faire des offrandes. » Lors-

que, après la mort de Lothaire, Bérenger eut pris le titre de roi d'Italie, ses violences ne tardèrent pas à le rendre si odieux, qu'il craignit une révolte, et pour s'assurer de la fidélité des évêques, il voulut les obliger à donner des otages. Atton écrivit à ce sujet une lettre à ses confrères pour demander leur avis : « Je tiens, dit-il, que nous devons garder la fidélité aux rois nos maîtres ; mais nous devons les servir comme ont fait nos prédécesseurs, sans rien ajouter, si ce n'est par l'autorité du pape et le conseil des plus sages évêques. » Il montre ensuite les inconvéniens de cette prétention nouvelle, qui pourrait exposer des innocens pour l'infidélité d'autrui, et qui dans tous les cas ferait croire que si les garanties ordinaires ne sont plus suffisantes, c'est que les princes ou les évêques sont devenus plus mauvais.

Rathier, évêque de Vérone, a aussi laissé plusieurs écrits où il s'élève contre les désordres de son temps, et spécialement contre les vices du clergé ; mais la bizarrerie et la singularité de son caractère, l'amertume et la causticité de ses écrits, son humeur irritable et mélancolique, ses démêlés avec son clergé et les vexations dont il eut à se plaindre, rendent naturellement son autorité fort suspecte et peuvent faire craindre que la passion n'ait bien souvent dirigé sa plume. Au moins est-il certain que ses censures présentent quelquefois un caractère évident d'exagération qui ne permet pas de les prendre à la lettre et qui doit mettre en défiance contre tout le reste. Le roi Hugues lui avait donné l'évêché de Vérone vers l'an 931, sur la recommandation du pape et les instances des seigneurs. Mais il trouva bientôt un prétexte pour le persécuter, et il le fit mettre dans une prison à Pavie, où il le laissa deux ans et demi. Ayant été ensuite mis en liberté, Rathier éprouva dans son église toutes sortes de désagrémens ; puis il en fut chassé par le roi Lothaire et se retira en Provence, et de là au monastère de Lobes, où il avait autrefois embrassé la vie monastique. Le roi Othon

le donna pour maître à Brunon son frère, et celui-ci étant devenu archevêque de Cologne en 953, lui procura l'évêché de Liège, croyant qu'il serait utile à cette église et à la province par son éloquence et par la régularité de ses mœurs. Mais Rathier n'avait pas le talent de se faire aimer. Les habitans le prirent en aversion et l'obligèrent à quitter ce siège au bout de deux ans. Il parvint quelque temps après, par l'intervention du pape et du roi Othon, à rentrer en possession de l'évêché de Vérone ; mais il se brouilla de nouveau avec son clergé, et prit le parti de renoncer à ce siège et de se retirer de nouveau dans l'abbaye de Lobes, où il eut aussi des démêlés avec l'abbé, nommé Folcuin, dont nous avons une histoire de cette abbaye où il reproche avec assez de fondement à Rathier une grande légèreté. Cet évêque mourut l'an 974. Il avait composé sous un titre bizarre, quelque temps après sa première expulsion de Vérone, un ouvrage où il accusait son clergé de mépriser les règles canoniques, et notamment d'entreprendre sur les droits de l'évêque relativement à l'administration des biens ecclésiastiques. « Ce sont, dit-il, les clercs qui partagent entre eux les revenus de l'Église, mais à leur gré et selon leur influence ; les prêtres et les diacres s'en emparent et retiennent ainsi les clercs inférieurs sous leur dépendance ; ceux-ci n'ayant pas de quoi vivre ne se mettent plus en peine de faire leurs fonctions. » Il se plaint ensuite que la prédication est négligée et surtout rendue inutile par le mauvais exemple. « Faut-il s'étonner que les séculiers ne soient point touchés des vérités que nous leur annonçons, puisque notre conduite les dément ? Ils méprisent nos excommunications et nos absolutions, parce qu'ils voient que nous sommes nous-mêmes excommuniés par les canons. » Enfin il insiste sur l'incontinence du clergé, qu'il représente comme la principale cause du mépris des canons. Il fit, après son rétablissement, plusieurs autres écrits contre son clergé, dont il relève encore les désordres,

mais d'un ton déclamatoire qui prouve assez l'exagération de ses reproches. On trouve dans une lettre synodique adressée à ses prêtres une exposition détaillée de ce qu'ils doivent apprendre et de ce qu'ils doivent faire. Il y déclare qu'il n'ordonnera personne qui n'ait passé quelque temps auprès de lui, ou dans un monastère, ou sous la conduite d'un maître instruit. Dans un traité où il menace ses clercs de porter contre eux ses plaintes à Rome, il s'exprime ainsi : « Rien n'y est ignoré de ce qu'on peut savoir sur la discipline de l'Église. C'est là qu'on examine les réglemens des évêques, qu'on approuve les uns et qu'on rejette les autres. Rien de ce qu'on y casse ne peut subsister ailleurs, et nulle part on ne peut casser ce qu'on y décide. » Il nous reste aussi de Rathier quelques sermons, dont le seul remarquable est une longue instruction sur le Carême, et plusieurs lettres, parmi lesquelles nous devons en signaler une adressée à un ecclésiastique nommé Patrice, où il établit avec beaucoup de netteté et de précision le dogme de la présence réelle. « Je suis affligé, dit-il, que vous connaissiez si peu un sacrement que vous administrez tous les jours. Si, trompé par la voix des sens, vous le prenez pour une simple figure, on ne saurait trop déplorer votre aveuglement. Quoique la couleur et la saveur restent les mêmes qu'auparavant, ce que vous recevez est néanmoins de la chair et du sang véritable. La curiosité humaine peut bien former des objections ; mais la sagesse chrétienne doit les mépriser, puisqu'il s'agit de la foi et d'un mystère. »

Flodoard, chanoine de Reims et curé de Cormicy, fut à cette époque un des plus grands ornemens de l'église de France, tant par ses vertus que par sa science et ses talens. Il était né à Épernay vers l'an 894, et mourut en 966. Comme il refusa d'approuver l'intrusion du jeune Hugues, il fut maltraité et même retenu quelque temps en prison par le comte Hébert. Il fit le pèlerinage de Rome vers l'an 936, et le pape Léon VII lui donna des

marques particulières de son estime. Il fut élu évêque de Noyon, mais il céda par amour de la paix au doyen de Saint-Médard, nommé Foucher, que le roi Louis d'Outremer voulut élever sur ce siège. Il renonça sur la fin de sa vie à ses bénéfices pour embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Remi. Nous avons de lui une chronique qui contient ce qui s'est passé de plus mémorable en France et dans les pays voisins depuis l'an 919 jusqu'à l'an 965, et une histoire de l'église de Reims, depuis son origine jusqu'au temps de l'auteur, qui la composa d'après les actes des martyrs, les actes des conciles, les lettres des papes, et d'autres pièces originales tirées des archives dont il était gardien. Il avait aussi écrit en vers les vies de plusieurs saints et quelques-uns des principaux événemens de l'histoire ecclésiastique. On a imprimé ce qui concerne les papes depuis Grégoire II jusqu'à Léon VII.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU PONTIFICAT DE JEAN XII
JUSQU'À LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE.

DE 956 À 1000.

Le pape Agapet II, pendant un pontificat de dix ans, avait honoré le saint-siège par son zèle et ses vertus. Il mourut à la fin de l'an 955, et on lui donna pour successeur Jean XII, qui devint par ses dérèglements le scandale et l'opprobre de l'Église. Mais il est bon néanmoins de faire observer que ses désordres, malheureusement trop réels, ont été sans doute fort exagérés par Luitprand ou plutôt par son continuateur, qui avait pris le parti d'Othon contre ce pape, et qui rapporte avec une visible affectation tous les bruits populaires les moins fondés. C'est dans cette histoire, naturellement suspecte, qu'ont puisé tous les autres chroniqueurs venus après lui. Jean XII était petit-fils de la fameuse Marozie et fils du patrice Albéric, à qui il avait succédé, quoique clerc, dans la dignité de gouverneur de Rome. Il fut élevé sur le saint-siège, au commencement de l'an 956, n'ayant encore que dix-huit ans. Il se nommait auparavant Octavien, et c'est le premier pape qui ait changé de nom.

Bérenger et son fils Adalbert exerçaient en Italie une domination tyrannique et opprimaient l'Église romaine. L'évêque de Côme avait été dépouillé de son siège; ils avaient aussi chassé l'archevêque de Milan pour mettre à sa place Manassès d'Arles, qui avait déjà obtenu trois évêchés du roi Hugues. Ces évêques avec les seigneurs et les peuples d'Italie, fatigués du joug qui pesait sur eux, appelèrent à leur secours le roi Othon, dont Bérenger,

quelques années auparavant, avait été obligé de se déclarer le vassal. Le pape Jean XII envoya de son côté, l'an 960, deux légats en Allemagne, pour prier Othon de venir délivrer l'Église romaine de ses tyrans. Mais en même temps il lui fit prêter un serment par lequel ce roi promettait au pape, que s'il obtenait de lui la permission d'entrer à Rome, il respecterait sa personne et sa dignité, et ne prendrait aucune résolution ni aucune mesure concernant le pape et les Romains, sans son agrément; s'obligeant en outre à lui rendre tout ce qu'il aura conquis des terres de Saint-Pierre, et à faire jurer par celui qu'il établira pour gouverner l'Italie, d'aider le pape de tout son pouvoir à défendre le patrimoine de l'Église romaine (1). Othon passa en Italie l'an 961, s'empara de presque toute la Lombardie, et au commencement de l'année suivante, il se rendit à Rome, où il fut reçu aux acclamations du clergé et du peuple. Le pape Jean XII le couronna empereur, et fit serment sur les reliques de saint Pierre, avec tous les grands et les principaux citoyens, de lui demeurer fidèles et de ne donner jamais aucun secours à Bérenger ni à Adalbert. Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'il ne s'agit ici que d'un traité d'alliance. Othon de son côté fit de grandes libéralités à l'Église romaine et de riches présents au pape. Il confirma par un acte authentique les donations de Pépin et de Charlemagne, comprenant la ville de Rome, son duché et ses dépendances, plusieurs villes de Toscane, l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, plusieurs autres places de Lombardie, plusieurs de Campanie, le duché de Spolette et celui de Bénévent et l'île de Corse; Othon ajouta même à ces anciennes donations la ville de Rieti et six autres de la Lombardie. Il déclare expressément qu'il ne veut s'arroger aucun pouvoir d'administrer ou de juger dans ces provinces, à moins

(1) Gratian. *Decret. distinct.* LXIII.

l'en être prié par celui qui occupera le saint-siège : « Sauf en tout, dit-il, notre autorité et celle de nos descendants, suivant la convention et le décret du pape Eugène et de ses successeurs ; c'est-à-dire que le clergé et la noblesse de Rome, pour diverses nécessités et surtout pour prévenir les vexations envers le peuple, s'obligeront par serment de se conformer exactement aux canons dans l'élection du pape, et que l'élu ne sera consacré qu'après avoir promis publiquement, en présence des commissaires de l'empereur, de conserver les droits de tous. » Enfin, l'empereur défend sous peine d'exil de troubler l'élection, et il ajoute, conformément à la constitution publiée par Lothaire, qu'il y aura toujours des commissaires du pape et de l'empereur pour rendre compte de la manière dont les ducs et les juges rendent la justice ; qu'ils feront d'abord leur rapport au pape, et que s'il ne peut remédier aux abus, il laissera agir les officiers impériaux qui en seront chargés. Toutes ces clauses montrent bien évidemment que les papes jouissaient d'une véritable souveraineté, et que les empereurs intervenaient seulement comme protecteurs du saint-siège, pour appuyer leur autorité. L'original de cet acte, écrit en lettres d'or, se conserve à Rome, au château Saint-Ange.

Le pape oublia bientôt l'alliance qu'il venait de faire avec l'empereur et la fidélité qu'il lui avait jurée. Il envoya dès l'année suivante solliciter Adalbert de venir à Rome, lui promettant avec serment de le secourir contre l'empereur. Celui-ci, qui était alors à Pavie, fut très-surpris de cette réconciliation du pape avec un homme contre lequel il avait élevé tant de plaintes. Il envoya donc à Rome, pour s'informer exactement du fait et des motifs d'un si brusque changement. Les Romains, si l'on en croit le continuateur de Luitprand, répondirent d'une voix unanime : « Le pape Jean ne peut souffrir l'empereur qui l'a délivré d'Adalbert, par la même raison que le démon hait son créateur. L'empereur ne cherche qu'à plaire

à Dieu et à procurer le bien de l'Église et de l'état ; le pape fait tout le contraire. On sait qu'il a donné à une femme veuve, pour qui il a une passion aveugle, le gouvernement de plusieurs villes, et de plus, des croix et des calices d'or de l'église de Saint-Pierre.» Ils ajoutèrent d'autres détails scandaleux, qu'il serait téméraire de croire sans autre preuve, mais qui montrent au moins l'opinion qu'on avait de la dissolution de ses mœurs. L'empereur ayant appris cette réponse des Romains, se contenta de dire en parlant du pape : C'est un jeune homme ; peut-être les exemples et les avis des gens de bien serviront-ils à le faire rentrer en lui-même. Le pape lui envoya Léon, protoscriniaire de l'Église romaine, et Démétrius, un des principaux seigneurs, pour l'assurer qu'il travaillerait à se corriger des excès auxquels il avait été porté par la fougue des passions de la jeunesse, et en même temps pour se plaindre de ce que l'empereur manquait à sa promesse, en se faisant prêter serment à lui-même et non au pape, dans les lieux dont il se rendait maître. Othon, de son côté, lui députa deux évêques pour expliquer et justifier sa conduite ; mais le pape les reçut froidement, et tout en envoyant de nouveaux députés, il se ligua plus étroitement avec Adalbert.

L'empereur en étant informé, marcha avec ses troupes contre Rome, où la plupart des grands l'appelaient. Le pape et Adalbert s'enfuirent, emportant avec eux une partie considérable du trésor de Saint-Pierre. Mais les citoyens, quoiqu'un grand nombre soutînt le parti du pape, reçurent l'empereur et lui renouvelèrent le serment de fidélité. Il leur fit jurer de ne jamais élire ou faire ordonner un pape sans son consentement ou celui de ses successeurs. Trois jours après, à la prière de quelques évêques et d'une partie du peuple, on tint un concile dans l'église de Saint-Pierre. L'empereur y assista avec environ quarante évêques. Un diacre tenait la place du patriarche d'Aquilée, qui était malade à Rome. Les ar-

evêques de Milan, de Ravenne et de Brême y étaient en personne. Il y avait trois évêques d'Allemagne, et les autres étaient des diverses parties de l'Italie, mais presque tous soumis à la domination d'Othon. Il y avait aussi seize prêtres cardinaux, trois diacres, plusieurs autres clercs, quelques laïques des plus nobles, avec toute la milice de Rome. Il faut convenir que ces laïques et la milice figuraient étrangement dans une assemblée où l'on avait la prétention de juger un pape. On articula contre lui plusieurs faits scandaleux, qu'on présenta pour la plupart comme étant de notoriété publique, sans se mettre en peine de les prouver. Pierre, cardinal-prêtre, dit qu'il l'avait vu célébrer la messe sans communier. Jean, évêque de Narni, et Jean, cardinal-diacre, déposèrent qu'ils l'avaient vu ordonner un diacre dans une écurie. D'autres attestèrent qu'il ne disait point les heures canonicales, et qu'en jouant aux dés il avait invoqué Jupiter, Vénus et les autres faux dieux. On l'accusa d'avoir fait nourrir Benoît, son parrain, en lui faisant crever les yeux, et un sous-diacre en le faisant mutiler honteusement. Enfin, on l'accusa d'avoir fait du palais pontifical un lieu de débauche, et même d'avoir abusé de sa propre nièce. Comme l'empereur témoigna que ces accusations lui étaient suspectes : Si vous ne nous croyez pas, lui dit-on, croyez au moins votre armée, qui l'a vu de l'autre côté du Tibre, il y a cinq jours, l'épée au côté et portant le bouclier et la cuirasse.

Après ces accusations, on adressa au pape une lettre écrite au nom de l'empereur, en ces termes : « Étant venu à Rome pour faire ce qui serait agréable à Dieu, nous avons demandé aux évêques et aux cardinaux la cause de votre absence. Ils vous reprochent des choses si honteuses, qu'elles seraient indignes des gens du théâtre. Tous, tant clercs que laïques, vous ont accusé d'homicide, de parjure, de sacrilège et d'inceste. Nous vous prions donc instamment de venir vous justifier sur tous ces chefs. Si

vous craignez l'insolence du peuple, nous vous promettons avec serment qu'on ne fera rien que selon les canons. » Le pape ayant lu cette lettre, répondit par écrit aux évêques. « Nous avons ouï dire que vous voulez faire un autre pape; si vous le faites, je vous excommunie de la part de Dieu tout-puissant, et je vous ôte le pouvoir d'ordonner personne, et même de célébrer la messe. » Cette réponse fut lue dans une seconde réunion, tenue plus de quinze jours après la précédente. L'archevêque de Trèves, les évêques de Modène, de Tortone et de Plaisance, qui n'avaient pas été à la première, assistèrent à celle-ci. On écrivit une seconde lettre au pape; mais ceux qui furent chargés de la lui porter revinrent sans avoir pu le trouver. On déclarait au pape dans cette lettre : Que s'il refusait de venir se justifier, on ne tiendrait aucun compte de sa menace d'excommunication, et l'on supposait même assez clairement que par ses crimes il avait perdu son autorité, ce qui est une erreur manifeste. On aurait dû au moins, d'après les règles canoniques, envoyer une troisième citation et indiquer un délai pour comparaître; mais une assemblée qui s'arrogeait le droit de juger le chef de l'Église pouvait bien se montrer peu scrupuleuse sur des formalités. Aussi l'empereur ayant exposé ses plaintes dans une troisième réunion, les évêques répondirent : Pour un mal aussi extraordinaire que celui dont nous gémissons, il faut un remède extraordinaire. Si par ses mœurs corrompues ce pape ne nuisait qu'à lui-même, on devrait le tolérer; mais combien son exemple en a-t-il perverti d'autres? Nous vous prions donc, que ce monstre soit chassé de l'Église de Rome, et qu'on mette à sa place un homme qui nous donne un bon exemple. Nous y consentons, dit l'empereur, et rien ne nous sera plus agréable que de pouvoir mettre un digne sujet sur le saint-siège. On élut unanimement Léon, premier garde des archives romaines, homme de grande probité, mais qui, tiré si précipitam-

ment d'un office purement laïque, montait sur le saint-siège contre les canons. Il fut ordonné au mois de décembre 963, et on lui prêta serment selon la coutume. Il est connu sous le nom de Léon VIII; mais on ne saurait le regarder comme pape légitime, car il est visible que la déposition de Jean XII était nulle. L'assemblée réunie par les ordres d'Othon, outre l'irrégularité de ses procédures, n'avait évidemment aucun pouvoir de déposer un pape reconnu pour légitime par toute l'Église. Du reste nous n'avons pas les actes de ce conciliabule, mais seulement le récit qui s'en trouve à la fin de l'histoire de Luitprand.

Comme Othon avait renvoyé la plus grande partie de ses troupes, les Romains résolurent de se révolter contre lui, et voulurent même le faire mourir. Mais ayant découvert leur dessein, il les prévint, et en fit exécuter à mort un grand nombre au commencement de l'an 964. Les Romains furent contraints de lui prêter encore serment de fidélité, après quoi il leur rendit leurs otages à la prière de Léon, et partit pour Spolète. Alors ils firent rentrer le pape Jean, qui fit couper la main droite à Jean, cardinal-diacre, et à un autre officier de l'Église, la langue, le nez, et deux doigts. Il tint ensuite un concile le 26 février 964, dans l'église de Saint-Pierre, avec seize évêques d'Italie, et douze prêtres cardinaux. Les uns et les autres avaient assisté au concile où il avait été déposé trois mois auparavant. On cassa tout ce qui s'y était fait. On déposa Léon avec ceux qui lui avaient imposé les mains ou qui avaient reçu de lui l'ordination, et on lui fit défense d'exercer aucune fonction, ni de prétendre jamais rentrer dans le siège pontifical, sous peine d'anathème perpétuel contre lui et ses complices.

Jean XII ne survécut pas trois mois à ce concile. On dit qu'étant hors de Rome pendant la nuit dans une partie de débauche, il reçut un coup dont il mourut huit jours après sans recevoir les sacrements. Il avait tenu le

saint-siège un peu plus de huit ans. Alors les Romains regardant avec raison comme nuls les sermens schismatiques qu'ils avaient prêtés à l'empereur et à Léon VIII, élurent et firent ordonner pape Benoît, diacre-cardinal, et lui promirent avec serment de ne jamais l'abandonner et de le défendre contre l'empereur. On le nomma Benoît V. Othon, vivement irrité, rassembla ses troupes, vint assiéger Rome, et n'en laissait sortir personne sans le mutiler de quelque membre. Le pape Benoît animait les habitans de Rome, et montait sur les murailles pour menacer d'excommunication l'empereur et ses soldats. Mais Othon pressa si vivement le siège, que la famine contraignit les Romains de lui ouvrir les portes de la ville. Ils lui abandonnèrent Benoît et reçurent pour pape Léon VIII. Celui-ci tint aussitôt un conciliabule dans l'église de Latran, où l'empereur Othon assistait avec le clergé et le peuple de Rome. On y amena le pape Benoît, revêtu des habits pontificaux. Il se prosterna aux pieds des évêques et de l'empereur, et s'avoua coupable, dit le continuateur de Luitprand, d'avoir usurpé le saint-siège. On lui ôta son pallium et son bâton pastoral, que Léon mit en pièces; ensuite il le fit asseoir à terre, lui ôta la chasuble et l'étole, et dit qu'il ne lui laissait que l'ordre de diacre, à condition qu'il ne résiderait pas à Rome; car il prévoyait bien qu'autrement Benoît ne tarderait pas à être rétabli et lui-même chassé comme usurpateur. On cite comme ayant été faite dans cette assemblée une constitution qui donnait à l'empereur le droit de se choisir un successeur pour le royaume d'Italie, de nommer le pape et de donner l'investiture aux évêques. Mais cette constitution, mentionnée pour la première fois au quinzième siècle, est évidemment apocryphe. Après que l'empereur eut passé à Rome la fête de saint Pierre et de saint Paul, il en sortit et demeura le reste de l'année 964 en Italie, où son armée fut attaquée d'une peste violente qui emporta plusieurs seigneurs, entre

autres l'archevêque de Trèves. Il retourna en Saxe au commencement de l'année suivante, et emmena avec lui le pape Benoît V. Il en confia la garde à Adaldague, archevêque de Brême, qui le mit à Hambourg, où il fut traité avec beaucoup d'honneur ; car Benoît était savant, vertueux et digne d'occuper le saint-siège. Il édifia les Saxons par son exemple et par ses instructions. L'empereur, plein d'estime pour lui, allait le rendre aux instances des Romains qui le redemandaient, quand ce pape mourut à Hambourg, le 5 juillet 965 (1).

Léon VIII était mort quelques mois auparavant, et Jean, évêque de Narni, fut élu et ordonné au mois d'octobre de la même année en présence des commissaires de l'empereur. Ce pape, qui eut le nom de Jean XIII, traita les grands de Rome, dès le commencement de son pontificat, avec tant de hauteur qu'il s'attira leur inimitié. Ils l'arrêtèrent et l'enfermèrent dans le château Saint-Ange, puis ils l'envoyèrent en Campanie, où il demeura près d'un an. Mais ensuite apprenant que l'empereur Othon venait en Italie, ils s'empressèrent de rappeler le pape. L'empereur fit pendre douze des principaux rebelles, et livra au pape leur chef Pierre, préfet de Rome. Le pape le fit fouetter et promener par la ville assis à rebours sur un âne, et après l'avoir retenu quelque temps en prison, il l'envoya en exil. Jean XIII, au mois d'avril de l'année suivante 967, se rendit avec l'empereur à Ravenne, où il tint un nombreux concile et confirma la déposition d'Hérolde, archevêque de Salzbourg, à qui on avait fait perdre la vue pour s'être révolté contre Othon et avoir fait alliance avec les païens.

L'empereur avait fait venir en Italie son jeune fils Othon, qui fut associé à l'empire et couronné par le pape le jour de Noël de l'an 967. Ensuite il envoya Luitprand, évêque de Crémone, en ambassade à Constantinople, afin de

(1) Adam. Brem. lib. II. — Sigebert. *Chron.*

demander en mariage pour ce jeune prince, Anne, fille de Romain le Jeune et petite-fille de Constantin Porphyrogénète. Le pape, de son côté, envoya des légats avec des lettres pour appuyer cette demande. Luitprand arriva à Constantinople au mois de juin 968, et fut pendant trois jours renfermé dans un palais, sans communication avec personne. L'empereur Nicéphore, qui régnait alors, lui donna ensuite audience et se plaignit des actes d'autorité et de rigueur exercés par Othon dans la ville de Rome et de ses entreprises sur plusieurs villes que les Grecs possédaient encore en Italie. Mais Luitprand répondit que pendant que les empereurs de Constantinople laissaient la ville de Rome en proie à des tyrans ou à des femmes prostituées, Othon était venu la délivrer et rétablir la puissance du successeur du prince des apôtres, et que s'il avait exercé des rigueurs, c'était pour punir suivant les lois des rebelles et des coupables qui méritaient la mort. Il le disculpa également sur les autres griefs, et fit ensuite sa proposition, que l'empereur éluda par une réponse vague. Dans une autre occasion Nicéphore lui dit : Vous n'êtes pas Romains, vous n'êtes que des Lombards. Pour nous autres Lombards, Francs ou Saxons, répondit Luitprand, nous n'avons pas de plus grande injure à dire aujourd'hui à un homme que de l'appeler Romain ; ce nom signifie pour nous tout ce qu'on peut imaginer de bassesse, de lâcheté, d'avarice, d'impudicité et de fourberie. Comme l'empereur le plaisantait une autre fois sur ce que le christianisme n'était que depuis peu introduit chez les Saxons, Luitprand repartit : Il est vrai que la foi est nouvelle en Saxe, aussi y est-elle vigoureuse et soutenue par les œuvres ; mais ici on voit bien qu'elle est affaiblie par la vieillesse. Luitprand fut témoin d'une procession où l'empereur assistait avec toute sa cour. Une multitude de marchands et d'ouvriers étaient rangés en haies des deux côtés, avec de petits boucliers et des dards, et la plupart nu-pieds. Des chantres, placés

sur une estrade, chantèrent quand il passa : « Voici l'étoile du matin, la brillante aurore, le fléau des Sarrasins ; longues années au prince Nicéphore : peuples, prosternez-vous, adorez-le, et soyez soumis à sa puissance. » Les nonces du pape arrivèrent quelque temps après, mais comme dans ses lettres il donnait à Othon le titre d'empereur des Romains et appelait seulement Nicéphore empereur des Grecs, ceux-ci en furent extrêmement irrités, et exprimèrent leur indignation avec toute l'emphase de la vanité et du mépris. Quelle insolence, disaient-ils, dans un misérable barbare ! Comment la mer a-t-elle souffert ce blasphème sans engloutir le vaisseau ? Mais que ferons-nous à ces malheureux ? ce serait nous abaisser que de tremper nos mains dans un sang si abject. Christophe, eunuque et patrice, eut à ce sujet une explication avec Luitprand. Le pape de Rome, lui dit-il, si toutefois on doit nommer pape celui qui a communiqué avec l'indigne fils d'Albéric, ne sait donc pas que quand Constantin transféra ici l'empire, il y amena le sénat avec toute la noblesse, et ne laissa à Rome que de vils esclaves, quelques artisans et la lie du peuple. Luitprand répondit : Le pape, loin d'offenser l'empereur, a cru lui faire plaisir. Comme vous avez changé la langue, les mœurs et l'habit des Romains, il a pensé que le nom de Romain vous déplaisait aussi. Mais à l'avenir il changera la suscription de ses lettres. On remit à Luitprand une lettre de l'empereur pour Othon, et on ajouta : Quant à votre pape, nous ne le jugeons pas digne de recevoir des lettres impériales. Le maître du palais lui fait cette réponse que nous vous remettons, faites-lui bien entendre que s'il ne se corrige, il est perdu sans ressource. Du reste, quant à la proposition de mariage, elle n'eut aucune suite ; car les Grecs eurent l'insolente et ridicule prétention d'y mettre pour condition que l'empereur Othon leur rendrait les villes de Rome, de Ravenne et presque tout le reste de l'Italie.

Luitprand écrivit la relation de cette ambassade, et il y parle assez peu avantageusement des évêques grecs qu'il rencontra sur sa route, et chez lesquels il ne trouva point, dit-il, d'hospitalité. Mais on ne conçoit guère le blâme qu'il paraît vouloir jeter sur leur vie pauvre et frugale. Il nous apprend d'ailleurs qu'ils étaient assujettis à des tributs considérables. L'évêque de Leucate lui dit que son église payait chaque année cent sous d'or à l'empereur, et les autres à proportion. Nous avons de Luitprand, outre cette relation, une histoire qui s'étend à peu près depuis le commencement du règne d'Arnoul jusqu'à la conquête de l'Italie par Othon ; ses écrits témoignent plus d'esprit et d'érudition que de jugement. Il est partout extrêmement passionné, chargeant les uns d'injures, les autres de louanges et de flatteries. Il fait souvent le bouffon aux dépens même de la pudeur. On a ajouté à son histoire une continuation qui renferme les événemens arrivés en Italie jusqu'à l'expulsion du pape Benoît V. Luitprand avait été diacre de l'église de Pavie et secrétaire du roi Bérenger. Mais étant tombé bientôt dans la disgrâce de ce prince, il se retira en Allemagne, où il composa son histoire sous les inspirations du ressentiment et de la passion. Il s'attacha au roi Othon, qui lui procura l'évêché de Crémone ; il assista au concile de Rome contre Jean XII, et ce fut lui qui servit d'interprète à l'empereur, qui ne parlait que la langue allemande.

Après la mort de Théophylacte, patriarche de Constantinople, on lui avait donné pour successeur Polyeucte, qui avait embrassé dès l'enfance la vie monastique, et qui avait la réputation d'être savant et vertueux. Au commencement de son épiscopat, on apporta d'Antioche à Constantinople une main de saint Jean-Baptiste, qui fut mise dans la chapelle du palais. Cette relique fut reçue avec la plus grande solennité. L'empereur envoya au-devant jusqu'à Chalcédoine la galère impériale avec les principaux sénateurs. Le patriarche Polyeucte s'y rendit

aussi avec tout le clergé, et on portait selon la coutume des cierges allumés. Constantin, devenu seul maître de l'empire par l'expulsion de Romain Lécapène et de ses fils, ne répondit point aux espérances qu'on avait conçues de lui. Il était fort sujet au vin, ennemi du travail, et implacable dans sa colère. Il abandonna toutes les affaires à l'impératrice Hélène, qui accabla les peuples d'impôts, et qui donnait sans discernement les charges et les emplois ou les vendait au plus offrant. La meilleure qualité de Constantin fut son application à relever les études, dont la décadence allait toujours croissant. Il mit en honneur les sciences et les arts, récompensa ceux qui s'y distinguaient, et voulut s'y appliquer lui-même, afin d'animer les autres par son exemple. Il faisait aux églises de grandes libéralités. Les jours solennels, il donnait de magnifiques offrandes, des vases d'or ornés de pierreries et des ornemens d'étoffes précieuses. Il mourut l'an 959, empoisonné, dit-on, par son fils Romain, qu'il avait associé à l'empire dix ans auparavant. Constantin n'était âgé que de cinquante-quatre ans, dont il avait régné quarante-huit depuis la mort de son oncle Alexandre. Son fils Romain, nommé Romain le Jeune, pour le distinguer de son aïeul maternel, ne régna guère que trois ans, pendant lesquels il se livra à toutes ses passions et aux mauvais conseils de ses flatteurs. Il chassa du palais l'impératrice Hélène, sa mère, et fit raser ses sœurs, qu'il contraignit à embrasser la vie religieuse. Hélène en mourut, dit-on, de chagrin. L'empereur Romain mourut lui-même d'excès de débauches, n'étant âgé que de vingt-quatre ans. Il laissa deux fils encore enfans sous la régence de leur mère Théophanie ; mais quelques mois après on reconnut empereur Nicéphore Phocas, grand capitaine, qui avait remporté des avantages considérables sur les Sarrasins. Il épousa Théophanie, veuve de Romain le Jeune. Dans la cérémonie du mariage, comme il voulait entrer dans le sanctuaire du patriarche, Polyeucte le prit par la main et le retint, en lui

disant qu'il devait recevoir auparavant la pénitence, que l'on avait coutume d'imposer à ceux qui contractaient des secondes noces. On publia ensuite que Nicéphore avait levé des fonds un des enfans de Théophanie. Sur ce bruit, Polyeucte voulut obliger l'empereur ou à quitter sa femme ou à ne point entrer dans l'église. Nicéphore prit ce dernier parti. Mais ensuite il fit examiner l'affaire par des évêques, qui lui donnèrent des lettres d'absolution. D'ailleurs il trouva des personnes qui nièrent avec serment cette affinité spirituelle, et Polyeucte n'en parla plus, quoiqu'il sût qu'ils avaient fait un faux serment (1).

Nicéphore sous le règne de Romain le Jeune avait repris l'île de Crète sur les musulmans, et lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il fit d'importantes conquêtes dans la Cilicie, la Syrie et la Phénicie; il alla jusqu'au mont Liban, prit Laodicée et Alep, et mit Tripoli et Damas à contribution. Il pouvait prendre Antioche, mais il était arrêté par une prédiction qui marquait que l'empereur mourrait aussitôt qu'elle serait prise; car tous ces Grecs étaient fort superstitieux. Les musulmans furent si irrités de ces conquêtes, qu'ils firent mourir Christophe, patriarche d'Antioche, et brûlèrent Jean, patriarche de Jérusalem. Ils brûlèrent aussi la magnifique église du Saint-Sépulcre. Le patrice Michel, nommé gouverneur de l'Orient, ne fut pas arrêté par les mêmes craintes que Nicéphore, et parvint à se rendre maître d'Antioche. L'île de Chypre avait été enlevée aussi aux Sarrasins par le patrice Nicêtas. Cependant Nicéphore se rendit odieux par sa tyrannie et ses injustices. Il statua par une loi, à laquelle souscrivirent quelques prélats courtisans, qu'à l'avenir aucun évêque ne pourrait être ni élu ni ordonné sans ordre de l'empereur. Il défendit aux églises et aux monastères d'accroître leurs immeubles, et supprima les pensions qui leur avaient été accordées par ses prédé-

(1) Curopal. — Cedren. — Glyc.

cesseurs. Il voulait faire une loi pour obliger d'honorer comme martyrs tous les soldats morts à la guerre ; mais quelques évêques s'y opposèrent vigoureusement, et lui citèrent le canon de saint Basile qui conseille à ceux qui ont tué des ennemis à la guerre de s'abstenir de la communion pendant trois ans. Nicéphore, par jalousie contre les Latins, ordonna au patriarche Polyeucte d'ériger Otrante en archevêché, et le patriarche donna à l'évêque des lettres qui l'instituaient métropolitain avec pouvoir de consacrer des évêques dans cinq villes de la Pouille ou de la Calabre. On défendit même de célébrer l'office en latin dans aucune église de ces provinces. Le pape Jean XIII, de son côté, érigea en métropoles les villes de Capoue et de Bénévent. Jusqu'alors l'Italie méridionale n'avait point reconnu d'autre métropole que Rome.

Théophanie ne pouvant plus supporter l'empereur Nicéphore, son époux, appela Jean Zimiscès, grand capitaine que Nicéphore avait éloigné de la cour. On le fit monter dans une corbeille avec cinq autres personnes dans la chambre où l'empereur dormait. Ils le tuèrent et lui coupèrent la tête. C'était à la fin de l'an 969. Aussitôt Jean Zimiscès fut reconnu empereur avec les deux jeunes princes Basile et Constantin, fils de Romain le Jeune. Comme il voulait aller à l'église pour se faire couronner, le patriarche Polyeucte lui dit qu'avant d'entrer dans le temple de Dieu il devait faire pénitence d'avoir trempé ses mains dans le sang de Nicéphore. Zimiscès reçut humblement cet avis, et témoigna être disposé à faire tout ce qui lui serait prescrit. Mais il représenta qu'il n'avait point porté la main sur Nicéphore, et que d'autres personnes qu'il nomma l'avaient tué par ordre de l'impératrice Théophanie. Le patriarche ordonna qu'elle fût chassée du palais et reléguée dans une île, et que les meurtriers de Nicéphore fussent punis. Tout cela fut exécuté, et Zimiscès promit encore de donner aux pauvres de grandes aumônes pour l'expiation de ses pé-

chés. Il rappela aussi les évêques que Nicéphore avait exilés, et révoqua les lois portées par ce prince au préjudice de l'Eglise. Après cette facile satisfaction, il fut couronné sans difficulté. Comme le siège d'Antioche était vacant, il y mit un moine vertueux, nommé Théodore, qui lui avait prédit son élévation à l'empire. Le patriarche Polyeucte mourut au commencement de l'année suivante, et eut pour successeur un moine nommé Basile.

Jean Zimiscès remporta des victoires éclatantes sur les Bulgares et les Russes. Les évêques à son retour allèrent au-devant de lui, chantant des cantiques de joie avec toutes les personnes les plus considérables de l'empire. Ils lui présentèrent des couronnes et le prièrent de monter sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs qu'ils avaient préparé pour son triomphe. Mais il se contenta de recevoir les couronnes et de monter sur un cheval pour faire son entrée, faisant marcher devant lui le char de triomphe, où l'on avait mis par son ordre les habits des rois bulgares, et au-dessus une image de la sainte Vierge, patronne de Constantinople. Zimiscès fut le premier qui fit mettre l'image du Sauveur sur la monnaie avec cette inscription : Jésus-Christ, roi des rois. Il reste encore de ces monnaies. Après un règne de six ans et demi, il fut empoisonné par Basile, premier chambellan, et après sa mort, les deux fils de Romain le Jeune commencèrent à régner l'an 975. Basile avait vingt ans et Constantin dix-sept ; ils régnèrent ensemble cinquante ans. Mais dans ces commencemens, le premier chambellan Basile eut toute l'autorité avec l'impératrice Théophanie, qu'il avait rappelée d'exil.

La conquête de l'île de Crète donna lieu d'y rétablir la religion chrétienne, et ce fut principalement par les travaux de saint Nicon, surnommé Métanoïte, parce qu'il avait toujours à la bouche ce mot, qui en grec signifie : faites pénitence. Il était né dans le Pont de parens illustres, mais il s'enfuit tout jeune encore dans un monas-

tère de la Paphlagonie renommé pour sa régularité. Il y demeura douze ans, pratiquant avec ferveur toutes les règles de la vie monastique. Ensuite son abbé ayant eu révélation qu'il était appelé à convertir plusieurs peuples, l'envoya en Orient, où ses prédications obtinrent un grand succès, principalement chez les Arméniens, infectés des erreurs du manichéisme. Il fut inspiré plus tard de passer dans l'île de Crète, où les superstitions des Sarrasins avaient jeté de profondes racines pendant cent trente ans qu'ils en avaient été les maîtres. Ses exhortations ne firent d'abord qu'irriter les habitans, mais s'adressant en particulier aux plus influens, il gagna leur confiance par ses manières insinuanes, par des paroles pleines de douceur et de charité, et les frappa surtout en leur découvrant leurs péchés et leurs pensées les plus secrètes. Alors ils le regardèrent comme un envoyé du ciel; sa réputation se répandit de toutes parts, et les infidèles vinrent en foule pour recevoir le baptême. On rebâtit partout des églises, et on y établit des prêtres, des diacres et des clercs inférieurs. Saint Nicon, après deux ans de séjour dans cette île, se retira dans le Péloponnèse à Lacédémone. Il y fit un grand nombre de miracles. On voyait tous les jours des malades venir trouver le saint homme, qui, en les guérissant, les exhortait à la pénitence. Il mourut vers la fin du dixième siècle.

Le christianisme faisait chaque jour de nouveaux progrès dans les provinces du Nord. Les moines de la Nouvelle-Corbie dès le siècle précédent avaient converti un grand nombre de Slaves au delà de l'Elbe, et pénétré dans l'île de Rugen, dont tous les habitans avaient embrassé la foi. Le roi Othon, pour affermir ces nouvelles églises, après avoir fondé un monastère à Madgebourg, obtint en 961 du pape Jean XII l'érection de cette ville en siège métropolitain, avec pouvoir pour l'archevêque de consacrer des évêques suffragans chez les Slaves du voisinage, à mesure que la foi se répandrait parmi ces

peuples. Le pape Jean XIII confirma cette érection quelques années plus tard, et institua saint Adalbert premier archevêque de cette ville. Il lui accorda en même temps plusieurs privilèges, il lui donna rang entre les évêques cardinaux de Rome, le déclara premier métropolitain de la Germanie, lui soumit tous les pays au delà de l'Elbe et de la Saale, et lui permit d'ordonner des évêques suffragans dans les villes de Cize, de Misni, de Mersbourg, de Brandebourg, de Posnam et d'Havelberg. Saint Adalbert ayant reçu du pape le pallium, se rendit à son siège avec deux légats chargés de l'introniser, puis il établit des évêques à Mersbourg, à Misni ou Meissen, et à Cize ou Ceitz, dont le siège fut depuis transféré à Naumbourg. Les évêques de Brandebourg et de Havelberg, auparavant suffragans de Mayence, passèrent sous sa juridiction, de sorte qu'il eut ainsi cinq suffragans. Saint Adalbert avait été tiré en 961 du monastère de Saint-Maximin de Trèves pour être ordonné évêque des Russes, dont la reine, nommée Olga, après avoir reçu le baptême à Constantinople, s'était adressée à Othon pour avoir un évêque et des prêtres. Mais voyant ses prédications sans succès, il n'avait pas tardé à quitter ce peuple obstiné dans ses superstitions. Il mourut en 981, après avoir tenu environ treize ans le siège de Magdebourg.

Boleslas le Cruel, duc de Bohême, qui avait tué son frère saint Venceslas, était mort en 967, laissant pour successeur son fils nommé aussi Boleslas, que ses vertus firent surnommer le Bon. Ce dernier, sincèrement chrétien, fonda un grand nombre d'églises, et se signala par sa charité comme par son zèle pour la religion. Il s'adressa au pape Jean XIII pour obtenir l'érection d'un évêché à Prague, et le pape autorisa la création de ce siège, à condition que les Bohémiens ne suivraient pas le rite des Bulgares ou des Russes, c'est-à-dire le rite grec, et n'emploieraient pas la langue slavonne dans la célébration de l'office, mais qu'ils choisiraient un évêque bien

instruit de la langue latine, et suivraient le rite latin, comme ils l'ont suivi en effet. En conséquence, le duc fit élire pour premier évêque de Prague un moine de Saxe, nommé Ditmar, qui fut ordonné par l'archevêque de Mayence. Ditmar dédia les églises bâties en divers lieux par les fidèles, et baptisa un grand nombre de païens. Le duc avait une sœur nommée Marie qui embrassa la vie religieuse et fonda une communauté de vierges, dont elle fut nommée abbesse par le pape Jean XIII.

On rapporte à ce même temps la conversion des Polonais. Micislas, leur duc, avait épousé la sœur de l'ancien Bolèslas, duc de Bohême. Cette princesse, nommée Dubrave, était chrétienne, et par ses exhortations et sa douceur elle parvint à convertir le duc son époux. Il reçut le baptême vers l'an 965. Plusieurs de ses sujets imitèrent son exemple, et leur premier évêque, nommé Jourdain, travailla avec autant de succès que de zèle à propager la foi parmi cette nation. Le duc Micislas mourut l'an 992. Il eut pour successeur son fils Boleslas, qui contribua de tout son pouvoir à l'affermissement et aux progrès de la religion (1).

L'empereur Othon mourut l'an 973, le septième jour de mai, qui était le mercredi d'avant la Pentecôte. Il avait assisté à l'office de la nuit et à la messe, et fait ses aumônes à l'ordinaire. Étant à vêpres, après le Magnificat, il se trouva tout à coup si mal, qu'on crut qu'il était mort; mais on le fit revenir : on lui donna le corps et le sang de Notre-Seigneur, et après l'avoir reçu il expira tranquillement. Il avait régné trente-six ans comme roi de Germanie, et onze ans comme empereur. Ses victoires, la sagesse de son règne et ses belles qualités, lui ont fait donner avec justice le surnom de Grand. Le lendemain, son fils Othon II, que le pape avait déjà couronné empereur, fut de nouveau élu par tout le peuple, qui lui

(1) Ditm. lib. IV. — *Chron. Sax.* — *Vit. S. Adalb.*

prêta serment de fidélité ; ensuite il fit porter le corps de son père à Magdebourg, où il fut enterré.

La reine sainte Adélaïde, qu'Othon le Grand avait épousée après la mort d'Edith, sa première femme, gouverna avec beaucoup de sagesse pendant la minorité d'Othon II son fils. Elle était fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, et avait d'abord épousé Lothaire, fils de Hugues, roi d'Italie ; mais elle était demeurée veuve à l'âge de dix-neuf ans. Bérenger, qui s'empara de ses états, la persécuta cruellement. Elle implora le secours d'Othon, qui passa en Italie l'an 954, et qui, après avoir défait Bérenger, épousa Adélaïde. Elle édifia tout l'empire par sa piété, et continua après la mort d'Othon I^{er} tout le bien que faisait cet empereur. Lorsque son fils Othon II fut devenu grand, il écouta des courtisans qui lui donnèrent de la jalousie contre l'impératrice sa mère. Elle crut devoir céder à l'envie, et se retira en Bourgogne chez le roi Conrad son frère, qui faisait sa résidence à Vienne. Tous les gens de bien étaient affligés de sa disgrâce. Enfin Othon son fils se repentit de l'avoir ainsi traitée, et pria Conrad son oncle, et saint Mayeul, abbé de Cluni, de le réconcilier avec sa mère. Le saint abbé la conduisit à Pavie, où le jeune prince se jeta aux pieds de sa mère ; elle se prosterna de son côté en versant beaucoup de larmes, et ils demeurèrent depuis toujours unis. Mais après la mort de son fils elle eut encore beaucoup à souffrir de la part de l'impératrice, veuve de ce prince. Adélaïde fut un modèle de vertu dans les différens états par lesquels Dieu la fit passer ; elle donna toujours des preuves éclatantes d'une piété solide, et usa aussi chrétiennement de la prospérité que des disgrâces. Après les diverses révolutions dont nous avons parlé, elle fut obligée, à la fin de sa vie, de se charger encore du gouvernement de l'état. Loin de se venger alors de ses ennemis, elle les combla de bienfaits et leur rendit le bien pour le mal ; sa vigilance dans les affaires publiques ne prenait

En sur ses exercices de piété. Elle rentrait à certaines heures dans son oratoire pour puiser dans la prière les forces dont elle avait besoin. Elle fonda un grand nombre de monastères, pour ceux qui avaient besoin d'un asile sûr où ils pussent faire pénitence dans la retraite. Elle fit des biens innombrables aux églises, aux monastères et aux pauvres dans toutes les provinces qui lui étaient soumises. Cette sainte reine mourut en Alsace en 999, âgée d'environ cinquante-huit ans. Elle était venue en Bourgogne peu de temps auparavant pour rétablir la paix entre les vassaux du roi Raoul, son neveu, et pendant son séjour dans ce royaume, elle envoya de riches offrandes à Saint-Benoît sur Loire, à Cluni et à Saint-Martin de Tours (1).

Saint Brunon, archevêque de Cologne, frère d'Othon le Grand, était mort quelques années avant cet empereur. Dès l'âge de quatre ans, il fut envoyé à l'école d'Utrecht, où l'évêque Baudri avait rassemblé d'excellens maîtres. Il y apprit les premiers élémens de la grammaire, après quoi il parcourut tous les auteurs classiques grecs et latins. Ni son rang, ni ses richesses, ni la foule de ceux qui l'environnaient, ne purent jamais le détourner de l'étude. Devenu à la cour du roi son frère, il en fit l'admiration par sa science comme par sa vertu. Il étudiait les historiens, les orateurs, les poètes, les philosophes, et souvent il éclairait lui-même les savans grecs ou latins qu'il rassemblait autour de lui pour les consulter. Sa piété ne souffrait point de son application à l'étude. Il se faisait remarquer pendant les offices divins par son recueillement et sa dévotion. Il s'appliquait avec une tendre charité au soulagement des malheureux, et tous les évêques, les ecclésiastiques ou les laïques pieux qui entreprenaient quelque chose pour la gloire de Dieu et de la religion leurent toujours pour appui et pour protecteur. Chargé,

(1) *Vit. S. Adel.* — *Vitik.* lib. III. — *Chron. Sax.*

fort jeune encore, du gouvernement de quelques monastères, entre autres de celui de Loresheim, il se servit de son crédit pour leur faire rendre leurs anciens privilèges pour les ramener à une exacte régularité, et il ne prenait de leurs revenus que ce qui lui était offert volontairement. Vicfrid, archevêque de Cologne, étant mort en 953, le clergé, la noblesse et le peuple s'accordèrent unanimement pour élire Brunon. Il avait, malgré sa jeunesse, une grande maturité d'esprit, et la gravité de ses mœurs, sa humilité, sa douceur, sa charité et sa science, le rendaient digne de l'épiscopat. Son premier soin fut d'établir dans son diocèse l'uniformité de la discipline et de faire célébrer partout les saints offices avec la décence convenable. Le roi Othon le nomma en même temps duc ou gouverneur du royaume de Lorraine; car ce prince, à l'exemple de Charlemagne, eut pour maxime d'augmenter dans l'Allemagne la puissance des évêques et des abbés pour contrebalancer celle des grands seigneurs. Lorsqu'il partit pour la guerre d'Italie en 961, il confia le gouvernement de l'Allemagne à Brunon son frère. Mais les occupations temporelles du saint archevêque ne l'empêchèrent jamais de se livrer à ses exercices de piété et aux devoirs de son ministère. Il travaillait à mettre des évêques sages et vertueux dans la partie occidentale du royaume de Lorraine, où le clergé était tombé dans un grand relâchement. Il s'appliquait avec zèle à la prédication et aux œuvres de charité. Il bâtit ou répara un grand nombre d'églises et de monastères. L'empereur Othon, après son retour d'Italie, vint le visiter à Cologne, et en se séparant, ils versèrent des torrens de larmes, comme par un pressentiment secret qu'ils ne se reverraient plus. En effet le saint archevêque s'étant rendu en France pour rétablir la paix entre ses neveux, le roi Lothaire et les enfans de Hugues le Grand, il tomba malade à Compiègne et mourut à Reims le 11 octobre 965, âgé seulement de quarante ans. Ses reliques furent reportées à

ologne et déposées dans le monastère de Saint-Pantaléon, qu'il avait fondé.

Saint Udalric, ou Ulric, évêque d'Ausbourg, n'illustra pas moins l'église d'Allemagne par son zèle et ses vertus. Il était né vers l'an 890, d'une des plus nobles familles de la Bavière, et fut élevé dans le monastère de Saint-Gal, où il fit ses études. Il allait les jours de fête visiter sainte Liborade la recluse, qui lui donnait par sa fenêtre de saintes instructions, l'exhortant surtout à conserver avec soin la pureté. Ses parens le mirent ensuite auprès d'Albéron, évêque d'Ausbourg, qui le fit entrer dans son clergé et lui donna la charge de chambrier de son église. En cette qualité, c'était lui qui distribuait les habits au clergé et aux pauvres. Il fut élevé, en 924, sur le siège d'Ausbourg, et commença par rebâtir l'église, que les Hongrois avaient brûlée peu de temps auparavant. Il assista, en 948, au concile tenu à Ingelheim pour la déposition de Hugues, usurpateur du siège de Reims. Cinq ans plus tard, Lintolfe, fils du premier lit du roi Othon, s'étant révolté contre son père, le feu de la guerre civile éclata surtout en Bavière. La ville d'Ausbourg fut prise et pillée par les rebelles, mais saint Udalric demeura fidèle au roi, et parvint à réconcilier le fils avec son père. Peu de temps après, c'est-à-dire en 955, les Hongrois inondèrent l'Allemagne avec une armée innombrable, et ravagèrent tout le pays depuis le Danube jusqu'au Rhin. Ils assiégèrent Ausbourg, qui n'était pas bien fortifiée. Mais le saint évêque fit combattre ses vassaux, et n'ayant d'autres armes que son étole, il ne laissait pas de s'exposer à tous les traits de l'ennemi. Le combat terminé, après avoir donné les ordres nécessaires pour la défense de la ville, il passa la nuit en prières, et recommanda aux femmes vertueuses de se joindre à lui pour invoquer le secours du ciel. Il les fit partager en deux bandes dont l'une ferait le tour de la ville en dedans, portant des croix et chantant des litanies, tandis que l'autre, prosternée sur le pavé de l'église, im-

plorerait la protection de la sainte Vierge. Ayant pris ensuite un peu de repos, il célébra la messe, donna la communion aux assistans, et les exhorta à ne mettre leur espérance qu'en Dieu. Lorsque les Hongrois se disposaient à recommencer l'assaut, leur chef apprit que le roi Othon approchait avec une armée, et il marcha à sa rencontre, espérant qu'après l'avoir défait il prendrait la ville sans résistance. Saint Udalric sortit avec les seigneurs pour aller joindre le roi Othon, qui se préparait au combat par la prière. Il entendit la messe, reçut la communion du saint évêque, qui était son confesseur, et après avoir fait vœu d'ériger un évêché à Mersbourg, il remporta la victoire la plus complète et la plus décisive qu'on eût gagnée jusqu'alors sur ces barbares (1).

Saint Udalric s'appliquait entièrement à la prière et aux fonctions épiscopales. Il assistait tous les jours dans sa cathédrale à l'office des chanoines, et il disait de plus en particulier l'office de la Vierge, celui de la croix, et un troisième de tous les saints. Il célébrait chaque jour le saint sacrifice de la messe, et souvent plusieurs fois en un même jour. Il gardait toutes les observances monastiques, couchait sur une simple natte, ne portait point de linge, et ne mangeait jamais de viande, quoiqu'il en servît à ceux qui mangeaient à sa table. Il nourrissait tous les jours un grand nombre de pauvres et d'infirmes. Il exerçait l'hospitalité avec joie, ne connaissait d'autres délassemens que de changer d'occupations, et il n'oubliait rien surtout pour instruire son clergé et le former à la vertu. Chaque année il tenait deux synodes et visitait régulièrement son diocèse dans un char attelé de bœufs, pour chanter paisiblement des psaumes avec son chapelain. Dans ces visites il prêchait, il examinait les prêtres des lieux, il donnait la confirmation, il écoutait les plaintes et terminait les différends. Tous les jours de Carême, avant dîner,

(1) Ditm. lib. II. — Flod. Chron. — Vit. S. Udalr.

il lavait les pieds de douze pauvres. Il fit, malgré son grand âge, un dernier pèlerinage à Rome vers l'an 970, et le pape lui accorda des indulgences. Comme ses travaux et ses austérités l'avaient considérablement affaibli, il pria l'empereur Othon, qui était plein d'attachement et de vénération pour lui, de donner à son neveu Adalbéron l'administration du temporel de son évêché, avec promesse de lui succéder après sa mort. L'empereur lui ayant accordé sa demande, saint Udalric fit prêter serment à son neveu par ses vassaux, puis il prit un habit de moine, et Adalbéron porta publiquement le bâton pastoral. La plupart des évêques en furent scandalisés, et dans un concile tenu à Ingelheim en 972, ils étaient d'avis de prononcer qu'Adalbéron s'étant attribué, contre les canons, les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque titulaire, il s'était rendu indigne d'y parvenir jamais. Cependant on convint d'user d'indulgence envers lui, moyennant qu'il ferait serment que c'était par ignorance des canons qu'il avait pris le bâton pastoral. Saint Udalric voulut ensuite donner sa démission en faveur de son neveu, et pria les évêques de l'ordonner; mais ils refusèrent d'y consentir. L'année suivante, les forces du saint évêque diminuèrent de plus en plus, et ne pouvant plus dire la messe, il se faisait mener à l'église pour l'entendre. Il passait presque toute la journée à prier ou à s'entretenir de Dieu. On l'entendit surtout se reprocher amèrement la complaisance qu'il avait eue pour son neveu Adalbéron. Enfin quand il sentit sa fin approcher, il fit étendre de la cendre en forme de croix et jeter dessus de l'eau bénite, puis il y demeura couché jusqu'à ce qu'il expirât. C'était le 4 juillet 973. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans et en avait passé cinquante dans l'épiscopat. Vingt ans après sa mort, il fut mis au nombre des saints dans un concile tenu par le pape Jean XVI. L'évêque d'Ausbourg fit lire la vie et les miracles de son prédécesseur, et après cette lecture, on ordonna que la mémoire d'U-

dalric serait honorée dans l'Eglise. La bulle qui en fut expédiée par le pape fut souscrite par cinq évêques, neuf prêtres et trois diacres. C'est le premier acte authentique que nous ayons d'une canonisation solennelle faite par le pape.

Saint Odon, archevêque de Cantorbéri, était mort en 961, et le roi Edgard voulut mettre à sa place saint Dunstan, qu'il jugeait plus propre que tout autre à remplir ce siège important. Mais il ne réussit qu'avec une peine extrême à vaincre sa résistance. Le saint refusa deux fois avec une résolution tellement décidée qu'il fallut penser à un autre choix. L'évêque de Winchester gagna par argent les seigneurs les plus puissans de la cour, et il se fit donner cette dignité, qu'il désirait depuis longtemps : mais comme il allait à Rome demander le pallium, il mourut de froid en passant les Alpes. Un autre évêque nommé ensuite se trouva si dépourvu de capacité qu'on le déposséda au bout de quelques jours. Alors le roi fit de nouvelles instances auprès de Dunstan ; tous les évêques y joignirent les leurs et l'engagèrent à passer au siège de Cantorbéry. Il partit aussitôt pour Rome, où il reçut le pallium. Comme cette nouvelle dignité le mettait à la tête des églises d'Angleterre, il visitait toutes les villes du royaume, prêchait la foi à ceux qui ne l'avaient point encore embrassée, et exhortait les fidèles à la pratique des bonnes œuvres. Ses discours étaient si pleins d'onction et d'éloquence qu'il était presque impossible de résister. Il employait le temps de son repos au saint exercice de la prière et à la lecture de l'Ecriture sainte dont il corrigeait les exemplaires. Il était entièrement occupé des devoirs d'un bon pasteur. Il terminait les différends, apaisait les querelles, combattait les erreurs des hérétiques, réformait les abus et réprimait les scandales. Il engagea le roi Edgard à punir sévèrement les ministres de l'Eglise qui déshonoraient leur profession par leur incontinence, par le négoce ou la gestion des affaires sé-

lières, ou par une vie mondaine et dissipée. Il employait les revenus de l'église à soulager les veuves, les orphelins et les étrangers.

Un seigneur très-puissant ayant épousé sa parente, et ne voulant point s'en séparer, quoique saint Dunstan l'en eût averti jusqu'à trois fois, il lui défendit l'entrée de l'église, et le comte alla se plaindre au roi de la sévérité de l'archevêque. Le roi lui manda de laisser ce seigneur en paix et de lever la censure. Dunstan, surpris qu'un roi si pieux se fût ainsi laissé tromper, s'efforça de porter le comte à la pénitence ; mais voyant qu'il s'emporait encore davantage, il l'excommunia. Ce comte envoya à Rome et parvint à surprendre des lettres du pape par lesquelles il était ordonné à l'archevêque de réconcilier le seigneur à l'Église. Saint Dunstan répondit : Quand je le verrai véritablement pénitent, j'obéirai avec plaisir ; mais à Dieu ne plaise que le chef de l'Église m'engage à rendre les censures méprisables, ou veuille m'empêcher d'observer la loi de Dieu. Le comte voyant Dunstan inflexible, rentra enfin en lui-même, et renonçant à son mariage illicite, il se soumit à la pénitence et à tout ce que le saint pasteur voudrait lui prescrire. Comme saint Dunstan tenait un concile de tout le royaume, le comte vint au milieu de l'assemblée, nu-pieds, avec un habit de pauvre, tenant des verges à la main, et il se jeta aux pieds de l'archevêque en poussant de profonds gémissemens. Tous les assistans en furent attendris, et Dunstan plus que les autres ; mais il dissimula quelque temps, et montra un visage sévère jusqu'à ce que, cédant aux prières de tout le concile, il laissa couler librement ses larmes et leva l'excommunication.

Le roi Edgard déférait en tout aux avis du saint archevêque, et ce fut par son conseil qu'il chassa de son royaume les voleurs, les sacrilèges, les parjures, les empoisonneurs, les séditeux, en un mot tous ceux qui pouvaient attirer la colère de Dieu. L'autorité de l'archevê-

que sur le roi parut surtout dans une occasion délicate. Ce prince, épris de la beauté d'une jeune personne qu'on élevait dans un monastère, eut recours à la violence pour satisfaire sa passion, et le scandale fut d'autant plus grand, dit l'historien, que le roi était marié. Saint Dunstan, pénétré de douleur, alla trouver le roi, qui s'avança selon sa coutume, en lui tendant la main pour le faire asseoir sur son trône. L'archevêque retira sa main, et dit au roi : Vous osez toucher avec votre main impure la main qui immole le Fils de la Vierge. Vous avez déshonoré l'épouse du Créateur, et vous croyez apaiser par une civilité l'ami de l'époux ! Je renonce à l'amitié d'un ennemi de Jésus-Christ. Le roi, qui ne croyait pas que Dunstan eût connaissance de son péché, fut frappé de ce reproche comme d'un coup de foudre. Il se jeta aux pieds du saint pasteur, confessant son crime avec larmes et demandant humblement pardon. L'archevêque le releva aussitôt, fondant lui-même en larmes, lui fit sentir l'énormité de son péché, et lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, jeûnerait deux jours chaque semaine et ferait de très grandes aumônes. Il lui ordonna de plus de fonder un monastère de vierges chrétiennes, de chasser des églises les ecclésiastiques déréglés, et de mettre des moines édifiants à leur place ; enfin de faire des lois contre les abus et de veiller à leur exécution. Le roi accomplit fidèlement tout ce qui lui fut prescrit, et après avoir fait pénitence pendant sept ans, il fut réconcilié solennellement par l'archevêque.

Ce fut probablement à cette occasion que le roi Edgar publia les lois qui nous restent de lui sur les matières ecclésiastiques. On y ordonne d'extirper absolument les restes de l'idolâtrie, comme la divination, l'enchantemens, la nécromantie et d'autres superstitions. On renouvelle la défense apostolique de manger du sang. On prescrit de faire baptiser les enfans dans les trente

Sept jours après leur naissance. Viennent ensuite des règles pour la confession et des canons pénitentiaux. On impose pour l'homicide volontaire et l'adultère sept années de jeûne, dont trois au pain et à l'eau, et les quatre autres à la discrétion du confesseur. Il est permis du moins aux malades de racheter une partie de ces pénitences par des aumônes ou des prières. Ainsi on peut racheter un jour de jeûne par deux cent vingt psaumes ou soixante *Pater* récités à genoux. On y cite une espèce de pénitence qui était quelquefois en usage ; c'était celle d'un laïque qui quittait les armes pour aller en pèlerinage au loin et nu-pieds, sans coucher deux fois dans un même lieu, sans couper ses cheveux ni ses ongles, sans goûter ni viande ni boisson enivrante, et se présentant à tous les lieux de dévotion sans entrer dans les églises.

Saint Dunstan, par l'autorité du pape et du roi, convoqua en 969 un concile de toute la nation. Le roi Edgard y assista, et fit un discours où il s'éleva fortement contre les désordres du clergé, dont le luxe, les parures indécentes, les discours obscènes et les dissolutions nocturnes étaient, dit-il, un scandale pour les fidèles et un sujet de triomphe pour les méchants ; puis s'adressant au saint archevêque : Vous avez ici, ajouta-t-il, Ethelvold de Winchester et Oswald de Worchester, qui vous seconderont courageusement ; je vous commets à tous trois mon autorité royale, afin qu'y joignant celle du sacerdoce, vous chassiez des églises les prêtres qui les profanent par leur vie impure, et que vous établissiez en leur place des ecclésiastiques édifiants. En conséquence, saint Dunstan fit un décret qui ordonnait à tous les chanoines, les prêtres, les diacres et les sous-diacres de garder la continence ou de quitter leurs églises, et il en commit l'exécution aux deux évêques que le roi lui avait associés, et qui furent avec lui les restaurateurs de la discipline en Angleterre.

Éthelvold était né à Winchester, et après avoir été

ordonné prêtre par l'évêque Elfège, il s'était retiré à Glastembury, auprès de saint Dunstan, qui lui donna l'habit monastique. Il voulut ensuite venir en France pour s'y perfectionner dans la science des saintes Écritures, mais le roi Edred le retint, et lui donna, du consentement de saint Dunstan, le monastère d'Abbondon, où Ethelvold fit venir des moines de Corbie pour y établir la régularité. Il fut nommé ensuite l'an 963 à l'évêché de Winchester. Les chanoines de sa cathédrale vivaient dans la débauche et entretenaient publiquement des femmes. Comme ils avaient méprisé tous ses avertissemens, il commença par exécuter contre eux le décret du concile et les ordres du roi. Il fit venir des moines d'Abbondon, et signifia aux chanoines ou de céder la place aux moines ou de prendre eux-mêmes l'habit monastique. Effrayés de cette proposition, ils se retirèrent tous, et il n'y en eut que trois qui revinrent ensuite et se soumirent aux observances régulières. Ce nouveau monastère de Winchester augmenta bientôt considérablement par le grand nombre de sujets vertueux que le bon exemple des moines y attirait. Les chanoines chassés trouvèrent le moyen de faire mettre du poison dans les alimens de l'évêque, et dès qu'il en sentit les atteintes, il se jeta sur son lit, se croyant frappé de mort; puis il dit en lui-même : Où est ta foi, Ethelvold ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de ceux qui croiraient en lui que les poisons mortels ne leur nuiraient point ? Aussitôt il se trouva parfaitement guéri, et pardonna à celui qui l'avait empoisonné. Ethelvold mourut l'an 984, et il est compté au nombre des saints.

Oswald, qui est également honoré comme saint, était neveu de saint Odon, qui l'instruisit dans les lettres et la piété. Il fut nommé doyen des chanoines de Winchester, et ne pouvant réformer leurs mœurs licencieuses, il passa en France pour embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, que les Anglais regardaient comme la source de la plus parfaite discipline. Il revint

en Angleterre sur les instances réitérées de saint Odon, qui voulait l'employer à la réformation des monastères d'Angleterre. Mais il n'eut pas la consolation de revoir son saint oncle, dont il apprit la mort en débarquant à Douvres. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il se retira auprès d'Osquetil, évêque de Dorchester, qui était aussi son parent. Il fut nommé bientôt après à l'évêché de Worchester, et établit un monastère de douze moines à Westbury, où il se retirait souvent lui-même, et ensuite un autre plus considérable à Ramsey. En vertu de la commission du concile et du roi, il transforma en monastères dans son diocèse sept églises, où il y avait des clercs déréglés. Il réforma de même, hors de son diocèse, les églises d'Ela et de Saint-Alban. Il mourut l'an 992, après trente ans d'épiscopat.

Le roi Edgard étant mort l'an 975, son fils Édouard lui succéda, malgré la résistance de la reine sa belle-mère et de quelques seigneurs qui voulaient faire régner Éthelred, fils de cette princesse. Saint Dunstan, conformément aux volontés du roi défunt, fit élire Édouard, le sacra, et tint lieu de père à ce jeune roi. Les clercs qui avaient été chassés pour leur vie scandaleuse revinrent alors, et se plaignirent vivement de la réforme de saint Dunstan. Ils étaient appuyés de plusieurs seigneurs puissans. Mais on tint un concile à Winchester, où leurs prétentions furent repoussées. Le règne d'Édouard ne fut que de deux ans et demi. Ce jeune roi étant un jour à la chasse, s'écarta de ses gens, et se trouva seul près d'un château où la reine sa belle-mère faisait alors sa résidence. Cette malheureuse princesse, qui n'avait pu l'empêcher de monter sur le trône, n'hésita pas à l'en précipiter par un crime, et le fit assassiner; il était âgé de quinze ans. Ses vertus et les miracles qui se firent à son tombeau l'ont fait mettre au nombre des martyrs. La passion de faire régner son fils Ethelred porta Elfrith à ce crime; mais elle en fit une rigoureuse pénitence. Elle porta le cilice

pendant plusieurs années, coucha sur la terre, pratiqua d'autres austérités, et fonda deux monastères de filles. Le roi Édouard avait une sœur nommée Édith, qui embrassa la vie religieuse, et qui est honorée comme sainte. Elle refusa trois abbayes que lui offrit le roi son père, et mourut simple religieuse à l'âge de vingt-trois ans, le 16 septembre 984. L'Église honore aussi la mémoire de trois autres princesses du même nom qui vécurent en Angleterre dans le même siècle. Le règne d'Éthelred, successeur de saint Édouard, fut de près de trente-sept ans (1). Saint Dunstan mourut l'an 988. Sentant sa fin approcher, il fit célébrer devant lui les saints mystères, et ayant reçu le viatique, il fit une fervente prière d'actions de grâces, après laquelle il expira. Il fut enterré dans l'église de sa cathédrale, et il se fit depuis à son tombeau un grand nombre de miracles, dont nous avons une histoire fidèle par le moine Osberne, qui écrivit la vie du saint dans le siècle suivant. Saint Dunstan rétablit les lettres en Angleterre, aussi bien que la discipline ecclésiastique. On lui attribue plusieurs écrits, mais il y en a peu qui soient certainement de lui.

Quelque temps auparavant était mort Turquetil, abbé de Croyland, qui contribua de son côté à la réforme de la discipline monastique en Angleterre. Il était neveu du roi Édouard le Vieux, et fut longtemps chancelier sous le règne de ce prince et de ses successeurs. Il n'embrassa la vie monastique que dans un âge avancé, mais il garda toujours la continence parfaite, et refusa plusieurs alliances illustres que le roi son oncle lui proposa. Il refusa également plusieurs évêchés des plus considérables d'Angleterre. Quand il eut pris la résolution de se faire moine, le roi Edred, sentant combien ce vertueux chancelier lui était nécessaire, voulut le détourner de son dessein : Seigneur, répondit Turquetil, j'ai consacré ma jeunesse

(1) Will. Malmesb. — *Vit. S. Dunst.*, *S. Osvald.* etc.

à votre service et à celui des rois vos frères; permettez au moins que je serve Dieu dans ma vieillesse. Si mes conseils peuvent vous être utiles, tant que je vivrai ils ne vous manqueront pas; mais certainement je ne porterai plus les armes. Avant que de sortir de Londres, il fit crier par toutes les rues que ceux à qui il devait vinssent tel jour pour être payés, et que s'il avait fait tort à quelqu'un, il le réparerait en donnant le triple. Il se retira l'an 948 à Croyland, où plusieurs personnages distingués le suivirent, et dix d'entre eux prirent avec lui l'habit monastique. Les autres, craignant de ne pouvoir pratiquer la règle dans toute son étendue, gardèrent l'habit séculier; et dans la suite on leur donna un logement séparé avec une chapelle, où ils faisaient l'office du jour et de la nuit aux mêmes heures que les moines; mais ils n'observaient de la règle que la continence et l'obéissance. Le monastère de Croyland avait été ruiné plus de soixante-quinze ans auparavant par les Danois; toutefois il restait encore cinq des anciens moines, dont trois vivaient dans la maison et les deux autres s'étaient retirés en d'autres communautés. Turquetul donna au roi les terres qu'il possédait, au nombre de soixante, à la réserve de six voisines de Croyland, qu'il attribua au monastère comme la dîme de ses biens. Il répara les bâtimens, s'instruisit avec soin des anciennes observances, fit écrire l'histoire de ce monastère que nous avons encore, continuée par Ingulfe, et il établit un règlement plein de sagesse. Toute sa communauté fut partagée en trois classes: les jeunes religieux jusqu'à la vingt-quatrième année de leur profession étaient employés au service du chœur, du réfectoire et aux autres travaux; ceux de la seconde classe, depuis la vingt-quatrième jusqu'à la quarantième année de profession, s'appliquaient principalement aux affaires du dehors et au gouvernement de la maison. Les anciens étaient dispensés des charges et des offices communs, excepté de la messe. Quant aux vieillards qui

avaient cinquante ans de profession, on leur donnait à chacun une chambre avec un domestique pour les servir, et un jeune religieux qui mangeait avec le vieillard, tant pour la consolation de celui-ci que pour sa propre instruction. L'abbé Turquetul mourut l'an 975, âgé de quatre-vingt-huit ans, laissant une communauté de quarante-sept moines.

L'abbaye de Cluni était devenue sous la direction de saint Odon une célèbre école de science et de vertu. Il eut pour successeur Aymard, qui montra beaucoup de zèle pour le maintien de la discipline. Saint Mayeul, qui fut élu ensuite, devint par ses éminentes vertus un des plus grands ornemens de l'église de France. Il était né à Avignon, vers l'an 906, d'une famille noble et riche. Ayant perdu fort jeune encore son père et sa mère, et ses terres ayant été ravagées par les Sarrasins, il se retira à Mâcon auprès d'un seigneur qui était son parent, et après qu'il y eut fait quelque séjour, l'évêque, témoin de sa vertu, l'admit dans son clergé et lui donna un canonicat de sa cathédrale. Comme l'école de Lyon était alors fort célèbre, l'évêque envoya Mayeul y faire ses études, et l'éleva bientôt après au diaconat. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples qui venaient de divers lieux prendre sous lui des leçons de philosophie et de théologie. Le peuple et le clergé de Besançon l'élurent pour archevêque ; mais son humilité le porta à refuser cet honneur, dont il était néanmoins si digne. Il se rendait souvent au monastère de Cluny pour s'exciter à la piété par l'exemple et les entretiens des moines, et il s'y retira enfin tout à fait l'an 943. Le bruit de sa retraite déterminait un grand nombre de personnes distinguées dans le monde à suivre son exemple et à tout quitter pour se livrer entièrement au service de Dieu. De ce nombre fut Heldric, un des premiers seigneurs d'Italie. L'abbé Aymard fit Mayeul bibliothécaire du monastère, et le chargea de la direction de l'école. Ayant ensuite perdu la vue,

il le prit pour son coadjuteur, en 948, du consentement de l'évêque et des moines, et après sa mort, saint Mayeul gouverna le monastère pendant plus de trente ans. Il unissait à la piété le goût des sciences, lisait assidûment l'Écriture sainte, et en voyageant même à cheval il avait ordinairement un livre à la main. Il se rendit surtout habile dans la connaissance des canons et de la discipline monastique. Il instruisait avec beaucoup d'onction et de facilité, et tempérant la sévérité de ses réprimandes par des témoignages d'une charité compatissante. Il priait avec tant de componction que le plus souvent on trouvait la terre trempée de ses larmes. Il se rendit célèbre par plusieurs miracles, et l'on rapporte entre autres que deux aveugles recouvrèrent la vue après s'être lavé les yeux avec de l'eau dont il s'était servi pour se laver les mains. L'empereur Othon le Grand, qui connaissait son rare mérite, le fit venir auprès de lui en Italie pour travailler à la réforme des monastères. L'impératrice Adélaïde avait tant de respect pour lui qu'elle aurait voulu lui rendre tous les devoirs de la moindre servante. Le saint abbé rétablit d'après sa demande le monastère fondé près de Pavie par le roi Luitprand, et célèbre par les reliques de saint Augustin. Il réforma l'abbaye de Classe, près de Ravenne, et y mit un abbé dépendant de Cluni.

En repassant les Alpes à son retour, vers l'an 970, il fut pris, avec une multitude de personnes qui le suivaient, par les Sarrasins, qui s'étaient établis depuis près d'un siècle dans le fort de Fressinet, entre Fréjus et Toulon, d'où ils se répandaient en France et en Italie pour exercer leurs brigandages. La sainteté de Mayeul lui concilia bientôt la vénération de ces barbares. Ils l'avaient chargé de chaînes et enfermé dans un étroit cachot ; mais le lendemain l'ayant trouvé libre de ses fers, ils furent tellement frappés de ce miracle qu'ils n'osèrent les lui remettre, et le traitèrent depuis avec beaucoup d'égards.

L'heure du repas étant venue, ils lui apportèrent de leur nourriture qu'il refusa, parce qu'elle était défendue par les règles monastiques. Alors un d'entre eux pétrit lui-même un pain en sa présence, le fit cuire promptement et le lui apporta. Cependant saint Mayeul fit savoir à Cluni sa captivité, et on vendit pour sa rançon et celle des autres captifs tout ce qui servait à l'ornement du monastère. Plusieurs personnes vertueuses contribuèrent aussi de leurs libéralités, en sorte qu'on eut promptement amassé la somme demandée par les barbares. Ils avaient exigé mille livres pesant d'argent, afin que chacun d'eux en eût une livre. Quelque temps après son retour à Cluni, et pendant les troubles qui suivirent la mort de Jean XIII et de Benoît VI, l'empereur Othon II et sa mère sainte Adélaïde firent venir saint Mayeul et le pressèrent vivement d'accepter le saint-siège. Mais il répondit sans délibérer qu'il voulait mourir pauvre comme il avait vécu. Leurs instances réitérées ne purent le faire changer de résolution. Se voyant accablé d'années et d'infirmités, il fit élire pour son coadjuteur, l'an 994, saint Odilon, qui gouverna ce monastère pendant plus de cinquante ans. Saint Mayeul passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite, ne s'occupant que de la prière et de la lecture des livres saints. Toutefois Hugues Capet, roi de France, le pressa si vivement de venir réformer l'abbaye de Saint-Denis qu'il se mit en route pour cette bonne œuvre. Mais étant arrivé à Souigny, monastère de son ordre, près de Moulins, il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut l'an 994. Le roi Hugues assista à ses funérailles, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. Saint Mayeul fit refleurir la discipline dans un grand nombre de monastères en France et en Italie. Il réforma entre autres ceux de Marmoutiers et de Saint-Germain d'Auxerre, et les abbayes de Saint-Bénigne à Dijon et de Saint-Maur des Fossés, près de Paris.

Le pape Jean XIII était mort l'an 972 après environ sept ans de pontificat. Son successeur fut Benoît VI, qui ne tint le saint-siège que dix-huit mois. Crescentius, fils de la fameuse Théodora, et chef d'une faction séditieuse, qui voulait soustraire la ville de Rome à l'autorité du souverain pontife et des empereurs d'Allemagne, ayant appris la mort d'Othon le Grand, se saisit du pape Benoît et l'enferma dans le château Saint-Ange, où il ne tarda pas à le faire étrangler. Il fit ordonner à sa place Francon, diacre de l'Église romaine, qui prit le nom de Boniface VII; mais cet intrus fut chassé bientôt après et s'enfuit à Constantinople avec les trésors du Vatican. Donus II, qu'on avait élu canoniquement, n'avait guère survécu que deux mois à son élection, en sorte qu'on ne sait rien sur son pontificat, ce qui fait que quelques auteurs ne le comptent pas au nombre des papes et que d'autres le placent avant Benoît VI. Enfin après l'expulsion de l'antipape Francon, on élut Benoît VII, neveu du patrice Albéric. Il tint le saint-siège un peu plus de huit ans. On lui donna pour successeur Pierre, évêque de Pavie, qui avait été chancelier de l'empereur Othon II et qui, par respect pour saint Pierre, changea de nom et prit celui de Jean XIV; son pontificat ne fut que de huit mois; car dèsque Francon eut appris la mort de Benoît VII et celle d'Othon II, arrivée peu de temps après, il revint de Constantinople, et sa faction ayant eu le dessus, Jean XIV fut arrêté et mis au château Saint-Ange, puis déposé, et au bout de quatre mois il mourut de faim et de misère dans sa prison. Francon mourut lui-même subitement quelques mois après, et il s'était fait tellement détester même de son parti, qu'après sa mort on traîna son corps par les pieds et on l'exposa tout nu dans la place publique, devant la statue équestre de Constantin. On élut ensuite Jean XV, Romain de naissance, qui ne tint le saint-siège que quatre mois, et qui même, dit-on, ne fut pas sacré; c'est pourquoi quelques auteurs ne le

romptent pas entre les papes. Enfin, l'an 985, on élut an XVI, également Romain de naissance, qui tint le nt-siège plus de dix ans. Comme il craignait les entre- ises de Crescentius, il se réfugia en Toscane et réclama protection de l'empereur; mais les Romains lui en- yèrent une députation pour le prier de revenir. Il se ddit à leurs vœux, et fut reçu avec toutes les marques ssibles de soumission et de respect.

La France continuait d'être en proie aux désordres usés par les guerres et les divisions des grands sei- eurs. Le jeune Richard, duc de Normandie, avait ap- é à son secours des Normands païens, qui, selon leur bitude, exercèrent de grands ravages dans les pro- ces voisines. Les évêques, rassemblés à Laon, députè- nt vers ce duc en 965 l'évêque de Chartres, dont les présentations produisirent leur effet. Richard s'appli- a à gagner les chefs au christianisme, et un grand mbre de ces barbares embrassèrent la foi. L'arche- que de Rouen était alors Hugues, ancien moine de nt-Denis, que le duc Guillaume avait fait placer sur iège en 942. Il était d'une naissance illustre, mais il bblia tellement la sainteté de sa profession, qu'il s'a- ndonna sans retenue à la débauche et eut un grand mbre d'enfants. Il dissipa les biens de son église et nna à son frère une terre considérable du domaine e l'archevêché. Cet indigne évêque occupa le siège de ouen pendant près de cinquante ans.

Le roi Lothaire, après avoir occupé le trône assez isiblement pendant trente et un ans, mourut au mois e mars de l'an 986. On croit qu'il fut empoisonné par femme. Il laissa pour successeur son fils Louis V, âgé e dix-neuf ans, qui ne régna qu'un an et quelques mois. mourut, dit-on, de poison comme son père. La courte rée de son règne et surtout sa jeunesse font assez voir 'il n'a pu mériter le surnom de fainéant, qu'on lui a onné. Comme il ne laissait point d'enfants, la couronne

devait revenir à son oncle Charles, duc de Lorraine et fils de Louis d'Outre-mer. Mais Hugues Capet s'empara du trône, que son ambition convoitait depuis longtemps. Il était comte de Paris et duc de France, fils de Hugues le Grand et petit-fils de Robert, qui avait régné du temps de Charles le Simple. Ainsi la postérité de Charlemagne et la seconde race des rois cessa de régner en France. Hugues Capet fut élu roi à Noyon, dans une assemblée des seigneurs, et ensuite sacré à Reims, le 3 juillet 987 par l'archevêque Adalbéron. L'année suivante il fit aussi couronner son fils Robert, pour lui assurer la succession. Toutefois le duc Charles ne perdit pas l'espoir de recouvrer le trône de ses ancêtres, et s'étant saisi de Laon et de Reims, il fit quelque temps la guerre à Hugues Capet ; mais il fut pris l'an 991 dans la ville de Laon, et renfermé à Orléans, dans une tour où il mourut au bout de trois ans (1).

Le roi Lothaire avait laissé un fils naturel nommé Arnoul, à qui Hugues Capet, pour se l'attacher, procura l'archevêché de Reims. L'élection se fit dans les formes, par le clergé et le peuple, en présence des évêques de la province. Mais bientôt après le duc Charles s'étant rendu maître de la ville de Reims, Arnoul fut soupçonné d'avoir favorisé cette entreprise, et le roi Hugues entreprit de le faire déposer. Il porta d'abord ses plaintes au pape, et lui fit écrire par les évêques de la province ; puis Arnoul lui ayant été livré, avec le duc Charles, son oncle, par l'évêque de Laon, il fit assembler en 991 un concile près de Reims, pour lui faire son procès. Nous n'avons les actes de ce concile que dans une relation composée par Gerbert, qui fut nommé à la place d'Arnoul, et qui est soupçonné avec raison d'y avoir inséré beaucoup de choses favorables à sa cause. On lut dans ce concile le serment de fidélité prêté au roi Hugues par

(1) Glaber. *Hist.* lib. I. — *Chron.* Virdun.

Arnoul, et une sentence d'excommunication prononcée, à Senlis, par les évêques de la province, contre ceux qui avaient pris les villes de Reims et de Laon. On entendit un prêtre qui déclara que c'était par l'ordre d'Arnoul, que la ville de Reims avait été livrée au duc Charles, et qu'on ajouta qu'il avait communiqué ouvertement avec ceux que le concile de Senlis avait frappés d'excommunication. Abbon de Fleury et quelques autres personnes distinguées par leur science et leur piété entreprirent la défense d'Arnoul, et montrèrent par les canons et les décrétales des papes, qu'il fallait avant tout commencer par le rétablir, puis lui faire les citations canoniques, et avant de le juger, rapporter l'affaire au pape, dont le consentement était nécessaire, et enfin réunir un concile plus nombreux et y faire comparaître les accusateurs avec des témoins. Toutes ces demandes étaient assurément fort légitimes, et il était surtout manifeste, d'après ce qu'on a vu sur la discipline, reçue alors sans contestation même par les évêques de France, qu'un métropolitain ne pouvait être jugé ni encore moins déposé sans l'autorité du pape, qui d'ailleurs se trouvait déjà spécialement saisi de cette affaire par les lettres du roi et des évêques. Mais on répondit par quelques défaites plus ou moins spécieuses sur les deux premiers points, et quant à ce qui concernait l'intervention du pape, Gerbert rapporte des discours remplis d'injures si grossières et de propositions si évidemment condamnables, qu'il n'est pas possible de les excuser, ni même de supposer qu'ils aient été réellement tenus. On fit venir Arnoul, qui après avoir nié d'abord la trahison qu'on lui imputait sur la déposition d'un seul témoin, avoua ensuite vaguement qu'il avait manqué de fidélité au roi, et sur cet aveu, on résolut qu'il serait privé de son siège, puis on le fit comparaître le lendemain en présence des rois Hugues et Robert, et après qu'on eut demandé grâce pour lui, il lut un acte de renonciation par lequel il se

déclarait indigne de l'épiscopat, et consentait qu'un autre évêque fut ordonné à sa place. On voit assez par cette analyse du récit de Gerbert que le jugement rendu contre Arnoul n'eut rien de canonique; mais on sait de plus par le témoignage d'autres auteurs contemporains, qu'Arnoul n'eut que le choix de s'avouer coupable ou d'avoir les yeux crevés, que le roi Hugues voulait à tout prix obtenir une sentence de condamnation, et qu'enfin les évêques n'y consentirent que par crainte et malgré eux (1).

Le pape Jean XVI ayant été informé de ce qui s'était fait dans ce concile, cassa la déposition d'Arnoul et l'ordination de Gerbert, et interdit tous les évêques qui y avaient pris part. Gerbert ne voulut pas se soumettre, et il écrivit à l'archevêque de Sens, qui observait cet interdit, une lettre où il soutenait sa cause par des propositions manifestement schismatiques. Il ne s'exprima pas avec plus de modération dans une autre lettre adressée à l'évêque de Strasbourg, qui lui avait demandé quelques détails sur son affaire. Le roi Hugues écrivit lui-même au pape pour se justifier et le prier de ne pas croire les rapports qui pourraient lui être faits au sujet d'Arnoul. Enfin le pape Jean, voulant terminer cette affaire, envoya pour légat en France, Léon, abbé d'un monastère de Rome, qui indiqua de sa part un concile dans le diocèse de Reims; il se tint à Mouson, l'an 995. Il ne fut composé que de l'archevêque de Trèves et de quelques autres évêques étrangers au royaume de Hugues. Le légat y présida, et Gerbert y comparut comme accusé. Il y avait plusieurs abbés, et le duc de Lorraine y assistait avec d'autres laïques. L'évêque de Verdun, nommé Aimon, parla le premier. Il dit en gaulois, c'est-à-dire, comme l'on croit, en latin vulgaire, que le pape ayant inutilement invité les évêques des Gaules à tenir un concile à Aix-la-Chapelle,

(1) Hug. Floriac. *Chron.* — Append. ad Aimoin.

et ensuite à venir à Rome, avait enfin indiqué le concile dans la province de Reims, afin d'apprendre par son légat ce que l'on alléguait de part et d'autre touchant la déposition d'Arnoul et l'ordination de Gerbert. On lut après cela les lettres du pape, puis Gerbert défendit sa cause par un discours où il paraissait plus d'éloquence et d'adresse que de sincérité. Il soutint que les évêques des Gaules l'avaient chargé malgré lui de l'archevêché de Reims, et que si dans toute cette affaire les règles n'avaient pas été observées, on devait l'attribuer au malheur des temps et aux hostilités publiques dont les évêques mêmes n'étaient pas à couvert. Quand ce discours fut terminé, les évêques tinrent conseil avec le duc de Lorraine, et on convint d'envoyer un député au roi et d'indiquer un nouveau concile à Reims dans le délai d'un mois. Cependant le légat Léon fit signifier à Gerbert d'avoir à s'abstenir jusque là de célébrer les saints mystères. Celui-ci s'en défendit par des raisons qui supposent un étrange aveuglement et les plus inconcevables préventions; toutefois il céda aux remontrances de l'archevêque de Trèves, qui l'exhorta paternellement à ne pas donner une occasion de scandale par sa résistance aux ordres du pape. Le concile indiqué à Reims prononça contre lui un jugement auquel il ne se soumit point, et pendant plus d'un an que le roi Hugues vécut encore, Gerbert demeura archevêque de Reims et Arnoul prisonnier à Orléans. Mais après la mort de Hugues, son fils Robert, qui avait épousé Berthe sa parente, et qui voulait obtenir du légat Léon la confirmation de son mariage, fit sortir Arnoul de sa prison et promit de le rétablir. Il craignait d'ailleurs l'interdit dont le pape Grégoire V menaçait la France. Abbon de Fleury fut donc envoyé à Rome pour cette affaire, et à son retour il remit Arnoul en possession de son siège et lui donna le pallium, qu'il avait reçu pour lui de la main du pape. Gerbert, ainsi dépouillé de sa dignité, se retira auprès de l'empereur,

qui lui procura l'archevêché de Ravenne. Il avoua ses torts, donna des marques de repentir, et le pape Grégoire V lui envoya le pallium (1).

Gerbert, un des hommes les plus éclairés et les plus célèbres du dixième siècle, était né en Auvergne, d'une famille obscure et pauvre. Il fut élevé dans le monastère de Saint-Gérauld d'Aurillac où il prit l'habit monastique, et lorsqu'il eut appris la grammaire et les belles-lettres, l'abbé l'envoya en Espagne, auprès du comte de Barcelone, qui lui procura les moyens d'étudier les mathématiques. Il parcourut ensuite les écoles les plus célèbres et se rendit fort habile dans toutes les sciences. L'empereur Othon II, instruit de son mérite, lui procura l'abbaye de Bobio, fondée en Lombardie par saint Colomban. Ce choix, unanimement approuvé, fut confirmé par le pape, de qui Gerbert reçut la bénédiction abbatiale. Il trouva les grands biens de cette abbaye dissipés par les usurpations des seigneurs voisins, en sorte que les moines étaient presque réduits à la mendicité. Après la mort d'Othon II, Gerbert voyant l'Italie en proie aux désordres et à l'anarchie, quitta le pays sans renoncer à son abbaye, et vint en France auprès de l'archevêque de Reims. Il se mêla beaucoup des affaires de l'état, et défendit avec zèle les intérêts d'Othon III, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver les sciences. Il fut mis à la tête de l'école de Reims, où le jeune Robert, fils de Hugues Capet, fut envoyé par sa mère, pour y étudier sous un si habile maître. Il mit tous ses soins à se former une bibliothèque nombreuse et choisie. Il avait dépensé beaucoup d'argent à Rome et en Allemagne pour payer des copistes et se procurer les ouvrages des bons auteurs. Ceux qu'il nomme en diverses lettres sont : Pline, Jules César, Suétone, Cicéron, Stace, Claudien, Boèce et Manilius, auteur d'un ouvrage sur l'astronomie, car Gerbert

(1) Append. ad Aimoin, — *Vie, Abbon.*

s'occupa beaucoup de cette science, et il faisait lui-même des sphères, ce qu'il marque comme une chose rare et difficile; enfin son habileté dans les sciences naturelles, dans la physique et la médecine, était si prodigieuse pour son temps, qu'elle le fit accuser de magie et d'un commerce familier avec les démons. Parmi les lettres de Gerbert, on en trouve une écrite au nom de l'archevêque de Reims à l'impératrice Adélaïde, où il lui demande un évêché pour Gerbert. On peut juger par là que cet abbé n'était pas sans ambition, et dans une autre il dit expressément qu'Adalbéron, archevêque de Reims, l'avait désigné pour son successeur. Il ne laissa pas de s'attacher d'abord à l'archevêque Arnoul, et il se déclara aussi en faveur du duc Charles contre Hugues Capet; mais il changea ensuite de parti, apparemment parce qu'il vit que celui de Hugues était le plus puissant. Il n'était encore que diacre, mais déjà avancé en âge, lorsqu'il fut élu et sacré archevêque de Reims après la déposition d'Arnoul. Nous avons l'acte de son élection, suivi de sa profession de foi. Il tint aussitôt un concile avec les évêques de sa province, contre ceux qui pillaient les biens de l'Eglise. Il écrivit sur le même sujet une lettre de réprimande à Foulques, évêque d'Amiens, un de ses suffragans, jeune homme emporté, qui sous prétexte de poursuivre ses droits, avait lui-même pillé des biens ecclésiastiques et était entré dans une église à main armée. Gerbert, après la mort de Grégoire V, devint pape sous le nom de Sylvestre II. Nous avons de lui un grand nombre de lettres, presque toutes écrites avant son pontificat, et un discours qu'il composa, étant pape, sur les devoirs des évêques. Il avait aussi composé des traités d'arithmétique et de géométrie; un traité sur la construction de la sphère, et quelques autres ouvrages qui prouvaient l'étendue de son génie et la variété de ses connaissances. On croit que c'est lui qui a introduit en France l'usage des chiffres arabes.

Abbon de Fleury se rendit célèbre à la même époque

par ses talens et ses vertus. Il était né dans le territoire d'Orléans, de parens vertueux, qui l'offrirent dès l'enfance à l'abbaye de Fleury, où il fit ses premières études. Il se rendit ensuite aux écoles de Paris et de Reims pour apprendre la philosophie, et se rendit si habile dans les sept arts libéraux, qu'il fut mis à la tête de l'école du monastère. Il composa d'abord quelques écrits sur la forme des syllogismes, sur les calculs astronomiques et sur le cours des planètes; puis il s'appliqua exclusivement à l'étude de l'Écriture sainte et des pères. Il fut appelé en Angleterre par saint Oswald, pour enseigner dans le monastère de Remsey, fondé par ce saint évêque, et dont l'abbé avait été tiré lui-même de l'abbaye de Fleury. Abbon y demeura deux ans, et gagna l'amitié de saint Oswald et de saint Dunstan. Il fut élu à son retour abbé de Fleury, vers l'an 987; mais quelques moines lui ayant opposé un compétiteur, il ne put être mis en possession que l'année suivante. Ses nouvelles fonctions ne le détournèrent point de son goût pour les sciences. Il recommandait l'étude à ses moines, comme l'exercice le plus utile à la piété après l'étude et l'oraison. Il défendit avec beaucoup de fermeté et de persévérance les droits de son monastère contre les prétentions d'Arnoul, évêque d'Orléans. Comme l'abbaye de Fleury était située dans son diocèse, cet évêque soutenait que l'abbé devait lui prêter serment de fidélité, comme son vassal; mais Abbon ne voulut jamais y consentir, prétendant que son monastère pour le temporel ne dépendait que du roi. De semblables contestations devinrent alors fort communes entre les évêques et les abbés. Elles n'avaient pas commencé plus tôt, parce que les abbayes avaient été longtemps entre les mains des seigneurs laïques ou d'évêques et d'abbés puissans, qui auraient bien su se défendre contre une telle prétention. Cette querelle s'échauffant de plus en plus, Abbon fut attaqué la nuit, comme il allait à Tours pour la fête de saint Martin, par des gens de l'évêque

d'Orléans. On l'insulta, et on blessa même à mort plusieurs personnes de sa suite. L'évêque voulant faire satisfaction à l'abbé, lui amena quelques-uns des coupables pour les faire battre de verges en sa présence; mais Abbon ne voulut pas tirer vengeance de cette injure.

Vers le même temps on tint un concile de plusieurs évêques à Saint-Denis, où l'on proposa d'enlever aux moines les dîmes dont ils jouissaient et de les rendre aux évêques. Abbon s'y opposa fortement, et les moines de Saint-Denis, avec leurs vassaux, se soulevèrent et forcèrent les évêques à prendre la fuite. L'archevêque de Sens, respectable par son âge et sa dignité, fut frappé violemment et eut peine à se sauver. Comme on rejetait sur Abbon la cause de cette sédition, il écrivit pour s'en justifier une apologie qu'il adressa aux deux rois Hugues et Robert. Il se plaint qu'on le persécute et qu'on en veut même à sa vie, parce qu'il s'efforce de soutenir les intérêts de l'ordre monastique, et il proteste qu'il est prêt à se défendre devant les évêques sur toutes les accusations, et qu'il se soumet à leur jugement, suivant les canons, pour tout ce qui regarde la foi et les mœurs. Il distingue trois ordres entre les chrétiens, les laïques, les clercs et les moines. Mais il ne compte pour clercs que les évêques, les prêtres et les diacres, et prétend que ceux des ordres inférieurs ayant la liberté de se marier, ne sont nommés clercs qu'abusivement. On peut conclure de là que l'obligation de la continence pour les sous-diacres, quoique depuis longtemps prescrite par plusieurs conciles, n'était pas encore reçue partout. Abbon s'élève fortement contre la simonie, et se plaint aussi des inconvénients qui résultaient de la défense de communiquer dans les choses de la vie avec les excommuniés; car, dit-il, si on veut l'appliquer à la rigueur, il n'y aura presque personne qui ne soit excommunié pour avoir mangé avec des excommuniés ou pour les avoir salués. Enfin, après s'être justifié sur le fait de la sédition qu'on

voulait lui imputer, il signale quelques points dont il demande que l'on s'occupe dans les conciles, et entre autres l'opinion répandue alors parmi le peuple que l'on touchait à la fin du monde. « J'ai entendu, dit-il, dans ma jeunesse, prêcher devant le peuple, dans une église de Paris, qu'aussitôt après l'an mille, l'Antechrist doit venir et ensuite le jugement universel. J'ai combattu cette opinion, par les Évangiles, par l'Apocalypse et par les prophéties de Daniel; et j'ai aussi répondu par l'ordre de l'abbé Richard à des lettres qu'il avait reçues de Lorraine sur ce sujet; car le bruit s'était répandu presque partout que quand l'Annonciation arriverait le vendredi-saint, le monde finirait infailliblement. »

Après cette apologie, Abbon dédia aux rois Hugues et Robert un recueil de canons concernant les devoirs des rois et ceux des sujets; il ne manque pas d'y rapporter les réglemens et les autorités contraires aux entreprises des évêques sur les privilèges et la liberté des monastères. On y voit aussi quelques détails remarquables au sujet des avoués de l'Église. C'étaient des hommes nobles à qui les évêques et les abbés avaient donné des terres en fief à condition de les protéger et de les défendre. Abbon en fait remonter l'origine aux conciles d'Afrique, qui avaient statué qu'on demanderait aux empereurs des avocats pour soutenir les intérêts de l'Église devant les tribunaux séculiers. On leur donnait, comme on a pu le remarquer, le titre de défenseurs de l'Église. Mais depuis les désordres survenus dans l'empire français, ces protecteurs ne défendaient plus l'Église que par les armes, et souvent, au lieu de la protéger, ils maltraièrent non-seulement les serfs, mais les clercs et les moines, et ne briguaient ce titre que pour s'emparer, sous ce prétexte, de la plus grande partie des revenus ecclésiastiques. « De là vient, dit Abbon, que nous voyons tant d'églises détruites et de monastères ruinés. » Il nous reste plusieurs lettres de cet abbé où il soutient avec beau-

coup de zèle les privilèges de l'ordre monastique. Dans un différend survenu entre l'archevêque de Tours et les chanoines de Saint-Martin, il prit la défense de ces derniers, à qui il écrivit en ces termes : « J'ai appris, leur dit-il, que l'archevêque de Tours s'oppose aux privilèges de Saint-Martin, votre patron. Qui oserait croire qu'un prélat d'une si grande autorité veuille combattre les décrets des papes et les saints canons ? L'Église romaine par sa prééminence sur toutes les églises a le droit de donner des privilèges à ses membres répandus dans toutes les parties du monde. » Du reste, le zèle d'Abbon fut secondé par le roi Hugues, qui avait beaucoup de dévotion à saint Benoît et une grande affection pour les moines. Il leur rendit plusieurs monastères occupés par des clercs séculiers, et les rétablit dans la liberté d'élire leurs abbés (1).

Abbon fit le voyage de Rome sous le pontificat de Jean XVI, pour faire renouveler et confirmer les privilèges de son monastère. Mais il fut peu satisfait de la manière dont sa demande fut accueillie, et il revint sans avoir rien obtenu. Il fut ensuite envoyé à Rome par le roi Robert au sujet de l'affaire d'Arnoul. Le pape Grégoire V le reçut avec beaucoup de distinction, le fit souvent manger à sa table et lui accorda tout ce qu'il demandait, notamment un privilège pour l'abbaye de Fleury, portant que l'évêque d'Orléans ne pourrait y venir sans être invité, et qu'on pourrait toujours y célébrer l'office, quand même tout le royaume serait mis en interdit. Abbon fit quelque temps après un voyage en Gascogne pour réformer le monastère de la Réole. Les gens de sa suite prirent querelle avec les Gascons, qui voulaient soutenir les moines mécontents de la réforme, et bientôt on passa des injures aux coups. Abbon pour apaiser le désordre accourut à travers une grêle de pierres qu'on se lançait de part et d'autre ; mais un

(1) *Vit. et Epist. Abbon.*

Gascon furieux lui porta dans le côté gauche un coup de lance qui lui traversa les côtes. Il mourut le même jour 13 novembre 1004, et fut enterré dans l'église du monastère. Il est honoré comme martyr ; plusieurs de ses gens furent aussi tués ou blessés. Le duc de Gascogne fit punir de mort les coupables, et adjugea au monastère de Fleury celui de la Réole , qui lui appartenait de droit, mais dont la possession était contestée.

La vie d'Abbon fut écrite par Aimoin, son disciple et son ami, qui l'avait accompagné dans ce voyage de Gascogne. Nous avons aussi d'Aimoin deux livres sur les miracles de saint Benoît, et une histoire de France, écrite avec assez d'élégance. Elle est divisée en cinq livres, mais il n'y a que les trois premiers et une partie du quatrième qui soient de lui ; le reste est une continuation ajoutée par un moine qui vivait deux siècles plus tard. L'abbaye de Lobes, comme celle de Fleury, avait conservé malgré le malheur des temps la tradition des études et de la discipline monastique. Plusieurs de ses abbés ou de ses moines méritèrent dans le dixième siècle, par leur science et leur piété, d'être élevés à l'épiscopat, et quelques-uns se rendirent recommandables par leurs écrits. Nous avons déjà cité Rathier, devenu évêque de Vérone, et l'abbé Folcuin, qui a laissé une histoire assez bien écrite de cette abbaye. Il mourut l'an 990 et eut pour successeur Hériger, dont nous avons plusieurs ouvrages, entre autres une histoire des évêques de Liège, et un traité du corps et du sang de Jésus-Christ. Il y combat les expressions de Paschase Ratbert, qui avaient donné lieu à quelques controverses dans le siècle précédent ; mais il reconnaît toutefois, de la manière la plus expresse, le dogme de la présence réelle.

En Espagne, le roi Sanche le Gros était mort l'an 967, après douze ans de règne. Son fils Ramire III lui succéda, et comme il n'avait que cinq ans, sa tante Elvire gouverna en son nom. C'était une princesse d'une éminente

piété et d'une rare prudence. Elle ménagea un traité de paix avec les Sarrasins, et se fit rendre par eux le corps du martyr saint Pélage, qu'elle fit inhumer à Léon avec une grande solennité. Les comtes de Galice, de Léon et de Castille s'ennuyèrent de son gouvernement pacifique, et reconnurent pour roi Bermond II, fils d'Ordogno III, ce qui causa une guerre civile. Mais Ramire étant mort la quinzième année de son règne, Bermond demeura seul roi. Les Sarrasins avaient pris, quelque temps auparavant, la ville de Simanca dans le royaume de Léon; ils passèrent au fil de l'épée la plupart des habitans, emmenèrent en captivité le peu qui restait, les chargèrent de chaînes, et les tinrent en prison deux ans et demi. Ces chrétiens bénissaient Dieu au milieu de leurs souffrances: et comme ils demeurèrent fermes dans la foi, ils furent enfin mis à mort.

Vers le même temps mourut saint Rudesinde, évêque de Dumes. Il était de la première noblesse et parent du roi Alphonse le Grand. Sa mère, qui avait beaucoup de piété, lui procura une sainte éducation. Il était né vers l'an 907, et n'avait guère que vingt ans lorsqu'il fut fait évêque de Dumes. Il fonda le monastère de Celle-Neuve en Galice, et y fit habituellement sa résidence. On croit que les moines formaient son clergé et le soulageaient dans ses fonctions. Un de ses parens, nommé Sisenand, était évêque d'Iria, dont le siège fut depuis transféré à Compostelle. Comme il ne menait point une vie ecclésiastique et qu'il employait son temps à jouer et à se divertir, il devint très-odieux non-seulement à son clergé et à son peuple, mais aux grands et au roi Sanche le Gros, qui après l'avoir averti plusieurs fois, le fit enfermer. Rudesinde fut chargé de suppléer à l'absence de Sisenand, et de prendre soin de cette église. La Galice étant alors attaquée par les Normands et le Portugal par les Sarrasins, Rudesinde rassembla des troupes, marcha contre les ennemis et les repoussa. Il rentra victorieux dans

Compostelle, au milieu des acclamations du peuple. Cependant l'évêque Sisenand, après la mort du roi Sanche, finit à bout de rompre ses fers et de sortir de sa prison. Il vint trouver Rudesinde et le menaça de le percer de son épée s'il ne sortait de la ville. Le saint évêque, sans s'en pouvoir, le reprit avec beaucoup de vigueur, et lui prédit qu'il mourrait bientôt. En effet, peu de temps après, cent bâtimens normands abordèrent en Galice. Ces barbares firent de grands ravages autour de Compostelle et tuèrent l'évêque Sisenand. On dit que Rudesinde renonça à l'épiscopat pour embrasser la vie monastique. Il mourut l'an 977, et on raconte un grand nombre de miracles faits à son tombeau. Il avait une parente nommée Segnorine, qui avait renoncé dès sa jeunesse à tous les avantages du siècle pour se faire religieuse, et qui devint abbesse du monastère de Baste au diocèse de Brague. Elle apprit la mort de saint Rudesinde par révélation, et mourut elle-même cinq ans plus tard (1).

Bermond II occupa le trône de Léon jusqu'à la fin du dixième siècle; il avait quitté sa femme légitime pour en épouser une autre, et il vivait en outre dans un concubinage incestueux avec les deux sœurs. Il retint en prison, sans sujet, l'évêque d'Oviédo pendant trois ans; mais comme on attribua à cette injustice une longue sécheresse qui fut suivie de la famine, il délivra l'évêque, et la pluie en effet vint aussitôt. Il fit aussi exposer à un taureau furieux l'évêque de Compostelle, qui, dit-on, fut sauvé miraculeusement. On regarda comme la punition de ses péchés et de ceux de ses sujets entraînés au mal par son exemple, l'irruption des mahométans dans ses états. Leur général était Mahomet Almansor, premier ministre d'Issem, prince fainéant qui régnait à Cordoue. Sur la nouvelle de la marche d'Almansor, on enleva les reliques de Léon et d'Astorga, et même les corps des rois,

(1) Roderic Tolet. — Luc. Tud. — *Vit. S. Rudes.*

pour les mettre en sûreté. Almansor assiégea Léon pendant près d'un an, la prit, et en abattit les portes et les tours. Il prit aussi Astorga et plusieurs autres villes, enleva tous les trésors des églises, et pillà entre autres celle de Saint-Jacques de Compostelle. Pendant douze ans qu'il fit la guerre aux chrétiens, il les réduisit à un état plus déplorable qu'ils n'avaient été depuis l'entrée des musulmans. Cependant à la fin Bermond, secouru par le roi de Navarre et par le comte de Castille, remporta sur les ennemis une grande victoire et les chassa de son royaume. On dit qu'Almansor en mourut de chagrin.

Du temps de Bermond II, le siège de Léon était occupé par Froïlan, illustre par sa sainteté. Dès l'âge de dix-huit ans il embrassa la vie monastique, et quelques années après il se retira dans un désert où il eut bientôt plusieurs disciples pour lesquels il fonda le monastère de Tabare, par les libéralités de Ramire III, prédécesseur de Bermond. Ensuite il fonda encore le monastère de Morcuèle, où il réunit plus de deux cents moines, et il en rétablit plusieurs autres. Il fut élevé malgré sa résistance, l'an 990, sur le siège épiscopal de Léon, qu'il occupa pendant seize ans. Saint Atilan, son disciple, fut élu dans le même temps évêque de Zamora. Il était né de parens nobles et riches, qu'il quitta à l'âge de quinze ans pour entrer dans un monastère, où il se fit bientôt remarquer par sa ferveur. Il fut sacré évêque le même jour que saint Froïlan, son maître. Il s'absenta au bout de dix ans par esprit de pénitence pour faire divers pèlerinages, et deux ans après il revint et gouverna encore son église huit ans. Il mourut vers l'an 1009.

L'empereur Othon II avait fait la guerre avec succès aux Danois et aux Slaves. Il fut moins heureux dans celle qu'il entreprit en Italie contre les Grecs, qui, à l'aide des Sarrasins, cherchaient à reprendre la Pouille et la Calabre. Il obtint d'abord quelques avantages, mais ensuite il fut entièrement défait et ne se sauva qu'avec

peine. On compte parmi les seigneurs qui périrent dans ce combat Henri, évêque d'Ausbourg, qui avait obtenu cet évêché par des voies peu canoniques. Il n'y fut jamais paisible, étant continuellement attaqué par les seigneurs, qui s'emparaient du temporel de son église. Enfin, pour s'attirer la protection de l'empereur, il s'attacha à son service jusqu'à le suivre à la guerre. Il fit donc avec lui cette campagne, mais il ne parut plus après le combat, et on ne put savoir s'il avait été tué ou pris par les Sarrasins. L'empereur, après cette défaite, revint en Lombardie et tint une assemblée à Vérone, où il fit proclamer roi son fils Othon III. Il retourna ensuite à Rome, où il tomba malade de chagrin, et voyant sa fin approcher, il partagea en quatre portions tout son argent. Il en donna un quart aux églises, un à sa sœur Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, un autre aux pauvres, et le quatrième à ses serviteurs. Il fit ensuite sa confession en latin devant le pape et les prêtres, et ayant reçu d'eux l'absolution, il mourut l'an 983, après avoir régné dix ans depuis la mort de son père. Il fut enterré dans le parvis de l'église de Saint-Pierre.

Othon III n'avait guère que quatre ans quand il fut couronné roi de Germanie; et quelques années après l'impératrice Théophanie, sa mère, lui donna pour précepteur le prêtre Bernouard, distingué par ses talens et ses vertus. Il était de la première noblesse de Saxe et neveu de Folcmar, évêque d'Utrecht. On avait admiré en lui dès l'enfance un très-heureux naturel et une facilité prodigieuse, qui le rendait également propre aux sciences, aux arts et aux affaires. Il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Mayence, et quoique jeune encore, la voix publique le désigna comme le plus digne précepteur qu'on pût choisir pour le jeune Othon. Bernouard remplit si exactement tous les devoirs de cet emploi important, que le roi fit en peu de temps de grands progrès. Tous les courtisans, selon leur habitude, flattaient les

désirs du jeune prince et l'excitaient aux divertissemens, auxquels il n'était que trop porté par son âge. L'impératrice, craignant elle-même de perdre l'affection de son fils, avait une complaisance excessive pour toutes ses inclinations : Bernouard était le seul qui s'y opposait, et il retenait son disciple par la crainte, mais avec tant d'art, qu'il ne perdait rien de son amitié. Après la mort de l'impératrice Théophanie, le roi mit toute sa confiance dans son excellent précepteur, qu'il considéra comme un père. Bernouard l'accoutuma de bonne heure à se défier des conseils que lui donnaient les flatteurs, et à découvrir les artifices de la dissimulation. Quand le roi fut devenu grand, il donna en plusieurs occasions des marques de piété ; il chérissait et protégeait les gens de bien. Il faisait même quelquefois des pénitences extraordinaires, comme de porter un cilice, et d'aller en procession nu-pieds. Il tomba néanmoins dans quelques dérèglemens et n'évita point les pièges qui furent tendus à sa pureté, mais la vue de ses péchés le faisait souvent gémir dans le secret. Les remords de conscience qu'excitaient les bons principes qu'il avait reçus dans son éducation, ne lui laissaient aucun repos pendant la nuit. Il répandait beaucoup de larmes, jeûnait souvent toute la semaine, et faisait d'abondantes aumônes pour obtenir de Dieu le pardon de ses fautes (1).

Le pape Jean XVI, tourmenté par les entreprises séditionnaires de Crescentius, réclama le secours du roi Othon, qui se rendit aussitôt en Italie avec une armée. Mais comme ce prince était encore à Ravenne, le pape mourut au mois d'avril de l'an 996, après dix ans de pontificat. Alors les Romains envoyèrent une députation à Othon pour le prier de venir à Rome et se concerter avec lui pour le choix d'un souverain pontife. Le roi résolut de placer sur le saint-siège Brunon, son cousin, clerc de la

(1) Ditmar. lib. III. — *Vit. Bern.*

chapelle impériale, et l'ayant fait élire par le clergé et le peuple, il le fit conduire à Rome par Villegise, archevêque de Mayence. Brunon n'avait que vingt-quatre ans, il avait de la piété et de l'instruction, et parlait très-bien l'allemand, le latin pur et le latin vulgaire. Il fut ordonné le 3 mai, et prit le nom de Grégoire V. Le roi Othon vint ensuite à Rome, où il fut couronné empereur le 25 du même mois par le nouveau pape. Puis ayant tenu conseil avec les Romains, il résolut de bannir Crescentius, qui avait si souvent maltraité les papes précédens ; mais Grégoire V intercédâ pour lui et obtint son pardon. Il n'eut pas lieu de s'applaudir de cet acte de bonté ; car l'empereur ne fut pas plus tôt sorti d'Italie, que le séditieux Crescentius chassa Grégoire, et fit élire à sa place un Calabrais nommé Philagathe, qui prit le nom de Jean XVII. Il était né d'une famille pauvre dans une ville de Calabre soumise à l'empereur de Constantinople, et avait embrassé la vie monastique. Il s'insinua dans les bonnes grâces de l'empereur Othon II par l'entremise de l'impératrice Théophanie, qui était Grecque. Il eut encore plus de crédit pendant l'enfance du roi Othon III ; en sorte que l'évêque de Plaisance étant mort, il fit chasser un bon sujet que l'on avait déjà élu pour remplir ce siège, et se le fit donner avec le titre d'archevêque, au mépris des droits de l'évêque de Ravenne, qui en était le métropolitain. Le jeune roi Othon l'avait envoyé en ambassade à Constantinople, d'où il revenait chargé de présens, lorsque Crescentius, gagné par ses largesses, le fit élire pape en 997. Ainsi on peut juger par là que cette intrusion, comme les précédentes, se faisait en haine des Allemands, et par un parti qui probablement favorisait les prétentions des empereurs de Constantinople ; car on a vu l'antipape Francon se réfugier dans cette ville après son expulsion.

Cependant le pape Grégoire V, dans un grand concile tenu à Pavie cette même année 997, excommunia Crescentius et l'antipape, qui fut aussi excommunié par tous

évêques d'Italie, de France et de Germanie. De son côté, l'empereur accourut avec une armée, joignit le pape Grégoire à Pavie et marcha contre Rome. Philagathe prit la fuite, et Crescentius s'enferma dans le château Saint-Ange. Mais quelques gens de l'empereur poursuivirent l'antipape, le prirent, et craignant qu'on ne lui fît grâce, lui coupèrent le nez et la langue, lui arrachèrent les yeux et le mirent en prison. Saint Nil, célèbre solitaire, dont nous parlerons bientôt, prenant compassion de ce malheureux, qui était son compatriote, vint à Rome pour demander sa liberté. Le pape et l'empereur ayant appris son arrivée vinrent au-devant de lui, et le prenant chacun par une main, ils l'introduisirent au palais patriarcal, le firent asseoir au milieu d'eux, et lui donnèrent toutes les marques de respect. Le saint homme, dont l'humilité souffrait de ces honneurs, dit en soupirant : épargnez-moi pour l'amour de Dieu; je suis le plus misérable des pécheurs, un vieillard demi-mort et inutile. Ce n'est pas pour être honoré que je suis venu à vous, c'est pour secourir celui qui vous a levés l'un et l'autre des fonts du baptême, et à qui vous avez fait arracher les yeux. Je vous supplie de me le remettre, afin qu'il vienne s'enfermer dans notre solitude et que nous pleurions ensemble nos péchés. L'empereur, attendri jusqu'aux larmes, consentit à ce que Nil demandait; mais le pape fit promener Philagathe par toute la ville, revêtu de son habit pontifical qu'on avait déchiré sur lui, et monté à rebours sur un âne dont il tenait la queue entre ses mains. Saint Nil, vivement affligé, partit brusquement avec les frères qui l'accompagnaient, marcha toute la nuit et arriva le lendemain à son monastère (1).

L'empereur, après les fêtes de Pâques de l'an 998, fit attaquer le château Saint-Ange, où Crescentius s'était ren-

(1) *Chron. Sax.* — *Greg. V. Epist.* 1. — *Petr. Damian. lib. I. Epist. ad Cadal.* — *Vit. S. Nil.*

fermé. Mais comme ce fort passait pour imprenable, un seigneur allemand, nommé Thamme, fut chargé d'entre en négociation avec Crescentius, et le détermina à se rendre, en lui promettant sûreté avec serment au nom de l'empereur. Toutefois, quand on fut maître de sa personne, Othon lui fit trancher la tête; châtiment qu'il avait bien mérité par ses crimes, mais qui n'en était pas moins une violation de la foi jurée. Les Tiburtins s'étaient révoltés dans le même temps contre l'empereur, et avaient massacré leur duc; mais saint Romuald, solitaire non moins illustre que saint Nil, parvint à faire leur paix moyennant qu'ils abattraient une partie de leurs murailles, donneraient des otages et livreraient le meurtrier du duc à sa mère, qu'il détermina à lui faire grâce. Il convertit aussi Thamme, qui avait trompé Crescentius. Il lui représenta si fortement l'énormité de son parjure, que cet officier prit le parti d'embrasser la vie monastique pour faire pénitence. L'empereur lui-même se confessa de ce crime à saint Romuald, et par pénitence il fit nu-pieds pèlerinage de Rome à Saint-Michel du mont Garganus; puis l'année suivante il passa tout le Carême dans le monastère de Classe, jeûnant rigoureusement, assistant tous les offices, portant un cilice sous ses habits de pourpre et couchant sur une simple natte.

Le pape Grégoire V tint l'an 998 un concile à Rome où l'on rendit un jugement concernant le mariage de Robert, roi de France. Ce prince, comme nous l'avons dit, avait épousé Berthe, sa parente, fille de Conrad, roi de Bourgogne, et après la mort de Hugues Capet son père en 996, il s'était empressé de promettre le rétablissement d'Arnoul sur le siège de Reims, dans l'espoir d'obtenir du pape la confirmation de son mariage. Mais le pape dans ce concile ordonna que Robert quitterait cette parente épousée contre les lois, et ferait sept ans de pénitence, suivant les degrés fixés par les canons, et que s'il refusait d'obéir à cette décision, il serait frappé

l'anathème. La même disposition fut prise à l'égard de Berthe. Archambauld, archevêque de Tours, qui leur avait donné la bénédiction nuptiale, et les évêques qui avaient assisté à la cérémonie furent suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'ils eussent fait satisfaction au saint-siège. On déposa dans le même concile Étienne, ordonné évêque du Puy sans élection canonique, et l'on défendit au roi Robert de lui accorder sa protection pour le maintenir sur ce siège. Enfin on rétablit l'évêché de Mersbourg, que l'empereur avait supprimé en transférant l'évêque sur le siège de Magdebourg. Le roi Robert différa quelque temps d'obéir à l'ordonnance du concile relative à son mariage, en sorte qu'il demeura excommunié, et la censure ecclésiastique fut si exactement observée que personne ne voulait avoir aucun commerce avec lui, excepté deux serviteurs pour les choses nécessaires à la vie, encore avaient-ils soin de purifier par le feu les vases dont il s'était servi pour boire ou manger. C'est ainsi que raconte Pierre Damien, qui vivait environ soixante ans après. Mais vers l'an 1000, cédant aux remontrances des évêques et aux exhortations d'Abbon de Fleury, le roi se sépara de Berthe, se soumit à la pénitence canonique, et s'efforça d'expier son crime par toutes sortes de bonnes œuvres (1).

Le pape Grégoire V, malgré sa jeunesse, n'occupa le saint-siège que deux ans et neuf mois. Il mourut au commencement de l'an 999, et l'empereur Othon fit élire à sa place Gerbert, qui prit le nom de Sylvestre II, et qui mourut l'an 1003. Peu de temps après cette élection, l'empereur, à la prière du nouveau pape, donna la ville et le comté de Verceil à l'évêque du lieu, avec toute la puissance publique, défendant à toute personne de troubler le prélat dans cette possession, sous peine de mille livres d'or. On a lieu de croire qu'Arnoul, archevêque de

(1) Petr. Dam. lib. II, *Epist. ad Desid. Cass.* — Helgald. *Vit. Rob.*

Reims, désira que son rétablissement fût confirmé par Gerbert, devenu pape. En effet, nous avons de Sylvestre II une lettre par laquelle il lui permit d'exercer toute l'autorité dont jouissaient ses prédécesseurs, de porter le pallium, de sacrer les rois, et d'ordonner ses suffragans avec défense à toute personne de lui reprocher sa déposition. « C'est au saint-siège, lui dit-il, qu'il appartient de rétablir dans leur dignité ceux qui en ont été privés, et puisque votre déposition a été faite sans le consentement de Rome, nous voulons montrer que Rome peut réparer ce qui a été fait ; car tel est le pouvoir accordé à saint Pierre.

L'église d'Allemagne perdit vers ce temps deux illustres évêques, saint Wolfgang de Ratisbonne et saint Adalbert de Prague. Le premier était né en Souabe d'une famille médiocre, et après avoir commencé ses études au monastère de Richenou, il se rendit à Wurtzbourg, d'où il fut emmené à Trèves par Henri, son condisciple, qui en était nommé archevêque. Il refusa les abbayes que Henri lui offrit, et il consentit seulement à se charger de la conduite d'une communauté de clercs, où il établit une exacte discipline. Il se retira ensuite au monastère d'Einsielden, où il embrassa la vie religieuse ; puis il sortit en 972 avec la permission de l'abbé pour aller prêcher l'Évangile aux Hongrois. L'évêque de Passau, témoin de son zèle et de ses vertus, demanda pour lui l'empereur Othon II l'évêché de Ratisbonne, et ce prince le préférant à d'autres sujets d'une plus grande naissance, le fit élire par le clergé et le peuple. Wolfgang vint se jeter à ses pieds en protestant de son indignité ; mais l'empereur, malgré sa résistance, l'investit de l'évêché par le bâton pastoral, et le fit conduire à Ratisbonne, où il fut intronisé par le clergé et sacré par l'archevêque de Salzbourg. Saint Wolfgang continua de garder l'habit et d'observer la règle monastique. Il rétablit dans son diocèse l'observance régulière chez les chanoines, les moines et les religieuses. Depuis longtemps ses prédécesseurs

possédaient l'abbaye de Saint-Emmeran à Ratisbonne, et s'en appropriaient les revenus, en sorte que les moines, réduits à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, étaient tombés dans le relâchement. Pour y remédier, il se dessaisit de cette abbaye, et la donna à un saint religieux qu'il fit venir de Trèves. Il avait soin de faire lui-même les instructions à son peuple, qui venait l'écouter avec empressement. Ses discours étaient simples, mais si touchans qu'il faisait fondre en larmes ses auditeurs. Il visitait régulièrement son diocèse, examinait les curés, et leur donnait des instructions dont plusieurs avaient grand besoin; car on voit dans sa vie que quelques-uns, faute de vin, célébraient la messe avec de l'eau pure ou avec quelque autre boisson. L'empereur Othon, pour affermir la foi dans la Bohême, voulut ériger un évêché dans une ville qui dépendait du diocèse de Ratisbonne. Saint Wolfgang, malgré l'avis de son conseil, n'hésita pas à favoriser le dessein de l'empereur, et céda avec joie une partie de son évêché pour contribuer au bien d'une église naissante. Pendant sa dernière maladie, après avoir reçu le saint viatique, il se fit coucher par terre sur la cendre, et comme on voulait empêcher le monde d'entrer : Faites ouvrir les portes, dit-il, afin que chacun voie en ma mort ce qu'il doit craindre et éviter dans la sienne. Il mourut l'an 994.

Saint Adalbert de Prague était né en Bohême d'une famille riche et illustre. Il fut envoyé à Magdebourg auprès de l'archevêque saint Adalbert, qui le fit étudier dans l'école du monastère, où l'habileté des maîtres attirait un grand nombre de disciples. Le jeune Adalbert fit bientôt de grands progrès dans les sciences et la piété. Il se dérobaient souvent la nuit pour visiter et secourir les pauvres, et donnait à la prière le temps des récréations. Il se procura les meilleurs ouvrages des pères, et après la mort du saint archevêque, il retourna en Bohême et entra dans le clergé de Prague. Il n'était encore que sous-diacre,

lorsque l'évêque Ditmar mourut en 983 ; mais son mérite éminent le fit élire tout d'une voix, malgré sa jeunesse et sa résistance, pour remplir le siège vacant. L'empereur s'empressa de confirmer l'élection, et donna, selon la coutume suivie alors, l'anneau et le bâton pastoral au nouvel évêque, qui fut sacré ensuite par l'archevêque de Mayence, son métropolitain, et intronisé par le clergé. Cette dignité ne servit qu'à faire éclater davantage le zèle et les vertus de saint Adalbert. Il faisait des aumônes abondantes, et nourrissait tous les jours douze pauvres. Il couchait sur un cilice, dormait peu, et passait la plus grande partie des nuits en prières. Il observait comme les moines le silence depuis complies jusqu'à prime du lendemain. Il travaillait de ses mains, lisait l'Écriture sainte avec son clergé, prêchait assidûment, et visitait souvent les prisonniers et les malades. Mais il eut la douleur de voir son zèle infructueux ; il gémissait surtout de ne pouvoir abolir trois sortes de péchés : la pluralité des femmes, les mariages des clercs, et la vente des esclaves chrétiens aux Juifs ; il résolut donc de quitter cette église, et alla consulter le souverain pontife, qui approuva son dessein. Adalbert se retira pendant quelque temps au monastère du Mont-Cassin, puis dans celui de Saint-Alexis à Rome, où il prit en 990 l'habit monastique. Il y demeura environ quatre ans, s'exerçant à l'humilité, à l'obéissance, et faisant avec joie les services les plus bas et les plus pénibles. Cependant Boleslas, duc de Bohême, écrivit à l'archevêque de Mayence pour lui exposer le triste état de l'église de Prague, demeurée sans pasteur, et l'archevêque envoya deux députés à Rome avec des lettres par lesquelles il priait le pape de renvoyer Adalbert. Le pape y consentit, à condition que le peuple se montrerait plus docile, ajoutant que s'il en était autrement l'évêque serait libre de quitter son église. Saint Adalbert retourna donc à Prague, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Les habitants vinrent en

foule au-devant de lui, et promirent de suivre en tout ses conseils ; mais ils retombèrent bientôt dans leurs dérèglements. Le saint évêque commença alors à travailler à la conversion des Hongrois, voisins de la Bohême, et baptisa le prince Étienne, fils de leur duc Geisa, et illustre depuis par sa sainteté. L'indocilité de son peuple déterminait saint Adalbert à le quitter de nouveau pour se retirer à Rome dans son monastère ; mais l'archevêque de Mayence renouvela ses plaintes, et invoqua l'autorité des canons, qui ne permettaient pas à un évêque d'abandonner son église. Quoique Adalbert sentît qu'il n'y avait rien à gagner sur les peuples de Bohême, il fut obligé de céder et de quitter son monastère, se consolant dans l'espérance d'aller accomplir sa mission parmi les infidèles. En effet son peuple ne voulut pas même le recevoir, et le saint évêque apprit qu'en haine de lui les Bohémiens avaient massacré ses frères. Boleslas, duc de Pologne, ayant interposé sans succès sa médiation, Adalbert se regarda comme déchargé du soin de son église, ne songea plus qu'à s'occuper de la conversion des idolâtres, et s'embarquant avec une escorte que lui donna le duc de Pologne, il se rendit à Dantzik, où il baptisa un grand nombre de personnes. Ensuite il se mit en mer, et après quelques jours de navigation sur la côte, il descendit dans une petite île formée par une rivière. Comme il commençait à prêcher Jésus-Christ, les maîtres du lieu survinrent et le chassèrent à coups de poings. Il passa de l'autre côté de la rivière, où les barbares s'assemblèrent en foule, lui firent de terribles menaces, et le contraignirent à se rembarquer avec ses compagnons, en leur disant qu'ils étaient trop heureux qu'on leur laissât la vie. Alors saint Adalbert dit aux deux moines qui l'accompagnaient : Notre habit ecclésiastique choque ces païens ; laissons croître nos cheveux et notre barbe ; habillons-nous comme ces peuples, et en travaillant de nos mains, nous pourrons converser familièrement avec eux et les

retirer de leurs erreurs. Ils partirent bientôt après pour un autre canton où ils n'étaient pas connus ; mais comme ils s'étaient arrêtés dans une grande plaine pour se reposer, les païens accourus en grand nombre se jetèrent sur eux et les enchaînèrent. Le saint exhortait ses compagnons à souffrir courageusement pour Jésus-Christ, quand un sacrificateur des idoles s'avança plein de fureur, et lui lança un dard qui lui perça le cœur. Les autres barbares imitèrent cet exemple. Le saint étendit les bras en croix et expira en priant à haute voix pour son salut et celui de ses meurtriers. Lorsqu'il fut mort, les barbares lui coupèrent la tête, la plantèrent sur un pieu et jetèrent le corps dans un lac. Le duc de Pologne racheta les reliques du saint martyr et les enterra dans l'église de Gnesne où elles opérèrent bientôt un grand nombre de miracles. Le martyre de saint Adalbert eut lieu en 997. L'empereur Othon III ayant appris les miracles qui s'opéraient au tombeau du saint, voulut s'y rendre en pèlerinage. Dès qu'il aperçut la ville de Gnesne, il se mit nu-pieds pour y entrer, et marcha ainsi jusqu'à l'église, où il répandit beaucoup de larmes en invoquant le saint martyr. Pour l'honorer davantage, il érigea en archevêché la ville de Gnesne, qui n'était pas même ville épiscopale, et il y mit pour premier archevêque Gaudence, frère de saint Adalbert. On lui donna pour suffragans les évêques de Goldberg, de Breslau et de Cracovie. Cette érection se fit sans le consentement de l'évêque diocésain, mais avec l'approbation du souverain pontife. Ensuite l'empereur fonda près de Ravenne un monastère en l'honneur de saint Adalbert, et il fit bâtir à Rome une église, où l'on déposa avec plusieurs autres reliques les mains du saint martyr ornées d'or et de pierreries. L'empereur Othon vers le même temps fit rapporter de Hambourg à Rome les os du pape Benoît V. On dit que ce pape pendant son exil avait prédit que le pays serait désolé par les païens tant que son corps n'aurait pas été transféré à Rome. L'é

vénement vérifia cette prédiction, car les Sclaves ravagèrent pendant longtemps les églises de Saxe (1).

Saint Adalogue, archevêque de Brême et de Hambourg, était mort en 988, après cinquante-trois ans d'épiscopat. Son successeur fut Libentius, qui avait accompagné le pape Benoît V lors de son exil dans la Saxe. Ce nouvel archevêque, également distingué par sa science et ses vertus, continua le bien que ses saints prédécesseurs avaient commencé. Il était recommandable par la pureté de sa vie et par la rigueur de ses mortifications. Son humilité le faisait paraître dans le cloître comme un simple moine, car c'étaient des moines qui servaient l'église de Brême et les autres églises que ces saints évêques avaient fondées. Il n'allait point à la cour solliciter l'augmentation des biens de son église. Il demeurait en repos chez lui, tout occupé du gouvernement de son diocèse, ne s'appliquant qu'à gagner des âmes à Jésus-Christ, et tenant dans une exacte discipline toutes les communautés qui dépendaient de lui. Il prenait soin par lui-même des étrangers et des malades, et les servait en personne, quoiqu'il eût chargé son neveu du gouvernement de l'hôpital. Il visitait souvent les peuples d'au-delà de l'Elbe pour les affermir dans la foi chrétienne. Mais il eut la douleur, à la fin de sa vie, de les voir retourner au paganisme par haine contre les Saxons, qui les opprimaient. Il porta surtout sa sollicitude sur les églises de Danemarck, où le roi Suénon exerçait une persécution violente, et il envoya plusieurs fois des députés à ce roi avec des présens dans l'espoir de l'apaiser. Saint Libentius mourut l'an 1013.

Harold, roi de Danemarck, n'avait cessé depuis sa conversion de soutenir et d'étendre la religion chrétienne. Il la rendit dominante dans son royaume, et remplit tous les pays du Nord d'églises et de prédicateurs de l'Évan-

(1) *Vit. S. Adalb.* — Ditm. lib. IV.

gile. Son fils Suénon, qui était demeuré païen, le voyant affaibli par l'âge, se révolta ; il engagea dans sa révolte tous ceux qui étaient ennemis du christianisme. Harold fut tué l'an 980, et il est honoré comme martyr. Quelque temps après, Héric, roi de Suède, entra en Danemarck avec une armée innombrable ; Suénon lui ayant livré un combat naval, fut vaincu, dépouillé de son royaume et réduit à prendre la fuite. Tous ces malheurs furent regardés comme une punition de son parricide et de la persécution qu'il avait faite aux chrétiens. L'évêque de Sleswig fut envoyé en ambassade auprès de Héric, de la part de l'empereur et de l'archevêque de Hambourg, pour traiter de la paix et parler en faveur du christianisme. On dit que les barbares demandèrent un miracle à ce saint évêque, qui s'appelait Poppon, et que sans hésiter il prit un fer chaud avec la main et n'en fut point brûlé. Pour les convaincre encore davantage de la divinité de la religion chrétienne, il se revêtit d'une chemise cirée, et se tenant au milieu du peuple, il y fit mettre le feu. Ensuite levant les yeux et les mains au ciel, il laissa brûler entièrement et assura qu'il n'avait pas même senti la fumée. Plusieurs milliers de païens se convertirent à ce miracle, et le nom de cet évêque fut célèbre chez les Danois.

Un autre missionnaire illustre de Danemarck fut Odincar l'Ancien, qui prêcha en Finlande, en Zélande, en Schonen et en Suède, et convertit un grand nombre d'infidèles. Odincar le Jeune, son neveu et son disciple, était de la race des rois de Danemarck, et si riche, qu'il dota de son patrimoine l'évêché de Ripen, dans le Jutland. Libentius l'ordonna évêque pour la conversion des infidèles, et il établit son siège à Ripen. Sa vie était très-sainte, et il soutint courageusement la religion en Danemarck. D'autres saints personnages allèrent jusqu'en Norwège, et y baptisèrent un grand nombre de personnes.

On regarde Wlodimir comme le premier prince chré-

tien de la nation russe. Ditmar rapporte que ce prince embrassa le christianisme par les exhortations d'Hélène, son épouse, sœur des empereurs Basile et Constantin, mais que ses mœurs ne s'accordaient guère avec la pureté de la religion chrétienne. Un de ses fils épousa la fille de Boleslas, duc de Pologne, et cette princesse mena avec elle Reimbern, évêque de Goldberg, dont le zèle et les vertus contribuèrent aux progrès de la foi parmi ces peuples. Il opéra une multitude de conversions et brûla plusieurs temples d'idoles. Mais Wlodimir soupçonnant son fils de vouloir se révolter, le fit arrêter avec la princesse sa femme et l'évêque Reimbern, qui mourut en prison. Wlodimir, dans sa vieillesse, fit de grandes aumônes pour racheter ses péchés; il mourut fort âgé et fut enterré dans la grande ville de Kiovie. On établit dans cette ville un archevêque, et dès le commencement du onzième siècle on y comptait une multitude d'églises. Les Russes ont mis Wlodimir au nombre des saints de leur nation et le regardent comme leur apôtre, car, quoique le christianisme eût pénétré chez les Russes dès le siècle précédent, sous le patriarche Ignace, on trouve que vers le milieu du dixième siècle ils exercèrent d'horribles cruautés contre les chrétiens, particulièrement contre les prêtres, auxquels ils perçaient la tête avec des clous. Aussi on ne compte l'établissement solide du christianisme et la conversion entière de la nation que depuis le règne de Wlodimir, à la fin du dixième siècle. Ils ont toujours conservé le rite grec dans les cérémonies de la religion (1).

Pendant l'idolâtrie se maintint longtemps encore dans plusieurs cantons de la Russie, et saint Brunon, nommé aussi Boniface, souffrit le martyre en voulant y prêcher la foi. Il était né en Saxe d'une famille alliée à celle des rois, et après avoir fait ses études à Magde-

(1) *Vit. S. Libent.* — Adam Brem. lib. II. — Ditm. lib. VII.

bourg, il fut attaché à la chapelle de l'empereur Othon III ; mais en 997, il quitta la cour pour embrasser la vie monastique sous la conduite de saint Romuald. Il vécut pendant quelque temps en ermite, pratiquant les plus grandes austérités, et se contentant bien souvent de manger deux fois la semaine ; puis ayant obtenu du pape la permission d'aller annoncer l'Évangile aux infidèles, il retourna en Allemagne et fit le voyage à cheval, mais nu-pieds, malgré la rigueur du froid, en sorte qu'il fallait quelquefois de l'eau chaude pour détacher son pied collé à l'étrier. Comme le pape lui avait donné le pallium et le titre d'archevêque, il se fit sacrer par l'archevêque de Magdebourg. Depuis ce moment il ajouta l'office canonical à l'office monastique, et ses travaux apostoliques ne lui firent rien diminuer de ses jeûnes et de ses austérités. Il prêcha d'abord en Prusse, où il n'eut aucun succès ; de là il s'avança sur les frontières de la Russie, et ne se laissa pas effrayer par les menaces des habitans, qui voulurent l'empêcher d'annoncer l'Évangile. Enfin ils le prirent et le décapitèrent, l'an 1009, avec dix-huit de ses compagnons (1).

Le christianisme avait commencé depuis quelque temps à s'établir chez les Hongrois. Geisa, leur duc, avait publié d'abord un édit pour permettre aux missionnaires de prêcher dans ses états, et s'étant converti lui-même avec sa famille, il avait promis de faire embrasser la religion chrétienne à tous ses sujets. Comme il songeait aux moyens d'exécuter son dessein par l'érection de plusieurs évêchés, il eut un songe où il crut entendre ces paroles : « Ce que tu médites ne s'exécutera point par toi, parce que tes mains sont souillées de sang ; mais ton fils remplira tes vues, et après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement dans le ciel. » La duchesse eut de son côté une vision où saint Étienne, premier martyr, lui or-

(1) Ditm. lib. VI. — *Vit. S. Bonif.*

donna de nommer comme lui le fils dont elle était enceinte, et lui révéla qu'il serait le premier roi de sa nation. Le jeune prince fut en effet nommé Étienne et baptisé par saint Adalbert, dont le zèle, secondé par le duc Geisa, produisit de nombreuses conversions.

Aussitôt que l'éducation d'Étienne fut terminée, son père, déjà avancé en âge, le déclara son successeur, et mourut ensuite l'an 997. Le premier soin du nouveau duc fut d'établir une paix solide avec ses voisins, pour s'occuper d'affermir la religion dans ses états. Mais ses sujets païens se révoltèrent sous la conduite de quelques seigneurs. Il marcha contre eux, portant sur ses drapeaux les images de saint Martin et de saint Georges, et après avoir vaincu les rebelles, il confisqua leurs terres et en employa une partie à fonder un monastère en l'honneur de saint Martin, sur une hauteur nommée le mont Sacré, où l'on tenait que cet illustre saint, natif de Hongrie, allait faire ses prières. Étienne fonda un second monastère en l'honneur de saint Benoît, où il établit des moines venus de Bohême en Hongrie sous la conduite de l'abbé Astric, disciple de saint Adalbert. Le jeune duc envoyait de tous côtés demander des ouvriers évangéliques, et il lui vint un grand nombre de prêtres et de moines zélés, parmi lesquels on doit citer deux saints personnages, André et Benoît, venus de Pologne, qui embrassèrent la vie érémitique et dont le premier se rendit célèbre par plusieurs miracles.

Étienne bannit entièrement l'idolâtrie de ses états et divisa tout le pays en dix évêchés, dont la métropole fut Strigonie sur le Danube. Il y mit pour archevêque un saint moine, nommé Sébastien, tiré du monastère de Saint-Martin. L'abbé Astric fut choisi pour le siège de Colocza et prit le nom d'Anastase. Il fut envoyé à Rome, l'an 1000, pour demander au pape la confirmation de ces évêchés et le titre de roi pour le duc Étienne. Le pape Sylvestre II, pour récompenser le zèle de ce prince, lui donna volon-

iers la couronne, et en outre une croix pour être portée devant le nouveau roi, comme un signe de son apostolat ; Car, dit-il, je suis l'apostolique, mais il mérite le nom l'apôtre. » Depuis plusieurs siècles on donnait au pape le titre d'apostolique. Étienne fut sacré et couronné solennellement ; ensuite il publia des lois pour réprimer les violences et maintenir les bonnes mœurs dans son royaume. Il dota richement la métropole et les autres sièges épiscopaux, et il eut soin surtout d'y mettre de dignes prélats. Il donna aussi des terres considérables aux abbayes. Il mit, par un vœu particulier, sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et fit bâtir en son honneur une église magnifique à Albe-royale. Il voulut que cette église ne fût soumise à aucun évêque et ne dépendît que de lui seul. Elle était desservie par des moines, et aucun évêque ne pouvait y exercer ses fonctions sans leur permission ou celle du prince. Les libéralités de saint Étienne ne se bornèrent pas à son royaume. Il fit bâtir une très-belle église à Constantinople. Il établit à Jérusalem un monastère auquel il assigna de grands revenus. Enfin, à Rome, il fonda une collégiale de douze chanoines, et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui allaient en pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres (1).

Saint Bernouard, précepteur d'Othon III, avait été élevé en 993 sur le siège épiscopal d'Hildesheim, pour lequel ses vertus l'avaient fait préférer, malgré sa jeunesse, à plusieurs clercs de race illustre qui servaient dans le palais. Il justifia parfaitement cette préférence par son zèle, son activité et sa charité. Il assistait à tous les offices de ses chanoines, et passait encore la plus grande partie de la nuit en prières. Il faisait des aumônes abondantes, nourrissait tous les jours plus de cent pauvres, et vivait lui-même dans la plus grande frugalité. Il

(1) *Vit. S. Steph.* — Glaber. lib. III, cap. 1.

encourageait les sciences et les arts, et faisait rechercher et élever avec soin les jeunes gens qui montraient des talens. Il faisait transcrire des livres dans le monastère de sa cathédrale et dans plusieurs autres, en sorte qu'il forma une belle et nombreuse bibliothèque. Il décora son église cathédrale de peintures exquises et l'enrichit de vases précieux, entre autres d'un calice en or du poids de vingt livres. Comme la Saxe était depuis longtemps exposée aux ravages des barbares, qui étaient maîtres de l'Elbe, il eut soin d'entretenir d'excellentes troupes qui les défirent souvent, et pour arrêter leurs courses il bâtit dans son diocèse deux forteresses où il mit garnison, et procura ainsi la sûreté du pays. Il fut obligé de soutenir les droits de son siège contre l'archevêque de Mayence, son métropolitain, qui voulut exercer la juridiction dans un monastère de filles nommé Gandesheim, où l'évêque d'Hildesheim avait toujours été reconnu pour diocésain. Une sœur de l'empereur Othon III voulant y prendre le voile, dédaigna de le recevoir de la main d'un évêque qui ne portait point le pallium, et demanda que la cérémonie fût faite par l'archevêque de Mayence. Quelque temps après les religieuses, entrant dans les mêmes dispositions, ne voulurent reconnaître d'autre supérieur que l'archevêque, et le demandèrent pour faire la dédicace de leur église. Saint Bernouard résolut de porter ses plaintes au pape, et partit pour Rome, où se trouvait alors l'empereur Othon.

Le pape Silvestre II tint un concile l'an 1001 pour juger ce différend. Bernouard expliqua ses réclamations, et se plaignit surtout de ce que, après son départ pour Rome et malgré ses protestations, l'archevêque Villegise avait fait des actes de juridiction et tenu un synode dans le monastère de Gandesheim. Le pape, de l'avis du concile, cassa ce synode et tous les actes faits à Gandesheim par Villegise et ses adhérens en l'absence de Bernouard, et confirma celui-ci dans la possession du monastère et

de ses dépendances, avec défense à qui que ce soit de l'y troubler. Il envoya ensuite en Saxe, avec le titre de légat, Frédéric, prêtre cardinal, pour présider un concile et faire exécuter cette décision. Le concile se tint à Polden, près de Brandebourg, au mois de juillet de la même année. Mais l'archevêque de Mayence, après avoir assisté à une première séance où quelques seigneurs de son parti menacèrent de recourir aux armes, se retira secrètement le lendemain, et le légat Frédéric le suspendit de toute fonction épiscopale, jusqu'à ce qu'il vint à Rome se présenter au pape dans le concile qui devait se tenir à Noël. Le pape, informé par son légat de ce qui s'était passé, ordonna à tous les évêques d'Allemagne de se rendre à Rome pour le concile. Saint Bernouard ne pouvant s'y rendre lui-même, y députa un prêtre. Le concile se tint à Lodi en présence de l'empereur, et sur le récit que fit le légat Frédéric, tous les évêques condamnèrent unanimement les procédés de l'archevêque de Mayence. Toutefois, comme on attendait l'archevêque de Cologne et les autres évêques d'Allemagne qui n'étaient pas encore venus, on différa le jugement jusqu'à leur arrivée. Saint Bernouard tint près de trente ans le siège d'Hildesheim, et mourut l'an 1022 (1).

L'empereur Othon était tombé depuis quelque temps dans une maladie de langueur, et on croit qu'il avait été empoisonné par la veuve de Crescentius, qu'il avait prise pour concubine. Il mourut au mois de janvier de l'an 1002, âgé seulement de vingt-trois ans. Il eut la consolation d'être assisté à ses derniers momens par saint Héribert, archevêque de Cologne, en qui il avait une grande confiance. Ce prélat avait été d'abord attaché à la cour de l'empereur, auprès duquel il remplissait les fonctions de chancelier, tantôt pour l'archevêque de Mayence, archichancelier de Germanie, tantôt pour l'é-

(1) *Vit. S. Bern. Act. SS. Bened. Sæc. vi.*

vêque de Come, chancelier d'Italie, selon les lieux où l'empereur se trouvait ; il avait refusé en 995 l'évêché de Wurzburg, mais le siège de Cologne étant venu à vaquer, comme les suffrages se partagèrent entre deux sujets sur lesquels on ne put tomber d'accord, le clergé et le peuple convinrent enfin de demander le chancelier Héribert, et envoyèrent pour cet objet une députation à l'empereur, qui accueillit cette proposition avec joie. Héribert, obligé d'accepter, reçut du pape le pallium et se rendit à Cologne, où il fut sacré à la fin de l'an 999. Il occupa ce siège plus de vingt ans. Comme il était venu à Rome pour assister au concile, l'empereur Othon, qui sentait sa fin prochaine et qui s'efforçait d'expier ses fautes par toutes sortes de bonnes œuvres, eut avec le saint évêque des entretiens fréquens sur les vérités éternelles. Ils convinrent que celui des deux qui retournerait en Allemagne y fonderait un monastère en l'honneur de la sainte Vierge, et l'empereur donna pour cet effet plusieurs terres à l'archevêque, qui exécuta ce dessein par la fondation de la célèbre abbaye de Duit, près de Cologne (1).

Nicolas, surnommé Chrysoberge, avait été élu patriarche de Constantinople vers l'an 982, et tint ce siège environ treize ans. Des divisions s'étaient perpétuées jusqu'alors dans l'église grecque, par suite du schisme de Photius et des quatrièmes noces de l'empereur Léon ; car un certain nombre de sectaires opiniâtres avaient refusé de souscrire aux décisions prises à ce sujet. Le patriarche Nicolas tenta de mettre fin à ces dissensions dans un concile dont il ne nous reste que les acclamations, mais elles suffirent pour faire juger que les décisions en furent entièrement favorables aux sectaires. On y souhaite une éternelle mémoire à tous les patriarches défunts, parmi lesquels on compte Photius aussi bien qu'Ignace. C

(1) Ditm. lib. IV.— *Vit. S. Herib.*

prononce anathème contre tout ce qui a été fait au mépris de la tradition des Pères et contre ceux qui calomnient l'Église comme ayant approuvé les quatrièmes noces. Sisinnius, qui succéda à Nicolas en 996, attaqua plus directement encore l'Église romaine. Il fit rechercher la lettre circulaire que Photius avait adressée aux patriarches d'Orient contre les Latins, et l'envoya en son nom et avec sa souscription aux Orientaux. Il mourut l'an 999, et eut pour successeur Sergius, qui tint le siège vingt ans. Celui-ci, qui était de la famille de Photius, assembla un concile où il fit approuver la lettre circulaire de cet intrus contre l'Église latine, et il l'envoya ensuite aux trois patriarches de l'Orient. Toutefois, ni Sergius ni son prédécesseur n'osèrent rompre ouvertement avec le saint-siège, et l'on continua de réciter selon la coutume le nom du pape dans les diptyques. Mais, comme on le voit, tout se disposait au schisme qui fut consommé cinquante ans plus tard (1).

Vers la fin de l'an 1000, un paysan fanatique nommé Leutard s'érigea en prophète dans le diocèse de Châlons, et séduisit un assez grand nombre de personnes du peuple. Il quitta sa femme sous prétexte de suivre l'Évangile, et passa bientôt pour un saint. Il prétendait avoir reçu une nouvelle révélation, rejetait une partie des prophètes, brisait les croix et détournait de payer les dîmes. L'évêque de Châlons le fit venir, l'interrogea, et l'ayant convaincu d'ignorance et de contradiction, il désabusa le peuple séduit par cet imposteur. La honte de se voir abandonné détermina Leutard à se précipiter dans un puits. Un autre fanatique, nommé Vilgard, parut vers le même temps à Ravenne et débita plusieurs erreurs extravagantes. Il disait avoir vu en songe Virgile, Horace et Juvénal, qui lui promettaient que son zèle et son admiration pour leurs ouvrages le feraient avoir part à leur

(1) Cedren. — Jus græc lib. II. — Leo Allat. *De cons.* lib. II.

gloire, et il enseignait qu'on devait croire en tout ce qu'avaient dit les poètes. On punit ce fanatique et plusieurs autres personnes qu'on trouva en Italie infectés de cette erreur (1).

Peu de temps après mourut saint Nil, solitaire illustré par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Il était Grec d'origine, et né à Rostano en Calabre, la seule ville que les empereurs de Constantinople eussent conservée dans cette province, envahie par les Sarrasins. Il fut élevé dès l'enfance dans les sciences et la piété, et conçut une grande horreur du vice. Toutefois il se laissa séduire dans sa jeunesse par les charmes d'une jeune personne de basse naissance dont il eut une fille. Mais la pensée de la mort et des flammes éternelles le fit bientôt rentrer en lui-même, et pendant une fièvre violente dont il fut attaqué, il prit la résolution de quitter le monde et d'embrasser la vie monastique. A peine fut-il en état de se lever, que, sans être entièrement guéri, il exécuta son dessein et alla se renfermer dans le monastère de Mercure. Mais on reçut presque aussitôt des lettres du gouverneur qui menaçait de faire couper le poing à quiconque imposerait les mains à ce jeune homme et de confisquer le monastère. Saint Nil se détermina donc à passer dans le monastère de Saint-Nazaire, qui n'était pas sous la domination des Grecs. Il rencontra sur sa route un Sarrasin qui lui demanda qui il était et où il allait. Nil lui découvrit son dessein, et le Sarrasin considérant sa jeunesse et la richesse de ses vêtemens, car il n'avait pas trente ans et portait encore son habit séculier : Tu devrais au moins, lui dit-il, attendre la vieillesse pour t'engager dans la vie monastique, si telle est ta résolution. Non, répondit Nil, ce ne serait pas un sacrifice que d'être bon par nécessité. Un vieillard qui n'a plus la force de servir son prince n'est guère plus propre au

(1) Glaber. lib. II.

service de Dieu. Le Sarrasin, touché de ce discours, le combla d'éloges et l'encouragea à suivre son projet. Il lui donna même quelques pains, en s'excusant de n'avoir rien de meilleur à lui donner. Le saint jeune homme étant tout près de Saint-Nazaire, rencontra un cavalier qui voulut le détourner d'y entrer et débita les propos les plus injurieux contre les moines; mais Nil, méprisant ces déclamations, poursuivit son dessein. Il fut accueilli dans le monastère avec une grande charité et demanda l'habit monastique, à condition néanmoins qu'au bout de quarante jours il retournerait au monastère de Mercure, où il avait d'abord été reçu. L'abbé lui donna l'habit, et frappé de ses talens et de sa ferveur, il voulut aussitôt après le mettre à la tête d'une autre communauté. Cette proposition parut si effrayante à la modestie du saint moine, que dès lors il fit vœu de n'accepter jamais aucune dignité.

Au bout de quarante jours, il retourna au monastère de Mercure, et après quelque temps d'épreuve, il obtint des supérieurs la permission de se retirer dans une caverne voisine où il y avait un autel dédié à saint Michel. Il y pratiqua les plus grandes austérités. Il s'occupait depuis le matin jusqu'à tierce à transcrire des livres, depuis tierce jusqu'à sexte, ou midi, il récitait le Psautier debout levant une croix et faisant de fréquentes génuflexions. Ensuite, depuis sexte jusqu'à none, il étudiait assis l'Écriture et les Pères, et après avoir dit none et vêpres, il sortait de sa cellule pour se promener, sans cesser de se livrer à la méditation. Enfin, après le soleil couché, il mangeait un morceau de pain sec, ou d'autres fois des herbes cuites ou des fruits sans pain. Il donnait pendant la nuit une heure au sommeil, après quoi il récitait pour la seconde fois le Psautier, puis il disait les prières des nocturnes et des matines. Il passa plusieurs carêmes sans boire ni manger et ne prenant que la sainte communion. Son habit était un sac de poil de chèvre, et il le portait

le jour et la nuit pendant une année entière, quelque incommodité qu'il en ressentît. Un des moines le pria de l'admettre auprès de lui, et saint Nil, après y avoir consenti avec peine, lui fit donner aux pauvres trois pièces d'argent qu'il avait apportées. Ce moine, rebuté bientôt d'une vie si austère, chercha querelle au saint, qui lui dit avec douceur : Mon frère, Dieu nous a appelés à la paix ; si vous ne pouvez plus me souffrir, allez où il vous plaira. Le moine lui dit : Rendez-moi mes trois pièces d'argent, et je m'en irai. Nil répondit : Écrivez un billet pour me transporter la récompense de cette charité, et je vous les remettrai sur-le-champ. Ensuite il emprunta trois pièces d'argent au monastère de Castel ; puis il écrivit trois Psautiers en douze jours et acquitta sa dette.

Comme les Sarrasins avaient pillé le monastère de Mercure et infestaient sans cesse le pays où était la grotte du saint, il se retira avec deux disciples dans une terre qui lui appartenait auprès de Rostano. Plusieurs personnes y vinrent successivement se ranger sous sa conduite, en sorte que ce lieu devint un monastère. Mais saint Nil ne voulut pas prendre le titre d'abbé, et le fit toujours conférer à d'autres. Un jour le métropolitain de Calabre et un seigneur nommé Léon, tous deux gens d'esprit et versés dans les sciences, vinrent le visiter avec un grand nombre d'autres personnes de toute condition, et lui firent plusieurs questions sur l'Écriture, moins pour s'instruire que pour l'éprouver. Le saint les étonna par la sagesse de ses réponses, qu'il sut accompagner de leçons salutaires. Un des assistans lui dit : Mon père, je voudrais savoir si Salomon est sauvé ou damné. Nil, sachant que c'était un débauché qui l'interrogeait, répondit : Et moi, je voudrais savoir si vous serez damné ou sauvé. Que nous importe à vous et à moi le sort de Salomon ; c'est pour nous qu'il est écrit : Quiconque regarde une femme avec convoitise est déjà coupable d'adultère. Eupraxius, gouverneur de Calabre, prévenu

Contre le saint, chercha tous les moyens de le vexer ; mais une cruelle maladie causée par des excès de débauches lui fit changer de dispositions ; il envoya chercher saint Nil, lui embrassa les pieds en fondant en larmes, lui demanda l'habit monastique, et mourut bientôt après dans de grands sentimens de pénitence. Les habitans de Rosarno, pleins d'admiration pour les vertus du saint, prirent unanimement la résolution de l'élever malgré lui sur le siège de cette ville, métropole de la Calabre. Mais ayant été informé qu'ils venaient pour le surprendre et l'emmener, il se cacha si bien qu'on ne put jamais le trouver. Le désir de la retraite et de l'obscurité lui fit aussi repousser les propositions d'un seigneur fort riche qui voulait l'attirer à Constantinople et lui offrait tous ses biens pour y fonder un monastère. Quelque temps après les Sarrasins enlevèrent trois de ses moines qu'ils menèrent captifs en Sicile. Le saint ramassa cent pièces d'or et les envoya à l'émir pour leur rançon. L'émir fit amener devant lui les moines captifs, les combla d'honneurs, et les envoya avec l'argent de leur rançon et plusieurs présents. Il écrivit à saint Nil : « C'est ta faute si tes moines ont été maltraités ; que ne te faisais-tu connaître à moi ? J'en aurais envoyé une sauvegarde avec laquelle tu n'aurois pas eu besoin de sortir de ton monastère et de te cacher. Si tu voulais venir chez moi, tu pourrais t'établir au tel endroit du pays qu'il te plairait, et je te traiterais avec toutes sortes d'égards et de respect. »

Cependant saint Nil, prévoyant que toute la Calabre allait être ravagée par les Sarrasins, résolut d'en sortir, et se retira avec sa communauté dans les environs de Capoue. Landolfe, prince de Capoue, le reçut avec les plus grands honneurs, et écrivit à l'abbé du Mont-Cassin de lui donner un des monastères dépendans de son abbaye. On lui donna celui de Valdeluce, où il demeura quinze ans. Ce monastère devint bientôt très-nombreux ; mais le relâchement s'y introduisit avec les richesses, et aussi par le

mauvais exemple de Manson, devenu abbé du Mont-Cassin. Cet abbé était parent du prince de Capoue, qui l'avait fait élire par son crédit, et il vivait plutôt en seigneur qu'en moine. Saint Nil résolut donc de quitter Valdeluce et de chercher un lieu désert où les moines fussent retenus dans la discipline par la nécessité de se livrer au travail. Car, disait-il, la vie commode et exempte de soins ne convient pas aux moines de ce temps. Ils n'emploient pas leur loisir à la prière, à la méditation, à la lecture des livres saints, mais à des curiosités dangereuses, à de vains discours ou à des pensées mauvaises. Quelques-uns des frères ne pouvant goûter cette sévérité, demeurèrent à Valdeluce, d'où la division et le désordre les firent bientôt chasser. Saint Nil s'établit avec les autres près de Gaëte, dans une solitude aride où d'abord on manqua de tout; mais en peu de temps le travail fournit abondamment à tous les besoins. Ce fut dans cette retraite qu'il apprit l'intrusion de Philagathe sur le siège apostolique, et il s'empressa de lui écrire pour l'exhorter à renoncer au monde; puis il vint à Rome, comme nous l'avons dit, pour intercéder en faveur de ce malheureux. L'empereur Othon III visita le monastère de saint Nil et le pressa de lui demander tout ce qu'il désirerait. Mais le saint vieillard portant la main sur la poitrine de l'empereur, répondit : Je ne demande autre chose à votre majesté que le soin de son salut. Tout empereur que vous êtes, vous mourrez comme un autre homme, et vous rendrez compte de toutes vos actions. Nil, sentant sa fin approcher et sachant que le prince de Gaëte avait manifesté l'intention de lui dresser un tombeau dans la ville et d'y faire transporter ses reliques, voulut aller mourir dans un endroit où il ne serait connu de personne; car son humilité ne pouvait souffrir la pensée d'être honoré comme saint. Il se retira dans une solitude près de Frascati, où il mourut bientôt après, vers l'an 1005, âgé de quatre-vingt-seize ans. Ses disciples bâtirent en ce lieu

un monastère qui subsiste encore sous le nom de Grotte-Ferrée; on y observe la règle de saint Basile, et la messe s'y dit en grec, mais selon le rite latin.

Saint Romuald ne se rendit pas moins célèbre dans la Lombardie. Il était né à Ravenne, de la famille des ducs de cette ville, vers le milieu du dixième siècle. Il reçut une éducation toute mondaine et eut le malheur de se laisser séduire dans sa jeunesse par les attraits de la volupté. Mais au milieu de ses dérèglements il sentait le désir de se convertir et de se donner entièrement à Dieu. Son père, nommé Sergius, avait pris querelle avec un de ses parens pour une propriété, et l'on en vint à un combat où ce parent fut tué. Quoique Romuald n'eût eu d'autre part au meurtre que d'y avoir été présent, et même malgré lui, il voulut en faire pénitence pendant quelque temps, et se retira pour cet effet au monastère de Classe ou de Saint-Apollinaire, près de Ravenne. Les entretiens qu'il eut avec un religieux d'une grande simplicité, mais plein de vertus, le déterminèrent à ne plus s'occuper que de son salut et à demander l'habit monastique. Il avait alors vingt ans, et demeura environ trois ans dans ce monastère. Comme une partie des moines vivaient dans le relâchement, il leur faisait souvent des réprimandes. Enfin, irrités de la hardiesse de ce jeune homme, quelques-uns résolurent de le faire mourir en le précipitant d'une terrasse où il passait une partie de la nuit à prier. Mais ayant été averti de leur dessein, il évita le péril. Il demanda donc et obtint aisément la permission de se retirer. Il s'embarqua pour aller trouver un ermite nommé Marin, qui demeurait près de Venise. Ce solitaire, qui menait une vie très-austère, traita quelquefois le jeune Romuald avec une sorte de dureté que le saint souffrait avec une admirable patience.

Pierre Urséole, alors duc de Venise, avait obtenu cette dignité en devenant le complice d'une faction qui fit périr son prédécesseur. Mais, touché du remords de son crime,

il demanda les conseils de Marin, de Romuald et d'un vertueux abbé nommé Guérin, qui était venu de Catalogne en Italie pour visiter les tombeaux des saints apôtres et faire d'autres pèlerinages de dévotion. Ces trois religieux décidèrent qu'il devait renoncer à sa dignité, et lui conseillèrent d'embrasser la vie monastique pour faire pénitence. Le duc se déroba donc secrètement à sa famille avec un de ses amis nommé Jean Gradenic, et étant venu joindre les trois religieux, ils s'embarquèrent tous les cinq pour se retirer en Catalogne, où Guérin était abbé du monastère de Cusan. Marin et Romuald s'établirent dans le voisinage, où ils continuèrent à vivre en ermites. Pierre Urséole et Gradenic passèrent un an dans le monastère et vinrent ensuite se joindre à eux. Romuald se distingua tellement par sa ferveur que tous le prirent bientôt pour maître. Il jeûnait toute la semaine excepté le samedi et le dimanche ; ensuite il substitua le jeudi au samedi, et donna pour règle aux ermites de jeûner tous les jours, excepté le dimanche et le jeudi.

Un seigneur de Catalogne nommé Oliban, coupable de plusieurs crimes, vint trouver saint Romuald et lui raconta tout ce qu'il avait fait pendant sa vie. Le saint lui dit que s'il voulait se sauver, il devait renoncer au monde et embrasser la vie monastique. Oliban se montra d'abord étonné d'un semblable conseil, mais frappé des paroles du saint et de la crainte des jugemens de Dieu, il mit son fils en possession de ses terres, et quitta son pays pour aller prendre l'habit monastique au Mont-Cassin. Il retourna ensuite au monastère de Cusan, dont il fut élu abbé, et plus tard il fut élevé à l'épiscopat. Jean Gradenic s'enferma dans une cellule près du Mont-Cassin. Il y vécut près de trente ans et y mourut saintement. Pierre Urséole était mort lui-même en odeur de sainteté avant le départ d'Oliban et des autres pour l'Italie. Quant à saint Romuald, il était revenu à Ravenne pour travailler au salut de son père. Ce seigneur, touché de re-

pentir, avait embrassé la vie monastique ; mais ensuite il voulut retourner au siècle. Les moines en donnèrent avis à saint Romuald, qui partit aussitôt de la Catalogne nu-pieds, et arrivé auprès de son père, il le mit aux fers et le traita avec une dureté fort éloignée des règles ordinaires, mais que le succès justifia, car ce seigneur revint à ses sentimens de pénitence et persévéra jusqu'à la fin.

Saint Romuald établit des monastères en divers lieux où un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation, venaient se mettre sous sa conduite. L'empereur Othon III, qui connaissait son éminente sainteté, alla lui-même le trouver dans sa retraite pour l'engager à gouverner le monastère de Classe, près de Ravenne, dont les moines l'avaient choisi pour abbé. Mais le saint n'y consentit qu'avec peine. Comme il s'appliqua à rétablir l'exacte observance de la règle, sans donner aucune dispense en faveur de la noblesse ou de la science, les moines ne tardèrent pas à se repentir de leur choix, et Romuald voyant qu'il ne pouvait les réformer, vint trouver l'empereur, lui remit le bâton pastoral, et renonça à l'abbaye en présence de l'archevêque de Ravenne. Ce fut alors qu'il procura la soumission des Tiburtins révoltés, et qu'il engagea l'empereur à faire pénitence d'avoir mis à mort Crescentius. Il lui conseilla dans la suite d'embrasser la vie monastique, et l'empereur lui promit de le faire après qu'il aurait soumis les Romains et qu'il serait de retour à Ravenne. C'était au dernier voyage d'Othon en Italie. Si vous retournez à Rome, lui dit Romuald, vous ne verrez plus Ravenne. En effet Othon mourut avant d'y être revenu.

Saint Romuald se retira alors à Parenzo, ville située dans une péninsule de l'Istrie, où il demeura trois ans. Il y fonda un monastère où il mit pour abbé un de ses disciples, et il vécut deux ans reclus dans une cellule. Là il reçut du Saint-Esprit le don de science et de prophétie à un tel degré, que tous les secrets de l'avenir et les mys-

tères des saintes Écritures semblaient dévoilés à ses yeux. Il était souvent comme ravi hors de lui-même par la plus sublime contemplation et les transports ineffables de l'amour divin. On ne sait point en quel temps cet admirable solitaire fut élevé au sacerdoce ; mais on voit dans sa vie, que lorsqu'il célébrait les divins mystères il versait des larmes si abondantes, qu'il n'osait plus dire la messe en public. Souvent aussi, lorsqu'il prêchait, les larmes lui coupaient subitement la parole. Les religieux de ses autres monastères l'ayant prié de venir les visiter, l'évêque de Parenzo, craignant de le perdre, fit publier que quiconque fournirait une barque au saint, serait condamné au bannissement. Mais des mariniers étrangers le recurent avec joie et le transportèrent à Caorle, d'où il se rendit à son monastère de Ficolco. Il en trouva les bâtimens trop magnifiques et les moines peu disposés à l'obéissance. N'ayant pu leur faire agréer un abbé qu'il leur proposait, il envoya demander une retraite aux comtes de Camerin, qui s'empressèrent de lui offrir ce qu'il voudrait dans les terres de leur dépendance. Il choisit un lieu nommé Val de Castro, environné de montagnes et de bois, et il y construisit des cellules pour ses disciples, dont le nombre devint bientôt considérable. On venait à lui de tous côtés pour recevoir ses instructions et pratiquer la pénitence ; plusieurs distribuaient leurs biens aux pauvres ; les autres quittaient le monde pour embrasser la vie monastique. Le saint contribua à ramener les ecclésiastiques aux règles de la discipline ; il en détermina plusieurs qui vivaient comme des laïques à se réunir sous des supérieurs pour vivre en communauté. Il s'éleva surtout fortement contre la simonie, tellement établie dans tout le pays qu'on la regardait à peine comme un péché. Il fit voir par les dispositions des canons l'énormité de ce crime, et plusieurs ecclésiastiques qui en étaient coupables témoignèrent leur repentir par une sincère pénitence. Quelques évêques promirent aussi de renoncer

à leur dignité, qu'ils avaient obtenue par argent ; mais peu tinrent leur promesse, car, ajoute saint Pierre Damien, qui nous a transmis ces détails, cette plaie venimeuse est si difficile à guérir, surtout dans les évêques, qu'on triompherait plutôt de l'obstination judaïque.

Saint Romuald quitta bientôt le Val de Castro pour établir d'autres monastères ; car son zèle ardent ne pouvait rester oisif et obtenait partout les mêmes succès. Une foule innombrable de pénitens, touchés par ses exhortations, venaient se ranger sous sa conduite, et dès qu'il avait formé quelque part une communauté, il y mettait un supérieur et allait en former une autre. Ayant appris le martyre de saint Brunon, son disciple, tué par les Russes en 1009, il conçut un si grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, qu'il prit aussitôt la résolution d'aller prêcher la foi aux idolâtres de la Hongrie. Il demanda au saint-siège les pouvoirs nécessaires, et partit avec vingt-quatre de ses disciples, dont deux avaient été sacrés archevêques pour cette mission. Mais à peine arrivé aux frontières de la Hongrie, il fut attaqué d'une maladie opiniâtre qui l'empêcha d'aller plus loin. Car, dès qu'il renonçait à son projet, il commençait à se porter mieux, et retombait aussitôt qu'il voulait le poursuivre. Il comprit enfin que Dieu, content de sa bonne volonté, n'en voulait pas l'exécution. Il laissa donc aller seuls ses disciples, à qui il prédit du reste qu'aucun d'eux ne souffrirait le martyre. En effet, plusieurs furent fouettés, d'autres vendus et réduits en esclavage, mais aucun ne fut mis à mort.

Saint Romuald revint en Italie au monastère d'Orviete, dont l'abbé, porté au luxe et à la domination, ne tint pas compte des maximes d'humilité qu'il cherchait à lui inspirer. Voyant ses exhortations infructueuses, il quitta ce monastère et se logea avec plusieurs de ses disciples près du château de Rainier, seigneur puissant, qui fut depuis marquis de Toscane. Mais comme ce seigneur, après avoir

quitté sa femme sous prétexte de parenté, avait épousé ensuite la veuve d'un de ses parens, Romuald ne voulut rien recevoir de lui gratuitement, de peur de paraître approuver sa conduite. Rainier fut vivement touché de ce reproche indirect. Il n'y a, disait-il, ni empereur, ni homme puissant, qui m'imprime autant de crainte que le regard de Romuald. Je ne sais que dire devant lui, et je ne trouve plus aucune excuse pour me justifier. En effet, le saint abbé avait reçu de Dieu un don particulier pour faire trembler les pécheurs et principalement les grands du siècle par le sentiment de la majesté divine.

Il demeura sept ans renfermé dans le monastère de Stirie en Ombrie, et quoiqu'il gardât presque toujours le silence, jamais il ne fit plus de conversions et ne rassembla un plus grand nombre de pénitens. La vieillesse ne lui fit rien relâcher de l'austérité de sa vie. Il jeûnait presque tous les jours au pain et à l'eau, et ne changeait de cilice qu'une fois par mois. Les moines de Stirie vivaient à son exemple dans une grande perfection. Ces hommes, dont la plupart avaient été élevés délicatement, étaient couverts d'habits grossiers, marchaient nu-pieds et observaient un jeûne rigoureux sans jamais goûter de vin, même dans les maladies; quelques-uns demeuraient enfermés dans leurs cellules comme dans des tombeaux. Les domestiques eux-mêmes observaient le jeûne et le silence. Il fit plusieurs guérisons miraculeuses, et il arrivait quelquefois à ses disciples de guérir des malades en leur faisant manger du pain ou des fruits qu'il avait bénits.

Un mauvais moine osa néanmoins le charger d'une atroce calomnie. Le saint abbé ayant voulu le corriger de ses mœurs impures avec la sévérité de la règle monastique, le coupable l'accusa d'un crime du même genre, et quoique l'âge décrépit du saint et son corps exténué rendissent l'imposture manifeste, la calomnie trouva créance parmi ses disciples, qui le mirent en pénitence et lui interdirent la célébration des saints mystères. Il se

soumit avec humilité, et fut six mois sans approcher de l'autel. Enfin, dans une de ces révélations dont il était souvent favorisé, Dieu lui commanda de quitter cette simplicité excessive et de célébrer sans crainte. Il le fit le lendemain, et pendant la messe il eut une extase qui fit éclater aux yeux de tout le monde son éminente sainteté. Il fonda peu de temps après le monastère de Camaldule, un de ses derniers établissemens, et qui par la suite est devenu le plus célèbre de tous. Ce monastère a pris son nom du lieu où il fut bâti, nommé *Campus Malduli*, dans le diocèse d'Arezzo, au milieu des plus rudes montagnes de l'Apennin, mais dans une plaine agréable, arrosée de sept fontaines.

Saint Romuald sentant sa fin approcher, retourna au monastère du Val de Castro, où il se fit bâtir une cellule avec un oratoire pour s'y enfermer et y garder le silence jusqu'à la mort. Quoiqu'il fût accablé d'infirmités, il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni relâcher la rigueur de son jeûne. Il mourut le 19 juin de l'an 1027, âgé d'environ soixante-quinze ans. Aussitôt après sa mort il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau, et cinq ans après, ses disciples obtinrent du saint-siège la permission d'élever un autel sur ses reliques ; ce qui était alors une manière de canoniser les saints. La vie de saint Romuald fut écrite quelques années après par saint Pierre Damien.

Saint Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste dans le Piémont, se rendit célèbre, vers la fin du dixième siècle, par ses prédications apostoliques et par des établissemens qui ont fait donner son nom à deux cimes des montagnes des Alpes. Il y fonda pour les pèlerins qui se rendaient à Rome deux hospices qui subsistent encore, et dont les religieux consacrent leur vie à porter des secours aux voyageurs égarés dans les neiges.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PAPES, DES EMPEREURS, DES ROIS DE FRANCE, DES
ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES, DES PRINCIPAUX CONCILES, DES
PRINCIPAUX SECTAIRES, ET DES PERSÉCUTIONS, DEPUIS L'AN
701 JUSQU'A L'AN 1000.

PAPES.

NOMS.	DATE DE LEUR ÉLECTION.	DATE DE LEUR MORT.
Jean VI.	28 octobre 701	9 janvier 705
Jean VII.	1 ^{er} mars 705	17 octobre 707
Sisinnius.	janvier 708	7 février 708
Constantin.	mars 708	9 avril 715
Saint Grégoire II.	19 mai 715	10 février 731
Grégoire III.	18 mars 731	novembre 741
Zacharie.	novembre 741	mars 752
Etienne II.	mars 752	25 avril 757
Saint Paul.	29 mai 757	28 juin 767
Etienne III.	768	772
Adrien I.	9 février 772	25 décembre 795
Saint Léon III.	décembre 795	11 juin 816
Etienne IV.	11 juin 816	janvier 817
Saint Pascal I.	janvier 817	824
Eugène II.	824	août 827
Valentin.	827	827
Grégoire IV.	827	844
Sergius II.	844	janvier 847
Saint Léon IV.	847	juillet 855
Benoît III.	septembre 855	avril 858
Nicolas I.	24 avril 858	13 novembre 867
Adrien II.	14 décembre 867	872
Jean VIII.	872	décembre 882
Marin.	décembre 882	mai 884
Adrien III.	884	septembre 885
Etienne V.	885	août 891
Formose.	septembre 891	avril 896
Etienne VI.	août 896	897
Romain.	897	897
Théodore.	898	898
Jean IX.	juillet 898	novembre 900
Benolt IV.	décembre 900	octobre 903
Léon V.	octobre 903	novembre 903
Christophe.	903	904
Sergius III.	904	911

NOMS.	DATE DE LEUR ÉLECTION.	DATE DE LEUR MORT.
Anastase III.	août 911	octobre 913
Landon.	913	914
Jean X.	914	mai 928
Léon VI.	juin 928	février 929
Etienne VII.	février 929	mars 931
Jean XI.	mars 931	janvier 936
Léon VII.	janvier 936	juillet 939
Etienne VIII.	juillet 939	novembre 942
Marin II ou		
Martin III.	942	janvier 946
Agapet II.	janvier 946	956
Jean XII.	janvier 956	mai 964
Benoît V.	mai 964	juillet 965
Léon VIII, antipape.	963	965
Jean XIII.	octobre 965	septembre 972
Benoît VI.	972	974
Donus II.	974	974
Benoît VII.	janvier 975	juillet 983
Jean XIV.	novembre 983	août 984
Jean XV.	984	985
Jean XVI.	juillet 985	996
Grégoire V.	mai 996	février 999
Sylvestre II.	avril 999	mai 1003

EMPEREURS.

EMPEREURS D'ORIENT.

Absimare, mort l'an
 Justinien II,
 Philippique,
 Anastase II,
 Léon l'Isaurien,
 Constantin Copronyme,
 Léon Chazare,
 Constantin VI,
 Irène, impératrice,
 Nicéphore,
 Michel Curopalate,
 Léon l'Arménien,
 Michel le Begue,
 Théophile,
 Michel III,
 Basile le Macédonien,
 Léon le Philosophe,

705
 711
 713
 716
 741
 775
 780
 797
 802
 811
 813
 820
 829
 842
 867
 886
 911

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Charlemagne, couronné en 800
 mort en 814
 Louis le Débonnaire, 840
 Lothaire, 855
 Louis II, 875
 Charles le Chauve, 877
 Charles le Gros, 887
 Gui de Spolette, 894
 Lambert, fils de Gui, 899
 Arnould de Germanie, 899
 Vacance pendant 60 ans.
 Après une longue suite de
 troubles en Italie, l'empire
 passe aux rois de Germa-
 nie dans la personne de
 Othon le Grand, couronné en 962
 mort en 973

EMPEREURS D'ORIENT.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Constantin Porphyrogénète,	959	Othon II,	983
Romain, mort en	963	Othon III,	1002
Nicéphore Phocas,	969		
Jean Zimiscès,	976		
Basile II,			

ROIS DE FRANCE.

Childebert II, mort en	711	Carloman,	884
Dagobert III,	715	Charles le Gros, déposé en	887
Chilpéric II,	720	Eudes, mort en	898
Thierry IV,	737	Charles le Simple,	929
Childéric III, déposé en	752	Raoul,	936
Pépin le Bref, mort en	768	Louis d'Outre-mer,	954
Charlemagne,	814	Lothaire,	986
Louis le Débonnaire,	840	Louis V,	987
Charles le Chauve,	877	Hugues Capet,	996
Louis le Bègue,	879	Robert.	
Louis III,	882		

ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Saint Adelme.	709	Paschase Ratbert.	865
Le vénérable Bède.	735	Loup de Ferrières.	
Saint Boniface de Mayence.	755	Usuard.	
Saint Jean Damascène.		Théodore Aboucara.	870
Ambroise Autpert.	778	Saint Adon de Vienne.	875
Saint Paulin d'Aquilée.	804	Anastase le Bibliothécaire.	
Alcuin.	804	Hincmar de Reims.	882
Saint Benoît d'Aniane.	821	Photius.	
Théodulfe d'Orléans.	821	Saint Odon de Cluni.	942
Saint Théodore Studite.	826	Siméon Métaphraste.	
Agobard.	840	Flodoard.	966
Jonas d'Orléans.	841	Atton de Verceil.	
Amalaire.		Luitprand.	
Hilduin.		Rathier de Vérone.	974
Valafride Strabon.	849	Gerbert ou Sylvestre II.	1003
Raban.	856	Abbon de Fleury.	1004
Florus, diacre de Lyon.			

PRINCIPAUX CONCILES.

Concile de Rome contre les iconoclastes.	732	Concile de Rome contre les iconoclastes.	769
Plusieurs conciles en Germanie sur la discipline, de 742 à	745	Second concile de Nicée, 7 ^e général.	787
Concile de Rome contre les sectaires Adalbert et Clément.	745	Concile de Francfort contre Élipand et Félix d'Urgel.	794
		Divers conciles tenus en France ou en Germanie sur	

la discipline, de 803 à	813	Conciliabule de Constanti-	
Concile de Constantinople		nople, où l'on approuve le	
contre les iconoclastes.	814	rétablissement de Pho-	
Concile d'Aix-la-Chapelle		tius.	879
où l'on dressa une règle		Concile de Rome, où l'on ré-	
pour les chanoines.	816	tablit la mémoire du pape	
Divers autres conciles tenus		Formose.	898
en France sur la disci-		Divers conciles tenus en	
pline, de 817 à	835	France au sujet de l'in-	
Concile de Mayence contre		trusion de Hugues sur le	
Gothescalc.	848	siège de Reims.	948
Divers conciles tenus en		Concile d'Ausbourg sur la	
France à son sujet, de		discipline.	952
849 à	859	Conciliabule de Rome contre	
Concile de Rome contre		le pape Jean XII.	963
Photius.	863	Concile de Rome où l'on dé-	
Autre concile de Rome con-		clare nul le mariage de	
tre le même.	868	Robert, roi de France,	
Concile de Constantinople,		avec Berthe sa parente.	998
8 ^e général.	870		

PRINCIPAUX SECTAIRES.

Les iconoclastes commen-		Elipand de Tolède et Félix	
cent à se déclarer contre		d'Urgel.	790
les saintes images en	726	Claude de Turin.	828
Adalbert et Clément.	844	Gothescalc.	848
		Photius schismatique.	865

PERSÉCUTIONS.

Persécution exercée par les iconoclastes sous Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme, depuis 726 jusqu'à 775.

Nouvelle persécution des iconoclastes sous Léon l'Arménien, Michel le Bègue et Théophile, de 814 à 842.

Diverses persécutions des califes en Orient pendant le huitième siècle.

Persécution des Sarrasins d'Espagne dans le neuvième siècle. Elle fut surtout violente de l'an 850 à l'an 860.

Persécution de Photius contre les catholiques.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

DATE DUE

[illegible]

